HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

LA MARINE

PARIS. — TYPOGRAPHIE D'ALEXANDRE BAILLY
10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE



Morel Fatio del

Ferdinand sculp^{t}

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

LA MARINE

COMPRENANT LES

NAUFRAGES CÉLÈBRES

LES VOYAGES AUTOUR DU MONDE, LES DÉCOUVERTES ET COLONISATIONS

L'HISTOIRE DES

PIRATES, CORSAIRES ET NÉGRIERS

EXPLOITS DES MARINS ILLUSTRES

VOYAGES DANS LES MERS GLACIALES

GUERRES ET BATAILLES NAVALES

JUSQU'AU

BOMBARDEMENT DE TANGER ET LA PRISE DE MOGADOR

PAR LE PRINCE DE JOINVILLE

EDITION SPLENDIDEMENT ILLUSTRÉE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. VAN TENAC

attaché au Ministère de la marine

TOME TROISIÈME

PARIS

EUGÈNE ET VICTOR PENAUD FRÈRES, ÉDITEURS

10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE



HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

LA MARINE.

LIVRE TROISIÈME.

—

DE LOUIS XIV A LOUIS XVI.

CHAPITRE PREMIER.

Corsaires, Pirates. — République des Flibustiers. — Les boucaniers. — Leur religion, leurs lois, leurs mœurs, leurs habillements, leur nourriture. — Combats sanglants avec les Espagnols. — Translation de tous les boucans à Saint-Domingue. — Cruautés des Espagnols. — Réunion des boucaniers avec les flibustiers. — Ogeron, nouveau gouverneur de Saint-Domingue, est favorable à leur association. — Opposition des Flibustiers à la Compagnie des Indes. — Diverses classes des frères de la côte. — Leurs expéditions dans la mer du Sud. — Administration de la justice entre eux. — Leur conduite à l'égard des femmes. — Une cargaison de jeunes filles. — Les chefs de pirates Pierre le Grand, Lewis-Scot, Jean Davis, Alexandre Bras de Fer, l'Olonais, Basco, Van-Vin, Van-Horn, Grammont, Laurent de Graff, Morgan, Sharp, Harris, Sawkins, Watling, Ducasse. — Leurs expéditions contre Saint-Francisco-de-Campêche, Nicaragua, Saint-Augustin, Cuba, la Vera-Cruz, Torilha, Puerto-Cabello, San-Pedro, Puerto-del-Principe, Porto-Bello, Gibraltar ,Maracaïbo, Sainte-Catherine, Rancheria, Panama, Puebla-Nueba, Guayaquil, Carthagène, Léon, Esparsa, Réalejo, Nicoya, Villia, Chiloteca, etc. — Combats sur mer, descentes, pillages, incendies. — Dissolution de la société des Flibustiers.

—

Dans le volume précédent, nous avons annoncé qu'un chapitre spécial serait consacré à l'histoire des Flibustiers, qui, au dix-septième siècle, ont fait, dans les mers de l'Inde, une guerre acharnée à la puissance espagnole. C'est par ce chapitre, fécond en dramatiques et sanglants épisodes, que nous commencerons notre troisième volume.

Les pirates dont nous allons parler ne sauraient être mis en parallèle avec ceux de la Cilicie, que détruisit Pompée; avec ceux du Nord, qui, au moyen âge, effrayèrent les côtes d'Europe par leurs incursions; avec ceux des régences barbaresques, qui ont trouvé de si redoutables adversaires dans les Tourville, les Beaufort, les Duquesne. Par leur organisation, par leur audace, par la férocité de leurs exploits, ils diffèrent essentiellement de toutes les corporations qui aient jamais infesté les mers de leurs brigandages.

Les Flibustiers n'avaient pas eu de modèles : c'était une république flottante, dont les individus originaires d'Europe, partagés en troupes plus ou moins nombreuses, étaient animés du même esprit, dirigés par des principes uniformes, liés par des conventions, et parcouraient les mers d'Amérique pour exercer la piraterie.

Cet état, d'une forme bizarre, dut sa première origine à l'avidité et aux oppressions des insatiables Européens, et surtout à l'attrait du butin que présentaient à l'univers la navigation des Espagnols et les richesses inépuisables de ces pays, — le Mexique et le Pérou, — si féconds en métaux précieux.

Ajoutons à ces causes, la jalousie qu'inspirait aux puissances de l'Europe le prétendu bonheur de l'Espagne, qui avait obtenu une portion si considérable du nouveau monde, tandis que leurs possessions étaient ou nulles, ou bornées à quelques colonies sur les côtes, ou à quelques îles de peu d'importance.

De là cette protection, tantôt occulte, tantôt manifeste, que la France et l'Angleterre, le Portugal même et la Hollande, aussi bien que les gouverneurs de leurs îles, et les commandants de leurs vaisseaux de guerre accordaient à ces pirates, dans l'espoir d'affaiblir l'Espagne et d'enrichir leurs propres colonies.

Pendant le seizième siècle et même le suivant, l'Espagne était regardée comme la puissance la plus redoutable. Elle l'était, en effet, sous un certain rapport, vu l'état pitoyable où se trouvaient les finances, la guerre et le commerce chez toutes les autres nations; à une époque où vingt mille hommes composaient une forte armée; où deux millions d'écus formaient tout le trésor d'un souverain; où les sciences étaient sans honneur, les arts sans encouragement; où le commerce était à peine connu de nom, et les commerçants méprisés; où l'inquisition,

les bulles du pape, les anathèmes, les excommunications décidaient du sort des peuples.

Déjà, depuis plusieurs années, les noms de *Boucaniers* et de *Flibustiers* étaient connus en Europe; mais on ne voyait en eux qu'une corporation d'hommes sauvages, qu'un ramas de brigands de diverses nations. Longtemps leurs exploits, souillés de meurtres et de rapines, mais d'abord réprimés à beaucoup d'égards, n'eurent rien de signalé dans une partie du monde. On ne les regardait que comme des pirates ordinaires, ou plutôt l'Europe dédaigna de s'occuper d'eux, jusqu'à ce qu'ils éveillèrent l'attention générale par leur organisation, par l'espèce de constitution qu'ils se donnèrent, par des singularités de plus d'un genre, et surtout par des faits et des aventures qui sortaient de l'ordre commun. C'est alors qu'ils s'emparèrent, dans l'histoire du monde, d'une place que le temps ne pourra leur ravir.

Au reste, le récit de leurs aventures est bien moins une source d'instruction qu'il n'est propre à exciter la surprise et des sentiments pénibles. Elle nous présente des hommes qui, avec de très-petits moyens, produisent des résultats extraordinaires, et déploient des forces incroyables; des hommes qui, par leur esprit entreprenant, leur courage indomptable, leur activité, par une patience qui leur fait braver les peines et les privations, affronter tous les dangers et la mort, méritent notre admiration ; tandis qu'ils nous font frissonner d'horreur par leurs vices, leurs crimes, leurs cruautés et leurs excès dans tous les genres.

La première trace de ces pirates se trouve dans les chasseurs des bœufs sauvages de l'île d'Hispaniola, si connue depuis sous le nom de Saint-Domingue. On les appelait d'abord *boucaniers;* ensuite les chasseurs des sangliers et des ours s'associèrent à eux, au moins par une dénomination commune. Ces hommes passaient des mois entiers dans les forêts, loin de leurs habitations. A leur retour, ils se partageaient le produit de leurs chasses, et cinglaient aussitôt vers l'île de la Tortue. Là était leur marché. Ils vendaient aux colons de la petite île la viande salée et fumée, et les peaux des bêtes qu'ils avaient tuées. Ils se pourvoyaient de nouvelles armes, de poudre, de plomb et autres objets nécessaires à leur profession.

Les boucaniers qui avaient établi leur repaire dans les Antilles, et principalement dans l'île de Saint-Domingue, étaient une race d'hommes

étranges par leur manière de vivre : la plupart étaient originaires de Normandie. Ils prirent leur nom des lieux où ils avaient leurs petits champs en culture et leurs baraques, et où, à la façon des sauvages, ils salaient et fumaient leurs viandes. Ces lieux s'appelaient *boucans* dans le langage du pays, ou plutôt dans celui de leur dégoûtante profession.

Les baraques qui leur servaient d'asiles n'étaient que de grandes huttes, couvertes par en haut et ouvertes par les côtés. Ils étaient ainsi à l'abri du soleil et de la pluie, mais exposés au vent, de quelque point qu'il soufflât.

Comme ils n'avaient ni femmes ni enfants, ils vivaient constamment deux à deux dans une parfaite communauté de biens, en s'entr'aidant de leurs services. Ils se nommaient réciproquement matelots, et appelaient *matelotage* cette manière de vivre. Le survivant héritait de celui des deux qui mourait le premier. Outre cette communauté particulière, il en régnait une générale entre tous les boucaniers ; en sorte que chacun d'eux pouvait faire venir d'un autre boucan ce dont il avait besoin. Ils s'interdisaient toute espèce de fermetures. Une pareille précaution eût été regardée parmi eux comme un crime de lèse-société au premier chef. Le *mien* et le *tien* étant des mots inconnus dans cette république, les disputes y étaient extrêmement rares. Quand il en survenait, elles étaient terminées à l'instant par l'entremise des amis communs.

Le code des boucaniers était fort simple. Ils ne reconnaissaient d'autres lois que quelques conventions qu'ils concluaient entre eux. Leur proposait-on d'y faire des améliorations, ils répondaient froidement : « Ce n'est pas l'usage sur la côte. » Leurs anciennes idées de soumission et de religion leur faisaient regarder le gouverneur de la Tortue comme une espèce de chef ; et ils s'appelaient chrétiens sans se conformer en rien aux règles du christianisme.

Quiconque voulait devenir boucanier devait renoncer à tous les usages de la vie sociale, et même à son nom de famille. Pour désigner les membres de la société, on donnait à chacun d'eux soit un nom nouveau, soit une espèce de sobriquet, qui passait souvent à leurs descendants quand ils se mariaient. Quelques-uns ne déclaraient leur nom particulier qu'à l'époque où ils célébraient leur mariage ; delà le proverbe encore usité dans les Antilles : qu'*On n'apprend à connaître les gens que lorsqu'ils se marient.*

Mais le mariage mettait un terme à leur genre de vie antérieure ; les

gens mariés n'étaient même plus en communauté avec la société. Ils cessaient d'être boucaniers; ils devenaient des colons qui, sous le nom d'habitants, étaient formellement soumis aux lois et aux ordonnances du gouverneur de la Tortue.

Pour tout habillement, les boucaniers portaient une chemise et un pantalon de grosse toile, teints du sang des animaux qu'ils tuaient. Leur chaussure était faite de peaux de cochon; mais ils ne portaient point de bas. Leur tête était couverte d'un chapeau rond. Une courroie, taillée dans une peau non préparée, leur servait de ceinture, et ils y suspendaient des ornements dignes de leur profession, un sabre très-court et quelques couteaux. Ils n'avaient d'autres armes à feu qu'un grand fusil chargé de deux balles. Chacun d'eux, suivant sa fantaisie, avait un ou plusieurs valets et vingt à trente chiens qui le suivaient à la chasse. C'était celle des taureaux qui faisait leur principale occupation. Ils n'allaient à la chasse des sangliers que pour leur amusement. La chair de ces animaux leur servait de nourriture, et la moelle toute crue de leurs os était un régal pour eux. Comme ils avaient très-peu de besoins, qu'ils s'abstenaient de pain et de vin, et vivaient, ainsi que les Hottentots, au milieu de la plus dégoûtante malpropreté, le nombre de leurs meubles était fort restreint. Pour leurs repas, ils n'avaient ni bancs ni tables. Des pierres, des troncs, des racines d'arbres leur servaient de buffets et d'oreillers.

Avec cette manière de vivre, toute misérable qu'elle paraisse, ils étaient contents et jouissaient d'une santé robuste, qui ne s'affaiblissait qu'après de longues années passées dans une vie aussi laborieuse. Quelques-uns, et c'étaient les plus sages, ou si l'on veut les plus efféminés, ne s'y livraient que pendant un certain temps, se séparaient ensuite de leurs frères et devenaient colons. Mais d'autres répugnaient à changer d'habitudes, renonçaient même à des héritages considérables qu'ils auraient pu aller recueillir en Europe, et restaient boucaniers jusqu'à leur mort.

Leurs principaux repaires ou *boucans* étaient dans la presqu'île de Savana, sur la côte septentrionale de Saint-Domingue; dans un ilot de la baie de Bayaha, ou du fort Dauphin; dans d'autres points de la côte nord de Saint-Domingue, au port Margot, à la Tortue, dans la Savanne brûlée, dans le Mirbalais et dans l'ile de la partie sud de Saint-

Domingue, connue des Français sous le nom de l'Avache. C'était là que les boucaniers se livraient paisiblement à leurs grossières occupations, lorsque les Espagnols, sans songer que le trafic innocent de ces étrangers était avantageux à leur nation même, imaginèrent de les chasser de Saint-Domingue, ou plutôt de les détruire entièrement.

Ce plan barbare, qui devait devenir funeste à leurs auteurs, était pour eux d'une exécution facile. Renouvelant celui qu'ils avaient suivi, avec le plus déplorable succès, à l'égard des malheureux Caraïbes, ils attaquèrent les boucaniers, épars çà et là, occupés à leurs travaux, sans méfiance comme sans intentions dangereuses; ils en massacrèrent une partie et traînèrent les autres dans l'esclavage. Depuis cette époque les chasseurs se tinrent sur leurs gardes, ne marchèrent plus que par petits détachements, toujours prêts à se défendre; et, quand ils étaient attaqués, ils se battaient contre les Espagnols avec un tel acharnement que, malgré l'extrême supériorité du nombre de leurs adversaires, ils les mirent presque toujours en fuite.

La guerre prit alors une nouvelle forme. Les Espagnols renoncèrent à ces chasses aux hommes, qui avaient coûté la vie à un si grand nombre des leurs. Ils vinrent attaquer de nuit les boucaniers dans leurs retraites, et tuèrent tous ceux, maîtres et valets, qui tombèrent sous leurs mains. Ces cruautés portèrent le ressentiment des boucaniers au dernier degré. Ils se réunirent, et à leur tour ils prirent l'offensive et n'épargnèrent aucun de leurs ennemis. Cet accès de fureur sembla se calmer chez les Espagnols, et déjà les boucaniers commençaient à se flatter de vivre en paix. Mais les Espagnols n'attendaient que des renforts; et aussitôt qu'ils en eurent reçu de leurs autres colonies, la guerre éclata de nouveau. De leur côté, les boucaniers furent secourus par les Français de la Tortue et d'autres îles, ainsi que par un grand nombre d'aventuriers, excités, les uns par leur animosité contre les Espagnols, les autres par l'appât du butin. De toutes parts le sol de Saint-Domingue est arrosé de sang humain; et quelques-uns de ces nombreux champs de bataille ont conservé jusqu'à nos jours le nom de *massacre*. Ces événements se passèrent de 1660 à 1665.

Le gouverneur de la petite île française de la Tortue n'y avait pris part qu'avec prudence; car, à cette époque, la situation de la France et ses rapports avec le reste de l'Europe ne lui permettaient pas de pro-

téger ouvertement les boucaniers. Cependant la cour de Madrid fit une attention sérieuse à un ordre de choses dont elle prévit et s'exagéra les suites. Elle crut ne pouvoir sauver Saint-Domingue et même tout son commerce dans le nouveau monde, qu'en chassant entièrement les Français de cette île et de celle de la Tortue. En conséquence elle envoya en Amérique l'ordre de rassembler un corps de troupes pris dans les îles voisines et même sur le continent, et le commandement de ce corps fut confié à un ancien officier nommé Van-Delmof, qui avait servi avec gloire dans la guerre des Pays-Bas.

Van-Delmof arriva à Saint-Domingue en 1663, et peu de jours après commença ses opérations. Le principal asile des boucaniers se trouvant à Savana, c'est là qu'il se proposa de les attaquer. Il prit cinq cents hommes d'élite, se mit à leur tête, et, pourvu de toutes les munitions de guerre qui accompagnent un corps de troupes européen, il s'avança rapidement, et aussi secrètement qu'il lui fut possible; mais les boucaniers furent informés de sa marche par un de leurs chasseurs, lorsqu'il n'était plus qu'à quelques lieues. Leur nombre ne s'élevait pas au delà de cent. Ils pouvaient encore se sauver et atteindre avec sûreté une autre de leurs habitations; mais ils trouvèrent de la honte à fuir, et se déterminèrent à marcher sans délai à la rencontre des Espagnols. Tout à coup ils paraissent à la descente d'une montagne, au grand étonnement de leurs ennemis. Pleins de dédain pour les boucaniers, les Espagnols étaient loin de compter sur une vigilance qui pût renverser leur plan. Cependant la supériorité de leur nombre, de leurs armes, de leur expérience militaire, semblait encore leur garantir le succès. Les boucaniers attaquent les premiers; de part et d'autre on se bat avec acharnement. La victoire, longtemps incertaine, se décide enfin pour ces ennemis si méprisés. Les troupes espagnoles furent entièrement défaites et repoussées dans les montagnes. Leur chef et un grand nombre des leurs restèrent sur le champ de bataille.

Un revers aussi inattendu fit une grande impression sur les Espagnols. Ils revinrent à leur ancienne manière de faire la guerre; observant que les boucaniers, dans leurs chasses, négligeaient les précautions nécessaires, ils recommencèrent à les attaquer isolément. Ceux-ci, qui ne demandaient qu'à vivre en paix, prirent le parti de transporter tous leurs boucans dans les petites îles qui environnent Saint-Domingue, et

de ne plus chasser qu'en corps nombreux dans la grande île. Les attaques devinrent dès lors beaucoup plus rares; et la guerre se ralentit faute d'aliments.

Une fois que les boucans furent placés dans des lieux sûrs, ils se convertirent successivement en habitations sédentaires, où des colons et des trafiquants vinrent s'établir. Telle fut l'origine de l'établissement de Bayaha, où la nature avait formé un des ports les plus beaux et les plus spacieux de l'Amérique. Il était d'ailleurs dans le voisinage de la Tortue, où les boucaniers pouvaient se rendre en peu d'heures pour y vendre leurs viandes et leurs peaux, et se pourvoir du peu d'ustensiles qu'exige leur profession. Les avantages du port de Bayaha leur épargnaient même ce court trajet car, bientôt les Français et les Hollandais y abordèrent pour leur acheter leurs marchandises, et leur vendre ce dont ils avaient besoin.

La guerre, cependant, n'avait pas entièrement cessé ; les boucaniers passaient journellement à Saint-Domingue pour y chasser ; et de temps en temps les Espagnols, toujours supérieurs en nombre, cherchaient à les surprendre, et immolaient sans pitié tous ceux qu'ils pouvaient saisir. La mort de l'un d'eux suffisait pour mettre tout le boucan en agitation. Les travaux étaient suspendus jusqu'à ce que leur camarade eût été vengé.

Ils remarquent un jour que quatre d'entre eux ont disparu. Ils se décident aussitôt à passer en force à Saint-Domingue, et à ne pas se séparer avant de savoir ce que sont devenus leurs camarades ; et s'ils sont morts, ils jurent d'exterminer leurs meurtriers. Bientôt ils font quelques prisonniers, qui leur avouent qu'en effet plusieurs boucaniers ont péri, qu'on a même égorgé de sang-froid ceux que leurs blessures avaient mis hors d'état de se défendre. Ces malheureux prisonniers furent les premières victimes de leur indiscrète révélation. Les boucaniers, après les avoir massacrés, se répandirent comme des bêtes féroces dans les habitations circonvoisines, et firent main-basse sur tous les Espagnols qu'ils rencontrèrent.

Ainsi recommença cette guerre d'extermination, dans laquelle les Espagnols eurent rarement le dessus. Ils prirent enfin un parti, décisif il est vrai, mais dont ils n'avaient pas prévu les fâcheux résultats pour leur propre nation en Amérique. Convaincus de l'impossibilité d'exter-

miner les boucaniers, ou du moins de les chasser de Saint-Domingue par la force, ils se déterminèrent à couper le mal dans sa racine, en leur enlevant leur seul moyen de subsistance. Ils ordonnèrent une chasse générale aux taureaux dans toute l'île, et la poursuivirent avec tant d'ardeur et de persévérance, que presque toute la race de ces animaux fut détruite.

Les boucaniers se trouvèrent ainsi sans occupations et sans ressources, et furent forcés d'embrasser une autre genre de vie. Plusieurs s'établirent comme colons à Bayaha, à la Tortue, et dans les autres petites îles adjacentes. Mais le plus grand nombre, accoutumé aux dangers, dédaignant une existence paisible et assujettie aux lois, regardant même la culture des champs comme déshonorante, n'éprouvèrent plus qu'une passion, que les derniers événements avaient encore exaltée, celle de se venger des Espagnols. Dans cette vue, ils se réunirent à leurs amis, les Flibustiers, qui commençaient à se faire un nom, mais qui ne devinrent réellement redoutables qu'après leur intime association avec les boucaniers.

La puissance croissante de la France devait mettre un terme à cet état de choses dans les Indes occidentales. Mais ce qui accéléra cette révolution fut le choix que la France fit d'un gouverneur, dans la personne d'Ogeron, homme sage à la fois et entreprenant, très-recommandable par son caractère, et qui peut être regardé comme le véritable fondateur de la colonie française.

A cette époque, c'est-à-dire en 1665, il n'y avait dans toute l'île de Saint-Domingue que quatorze mille habitants, espagnols, créoles et mulâtres. Le nombre des nègres esclaves était sans doute un peu plus considérable, mais n'était pas encore exactement déterminé. On y doit ajouter douze cents nègres fugitifs, qui s'étaient retranchés dans les montagnes, d'où ils descendaient pour mettre les plantations à contribution. Santo-Domingo, la capitale, contenait cinq cents maisons; elle était entourée d'une muraille et protégée par trois forts suffisamment pourvus d'artillerie pour le temps. La seconde ville de l'île était Saint-Yago, où demeuraient beaucoup de négociants et d'orfévres, et qui n'avait que de mauvaises fortifications. Les autres endroits de l'île n'étaient que des bourgs chétifs, tout ouverts et peuplés de pauvres habitants.

Sur la côte septentrionale, vis-à-vis la Tortue, les Français avaient successivement formé quelques habitations dont la population, à cette époque, ne s'élevait pas au delà de deux cent soixante hommes. Ces très-faibles commencements d'un établissement, dans un canton fort éloigné des possessions de l'Espagne, étaient à peine aperçus par cette nation orgueilleuse ; ce qui laissa aux Français le temps et les moyens de la consolider. Ils trouvaient un appui dans ces redoutables boucaniers et flibustiers, qui leur étaient dévoués ; on en comptait alors environ trois mille, tant sur les côtes de Saint-Domingue que dans l'île de la Tortue. Ils s'appelaient *frères de la côte ;* c'étaient des hommes presque sauvages, et qu'on ne pouvait gouverner qu'avec une prudence peu commune.

Les côtes qu'ils fréquentaient le plus étaient celles de Cumana, de Carthagène, de Porto-Bello, de Cuba et de la Nouvelle-Espagne, et celles qui avoisinaient les lacs de Maracaïbo et de Nicaragua. Toujours brusques et expéditifs dans leurs entreprises, ils répugnaient aux détails qui eussent ralenti leur activité. Tous les navires indistinctement ne tentaient donc pas leur farouche avidité. Ils ne trouvaient de l'attrait qu'à ces vaisseaux de retour uniquement chargés d'or, d'argent et autres objets précieux, et d'une facile défaite.

Telle était la situation de Saint-Domingue lorsqu'on y vit arriver de France d'Ogeron, le nouveau gouverneur, doué de toutes les qualités qu'exigeait sa mission. Dix ans auparavant il avait fait naufrage sur la côte de Saint-Domingue, et avait été obligé de vivre quelque temps parmi les boucaniers. Comme il avait ainsi appris à les connaître, il lui fut d'autant plus facile de se concilier, dans son nouveau poste, leur estime et leur affection, et de leur inspirer du respect pour les lois. Il s'efforça donc de purger leurs entreprises de ce que la piraterie avait d'odieux, de rendre leur bravoure utile à l'Etat et d'adoucir leurs mœurs, en tolérant toutefois avec sagesse ce qu'il n'aurait pu empêcher sans causer les plus graves préjudices aux colonies françaises.

Le butin que produisaient leurs vastes entreprises, tant sur terre que sur mer, s'accroissait cependant à tel point que les îles ne pouvaient plus offrir assez d'acheteurs pour tant de marchandises, et qu'eux-mêmes n'en trouvaient plus à leur convenance qu'ils pussent échanger contre les piastres espagnoles. Cette circonstance ne contribua pas peu

à faire établir en France une nouvelle compagnie des Indes occidentales; exemple qui fut bientôt imité par les Anglais.

Le gouvernement français adopta donc un nouveau système à l'égard de ses îles; il confia leur sort aux spéculations de sa nouvelle Compagnie. Le gouverneur reçut l'ordre d'annoncer et de faire adopter cette détermination aux colons. La tâche était épineuse. Il était difficile d'amener à la subordination des hommes qui n'avaient pas encore subi le joug de la dépendance. Les Flibustiers répondirent qu'ils ne se soumettraient pas à une Compagnie de commerce; qu'ils obéiraient volontiers au roi; mais qu'il ne fallait pas leur interdire le commerce avec les Hollandais, auquel ils tenaient fortement, et qui datait de plus loin que la protection de la France. Il n'y avait pas de réplique à une déclaration aussi formelle. D'Ogeron fut obligé de céder.

Mais pour accoutumer plus facilement les nouveaux colons à une vie tranquille, et pour adoucir la rudesse de leurs mœurs, il recourut à un moyen singulier. Il fit venir de France une cargaison de jeunes filles, qui, à leur arrivée, trouvèrent des maris peu difficiles à satisfaire. Le prompt débit de cette espèce nouvelle de marchandise enhardit les spéculations. La Compagnie des Indes les fit pour son propre compte; d'autres femmes, choisies par elle, passèrent les mers, et les frais de leur voyage lui étaient remboursés par les amateurs qui les achetaient à l'enchère. Ces attrayantes transfuges de l'Europe produisirent, en peu de temps, un grand changement dans l'esprit et les manières des colons de l'Amérique. Elles leur communiquèrent, non pas la délicatesse et les vertus, qui leur étaient probablement étrangères, mais du moins quelques-unes des inclinations, des goûts et des formes qui tiennent à une civilisation plus raffinée. Elles prirent en revanche, dans la société de leurs valeureux époux, des dispositions guerrières qui se déployèrent utilement en diverses circonstances. Mais ces bienfaisantes transmigrations furent bientôt discontinuées au grand préjudice de la colonie.

D'Ogeron chercha à étendre les établissements de sa nation sur les côtes nord et ouest de Saint-Domingue. Grâces à ses encouragements, il s'y trouvait aussi des boucaniers qui y suivaient leur ancien négoce, et qui servaient de garnison à cette partie de l'île.

C'est là qu'en 1670 les vexations, familières aux compagnies de com-

merce, excitèrent un soulèvement en forme; les mesures conciliantes d'Ogeron n'ayant pu parvenir à calmer les esprits, il fut forcé d'en prendre de sérieuses. Celles-ci malheureusement ne produisirent d'autre effet que de lui faire perdre sa popularité. Des vaisseaux de guerre arrivèrent à son secours. Après quelques combats, ils furent obligés de se retirer sans avoir pu parvenir à soumettre les rebelles. Ceux-ci rentrèrent enfin d'eux-mêmes dans le devoir, quand ils s'aperçurent que cette agitation aurait pour eux de fâcheuses conséquences. Ils se soumirent donc. Ils obtinrent, outre leur pardon, la liberté pour tous les vaisseaux français de faire le commerce le long des côtes de Saint-Domingue et de la Tortue, en payant une redevance de cinq pour cent à la Compagnie.

Il n'y eut qu'un petit détachement, sous les ordres d'un Français, nommé Limousin, qui refusa d'adhérer à cette capitulation. D'Ogeron crut devoir faire un exemple. Accompagné d'un prêtre et d'un bourreau, il alla lui-même à la recherche de ce chef, le trouva endormi dans sa hutte et le fit pendre à l'instant.

La rébellion fut par là complétement apaisée. D'ailleurs, d'autres travaux se présentaient alors à ceux dont elle avait occupé les loisirs. On était, en 1672, à l'époque où la guerre éclata entre la France et la Hollande, et offrit la perspective d'un riche butin. Beaucoup de colons, séduits par cet appât, s'associèrent aux Flibustiers. Bientôt après commencèrent les hostilités contre les Espagnols; d'Ogeron était persuadé que le plus faible secours de son gouvernement eût suffi pour lui assurer la conquête de toute l'île de Saint-Domingue. Il s'embarque pour l'aller solliciter lui-même; mais il arrive malade à Paris, et y meurt.

Les successeurs immédiats d'Ogeron, dans le gouvernement de ces groupes de petites colonies, Pouancey et Cussy, sanctionnèrent la plupart de ses mesures d'administration, et demeurèrent fidèles à son système principal de traiter les Flibustiers avec les plus grands ménagements, et d'en tirer parti pour le service de la France. Ces sages encouragements, joints à la certitude de trouver des asiles assurés en cas de revers, expliquent peut-être la plupart des faits audacieux dont ces fameux forbans ont étonné l'univers, et dont nous allons présenter le tableau au lecteur.

Déjà, antérieurement aux circonstances que nous avons rapportées,

et qui forcèrent les boucaniers et les Flibustiers de faire cause commune, ces deux races d'hommes, rapprochées par des besoins réciproques, se regardaient comme amies, et leur animosité contre les Espagnols en avait fait en quelque sorte des alliés. Dès le commencement, la nécessité avait formé cette association. Plusieurs des objets qu'exigeaient leur profession et leur subsistance ne pouvaient leur arriver que du dehors. Ce moyen de s'approvisionner entraînait des inconvénients. Ce fut pour y remédier que ceux des boucaniers qui se complaisaient le moins à la vie de chasseurs, se livrèrent à la navigation. Ils purent ainsi aller chercher sur leurs propres canots ce dont ils avaient besoin. D'abord ils ne se le procurèrent que par la voie des échanges; mais comme souvent ils ne trouvaient rien à échanger, ou à acheter, qu'ils manquaient même d'acheteurs pour leurs peaux, plus d'une fois ils recoururent à des violences; ce qui de proche en proche les conduisit à une piraterie, qui d'abord fut bornée et modérée, mais qui bientôt s'étendit au point d'être, pour ainsi dire, réduite en système.

Ces *frères de la côte*, qui vivaient entre eux dans la plus grande harmonie, étaient partagés en trois classes : les *boucaniers* chasseurs; ceux, en petit nombre, qui s'adonnaient à la culture, et que, pour les distinguer des autres, on appelait *habitants*, et les *Flibustiers* proprement dits, dont la piraterie faisait l'unique occupation.

C'était une source de profits qui eut un grand attrait pour tous les hommes sans aveu dont la mer était l'élément. Bientôt une foule de matelots, tant de vaisseaux de guerre que des navires marchands, de colons ruinés et d'autres aventuriers, sans distinction de nation, de religion et de langage se joignirent à ces Flibustiers, qui finirent par former un ramas de Français, d'Anglais, de Hollandais, de Portugais et d'autres peuples d'Europe réunis par un intérêt commun, celui de la rapine. Les Espagnols, seuls, dont les trésors étaient le principal objet de la cupidité générale, furent exclus de la faveur d'être admis dans cette société armée. D'ailleurs les Flibustiers, dès l'origine de leur association, les avaient constamment regardés comme leurs ennemis mortels.

Cette distribution d'emplois, entre les Flibustiers, ne commença à s'effectuer qu'à la Tortue et sur les côtes de Saint-Domingue.

Les Espagnols, si riches en colonies, avaient à peine fait attention

à cette petite île de la Tortue. Ils y avaient, pour toute garnison, vingt-cinq hommes, qui furent aisément chassés aussitôt que ces pirates, qui venaient de s'organiser, eurent pris le parti d'abandonner Saint-Christophe pour se fixer à la Tortue. Cette prise de possession s'effectua en 1632. Elle ne pouvait toutefois paraître indifférente aux colons espagnols, dont l'arrivée de leur flotte des Indes occidentales à Saint-Domingue avait ranimé le courage. Pour punir et chasser les usurpateurs, ils choisirent le temps où les boucaniers étaient occupés à leurs chasses, et les Flibustiers à leur navigation. Ils abordèrent, et massacrèrent tous les habitants qu'ils rencontrèrent. Le général commandant de la flotte espagnole, qui présidait à cette honteuse conquête, en fit pendre plusieurs; les autres furent trop heureux de se réfugier de nuit sur leurs canots.

Mais aussitôt que la flotte fut repartie pour l'Europe, ils se remirent, et sans beaucoup d'efforts, en possession de leur île favorite. Les Flibustiers obtinrent que le gouverneur français, de leur première résidence, le chevalier de Poincy, en fît prendre possession par les Français, commandés par un aventurier nommé Levasseur. Dès lors ils se hâtèrent d'y construire un fort sur un rocher au bord de la mer, et bientôt les boucaniers et les Flibustiers y accoururent en foule, de tous côtés, dans la persuasion que leurs entreprises seraient désormais appuyées par le gouverneur d'une grande puissance qui leur était affectionné, et qu'ils pourraient ainsi braver les Espagnols. Ceux-ci firent, à la vérité, une tentative pour reconquérir leur petite île; mais la tentative était tardive; elle fut très-malheureuse. Les nouveaux possesseurs se jetèrent dans leur fort; et, puissamment secondés par les boucaniers, repoussèrent les Espagnols avec une grande perte.

Quelque temps après, Levasseur fut tué par deux officiers français qu'il avait adoptés. Le chevalier de Fontenay prit le commandement de la Tortue. Les Flibustiers acquéraient chaque jour de nouvelles forces; il eut soin de vivre avec eux dans la meilleure intelligence.

C'est ainsi que ces confédérés, d'un genre unique dans l'histoire, poursuivaient le cours de leurs entreprises; même au milieu de la paix ils exerçaient leurs pirateries, tantôt sous le pavillon français, tantôt sous celui d'Angleterre, suivant leurs caprices et les circonstances. Le traité des Pyrénées semblait devoir y mettre un terme; et c'est pré-

cisément de cette époque que doit dater leur redoutable activité. Vainement les Espagnols se plaignaient amèrement à Paris et à Londres des excès qu'on y paraissait au moins tolérer; ils recevaient pour réponse : « Que ce n'était pas comme sujets du roi de France et d'Angle- « terre que les pirates français et anglais commettaient leurs brigan- « dages; qu'ainsi on pouvait les traiter avec la dernière rigueur; « qu'aucune lettre de marque ne leur avait été accordée, et que les « gouverneurs des îles avaient reçu l'ordre le plus formel de ne leur « prêter aucun secours. » Quelquefois, pour donner plus de poids à ce manège politique, on rappelait les gouverneurs que la cour de Madrid accusait de favoriser les Flibustiers; mais on les remplaçait par d'autres qui marchaient fidèlement sur les traces de leurs prédécesseurs, et qui souvent allaient encore plus loin.

Les lettres de marque que ces forbans parvenaient à se procurer, recevaient entre leurs mains la plus grande latitude. Une fois qu'ils en étaient pourvus, ils se riaient des traités de paix qui auraient dû les annuler; ils feignaient de les ignorer, et ces patentes, qu'il était fort difficile de leur faire rendre, donnaient à leurs pirateries une sorte de légalité. Ils prolongeaient ainsi le terme qu'elles auraient dû avoir, jusqu'à ce qu'une nouvelle guerre éclatât et vînt sanctionner le passé comme l'avenir.

Il n'était pas d'ailleurs indifférent à la France, alors constamment en guerre ouverte ou cachée, d'avoir dans ces parages éloignés des corps de combattants intrépides qui, sans lui rien coûter, lui procuraient de grands avantages, même pécuniaires; car il avait été arrêté, avec l'aveu formel de l'amirauté de France, que le dixième de leur butin serait livré au gouverneur de la Tortue ou de Saint-Domingue. Pour augmenter encore la masse de ces dépouilles, donner une apparence honorable à la protection du gouvernement français, et légitimer les pirateries des Flibustiers, la France leur procura des lettres de marque du Portugal, qui se trouvait alors en guerre avec les Espagnols. L'île de la Tortue parvint ainsi bientôt à devenir une véritable colonie. Un grand nombre de Français vint s'y établir; dès lors, comme il était arrivé à Saint-Domingue, la chasse aux bœufs sauvages et aux sangliers cessa, et l'on vit les boucaniers se fondre pour la plupart dans la corporation de leurs anciens alliés, les Flibustiers, et se vouer à la navigation.

Beaucoup de familles de Bretagne et d'Anjou passèrent les mers ; et à leur suite des détachements de jeunes Françaises, attirées par le double appât du butin et du mariage, vinrent partager le sort des Flibustiers dont le nombre augmentait chaque jour.

Leurs pirateries semblaient s'ennoblir par ce concours de circonstances, et se placèrent ainsi au rang des entreprises guerrières les plus légitimes. Une foule de colons abandonnèrent leurs utiles et paisibles travaux, se procurèrent de petits bâtiments pour s'enrichir aussi par la course en s'associant aux Flibustie rs

Toutes leurs prises étaient conduites à la Tortue, où l'avidité attira ceux qui espéraient en avoir leur part; en peu de temps on y compta plus de vingt bâtiments de pirates.

Cette île devint le point de réunion des Flibustiers ; ils étaient sûrs d'y être protégés, d'y trouver de quoi satisfaire à leurs besoins, et même le genre de plaisirs analogues à la grossièreté de leurs mœurs. Dès qu'ils y abordaient, les tables couvertes de mets, les fortes boissons, le jeu, la musique, la danse, se succédaient sans interruption. Des femmes voluptueuses, de toutes les nations et de toutes les couleurs, affamées d'or et de libertinage, y accouraient de toutes les îles de l'Amérique, et faisaient le principal charme comme le principal danger de ces tumultueuses orgies.

Mais le gouvernement de France désapprouva enfin cette protection continuelle et illimitée, dont les Flibustiers jouissaient. En 1684, il envoya à Saint-Domingue deux commissaires, Saint-Laurent et Begon, pour y réformer tous les abus. Ils arrivèrent, persuadés qu'il fallait tenir dans une dépendance absolue ces Flibustiers, qui étaient encore au nombre de trois mille. Ils s'étonnaient qu'on ne les astreignît pas, toutes les fois qu'ils entraient dans les ports français ou qu'ils en sortaient, à accuser, par des déclarations en forme, la force de leurs équipages, le nombre de leurs morts, la valeur de leurs prises, etc. Ils s'étonnaient qu'on leur permît de trafiquer avec les Anglais, même en temps de guerre ; qu'on leur abandonnât le soin de s'administrer eux-même la justice ; que le dixième de leurs prises, stipulé au profit du gouvernement protecteur, ne fût pas plus rigoureusement exigé. Les commissaires français en vinrent à épouser eux-mêmes, auprès de leur gouvernement, la cause de ces hommes qu'ils avaient prétendu asservir.

Mais on ne faisait pas fléchir si facilement la fierté de Louis XIV et de ses ministres. Le marquis de Seignelay écrivit de Paris aux commissaires « qu'ils appréciaient mal les Flibustiers; que le commerce « des Espagnols ne devait pas être détruit parce qu'il leur apparte- « nait moins encore qu'aux autres nations de l'Europe; que les Fran- « çais en tiraient le principal profit; qu'il fallait donc s'appliquer sur- « tout à détourner les Flibustiers de leurs courses maritimes, et à les « transformer en cultivateurs. »

Le gouverneur Cussy, qui, par son courage et ses vertus, avait gagné l'estime des Flibustiers, et s'était montré le digne successeur d'Ogeron, fit cependant un essai pour se conformer au vœu de la cour. Mais ces forbans, accoutumés aux fatigues et aux désordres d'une vie active, se soulevèrent à sa seule proposition, lui retirèrent leur confiance, et devinrent dès lors ses ennemis déclarés. Il en résulta que la colonie perdit la moitié de cette milice redoutable; mais les Flibustiers n'en devinrent que plus audacieux, et entreprirent cette expédition dans la mer du Sud, que nous décrirons ci-après, et qui seule suffirait pour les immortaliser.

Avant de mentionner les étonnantes entreprises des Flibustiers, disons un mot de leurs mœurs, de leur manière de vivre, des principes qui les dirigeaient.

Les règles de leur société n'étaient guère que des traités fort limités dans leur durée, ou même bornés à telle ou telle expédition, enfreints quelquefois par les commandants, mais religieusement observés par les soldats.

Comme hommes, ils avaient tous une haute idée de leur indépendance. Hors du service, chacun d'eux ne suivait que ses caprices, sans s'embarrasser de l'approbation des autres. Ils portaient même cette espèce de licence à bord de leurs petits bâtiments découverts, où quelques-uns, quand la fantaisie leur en prenait, chantaient, riaient, au risque de troubler le sommeil de leurs camarades, qui n'auraient pas même osé s'en plaindre. Car toutes ces contrariétés, dont l'effet était d'exciter leur courage, de mettre leur patience à l'épreuve, de les habituer aux privations, d'exercer leur force, devaient être supportées sans murmure. Cette résignation était une partie essentielle de leurs principes. Ils étaient également liés par une fidélité inébranlable les

uns à l'égard des autres. Celui qui l'aurait violée, en privant ses camarades d'une portion de leurs profits, devait s'attendre aux peines les plus sévères. Il était déclaré déchu de son nom et de sa propriété comme Flibustier, déposé, sans vivres et sans vêtements, sur une île déserte, et abandonné sans pitié à sa malheureuse destinée.

Leur patience était inépuisable. Ils supportaient la faim, la soif et les plus grandes fatigues avec une sérénité que rien n'altérait, et sans se permettre la plainte la plus légère.

Leur nom français de Flibustiers était une corruption du mot anglais *free Booter*, qui signifie *picoreurs, écumeurs de mer*. Quoiqu'il rappelât leur métier de pirates ou de *brigands,* ils n'en étaient pas choqués. Ils le préféraient à leur nom primitif de boucaniers, parce qu'il réveillait l'idée d'une profession plus honorable ; mais ils aimaient encore mieux qu'on les appelât *frères de la côte*.

Les résolutions de ces hommes extraordinaires étaient très-brusques et presque toujours invariables. Dès qu'ils avaient donné leur parole, ils étaient liés irrévocablement, et souvent ils la donnaient sur la simple proposition de prendre part à quelque grande entreprise.

Au commencement, ils n'avaient que de petits bâtiments non pontés, misérablement approvisionnés, des barques, des canots, même de simples chaloupes, où, entassés les uns sur les autres, ils avaient à peine la faculté de s'étendre pour dormir, et où, exposés jour et nuit à toutes les intempéries de l'air, à tous les dangers de la mer, qui se multipliaient dans un espace aussi étroit, ils avaient à peine de quoi se nourrir. Ce dénûment presque total, n'était pour eux qu'un véhicule de plus pour leur faire déployer toutes leurs facultés, pour les exciter à améliorer leur situation par quelques riches captures.

Ils excellaient dans le combat à l'abordage. Avec la rapidité de l'éclair, ils grimpaient de tous côtés à bord d'un vaisseau pris au dépourvu. Dès qu'ils avaient mis le pied sur le pont, le navire était à eux. Lorsqu'on avait le temps de se préparer à les recevoir, un seul coup de canon eût suffi pour les couler bas ; mais ils esquivaient le boulet en faisant faire adroitement un mouvement à leur embarcation. D'ailleurs, ils n'en présentaient jamais le flanc. C'était toujours par une des extrémités qu'ils s'avançaient, tandis que les plus habiles à tirer se tenaient debout, et, en tuant ou blessant quelques-uns des ca-

nonniers, ne manquaient pas de causer du désordre sur le pont. La certitude d'avoir affaire à des hommes dont la valeur ne connaissait pas d'obstacle, et qui devaient vaincre, paralysaient tous les moyens de défense. Ordinairement, on ne songeait qu'à exciter leur commisération en se rendant aussitôt; car on savait qu'irrités par la résistance, ils ne balançaient pas à jeter les vaincus à la mer.

Ces brigands, dont la vie n'était guère qu'un tissu de vices et de crimes, se montraient fort attachés aux pratiques extérieures de la religion. Avant le combat, ils s'occupaient de dévotion, priaient avec ferveur, se frappaient rudement la poitrine comme des pécheurs repentants. Ensuite ils se réconciliaient entre eux, se demandaient réciproquement pardon de leurs offenses, et s'embrassaient en signe de concorde.

La piraterie était trop profitable, trop conforme aux mœurs de ces hommes sauvages, pour qu'ils ne s'y livrassent pas avec passion. Ils sentirent cependant que, pour consolider leur association, pour mieux assurer le fruit de leurs rapines, et jouir de la vie à leur manière, ils ne pouvaient se dispenser d'établir un certain ordre et un certain accord parmi eux. Telle fut l'origine de l'espèce de code qu'ils juraient d'observer à leur entrée dans la société. L'écriture leur étant inconnue, ils affirmaient leur serment par une croix.

Quelques-uns des articles de ce code méritent d'être remarqués. Il commençait par établir le dogme d'une parfaite égalité et les droits qui en découlaient. Il portait que, dans les circonstances importantes, chaque frère de la côte avait la faculté de donner sa voix; que chacun pouvait prétendre, comme tous les autres, à un partage égal dans tous les vivres frais et les boissons fortes qui seraient capturés, et faire de sa portion l'usage qui lui conviendrait.

Pour prévenir toute jalousie et tout sujet de discorde, aucune femme, aucun jeune garçon ne devait être toléré à bord des bâtiments. Si quelqu'un osait y introduire une jeune fille ou une femme déguisée, il était puni de mort. Celui qui désertait du bâtiment, celui qui, pendant le combat, abandonnait son poste, encourait la même peine.

Le vol était aussi puni très-sévèrement. Quelques-unes des petites républiques dont se composait la société, tempérèrent la rigueur de ces lois; mais quelques autres, celle des Français en particulier, y ajou-

tèrent encore. Chez celles-ci, quand un camarade en volait un autre, on lui coupait le nez et les oreilles, et on le transportait non pas précisément sur une île déserte, mais sur quelque plage où son sort ne pouvait qu'être déplorable. Que s'il avait dérobé soit de l'argent, soit des effets appartenant à la société, le vol ne fût-il que de la valeur d'une piastre, il était, ce qu'on appelait dans leur langage, *maronné*, c'est-à-dire qu'on l'exposait sur le rivage de quelque cap désert ou de quelque île, en ne lui laissant pour toute provision qu'un fusil, un peu de plomb, une bouteille pleine de poudre et une autre remplie d'eau.

Chaque Flibustier était obligé de tenir ses armes, son fusil, son pistolet et son sabre dans le meilleur état. C'était pour eux une espèce de luxe et un objet d'émulation. Ils donnaient jusqu'à trente et quarante livres sterling pour une paire de pistolets. Il les portaient suspendus à l'épaule, et attachés à des bandouillères de soie de diverses couleurs.

D'après leur règlement, le feu et la lumière devaient être éteints à huit heures du soir, à bord de tous les bâtiments; et, ce moment passé, tous les buveurs devaient vider sur le pont leurs bouteilles et leurs vases. Une autre ordonnance leur défendait de jouer pour de l'argent aux cartes et aux dés. Mais ces deux lois, dont l'exécution devait garantir le bon ordre, étaient presque toujours violées, et il n'était pas rare de voir les chefs même donner l'exemple de leur infraction.

Chaque société déterminait comment on devait procéder au partage du butin. Chaque Flibustier faisait avec son chef un accord, dans lequel il promettait de lui obéir, sous peine d'être privé de sa portion du butin, à la fin de la course; il était même obligé de se lier à cet égard par un serment solennel. Les chefs juraient, à l'issue de l'expédition, qu'ils n'avaient rien détourné de la prise à leur profit.

Il y avait pour tous l'obligation de prendre part à ces contrats, et celui qui savait écrire les signait. On fixait un traitement au commandant, qui, ordinairement, faisait les avances des préparatifs de l'expédition, et en était remboursé sur le produit des prises. Il y en avait un aussi pour tous les employés du vaisseau, pour le chirurgien, pour le maître charpentier; les blessés recevaient une indemnité pour la perte de leurs membres : pour le bras droit, six cents piastres ou six esclaves; pour le bras gauche ou la jambe droite, cinq cents piastres ou cinq esclaves; pour la jambe gauche, quatre cents; pour un œil et pour un

doigt, cent piastres ou un esclave. Toutes ces indemnités étaient prélevées sur les prises avant qu'on en fit le partage. Le capitaine avait six portions, les autres officiers trois, quelques-uns seulement deux, tous les autres une seule.

Les apprentis du vaisseau étaient les moins bien traités. Au delà de leur modique salaire, ils ne recevaient qu'une demi-portion ; et outre qu'ils partageaient tous les dangers et tous les travaux de la navigation, ils étaient chargés de mettre le feu aux bâtiments capturés, qu'on ne pouvait ni vendre en pleine mer ni emmener, faute de matelots pour les conduire.

Indépendamment de cette répartition des prises, il y avait des récompenses pour les actions d'éclat. Celui qui enlevait le pavillon d'un vaisseau et arborait à sa place celui des Flibustiers, c'est-à-dire, celui de France ou celui d'Angleterre (car ils naviguaient toujours sous l'un des deux, suivant les circonstances et suivant les affections du plus grand nombre), recevait une gratification de cinquante piastres.

Lorsque, dans des conjonctures critiques où l'on était sans nouvelles de l'ennemi, on parvenait à amener un prisonnier, on obtenait une récompense de cent pias tres.

Il y en avait une de cinq piastres pour chaque grenade que l'on jetait au delà des murailles d'un fort assiégé.

Lorsqu'un bâtiment s'équipait, chacun de ceux qui étaient de l'expédition devait, au premier signal, se rendre à bord et apporter la quantité de poudre et de plomb déterminée.

Leurs provisions consistaient en viande de cochon et en tortues salées, et ils se les procuraient d'une manière très-expéditive. Souvent, dans l'ile même où ils trouvaient protection, ils se dispensaient de les payer. Ils cernaient pendant la nuit les héritages qui contenaient des cochons, sommaient le gardien de leur en livrer un certain nombre. La moindre résistance s'expiait par une mort prompte. La terreur qu'inspirait ces meurtriers, prévenait les plaintes et assurait leur impunité.

Avant de mettre en mer, ils faisaient ordinairement leur testament. Leur usage était que chacun d'eux se choisit un compagnon, avec lequel il partageait ce qu'il possédait déjà, et ce que les captures devaient lui produire. Ceux qui avaient femme et enfants, ne disposaient en faveur

de leur camarade que d'une partie de leur propriété. Le reste était pour leur famille.

Toutes les femmes, jeunes encore et de formes agréables, qui avaient le malheur de devenir la proie de ces monstres, étaient traitées comme des bêtes de somme. Ce n'était qu'en se donnant la mort que ces infortunées pouvaient échapper à leur féroce domination. Bien rarement l'innocence et la modestie trouvaient grâce devant eux. Lorsque plusieurs à la fois regardaient une belle femme comme leur capture, pour éviter toute contestation, ils la tiraient au sort.

Les Flibustiers semblaient ne pouvoir dévorer ou détruire trop rapidement le produit de leurs pirateries. Arrivés à terre, ils se livraient aux plus étranges caprices. Ils revêtaient les habits les plus magnifiques, surchargés de galons et de broderies. Souvent ils en mettaient plusieurs les uns sur les autres. Ils achetaient les étoffes les plus précieuses et épuisaient ainsi les magasins de la Tortue et de la Jamaïque, quelque bien fournis qu'ils fussent. Leurs excès en tout étaient sans bornes. Ceux de la boisson n'étaient pas épargnés.

Leur principale nourriture, surtout quand ils étaient à terre, était la chair de tortue, qui est de bon goût, nutritive et très-saine. Ils la croyaient propre à dissiper toutes les humeurs qu'engendrait leur gloutonnerie; et même qu'elle était le plus sûr remède contre toutes les maladies, quand on ne mangeait pas autre chose.

Ces brigands, qui avaient à peine les plus faibles idées de la religion, priaient cependant avec ferveur et ne commençaient jamais leurs repas sans avoir récité leurs prières. Les catholiques disaient le cantique de Zacharie, le *Magnificat* ou le *Miserere,* et les protestants lisaient un chapitre de la Bible, ou récitaient un pseaume. Ils ne manquaient jamais non plus, avant le combat, de prier ardemment pour que Dieu leur accordât la victoire et une riche capture. Telle était la vie de cette étrange espèce d'hommes.

Les Espagnols avaient éveillé tous les sentiments haineux des autres nations. On leur enviait les mines d'or et d'argent de leurs colonies. L'atrocité de leur conduite en Amérique, envers des peuples innocents et sans défense, avait inspiré une horreur qui n'était pas encore affaiblie en Europe. Aussi voyait-on beaucoup de jeunes gens, même des hommes d'un âge mûr, non pas égarés par la pauvreté ou l'amour du

pillage, mais pénétrés d'un violent ressentiment contre les Espagnols, s'unir aux Flibustiers pour leur faire la guerre.

Tel fut le cas d'un jeune gentilhomme de Languedoc, nommé Monbars, qui, encore écolier, s'était échauffé l'imagination par les récits de la conduite des Espagnols en Amérique, et leur avait juré une haine irréconciliable. Il était enivré de l'idée de leur faire expier, aussitôt qu'il serait libre de ses actions, la mort de tant de millions d'Indiens immolés à leur rage. En effet, à peine fut-il majeur, qu'il consacra tout son patrimoine à l'armement d'un vaisseau, et s'associa aux Flibustiers. Il se distingua, tant sur mer que sur terre, comme un de leurs chefs le plus audacieux et le plus habile. Le pillage, la vie licencieuse étaient sans attrait pour lui. La vengeance seule l'animait. Il épargnait les hommes désarmés; mais un Espagnol qu'il trouvait sous les armes ne pouvait échapper à son glaive; c'est ce qui le fit appeler l'*Exterminateur*.

Les *frères de la côte* eurent de si faibles commencements, que d'abord ils n'éveillèrent nullement l'attention. Ils n'avaient pas de vaisseaux, pas même de petits bâtiments, à peine quelques barques, point de munitions, point de pilotes, point de vivres; dans leur grossière simplicité, ils étaient à peu près sans connaissance de la navigation ; enfin l'argent même leur manquait. Mais tout était compensé par leur intrépidité, qui ne connaissait pas d'obstacles, et qui, chaque jour, croissait avec leurs succès.

A leur début, ils formèrent entre eux de petites sociétés, qu'à l'exemple des boucaniers ils appelaient *matelotages*. Ordinairement, ils se réunissaient au nombre de vingt à trente, se procuraient une barque découverte, s'entassaient dans cette étroite enceinte et partaient pour la course. Ils se bornèrent d'abord à donner la chasse aux bateaux de pêcheurs et aux petits navires, jusqu'à ce que, enhardis par la réussite, ils attaquèrent des bâtiments de toutes les dimensions, et même des vaisseaux de guerre.

Une circonstance les secondait parfaitement, c'était la quantité innombrable de ports naturels, de golfes, de criques et de petites îles, désertes pour la plupart, mais où abondaient les vivres, comme poissons, tortues, oiseaux de mer, et où l'on trouvait de bonne eau. Ces îles, très-accessibles pour de petites embarcations, ne pouvaient être

approchées sans le plus grand danger par de gros bâtiments, moins encore par des vaisseaux.

C'est environ vers l'an 1600 que commencèrent les pirateries méthodiques des Flibustiers. Elles continuèrent ainsi avec diverses modifications jusque vers la fin du dix-septième siècle.

Les premiers Flibustiers ne furent que des pirates ordinaires. Ils ne prévoyaient guère que leurs successeurs porteraient bientôt l'audace jusqu'à braver ouvertement l'Espagne, si puissante à cette époque, et jusqu'à se rendre redoutables à toute l'Amérique espagnole. Ils renoncèrent alors aux mers des Indes occidentales, théâtre borné de leurs petites expéditions, et entreprirent des voyages de plus long cours. Avec leurs frêles embarcations, ils s'aventurèrent, en longeant les Açores et les îles du cap Vert, jusqu'à la côte de Guinée, et de là jusqu'au Brésil. Quelques-uns s'avancèrent même jusqu'aux Indes orientales. Quand leur course avait réussi, ils revenaient par Madagascar, où ils abordaient et consommaient le produit de leurs prises. Il y en avait très-peu qui revissent l'Europe où ils avaient reçu le jour, ni même leurs habitations d'Amérique. Ceux qui vinrent après eux formèrent un plan mieux réfléchi.

Ils regardaient surtout la Tortue comme leur vrai domicile. Les planteurs de cette île, qui déjà appartenait à la France, étaient, par une très-fausse politique, abandonnés à eux-mêmes, et leurs moyens de subsistance et de commerce très-circonscrits. Voisins de l'île fertile de Saint-Domingue, ils enviaient son heureuse position ; et pour se dédommager de la leur, ils formèrent successivement un système de piraterie assez bien combiné, dont l'objet était de se procurer par la force une subsistance que les circonstances leur refusaient.

Un Français de Dieppe, Pierre le Grand, dont le nom devint ensuite sa dénomination héroïque, débuta dans cette carrière par une action brillante qui excita l'émulation. Il fit voile avec un bâtiment de corsaire, monté par vingt-huit hommes seulement, et rencontra, à la hauteur du cap Tiburon, sur la côte occidentale de l'île Saint-Domingue, un vaisseau espagnol, dont l'équipage était de plus de deux cents hommes, et qui portait des canons. Il appartenait à une flotte marchande qui faisait voile vers l'Europe, et en avait été séparé. Les pirates, dès qu'ils l'aperçurent, jurèrent, l'un après l'autre, dans les

mains de leur chef, de le prendre ou de périr; et aussitôt ils cinglèrent droit à lui. Le soleil se couchait quand ils l'abordèrent, armés seulement d'épées et de pistolets : à l'instant ils percent en plusieurs endroits leur propre embarcation, qui coule bas presque sous leurs pieds avec tout ce qu'elle contenait. Les farouches vainqueurs tuent tout ce qui fait résistance, s'emparent du magasin des armes, surprennent les officiers qui jouaient aux cartes dans une parfaite sécurité; et en peu de temps ils se rendent maîtres du vaisseau. Les Espagnols, attaqués si inopinément, n'apercevant aucun bâtiment autour d'eux, regardèrent ces forbans comme des démons tombés du ciel, et disaient entre eux : « Ces gens-là sont des diables. » Ils se rendirent sans se défendre.

Le capitaine Pierre fit en cette occasion une capture qui enrichit subitement tous les hommes de son équipage. Il ne voulut pas s'exposer au danger de perdre des richesses si rapidement acquises ; il mit à terre tous les matelots espagnols qui n'étaient pas absolument nécessaires à la manœuvre du vaisseau, et fit voile aussitôt pour la France. Il ne retourna plus en Amérique, mais le souvenir de sa brillante action y laissa des traces profondes.

Presque tous les vaisseaux espagnols qui se montraient dans ces mers étaient attaqués, et par conséquent capturés, qu'ils fussent grands ou petits, qu'ils portassent des canons ou non, qu'ils navigassent seuls ou en convoi. Les chétifs bâtiments des Flibustiers disparurent successivement après la prise de tant de bons vaisseaux, dont quelques-uns étaient d'une grande capacité; et ces pirates, sur leurs nouvelles embarcations, parcoururent les mers avec plus de sécurité, et exercèrent leurs brigandages plus en grand.

Les Espagnols firent alors plus d'attention aux progrès des Flibustiers, qui menaçaient d'une destruction totale leur vaste commerce, et leur navigation dans les mers d'Amérique. Ils équipèrent deux grands vaisseaux de guerre pour protéger leurs côtes, et croiser contre ces redoutables forbans; mais ceux-ci n'en devinrent que plus actifs et plus audacieux. Un plus grand nombre de brigands se rassembla sous leur pavillon.

Les Français n'étaient pas les seuls qui courussent sur les vaisseaux espagnols. D'autres nations, les Anglais, les Hollandais, les Portugais

surtout, étaient à leur poursuite. De là d'immenses captures; le marché de cette foule d'écumeurs de mer s'agrandit. La vente de leurs prises devint plus facile, et leur profession plus attrayante. La Jamaïque bientôt leur servit de refuge, et leur nombre s'accrut à tel point, que les Espagnols, malgré leurs armements, furent obligés de renoncer, pour un temps, à leur navigation dans ces mers. Ils se flattaient qu'en n'offrant plus de proie aux Flibustiers ils les réduiraient à l'inaction, et amèneraient la dissolution de leur société. Ils furent étrangement trompés. Les Flibustiers, las de leurs croisières infructueuses, se rassemblèrent en plus grandes masses, conçurent de plus vastes projets, et se déterminèrent à entreprendre des débarquements en forme.

Un Anglais, *Lewis-Scot*, fut le premier qui exécuta un de ces plans, que les Espagnols n'avaient pas pressentis. Il pénétra tout à coup dans la ville de Saint-François-de-Campêche, la pilla, en arracha une forte contribution en menaçant les habitants de la réduire en cendres, et se rembarqua aussitôt après.

Cet exemple fut suivi par *Jean Davis*, natif de la Jamaïque, qui, avec un vaisseau et quatre-vingt-dix hommes, tenta un coup de main qui étonna par son audace.

Il aborde près de Nicaragua, laisse son vaisseau à l'ancre, sous la garde de dix de ses compagnons d'armes; distribue les autres sur trois canots, et, dans l'obscurité de la nuit, remonte la rivière qui conduit à la ville de Grenade. Ils rencontrent une sentinelle, lui parlent espagnol, et se font passer pour des pêcheurs; débarquent ensuite sans obstacles et massacrent les soldats, témoins paisibles de leur débarquement. Ils pénètrent ainsi, sans être découverts, jusqu'au milieu de Nicaragua, se répandent dans toute la ville, pillent les maisons et les églises.

Les cris d'effroi qui retentissent de tous côtés mettent les habitants en mouvement. On se rassemble en tumulte pour se défendre; les Flibustiers étaient en trop petit nombre pour rechercher le dangereux honneur d'un combat. Contents de mettre leurs captures en sûreté, ils regagnent à la hâte leurs canots, emmènent quelques prisonniers pour leur servir d'otages en cas d'accident. Ils parviennent heureusement à la côte, et après avoir relâché leurs prisonniers, ils remettent à la voile avec leur butin, au moment où quelques centaines d'Espagnols armés arrivaient pour les attaquer.

Leur butin, qui consistait en argent et en pierres précieuses, valait quarante mille piastres. Ils abordèrent à la Jamaïque; là se forma une flotte de huit vaisseaux, dont l'intrépide Davis fut nommé amiral par ses compagnons d'armes.

Un autre chef de Flibustiers était un gentilhomme français, que l'on ne connaissait que par son nom de baptême, auquel, à cause de sa force prodigieuse, on avait joint le surnom de *Bras de Fer;* il se distinguait par un mélange de prudence et de hardiesse. Son système était de ne croiser qu'avec un seul vaisseau qu'il appelait *le Phénix*, et qui n'était monté que par des hommes tout à fait déterminés. Dans une de ses courses il fut assailli par une violente tempête. Les vents déchaînés brisèrent ses mâts; la foudre mit le feu à la soute aux poudres, fit sauter le vaisseau et tous les Flibustiers qui s'y trouvaient. Le voisinage de la terre permit à quarante de ces malheureux de se sauver à la nage; leur valeureux chef fut du nombre.

Cette terre était une île voisine de la Bouche-du-Dragon, et habitée par des Indiens qui n'avaient pas encore été soumis, et dont la férocité était redoutable. Les naufragés se tinrent sur le rivage dans l'espoir de découvrir quelque bâtiment, ou de saisir peut-être quelques débris du leur. Leur position était affreuse; ils manquaient de tout, et ils avaient à se préserver de l'attaque des Indiens.

Les Flibustiers aperçurent enfin, dans le lointain, un vaisseau qui cinglait à pleines voiles vers le rivage. Ils se cachèrent pour ne pas l'empêcher de s'approcher; ils délibèrent sur le parti qu'ils ont à prendre. Alexandre leur dit qu'il faut attaquer, et les entraîne tous à son avis. Cependant le vaisseau jette l'ancre : il était espagnol; c'était un bâtiment marchand, mais armé en guerre. L'équipage manquait d'eau; il venait en faire dans cette île. Les officiers étaient loin de soupçonner qu'il y eût là des Flibustiers; mais comme ils connaissaient la méchanceté des insulaires, ils firent avancer avec beaucoup de précaution les hommes qui devaient remplir les barriques, leur donnèrent pour escorte leurs meilleurs soldats, et se mirent à leur tête.

Les Flibustiers remarquèrent que leurs ennemis marchaient dans le plus grand ordre; qu'ils étaient en plus grand nombre qu'eux; qu'on ne pouvait donc en triompher qu'en les attaquant à l'improviste. Alexandre, accompagné de quelques-uns des siens, fond sur les Espagnols; ceux-ci,

poussent des cris effroyables, se jettent sur les Flibustiers, dont le chef marchait droit au commandant espagnol, lorsqu'une racine d'arbre le fait broncher et tomber tout près de lui. L'Espagnol, sans lui laisser le temps de se relever, va lui couper la tête avec son sabre; en cet instant critique Alexandre est servi par sa force extraordinaire. Encore à demi couché il saisit l'Espagnol au poignet, et lui arrache son arme; bientôt il est debout, il appelle les siens qui accourent de tous côtés. Les Espagnols, troublés, épuisés de fatigue, mordent tous la poussière. Alexandre, pour rendre plus facile ce qui lui restait encore à faire, ordonne à ses compagnons de ne pas épargner un seul ennemi; il est ponctuellement obéi.

Les Flibustiers n'étaient pas restés dans l'inaction après leur victoire. Ils avaient dépouillé les morts, s'étaient revêtus de leurs habits, sans oublier leurs grands bonnets qui enveloppaient toute la tête. Ainsi masqués, ils font retentir les cris de la victoire, marchent vers le rivage, se jettent dans les chaloupes qui attendaient le retour des Espagnols débarqués, et vont joindre le vaisseau, où, à la faveur de leur déguisement, ils sont reçus avec des transports de joie. Comme la majeure partie des soldats avait été emmenée pour le débarquement qui avait eu de si funestes suites, il n'était resté à bord que très-peu de militaires avec les matelots et les passagers. Leur sécurité rendit leur défaite facile. A quelques matelots près, ils furent tous massacrés. Les Flibustiers s'emparèrent ainsi d'un grand vaisseau richement chargé, et arrivèrent sans accident à la Tortue, après une suite d'événements qui venaient de prouver à la fois leur bonheur, leur hardiesse et leur férocité.

Mais, parmi leurs chefs, il n'en est point qui plus que l'*Olonais* se soit signalé par des faits étonnants et par une étrange destinée.

Il était originaire des Sables-d'Olonne, dans le Poitou. C'est de là que lui vient le seul nom sous lequel il soit connu. Il ne fut d'abord qu'un de ces hommes grossiers qui chassaient aux bœufs sauvages dans l'île de Saint-Domingue. Il avait acquis par son audace une sorte de célébrité. Il devint ensuite Flibustier, et se distingua aussi sur mer. Son courage était uni à beaucoup de prudence et d'adresse. C'est ce qui détermina le gouverneur de la Tortue, La Place, à le presser de se vouer à la course. Il lui donna même un vaisseau, avec lequel il devint bientôt

la terreur des Espagnols, en Amérique. Partout on parlait de ses exploits et de ses cruautés. Longtemps tout lui réussit. Les vents le secondaient. De faciles combats lui livraient les plus riches prises ; mais son étoile parut un instant l'abandonner. Il perdit dans une tempête son vaisseau, qui vint échouer sur la côte de Campêche. Son équipage se sauva sur le rivage; mais les Espagnols, en force, fondirent sur lui, et en tuèrent la plus grande partie. L'Olonais lui-même fut blessé. Une ruse lui sauva la vie. Il se barbouilla de sang le corps et le visage, se jeta parmi les morts, et resta immobile jusqu'à ce que les Espagnols se fussent retirés. Ensuite, il se sauva dans les bois, pansa ses plaies le mieux qu'il put, prit les habits d'un des Espagnols restés sur le champ de bataille, et, ainsi déguisé, il s'approche hardiment de la ville. Là, il trouve moyen de gagner quelques esclaves qui s'attachent à lui. Enfin, il pousse l'audace jusqu'à entrer lui-même dans la ville, où plusieurs de ses camarades étaient dans les fers et où les habitants se réjouissaient de sa mort. Il eut le bonheur d'y rester quelque temps inconnu, sans cesser de poursuivre ses projets. Ses nouveaux associés volèrent une barque, sur laquelle il s'échappa avec eux, et regagna heureusement l'île de la Tortue.

Depuis cette époque, son acharnement contre les Espagnols ne connut plus de bornes. Mais comme il était redevenu pauvre, il ne put armer qu'avec beaucoup de peine deux petits navires, montés par vingt et un hommes. Il les conduisit à Cuba, pour y piller la ville de Los-Cayos, où se faisait alors un grand commerce. Quelques pêcheurs ayant découvert à temps cet armement de Flibustiers, donnèrent l'alarme; et aussitôt le gouverneur de la Havane se hâta d'envoyer au secours des habitants une frégate de dix canons et de quatre-vingt-dix hommes d'équipage. Quatre autres petits bâtiments bien montés, qui mouillaient au Puerto-del-Principe, devaient se joindre à cette frégate ; et le plan de l'Olonais semblait renversé sans ressource. L'ordre du gouverneur était de ne pas revenir sans avoir entièrement détruit tous ces pirates; il exigea même du commandant le serment de ne pas en épargner un seul, et lui donna un nègre qui devait faire les fonctions de bourreau.

Informé de ces mesures, l'Olonais prévint la réunion des quatre bâtiments; il alla avec ses deux barques à la rencontre de la frégate, et

s'en approcha pendant la nuit. A la pointe du jour, elle fut tout à coup abordée des deux côtés : les Espagnols opposèrent beaucoup de valeur à cette intrépidité; mais ces quatre-vingt-dix hommes finirent par succomber sous les efforts des vingt et un Flibustiers, qui, le sabre en main, les précipitèrent tous à fond de cale. Après avoir pris pleine possession du vaisseau, l'Olonais fit remonter tous ses prisonniers l'un après l'autre, et leur trancha la tête de sa propre main, sans épargner le nègre qui devait servir de bourreau; et ce qui fait frémir d'horreur, c'est que ce monstre, à chacune des têtes qu'il abattait, léchait son sabre dégoûtant de sang. Il ne laissa la vie qu'à un seul Espagnol, pour qu'il allât dire au gouverneur : « Que, pour se venger de l'arrêt de mort qui « avait été porté contre lui, il ne ferait grâce à aucun Espagnol; qu'il « espérait bien faire subir le même sort à M. le gouverneur lui-même, « entre les mains duquel il était sûr de ne jamais tomber vivant. »

L'Olonais conçut dès lors de vastes projets. Il se ligua avec un autre Flibustier nommé Basco, ancien officier né en France, qui s'était enrichi en Amérique par la course, et avait fini par se vouer au repos. L'Olonais, qui, pour son plan, avait besoin d'un homme déjà connu par ses succès et versé surtout dans la guerre de terre, arracha Basco à son inaction. Ces deux capitaines divisèrent entre eux leurs forces de mer et de terre, qui s'élevaient à six cent cinquante hommes, et les distribuèrent sur huit bâtiments armés de canons. Celui de l'Olonais en avait seize, les sept autres moins. Les armes des deux commandants étaient un mousquet, deux pistolets et un sabre.

L'année 1666 fut l'époque de cette mémorable entreprise, qui fut suivie de beaucoup d'autres du même genre. Les deux chefs de Flibustiers dirigèrent d'abord leur course vers la côte orientale de l'île de Saint-Domingue, au cap de l'Engano, où la fortune, comme à l'ordinaire, se décida pour les brigands. A peine furent-ils arrivés, qu'ils aperçurent de loin un vaisseau espagnol. L'Olonais laissa toute sa flottille en arrière et s'avança avec son seul bâtiment. Les Espagnols, qui avaient seize canons et soixante soldats, sans compter les matelots, n'éludèrent pas le combat. Il dura trois heures, et finit par la reddition du vaisseau, qui se trouva chargé de cent vingt mille livres de cacao, de quarante mille piastres en argent, et de la valeur de dix mille en pierres précieuses. Dans l'intervalle, ses autres bâtiments s'étaient

emparés d'un second vaisseau de huit canons, chargé de poudre, de fusils, de caisses d'argent, qui était destiné pour la garnison de Saint-Domingue. Ils firent ensuite voile pour Maracaïbo.

C'est une ville située au bord d'un grand lac. Elle avait cinq à six mille habitants, était fortifiée, et faisait un commerce considérable.

Les Flibustiers abordèrent à quelque distance du fort. Le commandant était sur ses gardes et avait envoyé un gros détachement à la découverte. Ses soldats étaient placés dans une embuscade; mais ils furent découverts. Une partie fut tuée, le reste mis en déroute. Un seul parvint à s'échapper et alla porter au fort la fatale nouvelle. L'Olonais, sur-le-champ, en ordonna l'assaut : le fort fut emporté et toute la garnison taillée en pièces. La flotte des pirates, informée de cet événement par des signaux, se rapprocha de la ville de Maracaïbo, qui était éloignée du fort de six lieues marines.

Il y régnait la plus grande confusion. Les fuyards y avaient apporté la nouvelle de l'arrivée des Flibustiers. Les habitants, qui avaient déjà reçu une visite semblable, et qui savaient tout ce qu'on avait à craindre de ces brigands, furent dans la consternation. Chacun d'eux ne songea plus qu'à son salut. Plusieurs centaines se précipitèrent, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs effets, dans des barques pour se réfugier dans la ville de Gibraltar, qui était éloignée de quarante lieues marines. Les autres se sauvèrent dans les bois. On emmena jusqu'aux vieillards et aux malades. Ainsi, la ville fut en un instant désertée par tous ses habitants.

Les Flibustiers détruisirent le fort, enclouèrent les canons, brûlèrent tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, enterrèrent les morts, firent porter les blessés à bord de leurs vaisseaux. Ensuite tous leurs détachements réunis marchèrent sur Maracaïbo. Quelle fut leur surprise en trouvant cette ville entièrement déserte !

Le jour suivant, cent soixante Flibustiers furent envoyés dans les bois à la recherche des fuyards. Ils revinrent le soir même, en ramenant vingt prisonniers, plusieurs mulets chargés de butin et de vingt mille piastres. On fit subir la question à quelques-uns de ces prisonniers pour qu'ils avouassent en quels endroits leurs compatriotes avaient caché leurs effets précieux. L'Olonais poussa la cruauté jusqu'à en massacrer un pour effrayer les autres; mais les malheureux n'avaient

rien à révéler. Les fuyards avaient emporté tout leur or et leur argent, et s'étaient enfoncés dans les bois, où, protégés par des forts et des soldats, ils se croyaient bien en sûreté. Mais rien ne pouvait échapper à la rapacité de ces brigands. Après s'être arrêtés quinze jours à Maracaïbo, ils se décidèrent à marcher vers Gibraltar. On y fut informé à temps de leur détermination, et on se préparait à les recevoir.

Cette ville, qui faisait un grand commerce de tabac, et dont les environs produisaient le meilleur cacao d'Amérique, était située au bord d'un beau lac, dans une plaine fertile couverte d'arbres d'acajou, et arrosée par plusieurs rivières. Sur un de ses flancs régnait une grande chaîne de montagnes qu'on appelait les Monts de Gibraltar. Sur le revers de ces hautes montagnes, en tout temps couvertes de neige, se trouvaient plusieurs villes. La plus grande et la plus voisine était Merida. Les malheureux qui avaient fui devant les Flibustiers vinrent chercher un asile auprès des habitants de Merida, implorèrent leur hospitalité et leurs secours. Ce ne fut pas en vain. Le gouverneur, nommé Merteda, ancien militaire qui s'était fait un nom dans les guerres de Flandre, vint en personne avec quatre cents hommes bien armés, auxquels se joignirent quatre cents habitants de Gibraltar. Ces huit cents combattants élevèrent à la hâte des batteries du côté de la mer, rendirent impraticable un chemin creux qui, du côté de la terre, conduisait à la ville, et en ouvrirent un dans les bois à travers un pays marécageux. Ils attendirent dans cette position les Flibustiers, qui, sans soupçonner ces préparatifs, s'étaient embarqués pour Gibraltar avec leurs prisonniers et tout leur butin.

En voyant les mesures prises pour la défense, ils furent frappés d'une terreur panique. Mais l'Olonais leur ayant représenté avec énergie et sans déguisement la difficulté de leur position, ils jurèrent de le suivre partout jusqu'à la mort.

Les voilà donc prêts à affronter tous les dangers. L'Olonais leur adresse cette allocution énergique : « Eh bien ! marchons ! Mais prenez garde à ce que vous allez faire. Le premier qui, dès ce moment, trahit la moindre crainte, est tué de ma propre main. »

Trois cent quatre-vingts hommes sont débarqués avant le lever du soleil, ayant pour toutes armes un sabre court, des pistolets, de la poudre et du plomb pour trente cartouches. Ils se secouent récipro-

quement la main en signe de courage, et se mettent en marche sous la conduite d'un guide qui leur était dévoué, mais qui, ne connaissant rien des mesures prises par le gouverneur, les conduit au chemin creux. Arrivés là, ils ne peuvent passer outre. Ils veulent prendre l'autre chemin, à travers le bois marécageux. Ils ont de l'eau jusqu'aux genoux et se croient au moment d'être engloutis. Mais ils se tirent d'embarras en coupant des branchages touffus qui consolident le terrain, et ils s'avancent, foudroyés par une batterie qui enfilait le chemin. Beaucoup tombèrent sous le feu de cette artillerie; mais, en expirant, ils exhortaient encore leurs camarades à poursuivre leur marche, et leur annonçaient une victoire certaine. Les brigands atteignent enfin le bois et retrouvent un terrain solide. Ils croient alors pouvoir avancer avec moins de difficulté; mais tout à coup les voilà exposés à une autre batterie de vingt canons chargés à cartouches, qui abat leurs premiers rangs. Ils sont forcés de reculer. Ils rentrent dans le chemin marécageux, où la première batterie les attendait encore.

L'Olonais n'avait pas partagé la honte passagère de cette marche rétrograde; avec un gros des siens, il avait pénétré jusqu'aux pieds du fort. Mais tout leur courage devenait inutile : sans échelles, il leur était impossible de monter sur les bastions; ils n'avaient plus qu'à périr tous dans cette situation, désespérée pour tout autre que l'Olonais.

Ce chef intrépide, gardant toute sa présence d'esprit, même au milieu d'une pareille crise, imagine une ruse de guerre : il feint, avec les siens, de prendre la fuite. Les Espagnols, qui avaient toutes leurs forces réunies sur ce point, croient que le moment est venu d'exterminer d'un seul coup leurs féroces ennemis; ils abandonnent le fort pour les poursuivre. Ici la scène change : les Flibustiers, observant que les batteries se taisent, et qu'ils peuvent enfin faire usage de leurs sabres, se retournent tout à coup et attaquent les Espagnols avec fureur. Ils ont à venger la mort de leurs camarades; ils abattent tous ceux que leurs sabres peuvent atteindre. Le reste est poursuivi dans les bois, tandis qu'un gros de Flibustiers se précipite dans le fort principal, et en prend possession. Les soldats espagnols qui gardaient l'autre fort se rendirent sans résistance, sous la seule condition qu'on leur ferait grâce de la vie. Plus de cinq cents Espagnols périrent dans cette journée, sans compter ceux qui furent blessés dans la ville

et ceux qui allèrent dans les bois achever de mourir. Presque tous leurs officiers succombèrent dans ces sanglants combats, et le gouverneur lui-même y trouva le terme de son honorable carrière. Ni l'Olonais, ni Basco n'y furent blessés; mais ils perdirent un bon nombre de leurs plus braves compagnons.

La ville fut pillée. Les vainqueurs chargèrent leurs vaisseaux de ce qui restait encore de vivres. Un peu de viande d'âne fut la seule nourriture des malheureux prisonniers. Les femmes qui, de gré ou de force, servirent à la brutalité des brigands, furent mieux traitées, et le désir de vivre les leur livra presque toutes. En outre, les prisonniers furent torturés de toutes les manières, pour qu'ils révélassent où étaient cachés leurs effets et ceux de leurs compatriotes. Vainement alléguaient-ils leur pauvreté, leur ignorance. Un grand nombre d'entre eux expira au milieu des plus cruels tourments.

Les Flibustiers pillèrent les églises, en emportèrent les tableaux, les ornements, les reliques, les crucifix et même les cloches. Ce ne fut pas la soif du butin, ce fut, le croirait-on, une intention pieuse qui les anima en cette occasion : ils voulaient bâtir une chapelle dans l'île de la Tortue.

Ils prirent leur route par l'île de l'Avache, au sud de Saint-Domingue. Elle était habitée par les boucaniers, qui y vivaient assez paisiblement; et, sous leur protection, les Flibustiers y avaient un entrepôt. C'était là qu'ils s'approvisionnaient de viande, que ces chasseurs sauvages se faisaient largement payer. Là, il firent, à leur arrivée, le partage du butin, après que chacun, en mettant les doigts sur le crucifix ou sur la Bible, eût renouvelé le serment de n'avoir rien dérobé. La valeur de ce butin, sans y comprendre les meubles qui avaient une pieuse destination, se trouva être de deux cent soixante mille piastres.

Bientôt après, l'Olonais se prépara à une nouvelle expédition. Il y destina six bâtiments, montés de sept cents hommes, dont il plaça trois cents sur le vaisseau principal qu'il commandait; ils firent des descentes le long de la baie de Honduras, où ils pillèrent quelques villages. Puis ils arrivèrent à Puerto-Cavello, où les Espagnols avaient un entrepôt de marchandises. Il s'y trouvait alors un vaisseau de guerre de quarante canons, qui n'était pas préparé pour le combat. Les Flibustiers, après s'en être emparés, presque sans éprouver de résistance,

débarquèrent et réduisirent en cendres les magasins et toutes les maisons.

Suivant leur horrible usage, les pirates torturèrent les habitants pour les forcer à déclarer où ils avaient caché leurs effets. On arracha la langue à un grand nombre ; d'autres furent massacrés après avoir subi les plus cruels supplices. L'Olonais n'en laissa vivre que deux pour lui servir de guides vers la ville de San-Pédro, éloignée de six myriamètres. Il y marcha en personne avec trois cents hommes, laissant sur ses vaisseaux, Moses-van-Vin, son second, et le reste des équipages. Mais, avant tout, il répéta aux siens cet avertissement, que quiconque reculerait périrait de sa main.

Ils partent ; cependant un gros d'Espagnols les épiait sur la route, dans une embuscade où ils étaient retranchés et protégés par un bois épais. L'avantage de cette position ne put les sauver. Le chef des brigands, avant de songer à se défendre, commence par égorger ses deux guides, quoiqu'ils ignorassent l'embuscade ; puis il se précipite sur les Espagnols. Quelques-uns seulement parvinrent à s'échapper ; tous les autres restèrent sur la place. Les blessés mêmes furent mis en pièces par les Flibustiers. L'Olonais laissa cependant la vie à quelques prisonniers pour savoir, par eux, quel autre chemin pourrait le conduire à San-Pédro, ou du moins pour l'aider à découvrir les autres embuscades. Les prisonniers, très-peu disposés à trahir les leurs, jurèrent qu'ils n'en connaissaient pas. L'Olonais, en fureur, perce l'un d'eux de son sabre, lui arrache le cœur, le dévore comme une bête féroce, en vomissant les plus horribles imprécations contre les prisonniers espagnols. Ceux-ci, effrayés par cette scène de cannibale, lui avouent enfin qu'il a encore à passer à portée de deux détachements cachés dans des fondrières ; qu'il est impossible de les éviter, qu'aucun autre chemin ne conduit à la ville. L'Olonais prend le parti d'affronter ces deux redoutables rencontres. Il tombe en effet sur deux forts détachements ; il parvient à les repousser avec perte. Les Flibustiers étaient près de succomber de lassitude ; mais la constance les soutient encore. Ils poursuivent leur marche ; ils arrivent enfin à un bois qui n'était plus qu'à un myriamètre de la ville de San-Pédro. Tourmentés par la fatigue, la faim et la soif, ils s'y arrêtent et y passent la nuit.

Le jour suivant, ils s'approchèrent de la ville ; ils la trouvèrent forti-

fiée avec soin. Elle était entièrement entourée d'une haie épineuse, dont les pointes acérées étaient encore plus dangereuses que ces chausse-trapes qu'on emploie contre la cavalerie et pour défendre l'approche des forteresses. Ce devait être pour les Flibustiers un obstacle d'autant plus fâcheux, qu'ils marchaient nu-pieds, et que tout leur vêtement consistait en une chemise et de longues culottes de toile. Ils s'avancent cependant en exposant tout leur corps à de douloureux déchirements. Ils bravent en même temps le feu très-vif d'une batterie à mitaille. Leur attaque dura quatre heures; les Espagnols se défendirent en désespérés. Ils demandèrent enfin à capituler, en se stipulant seulement deux heures de repos. Leur but était de profiter de cet intervalle pour emporter ou cacher leurs effets les plus précieux, et pour tenter de s'échapper, s'il eût été possible. Les Flibustiers, qui étaient eux-mêmes épuisés de fatigue, promirent de leur laisser ce répit, et tinrent parole. Ils s'abstinrent pendant deux heures de toute hostilité, quoiqu'on emportât sous leurs yeux tous les objets qui avaient quelque prix. Mais aussitôt que le terme fut expiré, l'Olonais ordonna de poursuivre les fuyards, de leur enlever leurs bagages et de les ramener prisonniers. L'ordre fut exécuté à l'instant.

Cette victoire coûta aux Flibustiers trente morts et vingt blessés. Bientôt l'audace de l'Olonais conçoit un nouveau plan : il le propose aux pîrates qui l'entourent. Il veut rappeler à lui tous ceux qu'il avait laissés sur mer et marcher à Guatimala. Mais, pour cette fois, ses compagnons d'armes se refusent à ses volontés. Ils se récrient sur leur petit nombre. Le projet leur paraît d'une excessive témérité et tout à fait inexécutable. En effet, à l'inconvénient d'une grande distance, se joignaient et les difficultés du chemin, et les moyens de défense qu'avait Guatimala dans sa vaste enceinte et dans sa garnison de plus de quarante mille hommes. Leur chef eut donc encore le chagrin de voir ses idées contrariées par ses compagnons de brigandage, moins extravagants que lui. Ils séjournèrent quinze jours de plus à San-Pédro, chargèrent tout ce qui était transportable, et, en s'en allant, mirent le feu à la ville.

Ils regagnèrent leurs vaisseaux avec un butin considérable. Dans la seule vue de se procurer des vivres, ils établirent une croisière près de la presqu'île d'Yucatan. Ils trouvèrent des tortues en quantité. La pêche réussit assez bien pour les mettre à l'abri de la faim. L'Olonais

lui-même croisait à part avec son vaisseau. Sa permanence dans cette baie dura plus de trois mois. Il y attendait un navire espagnol, très-richement chargé, dont il avait appris la prochaine arrivée. Il parut enfin, mais sous un aspect redoutable. Il était préparé au combat, portait cinquante-six canons, plusieurs autres armes à feu en usage dans ce temps, une grande quantité de munitions et cent trente soldats. L'Olonais, sans même attendre le reste de sa flotte, l'attaque impétueusement avec son seul vaisseau armé de vingt-deux canons. Son audace, cette fois, ne fut pas heureuse. Les Espagnols se défendirent courageusement, repoussèrent les pirates, les forcèrent de se retirer.

Les Flibustiers n'en persistèrent pas moins dans leur entreprise. A la faveur d'un brouillard épais, l'Olonais, sans être aperçu, remplit quatre barques de ses valeureux compagnons, et, réuni à eux, il prend en un instant le vaisseau espagnol à l'abordage. Mais les vainqueurs, à leur grand regret, trouvent qu'il avait eu le temps de faire passer ailleurs la plus grande partie de sa cargaison, et qu'il ne leur offrait plus que quelques caisses de marchandises manufacturées, des barres de fer et deux mille balles de papier. Plus d'un million de piastres avait été porté à terre. Les brigands furent au désespoir de voir ainsi leurs calculs trompés.

Peu de jours après, l'Olonais convoqua un conseil de guerre, et proposa de nouveau l'expédition de Guatimala. Ce fut le signal d'une discorde totale. Toute la troupe des Flibustiers se divisa. Le plus grand nombre se rangea du parti de Moses-van-Vin, qui était le chef des opposants, et qui s'échappa secrètement avec le vaisseau de cinquante-six canons qu'on venait de prendre. Un autre chef, nommé le Picard, du pays de sa naissance, se sépara de même, mais sans faire cause commune avec Moses. L'un et l'autre allèrent, chacun de son côté, porter leurs brigandages dans des parages différents.

Cependant, l'Olonais était resté avec ses partisans sur un grand vaisseau dans la baie de Honduras, continuant à croiser dans tous les sens, toujours en attendant quelque heureux événement; mais toujours souffrant du manque de vivres. La situation de ces brigands ne faisait toutefois qu'empirer, jusqu'à ce qu'enfin leur vaisseau alla échouer contre un banc de sable, près de la petite île de Las-Perlas. Le vaisseau ne put se remettre à flot. Les Flibustiers parvinrent cependant

tous à se sauver sur le rivage. Là, ils se hâtèrent de dépecer leur vaisseau et se construisirent un grand canot avec ses débris. C'était un ouvrage de longue haleine. Ils bâtirent des cabanes sur le rivage, semèrent divers légumes, qui, sous un climat aussi doux, crûrent et mûrirent en six semaines. On ne les reconnaissait plus. Le besoin les avait rendus paisibles et industrieux. On les eût pris pour une colonie naissante. Ils se partageaient entre la culture, la chasse et la pêche. Leur principal travail ne fut terminé qu'au bout de cinq mois; mais il s'en fallait de beaucoup que leur barque pût les contenir tous. On convint donc qu'elle serait conduite à la rivière de Saint-Jean; qu'on s'y procurerait d'autres bâtiments avec lesquels on irait chercher ceux qu'on était obligé de laisser en arrière.

Mais la fortune de l'Olonais semblait s'être épuisée. A peine les Flibustiers furent-ils arrivés à la rivière de Saint-Jean, qu'ils furent attaqués de tous côtés par les Espagnols réunis aux Indiens de la côte voisine. Les Flibustiers ne purent résister aux forces combinées de ces deux sortes d'ennemis. La plupart y succombèrent.

L'Olonais se sauva avec ceux qui échappèrent à cette défaite. Il fit voile pour la côte de Carthagène. Mais sa dernière heure était sonnée. Ayant débarqué sur la terre de Darien, les Indiens, qui étaient une des hordes les plus féroces de toute l'Amérique, tombèrent sur lui, le firent prisonnier, le déchirèrent tout vivant, firent rôtir ses membres et les dévorèrent. La plupart de ses compagnons eurent le même sort, quelques-uns furent brûlés vifs. Il n'en échappa qu'un très-petit nombre, qui alla porter la nouvelle de la fin déplorable de ce fameux chef, qu'on plaindrait, s'il n'eût pas déshonoré la valeur par les plus odieuses cruautés.

Voici, au reste, en peu de mots la tactique de tous les autres corps de Flibustiers. Attaquer audacieusement de gros vaisseaux avec de petits bâtiments, quelquefois avec de simples canots, et sortir presque toujours vainqueurs de ces luttes inégales; effectuer des descentes; triompher des troupes réglées; prendre des forts d'assaut; piller des villes, exercer des cruautés de tous les genres; n'éprouver que très-rarement, dans leurs combats sur terre et sur mer, des défaites complètes, et presque jamais des revers semblables à celui auquel succomba l'Olonais.

Nous allons présenter au lecteur les traits les plus caractéristiques des brigandages de ces diverses hordes de pirates.

Une des entreprises les plus importantes des Flibustiers, fut celle qu'ils effectuèrent, en 1683, contre la ville opulente de la Véra-Cruz. Ils y déployèrent autant de prudence que d'audace.

Van-Horn, riche habitant d'Ostende, après avoir obtenu du gouverneur de la Tortue des lettres de marque, s'était associé aux Flibustiers. Il se lia avec deux de leurs chefs les plus habiles, Grammont, qui était Français, et Laurent de Graff, Hollandais. Ces trois hommes extraordinaires, qui conçurent et exécutèrent le projet de piller la Véra-Cruz, méritent quelques détails particuliers, qui serviront à faire mieux connaître encore l'étonnante race des Flibustiers.

Van-Horn n'était d'abord qu'un simple matelot qui excellait à manier le gouvernail, et qui, fidèle aux mœurs de son pays, était parvenu à économiser quelques centaines de piastres. Avec cet argent, il passa en France, obtint des lettres de marque, et équipa un petit bâtiment qui n'avait que vingt-cinq hommes d'équipage, et auquel, pour mieux déguiser ses desseins, il donna la capacité, la forme et l'arrangement intérieur d'une barque de pêcheurs. Comme cette petite troupe de forbans patentés était sans canons, elle ne pouvait attaquer autrement qu'à l'abordage.

Van-Horn eut bientôt fait quelques captures, qu'il vendit à Ostende; et de leur produit il acheta un vaisseau de guerre. La fortune continua à le favoriser. En peu de temps il eut une petite flotte de pirates sous ses ordres. Il en conçut tant d'audace, qu'à l'exception des vaisseaux français, il attaqua indistinctement ceux de toutes les nations, les obligeant de lui faire hommage en amenant leur pavillon. Il finit même par ne pas ménager les Français. Des plaintes étant parvenues de toutes parts à la cour de France, un vaisseau de guerre fut envoyé à sa poursuite, et ne tarda pas à le rencontrer. Van-Horn, qui devina ses intentions, essaya vainement de lui échapper. Il fut atteint. Au lieu de tenter les hasards d'un combat inégal, il conçut l'idée d'affecter la sécurité de l'innocence. Il fit carguer ses voiles et se rendit de lui-même à bord du vaisseau français. Le commandant lui ayant dit qu'il avait ordre de l'emmener en France, Van-Horn feint la surprise, proteste que ses opérations ont toujours été combinées avec les intérêts des Français.

Le commandant ne connaît que ses ordres, et veut faire revirer de bord à son vaisseau. « Prenez garde à ce que vous allez faire! lui dit le pirate en fureur. Croyez-vous que les miens souffriront qu'on m'enlève ainsi sous leurs yeux? »

Ce langage énergique ébranle le commandant français. Il craint de compromettre l'honneur de son pavillon contre des brigands désespérés, dont il connaît toute l'audace. Van-Horn est relâché, fait voile vers Porto-Ricco, d'où il sait que les galions ne tarderont pas à partir pour l'Europe. On était alors en guerre. L'Espagne craignait encore plus les corsaires de la France et de la Hollande que leurs vaisseaux de guerre. Les galions ne pouvaient voyager avec sûreté qu'à la faveur d'une escorte. Dans cette circonstance, Van-Horn, dont le nom était fameux parmi les marins, entre dans le port au bruit des tymbales et des trompettes, publie ses motifs récents pour ne plus tenir à la France, se fait joindre par quelques-uns de ses bâtiments qui étaient en croisière, et propose de prendre les galions sous sa protection.

Les Espagnols furent assez inconsidérés pour accepter ses offres. Leur flotte se met en mer. Van-Horn l'accompagne jusqu'à une certaine hauteur. Dès qu'il croit le moment favorable à l'exécution de son projet, jusqu'alors assez bien déguisé, il s'empare des deux plus riches galions. Les autres sont trop heureux de fuir. Ce coup de main le mit en possession de richesses immenses. On s'en aperçut bientôt à ses libéralités.

Van-Horn, cependant, ne tarda pas à sentir combien, malgré ses brillants succès, sa position était épineuse. Il n'avait de ménagements à attendre d'aucune des grandes puissances. Il n'était pour elles toutes qu'un pirate isolé, exposé à leur ressentiment. Il se décida donc à se joindre aux Flibustiers; et comme il s'était fait un grand nom par ses richesses, ses connaissances nautiques et son intrépidité, il en fut accueilli avec empressement.

Grammont était un gentilhomme français, né à Paris. En 1678, il fit voile avec sept cents hommes pour Maracaïbo, et s'en rendit maître, comme nous le verrons plus bas. Il abandonna ensuite ses vaisseaux, s'avança dans l'intérieur du pays, traversa un torrent impétueux, repoussa les Espagnols qui s'opposaient à sa marche, et s'empara de la ville de Torilha. Mais les habitants avaient eu le temps de s'enfuir avec

tous leurs effets précieux. Des marchandises d'un gros volume qu'ils avaient laissées ne pouvaient convenir à ces pirates, qui se hâtèrent de se retirer. Grammont revint donc à la Tortue avec un butin de peu de valeur; et ce qui était plus fâcheux, les maladies avaient moissonné la majeure partie de son équipage. Il n'en ramena que vingt hommes.

L'année suivante, il entreprit une autre expédition sur la côte de Cumana; prit d'assaut, avec cent quatre-vingts soldats, la ville de Puerto-Cavello; emporta deux forts, dont il détruisit les ouvrages et encloua les canons. Tout le pays prit les armes pour chasser cette poignée de Flibustiers; et déjà deux mille hommes étaient en marche contre la ville et les forts. Grammont, qui occupait la ville avec quarante-sept hommes seulement, se vit attaqué par trois cents Espagnols. Il fallut songer à la retraite. Il envoya aussitôt l'ordre aux siens d'abandonner les forts et de s'embarquer. Pendant deux heures il eut à soutenir un combat inégal avec sa troupe d'élite. Quoique blessé dangereusement, il parvint à protéger l'embarquement. Bien plus, le courage forcené que déployèrent ses compagnons d'armes finit par imposer aux Espagnols, qui le laissèrent remonter sur son bord avec sa troupe et cent cinquante prisonniers, parmi lesquels se trouvait le gouverneur de la ville.

Grammont était à l'ancre, dans la rade de Goava, souffrant horriblement de sa blessure, lorsqu'un ouragan brisa ses bâtiments contre la côte. L'un d'eux, de cinquante-deux canons, qui portait tout ce qu'il possédait, était son vaisseau principal. Grammont recouvra enfin la santé; mais se trouvant dans le plus grand dénûment, il s'offrit de concourir à l'expédition de la Véra-Cruz, comme simple Flibustier. Van-Horn le connaissait trop bien pour ne l'admettre qu'à ce titre parmi ses compagnons d'armes. Grammont devint un de ses principaux coopérateurs.

Le troisième chef de l'entreprise, Laurent, n'était ni moins brave, ni moins entreprenant que les deux autres. C'était un excellent artilleur; il avait été longtemps au service d'Espagne. Il avait même croisé contre les Flibustiers, et après leur avoir fait plusieurs fois des prisonniers, il avait fini par tomber lui-même entre leurs mains. Ils avaient éprouvé son courage : ils lui proposèrent de s'associer à eux. Quelque temps après il avait pris part aux pirateries de Van-Horn, et

il était devenu bientôt la terreur des Espagnols. Un jour il est inopinément rencontré par deux vaisseaux de ligne de cette nation, chacun de soixante canons, qui avaient été envoyés à sa poursuite. Il n'avait à leur opposer que son seul bâtiment, à la vérité bien armé. La partie était trop inégale. Il fait tous ses efforts pour s'échapper, mais la retraite lui est coupée. Il ne lui restait plus qu'à se défendre à outrance; il représente énergiquement à ses soldats que de toutes parts ils sont environnés des plus affreux dangers; qu'ils n'ont que le choix entre une mort infamante et douloureuse, ou la plus opiniâtre résistance.

Le courage des Flibustiers s'enflamme jusqu'à la fureur. Pour entretenir cette disposition, Laurent appelle l'un des plus déterminés, lui ordonne d'aller chercher une mèche allumée, et lui montre son poste à deux pas de la sainte-barbe, pour qu'il y mette le feu au premier signal. Ensuite, après avoir distribué une mousqueterie formidable sur tous les points de son vaisseau, il crie : « A présent, il faut nous faire jour à travers les vaisseaux ennemis. » Il est obéi. Et quoique les boulets espagnols maltraitassent beaucoup le sien, les coups de ses Flibustiers sont si multipliés, si bien ajustés, que les Espagnols, qui se pressaient sur le pont, éprouvent une perte énorme.

Quoique blessé d'un boulet à la cuisse, Laurent conserva le commandement. Sa dextérité, comme artilleur, lui fut du plus grand secours. Il pointa lui-même les canons sur l'ennemi, et réussit à abattre le grand mât du vaisseau amiral. Bref, à la faveur du désordre qu'il avait causé parmi les Espagnols, il parvint à s'échapper. On ne pouvait réunir plus de bonheur à plus d'audace et d'adresse.

Tels étaient les trois hommes qui, en 1683, conçurent le projet, en apparence extravagant, d'attaquer, avec leurs seuls Flibustiers, une ville aussi bien défendue par sa position, par ses fortifications et ses soldats, que celle de la Véra-Cruz.

Qu'on juge de ce qu'une pareille entreprise devait avoir de téméraire. La Véra-Cruz avait une garnison de trois mille hommes, de cette nation qui jouissait encore d'une grande réputation guerrière. Il y avait, outre cela, huit cents hommes et soixante canons dans un fort voisin, Saint-Jean-de-Lux, couvert d'un côté par la mer, de l'autre par la place. En vingt-quatre heures, seize mille hommes armés pouvaient accourir des environs à la défense de la Véra-Cruz.

Grammont, qui connaissait très-bien la place et le pays et qui dirigeait en chef l'entreprise, prévint ses compagnons d'armes que les Espagnols de ces contrées avaient pour usage de braver une première attaque ; mais qu'aussitôt que le succès paraissait équivoque, ils ne manquaient jamais d'emporter ou d'enterrer leurs richesses, et de se sauver dans les bois; qu'il fallait donc prendre ses mesures avec prudence, et chercher d'abord à étonner l'ennemi par une valeur impétueuse.

Le plan de l'attaque qu'on allait tenter fut communiqué à toute la troupe rassemblée, mais seulement d'une manière générale. Les deux autres chefs étaient parfaitement d'accord avec Grammont, et cependant la pluralité des Flibustiers s'élevait contre un projet dont l'exécution leur paraissait hérissée de difficultés insurmontables. Leurs commandants, qui savaient que la perspective certaine d'un riche butin triompherait de leur répugnance, firent comparaître devant l'assemblée quelques prisonniers espagnols, qui dirent que, dans peu de jours, deux vaisseaux richement chargés devaient arriver de Goava à la Véra-Cruz. La nouvelle était décisive. Il est résolu que sans délai on mettra à la voile. On fait la revue des Flibustiers qui concourront à l'entreprise. Il s'en trouva douze cents. On convient que dès qu'on approchera de la Véra-Cruz, ils passeront tous à bord de deux vaisseaux, à l'exception de quelques marins, qui resteront en pleine mer pour diriger et garder le reste de la flotte, et qui ne devront paraître qu'après le succès complet de l'entreprise. L'objet de cette ruse était de cacher les véritables forces des Flibustiers, et de faire croire à l'ennemi que les deux vaisseaux qu'il verrait arriver étaient ceux qu'il attendait de Goava. En effet, à leur apparition tous les Espagnols affluent sur le rivage.

Ce fut un sujet de joie universelle que d'apercevoir le pavillon espagnol qu'avaient arboré les Flibustiers. Cependant, comme ces vaisseaux restaient à quelque distance et semblaient plutôt s'éloigner que de profiter du vent qui les favorisait, on commença à concevoir des doutes. On les communiqua au gouverneur don Louis de Cordova, qui, loin de les partager, soutint que c'était bien là les deux vaisseaux qu'on lui avait annoncés, qu'il les reconnaissait à leur signalement. Il fit la même réponse au commandant du fort Saint-Jean, qui l'avertissait de se tenir sur ses gardes. La nuit survint, et chacun se retira paisiblement, sur la foi d'un homme qui avait tant d'intérêt à être bien informé.

Les Flibustiers profitèrent parfaitement de ces circonstances. Les vaisseaux de leur arrière-garde qui n'avaient pas été découverts s'étaient avancés à la faveur des ténèbres et de la sécurité universelle. Le débarquement s'opère à minuit près de la vieille Véra-Cruz, qui était déserte et située à un myriamètre de la nouvelle ville de ce nom. La garde du rivage est surprise et égorgée. On rencontre quelques esclaves qu'on engage à servir de guides en leur promettant la liberté. Avant le jour, on est aux portes de la Véra-Cruz. Dès qu'elles s'ouvrent, les Flibustiers entrent tout à coup et massacrent tout ce qui s'oppose à leur passage.

Laurent, avec un corps choisi, marche vers le fort qui, du côté de terre, doit servir à la défense de la ville et qu'il emporte d'assaut. On y trouva douze pièces d'un gros calibre; et on annonça ce premier succès en tirant plusieurs coups de canon contre la place. Les soldats s'éveillent en sursaut et cependant restent encore quelque temps immobiles. C'était précisément le jour où l'on célébrait une grande fête. Ils crurent que quelques-uns des principaux habitants avaient commencé cette solennité de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Ils prirent pour des cris de joie, les cris des combattants dont retentissaient les rues, et, par un hasard dont il n'y a peut-être pas un second exemple dans les annales militaires, ils furent les derniers à apprendre que l'ennemi était maître de la place dont la défense leur était confiée.

Ce ne fut qu'alors qu'ils coururent aux armes, en annonçant, par leurs vociférations, ce que le monde savait déjà, que les brigands étaient dans la ville. Jusqu'à ce moment les Flibustiers avaient usé, avec une sorte de modération, de leur facile victoire. Ils devinrent furieux dès qu'ils éprouvèrent de la résistance et mirent, en pièces tous ceux qu'ils rencontrèrent. En très-peu de temps, tous les soldats furent tués, ou blessés, ou désarmés, ou mis en déroute, et les principaux habitants faits prisonniers sans avoir eu le loisir de mettre en sûreté leurs personnes et leurs richesses. Enfin, les massacres eurent un terme et le tumulte s'apaisa. Tous les prisonniers, dont le nombre surpassait de beaucoup celui des vainqueurs, furent enfermés dans la grande église, aux portes de laquelle on plaça des tas de poudre avec des sentinelles la mèche à la main, pour y mettre le feu et faire sauter cet édifice, au premier cri séditieux qui serait entendu.

C'est ainsi qu'en peu d'instants et en ne perdant que très-peu des leurs, les Flibustiers se trouvèrent maîtres d'une des villes les plus riches et les plus belles de l'Amérique. Ils employèrent vingt-quatre heures à piller et à charger sur leurs vaisseaux tout ce qu'elle contenait de précieux. Leur butin, consistant en or et argent monnoyé, bijoux, cochenille et autres marchandises de prix, s'éleva à la valeur de six millions de piastres.

A la Véra-Cruz, ils ne négligèrent pas le moyen subsidiaire et rapide d'augmenter leur butin. C'était d'exiger une rançon pour les prisonniers enfermés. Ils envoyèrent dans l'église un prêtre espagnol qui, du haut de la chaire, annonça en peu de mots aux auditeurs consternés, la volonté impérieuse du vainqueur, et les conjura de s'y conformer sans délai, s'ils voulaient racheter leur vie et leur liberté.

Cette exhortation eut son effet. Comme la plupart des prisonniers, en fuyant de leurs maisons, avaient emporté sur eux leur argent et leurs bijoux, on fit, à l'instant même, une collecte qui produisit deux cent mille piastres. Les Flibustiers la trouvèrent trop modique. Il fallait cependant concilier leur sûreté avec les intérêts de leur cupidité. Déjà le bruit courait que le vice-roi de la Nouvelle-Espagne s'était mis en marche avec des forces considérables. Mais une circonstance heureuse et imprévue vint encore les favoriser. L'évêque de la Véra-Cruz était précisément occupé à visiter son diocèse, lorsqu'il apprit le funeste événement qui venait de frapper son siége. Redoutant de plus grands malheurs encore pour ses fidèles, si on ne se hâtait d'apaiser les Flibustiers, il employa tout son zèle pour recueillir, dans la plus grande hâte, un million de piastres, qui leur fut aussitôt envoyé. La délivrance des prisonniers n'eut cependant lieu que quelques jours après. Ils ne furent mis en liberté qu'au moment où les Flibustiers sortaient de la ville.

En la quittant à l'entrée de la nuit, ces brigands emmenèrent tous les esclaves des deux sexes et tous les mulâtres, même ceux qui étaient libres. C'étaient entre leurs mains quinze cents otages qui devaient leur garantir le payement d'un second million que l'évêque leur avait fait promettre. Cette somme avait été effectivement recueillie; mais elle arriva trop tard. Les Flibustiers auraient couru trop de risques à l'attendre.

Ils étaient d'autant plus pressés de remettre à la voile, que ce n'était

pas seulement une armée de terre qu'ils avaient à craindre : la flotte du Mexique, forte de dix-sept bâtiments, était près de paraître. Ils la rencontrèrent en effet non loin des côtes. Malgré sa supériorité, elle n'osa les attaquer. Ils devaient eux-mêmes être peu tentés d'engager un combat; leurs bâtiments étaient déjà chargés d'une assez riche proie; ceux des Espagnols ne portaient d'ailleurs que des marchandises d'une défaite difficile. Avec de pareilles dispositions, les deux flottes passèrent paisiblement près l'une de l'autre.

La traversée fut marquée par des accidents funestes à ces brigands, jusqu'alors si heureux. Deux de leurs chefs, Van-Horn et Laurent, se brouillèrent. Leur querelle s'aigrit à tel point, qu'ils en vinrent à un duel. Van-Horn y reçut une grave blessure, qui fut négligée et dont il mourut peu de jours après. Grammont hérita de son vaisseau; il honorait la mémoire de son bienfaiteur : Laurent ne pouvait que lui être odieux. Ceux qui étaient sous leurs ordres prirent part à cette division. Les bâtiments de la flotte se dispersèrent. Peu de ces conquérants parvinrent à porter jusque chez eux le fruit de leurs rapines.

Une autre entreprise principale des Flibustiers s'exécuta contre Campêche en 1685. Ils se rassemblèrent pour cet objet au nombre de douze cents dans l'île de l'Avache. Il leur fallait de nouveaux exploits pour conquérir de nouveaux trésors. L'expédition fut donc résolue; mais l'on se promit le plus profond secret. Ils s'adressèrent cependant à M. de Cussy, gouverneur français de l'île de la Tortue, pour lui demander des lettres de marque, sous prétexte de faire la course contre les Espagnols. Quelle fut leur consternation, lorsque Cussy vint leur dire que son gouvernement était extrêmement irrité de leur insubordination, et que dans peu de jours quelques frégates arriveraient de France pour les forcer à l'obéissance !

Il pressa les Flibustiers de renoncer à leurs plans; et comme il savait l'ascendant que Grammont avait sur eux, il lui promit de l'avancement pour les services qu'il avait rendus; il fit espérer des récompenses pour tous ses camarades. Grammont répliqua : « Si mes frères d'armes veulent renoncer à leurs projets, j'y consens. » Mais tous crièrent unanimement que les choses étaient trop avancées et qu'il n'y avait plus à reculer; que si le gouverneur ne voulait pas leur donner de nouvelles lettres de marque, ils se serviraient de celles qui les autorisaient à

chasser et à pêcher; qu'après tout, leur intention bien prononcée, était d'aller *à la chasse aux hommes* qui opposeraient de la résistance, comme à la chasse des animaux.

Leurs préparatifs furent bientôt achevés. Ils partirent par un vent favorable et abordèrent, le 5 juillet 1685, à Champeton, qui est à sept myriamètres de Campêche. Neuf cents d'entre eux quittèrent leurs bâtiments, se distribuèrent dans vingt-deux canots ornés de pavillons, et ramèrent en silence tout le jour. Le soir, ils étaient à une portée de canon de la ville. Ils passèrent la nuit à bord de leurs canots.

Le lendemain matin, le débarquement s'opéra à quelque distance de la ville. Les Espagnols ne pouvaient s'imaginer qu'on pût tenter d'attaquer en plein jour, avec de simples canots, une place aussi bien fortifiée. Ils ne savaient que penser de ces soldats qui débarquaient paisiblement et qui profitaient de l'étonnement des spectateurs immobiles, pour se former et se mettre en marche. Un obstacle cependant leur causa quelque inquiétude. Ils aperçurent une frégate espagnole mouillée sous le canon de la place. Un de ces heureux incidents, qui venaient souvent à leur secours, les délivra de cet obstacle.

Après qu'ils eurent tiré quelques coups, le feu prit à la soute aux poudres, et la frégate sauta avec tout son équipage. Sur ces entrefaites, huit cents Espagnols, qui s'étaient placés en embuscade un peu en avant de la ville, les attaquent à l'improviste. Cet avantage, tout décisif qu'il est ordinairement, fut presque sans effet contre ces hommes aussi fortunés qu'intrépides. Deux des leurs seulement furent tués et six blessés. Les autres revinrent bientôt de leur surprise. Ils attaquèrent à leur tour les Espagnols avec fureur, les mirent en déroute, et entrèrent eux-mêmes avec les fuyards dans la place. Ils y trouvent les habitants retranchés dans les rues. Ils y sont accueillis par l'artillerie des canons qu'on y avait amenés de toutes parts. Grammont fait bientôt cesser cette défensive. Il fait monter ses meilleurs tireurs sur les toits, sur les terrasses des maisons voisines. Tous les canonniers tombent sous leurs coups ajustés avec une extrême adresse. En peu d'instants, ces batteries sont abandonnées, et les Flibustiers se trouvent en possession de quarante pièces qu'ils tournent contre les habitants. Ceux-ci ne font pas une longue résistance; et en trois heures ces brigands, si mal armés, se sont emparés d'une ville fortifiée avec toutes les règles de l'art.

Avant tout, les Flibustiers s'occupèrent des moyens de se mettre à l'abri d'une attaque ; puis ils s'établirent dans les maisons de la ville, où ils ne trouvèrent qu'un butin d'assez peu de valeur pour eux. Que pouvaient-ils faire des immenses provisions de ce bois de Campêche, qui forme la principale richesse du pays ?

Un jour les Flibustiers, au nombre de cent trente, donnèrent dans une embuscade, où le gouverneur de Mérida, en personne, était posté avec neuf cents Espagnols. Le combat eût été trop inégal. Les Flibustiers étaient montés sur des chevaux et des mulets, et ils n'avaient pas l'habitude de se battre dans cette position. Ils prirent donc le parti de se retirer vers la ville, en se défendant de leur mieux. Vingt dès leurs restèrent sur la place ; et, ce qui leur fut plus sensible encore, deux furent faits prisonniers.

Grammont, pour recouvrer ses deux compagnons d'armes, hasarda une tentative d'un genre nouveau. Il fit demander leur délivrance au gouverneur de Mérida, lui promettant qu'à ce prix il lui rendrait tous les prisonniers espagnols, sans en excepter le gouverneur de Campêche ; que, s'il se refusait à une proposition *si avantageuse, si magnanime,* il ferait massacrer tous ces prisonniers, et mettrait le feu à la ville. Le gouverneur répondit fièrement. Mais Grammont n'était pas tout à fait assez atroce pour accomplir sa menace. Il se contenta de faire décapiter cinq des prisonniers et de réduire le fort en cendres. Il célébra ensuite la fête de saint Louis, par des salves d'artillerie et de mousqueterie, et par une espèce de feu de joie dont il n'y avait pas encore eu d'exemple dans le monde. En l'honneur du roi de France, Grammont fit brûler du bois de Campêche pour la valeur de deux cent mille piastres. Aussitôt après cette étrange fête, il se prépara à son départ, rendit la liberté aux prisonniers ; et, après avoir fait un séjour de sept semaines à Campêche, il mit à la voile pour Saint-Domingue, le 29 août 1685.

Un autre chef des Flibustiers, également signalé, fut Morgan, fils d'un riche fermier du pays de Galles, qui par son caractère farouche, par la force de son esprit, par l'étendue et la durée de ses exploits, ainsi que par son bonheur, surpassa peut-être tous les autres pirates.

Il s'embarqua d'abord comme matelot, se rendit à la Jamaïque, et bientôt se lia avec les corsaires des Indes occidentales. Le commande-

ment ne lui fut pas disputé par ses compagnons de brigandage, et lui fournit bientôt les moyens de devenir, par sa rare capacité et par son intrépidité, un des chefs les plus fameux qu'aient jamais eus les Flibustiers.

Après avoir fait quelques courses heureuses, il persuada à ses camarades de ne pas dissiper follement leur argent, mais de le réserver pour de grandes entreprises. Plusieurs se conformèrent à son idée ; et en peu de mois il eut douze voiles, soit vaisseaux, soit grandes barques, et sept cents hommes, avec lesquels il visita les ports méridionaux de l'île de Cuba, et résolut d'attaquer le *Puerto del Principe,* dans l'intérieur de cette île.

La ville que Morgan voulait attaquer était riche, populeuse, éloignée de la côte; et elle avait été jusqu'ici préservée du brigandage des pirates.

Il se trouvait à bord de leur flotte un prisonnier espagnol qui, sachant fort bien nager, parvint à s'échapper en se jetant dans la mer. Le gouverneur, averti par lui du projet, prit à la hâte des mesures défensives, donna l'éveil à tous les habitants, et marcha avec huit cents hommes à la rencontre des Flibustiers. Après un combat de quatre heures, toute sa troupe fut entièrement défaite ; et lui-même resta sur le champ de bataille. La ville se défendit encore quelque temps, les habitants barricadèrent leurs maisons, tirèrent de leurs fenêtres; mais les Flibustiers les menaçant de mettre le feu partout, de massacrer leurs femmes et leurs enfants, il fallut bien se rendre.

Morgan avait vu avec dépit que, pendant le combat, ils avaient emporté leurs effets les plus précieux. Les tortures qu'on fit subir à ces malheureux ne purent leur faire avouer en quels endroits ils les avaient cachés. Le peu qui restait dans la ville fut pillé. Tous les Espagnols des deux sexes, jusqu'aux enfants, et même les esclaves, furent enfermés dans l'église, où la plupart moururent de faim. Les brigands exigèrent d'eux une double rançon : l'une pour leurs personnes, s'ils ne voulaient pas être tous transportés à la Jamaïque ; l'autre pour leur ville, s'ils voulaient la sauver d'un embrasement total.

Quatre prisonniers furent envoyés dans les bois pour y recueillir, soit chez les habitants qui s'étaient enfuis, soit par d'autres moyens, les sommes exigées. Ils revinrent bientôt après avec l'asssurance que le tout

serait payé. On demandait seulement un répit de quinze jours, auquel Morgan consentit. Mais le surlendemain on lui amena un nègre, porteur d'une lettre que le gouverneur de Santiago écrivait à quelques prisonniers. Il leur recommandait de ne pas se presser d'acquitter leur rançon, d'amuser les pirates sous différents prétextes; et il leur promettait de venir lui-même dans peu à leur secours.

Morgan se garda bien de divulguer le contenu de cette lettre. Seulement il déclara aux prisonniers qu'il n'attendrait pas au delà du lendemain. Sur leurs représentations, et dans la crainte de se voir incessamment attaqué par de grandes forces, il se contenta, pour le moment, de cinq cents bêtes à cornes; mais il prit pour otages six des principaux habitants; et les pirates mirent à la voile.

Jusqu'alors les Flibustiers n'avaient fait des débarquements que dans des îles. Morgan conçoit des plans plus vastes. Il tourne ses vues vers la terre ferme de l'Amérique. C'est l'opulente ville de Porto-Bello qu'il veut aller piller.

Porto-Bello, défendu par trois forts, est situé au bord d'un golfe, sur la côte septentrionale de l'isthme de Panama.

Morgan n'avait communiqué à personne son projet sur Porto-Bello, afin d'en dérober tout à fait la connaissance aux Espagnols. Les Flibustiers eux-mêmes étaient loin d'y penser; ils furent effrayés lorsqu'il le leur révéla. Les plus intrépides même secouèrent la tête, se récrièrent sur leur petit nombre, avec lequel ils ne pouvaient espérer d'emporter une ville si forte et d'une si grande étendue. « Qu'importe, leur répliqua Morgan, que notre nombre soit petit si nos cœurs sont grands! Moins nous serons, plus intime sera notre union, et plus considérables seront nos parts dans le butin. » Cette courte harangue réveille à la fois leur cupidité et leur courage. L'entreprise est résolue à l'unanimité.

Elle fut exécutée en 1668. Les Espagnols venaient de conclure leur paix, à Aix-la-Chapelle, avec la France. Réconciliés avec les puissances de l'Europe, ils pouvaient enfin respirer; ils n'avaient, pour ainsi dire, plus d'autres ennemis que les Flibustiers, qui toutefois étaient peut-être pour eux plus dangereux que tous les autres, parce qu'ils attaquaient les forces de l'Etat à leur source. Vainement voulut-on, en arguant du traité de paix, obtenir qu'ils suspendissent pour quelque

temps leurs redoutables entreprises : « Ce traité, répondirent-ils, ne nous regarde pas ; nous n'avons pas été appelés aux conférences ; nous n'avons pas eu de représentants au congrès. » Ils persistèrent donc dans leur projet sur Porto-Bello.

Morgan vint mouiller, pendant l'obscurité, à quelque distance de la ville. Un très-petit nombre de ses soldats fut laissé à bord de ses vaisseaux. Le reste se jeta dans les barques et les canots pour aller aborder, en silence, dans le voisinage du port. La descente faite, Morgan détacha quatre hommes, sous la conduite d'un Anglais qui connaissait bien les localités, avec l'ordre d'égorger ou d'enlever, sans bruit, la sentinelle du poste avancé. Le soldat est pris au dépourvu, on lui ôte son arme, on lui lie les mains, on le conduit au chef des pirates, qui, à force de menaces, lui arrache tous les renseignements dont il a besoin. Ensuite on s'approche du premier des deux forts; et, sans être aperçu, on arrive jusqu'au pied de la muraille. De là le soldat prisonnier est contraint de crier à ses compatriotes, au nom de Morgan, que s'ils ne se rendent pas sur l'heure, ils seront tous taillés en pièces. Mais la menace est sans effet. La garnison commence à faire feu, et oppose une courageuse résistance. Le fort n'en fut pas moins emporté en peu de temps. Les Flibustiers jugèrent que, pour intimider les autres habitants, ils devaient accomplir leur menace. Ils enfermèrent tous les soldats prisonniers dans une même enceinte, mirent le feu au magasin à poudre, et firent sauter le fort et la garnison. Sans perdre un instant, ils marchent vers la ville.

Les habitants, tremblants d'effroi, étaient occupés à cacher une partie du moins de leurs richesses, soit en les jetant dans les puits, soit en les enfouissant sous terre. Le gouverneur, ne pouvant les déterminer à se défendre, se renferme dans le second fort, d'où il fait un feu terrible sur les pirates. Ceux-ci n'en tentent pas moins l'assaut. Il dura depuis la pointe du jour jusqu'à midi, et fut sans effet.

Les Flibustiers essayent alors de tirer à boulets rouges contre les portes du fort. Ils n'ont pas plus de succès. Ces portes étaient de fer presque en entier. D'ailleurs la garnison, du haut des murailles, lançait tant de pierres, tant de pots remplis de poudre, que les intrépides assiégeants ne pouvaient approcher sans trouver une mort certaine. Déjà l'opiniâtre Morgan lui-même commençait à douter de la victoire,

lorsque, à quelque distance du petit fort déjà emporté, il vit flotter le pavillon anglais. A cet aspect, son courage et celui des siens se ranime. Il fait sortir tous les moines et toutes les religieuses de leurs couvents. Il fait construire à la hâte douze échelles assez larges pour que douze hommes de front puissent y monter; les pauvres religieux des deux sexes sont forcés de les appliquer aux murailles. Ils devaient servir de boulevard aux Flibustiers, qui marchaient derrière eux.

Morgan avait présumé que le gouverneur n'oserait faire tirer sur ses compatriotes, sur des personnes surtout que la superstition devait lui rendre sacrées. Ces malheureux criaient de toutes leurs forces, conjuraient le gouverneur, au nom de tous les saints, de rendre le fort, de leur sauver la vie. Les Flibustiers ajoutèrent encore à l'horreur de cette scène, par la menace d'un massacre général dans le cas d'une plus longue résistance. La situation des assiégés eux-mêmes était déplorable; la muraille au pied de laquelle se trouvaient déjà les attaquants était peu élevée. Les batteries du fort étaient tellement à découvert, et les Flibustiers si habiles à tirer, que chaque coup de canon était suivi de la mort de quelques-uns des artilleurs espagnols. On persistait cependant à ne pas vouloir se rendre.

Le gouverneur surtout était sourd à toutes les menaces, comme aux lamentations des malheureux cénobites, auprès desquels on avait traîné les dames de la ville, les femmes du peuple et leurs enfants. Sans pitié pour tant d'innocentes victimes, il fit jouer son artillerie contre ce rempart vivant, derrière lequel les Flibustiers se tenaient abrités. Son feu fit peu de mal aux véritables assiégeants, mais terrassa un grand nombre de moines, de religieuses et de femmes, avant que ces infortunés fussent parvenus à appliquer les échelles à la muraille.

L'assaut devint alors plus facile pour les Flibustiers, quoiqu'ils n'eussent d'autres armes que leurs pistolets et leurs sabres. En peu de temps ils atteignirent le haut de la muraille, d'où ils lancèrent des espèces de boulets de terre, remplis de poudre, sur les Espagnols qui se retiraient un peu en se défendant avec leurs piques, mais qui, s'obstinant à ne pas se rendre, finirent par être tous taillés en pièces.

Il restait encore aux Flibustiers à emporter l'autre fort, où s'étaient retirés une partie de la garnison du premier et le gouverneur.

Pour ne pas perdre de temps, ils font sommer le gouverneur de se

rendre, en lui promettant d'épargner tous ses soldats. Des coups de canon sont sa réponse. Il n'y a plus pour eux à balancer. Ils attaquent ce fort, comme le premier, le sabre à la main. Les vaincus, forcés de diriger leurs propres canons contre ces murailles, en accélèrent la reddition. Les officiers ne quittent leurs armes qu'avec la vie. Les soldats, au contraire, déposent les leurs et demandent grâce. Le gouverneur continua à se défendre avec fureur, et tua de sa propre main plusieurs de ces brigands. Il força leur admiration; il rejeta fièrement le pardon qu'ils lui offraient. Vainement sa femme et sa fille, en pleurs, le conjuraient de conserver sa vie : « J'aime mieux, leur répondit-il, mourir au champ d'honneur que sur l'échafaud. » En effet, une mort glorieuse put seule mettre un terme à sa valeur.

Alors Morgan se trouva maître des deux châteaux forts. C'était sans canons et avec quatre cents hommes seulement qu'il avait remporté ce succès. Les hommes et les femmes, ainsi que les blessés, furent tous enfermés dans des enceintes séparées. Ici le vainqueur, qu'on a été jusqu'à présent tenté d'admirer, disparaît pour faire place à l'homme féroce qu'on abhorre. Au lieu de faire panser les blessés, il leur dit avec la plus cruelle ironie : « Vos sanglots tiendront lieu d'appareil pour vos blessures. » Ses compagnons d'armes se montrèrent dignes de lui. Les plus horribles excès furent leur passe-temps pendant la nuit suivante. Les femmes qui voulurent opposer la résistance de la pudeur à leur brutalité, furent menacées d'une mort soudaine; et celles qui persistèrent tombèrent sous leurs coups, sans pouvoir obtenir les derniers secours de la religion, qu'elles invoquaient. Les vainqueurs employèrent le jour suivant à la recherche des trésors cachés. Un grand nombre de ces malheureux furent livrés aux plus affreuses tortures; plusieurs y succombèrent.

Sur ces entrefaites, Morgan apprend que le président de Panama, don Juan Perez de Gusman, rassemble des troupes de tous côtés contre lui. Il n'en poursuit pas moins ses opérations avec sécurité. En cas de danger pressant, ses vaisseaux, qui étaient dans le voisinage, assuraient sa retraite. Il fait cependant relever les ruines des deux forts; il y place ses canons, pour se défendre s'il est attaqué ; mais on lui laisse du répit, et il en profite.

Les Flibustiers restèrent ainsi sans alarmes quinze jours à Porto-

Bello. Ils employèrent ce temps à se pourvoir de vivres et à embarquer tout leur butin. Ils auraient encore prolongé leur séjour; mais ils avaient dévoré une si grande quantité de subsistances, qu'ils se virent à la fin presque réduits à ne se nourrir que de viande d'âne et de cheval. Cette pénurie était surtout funeste aux prisonniers, qui n'avaient pour tout aliment que cette viande, en très-petites portions, point de pain, et buvaient de l'eau de citerne. Cette eau malsaine et bourbeuse était, à la vérité, la boisson ordinaire des habitants; mais ils avaient la ressource de la filtrer. Les brigands eux-mêmes n'avaient pas d'autre eau; et cette circonstance ne contribua pas peu à accélérer leur départ.

Avant de l'effectuer, Morgan eut encore l'audace d'envoyer au président de Panama deux prisonniers, chargés de lui demander cent mille piastres pour la rançon de Porto-Bello, s'il ne voulait pas la voir réduite en cendres. Le président n'avait encore pu mettre sur pied que quinze cents hommes. Il crut cependant ce nombre suffisant pour aller, sans délai, porter lui-même sa réponse. Ces forces, si supérieures à celles des Flibustiers, ne leur imposèrent pas. Ils marchèrent à la rencontre des Espagnols, occupèrent un défilé où ils les attaquèrent, et leur firent éprouver une perte considérable. Gusman, qui ne doutait pas que les renforts qu'il attendait ne lui assurassent finalement la victoire, ne fut point découragé par ce premier échec, et envoya signifier à Morgan que rien ne pourrait le sauver s'il ne quittait pas Porto-Bello à l'instant. Morgan répliqua qu'avant tout il voulait avoir la rançon demandée; sinon qu'il s'embarquerait, mais que ce ne serait qu'après avoir brûlé la ville, démoli les forts et fait égorger tous les prisonniers. Cette réponse effrayante abattit le courage du président. A la première nouvelle de la prise de Porto-Bello, il avait expédié un exprès à Carthagène, pour presser l'envoi d'une petite flotte qui devait fermer la mer aux Flibustiers, tandis qu'il les attaquerait du côté de la terre. Mais ces mesures, qui étaient si urgentes, se prenaient lentement; et au moment où les Flibustiers étaient prêts à mettre à la voile, il n'y avait plus à espérer que la flottille arrivât à temps. Dans cette situation, le président laissa aux habitants la faculté de se sauver comme ils pourraient. Les cent mille piastres furent bientôt recueillies et payées.

Gusman, qui avait servi comme général en Flandre, ne put lui-même se refuser à admirer ces Flibustiers, qui avaient fait de si grandes choses

avec si peu de monde, et qui, sans entreprendre un siége en forme, étaient parvenus à emporter une ville défendue par une muraille, des remparts et des canons. Il ne pouvait concevoir de quelles armes ils s'étaient servis pour obtenir de pareils succès. Il envoya donc un député à Morgan, pour lui porter des rafraîchissements, en le priant de lui faire passer un échantillon de ses armes comme un gage de son souvenir. Morgan reçut affectueusement le député, lui fit remettre un pistolet avec quelques balles, et lui parla ainsi : « Dites au président qu'il veuille bien accepter ce petit échantillon des armes avec lesquelles j'ai conquis Porto-Bello, et le garder un an. A l'expiration de ce terme, je lui promets d'aller moi-même à Panama, et de lui en montrer l'usage. » Le président joignit à son remercîment, pour une semblable promesse, une belle émeraude enchâssée dans un anneau d'or, et renvoya au pirate son pistolet et ses balles, en lui faisant dire qu'il ne manquait pas d'armes de cette espèce ; mais qu'il lui conseillait de s'épargner la peine de venir à Panama, parce qu'il n'y réussirait pas aussi bien qu'à Porto-Bello.

Ils s'embarquèrent enfin sans obstacle, après avoir enlevé les meilleurs canons des forts et encloué les autres. Ils cinglèrent d'abord vers l'île de Cuba ; ils y firent la revue de leur butin, qui comprenait, outre une grande quantité de marchandises précieuses et de bijoux, la valeur de deux cent cinquante mille piastres en or et argent monnayé ou travaillé. Ils se transportèrent ensuite avec leurs trésors à la Jamaïque.

Le repos n'était point fait pour ces brigands. D'après le conseil du fameux Pierre le Picard, qui avait été avec l'Olonois à l'expédition de Maracaïbo, Morgan se décida à faire une nouvelle visite à cette possession espagnole. Il arriva heureusement avec les siens jusqu'aux bords du lac de ce nom ; mais il y trouva un fort récemment bâti par les Espagnols et dont l'artillerie fit un feu terrible sur ses vaisseaux. Cette réception inattendue ne découragea point les forbans. Ils osèrent aborder. Les Espagnols, intimidés par une pareille audace, et qui se rappelaient la première attaque des Flibustiers, évacuèrent rapidement le fort, après avoir placé dans le voisinage du magasin à poudre, une mèche allumée pour faire sauter et le fort et les pirates eux-mêmes. Mais Morgan éventa le complot au moment où l'explosion allait éclater. Il trouva dans le fort trente quintaux de poudre, beaucoup de

fusils et de piques, un nombreux attirail de guerre et seize gros canons. Quelques pièces seulement furent enclouées ; le reste fut porté à bord des vaisseaux. On démolit le fort, autant que la précipitation le permit; car il était construit d'une manière particulière. On ne pouvait y monter qu'un à un par une échelle de fer, que chacun retirait à lui après avoir atteint le haut de la muraille.

Cette conquête ne fut cependant pas d'une grande utilité pour les Flibustiers. Ils ne pouvaient se dispenser d'aller en avant, et ils avaient plus d'un obstacle à surmonter. Les eaux basses les obligèrent à abandonner leurs vaisseaux et à poursuivre leur navigation sur de simples canots. Mais la terreur dont ils avaient frappé les Espagnols leur aplanit toutes les difficultés. Ils leur abandonnèrent non-seulement la ville de Maracaïbo, mais encore le fort de la Barra, et prirent la fuite. On ne trouva que quelques vieux esclaves qui ne pouvaient marcher, quelques malades à l'hôpital, des vivres en très-petite quantité, des maisons dépouillées et désertes. Les Espagnols avaient eu le temps de mettre en sûreté leurs marchandises et leur mobilier. Ils avaient même fait sortir du port leurs petites embarcations, et les avaient conduites fort avant dans l'intérieur du lac.

Morgan fit faire des recherches dans les bois. Bientôt on vit arriver, avec cinquante mulets richement chargés, trente fugitifs, hommes, femmes, enfants. Suivant l'horrible coutume des brigands, on mit ces malheureux à la torture pour leur arracher des aveux. Quelques esclaves, qui ne voulurent pas trahir la retraite de leurs maîtres, furent coupés vivants en morceaux. Chaque jour on envoyait dans les bois, à la chasse aux hommes en fuite ; et jamais les chasseurs ne revenaient sans quelque proie humaine.

Morgan demeura là trois semaines et continua ensuite sa marche vers Gibraltar, dans la persuasion que tous les riches fugitifs s'y étaient réfugiés. Il prévint ses compagnons d'armes qu'ils ne devaient pas compter sur une victoire facile. Ils furent agréablement trompés. On fit, à la vérité, d'abord quelque résistance, mais bientôt les habitants se sauvèrent dans les bois, et s'y retranchèrent avec des abatis.

Gibraltar fut donc pris une seconde fois. Cette ville, que les Flibustiers avaient réduite en cendres, avait été rebâtie depuis leur départ. Elle devint le théâtre de nouvelles horreurs. Les scènes si familières à

ces brigands avides furent répétées : la chasse donnée aux fugitifs, le pillage au loin, les tortures, toutes les horreurs qui déshonorent la victoire. Les Flibustiers semblèrent même renchérir cette fois sur leur férocité habituelle. Deux cent cinquante habitants sont découverts et leur sont amenés, enchaînés et tremblants. Jamais leur cruauté ne fut plus horriblement ingénieuse dans ses inventions. Quelques-uns de ces malheureux furent attachés nus à des croix et tourmentés avec des tisons ardents; d'autres rôtis vivants par les pieds. On en suspendit plusieurs par les bras en leur attachant aux jambes des pierres d'une prodigieuse pesanteur; et par cette épouvantable contraction, les muscles étaient arrachés de leurs attaches, et les os de leurs jointures. Les infortunés vivaient ainsi quatre à cinq jours dans les plus affreuses souffrances, à moins que quelque brigand, par un mouvement de compassion, n'y mît un terme en achevant de les tuer.

Les esclaves qui trahirent leurs maîtres obtinrent, pour la plupart, leur liberté. Peu cependant voulurent l'acheter à ce prix. Il y en eut en revanche qui, n'ayant rien à révéler, se rendirent, par méchanceté ou par rancune, dénonciateurs de leurs maîtres. Une de ces fausses délations fournit au féroce Morgan l'occasion de déguiser sa cruauté sous une apparence de justice. Un esclave ayant dénoncé son maître comme riche, et lui ayant attiré par là de cruelles tortures, fut démenti par le fait. Les prisonniers espagnols, en corps, demandèrent vengeance de cet atroce mensonge. Aussitôt Morgan l'abandonna à la discrétion de son maître, en proie aux douleurs. Celui-ci ayant repoussé cette offre et renvoyé au chef le soin de prononcer sur le sort du misérable, Morgan le fit à l'instant couper en morceaux.

Après avoir séjourné cinq semaines à Gibraltar, il demanda une rançon pour la ville qu'il menaçait de livrer aux flammes, et emmena plusieurs prisonniers pour lui servir d'otages. Quelques-uns d'eux, qui ne pouvaient supporter l'idée de voir encore leur ville, nouvellement rebâtie, redevenir un monceau de cendres, le conjurèrent de les laisser parcourir les bois afin d'essayer s'ils pourraient rassembler les sommes qu'il exigeait. Morgan leur accorda un délai de huit jours, leur ordonnant de lui porter à Maracaïbo le résultat de leurs recherches, et reprit avec tous ses compagnons la route de cette ville.

A son arrivée, il éprouva, pour la première fois peut-être, un mou-

vement de terreur; et tous les Flibustiers, d'ailleurs si intrépides, ne purent dissimuler leur consternation. La première nouvelle qu'ils apprirent fut celle de l'arrivée de trois vaisseaux de guerre espagnols qui avaient été envoyés à leur poursuite et qui déjà étaient mouillés à l'entrée du lac. Déjà le fort de la Barra, que les Flibustiers avaient trouvé abandonné, avait été remis en état de défense. Leur plus grand vaisseau ne portait que quatre petits canons. Or, l'un des trois espagnols en avait quarante; l'autre trente-huit, le troisième vingt-quatre. Echapper à des forces si supérieures était tout à fait impossible. Les Espagnols étaient placés de manière que les Flibustiers n'avaient, pour sortir, qu'un passage étroit et fort dangereux, entre les vaisseaux de guerre d'un côté, et le château fort de l'autre. Ces brigands se regardaient comme perdus sans ressource. Le seul Morgan, qui s'était bientôt remis de sa première frayeur, conserva encore de l'espoir et manifesta son courage ordinaire.

Sa première opération fut d'envoyer un de ses bâtiments à l'embouchure du fleuve pour acquérir des renseignements exacts sur la position des Espagnols, sur le nombre et la force de leurs vaisseaux.

Les rapports qu'il recueillit par là n'étaient pas rassurants; ils confirmaient la première nouvelle, et y ajoutaient que les Espagnols avaient des équipages très-considérables, qu'ils travaillaient avec beaucoup d'activité à réparer le fort, que leur pavillon y était arboré. Quelque embarrassante que fût cette situation, Morgan crut devoir, pour soutenir le caractère des Flibustiers, opposer une bravade à un danger si imminent. Il envoya un de ses prisonniers à l'amiral espagnol, et lui fit demander vingt mille piastres pour la rançon de Maracaïbo, qui était en sa possession. En cas de refus, il allait faire brûler cette ville et tailler en pièces tous ses prisonniers.

Une insolence si peu attendue déconcerta les Espagnols. Leur commandant, don Alphonse del Campo y Espinola, lui fit cette réponse, par l'organe du messager : « Dites à Morgan que je ne peux lui payer qu'en boulets la rançon qu'il demande, et que je me charge moi-même de lui porter cette monnaie. »

Morgan s'était bien attendu à une pareille réponse, et avait déjà pris son parti en conséquence. Au retour du messager, il convoque ses camarades sur la place de Maracaïbo, et leur demande : « Voulez-vous acheter votre liberté par le sacrifice de tout votre butin, ou

aimez-vous mieux vous battre pour le défendre? » Tous déclarèrent unanimement qu'ils se battraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang, plutôt que de céder si lâchement ce qu'ils avaient acquis au prix de tant de dangers.

Dès lors Morgan excita tous ses braves à la plus opiniâtre activité. Il donna ordre d'attacher tous les otages, les prisonniers et les esclaves, et de bien les surveiller. Il fit ensuite ramasser tout ce qu'il avait de poix, de goudron et de soufre, toute la poudre dont il pouvait se passer, afin de convertir en brûlot un de ses plus grands bâtiments. Il imagina diverses masses de poix et de soufre, enduites de goudron et propres à être lancées. Il prit toutes les mesures pour que ces moyens extraordinaires produisissent le plus grand effet. Les bordages du bâtiment furent intérieurement amincis, de manière à pouvoir se briser et éclater facilement. Il n'y eut pas de stratagèmes qu'il n'imaginât pour faire illusion sur la nature et la quantité de ses moyens de défense. Il fit placer sur le pont des blocs de bois revêtus d'habits d'homme, avec des chapeaux, des armes, des drapeaux ; de façon que, de loin, ces figures pussent être prises pour des soldats. On pratiqua dans le corps du bâtiment beaucoup d'embrasures, auxquelles on plaça des morceaux de bois peints et arrondis en forme de canons. On arbora au mât d'artimon un grand pavillon anglais, afin qu'il ne manquât rien au bâtiment pour avoir l'apparence d'un gros vaisseau de guerre anglais, bien équipé et bien armé. C'était ce bâtiment qui devait ouvrir la marche. Les autres embarcations, de diverses grandeurs, devaient le suivre à la file. L'une d'elles contenait tous les prisonniers mâles; une autre les femmes avec tous les effets précieux, argent, diamants; et le reste du butin avait été réparti sur d'autres navires. Avant de mettre à la voile, les Flibustiers furent obligés de jurer tous, entre les mains de Morgan, qu'ils combattraient, sans demander grâce, jusqu'à leur dernier soupir.

Les Espagnols, aveuglés, et dédaignant d'observer qu'avec de pareils hommes il n'y avait jamais une heure à perdre, laissèrent à Morgan le temps nécessaire pour se préparer à l'attaque la plus acharnée.

Au bout de six jours il fut prêt; et, le 30 avril 1669, il s'avança vers les Espagnols, qui étaient paisiblement à l'ancre. L'aurore commençait à peine à paraître. L'amiral, dont le vaisseau était mouillé dans

le milieu du canal étroit, se met promptement en mesure de recevoir l'ennemi, et laisse approcher le brûlot, qu'il prenait pour le vaisseau principal des pirates. Il s'étonne qu'à une pareille proximité, avec un équipage si nombreux sur le pont, aucun canon ne tire. Il suppose que les Flibustiers méditent l'abordage, qu'il sait être leur manœuvre favorite. Il suspend donc l'usage de son artillerie, pour leur opposer une résistance d'autant plus forte. Rien ne pouvait mieux servir les Flibustiers que cette immobilité. Les Espagnols ne s'aperçurent de leur erreur que lorsque le brûlot était déjà tout près d'eux. Leurs efforts pour l'arrêter sont dès lors inutiles. Le peu de Flibustiers qui le montaient l'accrochent au vaisseau espagnol, et se jettent rapidement dans un canot qu'ils avaient amené. L'amiral ne manqua cependant pas de présence d'esprit. Il fit sauter plusieurs Espagnols sur le brûlot pour en couper les mâts, et pour empêcher, s'il était possible, l'explosion des flammes; mais ses actifs adversaires l'avaient prévenu. Bientôt le feu prit au vaisseau amiral, et fit des progrès si rapides, qu'en un instant le bâtiment et la plus grande partie de l'équipage furent engloutis dans les flots. Les Flibustiers essayèrent de les sauver; mais les Espagnols aimèrent mieux périr que de devoir la vie à ces farouches ennemis, dont ils craignaient peut-être un traitement pire que la mort. Un très-petit nombre seulement parvint à gagner la terre. L'amiral fut du nombre: dès qu'il avait vu son vaisseau en flammes, il s'était réfugié dans une chaloupe.

Les Flibustiers profitèrent du premier moment de consternation de leurs ennemis pour enlever à l'abordage leur second vaisseau de guerre. Aussitôt ils firent retentir les airs de leurs cris de victoire. Les Espagnols qui étaient sur le troisième, furent frappés d'une telle frayeur à la vue de ces événements qui semblaient tenir du miracle, qu'ils songèrent beaucoup moins à combattre qu'à se mettre en sûreté. Ils coupèrent leurs câbles et cinglèrent rapidement vers le château fort: là ils sabordèrent eux-mêmes leur vaisseau et le firent couler. Tout ce que nous venons de raconter n'employa pas plus d'une heure.

C'est au milieu de ce combat que le farouche Morgan éprouva, pour la première fois peut-être, un mouvement généreux. La femme du capitaine du second navire espagnol, la belle Francesca, venait d'être arrachée au sommeil par Carlos, son frère, qui se précipitait pour l'en-



De Moraine del — Ferdinand sculp

LE PIRATE MORGAN ENLÈVE LA BELLE ESPAGNOLE

traîner, à demi nue, dans la chaloupe. Morgan la voit; frappé de sa jeunesse, de l'éclat de sa beauté, « Arrête! s'écrie-t-il, en s'adressant à Carlos; tu enlèves là le plus précieux de mon butin! » Le malheureux frère veut résister. D'un coup de hache le pirate l'étend mort sur le pont; il prend dans ses bras la charmante Espagnole. Le capitaine, qui a entendu les cris de Francesca, accourt, une arme dans chaque main. Le fier ravisseur, adossé au grand mât, bondit comme un lion et d'un coup rapide désarme le malheureux époux, tandis que celui-ci craint, dans son trouble, de tuer sa femme qui lui tend les bras. Emu de ce tableau, le forban s'arrête : « Tiens! dit-il, reprends ta femme... j'en aurai bien d'autres. » Après cette expédition les Flibustiers se séparèrent; quelques-uns firent voile pour Saint-Domingue; les autres, sous les ordres de Morgan, pour la Jamaïque, où ils arrivèrent heureusement.

Morgan avait acquis une grande fortune. Il aurait voulu goûter enfin le repos; mais ses compagnons eurent bientôt consommé le produit de leurs pillages, et même contracté de nouvelles dettes. Ils le prièrent, d'une manière si pressante, de former, d'après ses seules idées, de nouvelles entreprises, qu'enfin il y consentit. Aussitôt que sa résolution fut prise et connue, accoururent de toutes parts, de la Jamaïque, de Saint-Dominque et de la Tortue, des Flibustiers qui venaient, les uns sur des bâtiments, les autres sur de simples canots, se ranger sous ses ordres. Cet exemple fut imité par un grand nombre de chasseurs de l'île de Saint-Domingue, qui traversèrent de vastes forêts pour aller se joindre à lui.

Entouré de ces coopérateurs, il fixa le 24 octobre 1670 pour le jour du départ. Il avait cependant encore une mesure essentielle à prendre. Vaisseaux, équipages, armes, munitions navales, tout était prêt; mais on manquait de vivres; et l'on ne pouvait, même pour de l'argent, s'en procurer sur les lieux une quantité suffisante. Il fallut donc en envoyer chercher au loin. On expédia dans ce but quatre vaisseaux, et quatre cents hommes, qui devaient aborder où ils le jugeraient le plus convenable, et enlever aux villes et villages voisins tout le blé et tous les vivres qu'ils y trouveraient; tandis que les chasseurs battraient les bois pour recueillir autant d'animaux vivants ou morts qu'ils pourraient en atteindre.

La petite flotte, commandée par un Français nommé Brodely,

dirigea sa course vers la rivière de la Hacha. Là, les Flibustiers trouvèrent d'abord un vaisseau dont toute la cargaison était en grains ; et, fidèles à leur mission, ils s'en emparèrent ; aussitôt après, ils livrèrent l'assaut à la ville de la Rancheria, dans le voisinage de Carthagène. Ses habitants se défendirent avec valeur : ce ne fut qu'au bout d'un combat de dix heures qu'ils se rendirent. La ville fut pillée et, suivant le code militaire de ces brigands, elle allait être mise en cendres, si elle ne se fût soumise à une grosse rançon, payable en maïs. Mais pour en opérer le recouvrement, il fallait du temps : ce n'est qu'après une absence de cinq semaines qu'ils purent remettre à la voile. On les croyait perdus, et déjà l'on avait imaginé d'autres moyens pour se procurer des vivres, lorsque la flottille reparut, à la grande satisfaction des Flibustiers.

La flotte de Morgan, la plus grande qu'un Flibustier eût jamais commandée dans les mers occidentales, était enfin prête à mettre à la voile. Elle consistait en trente-sept vaisseaux de diverses grandeurs, mais tous portant des canons. Le vaisseau amiral en avait trente-deux ; les autres vingt, dix-huit, seize ; le plus petit, quatre. Il y avait à bord de la flotte une grande quantité de munitions, des machines de nouvelle invention, deux mille soldats de marine, sans compter les matelots et les mousses. De pareils moyens pouvaient faire concevoir de grandes espérances ; aussi Morgan promit-il à ses Flibustiers qu'à leur retour ils auraient tous de quoi passer agréablement le reste de leur vie ; pourvu que l'on ne s'attaquât pas à de faibles places ; car l'expérience avait fait adopter à Morgan ce principe : « Où les Espagnols se défendent opiniâtrément, il y a quelque chose à prendre ; aussi leurs places les mieux fortifiées sont celles où il y a le plus de trésors. »

Morgan, qui avait arboré à son grand mât le pavillon royal d'Angleterre, partagea ses forces navales en deux escadres, distinguées par deux pavillons, l'un rouge et l'autre blanc, et prit le titre d'amiral. Il nomma ensuite un vice-amiral pour l'autre escadre, se fit prêter serment de fidélité, établit des signaux et choisit les officiers.

Après toutes ces mesures prises, Morgan développa son plan à ses compagnons. Il ne s'agissait de rien moins que d'attaquer Panama, cette ville grande et opulente, où il espérait trouver accumulés les monceaux d'or et d'argent que l'Amérique envoyait tous les ans en tribut à l'Europe. Les difficultés de l'exécution d'un pareil plan parais-

saient innombrables. La première de toutes était que cette ville se trouvait à une grande distance de la mer, et que personne, dans toute l'armée des Flibustiers, ne connaissait le chemin qui y conduisait. Pour remédier à cet inconvénient, l'amiral résolut que d'abord on irait à l'île Sainte-Catherine, où les Espagnols reléguaient leurs malfaiteurs, pour s'y procurer des guides.

La traversée fut rapide. Morgan débarqua dans cette île mille hommes, qui effrayèrent les Espagnols et les forcèrent bientôt à une capitulation. Il y fut stipulé que, pour sauver du moins l'honneur de la garnison, on simulerait un combat. Les forts, d'un côté, et les vaisseaux, de l'autre, firent en conséquence un feu très-vif; mais, de part et d'autre, les canons ne tiraient qu'à poudre. De plus, pour donner un air sérieux à cette comédie militaire, le gouverneur se laissa prendre, en tentant, pour la forme, de passer du fort Saint-Jérôme à un autre. Dix forts se rendirent ainsi l'un après l'autre, après avoir soutenu une sorte d'assaut.

On enferma les habitants de l'île dans le grand fort de Sainte-Thérèse, bâti sur un rocher escarpé. Les vainqueurs trouvèrent dans l'ile quatre cent cinquante neuf personnes des deux sexes, dont cent quatre-vingt-dix soldats, quarante-deux malfaiteurs, quatre-vingt-cinq enfants et soixante-six nègres. L'île avait dix forts, contenant soixante-huit canons, et tellement défendus d'ailleurs par la nature, qu'on avait cru pouvoir n'y entretenir que de faibles garnisons. Outre une immense quantité de fusils et de grenades, on trouva dans l'arsenal plus de trois cents quintaux de poudre. Toutes ces munitions furent portées à bord des vaisseaux des pirates; on encloua les canons dont on ne pouvait pas se servir; on brûla les affûts ; on démolit tous les forts, à l'exception d'un seul, dans lequel les Flibustiers eux-mêmes mirent garnison. Morgan choisit trois des malfaiteurs pour lui servir de guides à Panama. Quand il fut de retour à la Jamaïque, il leur rendit la liberté, et leur donna même une part dans le butin.

Le plan conçu par ce chef intrépide inspirait un véritable enthousiasme à ses compagnons d'armes. Il avait un caractère de grandeur et d'audace qui enflammait leur courage. Ils se montrèrent capables de l'exécuter.

Panama, placée sur le bord de la mer du Sud, était alors une des

villes les plus grandes et les plus riches de l'Amérique. Elle comptait deux mille grandes maisons, très-belles pour la plupart, et cinq mille plus petites, ayant cependant presque toutes trois étages. Un assez grand nombre de ces maisons étaient de pierre, toutes les autres de bois de cèdre, très-élégamment construites et magnifiquement meublées. La ville avait un rempart et une enceinte de murailles. C'était l'entrepôt de l'argent du Mexique et de l'or du Pérou. Les métaux étaient portés à dos de mulet, à travers l'isthme, vers le bord septentrional de la mer. Deux mille de ces animaux étaient entretenus pour ce seul objet.

Pour consommer cette opération, qui frappa de stupeur le nouveau monde, les pirates déployèrent autant de prudence que de cruauté. Il leur fallait avant tout se rendre maîtres du château Saint-Laurent, situé au bord de la rivière de Chagre. Dans cette vue, Morgan détacha quatre vaisseaux avec quatre cents hommes, sous les ordres de l'intrépide Brodely, qui connaissait fort bien le pays. Morgan demeura à Sainte-Catherine, avec le reste de ses forces. Son plan était de dissimuler, aussi longtemps que possible, ses grands projets sur Panama, et de faire regarder le pillage du château Saint-Laurent comme une expédition ordinaire, à laquelle il devait se borner. Brodely remplit cette mission avec autant de courage que de bonheur. Les Flibustiers, qui s'avançaient à découvert, sans autres armes que leurs fusils et leurs sabres, perdirent d'abord beaucoup de monde. Le danger de leur position présente, la nature de leurs armes semblaient rendre l'entreprise tout à fait inexécutable. Leur courage commençait à chanceler. Le désordre se mit dans leurs rangs. Ils songeaient déjà à se retirer, lorsque les provocations des Espagnols leur donnèrent un nouvel accès de vigueur : « Chiens d'hérétiques ! leur criaient-ils d'un ton triomphant; maudits Anglais ! possédés du démon ! ah ! vous voulez aller à Panama ! Non, non, vous n'irez pas ; vous mordrez tous ici la poussière. »

A ces propos insultants, les Flibustiers reconnaissent que leur secret est découvert, et dès lors ils sont résolus d'emporter le fort, ou de rester tous sur la place : à l'instant ils commencent l'assaut, en bravant la grêle de flèches dont on les accable, et sans se laisser abattre par la chute de leur commandant Brodely, dont un boulet de canon em-

porte les deux jambes. L'un deux, dans l'épaule duquel une flèche était restée enfoncée, l'arrache lui-même en criant : « Patience, mes camarades ! Il me vient une idée : tous les Espagnols sont perdus ! » Il tire du coton de sa poche, en recouvre la baguette de son fusil, met le feu au coton, et lance, au lieu de balle, cette matière enflammée sur les maisons du fort, qui toutes étaient couvertes de bois léger et de feuilles de palmier. Ses compagnons ramassent les flèches dont la terre était jonchée autour d'eux et en font le même usage. L'effet de ce genre nouveau d'attaque est très-rapide. Un grand nombre de maisons sont en feu ; un caisson de poudre saute. Les assiégés, détournés de leurs moyens de défense, ne songent plus qu'à arrêter les progrès de l'incendie. La nuit survient ; les Flibustiers, à la faveur de l'obscurité, tentent de mettre aussi le feu aux palissades, qui étaient de bois très-facile à brûler. Ils y réussirent comme à tout le reste. Les terres que soutenaient ces palissades s'éboulèrent faute d'appui, et comblèrent le fossé. Les Espagnols se défendirent cependant encore avec beaucoup de courage, animés par l'exemple de leur commandant, qui combattit jusqu'au moment où il reçut un coup mortel. Les canons étaient toujours au pouvoir de la garnison, et continuaient le feu le plus violent ; mais les ennemis avaient déjà fait trop de progrès pour en être déconcertés. Ils poursuivirent leur attaque, jusqu'à ce qu'enfin ils furent maîtres du château.

Un grand nombre d'Espagnols, se voyant sans ressource, se précipitèrent du haut des murailles dans le fleuve, pour ne pas tomber vivants entre les mains des Flibustiers, qui ne firent que vingt-quatre prisonniers, dont dix étaient des blessés qui s'étaient glissés parmi les morts, dans l'espoir d'échapper aux vainqueurs. Ces vingt-quatre hommes étaient le reste des trois cent quarante qui composaient la garnison.

Les pirates, en s'approchant, aperçurent le pavillon anglais flottant sur le château, et se livrèrent à la joie la plus tumultueuse et aux excès de la boisson.

Enfin, le 18 janvier 1671, Morgan, qui s'était pourvu de vivres et de munitions de guerre, se met en marche pour Panama avec l'élite de ses Flibustiers, formant un corps de seize cents hommes.

Ils en étaient au huitième jour d'un voyage affreux, éprouvant toutes

les angoisses de la famine ; car, espérant se procurer des vivres, ils s'en étaient peu chargés. Ils se trouvaient alors dans le voisinage de Panama. Deux cents hommes furent destinés à former l'avant-garde et à épier les mouvements de l'ennemi. Ils marchèrent un jour entier sans rien apercevoir, lorsque tout à coup, du sommet d'un roc, il tomba sur eux une grêle de flèches. Ils en furent d'abord interdits. Aucun ennemi ne s'offrait à leurs regards. Ils ne voyaient autour d'eux, à leurs pieds, sous leurs têtes, que des rochers sourcilleux, des arbres et des abîmes; et sans avoir combattu, ils comptaient vingt de leurs camarades, tués ou blessés. Cependant cette attaque imprévue n'ayant pas eu de suite, ils continuèrent leur marche.

Vers l'heure de midi, ils gravirent une grande colline, d'où ils commencèrent à découvrir la mer du Sud. A cet aspect, qui leur annonçait le terme prochain de leur misère, ils furent transportés de joie. Du haut de cette colline ils aperçurent aussi six vaisseaux qui sortaient de Panama et faisaient voile sur les îles de Tarogilla, situées près de cette ville; mais Panama échappait encore à leurs regards. Parvenus au sommet d'une colline, les Flibustiers en découvrent enfin les tours : aussitôt ils poussent des cris de joie, les airs retentissent du bruit des trompettes et des tambours. Ils font voler leurs chapeaux, et s'écrient : « Victoire ! victoire ! » Ils s'arrêtent en cet endroit et y établissent leur camp, avec la ferme résolution d'attaquer Panama dès le lendemain.

Dès ce moment tout fut, chez les Espagnols, dans la plus grande agitation. La première mesure défensive que l'on crut devoir prendre, fut d'envoyer cinquante cavaliers pour reconnaître la position de l'ennemi. Le corps s'approcha du camp, à portée de mousquet, fit quelques insultes aux Flibustiers, mais il reprit bientôt le chemin de la ville, en criant : *Perros ! nos veremos !* (Chiens ! nous nous verrons !) Peu de temps après parut un second corps de deux cents hommes à pied, dont le dessein était d'occuper tous les passages, afin qu'à la suite d'une victoire, qu'ils regardaient comme infaillible, aucun de ces forbans ne pût leur échapper. Les Flibustiers cependant voyaient avec beaucoup de sang-froid les moyens qu'on prenait pour les bloquer, et s'occupaient avant tout à réparer leurs forces épuisées. Comme il ne leur était pas permis de faire du feu, ils dévorèrent toutes crues les viandes qu'ils avaient apportées. Ils ne pouvaient s'expliquer comment les Espagnols

poussaient la négligence ou la sécurité au point de ne pas troubler le repos qui leur était si nécessaire. Ils en profitèrent tout à leur aise; et après s'être rassasiés, ils se couchèrent sur l'herbe et dormirent paisiblement. Pendant toute la nuit les Espagnols, pour montrer leur vigilance, firent continuellement gronder leur artillerie.

Le jour suivant, le 27 janvier 1671, qui était le dixième de leur voyage, les Flibustiers se mirent en marche de très-bonne heure, au bruit de leur musique militaire, et prirent le chemin de la ville, en traversant un bois épais, où il n'y avait aucun sentier frayé. C'était à quoi les Espagnols ne s'étaient pas attendus; aussi s'étaient-ils bornés à élever des batteries et à construire des redoutes sur le chemin principal. Ils ne tardèrent pas à en sentir l'inutilité et se virent obligés de les abandonner pour s'opposer à l'ennemi, d'un autre côté; mais ils n'eurent pas même le temps d'enlever les canons de leurs batteries, et furent ainsi privés d'une partie de leurs moyens de défense.

Après une marche de deux heures, les Flibustiers découvrirent l'armée ennemie, qui était très-belle, très-bien armée et qui s'avançait en ordre de bataille. Les soldats étaient vêtus en étoffe de soie de diverses couleurs; et les cavaliers se pavanaient sur leurs chevaux fringants, comme s'il eût été question d'aller à un combat de taureaux. Le président commandait en personne ce corps, qui ne laissait pas d'être de quelque importance pour le pays et pour les forces que l'Espagne y entretenait. Il marchait à la rencontre des Flibustiers avec quatre régiments d'infanterie de ligne, deux mille quatre cents fantassins d'une autre espèce, quatre cents hommes à cheval et deux mille taureaux sauvages, conduits par quelques centaines d'Indiens et de nègres.

Cette petite armée, qui couvrait toute la plaine, fut aperçue du haut d'un coteau par les Flibustiers. Elle leur parut très-imposante et leur inspira même une sorte de frayeur. Ils commençaient à concevoir de l'inquiétude sur l'issue d'un engagement dans lequel on allait leur opposer des forces si supérieures aux leurs; mais ils se convainquirent bientôt qu'il fallait absolument vaincre ou mourir, et s'encouragèrent réciproquement à combattre.

Ils se partagent en trois corps, envoient en avant deux cents des leurs, très-exercés à tirer, et marchent fièrement contre les Espagnols,

qui étaient rangés en bataille dans une plaine d'une grande étendue. Aussitôt le gouverneur donne ordre à la cavalerie de charger l'ennemi, et de lâcher sur lui les taureaux sauvages; mais le terrain n'est nullement favorable à la cavalerie. Elle ne rencontre que des marais, derrière lesquels s'étaient postés les deux cents tireurs; ils font sur elle un feu continuel si bien dirigé, que chevaux et hommes tombent en foule sous leurs coups, avant qu'elle puisse se retirer. Cinquante cavaliers seulement échappent à cette redoutable mousqueterie. Il est impossible de faire avancer les taureaux, sur lesquels on avait tant compté. De là un désordre qui renverse tout le plan du combat. Les Flibustiers n'en attaquent l'infanterie espagnole qu'avec plus de vigueur. Tour à tour ils mettent genou à terre, tirent et se relèvent. Tandis que ceux qui sont sur un genou dirigent leur feu sur les corps ennemis, qui commencent à flotter, ceux qui sont restés debout chargent rapidement leurs armes. Tous montrent en cette occasion une dextérité, une présence d'esprit qui décident du sort de la bataille. Presque tous leurs coups portent. Les Espagnols, cependant, se défendent avec beaucoup de valeur; mais ils ne peuvent rien contre un ennemi acharné, dont le courage, enflammé par le désespoir, s'accroît encore avec les succès. Ils recourent enfin à leur dernière ressource : ils lâchent les taureaux sauvages, de façon à l'attaquer sur ses derrières. Mais ils n'avaient pas songé que les Flibustiers avaient pour associés les boucaniers, depuis longtemps aguerris contre ces animaux; et cette attaque, qui devait être décisive, trompe encore leurs combinaisons. Les boucaniers se trouvaient, pour ainsi dire, dans leur élément. Ils effrayent les taureaux, en poussant de grands cris, en agitant devant eux des pavillons de diverses couleurs, tirent sur eux et les terrassent tous sans exception.

Le combat dura deux heures; et, malgré la supériorité du nombre des Espagnols et celle de leurs armes, il fut entièrement à l'avantage des Flibustiers. Six cents Espagnols restèrent sur le champ de bataille; et il y eut une perte considérable en blessés et en prisonniers. Il se trouva parmi ceux-ci quelques franciscains, qui s'étaient exposés aux plus grands dangers pour animer les combattants, et donner aux mourants les derniers secours de la religion. Ils furent conduits devant Morgan, qui sur-le-champ prononça leur arrêt de mort. Vainement ces malheureux religieux implorèrent une pitié à laquelle ils auraient eu

des droits auprès d'un ennemi moins féroce : ils furent tués tous à coups de pistolet. Beaucoup d'Espagnols, craignant d'être atteints dans leur fuite, s'étaient cachés dans des broussailles, le long du rivage de la mer ; ils y furent découverts pour la plupart, et hachés à coups de sabre par les impitoyables Flibustiers.

Mais leur tâche n'était pas, à beaucoup près, remplie. Il s'agissait d'emporter la ville de Panama, grande, populeuse, défendue par des forts et des batteries, et dans laquelle le gouverneur s'était retiré avec les fuyards. Cette conquête devait éprouver d'autant plus d'obstacles, que les Flibustiers avaient payé cher leur victoire, et que ce qu'il leur restait de forces paraissait bien peu proportionné aux difficultés d'une pareille entreprise. Il fut cependant décidé qu'on la tenterait. Morgan venait de recueillir d'un officier espagnol, blessé et fait prisonnier, des renseignements qui lui étaient nécessaires. Mais il n'y avait pas un moment à perdre. Il ne fallait pas laisser aux Espagnols le temps de prendre de nouvelles mesures de défense. Le même jour l'assaut fut donc livré à la ville, en dépit d'une artillerie formidable, et en trois heures Panama fut au pouvoir des Flibustiers.

La prise de cette ville fut suivie d'un pillage général. Morgan, qui redoutait pour les siens les excès de l'ivrognerie, surtout après une si longue abstinence, leur défendit, sous les peines les plus sévères, de boire du vin. Il prévoyait bien qu'une pareille défense serait enfreinte infailliblement, s'il ne la sanctionnait pas par un argument plus puissant encore que la crainte des punitions : il imagina donc de répandre qu'on l'avait informé que les Espagnols avaient empoisonné tous leurs vins. Cet adroit mensonge fit son effet ; les Flibustiers furent tempérants pour la première fois.

La plupart des habitants de Panama étaient en fuite. Ils avaient embarqué leurs femmes, leurs richesses, tous leurs meubles de quelque prix, et ils avaient fait passer ce précieux chargement à l'île de Taroga. Les hommes s'étaient dispersés sur le continent, mais en assez grand nombre pour paraître redoutables aux Flibustiers, dont la troupe était fort diminuée, et qui n'avaient aucun appui à attendre du dehors. Ils se tinrent donc constamment ensemble ; et la plupart d'entre eux, pour plus grande sûreté, campèrent hors des murailles.

Ici Morgan commit une action barbare, incompréhensible, et sur

laquelle ses compagnons, dont quelques-uns ont été ses historiens, ne donnent qu'une explication ambiguë.

Quoiqu'on eût emporté de Panama tous les effets précieux, il s'y trouvait cependant, comme dans les grandes villes de commerce de l'Europe, une foule de boutiques, d'entrepôts, de magasins remplis de marchandises de toute espèce. Outre une grande quantité d'objets fabriqués et manufacturés, de produits du luxe et de l'industrie, cette ville contenait d'immenses provisions de farine, de vin, d'huile et d'épiceries; de grands magasins pleins de ce métal qu'on peut appeler le plus précieux de tous, puisqu'il est le plus utile; de vastes édifices, où étaient renfermés de prodigieux amas d'outils et d'instruments de fer, d'enclumes, de charrues, qu'on avait reçus d'Europe, et qui étaient destinés à la vivification des colonies espagnoles. Qu'on juge du prix de ces derniers articles seulement : le quintal de fer se vendait à Panama 32 piastres.

Toutes ces marchandises, si nécessaires à l'approvisionnement d'un hémisphère, étaient sans valeur, on le sent bien, pour le farouche Morgan, parce qu'il ne pouvait pas les emporter; mais en les conservant, il aurait pu en faire l'objet d'une rançon. Les circonstances pouvaient lui en faire retirer quelques autres avantages. Mais tout ce qui n'était pas prochain, tout ce qu'il fallait attendre dans une sorte d'incertitude, n'avait aucun attrait pour ce barbare, pressé de jouir, plus pressé de détruire. Il ne fut frappé que d'une seule considération : tous ces produits volumineux des arts et de l'industrie étaient, pour le moment, inutiles aux Flibustiers. Sans communiquer son dessein à personne, il fait secrètement mettre le feu en plusieurs endroits de la ville, et en quelques heures elle fut consumée presque en entier. Les Espagnols, qui étaient restés à Panama, ainsi que les Flibustiers eux-mêmes, qui ignoraient d'abord d'où provenait cet incendie, accoururent et se réunirent pour l'éteindre. Ils apportèrent de l'eau, ils rasèrent les maisons pour arrêter le progrès des flammes. Tous leurs efforts furent inutiles. Les plus belles maisons de la ville avec leurs meubles précieux, entre autres le magnifique palais des Génois, ses églises, ses couvents, son hôtel de ville, ses boutiques, ses hôpitaux, ses pieuses fondations, ses magasins encombrés de sacs de farine, près de deux cents autres magasins remplis de marchandises, furent réduits

en cendres. L'incendie fit aussi périr un grand nombre de bestiaux, de chevaux, de mulets et beaucoup d'esclaves qui s'étaient cachés, et qui furent brûlés vifs. Un petit nombre de maisons, seulement, échappa au feu, qui durait encore au bout de quatre semaines. Au milieu des ravages qu'il déployait de toutes parts, les Flibustiers ne négligèrent pas de piller autant qu'ils purent, et recueillirent encore un butin considérable.

Morgan sembla honteux de son atroce résolution ; il cacha soigneusement qu'il l'eût prise, et voulut faire croire que les Espagnols eux-mêmes avaient mis le feu à leur ville. Dès le lendemain elle n'était plus qu'un monceau de cendres. Un quartier retiré, pauvre, mal bâti, et où ne demeuraient que les muletiers, fut cependant épargné par les flammes, ainsi que deux couvents et le palais du président, qui s'en trouvèrent à l'abri par leur position écartée.

Les Flibustiers s'établirent dans celles des maisons de la ville que la flamme avait épargnées, et vécurent tranquillement, en se reposant sur l'active vigilance des fortes patrouilles qui parcouraient les environs, et qui sans cesse rapportaient du butin et amenaient des prisonniers. Jamais elles ne revenaient les mains vides. En peu de temps, elles avaient saisi plus de cent mulets richement chargés, et plus de deux cents individus des deux sexes, que l'on tourmenta de la manière la plus barbare pour leur faire avouer en quels lieux ils avaient caché leurs effets précieux. Plusieurs expirèrent au milieu de ces tortures. Quelques femmes d'une condition relevée et douées d'agréments extérieurs furent traitées avec des égards qu'on n'aurait pas dû attendre de ces hommes féroces, mais c'était seulement lorsqu'elles cédaient à la brutalité de leurs désirs. Celles qui s'y refusaient éprouvaient au contraire les plus horribles traitements. Morgan lui-même en donnait l'exemple à ses camarades. Le trait suivant, qui peint cet homme impétueux dans tous ses sentiments, mérite d'être rapporté :

Parmi les prisonniers qui lui furent amenés se trouva une jeune et très-belle femme, d'un caractère doux et modeste, mais d'une âme élevée. C'était l'épouse d'un riche commerçant qui se trouvait alors en voyage au Pérou, où l'appelaient les affaires de son négoce. Elle était en fuite avec ses parents lorsqu'elle fut arrêtée par les Flibustiers. A peine Morgan l'eut-il vue, qu'il la destina pour ses plaisirs. Il la traita

d'abord avec respect, la sépara des autres prisonniers, quoiqu'elle le conjurât en pleurant de lui épargner cette distinction, plus redoutable que flatteuse. Il lui donna une chambre dans son habitation, des nègres pour la servir, et la fit nourrir de sa table. Il permit même que des Espagnoles, prisonnières comme elle, allassent lui rendre visite. Cette jeune femme fut surprise d'un pareil traitement, d'autant qu'on lui avait représenté, ainsi qu'à ses compagnes, les Flibustiers comme une espèce de monstres aussi hideux par leurs formes qu'odieux par leur caractère. Une de ces dames espagnoles, en les voyant pour la première fois, s'était écriée du ton de l'étonnement : « O sainte Marie ! ces brigands sont vraiment tout à fait pareils à nous autres Espagnols. »

D'abord, l'héroïne de ce petit roman ne soupçonna pas que ses attraits fussent la cause d'un accueil si délicat et si peu attendu. Elle sut bientôt à quoi s'en tenir. Morgan lui donna trois jours de réflexion pour céder volontairement à la passion qu'elle lui avait inspirée. Elle lui dit avec la plus grande fermeté : « Ma vie est entre vos mains ; mais vous n'exercerez aucun empire sur mon corps avant que mon âme en soit séparée. » En prononçant ces paroles, elle tira un poignard qu'elle avait tenu caché, mais qu'on lui enleva aussitôt. Le farouche Morgan, violemment irrité d'une résistance qu'il n'attendait pas, lui fit arracher ses vêtements, et la fit enfermer sans pitié dans un caveau sombre et fétide, où elle ne reçut que les plus grossiers aliments, et en si petite quantité, qu'ils suffisaient à peine pour prolonger ses tristes jours.

Après un séjour de quatre semaines, les Flibustiers abandonnèrent Panama, ou plutôt l'emplacement qu'occupait quelque temps auparavant la ville de ce nom. Le butin, qui ne consistait guère qu'en argent, en or et en bijoux, parce que tout autre objet n'aurait pu être emporté, fut chargé sur cent soixante-quinze bêtes de somme, à côté desquelles plus de six cents prisonniers, habitants et esclaves, hommes, femmes et enfants, furent obligés de marcher à pied. Ces malheureux, qui ne savaient pas où on les traînait, qui étaient exténués de faim et de fatigue, poussaient des gémissements qui auraient attendri tout autre que leurs conducteurs. Ils les conjurent à genoux de leur accorder la faveur de retourner vers le monceau de cendres qui fut autrefois leur patrie. Morgan leur réplique qu'ils obtiendront cette permission s'ils

veulent fournir de l'argent pour leur rançon. Une pareille condition équivalait à un refus. On attendit cependant quatre jours le retour de quelques ecclésiastiques qu'on avait envoyés pour recueillir, s'il était possible, l'argent qu'exigeait l'insatiable Morgan; et comme ils ne revenaient pas, on se remit en marche. Les brigands poussaient violemment, frappaient, meurtrissaient de coups ceux qui, à leur gré, ne marchaient pas assez vite. On vit des mères portant leurs enfants à la mamelle et qui, manquant de nourriture pour elles-mêmes, n'avaient pas une goutte de lait à donner à leurs nourrissons. La jeune femme dont on a parlé plus haut se trouvait dans ce groupe d'infortunés. Morgan avait exigé pour sa liberté une rançon de 30,000 piastres. Pour se procurer cette somme, elle avait envoyé deux moines à un endroit qu'elle leur indiqua. Les moines revinrent et rapportèrent tout l'argent qu'elle attendait; mais au lieu de l'employer à sa délivrance, ils en rachetèrent quelques autres prisonniers qui étaient de leurs amis. Cette trahison, qui fut bientôt connue, intéressa les Flibustiers au sort de la malheureuse victime. Morgan lui-même ne put se défendre d'un mouvement de compassion : il lui rendit enfin la liberté; mais en revanche, il retint tous les moines, comme pour leur faire expier la perfidie de leurs confrères.

L'entreprise était enfin à son terme. Il ne restait plus qu'à procéder au partage du butin, qui fut évalué à quatre cent quarante-trois mille deux cents livres pesant d'argent massif, à raison de 10 piastres pour la livre. En cette circonstance, Morgan se conduisit comme un brigand éhonté envers ces mêmes camarades qui avaient versé dans la caisse commune tout ce qu'ils auraient pu s'approprier à son préjudice. Il se permit les plus criantes spoliations, en faisant mettre de côté pour lui seul une grande quantité de pierreries; en sorte que chacun de ses compagnons d'armes n'eut, pour prix de tant de fatigues et de dangers, que la valeur de 200 piastres pour sa part.

Les Flibustiers exhalèrent leur dépit en violents murmures. L'infidèle chef n'était nullement disposé à donner satisfaction aux mécontents; il ne voulait cependant pas non plus attendre l'explosion de la révolte. Pour tout concilier, il se rendit secrètement à bord de son vaisseau et mit à la voile pour la Jamaïque. Les autres Flibustiers, furieux de se voir si honteusement abandonnés, voulaient se mettre à

la poursuite de Morgan et l'attaquer ; mais ils manquaient de vivres et d'autres objets nécessaires. Ils furent donc forcés de se partager en petites troupes, et de se disperser pour aller piller des subsistances sur les côtes de Costarica, et pour se remettre ensuite en route de différents points. Mais des accidents de tout genre renversèrent ce plan ; et ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'ils parvinrent, longtemps après, à rentrer à la Jamaïque.

Morgan renonça, dès lors, à ses vastes projets ; il se retira de ce théâtre de brigandages, sur lequel il avait joué un si grand rôle. A cette fougueuse activité, qui semblait être son élément, il fit succéder une vie paisible et tranquille ; s'établit à la Jamaïque, où il fut porté aux plus brillants emplois ; et il y jouit, dans une parfaite sécurité, de ces richesses qui avaient coûté tant de larmes et de sang à ses malheureuses victimes, mais qui ne coûtèrent pas un remords à son cœur impitoyable.

Comme les rapports politiques entre la France et l'Espagne étaient tout à fait différents de ceux qui existaient entre l'Espagne et l'Angleterre, les Flibustiers pouvaient encore, en dépit des défenses de toutes les cours de l'Europe, se livrer avec assurance à leurs pirateries, en les mettant tour à tour, suivant les conjonctures, sous la protection des diverses puissances. Parmi leurs nouveaux chefs se distinguèrent surtout Sharp, Harris et Sawkins.

Au mois d'avril 1680, trois cent trente et un de ces forbans abordèrent sur la côte de Darien ; et après une marche de douze jours, aussi pénible que dangereuse, tantôt par terre, tantôt en suivant avec soixante-huit canots le cours des rivières, ils arrivèrent à la ville de Santa-Maria, voisine des montagnes qui passent pour contenir les plus riches mines d'or de toute l'Amérique. Cette expédition s'opéra sous la conduite d'un gros d'Indiens, avec lesquels se trouvait un chef qui prenait le titre de roi, et qui était fort aigri contre les Espagnols. Elle ne produisit au reste qu'un très-modique butin. Trois jours avant l'arrivée des Flibustiers, trois cents livres pesant, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait d'or dans la ville, avaient été transportées dans celle de Panama, réduite en cendres dix ans auparavant, mais rebâtie depuis cette époque ; et les habitants en s'enfuyant avaient emporté avec eux dans les bois tout ce que leur cité pouvait contenir de précieux. Aussi les

Flibustiers ne s'y arrêtèrent-ils pas plus de deux jours. Ils brûlèrent le fort et la ville; ils s'embarquèrent à bord de trente-cinq canots, et redescendirent le fleuve pour aller faire encore une visite à Panama. Le soi-disant roi dont nous avons parlé plus haut et quelques Indiens, dans un accès de haine contre les Espagnols, avaient consenti à les y accompagner et même à leur servir de guides.

La grande calamité qui avait frappé cette ville par la main de Morgan et de ses Flibustiers avait été, à quelques égards, avantageuse pour ses habitants, qui, par l'activité de leurs spéculations commerciales, avaient en peu de temps réparé leurs pertes. On l'avait rebâtie, mais à quatre lieues plus loin, vers l'occident. Sa nouvelle position était plus favorable que l'ancienne, son port meilleur; l'eau douce y était en plus grande abondance, attendu qu'elle se trouvait à l'embouchure de Rio-Grande, rivière remarquable par sa largeur et son importance. La nouvelle ville était d'ailleurs beaucoup plus étendue et mieux fortifiée que l'ancienne. Dans celle-ci, le plus grand nombre des maisons étaient de bois de cèdre; presque toutes les nouvelles étaient de pierre et à plusieurs étages. On s'était aussi occupé de la reconstruction des huit églises. Beaucoup de pauvres gens habitaient cependant encore au milieu des ruines de l'ancienne ville, où la cathédrale avec son grand dôme avait échappé aux ravages de l'incendie.

Les pirates ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'à moins de vouloir se livrer à leurs ennemis, ils devaient renoncer à toute idée de piller la ville, ou même de tenter un débarquement. Ils se bornèrent donc au projet de s'emparer de tous les navires qu'ils pourraient trouver dans ces parages, et à se rendre maîtres de la mer.

Conformément à ce nouveau plan, ils ramèrent toute la nuit, et arrivèrent avant le lever du soleil à la vue de Panama. Cinq grands vaisseaux et trois petits, qui avaient été armés et équipés tout exprès pour être opposés aux incursions des pirates, étaient mouillés près de l'île de Périco, à deux lieues marines de la ville, où l'on avait construit des magasins et divers édifices destinés au commerce. Les trois petits vaisseaux de guerre étaient prêts à mettre à la voile. Leurs commandants s'étaient déjà fait connaître par des actes de valeur, et ils avaient reçu de leur gouvernement l'ordre formel de ne faire grâce à aucun Flibustier.

Aussitôt qu'ils aperçurent les canots des pirates, qui naviguaient séparément à quelque distance les uns des autres, ils se mirent en mouvement et cinglèrent droit sur eux. Cinq de ces canots et un bâtiment à rames se trouvaient ensemble. Tout leur équipage consistait en soixante-huit hommes, qui étaient extrêmement affaiblis par la peine qu'ils avaient eue à ramer toute la nuit par un gros temps. C'était le cas de ne pas leur laisser le loisir de se refaire de leurs fatigues, et leurs ennemis ne pouvaient trouver un moment plus favorable pour les attaquer. Un des vaisseaux, monté par des mulâtres, commença le combat, et chercha à couler les canots qui s'avançaient à lui; il ne put y réussir. Cinq Flibustiers seulement périrent sous le feu de son artillerie. Sur ces entrefaites arriva le vaisseau amiral. Le combat devenait prodigieusement inégal ; mais l'adresse particulière avec laquelle ces forbans tiraient, et leur extrême intrépidité compensèrent leurs désavantages : leurs coups, parfaitement ajustés, couvrirent de morts le pont des vaisseaux espagnols. Ils les dirigèrent surtout contre la frégate de l'amiral, car ils avaient sagement calculé que l'issue du combat dépendrait du sort de ce bâtiment. Chaque homme qui allait se placer au gouvernail était sûr d'y recevoir le coup mortel la minute d'après. Le vaisseau des mulâtres essaya de venir au secours de l'amiral; mais les canots se mirent à la traverse, et comme la violence du vent leur rendait l'abordage impossible, ils réparèrent ce contre-temps en faisant pleuvoir une grêle de balles sur l'équipage. Ce fut avec un plein succès. Plus des deux tiers de la garnison du vaisseau tombent sous les coups des forbans : la plupart de ceux qui leur survivent sont blessés. Enfin l'amiral lui-même est tué, ainsi que le chef des pilotes; le reste de l'équipage demande grâce. Les Flibustiers montent sur le vaisseau et y font porter promptement tous leurs blessés.

Il leur restait encore le vaisseau nègre à réduire. Il se voit entouré de tous côtés et essuie le feu d'une mousqueterie dont les coups sont tous dirigés contre le pont. Quelques barils de poudre éclatent et jettent parmi les nègres un désordre dont les Flibustiers sont habiles à profiter. En peu de minutes, ils escaladent le bâtiment; ils sont effrayés eux-mêmes du spectacle qu'il offre à leurs yeux. Le sang coulait par torrents de ce pont où étaient entassés les cadavres. Il n'y avait pas un seul homme de tout l'équipage qui ne fût ou tué, ou grièvement blessé,

ou brûlé. La peau noire des nègres faisait un contraste horrible avec les parties de leur corps où la force de la poudre avait arraché les chairs et mis leurs os à nu. A bord du vaisseau amiral, on ne trouva plus que vingt-cinq hommes vivants, de quatre-vingt-six dont son équipage était composé; encore sur ces vingt cinq hommes y en avait-il dix-sept avec de graves blessures, et cinq seulement en état de manier leurs armes.

Ce terrible combat avait duré près de neuf heures, et à raison du nombre des combattants, c'était le plus sanglant que les Flibustiers eussent jamais livré. Ils avaient eux-mêmes payé cher leur succès : vingt-huit seulement sur soixante-huit étaient encore sains et saufs ; ils avaient dix-huit morts et vingt-deux blessés. Parmi les morts, celui qui, avec raison, excita leurs plus vifs regrets fut le capitaine Harris, Anglais né dans le comté de Kent.

Les Flibustiers ne s'endormirent pas dans le sein de leur victoire. Sans perdre de temps, ils firent voile vers l'île de Périco, où ils s'emparèrent des cinq autres bâtiments espagnols, plus grands que ceux qu'ils venaient d'emporter ; et ils n'éprouvèrent pas beaucoup de résistance, car on en avait enlevé tous les équipages pour les envoyer au secours des trois vaisseaux qui devaient seuls faire tête aux pirates.

Les Flibustiers se contentèrent de ce butin, et n'entreprirent rien pour cette fois contre Panama, où, sans compter les habitants qu'ils devaient s'attendre à trouver sous les armes, il y avait une garnison de quatorze cents hommes de troupes réglées.

Au milieu de tant de violences, il se passa un fait qui laisse reposer un instant l'indignation et prouve que ces brigands n'étaient pas toujours inaccessibles aux sentiments de bienveillance. Sawkins apprit des marchands arrivés de Panama que l'ancien évêque de Santa-Martha, qui, quatre ans auparavant, avait été son prisonnier, était l'évêque actuel de Panama. Il avait conçu beaucoup d'estime pour ce prélat, et il voulut lui en donner un témoignage en lui envoyant deux pains de sucre qui faisaient partie du butin. L'évêque accepta ce présent, et y répondit par celui d'un anneau d'or. Mais en même temps il arriva un second message du gouverneur qui portait : « que, puisqu'ils étaient Anglais, il désirait savoir au nom de qui ils avaient entrepris leur expédition, et à qui il devait se plaindre des graves dommages dont ils étaient les auteurs. » La réponse de Sawkins fut courte et énergique :

« Nos corps de troupes, lui fit-il dire, ne sont pas encore tous rassemblés. Dès qu'ils le seront, nous irons à Panama, et nous ferons connaître nos pleins pouvoirs par la bouche de nos canons. »

Bientôt la mort de ce chef, pour lequel toute la société des Flibustiers avait une grande affection, entraîna une nouvelle scission parmi eux. Une portion de ces pirates se sépara du reste de la troupe, et choisit le capitaine Sharp pour son commandant.

Ils firent ensuite voile vers l'île de Juan-Fernandez. C'est dans cette île qu'éclata le mécontentement qui régnait depuis longtemps parmi eux. Il en résulta une véritable émeute. Ils déclarèrent à leur chef Sharp qu'ils ne voulaient plus lui obéir, et choisirent un nouveau commandant nommé *Watling*. Enfin, après avoir erré en différents sens, plus ou moins loin des côtes de l'Amérique méridionale, ils abordèrent à Arica au mois de juin 1680. Cette ville avait une garnison de neuf cents soldats, auxquels étaient venus depuis peu se joindre quatre cents hommes envoyés de Lima. Trois cents hommes, pris sur ce corps auxiliaire, avaient été placés dans le fort. Watling laissa une partie des siens à bord de ses bâtiments, n'en prit que quatre-vingt-douze avec lui, et marcha sur la ville. Les Espagnols s'avancèrent à sa rencontre. Il s'engagea un combat sanglant, qui se termina comme à l'ordinaire. Les Flibustiers, vainqueurs malgré leur petit nombre, se précipitèrent dans la ville, et, quoique le soin de la conserver et celui de garder les prisonniers qu'ils avaient faits dussent appeler toute leur vigilance, ils eurent la témérité d'attaquer le fort ; mais ils eurent lieu de s'en repentir. Ils éprouvèrent une vigoureuse résistance.

Dans l'intervalle, les Espagnols défaits s'étaient ralliés ; et, pénétrant en masse dans la ville, prirent les Flibustiers par derrière, les forcèrent de renoncer à l'attaque du fort et de soutenir un nouveau combat dans l'enceinte même des murailles. Mais le nombre de leurs adversaires s'augmentait à chaque minute, et ils se battaient d'ailleurs avec le plus grand acharnement. Les Flibustiers avaient déjà beaucoup perdu des leurs. Leur nouveau chef Watling et quelques-uns de leurs principaux hommes de mer étaient du nombre des morts ; d'autres avaient été faits prisonniers. Les Espagnols semblaient ne respirer que la vengeance contre les cruels ennemis de leur nation.

Il y avait trop d'infériorité du côté des Flibustiers, pour qu'ils pus-

sent conserver quelque espoir de succès. Ils s'étaient remis sous le commandement de leur ancien chef Sharp. Ils le prièrent de donner l'ordre de la retraite. Cette mesure était d'autant plus urgente qu'ils souffraient extrêmement de la soif, qu'ils n'avaient rien mangé de tout le jour, et que leurs forces étaient épuisées. Sharp eut une peine infinie à céder à leurs instances. Aucun danger ne pouvait l'effrayer; et il était révolté de l'idée de laisser plusieurs de ses compagnons d'armes dans la captivité. Ce n'était ni l'amour du butin, ni celui d'une vaine gloire, ni même le sentiment exalté de l'honneur qui motivait sa répugnance; elle tenait uniquement à ce dévouement pour ses frères d'armes, qui était pour chacun des membres de la corporation le plus impérieux des devoirs. Il fallut cependant bien se déterminer à sauver ce qui restait encore de combattants. Ils se retirèrent enfin de la ville; mais ce ne fut qu'en se frayant, à force de valeur, une route sanglante à travers leurs ennemis acharnés. Vers la nuit, ils regagnèrent leurs vaisseaux et remirent à la voile.

Ils dirigèrent leur course vers le golfe de Nicoya. Là, leur corps éprouva une nouvelle diminution : quarante-sept hommes s'en séparèrent pour tenter de débarquer et d'arriver par terre aux rivages de la mer opposée. Le reste de la troupe continua ses pirateries; mais auparavant, pour assurer le succès de leurs futures entreprises, ils s'engagèrent solennellement à rester réunis. Bientôt après, ils prirent un vaisseau espagnol qui faisait voile vers Panama, et qui, outre une grande quantité de marchandises, portait trente-sept mille piastres. Un second, dont la cargaison était encore plus riche, mais où il y avait moins de numéraire, tomba ensuite entre leurs mains. Cette prise satisfaisait un de leurs goûts dominants: ils y trouvèrent six cent vingt tonneaux de vin et d'eau-de-vie. Son équipage, composé de quarante hommes, voulut d'abord se défendre; mais les Flibustiers, pour le mettre bientôt hors de combat, recoururent au moyen terrible qui, avec leur dextérité, ne manquait jamais son effet. Ils dirigèrent leurs coups contre les commandants. Le capitaine et le pilote furent tués; le reste se rendit aussitôt.

Enfin, vers les derniers jours de janvier 1681, ils arrivèrent, à leur extrême satisfaction, dans les parages de la Barbade. Ils n'osèrent cependant aborder à cette île, parce qu'une frégate anglaise était

mouillée dans son port, et qu'ils craignaient d'être arrêtés comme corsaires qui avaient fait la course sans lettres de marque, et traités par conséquent comme des pirates. Ils prirent donc le parti de faire voile vers Antigoa, où ils envoyèrent un canot pour acheter des vivres. Ils firent en même temps demander au gouverneur la permission de débarquer. Mais ils éprouvèrent un refus, et n'obtinrent que ce qui leur était rigoureusement nécessaire. Il leur fut ainsi impossible de vendre leur vaisseau ni aucune partie de leurs effets plus ou moins précieux. Ceux qui avaient perdu au jeu tout ce qu'ils possédaient eurent à se féliciter de ces contrariétés : on leur céda le vaisseau convenablement pourvu, afin qu'ils pussent aller tenter d'autres aventures. Les autres, forcés de chercher encore à faire fortune, s'embarquèrent avec leur butin, comme passagers, pour l'Angleterre, où ils arrivèrent heureusement.

Ce fut le 1er janvier 1688 que les Flibustiers qui étaient restés les derniers dans la mer du Sud, au nombre de deux cent quatre-vingt-cinq, se mirent en marche avec soixante-huit chevaux. Leur départ s'effectua à la vue de quelques vaisseaux espagnols armés, les mêmes avec lesquels ils s'étaient encore battus l'avant-veille. Auparavant, ils avaient jeté à la mer leurs canons et tous les meubles et ustensiles dont ils pouvaient se passer. Ils avaient brûlé une partie de leurs effets et brisé tout ce qu'il leur restait encore d'embarcations. Ils n'avaient pas négligé d'adresser solennellement leurs prières à Dieu pour en obtenir un heureux voyage. Leur équipage était peu considérable. Ce qu'ils avaient de plus pesant à transporter, c'était leur argent et leur or. Chacun portait ce qui lui appartenait, et ce n'était pas une charge légère. Plusieurs qui avaient tout perdu au jeu se trouvaient à l'abri de cet embarras; mais pour prévenir leurs murmures, on fit un accord avec eux : les riches donnèrent aux pauvres une partie de leurs métaux précieux à porter, sous la condition qu'arrivés sans accident à la destination commune, ils en garderaient une moitié pour prix de leur peine et de leurs soins, mais qu'ils restitueraient l'autre aux propriétaires.

La marche des Flibustiers se fit à travers cette portion de l'Amérique espagnole qu'embrasse la province de Guatimala, ayant au nord la côte de Honduras, et vers l'orient le cap Gracias-à-Dios. Les habitants de ces contrées, préparés à les voir paraître, leur opposèrent tous les obstacles imaginables. Ils entassèrent sur leur passage des abatis

d'arbres et autres choses propres à barrer les chemins et à rendre même les sentiers impraticables. Tous les vivres furent transportés au loin ; on mit le feu aux herbes des prairies et des champs ; en sorte que la caravane, hommes et chevaux, fut menacée d'être étouffée par la fumée et la chaleur. Souvent les Flibustiers furent obligés de s'arrêter jusqu'à ce que le feu fût éteint.

Le onzième jour ils atteignirent la nouvelle Ségovie, où ils s'attendaient à un combat sérieux et où ils espéraient se procurer, sinon un riche butin, au moins des subsistances, mais ils ne trouvèrent rien : les habitants avaient tout emporté ou détruit, et avaient pris la fuite. Ce fut pour les Flibustiers un très-fâcheux mécompte. C'était d'ailleurs une grande ville qui avait de très-belles maisons et plusieurs églises d'assez mauvaise apparence.

Ils se trouvaient dans un grand embarras quant aux moyens de continuer leur route, car les prisonniers qui leur servaient de guides ne connaissaient pas les chemins au delà de Ségovie. Cependant, un nouveau prisonnier tomba fort à propos entre leurs mains. Ils l'emmenèrent avec eux, en le forçant de les conduire vers une rivière qui était encore à vingt lieues de France.

Se trouvant vers le coucher du soleil au sommet d'une montagne, ils aperçurent, à leur grande surprise, dans une vallée, un troupeau de douze à quinze cents bêtes qui paissaient, et qu'ils prirent d'abord pour des bœufs. Ces animaux étaient des chevaux sellés et bridés. Quarante des leurs qu'ils avaient envoyés à la découverte en acquirent la triste conviction ; mais ce qui était bien plus fâcheux, c'est qu'arrivés tout près de ces chevaux, ils découvrirent trois retranchements qui s'élevaient en forme de terrasses les uns au-dessus des autres. Cet amphithéâtre redoutable régnait autour des montagnes et barrait entièrement le chemin par lequel les Flibustiers devaient nécessairement passer le jour suivant. Il n'y avait aucun moyen d'éviter ce passage en faisant un détour. Sur un des flancs de la montagne coulait une rivière, et un coteau enfermé dans un retranchement dominait la seule issue par laquelle les Flibustiers, avec tous leurs équipages, pussent sortir. Tout le pays environnant était une forêt épaisse, impraticable, hérissée de rochers, entrecoupée de précipices, en partie couverte de marais, à travers laquelle il n'y avait pas la moindre apparence d'un chemin ou

même d'un sentier. Les chevaux, les malades, les prisonniers, en un mot tout ce qui ne pouvait pas les accompagner fut laissé dans le camp, sous une escorte de quatre-vingts Flibustiers; et ils eurent soin d'y faire continuer tout ce qui était propre à induire en erreur les Espagnols qu'ils avaient en tête et derrière eux : d'entretenir les feux pendant la nuit, de répéter les roulements de tambour, de relever les sentinelles à grand bruit et avec les cris qui accompagnent cette opération en temps de guerre, de faire faire par intervalles des décharges de mousqueterie. Ils avaient disposé leurs bagages en carré pour former une espèce de retranchement, dans l'intérieur duquel les chevaux furent répartis, et où les malades, les blessés et les prisonniers eurent leurs places déterminées. Toutes ces mesures durent être prises avec une extrême rapidité, parce que le jour approchait de son déclin, et qu'il fallait se mettre en mouvement aussitôt que la nuit serait close. La marche commença donc aussitôt que l'obscurité la favorisa. Les Flibustiers descendirent de leur hauteur, après avoir formé leur itinéraire en conséquence des avis qu'avait rapportés un des leurs qu'ils avaient envoyé pour reconnaître le terrain. Ils n'omirent pas, avant de marcher, de réciter leurs prières, mais à voix basse pour n'être pas entendus des Espagnols. Presque en même temps, ceux-ci entonnèrent à haute voix la prière du soir et les litanies, et firent des décharges de mousqueterie et d'artillerie en l'honneur de leurs saints, comme s'ils eussent voulu insulter aux vaincus, et célébrer d'avance leur infaillible victoire.

Les Flibustiers se mirent en route au nombre de deux cents. Ils eurent une peine incroyable à se frayer pendant la nuit un passage à travers la forêt, à gravir les rocs escarpés et à les redescendre ; tantôt se traînant sur les genoux, tantôt se laissant glisser le long de la pente rapide des rochers, tantôt obligés de sauter par-dessus les précipices, sans pouvoir un seul instant se tenir debout. Ils se réunirent enfin sur le sommet d'une montagne, d'où ils avaient les retranchements espagnols au-dessous d'eux, à leur gauche.

Le jour parut. Ils étaient au terme des plus grandes difficultés. Les principaux obstacles étaient surmontés ; mais le but n'était pas encore atteint. Un brouillard épais favorisa cependant leur audace, en sorte qu'ils ne furent aperçus que tard. Mais ce brouillard rendait à d'autres

égards leur situation plus critique : il les empêchait de voir à quelques pas, et leur enlevait le moyen d'avancer avec sûreté. Cependant, ils entendirent à leurs pieds une patrouille, dont la marche bruyante leur servit de guide jusqu'à un certain point. La voix des Espagnols, qui récitaient tout haut leur prière du matin, leur indiqua plus précisément encore à quelle distance et de quel côté était l'ennemi.

Ces deux indices les conduisirent droit à un poste d'arrière-garde de cinq cents hommes. Ce corps, qui les attendait par le bas, fut extrêmement surpris en les voyant arriver par le haut. Les Espagnols crurent réellement qu'ils tombaient des nues ; et leur saisissement fut tel, que, sans combattre, ils prirent tous la fuite.

Les Flibustiers eux-mêmes furent étonnés de leur succès. Ils voyaient bien que si le premier corps de cinq cents Espagnols eût fait son devoir, ils auraient été tous précipités dans les abîmes.

Les Flibustiers attaquants étaient convenus avec ceux de leurs camarades qu'ils laissaient dans le camp, qu'en cas de victoire ils recevraient très-promptement de leurs nouvelles ; mais que si, une heure après que le feu serait terminé, ils n'entendaient pas parler des combattants, ils devaient chercher à se sauver comme ils pourraient. Ceux-ci se trouvaient dans une fâcheuse position. Ils avaient à protéger les bagages, à garder un grand nombre de chevaux, à surveiller les prisonniers ; et cependant il leur fallait encore faire tête à des ennemis dont le nombre était quadruple du leur. Mais les Espagnols ne profitèrent pas de ces grands avantages ; ils manifestèrent au contraire une extrême timidité. Au lieu de rendre leur supériorité décisive par une attaque impétueuse, ils proposèrent une conférence. Un officier se porta dans le camp des Flibustiers, et leur annonça que l'attaque tentée par leurs compagnons contre les retranchements avait échoué ; qu'ils étaient en fuite, et que, dans le désordre qui s'était emparé d'eux, ils ne pouvaient échapper à un corps de deux cents Espagnols postés sur les bords de la rivière. Persuadé que cette nouvelle allait les atterrer, l'officier s'efforça de leur prouver qu'abandonnés à eux-mêmes dans un camp où ils ne pouvaient espérer de secours, ils étaient perdus sans ressource, s'ils ne se rendaient pas prisonniers de guerre ; et il ajouta que, s'ils prenaient ce sage parti, il leur promettait de la manière la plus solennelle, au nom du général, qu'on les laisserait poursuivre pai-

siblement leur route, avec une escorte, vers les côtes septentrionales.

Les Flibustiers ne crurent pas plus à la prétendue défaite des leurs qu'à la promesse par laquelle on essayait de les endormir, et répondirent hardiment : « que si les Espagnols, à la faveur de l'extrême supériorité de leur nombre, avaient anéanti les deux tiers de leurs camarades, le reste se sentait cependant encore le courage de leur tenir tête ; qu'ils n'avaient pénétré dans l'intérieur du pays que pour retourner chez eux ; et qu'ils espéraient y réussir en dépit de l'opposition des Espagnols. » L'officier alla porter cette réponse à ses chefs.

Mais les Flibustiers, laissés dans le camp, songèrent bientôt à agir par eux-mêmes : ils confièrent le soin des bagages et des prisonniers à une petite garde, montèrent à cheval, attaquèrent inopinément ces mêmes Espagnols qui venaient de les défier, en sabrèrent une partie et dispersèrent le reste. Ensuite les deux corps victorieux se réunirent, se trouvèrent ainsi maîtres de tout le pays, et se reposèrent un jour entier. Mais il leur restait d'autres inquiétudes. Ils apprirent par les prisonniers qu'à six milles plus loin il y avait encore un grand retranchement qu'ils ne pouvaient éviter. Ils commencèrent à craindre que les fugitifs n'eussent mis tout le pays en mouvement, qu'ils ne se fussent réunis au corps retranché près des bords de la rivière, et qu'ils n'ajoutassent encore à l'extrême difficulté qu'on devait éprouver à son passage. Ils aperçurent d'ailleurs de loin des feux sur le sommet de quelques hautes montagnes, et présumèrent que ce pourrait bien être des signaux.

Ces circonstances alarmantes ne les empêchèrent cependant pas de prendre leur route dès le lendemain matin, après avoir mutilé neuf cents chevaux, qui les eussent embarrassés dans leur marche. Ils en emmenèrent à peu près autant, non-seulement pour leur servir de monture et pour les employer à porter les bagages, mais aussi pour se nourrir de leur chair, pendant une route qui pouvait encore être longue et ne leur offrait aucun moyen de subsistance.

Deux jours après ils rencontrèrent le retranchement qu'on leur avait annoncé ; mais les Espagnols qui le gardaient avaient été tellement frappés de terreur, qu'ils ne firent pas la moindre résistance. Le seizième jour de leur marche, les Flibustiers arrivèrent enfin sur le bord de la rivière, tant désirée, qui devait les porter à la mer.

Cette rivière, qui paraît être celle de la Magdeleine, prend sa source dans les montagnes de la Nouvelle-Ségovie, coule avec fracas dans un lit hérissé d'énormes rochers, ensuite se plonge dans d'immenses abîmes, et, après avoir franchi plus de cent cascades naturelles, dont trois surtout sont d'un aspect effrayant, se jette enfin dans la mer des Antilles, assez près du cap Gracias-à-Dios. Les Flibustiers entendaient de plusieurs milles l'épouvantable fracas des eaux qui se précipitaient. Ces cataractes auraient pu rendre impraticable tout moyen de passer la rivière et de l'employer aux transports, si à l'entrée et à la sortie de chacune d'elles il n'y avait pas eu un grand bassin d'eau dormante, où les Flibustiers pouvaient espérer de s'arrêter, et de transporter jusqu'à l'autre bord leurs embarcations ou machines flottantes d'une espèce quelconque.

Ils ne s'effrayèrent point de cette foule d'obstacles, et tous mirent la main à l'œuvre pour en triompher. Ils tuèrent une partie de leurs chevaux, en firent saler la chair et lâchèrent tous ceux qui leur étaient inutiles.

Il y avait une forêt dans le voisinage du fleuve : ils y coupèrent des arbres menus dont le bois était léger, ils en ôtèrent l'écorce, les taillèrent en morceaux qu'ils assemblèrent et lièrent cinq par cinq. C'est ainsi qu'ils formèrent un grand nombre de machines, petites et frêles, que Raveneau de Lussan appelle des *piperies*. Ce n'était ni des canots, ni des bateaux, ni des radeaux, mais des espèces de corbeilles qui avaient quelque ressemblance avec des paniers à fruit, ou avec de grandes cruches d'osier, qui s'enfonçaient de deux à trois pieds dans l'eau, et dont chacune ne pouvait porter que deux hommes. C'est là qu'ils se placèrent en se mettant dans l'eau jusqu'à la ceinture. La petitesse, la forme, la mobilité des piperies étaient telles, qu'il fallait absolument qu'ils s'y tinssent debout, ayant en main de longues perches à l'aide desquelles ils se soutenaient contre le courant, et s'éloignaient le plus qu'ils pouvaient des rochers qui auraient brisé leurs fragiles nacelles et des abîmes qui les auraient englouties. On traîna ces corbeilles de la forêt à la rivière, sans éprouver la moindre contrariété de la part des Espagnols, dont aucun ne se laissa même apercevoir pendant toute l'opération.

Après avoir donc rendu la liberté à tous leurs prisonniers, et s'être

armés de leurs longues perches, ces hardis aventuriers commencèrent leur navigation, une des plus téméraires entreprises dont fassent mention les annales du genre humain.

Pendant quelque temps toutes leurs piperies s'étaient tenues constamment ensemble, pour pouvoir se prêter des secours réciproques; mais il en était résulté beaucoup d'accidents.

La disette vint mettre le comble à la déplorable situation des pirates. La chair de cheval salée qu'ils avaient emportée s'était tellement corrompue à force d'être humectée, que dès le second jour il fallut la jeter. Le gibier abondait autour d'eux; mais ils ne pouvaient le tirer, parce que leurs armes étaient humides et que leur poudre, quelque soin qu'ils prissent pour la préserver contre les fréquentes irruptions des vagues, ne pouvait plus leur servir. Leur seule nourriture était le fruit des bananiers qu'ils trouvaient en abondance sur le rivage; mais cet aliment était bien insuffisant pour soutenir la vigueur de ces hommes livrés sans relâche au travail le plus fatigant.

L'espérance de se retrouver bientôt parmi des hommes pour lesquels l'or et l'argent devaient avoir quelque valeur, agit plus fortement sur quelques-uns de ces scélérats de la troupe que ne pouvaient le faire la misère présente et la foule de dangers qui les entouraient. La crainte de la mort était sans effet sur eux. Ils n'étaient frappés que de la crainte de ne pas avoir de quoi vivre à leur aise.

Le 9 mars 1688, le soixante-huitième jour de leur voyage surprenant, les pirates embarqués atteignirent enfin l'embouchure du fleuve, non loin du cap Gracias-à-Dios, et entrèrent dans la haute mer, après avoir navigué, non pas en ligne droite vers le nord, mais presque toujours par le nord-ouest, et avoir fait ainsi un voyage de plus de trois cents lieues de France. Ce ne fut que vers la fin qu'ils purent se diriger tout à fait du côté du nord.

La fortune cependant n'avait que très-imparfaitement favorisé ces téméraires aventuriers; car la plupart d'entre eux, par les fréquentes submersions de leurs machines flottantes, ayant perdu leur butin et tout ce qu'ils possédaient d'ailleurs, se trouvaient entièrement ruinés. Leurs vêtements tombaient en lambeaux. Leur aspect hideux causait plus de pitié encore que d'effroi; et on les aurait pris pour des sauvages. Mais ils se consolèrent par l'idée qu'ils touchaient au moment

de revoir leur patrie. En peu de jours ils abordèrent à l'île des Perles. Ils trouvèrent sur ces côtes et dans les parages voisins des vaisseaux anglais et d'autres nations, à bord desquels ils s'embarquèrent par petites troupes. Et, vers la fin d'avril 1688, ils arrivèrent sans nouveaux accidents aux îles des Indes occidentales, avec le peu qui leur restait encore de leur butin.

On peut regarder cette retraite comme la dernière opération de ces aventuriers qui mérite l'attention de la postérité. Il y eut encore pendant quelque temps des écumeurs de mer, qui portèrent le nom de Flibustiers, qui exercèrent des pirateries et combattirent avec beaucoup de valeur; mais ils étaient fort différents des véritables *Frères de la côte,* et ne jouissaient pas de cette indépendance qui caractérise essentiellement cette fameuse société.

Depuis l'étonnante aventure dont nous venons de donner le précis, il n'est plus question des Flibustiers proprement dits, quoique cette dénomination ait été encore donnée aux bandits des Indes occidentales, véritables vagabonds qui ne formaient pas une corporation permanente, et n'avaient pas de vaisseaux en propre. La profession de forbans, ou plutôt de pirates, ou brigands de mer, devait paraître trop attrayante à des matelots audacieux et de mœurs corrompues pour que, même après la dissolution de la grande société, il ne s'élevât pas d'autres associations passagères et moins nombreuses qui la prissent pour modèle, en faisant, mais en petit, le même métier que les Flibustiers, et en prenant leur nom comme un moyen de plus d'exciter la frayeur. Soit par la force de l'habitude, soit par méprise, on appela Flibustiers ces pirates, tout différents qu'ils étaient des anciens Frères de la côte.

L'asile ou plutôt le repaire de ces écumeurs de mer était, au commencement, l'île de la Providence, située près la côte orientale de la Floride, et la plus importante des îles de Bahama. Là, ne conservant même plus le nom de Flibustiers, mais devenus des pirates ordinaires, ils furent soutenus par ces mêmes Espagnols dont leurs devanciers avaient été les plus mortels ennemis. Mais enfin l'activité du gouverneur de la Jamaïque, M. Laws, appuyé par l'amiral anglais Vernon, chassa ces forbans de leur nouveau refuge, et les extermina entièrement. Quelques-uns s'échappèrent et se répandirent dans diverses parties du globe. Beaucoup finirent leurs jours dans les prisons des iles

d'Amérique ; d'autres furent envoyés en Angleterre, où on les mit à mort comme pirates.

Il ne resta plus de traces des Flibustiers proprement dits. Seulement on a continué à donner le même nom à tous ces ramas de brigands qui infestaient les Indes occidentales, tant par terre que par mer, jusqu'à ce qu'enfin, après la paix d'Utrecht, le service de ces Flibustiers de seconde origine étant devenu inutile aux puissances en guerre, et le monde civilisé ayant pour quelque temps du moins, recouvré la tranquillité, le nom de cette association de pirates fut entièrement effacé.

Telle fut la fin de la fameuse république flottante des Flibustiers, à laquelle, pendant une partie du dix-septième siècle, il ne manqua peut-être qu'un chef homme de génie et à grandes vues, pour asservir l'Amérique d'un pôle à l'autre, et pour donner au monde une forme politique différente de celle qui est due à l'influence de la navigation et du commerce.

CHAPITRE II.

DANOIS. — Conquêtes et alliance de Rollon.— Harald reprend en Normandie les places que Richard avait perdues. — Pirateries de Suénon. — Il monte sur le trône. — Il fait plusieurs descentes en Angleterre, où il est reconnu roi.— Après sa mort, Ethelred remonte sur le trône. — Canut fait une descente en Angleterre. — Il se rend maître de la Grande-Bretagne, de la Norwége et d'une partie de la Suède.— Expédition en Normandie. — Combats entre Magnus et Suénon. — Descentes en Danemark. — Ruse de Harald pour échapper à la flotte de Suénon. — Combat entre les flottes de Norwége et de Danemark. — Traité de paix. — Expédition contre les Vandales. — La piraterie est organisée pour repousser les Vandales. — Deux rois, puis trois rois en Danemark. — Waldemar vainqueur des Vandales. — La flotte de l'archevêque Absalon défait l'escadre du duc de Poméranie. — Assaut et prise de Copenhague. — Soumission de la ville de Rostok. — Christophe détrôné, puis rappelé au pouvoir.— Guerre du Danemark et des villes hanséatiques.— Règlements de la reine Marguerite. — Armement contre la Suède. — Combats sans importance. — Défaite de la flotte de Lubeck. — Fuite de Christian. — Guerre des Danois avec l'Espagne. — Hostilités des Suédois. — Alliance avec les Hollandais. — Rapport de l'amiral Tromp sur le combat des flottes combinées. — La marine danoise sous le roi Frédéric.

—

Rollon, prince danois, grand capitaine, qui réunissait dans sa personne la prudence et la valeur, se trouvant trop à l'étroit dans ses possessions en Danemark, prit la résolution de se répandre au dehors. Il arma une flotte nombreuse et fit voile pour l'Angleterre, où la fortune favorisa peu ses desseins. Il prit ensuite la route de France; mais une tempête le jeta du côté de la Zélande Il s'y établit d'abord dans l'ile de Walcheren. La multitude d'ennemis qu'il eut sur les bras l'obligea de quitter ce pays. Il rabattit sur la France, entra, comme nous l'avons dit (tome Ier, page 355), dans la Neustrie par la Seine, monta jusqu'à Rouen et s'y établit : il s'empara de Bayeux, d'Evreux et de quelques autres places; il remonta de même la Loire et la Garonne, portant de toutes parts la terreur et l'épouvante. Charles le Simple, voyant ses

Etats épuisés et désolés par les courses de Rollon, préféra à la guerre une alliance avec lui. Il lui céda la Neustrie dont il s'était emparé.

Harald VI, soixante-quinzième roi de Danemark, informé que les Français étaient sur le point d'enlever la Normandie à Richard, son parent et l'un des descendants de Rollon, fit sur mer un armement considérable. Il parut avec sa flotte à l'embouchure de la rivière de Dive, en basse Normandie : il mit ses troupes à terre, reprit toutes les places que Richard avait perdues, et le rétablit glorieusement dans tout le pays qui avait été cédé à Rollon, son aïeul. Après ces exploits, il remonta sur sa flotte et cingla vers le Danemark.

Harald ne sortit pas si heureusement de la guerre que lui fit son fils Suénon : il l'avait eu, en Fionie, d'une fille de basse naissance. Quand cet enfant lui fut présenté, il le désavoua. Devenu grand, Suénon, par le conseil de Palnatok, qui l'avait élevé, alla trouver Harald et le pria de le reconnaître. Le roi ne lui ayant point donné de réponse favorable, il lui demanda trois vaisseaux avec des hommes pour les monter. Harald, qui crut s'acquitter par là de ce qu'il pouvait devoir à ce jeune homme, lui accorda ce qu'il demandait, et lui ordonna en même temps de ne jamais reparaître devant lui. Suénon reçut de Palnatok un pareil nombre de vaisseaux, alla faire le métier de pirate dans toutes les mers dépendantes de son père, et sur la fin de l'été, il se retira en Fionie, chargé d'un riche butin.

Au printemps suivant, Suénon, toujours guidé par les conseils de Palnatok, alla demander à son père, avec une fermeté qui étonna le roi, six vaisseaux; Harald, ébranlé par la hardiesse menaçante de Suénon, les lui accorda. Celui-ci, fortifié de six autres vaisseaux que lui donna Palnatok, se livra à d'affreux ravages sur les côtes du Danemark. Ses courses étant finies, il alla encore demander douze vaisseaux à son père. Sur le refus que lui en fit le roi, il défia au combat. Harald, intimidé par la fierté de ce jeune audacieux, préféra lui accorder sa demande plutôt que d'entrer en guerre avec lui. Suénon joignit, aux douze vaisseaux que son père lui donna, douze autres vaisseaux qu'il reçut de Palnatok, et au moyen de ces vingt-quatre navires, il alla ravager le Danemark avec plus de fureur qu'auparavant.

Toutefois Harald, animé par les cris de ses peuples désolés, équipa une flotte de quarante vaisseaux, se mit en mer et alla chercher Suénon.

Il le rencontra devant l'île de Bornholm ; mais la nuit étant survenue, il ne put l'engager au combat. Le lendemain la bataille fut livrée et dura toute la journée. La valeur et la perte furent égales des deux côtés, car il en coûta douze vaisseaux à chaque parti. Suénon, qui avait des forces inférieures, se trouvant affaibli par la perte qu'il venait de faire, se retira dans le fond d'un golfe où Harald l'enferma par une estacade de bâtiments qu'il fit former à l'entrée ; mais Palnatok vint au secours de Suénon avec vingt-quatre navires. Il avait mouillé, sans être aperçu, derrière un des caps qui formaient ce golfe. Etant descendu à terre, il aperçut Harald couché sur son manteau, il lui tira une flèche et le tua. Par ce coup, il fraya à Suénon un chemin au trône de son père. Palnatok n'avait noué toute cette intrigue que pour venger la mort de son oncle que Harald avait fait assassiner.

Suénon ne fut pas plutôt affermi dans sa souveraineté, qu'il entra en guerre avec le roi de Norwége, à l'occasion de Sigride, belle-mère du roi de Suède, dont il sera parlé dans l'histoire de la marine des Suédois. Les hostilités de Suénon contre l'Angleterre occupèrent une grande partie de son règne. Ethelred, roi des Anglais, était un prince que ses débauches rendaient fort méprisable à ses sujets et peu redoutable à ses voisins. Sa vie oisive et molle attira les Danois dans ses Etats, où ils pénétrèrent fort avant. Le succès ayant animé leur courage, ils allèrent assouvir leur avarice jusque dans les provinces les plus reculées. Ethelred, qui ne se sentit pas assez de courage pour les chasser par la force, les fit sortir par composition. Il s'engagea à leur payer un tribut, ce qui les détermina à retourner chez eux. Ce traité fait entre les rois d'Angleterre et de Danemark ne fut qu'une suspension de guerre ; car l'année suivante les Danois, dont la piraterie était la passion dominante, retournèrent en Angleterre avec une nouvelle flotte et y exercèrent de grands ravages. Ethelred, alarmé des progrès rapides que les Danois faisaient sur ses Etats, équipa une flotte pour en arrêter le cours. L'amiral anglais voyant sa flotte en présence de celle des Danois, s'y joignit au lieu de la combattre, et leur offrit ses services pour la conquête de l'Angleterre. Les Danois, encouragés par ce nouveau renfort, pillèrent et saccagèrent une grande partie du pays. Ethelred conjura cet orage, comme le premier, par un tribut qu'il s'engagea de payer aux Danois, lesquels alors retournèrent chez eux.

Ethelred, au lieu de prendre des précautions contre l'infidélité et la barbarie des habitants du Nord, demeurait dans une imprudente sécurité et continuait à vivre dans une honteuse mollesse. Suénon, qui ne perdait point de vue la conquête de l'Angleterre, profita d'une circonstance si favorable : il mit en mer une flotte considérable et alla jeter l'ancre sur la côte orientale de cette île. Il n'eut pas plutôt mis ses troupes à terre, qu'il s'empara sans obstacle de plusieurs provinces et alla mettre le siége devant la ville de Londres. Il ne put cependant la forcer, le courage des habitants, qui se battirent en désespérés, la déroba à sa valeur. Pour se dédommager, il alla mettre d'autres provinces sous son obéissance. Ethelred vint encore à bout de sauver le reste de ses Etats à prix d'argent : il donna à Suénon une forte somme qui le détermina à rentrer en Danemark.

Si Ethelred ne put montrer de la valeur aux Danois, il leur donna une grande preuve de cruauté : il fit égorger dans une même nuit tous ceux de cette nation qui étaient restés dans ses Etats, sans aucun égard pour l'âge ni pour le sexe. Suénon ne fut pas longtemps à venger le massacre des siens. Il fit voile pour l'Angleterre, où il pilla, brûla et saccagea les plus belles provinces. Les Anglais, dont le courage avait été allumé par tous ces excès, lui livrèrent une bataille dans laquelle ils furent presque tous taillés en pièces. Quelques affaires rappelèrent Suénon en Danemark ; mais il en repartit bientôt pour retourner en Angleterre, où il commit de nouvelles cruautés. Les misères qui désolaient cet infortuné royaume réveillèrent un peu Ethelred : il mit une armée sur pied contre les Danois ; mais retombant bientôt dans sa mollesse naturelle, il eut recours à son moyen ordinaire, à un tribut considérable pour faire sortir Suénon, qui revint encore deux fois, jusqu'à ce qu'enfin les Anglais épuisés et sentant la faiblesse du gouvernement, crurent devoir reconnaître et reconnurent en effet ce conquérant pour leur roi. Il obligea bientôt Ethelred à aller chercher un asile en Normandie, chez le duc son beau-frère. Suénon mourut quelque temps après.

L'histoire des temps qui suivirent se trouve fort ténébreuse. Après la mort de Suénon, les Anglais rappelèrent Ethelred. Il se rendit en Angleterre avec des troupes que lui donna le duc de Normandie. On l'y reçut avec de grandes démonstrations de joie, et il fut proclamé roi. Canut, fils de Suénon, après la mort de son père, ayant

rassemblé des vaisseaux, fit voile pour le Danemark, dont son frère Harald occupait le trône.

La couronne eût été bientôt le sujet d'une grande inimitié et d'une rupture entre les deux frères, si Canut ne fût venu à former des projets sur l'Angleterre. Il se promit d'autant plus facilement la conquête de ce royaume, qu'il y avait ménagé des intelligences. Aidé des forces que lui donna son frère, qui était ravi de l'éloigner, il partit des ports du Danemark avec une flotte de mille vaisseaux, bien équipés et chargés de troupes de débarquement. Il opéra sa descente en Angleterre, y mit tout à feu et à sang, et y affermit enfin sa domination. Il renvoya sa flotte en Danemark, où il se rendit lui-même quelque temps après, et revint ensuite en Angleterre.

Canut pensa sérieusement à faire valoir les droits qu'il croyait avoir sur le royaume de Norwége. Il y envoya une flotte considérable; mais ses vaisseaux furent dispersés et ses troupes maltraitées. Cet insuccès ne le rebuta point; il y retourna l'année suivante, et tout réussit au gré de ses désirs. A peine fut-il entré dans la Norwége, qu'il en fut proclamé souverain. Après cette révolution, Canut repassa en Angleterre; mais, pendant cette absence, le roi de Norwége remonta sur le trône, avec autant de facilité qu'en avait eu Canut à l'usurper. Olaüs, c'était le nom de ce roi, étant mort, Canut retourna en Norwége, avec une flotte de cinquante vaisseaux, et se fit de nouveau reconnaître roi par les états du royaume. Il se vit alors maître de l'Angleterre, du Danemark, de la Norwége et d'une partie de la Suède. Pour conquérir aussi l'Ecosse, il y envoya deux flottes nombreuses, mais sans succès.

La dernière expédition de Canut se fit en Normandie : il y passa avec une puissante flotte, et il y mourut. Son fils, Horde Canut, monta après lui sur le trône d'Angleterre; il mourut sans postérité. Le fils d'Ethelred fut mis à sa place, et dès lors cessa la domination danoise dans le royaume d'Angleterre.

Le Danemark fut possédé par Magnus, roi de Norwége. Il y aborda avec une flotte de soixante-douze vaisseaux bien armés, et fut reconnu pour roi par toute la nation. Magnus, ne voulant point quitter la Norwége, envoya en Danemark Suénon avec le titre de vice-roi. C'était un jeune prince, doué des qualités les plus capables de se faire aimer et estimer. Il se concilia sans peine les cœurs et les esprits des Danois, et

s'en fit reconnaître roi. Magnus arma puissamment contre Suénon. Après plusieurs attaques qui ne furent point décisives, Magnus, avec une armée navale, alla chercher Suénon qui commandait la sienne. Les deux flottes se battirent avec un égal acharnement. Suénon, ayant eu son vaisseau si vivement attaqué qu'il était sur le point de couler, fut obligé de passer sur un autre. Cet échec découragea tellement ses gens, qu'il fut battu. Il lui en coûta cinq vaisseaux et beaucoup de monde. Il se retira dans les ports de Zélande. Sa fuite remit Magnus en possession du trône de Danemark.

Les affaires de Magnus l'ayant appelé en Norwége, Suénon profita de son absence et rentra en Danemark, où il fut bien accueilli. Au premier bruit de cette révolution, Magnus se mit en mer et rencontra la flotte de Suénon, plus nombreuse que la sienne ; mais si Suénon avait plus de vaisseaux, Magnus en avait de meilleurs et des troupes plus aguerries. Le combat entre leurs flottes s'engagea sur le soir, et l'on passa toute la nuit à se tirer des flèches. Au point du jour, on recommença avec une fureur égale, mais avec un succès différent. Suénon fut encore battu et obligé de s'enfuir. Magnus le poursuivit, et revint chargé de riches dépouilles. Sa victoire rendit les affaires de Suénon désespérées ; mais sa mort, qui arriva bientôt après, remit à ce dernier, pour la troisième fois, la couronne de Danemark sur la tête.

Harald, oncle de Magnus, arma puissamment sur mer pour faire valoir ses droits sur cette couronne : il fit deux descentes et de grands ravages en Danemark. Suénon, de son côté, équipa une flotte et invita son rival à décider leur différend par un combat naval. Harald y consentit et se trouva au rendez-vous ; mais Suénon y manqua. Harald continua son pillage et chargea soixante vaisseaux d'un riche butin.

Suénon mit alors en mer une formidable escadre, alla chercher l'ennemi et le rencontra. Harald, dont les vaisseaux étaient extrêmement chargés de butin et d'équipages, se voyant peu en état de tenir contre une flotte fraîche et bien montée, prit la fuite. Lorsqu'il se voyait serré de près par l'ennemi qui le poursuivait, il lâchait une partie de sa riche cargaison pour amuser les Danois. Suénon, s'apercevant de l'artifice, le fit connaître à ses soldats, qui ne donnèrent plus dans ce piége. Harald, alors, employa une autre ruse : il fit vider tous les tonneaux de bière et de farine de sa flotte, fit amarrer dessus les prisonniers qu'il

avait faits, et les fit jeter à la mer. Les cris de ces malheureux attendrirent les Danois, qui aimèrent mieux sauver leurs compatriotes que de continuer la poursuite de l'ennemi; ce qui donna à Harald le temps de se sauver.

Au printemps suivant, les Norwégiens se remirent en mer. Suénon alla au-devant d'eux avec une flotte de trois cents voiles. Les Norwégiens furent d'abord épouvantés d'un si grand nombre de vaisseaux; mais rassurés par un discours que Magnus prononça avec beaucoup de fermeté, ils se disposèrent au combat. Magnus donna le commandement de son aile droite et de son aile gauche à deux de ses généraux, et se mit au corps de bataille. Suénon observa le même ordre. Dans chaque armée, il y avait, outre les ailes et le corps de bataille, des vaisseaux qui étaient destinés uniquement à porter du secours suivant le besoin. C'est par ces vaisseaux que commença l'affaire. Le chef qui commandait ceux de Norwége attaqua et repoussa si vivement les Danois, qu'il les mit en déroute; il les aurait défaits entièrement, si, averti que l'aile droite qu'il avait à couvrir était en danger, il n'eût accouru pour la remettre.

Le plus fort du combat se passa pendant la nuit. A la pointe du jour, la confusion se trouva parmi les navires de Suénon. Harald, qui s'en aperçut, tomba brusquement sur son vaisseau, qu'il avait en tête et s'en rendit maître. Tous les hommes qui le montaient périrent les armes à la main, ce qui fit croire aux Danois que Suénon était mort. Pourtant il s'était sauvé seul. La consternation se jeta parmi eux, tandis que l'ardeur des Norwégiens augmenta si bien, qu'ils mirent leurs ennemis en fuite et remportèrent une victoire complète. Cette victoire ne fut pourtant pas décisive, les vainqueurs ayant presque autant perdu que les vaincus. C'est pourquoi les deux rois, voyant qu'ils ne se battaient qu'en pure perte, préférèrent à la continuation de la guerre un traité de pacification.

Suénon jouissait du repos, lorsque les Anglais, mécontents de leur roi, lui offrirent la couronne. Flatté de ces dispositions, il leur envoya une flotte de trois cents vaisseaux. Le général danois fit d'abord de rapides progrès; mais gagné par l'argent et les présents du roi d'Angleterre, il se rembarqua et retourna en Danemark.

Harald succéda à Suénon; mais il ne régna pas longtemps. Canut,

après lui, se vit à peine sur le trône de Danemark, qu'il forma le projet de conquérir l'Angleterre; il fit un prodigieux armement pour cette entreprise, mais elle échoua.

Ces deux derniers rois étaient fils de Suénon : quatre autres de ses enfants leur succédèrent, et après eux régna Eric IV. Il avait été chef d'une révolte suscitée contre Nicolas, le dernier des enfants de Suénon, à qui il succédait, et avait remporté sur sa flotte une victoire signalée. A peine fut-il sur le trône, qu'il se vit inquiété par les Vandales. Il alla contre eux avec une flotte de onze cents vaisseaux, et mit tout à feu et à sang dans leur pays.

Eric porta ensuite ses armes en Norwége, contre le roi Magnus, qui avait répudié sa nièce : il s'y rendit avec sa flotte, et prit une ville qu'il pilla, rasa et brûla. L'année suivante, il fit voile pour la Norwége avec une nouvelle flotte : il battit Magnus et le fit prisonnier. Il employa encore son escadre la même année pour apaiser une sédition élevée contre lui. Peu de temps après, il mourut assassiné.

Eric V fut proclamé roi : obligé d'abord d'avoir toujours les armes à la main, il se livra ensuite à une si grande oisiveté, qu'il devint méprisable à ses sujets. Les Vandales en profitèrent et se répandirent dans la mer Baltique. Après s'être présenté devant eux, il prit la fuite : quelques autres disgrâces jointes à celle-ci le dégoûtèrent du monde, et lui firent quitter le sceptre pour se retirer dans un monastère.

Le Danemark, après la retraite de ce prince, se trouva déchiré par deux factions, celle de Canut et celle de Suénon, qui se disputèrent la couronne. Chacun avait un nombreux parti et des vaisseaux en mer. Ils suspendirent néanmoins leurs hostilités et unirent leurs forces contre les Slaves, qui faisaient dans le pays d'épouvantables ravages; mais la jalousie de ces deux compétiteurs empêcha le succès qu'ils s'étaient promis. La flotte de Suénon fut surprise par les Rugiens; Canut perdit aussi beaucoup de vaisseaux. Les actes d'hostilités recommencèrent entre les deux rivaux, et l'avantage resta à Suénon, qui força Canut de sortir du royaume.

Les Vandales donnèrent aussi de l'occupation à Suénon, qui les repoussa d'abord lui-même avec vigueur. Dans la suite, il permit à tous ses sujets d'exercer la piraterie, croyant instituer par là le véritable remède contre les entreprises de ces brigands. Plusieurs aventuriers

se livrèrent effectivement à ce métier; puis il se forma une compagnie d'armateurs qui établirent des maximes et des lois pour rendre les courses sûres, ou du moins pour en diminuer les dangers. C'est ainsi qu'ils ne chargeaient leurs vaisseaux que de choses absolument nécessaires; ils veillaient beaucoup et mangeaient peu; toujours alertes et attentifs, ils étaient rarement surpris; jamais les victoires ne leur coûtaient cher, car ils ne s'opiniâtraient point à les remporter. Ils partageaient également les prises, et le premier du vaisseau n'avait pas une portion plus forte que le dernier. Chaque navire n'était monté que de vingt-deux hommes. Ces armateurs, par la stricte observation de la police qu'ils avaient établie, se rendirent très-redoutables: ils enlevèrent des flottes nombreuses, et particulièrement une escadre de quatre-vingt-deux voiles, et firent cesser entièrement les désordres et les brigandages des Vandales.

Canut, sorti du Danemark, ne songea qu'aux moyens d'y rentrer. Pour y parvenir, il s'associa avec Waldemar, jeune prince d'un grand mérite, qui, forcé par les mauvais traitements de Suénon, en avait abandonné le parti.

Ces deux princes ligués armèrent puissamment sur mer, obligèrent Suénon à se retirer dans la Saxe, et se firent proclamer rois de Danemark.

Suénon, fugitif, ne perdit ni l'espérance de regagner le sceptre qu'on venait de lui enlever, ni le temps pour se préparer à cette entreprise. Il se fit des alliés, et implora surtout le secours des Vandales, ces terribles brigands, et ses anciens ennemis; ils lui fournirent une nombreuse et puissante flotte. Avec ce secours et les troupes de terre qu'il sut rassembler, il se disposait à rallumer la guerre dans le Danemark, et à pousser ses deux concurrents avec toute la vigueur possible, lorsque Wademar, conservant le souvenir des maux qui naguère avaient désolé le Danemark, et effrayé de ceux qui le menaçaient encore, proposa une conférence pour travailler à la paix. La proposition fut acceptée, et Waldemar nommé arbitre du traité : il décida que le royaume serait divisé en trois parties égales, en faveur des trois prétendants, ce qui fut exécuté.

Suénon, souffrant impatiemment de voir sa couronne ainsi partagée, conspira contre ses deux rivaux; il les fit poignarder dans un

repas : Canut fut tué ; Waldemar s'échappa des mains des assassins, tout sanglant et grièvement blessé. Suénon le poursuivit avec ses troupes, pour ne pas lui laisser le temps de se fortifier ; mais Waldemar s'étant mis promptement en défense, les deux rivaux se trouvèrent chacun à la tête d'une armée. Le combat fut bientôt engagé ; Suénon fut défait, pris et décapité.

Waldemar, seul roi de Danemark, mit en mer une escadre pour aller venger le royaume des ravages qu'avaient faits les Sclaves et les Vandales ; mais son conseil le détermina à la faire rentrer sans avoir rien entrepris. Les Vandales ayant recommencé leurs brigandages, ils forcèrent Waldemar à aller contre eux. Avec une flotte de deux cent soixante vaisseaux, il cingla vers l'île de Rugen ; mais étant en pleine mer, et ne croyant pas pouvoir y aborder, parce que le jour était sur son déclin, il prit une autre route, ce qui lui fit manquer sa descente, car il avait le vent favorable. Il eut lieu de se repentir de cette faute : la nuit suivante il fut surpris d'une tempête qui dispersa sa flotte ; ses navires furent battus pendant quatre jours, chassant sur leurs ancres, et ne pouvant entrer dans aucun port ; il en périt beaucoup. Le vent s'étant apaisé, on remit à la voile ; mais une seconde tempête plus violente encore s'éleva. Le roi, dont le vaisseau faisait eau de toutes parts, fut obligé de monter sur un autre. Plusieurs bâtiments furent submergés, d'autres se sauvèrent dans les ports voisins, et la flotte se trouva réduite à soixante voiles. Waldemar, avec ce petit nombre, alla mouiller dans une rade de l'île de Rugen, et opéra ensuite une descente sur le continent qui est vis-à-vis de l'île. Pendant qu'on pillait le pays, la flotte combattit contre les vaisseaux rugiens qui vinrent l'attaquer ; mais comme le nombre de ces navires augmentait continuellement, Waldemar fit rembarquer ses gens, qui avaient fait un riche butin, et reprit la route du Danemark.

Deux ans après cette expédition, Waldemar en fit une autre dans la même île de Rugen : il débarqua du côté du nord, ravagea le pays, recueillit un riche butin, et fit périr un grand nombre de barbares.

Son ambition était d'exterminer les Vandales : il fit contre eux l'année suivante un prodigieux armement sur mer : il le composa de tous les vaisseaux que purent fournir les îles du royaume, ce qui forma une flotte que les historiens appellent *terrible*. Waldemar, pour assurer

le succès de son entreprise, se lia avec le duc de Saxe. L'armée de terre se mit en marche et était côtoyée par la flotte. Les Vandales, effrayés, se soumirent à Waldemar, qui leur fit signer un traité. En suite ses vaisseaux retournèrent dans leurs ports.

Les Rugiens ne virent pas plutôt le roi éloigné, qu'ils tinrent peu de compte des promesses qu'ils lui avaient faites, ce qui l'obligea au printemps suivant à aller ravager encore leur pays. Il y retourna dans l'automne, et fit tant de dégâts dans l'île, que les habitants vinrent humblement lui demander la paix, qu'il leur accorda moyennant de l'argent et des otages.

Waldemar tira avantage pour la religion chrétienne d'une nouvelle révolte, mais qui fut la dernière des Rugiens, peuple idolâtre. Il fit une descente dans leur île, en assiégea la ville capitale, et, au moment de la prendre d'assaut, il ne reçut leur soumission qu'en ruinant leurs temples, brisant leurs idoles, et leur faisant promettre de renoncer à l'idolâtrie.

Il restait à Waldemar à purger la mer des pirates formidables et nombreux, qui non-seulement troublaient la navigation, mais encore désolaient les terres : il destina à cette entreprise la quatrième partie de ses vaisseaux, qui alla mouiller vers l'île d'OEland. Les Danois n'eurent pas plutôt jeté l'ancre, qu'ils apprirent que des forbans étaient dans le voisinage avec un certain nombre de navires : ils les allèrent attaquer; mais pleins d'ardeur, ils suivirent sur la côte les pirates qui la connaissaient mieux qu'eux, et où ils employaient souvent la ruse d'attirer ceux qui les poursuivaient, pour les faire échouer ou briser. Les Danois y furent exposés mille fois, quoique le roi, qui connaissait cette tactique, les eût bien prévenus d'être sur leurs gardes, et de ne point s'engager. Ils ne se tirèrent de ces dangers qu'avec beaucoup de valeur et d'habileté; ils prirent ensuite le large, bloquèrent les pirates dans le port où ils s'étaient réfugiés, de peur qu'ils ne se sauvassent pendant la nuit, et le lendemain les Danois firent une descente, attaquèrent les forbans, qui s'étaient retranchés, et les taillèrent tous en pièces. Enrichis de leur butin, ils reprirent la route du Danemark.

Waldemar entreprit encore quelques expéditions dans lesquelles il n'employa ses vaisseaux que pour le transport des troupes. Il mourut occupé d'une nouvelle tentative contre les Vandales. Il fut un des

plus grands rois qu'ait eus le Danemark. Deux fils, Canut et Waldemar, lui succédèrent l'un après l'autre.

Canut, dès le commencement de son règne, eut un démêlé avec l'empereur Frédéric Barberousse, à l'occasion de l'investiture de la principauté des Vandales. L'empereur voulait que Canut se rendît auprès de lui pour la recevoir, ce que celui-ci refusa. L'empereur, irrité, chercha les moyens de se venger, et se servit, pour ne pas le faire ouvertement, de Rogislas, duc de Poméranie, qu'il engagea à lui faire la guerre. En effet celui-ci assembla une flotte de cinq cents navires, et alla se présenter devant l'île de Rugen, dans l'espérance de la réduire bientôt; mais il trouva les habitants sur leurs gardes. Absalon, archevêque de Lunden, grand homme de guerre, qui avait rendu des services considérables à Waldemar, averti des desseins de Rogislas, avait rassemblé tous les bâtiments qu'il lui avait été possible de trouver, et s'approcha des Poméraniens. Comme ils allaient faire leur descente dans l'île de Rugen, un brouillard épais leur cacha son arrivée jusqu'à ce qu'il fût près d'eux, encore les ennemis prirent-ils ses vaisseaux pour une flotte auxiliaire.

Absalon profita d'une si belle occasion : il tomba sur les Poméraniens avec tant d'impétuosité qu'il les mit d'abord en fuite. Dix-huit de leurs plus gros bâtiments se servirent mutuellement d'écueil, et périrent avec leurs équipages; d'autres furent pris sans résistance. Absalon, avec sept navires, fondit sur le gros de la flotte de Rogislas et fit si belle contenance, que près de cent vaisseaux furent abandonnés. Trente-cinq bâtiments chargés de toute la noblesse de Poméranie se présentèrent deux fois devant Absalon, qui les mit deux fois en fuite. Ils furent obligés à la fin, pour se dérober à sa poursuite, de jeter leurs chevaux et leurs armes dans la mer.

Ce grand capitaine ne cessa de combattre que quand la nuit ne lui permit plus de continuer : il rejoignit alors sa flotte, abandonnant le pillage à ses troupes. Toute l'escadre ennemie tomba entre les mains des vainqueurs, excepté dix-huit vaisseaux qui furent submergés, et trente-cinq qui prirent la fuite. Cette défaite affaiblit à tel point les Vandales et les Slaves, que, dans la suite, ils ne purent rien entreprendre contre le Danemark. Canut, pour profiter de cette grande victoire, fit partir une seconde flotte qui, après avoir ravagé la Vandalie orientale,

retourna en Danemark; et ensuite une troisième, des plus formidables, puisqu'elle était d'environ sept cents vaisseaux et quatre-vingt mille hommes de troupes, dont les expéditions se bornèrent à prendre deux villes, Stettin et Wolgast, dans lesquelles on mit de fortes garnisons. Canut fit encore quelques armements et mourut peu de temps après, fort regretté.

Waldemar remplaça dignement son frère. Ce prince eut d'abord quelques guerres à soutenir; la marine y fut employée seulement pour le transport des troupes. Il porta ensuite ses armes en Livonie, où il conduisit une flotte de cinq cents gros vaisseaux et d'autant de petits bâtiments : il y remporta une grande victoire, et soumit tout le pays. Le comte de Schwerin lui fit, dans la suite, éprouver quelques traverses dont il ne put se venger; mais il n'en mourut pas moins comblé de gloire.

Waldemar, avant de mourir, avait partagé ses Etats entre ses quatre enfants, croyant, par cette disposition, assurer leur tranquillité et prévenir les troubles dans son royaume; mais ce fut ce partage même qui en occasionna. Christophe, le dernier survivant des quatre frères, se trouva un nombre infini d'ennemis : les rois de Suède et de Norwége se liguèrent contre lui. Les Norwégiens, avec une flotte de trois cents vaisseaux, vinrent ravager et piller les côtes de Halland. Les comtes de Holstein et de Brandebourg l'attaquèrent d'un autre côté : la flotte de Lubeck, pour favoriser leur invasion, vint infester la côte de Scanie; et un seigneur, nommé Meldorp, désolait le cœur du royaume. Quelques princes de l'Empire, touchés des malheurs du Danemark, ménagèrent une paix générale : Christophe laissa la couronne à son fils.

Eric, roi à l'âge de dix ans, eut de grands démêlés avec le clergé de son royaume. Jarimar, prince de Rugen, qui en soutenait le parti, arma une flotte et fit une descente en Zélande, où il tailla en pièces les troupes du roi. Enflé de ce succès, il marcha droit à Copenhague, qu'il prit d'assaut, en fit raser la forteresse, et alla s'emparer de Bornholm; mais dans le temps qu'il se disposait à retourner dans son île, chargé de riches dépouilles, il fut tué d'un coup de couteau par une femme. Pendant la minorité du roi Eric, la reine mère gouverna l'Etat. Sous sa majorité, il ne se passa rien de considérable sur mer. Ce prince mourut assassiné.

Eric, son fils, lui succéda à l'âge de douze ans. La recherche des meurtriers de son père occupa les commencements de son règne. Il eut à soutenir les hostilités du roi de Norwége, qui envoya à quatre reprises différentes une escadre ravager ses Etats. Waldemar, duc de Sleswick, vint aussi les insulter avec une flotte considérable; mais il ne le fit pas impunément : Eric arma et alla au-devant de lui. Il le rencontra dans le détroit de Gronsunde. Le roi de Danemark remporta enfin la victoire, longtemps disputée : les vaisseaux de Waldemar furent dispersés, quelques-uns pris, et d'autres coulés.

La souveraineté de la ville de Rostock fut offerte à Eric par le comte Nicolas, qui en était possesseur, et qui se rendit son vassal pour se ménager de l'appui contre les margraves de Brandebourg, qui lui faisaient la guerre. Eric, ravi de pouvoir recouvrer un pays qui avait été soumis à ses prédécesseurs, passa avec une flotte nombreuse dans la Vandalie. Pour empêcher les habitants de Rostock de tirer des secours de la mer Baltique, et les contenir, il fit construire une forteresse à l'embouchure de la rivière de Warnow.

Le roi invita plusieurs princes de l'empire pour leur donner à Rostock un spectacle de tournois; mais les habitants en ayant pris ombrage, refusèrent l'entrée de leur ville à ces seigneurs, ce qui obligea Eric à faire célébrer la fête dans le voisinage. Mécontent de ce procédé, le roi, de retour dans ses Etats, prépara une puissante flotte sur laquelle il partit pour aller faire le siége de Rostock : il s'en tint néanmoins seulement à fermer tout à fait le port de cette ville en faisant enfoncer des vaisseaux remplis de pierres à l'embouchure de la rivière, et construire deux forteresses pour en défendre les approches.

Eric ne fut pas plutôt retiré, que les habitants de Rostock s'emparèrent des forteresses qu'il avait bâties, les démolirent et construisirent à leur place une tour où ils mirent garnison. Ils parvinrent à dégager l'embouchure de leur rivière, se liguèrent avec leurs voisins, mirent une flotte en mer, avec laquelle ils allèrent ravager des îles et des côtes soumises au roi de Danemark, et s'en retournèrent chargés de butin.

Eric partit bientôt après avec une flotte puissamment armée : il s'empara de la tour bâtie à l'embouchure de la rivière, et y fit élever quatre ouvrages bien fortifiés; ensuite il fit le siége de la ville. Dans le

temps qu'il la pressait vivement, des événements imprévus l'obligèrent de repasser en Danemark ; mais comme le siége n'en devait pas être pressé avec moins de vigueur, les habitants implorèrent sa clémence, et ce prince plein de bonté, se contenta de leur soumission.

Le roi de Danemark, aussi fidèle à ses alliés que bienveillant pour ses sujets, envoya une flotte à Witillas, prince de Rugen qu'il avait reçu sous sa protection. Les habitants de Stralsund commettaient des hostilités contre ce prince : le secours d'Eric les fit bientôt cesser.

Eric mourut après trente-trois ans de règne. Comme il ne laissait point d'enfants, il exhorta les grands du royaume à ne pas faire tomber l'élection d'un successeur sur Christophe, dont il connaissait l'incapacité. Ce fut pourtant lui qui fut placé sur le trône, mais à des conditions qui bornaient son autorité, et qu'il viola quand il fut le maître, non sans exciter la révolte de ses sujets. Ils firent une ligue contre lui et son fils qu'il venait d'associer à la royauté, les en déclarèrent déchus, et coururent de toutes parts aux armes. Christophe envoya son fils vers eux, afin de les calmer ; mais celui-ci fut enveloppé et fait prisonnier. Christophe, outré de cette injure, se fortifia du secours de quelques princes voisins, et avec les vaisseaux qu'ils lui fournirent il s'empara de Wardingbourg. Il la rendit par capitulation aux mécontents. Il fut obligé de se retirer avec sa flotte dans l'île de Falster où on le renferma avec des vaisseaux. Ce qu'il put obtenir de plus avantageux fut de se retirer à Rostock : les mécontents alors déclarèrent le trône vacant et élurent pour roi le jeune Waldemar, duc de Sleswick.

Christophe ne fut pas plutôt retiré, que le royaume fut en proie à l'avarice et à l'ambition des seigneurs du pays et des étrangers : il fut démembré et pillé ; chacun voulut en avoir une portion ; et la désolation où il se trouva engagea ceux qui avaient chassé Christophe à le rappeler. Ce prince remonta donc sur le trône ; mais il y fut agité de mille traverses jusqu'à sa mort, qui arriva à Nikoping, dans l'île de Falster.

Il est aisé de comprendre qu'après un règne aussi infortuné, le Danemark se trouva dans un état déplorable : la peste, la famine et la guerre semblèrent l'affliger à l'envi, pendant sept années d'intrigues qu'il fût victime de l'ambition de quelques seigneurs de la maison de Holstein. Enfin Waldemar, l'aîné des enfants du roi Christophe, prince d'une grande espérance, monta sur le trône : il avait été élevé à la cour

de l'empereur Louis de Bavière, au service duquel il avait fait ses premières campagnes. Quoiqu'il ait eu bien des affaires sur les bras, la marine n'y eut d'autre part que pour transporter des troupes et faire quelques descentes dans des îles. Il mit encore une flotte en mer pour aller ravager les terres du Mecklenbourg.

Un des événements les plus remarquables du règne des Waldemar est le différend qu'il eut avec les villes hanséatiques. On sait que la Hanse teutonique commença en 1254, lorsque les villes de Lubeck, de Brunswick, de Dantzick et de Cologne s'alliant, firent une ligue offensive et défensive, et se rendirent communs leurs priviléges et leur droit de bourgeoisie. Le commerce florissant de ces villes liguées, les heureux succès de leur alliance, la constante fidélité dans leur union, excitèrent en un grand nombre d'autres villes le désir d'entrer dans cette confédération. Il y en eut soixante-douze qui prirent ce parti. Les villes maritimes de la mer Baltique étaient de ce nombre. Celles-ci entrèrent en guerre avec Waldemar; voici à quelle occasion : Magnus, roi de Suède, avait entrepris de se rendre absolu dans son royaume; mais il trouva de grands obstacles de la part de ses sujets, jaloux de leur liberté. Les habitants des îles de Gothland et d'OEland furent ceux qui lui causèrent le plus d'embarras. Alors, Magnus engagea Waldemar, son allié, à prendre les armes contre eux.

Le roi de Danemark alla commencer les hostilités dans l'île d'OEland, où il tailla en pièces quinze cents hommes. Il fit aussi une expédition dans l'île de Gothland, où s'étant rendu maître de la campagne, après avoir défait dix-huit cents hommes en trois batailles, il s'approcha de Visby, ville capitale de l'île, pour en faire le siége. Les habitants de cette ville, la plus commerçante du Nord, ouvrirent leurs portes au vainqueur pour éviter le pillage et l'incendie. Waldemar y entra, et sans avoir égard aux prières qu'on lui fit de conserver la ville, il fit abattre une partie de ses murs, y entra par la brèche avec son armée, fit un riche butin et s'en retourna avec ses vaisseaux, à l'exception d'un navire chargé d'ornements d'église, de vases d'or et d'argent, et de précieuses marchandises, qui fit naufrage.

Les villes maritimes de la mer Baltique, dont Visby était l'entrepôt, s'intéressèrent à son désastre. Elles résolurent de faire la guerre aux Danois, armèrent puissamment, et donnèrent le commandement de leur

flotte au roi de Norwége, au duc de Mecklenbourg, au comte de Holstein, et à quelques autres princes qu'elles avaient fait entrer dans le nombre de leurs alliés. La régence de Lubeck arma seule des vaisseaux dont elle donna le commandement à son consul. Les confédérés vinrent attaquer Copenhague, prirent la citadelle et la ville, et la pillèrent. Ils allèrent ensuite mettre le siége devant Helsimbourg; mais, pendant qu'ils pressaient cette place, Waldemar, avec sa flotte, alla attaquer la ville de Lubeck, et la maltraita : il prit six de ses vaisseaux et en brûla quelques autres, ce qui fit lever le siége de Helsimbourg. Il y eut encore quelques hostilités, qui furent terminées par un traité de paix et de commerce entre Waldemar et les villes hanséatiques.

Waldemar eut un autre démêlé avec les villes hanséatiques de la Germanie. Ces villes étaient situées dans la Vandalie, dans la Poméranie, dans la Prusse, en Livonie, en Saxe, en Westphalie, dans la Gueldre, dans le pays de Clèves, dans l'Overissel et dans la Frise. Ces villes, associées avec celles de la mer Baltique, ne pouvaient point conséquemment ne pas prendre intérêt au traitement qu'avait éprouvé Visby : elles tinrent une assemblée générale à Cologne, dans laquelle il fut résolu de faire la guerre au roi de Danemark, afin de poursuivre la réparation du préjudice qu'il avait causé dans son expédition contre Visby. Ces villes, si puissantes par leur confédération qu'elles faisaient trembler les plus puissants souverains, mirent une formidable flotte en mer. Waldemar en fut alarmé, et ne conjura l'orage que par des négociations et des traités.

Le roi de Danemark ne fut pas plutôt sorti de cet embarras, qu'il se vit sur les bras des affaires bien plus difficiles. La noblesse de Jutland se révolta, à l'occasion d'impôts dont il la voulut charger. Beaucoup de peuples, et presque tous les princes voisins, qui croyaient avoir à se plaindre de Waldemar, se joignirent à elle, et la conjuration devint si grande, que le prince fut obligé de quitter ses États. Il se réfugia auprès de l'Empereur, et de là sollicita la protection du pape Grégoire XI, qui ne prit point ses intérêts à cœur autant qu'il le désirait.

Waldemar mourut peu de temps après. Ce prince n'ayant point laissé d'enfants mâles, les Danois élurent pour roi Olaüs, fils de sa fille Marguerite, qui avait épousé Haquin, roi de Norwége. On lui donna sa mère pour régente, jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner. Par la

mort d'Olaüs, les maisons royales de Suède, de Danemark et de Norwége se trouvèrent sans enfants mâles. Marguerite découvrit le moyen d'en réunir les couronnes sur sa tête.

Les intrigues du clergé, qu'elle sut gagner par ses caresses et ses libéralités, la firent déclarer reine de Danemark. Veuve de Haquin, roi de Norwége, et déjà régente de ce royaume pendant la minorité de son fils, elle eut aisément les voix pour le remplacer sur ce trône ; et les Suédois, comme on le verra dans l'histoire de leur marine, lui offrirent la couronne de Suède.

Elle publia d'utiles règlements pour la marine du Danemark, et fit fermer les nouveaux ports, parce qu'ils faisaient tort aux anciens. Elle ordonna qu'on eût tous les égards pour les matelots et les marchands étrangers ; elle décréta des peines très-sévères contre les pirates, et elle établit dans le Jutland un préfet et un juge souverain, pour tenir la main à l'exécution de ses règlements.

Marguerite, n'ayant point d'enfants, voulut prévenir l'ambition de ceux qui en auraient voulu à sa succession, et se nommer un successeur elle-même ; ce fut Eric, fils du duc de Poméranie, qu'elle fit élire en cette qualité et qu'elle épousa, ne craignant point de se donner un maître en se donnant un mari, car il était fort jeune. Elle mourut quinze ans après.

Quoique Eric eût eu le temps d'apprendre à régner d'une princesse qui en possédait l'art au suprême degré, il ne parut pas en avoir bien profité. Dès qu'il se vit seul possesseur des Etats de Marguerite, il entra en guerre avec les comtes de Holstein. Il mit en mer une belle flotte chargée d'un grand nombre de troupes, et alla faire son débarquement sur les côtes du duché de Sleswick, où il assiégea la capitale et Gottorp ; mais les comtes de Holstein, fortifiés de troupes auxiliaires, le repoussèrent si vivement, qu'il fut obligé de remonter sur sa flotte et de s'en retourner en Danemark.

Eric forma la même entreprise l'année suivante. Il mit une formidable flotte en mer, chargée de cent mille hommes, qui ne lui servirent qu'à prendre la ville de Sleswick et à assiéger Gottorp. Les comtes de Holstein, après lui avoir fait lever le siége de cette dernière place, et l'avoir obligé de s'en retourner en Danemark, reprirent Sleswick.

Les avantages des comtes de Holstein les rendant sourds à des pro-

positions de paix, Eric arma une nouvelle escadre, avec laquelle il fit une tentative inutile sur l'île de Femeren, d'où il vint ravager les environs d'Oldenbourg; et, se rabattant ensuite sur l'île de Femeren, il s'en rendit enfin maître, après avoir perdu plus de quinze cents hommes. Il y commit toutes les horreurs de la guerre.

Eric, voyant ses ennemis toujours opiniâtrés à refuser la paix, arma pour leur enlever l'île d'Alsen; mais tout conspira contre lui dans cette entreprise. Les troupes ennemies s'opposèrent à sa descente; le commandant de sa flotte mourut; une tempête dispersa ses vaisseaux, qui eurent bien de la peine à rentrer dans leurs ports. Eric, ne pouvant réussir par la force, parvint à rendre arbitre l'Empereur, qui jugea les différends.

Les comtes, peu satisfaits des décisions de l'Empereur, ne se disposèrent point à s'y soumettre; ils avaient eu l'adresse d'engager les villes de Vandalie à prendre leur parti et à quitter celui du roi. Les hostilités recommencèrent. Ces villes mirent en mer une escadre considérable, qui alla ravager les côtes du Danemark. Elles en avaient une autre qui croisait dans le détroit du Sund. Eric envoya contre celle-ci des vaisseaux, qui furent d'abord repoussés et dispersés; mais s'étant ralliés, ils vinrent attaquer de nouveau la flotte ennemie, qu'ils défirent entièrement. Ce succès fut suivi d'un autre : les vaisseaux victorieux aperçurent trente navires chargés de riches marchandises, appartenant à la ville de Lubeck; ils les attaquèrent et les prirent.

Les villes confédérées, irritées par ces disgrâces, expédièrent une escadre de deux cent soixante vaisseaux, qui alla attaquer Copenhague. On verra, dans l'histoire de la marine de Suède, quel fut le succès de de cette entreprise. Pendant que tout le Nord était en guerre, les Hollandais, toujours attentifs, résolurent de tirer profit de ces troubles; ce fut précisément ce qui les fit cesser. Ils allèrent commercer dans la mer Baltique, avec les Moscovites, les Livoniens et les Prussiens. Les villes de Vandalie, qui n'avaient rien à gagner dans la guerre qu'ils faisaient aux Danois, et qui avaient tout à perdre dans le commerce des Hollandais, ouvrirent les yeux sur leurs propres intérêts, firent une trêve avec le roi de Danemark, et, bientôt après conclurent la paix. Les comtes de Holstein se déterminèrent à prendre le même parti.

Le prince Jean, fils de Christian, se fit proclamer roi de Dane-

mark et de Norwége. Il sut, par un sage gouvernement, rendre ses peuples heureux, et par l'entretien d'une bonne flotte, rétablir la sûreté de la navigation, troublée par une infinité de corsaires français, anglais, écossais et autres.

Jean, ayant des vues sur le royaume de Suède, mit en mer une flotte considérable et la dirigea vers l'île d'OEland, qui fut pillée. Il s'y rendit lui-même, fit le siége de Calmar, qui capitula ; ravagea tout le pays ; et, pour ne pas donner à l'administrateur du royaume de Suède le temps de se reconnaître, il le suivit jusqu'à Stockholm, où il l'assiégea par mer et par terre. Il fut reconnu roi de Suède, et couronné par l'archevêque d'Upsal avec les cérémonies accoutumées.

Sténon-Sture, qui portait ci-devant la couronne de Suède, sous le titre d'administrateur, souleva les Suédois contre Jean, qui fit des tentatives inutiles contre eux. Il mit sur la mer Baltique une grande quantité de vaisseaux pour croiser sur ceux des villes hanséatiques, dont il n'avait pu s'assurer. Ils prirent d'abord un navire de Lubeck, chargé de riches effets. La régence, ayant inutilement employé ses sollicitations pour obtenir la restitution de ce bâtiment, fit équiper une flotte. Le roi de Danemark, pour résister à ces nouveaux ennemis, tira des secours de ses alliés. La régence, effrayée de ses préparatifs, mit bas les armes et retira ses vaisseaux, ce qui ne la préserva pas de la perte d'un autre vaisseau, qui fut enlevé par les Danois.

Jean, voyant la régence désarmée, tourna ses armes du côté des Norwégiens, aussi révoltés. Il envoya contre eux Christian, son fils, qu'il avait fait son successeur, et les fit rentrer dans le devoir ; après quoi il marcha en Suède. Sténon-Sture soutenait toujours son administration à la faveur de la guerre ; mais il mourut sur ces entrfaites.

Le roi de Suède ayant éprouvé l'inconstance de la ville de Lubeck, fit croiser dans la mer Baltique des vaisseaux qui enlevèrent plusieurs bâtiments appartenant à cette ville, et qui furent vendus avec leur chargement. Les Danois mouillèrent aussi en Finlande, où ils firent beaucoup de ravage, ainsi que dans l'île d'Aland.

La guerre allumée entre les Danois et les Suédois devenait de jour en jour plus sanglante. La ville de Lubeck, pour se venger de ses pertes, envoya au secours de la Suède cinq vaisseaux bien équipés et chargés de munitions. Elle y en envoya huit autres l'année suivante. Le roi de

Danemark, sensible à cette nouvelle insulte, mit vingt-quatre vaisseaux en mer pour troubler le commerce de la ville de Lubeck ; ils allèrent fermer l'embouchure de la Trave. Des bâtiments, qui ignoraient ce qui se passait, vinrent jeter l'ancre proche de la flotte danoise, qui s'empara du plus considérable et de trois autres : elle les aurait tous enlevés sans sa précipitation et son avidité.

Les habitants de Lubeck firent, par représailles, arrêter les marchands et les matelots danois qui étaient dans leur ville. Le roi de Danemark en fit autant à l'égard des marchands de Lubeck. Cette ville fournit un secours de dix-huit vaisseaux aux Suédois, ennemis des Danois, qui se vengèrent en faisant une descente près de la Trave, où ils pillèrent et brûlèrent des villages, et se retirèrent avec du butin.

Le roi demanda du secours aux Anglais et aux Ecossais, en leur donnant la liberté d'aller en course dans la mer Baltique, qui fut bientôt couverte d'armateurs, contre lesquels les Suédois et les villes hanséatiques n'osèrent plus tenir. Le roi envoya en même temps une puissante flotte en Finlande, qui y fit de fort grands ravages. En 1510, six vaisseaux de Lubeck ouvrirent la campagne par une descente dans l'île de Langeland, où ils firent beaucoup de dégâts. Le roi, pour réprimer ces hostilités, équipa une flotte, dans laquelle il fit entrer les navires marchands français, anglais et écossais qui étaient dans ses ports, après les avoir fait armer en guerre. La régence de Lubeck mit en mer une autre flotte, qui alla faire, dans l'île de Mone, une descente qui lui coûta bien du monde : cette flotte n'eut pas un plus heureux succès dans l'île de Langeland et devant Elseneur, d'où elle fut obligée de se retirer.

L'administrateur de Norwége, à la sollicitation des villes hanséatiques, se joignit aux Suédois contre le roi de Danemark, qui, ayant en tête tant d'ennemis puissants, redoubla ses efforts. Il assembla, dans le port de Copenhague, des vaisseaux de France, d'Angleterre et d'Ecosse, qu'il avait achetés; fit équiper en même temps tous les bâtiments répandus dans ses ports, et renouvela l'interdiction de tout commerce avec les villes hanséatiques. Ces villes, de leur côté, se mirent en état de se défendre et d'attaquer. Elles équipèrent une flotte de vingt-six voiles, qui fut mouiller devant l'île de Bornholm, d'où elle se retira après avoir fait quelque butin et brûlé plusieurs villages; elle prit ensuite la route de Calmar, assiégée par les Suédois. Renforcée de quelques vaisseaux

que fournit l'administrateur, elle alla brûler des villages le long des côtes, et mouiller devant l'île de Laland; mais les soldats qui la montaient ayant pris l'alarme, sur le bruit que la flotte du roi était en mer, forcèrent leurs officiers de les reconduire à Lubeck. Sur la fin de la campagne, huit vaisseaux du roi, et autant de cette régence, se battirent sans se faire de mal : les vaisseaux de Lubeck, qui avaient gagné les ports de Suède à la faveur de la nuit, ne reparurent plus le lendemain, et les Danois les cherchèrent inutilement.

Les hostilités continuèrent jusqu'à ce que le roi, ayant fait partir sa flotte pour aller chercher celle de Lubeck, et lui livrer bataille, les deux escadres se rencontrèrent près de Bornholm. Les Danois formèrent le centre de leur armée des plus petits vaisseaux, mirent les plus grands sur les ailes, et firent un corps de réserve de quelques bâtiments. La flotte de Lubeck suivit le même ordre. Les Danois commencèrent l'attaque avec tant d'impétuosité, qu'ils mirent d'abord cinq vaisseaux ennemis hors de combat; le commandant de Lubeck, animé par ce premier échec, vint fondre à son tour sur les Danois, mais sans garder de rang : il fit combattre tous ses vaisseaux à la fois. La confusion de cette armée gagna d'abord celle du roi, dont un des vaisseaux vint à être enlevé : ce fut un affront pour les Danois, qui les irrita de telle sorte, que bientôt l'escadre de Lubeck fut mise en fuite. La nuit déroba aux vainqueurs l'avantage de la poursuite. Le lendemain, les Danois, reconnaissant le champ de bataille dont ils étaient les maîtres, aperçurent trois vaisseaux de Stralsund, qui venaient à eux à pleines voiles, croyant venir joindre la flotte de Lubeck. Ces trois vaisseaux eurent beau prendre la fuite, après avoir reconnu leur erreur, les Danois les suivirent et les enveloppèrent : ils en prirent deux et le troisième échappa.

Peu s'en fallut que la flotte de la régence ne se dédommageât amplement de cette disgrâce. Les différends survenus entre les villes hanséatiques et la Hollande, au sujet du commerce de la mer Baltique, n'étaient pas encore réglés : la flotte de Lubeck attaqua un convoi de deux cent cinquante navires marchands hollandais, escortés par quatre vaisseaux de guerre, et s'en empara. Les quatre vaisseaux convoyeurs n'étant pas en état de disputer la victoire, allèrent promptement demander du secours à l'escadre danoise, qui, s'étant jointe à eux, fit voile vers la flotte de Lubeck, qui s'enfuit à son approche. Les Danois reprirent tous les bâti-

ments marchands, et auraient battu une seconde fois la flotte de la régence, si leur amiral n'eût été obligé de s'arrêter pour faire raccommoder son gouvernail; car ils prirent cette manœuvre pour le signal de cesser la poursuite des vaisseaux ennemis. Ces grands avantages rendirent les Danois maîtres de la mer Baltique.

L'année suivante, l'administrateur mourut, et Sténon-Sture II fut mis à sa place. La régence de Lubeck fit la paix avec le roi de Danemark. Cet accommodement détermina celui des Suédois, trop faibles sans la ville de Lubeck. Le roi Jean mourut peu après cette réconciliation. Son fils Christian, deuxième du nom, monta sur le trône. L'avarice et la cruauté formaient le fonds de son caractère; ni les lois, ni les priviléges, rien ne luifut sacré.

On verra, à l'histoire de la marine des Suédois, les événements qui le regardent, jusqu'à l'armement que firent contre lui les villes hanséatiques. Leur flotte était de trente vaisseaux, qui entrèrent dans le Sund. Après avoir essayé inutilement une descente aux environs de Copenhague, elle alla réduire en cendre la ville d'Elseneur. Cette tentative fut comme un signal de rébellion : il se fit un soulèvement général contre le roi, qui, pour contenir et préserver sa capitale, avait formé un camp de dix à douze mille hommes. Ses sujets en prirent l'alarme : ils craignirent qu'il ne se servît de cette armée pour verser en Danemark autant de sang qu'il en avait répandu en Suède.

Christian, aussi faible dans ses infortunes qu'il était fier dans ses prospérités, perdit la tête à ce malheur, et n'y chercha d'autre remède que la fuite. Il sortit du port de Copenhague avec vingt vaisseaux de sa flotte, qu'il chargea de ce qu'il avait de plus précieux. A peine fut-il en mer, qu'il fut battu d'une furieuse tempête, qui dura trois semaines et dispersa ses vaisseaux. Après avoir été réduit à la dernière extrémité, il alla mouiller au port de Weere, dans la province de Zélande; il tenta ensuite vainement de se faire des amis capables de le soutenir.

La fuite de Christian laissa libre le chemin du trône de Danemark à Frédéric, duc de Holstein, son oncle. Tout se déclara d'abord pour ce nouveau maître, excepté la ville de Copenhague, qu'il ne soumit qu'après un siége par mer et par terre. Affermi sur les trônes de Danemark et de Norwége, il songea aux moyens de régner sur la Suède; mais Gustave Ericson, qui jusque-là n'avait joui de l'autorité que comme admi-

nistrateur du royaume de Suède, fit convertir ce titre en celui de roi. Cette circonstance, jointe aux grandes qualités de Gustave, en fit un rival capable de faire perdre à Frédéric l'espérance de réussir dans son dessein. Trop politiques l'un et l'autre pour s'engager inconsidérément dans une guerre, ils ne se servaient d'abord que d'ambassadeurs et de négociations pour sonder leur force. Lorsque l'amiral Norbi, qui s'était retiré avec sa flotte dans l'île de Gothland, sous prétexte de la conserver à Christian, de gouverneur voulut s'en faire souverain, il commença par y exercer le métier de pirate : il y attira tous les corsaires, et, de concert avec eux, il infesta la mer Baltique. Bientôt il devint riche et fameux, au grand dommage des villes hanséatiques, lesquelles, pour y mettre un terme, firent proposer à Gustave de s'emparer de l'île de Gothland, ancien fief de la couronne de Suède. Elles appuyèrent leur proposition d'offre de vaisseaux pour passer ses troupes dans l'île, et d'une flotte pour tenir la mer, de peur que l'expédition ne fût troublée par Frédéric.

Gustave, pour empêcher que ces villes ne traitassent avec les Danois, accepta une proposition si avantageuse : il s'empara de l'île et fit assiéger Visby, la capitale. Norbi, se voyant pressé, envoya demander du secours au roi de Danemark, et s'engagea à le reconnaître pour souverain. Frédéric profita de ces dispositions si favorables à ses intérêts ; mais, n'espérant pas réussir par la force, il employa la négociation auprès des villes hanséatiques, à qui il fit offrir des conditions plus avantageuses que celles qu'elles pouvaient espérer de Gustave, et qu'elles acceptèrent. Après ce traité secret, Frédéric envoya vers l'île de Gothland des vaisseaux qui passèrent librement au milieu de ceux des villes hanséatiques, et débarquèrent des troupes qui entrèrent dans Visby. Peu de temps après toute l'île fut soumise et demeura aux Danois.

Pendant que les deux rois mettaient en œuvre l'un contre l'autre toute la finesse de leur politique, Christian, qui n'avait point renoncé à l'espérance de devenir maître des peuples sur lesquels il avait déjà régné, prit des mesures pour supplanter Gustave et Frédéric ; mais ceux-ci se réunirent et mirent contre lui chacun une flotte en mer. Celle de l'infortuné Christian fut battue dans le golfe de Bahus. Frédéric mourut peu de temps après.

La fin de son règne fut le commencement de beaucoup de troubles dans le Danemark : les démêlés qui régnaient entre le clergé et la noblesse, au sujet du luthéranisme qui faisait de grands progrès dans le royaume, et les différentes prétentions au trône, en furent la source. Les uns voulaient pour roi le prince Christian, fils aîné de Frédéric; d'autres penchaient pour son frère Jean. La régence de Lubeck se mit aussi sur les rangs, se flattant qu'en profitant des divisions du royaume, elle pourrait se rendre maîtresse de la couronne, et par là de tout le commerce de la mer. C'était l'article qui la flattait uniquement, car pour la couronne et le royaume de Danemark, dans la pleine confiance que le projet lui réussirait, elle les avait déjà vendus à Henri VIII, roi d'Angleterre, qui lui paya d'avance vingt mille écus.

L'élection de Christian se fit pourtant. Ses premiers soins furent de soumettre les pays qui ne l'avaient pas encore reconnu; les plus grands obstacles qu'il y trouva vinrent de la part de la régence de Lubeck. Il sentit alors que l'unique moyen de les vaincre était d'avoir des forces maritimes, et il porta toute son attention à s'en procurer : il obtint quatorze vaisseaux de Gustave, roi de Suède, qu'il avait mis dans ses intérêts; le duc de Prusse lui en donna quelques-uns; il lui en vint de Norwége; il en fit équiper d'ailleurs autant qu'il put. La flotte, ainsi composée, rencontra à la hauteur de l'île de Bornholm une escadre de vingt-quatre vaisseaux, du comte d'Oldenbourg, ligué avec la régence de Lubeck. L'escadre fut attaquée et maltraitée, mais la nuit la sauva. La flotte combinée, continuant sa route, rencontra et prit dix vaisseaux de Lubeck; elle s'empara aussi de quelques places, et alla mouiller devant Copenhague, dont Christian fit le siége par mer et par terre; car cette capitale du royaume ne lui était pas encore soumise. La place était vivement pressée et commençait à manquer de vivres, lorsque la régence de Lubeck y fit entrer quantité de petits bateaux chargés de munitions; mais la flotte danoise prit dans la suite de si bonnes mesures, que rien ne put plus y passer. Alors les habitants de Copenhague demandèrent du secours au comte palatin. Ce prince, se rendant à leurs désirs, passa promptement dans les Pays-Bas, et équipa une flotte; mais le roi de Danemark sut rendre ses préparatifs inutiles. La régence de Lubeck vint à s'ennuyer de la longueur d'une guerre ruineuse, et fit sa paix avec le roi de Danemark : la ville de Copenhague, dénuée de

son secours et de celui du comte palatin, se rendit à Christian après un an de siége, pendant lequel elle éprouva toutes les horreurs de la famine.

Deux puissants ennemis de qui Christian avait tout à craindre, firent succéder d'autres embarras à ceux qu'il venait de faire finir par l'heureuse réduction de tout le Danemark. L'un était l'électeur palatin, qui avait épousé Dorothée, fille de Christian II; l'autre, l'empereur Charles V, dont Christian II avait épousé la sœur, et à qui cet infortuné monarque avait cédé toutes ses prétentions sur les trois royaumes du Nord. Les rois de Suède et de Danemark, également menacés, s'unirent d'abord pour leur défense, et firent ensuite entrer dans leur confédération la France, qui alors était en guerre avec l'Empereur. Par cette ligue, la France devait fournir aux princes du Nord des hommes et des vaisseaux, et ceux-ci devaient interdire l'entrée du Sund aux ennemis de la France. Ce traité fut presque aussitôt exécuté que conclu. Le roi de Danemark fit arrêter des vaisseaux hollandais dans le Sund; la gouvernante des Pays-Bas, par représailles, fit arrêter six bâtiments danois dans ses ports, et tous les bâtiments et effets des bourgeois de Hambourg, parce qu'ils étaient dans les intérêts du roi de Danemark. Elle donna permission à ses sujets de courir sur les vaisseaux danois, ce qui couvrit en peu de temps la mer de pirates. Christian, qui s'était attendu à ces hostilités, mit en mer une flotte de quarante vaisseaux chargés de dix mille hommes, destinée à aller ravager la Hollande; mais, battue par une effroyable tempête, elle fut obligée de relâcher dans les ports de la Norwége.

Un traité que Christian fit avec l'Empereur, dont l'une des conditions était que la ville d'Amsterdam pourrait librement faire son commerce dans le Danemark et dans la Norwége, conclut la paix entre ces deux princes.

Christian n'ayant plus de sujet d'inquiétude pour la possession de ces deux royaumes, songea à joindre celui de Suède; mais une infinité de circonstances lui rendaient déjà ce succès difficile, lorsque le décret des états de Suède, qui déclarait le royaume héréditaire, lui en ôta tout à fait l'espérance. Il voulut qu'au moins la mémoire de ses prétentions sur ce royaume se conservât; c'est pourquoi il fit écarteler l'écu de ses armes de trois couronnes qui forment celles de Suède. Gustave en fit ses plaintes et s'en tint là.

Frédéric, fils aîné de Christian, fut le successeur de son père. Toutes ses expéditions maritimes se firent pendant la guerre qu'il eut avec Eric, roi de Suède, et sont rapportées au chapitre suivant.

Après la mort de Frédéric, Christian, son fils aîné, âgé de douze ans, fut proclamé roi de Danemark et de Norwége : on nomma quatre régents pour gouverner pendant sa minorité. La nature avait doué ce prince des plus excellentes qualités, et l'éducation y répondit parfaitement. Il ne fut pas plutôt majeur qu'il entra en guerre avec Charles IX, roi de Suède. Il commença les hostilités par le siége de Calmar, et Charles par celui de Christianstad. Celui-ci fit équiper dix-huit vaisseaux, qu'il envoya au secours du château de Calmar. Comme ils étaient à l'ancre près du port, neuf bâtiments de guerre les attaquèrent et les canonnèrent de manière qu'ils furent obligés de prendre le large, après avoir perdu bien du monde. La retraite de la flotte suédoise fut suivie de la reddition de Calmar.

Christian trouva dans le successeur de Charles un ennemi redoutable, qui, tout jeune qu'il était, montrait l'habileté des plus vieux capitaines. Le roi de Danemark, qui faisait la guerre dans le Gothland, avait des vaisseaux en mer qui désolaient les Suédois, sur les côtes de la Smalandie et de la Gothie orientale, et qui allaient porter l'alarme jusque dans Lubeck, qui faisait toujours un commerce considérable avec la Suède. L'amiral de Danemark, afin de le troubler, entreprit d'aller prendre ou brûler vingt navires chargés de marchandises pour la Suède : il ne réussit pas. Gustave-Adolphe, de son côté, fit venir quinze vaisseaux d'Ecosse ; mais dans le temps que tout paraissait disposé à la guerre, la paix se fit par la médiation du roi d'Angleterre, des Hollandais et des villes hanséatiques. Cette paix fut suivie de la suppression des droits que le roi de Danemark avait établis depuis la guerre de Suède, sur le détroit du Sund ; suppression à laquelle le roi ne se détermina, qu'à cause de la ligue formée contre lui, au sujet de ces droits, par les villes hanséatiques, les Hollandais et les Anglais, dont le commerce ne se pouvait plus faire librement, et à cause des sollicitations de l'Empereur, et des états même du Danemark.

L'Empereur avait ôté à l'électeur palatin le palatinat, pour le donner au duc de Bavière. Christian se mit à la tête des confédérés en faveur du comte palatin. Il fit longtemps la guerre dans la basse Saxe et dans

le Holstein; mais il eut presque toujours du désavantage sur terre. Il réussit mieux sur mer : fortifié des secours qu'il se ménagea par une nouvelle ligue avec les rois d'Angleterre et de Suède, et la république de Hollande, il mit en mer une flotte de quarante-sept vaisseaux de guerre, avec lesquels il alla s'emparer de l'île de Femeren; de là il passa à Ekelenford, qui lui ouvrit ses portes. Les Impériaux formèrent une escadre de dix-huit vaisseaux, avec lesquels ils se flattaient de surprendre les Danois; mais ils furent surpris eux-mêmes par une violente tempête, qui en submergea une partie; le reste de la flotte fut pris par les Danois.

Treize des vaisseaux de guerre de Christian enlevèrent, à l'embouchure de la Zuingue, qui se jette dans l'Elbe, quatorze navires chargés de vivres pour l'armée impériale; trois autres de ses vaisseaux s'emparèrent d'un port ennemi, dans lequel ils brûlèrent tous les bâtiments qui y étaient. Après ces petites expéditions, il fit voile avec sa flotte vers l'île de Rugen, où il tint bloqués huit mille impériaux, qui voulaient pénétrer en Zélande; de plus, il s'empara de l'île d'Usedom.

L'Empereur forma un plan, qui, s'il eût eu son exécution, aurait pu détruire le commerce des Danois et leur supériorité dans la mer Baltique, supériorité qu'il semblait, vu leur situation, que personne ne pouvait leur disputer. Ce plan était de créer un centre de commerce de l'Europe en Espagne. La cour de Madrid avait déjà établi, en 1624, un conseil souverain dans cette capitale, et une amirauté à Séville, où devait être le siége de la compagnie de commerce, dans laquelle toutes les puissances commerçantes étaient invitées d'entrer. Cette compagnie devait entretenir ordinairement vingt-quatre vaisseaux de guerre. En 1627, l'Empereur s'engagea dans cette société; il invita lui-même les villes hanséatiques, par les offres les plus flatteuses, à suivre son exemple; il sollicita les villes de Lubeck, de Dantzick et de Hambourg d'en faire autant, en leur proposant de grands avantages; il réitéra ses instances, en 1629, auprès d'elles, et en fit pour le même sujet au roi de Suède; mais ces démarches furent inutiles. Enfin, l'Empereur et le roi de Danemark, épuisés par une longue et ruineuse guerre, se virent obligés de faire la paix.

La tranquillité ne régna pas longtemps en Danemark; des démêlés entre Christian et la ville de Hambourg la troublèrent bientôt. Pour se

dédommager des frais de la guerre, le roi avait établi sur la rivière d'Elbe quelques impôts, ordonnant que tous les vaisseaux qui passeraient devant Gluckstadt vinssent mouiller à la rade de cette place, pour y payer les nouveaux droits. Afin de les y contraindre, il entretenait cinq vaisseaux de guerre, qui étaient toujours armés et à l'ancre dans cette rade. La ville de Hambourg, impériale et hanséatique, bâtie sur l'Elbe, craignant que, sous l'ombre de ce nouveau péage, on n'incommodât son commerce, pria Christian de supprimer l'impôt. Ce prince, sans égard à ces prières, le laissa subsister. Alors les Hambourgeois armèrent des vaisseaux, qui allèrent attaquer ceux qui veillaient devant Gluckstadt, en prirent deux et s'emparèrent d'un troisième, qu'ils rencontrèrent sur la rivière. Irrité de ces hostilités, le roi se mit en état de s'en venger; l'empressement des puissances qui voulurent être médiatrices ne purent le désarmer.

Les Hambourgeois, obligés de soutenir la guerre, mirent en mer trente navires, qui allèrent faire parade devant Gluckstadt des pavillons qu'ils avaient pris sur les vaisseaux danois; le canon ennemi coula à fond deux de leurs vaisseaux. Cependant Christian fit saisir dans ses ports tous les effets des habitants de Hambourg, et armer une flotte à Copenhague de trente-six vaisseaux de guerre, qui fit voile vers l'Elbe. Les Hambourgeois en équipèrent aussi une de vingt-deux navires, plus de vingt autres vaisseaux chargés de deux mille soldats, sans compter les matelots, et de sept brûlots; elle vint mouiller à l'embouchure de l'Elbe. La flotte danoise y arriva aussi, et attaqua celle de Hambourg; mais, après un combat d'une heure et demie, la nuit les sépara. On recommença le lendemain. La flotte hambourgeoise, qui avait le vent contraire, eut du désavantage : elle ne put se servir de ses brûlots, et fut obligée de se retirer vers Hambourg. Christian la suivit avec sa flotte jusqu'à Gluckstadt, où il arriva heureusement avec quarante-deux voiles. Il envoya quelques vaisseaux pour donner sur l'arrière-garde des Hambourgeois, à qui il en coûta quelques navires. Christian se disposait à traiter sans aucun ménagement la ville de Hambourg, lorsque l'Empereur proposa une suspension d'armes, que la médiation des États-Généraux, intéressés à rétablir la liberté de la navigation, fit heureusement suivre d'un traité qui concilia les deux partis.

Christian jouit à peine de la paix, que son ambition pour la couronne

de Suède se réveilla. Afin de la satisfaire, il fit une ligue avec le roi d'Espagne et le duc de Holstein. On convint d'entamer par la ruine du commerce, que les Hollandais faisaient au Levant et dans la mer Baltique. On devait, pour en venir à bout, acheter les marchandises en Perse, les conduire par les rivières de Moscovie, jusque dans la mer Baltique ; ouvrir un canal dans le Holstein, qui communiquerait à l'Océan, et interdire le commerce aux Hollandais dans la mer Baltique par un grand nombre de vaisseaux. Le roi de Danemark mit en bon état ceux qui étaient dans ses ports, et le roi d'Espagne équipa une nombreuse flotte. Avec toutes ces forces, on devait s'emparer de Stockholm; mais la flotte d'Espagne ayant été défaite aux dunes d'Angleterre, par l'amiral Tromp, ce projet s'évanouit entièrement.

Les Suédois formèrent à leur tour des entreprises contre le Danemark : ils vinrent faire dans le Jutland une irruption, sous les ordres du général Tortenson. Les Suédois, après avoir pris diverses places sur Christian, qui ne s'attendait pas à ces hostilités, allèrent avec leur flotte, composée de quarante-deux vaisseaux, et commandée par le général Flemming, à Christianpris, où était Tortenson, afin d'y concerter les opérations de la campagne. Les deux généraux résolurent de tenter une entreprise sur l'île de Femeren ; le débarquement s'y fit ; mais à peine les troupes furent elles à terre, que le roi de Danemark s'approcha de l'île avec une flotte de quarante-quatre vaisseaux, divisés en quatre escadres. Le roi, qui commandait la seconde, était sur le vaisseau *la Trinité,* et son amiral montait *la Patience.* À cette approche, les Suédois furent épouvantés ; leurs vaisseaux étaient dégarnis, et leurs troupes en confusion dans l'île. Si Christian les avait attaqués d'abord, il les aurait entièrement défaits ; mais il leur donna le temps de se rembarquer et de se ranger en bataille. Il fit commencer le combat par son amiral, qu'il soutint avec son escadre ; les deux autres donnèrent en même temps avec beaucoup de vigueur. Dans la chaleur de l'action, qui fut des plus vives, le roi fut blessé à l'œil droit et eut douze personnes tuées autour de lui par des éclats. Il se battit avec beaucoup de valeur, et son vaisseau ne fut pas moins maltraité que sa personne. Celui de son amiral fut également fort endommagé. La nuit mit fin à la bataille ; et comme les deux partis n'avaient éprouvé aucune perte, ils s'attribuèrent tous deux la victoire.

Les Danois ne tardèrent pas à présenter un second combat aux Suédois, qui, retirés dans le havre de Christianpris, le refusèrent. Alors le roi de Danemark fit placer quatorze cents hommes sur une hauteur qui commandait le port, et y dressa contre la flotte de Suède une batterie qui l'incommoda fort. L'amiral Flemming reçut dans cette occasion une blessure dont il mourut. Wrangel, qui prit sa place, voyant sa flotte trop exposée dans ce havre, fit sortir des détachements qui taillèrent en pièces les Danois placés sur la hauteur, et s'emparèrent de quatre des pièces de canon qui avaient maltraité leurs vaisseaux. Cet amiral, encouragé par le succès, fit sortir sa flotte et se présenta devant celle de Danemark, qui refusa à son tour le combat, parce que Christian l'avait quittée pour aller à Copenhague se faire guérir de ses blessures. Wrangel, ayant ainsi réparé la honte du refus que son escadre avait d'abord fait de combattre, rentra dans le port de Christianpris, y fit des vivres, et, trompant la vigilance des Danois, cingla vers Stockholm. Christian, outré de la lâcheté de son amiral, qui n'avait pas voulu accepter le combat, lui fit trancher la tête.

Les flottes ennemies ne laissèrent pas finir l'année sans mesurer leurs forces : elles se rencontrèrent à la hauteur de l'île de Femeren. Celle de Danemark était de seize vaisseaux, et celle de Suède était sous les ordres du général Wrangel. Comme elles se disposaient au combat, une tempête le suspendit pendant trois jours. Duquesne, officier français qui servait dans l'armée de Suède, alla attaquer avec deux gros vaisseaux et deux brûlots l'amiral de Danemark, qui fut pris après s'être vaillamment défendu, et tout son équipage fut passé au fil de l'épée. Le capitaine qui le commandait, ne voulant point accepter de quartier, y périt les armes à la main. On se battait avec plus de valeur que d'ordre : le vice-amiral danois, abordé par dix vaisseaux suédois, se défendit avec beaucoup de vigueur, et coula un vaisseau ennemi; mais, obligé de céder au nombre, il se rendit. Déconcertés par la perte de leur amiral et de leur vice-amiral, les Danois perdirent aussitôt l'avantage : deux de leurs vaisseaux furent brûlés; quatre firent naufrage à l'entrée du Belt; deux se sauvèrent à Copenhague, et les vainqueurs en prirent dix, avec trois cent cinquante canons de bronze.

La paix suivit la perte de la flotte danoise; le roi n'en jouit pas longtemps : il mourut à l'âge de soixante et onze ans.

Après la mort de Christian, son fils Frédéric monta sur le trône. Il s'y affermit par des alliances; il en fit une avec les Etats-Généraux des Provinces-Unies, qui conclurent avec lui le rachat des droits qu'il levait sur les vaisseaux qui passaient dans le Sund. Chaque vaisseau était obligé de payer au roi de Danemark suivant les marchandises dont il était chargé. La visite à laquelle donnait lieu ce péage faisait quelquefois manquer le vent et retardait la navigation; cette visite était d'ailleurs sujette à des contestations et à des fraudes. On convint que les Etats des Provinces-Unies payeraient tous les ans une certaine somme, et que leurs vaisseaux auraient la liberté de passer le détroit sans être visités : cet accord n'eut cependant pas lieu.

L'alliance entre les Danois et les Hollandais se renouvela et se resserra dans la suite; ceux-ci, intéressés à s'unir avec les puissances du Nord, parce qu'ils ne pouvaient sans elles tirer les matériaux nécessaires pour la construction de leurs vaisseaux, voulurent se confédérer avec le Danemark et la Suède. La reine Christine, mécontente du traité de rachat dont on vient de parler, se refusa à cette alliance, et en fit une avec l'Angleterre; Frédéric en fit une avec la Hollande. Ces ligues furent des occasions de guerre entre ces quatre Etats. Frédéric la commença par la saisie de vingt-deux vaisseaux anglais, qui étaient entrés dans le port de Copenhague de peur d'être pris par les Hollandais, et dont il fit vendre les marchandises. Ce premier coup fut suivi d'un second traité entre le roi de Danemark et les Etats : le roi s'engageait à fournir vingt vaisseaux de guerre; il les mit en mer, ce qui troubla fort la navigation des Anglais. Il commença en même temps les hostilités contre la Suède, par enlever des vaisseaux chargés de sel pour Stockholm, et par faire une invasion dans la Suède.

Charles-Gustave, à qui Christian avait laissé la couronne de Suède, imitant la conduite de Scipion, qui sauva Rome en attaquant Carthage, porta la guerre en Danemark, et commença ses hostilités par le Holstein, où il fit de rapides conquêtes. Il mit en même temps en mer une flotte composée de vingt-six vaisseaux et d'autant de navires marchands armés en guerre, avec laquelle il alla chercher celle de Danemark. Celle-ci ne se battait qu'en retraite vers Copenhague, espérant trouver du renfort dans ce port, où il y avait huit vaisseaux, et en une escadre hollandaise retenue dans le Sund par les vents contraires. Le

lendemain, le combat fut plus animé : l'amiral danois fut percé de cinq cents boulets. Cela n'empêcha pas que les Suédois n'eussent du désavantage, et qu'ils ne se retirassent à Wismar, laissant la mer libre aux Danois.

Le roi de Suède faisait par terre de nouveaux progrès dans les Etats du roi de Danemark. A la faveur des glaces, il fit passer son armée, par le détroit du petit Belt, dans l'île de Fionie dont il s'empara. Il voulut se saisir de quatre vaisseaux de guerre danois enfermés dans les glaces; mais l'officier qui les commandait s'étant avisé de faire répandre de l'eau sur les bords de chacun de ses vaisseaux, il se forma une glace épaisse qui leur servit parfaitement de défense, et empêcha qu'on ne les abordât.

Charles, faisant ainsi à la faveur des glaces passer son armée où il souhaitait, fit sans aucun obstacle la conquête des îles de Laland, de Falster et de Zélande; il était même déjà bien près de Copenhague, lorsque la paix fut conclue entre les deux rois.

Charles la rompit bientôt, sans qu'avant que son dessein éclatât personne en eût rien pénétré : il s'embarqua sur sa flotte, composée de douze vaisseaux de guerre et de plus de soixante navires de transport, chargés de quatre mille fantassins et de douze cents cavaliers, et alla faire le siége de Copenhague. Frédéric, qui s'y tenait tranquille, sur la foi du traité qu'il venait de conclure, se défendit avec un courage qui suppléa aux forces qui lui manquaient.

La flotte hollandaise, commandée par l'amiral Opdam, et envoyée par les Etats au secours de Copenhague, était arrivée malgré le mauvais temps à l'entrée du Sund, où la retenaient les vents contraires. Elle y avait mouillé à la vue des Suédois; et Charles, qui était à leur tête, selon toutes les règles devait l'attaquer, puisqu'il avait sur elle l'avantage du vent et du détroit; mais, comme s'il n'eût tâché qu'à favoriser le passage du Sund aux Hollandais, il les laissa tranquilles sur leurs ancres, attendre que le vent changeât, ce qui arriva effectivement : le vent devint nord, et les Hollandais, attentifs à profiter de cet avantage, mirent d'abord à la voile et s'engagèrent dans le détroit, en ordre de bataille. L'avant-garde était commandée par le vice-amiral Witte-Witteson; Opdam était au corps de bataille, et l'arrière-garde était sous les ordres du contre-amiral Floriz. L'armée entrant dans le Sund

fut canonnée des forts de Cronenbourg, qui est en Zélande, et d'Helsinbourg, situé en Scanie, qui est au roi de Suède. Ces décharges eurent peu d'effet : Wrangel, amiral, s'avança avec trente-huit vaisseaux pour disputer le passage. Les deux flottes commencèrent à tirer quand elles furent à la portée du canon : elles se mêlèrent et se battirent bientôt avec une valeur égale, depuis sept heures du matin jusqu'à trois heures après midi.

Les deux amiraux se firent tête, et tinrent longtemps la victoire incertaine. Opdam eut à son bord cent trente-sept hommes tués ou blessés : son vaisseau fut criblé, et si maltraité qu'on fut obligé de fermer les sabords. Wrangel ne se trouva pas en meilleur état; son gouvernail fut emporté : ne pouvant plus manœuvrer, il se retira sous le canon de Cronenbourg, où le roi de Suède était spectateur du combat. Après la retraite de Wrangel, Opdam, dont le vaisseau faisait eau de toutes parts, et qui en avait six pieds à fond de cale, se battait avec un courage extraordinaire contre sept vaisseaux; il en coula deux, mais il aurait péri lui-même, s'il n'avait été dégagé par deux vaisseaux de sa flotte. Witte-Witteson fut pris, après avoir été blessé à mort; presque tout son monde fut tué, et son vaisseau coula. Il en coûta aussi la vie au contre-amiral Floriz.

Après ce combat, qui fut long et sanglant, les Hollandais passèrent le détroit, et allèrent débarquer à Copenhague deux mille hommes et des provisions, qui sauvèrent la ville. Les Suédois se retirèrent à Landscroon. Il y eut dans le combat, dont on vient de parler, plusieurs vaisseaux brûlés et coulés à fond, et environ quatre mille hommes tués ou faits prisonniers. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que les six amiraux ou vice-amiraux des deux partis furent mis hors de combat. Chaque parti s'attribua la victoire : les Hollandais se prévalant de ce qu'ils avaient passé le Sund, et ravitaillé Copenhague; et les Suédois alléguant, que si l'ennemi eût été victorieux, il les serait venu attaquer à Landscroon. Il est certain que les Hollandais auraient aisément brûlé la flotte suédoise, où elle s'était réfugiée, s'ils l'avaient voulu. Quelques-uns ont blâmé Opdam de ne l'avoir pas fait; il en reçut même des reproches en Hollande. D'autres disent que son dessein n'était pas de ruiner les Suédois, mais de les empêcher de se rendre maîtres du Danemark, ce qu'il fit avec succès, en secourant la capitale.

Quoique la ville de Copenhague eût été secourue, elle était toujours assiégée. Les Suédois y donnaient de temps en temps des assauts. Charles-Gustave s'empara de quelques îles, et les flottes danoises et hollandaises firent une descente dans celle de Fionie. Cependant la France, l'Angleterre et la Hollande négociaient pour la paix du Nord. Les médiateurs y trouvaient d'abord des obstacles, parce que les deux rois ne voulaient se relâcher sur rien; mais la mort de Charles-Gustave les fit disparaître, et la paix se fit entre la Suède et le Danemark.

Frédéric, ayant rétabli la tranquillité dans ses Etats, s'appliqua à y faire refleurir le commerce, et à y ramener l'abondance. Par un consentement unanime des Etats, il rendit la couronne héréditaire dans sa famille. Il mourut âgé de soixante-un ans, après un règne de vingt-deux.

Christian, son fils, par des alliances avec ses voisins, s'étant mis en état de tout entreprendre et de ne rien craindre, déclara la guerre à la Suède, devenue florissante par une assez longue suite de prospérités. Il fit d'abord saisir tous les effets des Suédois qui étaient dans son royaume, et joignit sa flotte à celle des Hollandais. Les premières hostilités eurent lieu sur mer. Deux vaisseaux danois attaquèrent sur l'Elbe un vaisseau suédois. Après un combat opiniâtre, l'un des agresseurs fut coulé, et l'autre obligé de se retirer. Les Danois se dédommagèrent peu de temps après, par la prise de plusieurs navires marchands suédois.

Les flottes de Danemark et de Hollande n'étaient que de quatorze vaisseaux, de deux brûlots, d'une barque d'avis, et cinq galiotes. A peine furent-elles en mer qu'elles se retirèrent sous le canon de Copenhague, pour s'opposer à la flotte de Suède, qui voulait faire une descente en Zélande. Ce fut bien à propos qu'elles firent cette retraite ; car elles évitèrent par là une effroyable tempête, qui endommagea fort l'escadre de Suède.

L'année suivante la flotte hollandaise fut considérablement augmentée par des vaisseaux d'Amsterdam et de Rotterdam. Celle de Danemark le fut aussi de huit bons vaisseaux de guerre. L'amiral danois, qui croisait dans la mer Baltique, donna la chasse, entre l'île de Bornholm et la côte de Scanie, à deux vaisseaux suédois. Les officiers qui les commandaient, désespérant d'échapper à l'ennemi, mirent le

feu à l'un de quarante-huit canons, et à l'autre de trente-deux une mèche qui communiquait aux poudres, afin que, quand les Danois s'en seraient emparés, il sautât avec eux. Mais ceux-ci s'étant aperçus de l'artifice, lorsqu'ils furent maîtres du vaisseau, en retirèrent tout le canon. L'amiral danois alla faire une tentative sur l'île de Gothland, dont il s'empara malgré la résistance des troupes qui la défendaient. La flotte victorieuse, composée de vingt vaisseaux, rencontra à la hauteur de l'île de Bornholm l'escadre suédoise, de quarante-quatre vaisseaux de guerre, sans compter les petits bâtiments qui la suivaient. Les Suédois, quoique les plus forts, se contentèrent de la canonner, sans oser risquer le combat de plus près. Les Danois coupèrent cinq vaisseaux ennemis, et les auraient pris, sans le calme et la nuit qui survinrent.

Le lendemain, au commencement du jour, les Suédois, qui avaient l'avantage du vent, allèrent attaquer les Danois, se contentant de leur envoyer leurs bordées, sans rien entreprendre de plus. Les Danois poussèrent un brûlot sur l'amiral de Suède, qui le détourna. Cet amiral alla ensuite fondre avec impétuosité sur celui de Danemark, qui le reçut avec valeur, et l'obligea à se retirer ainsi que sa flotte du côté de Blecking. Les Suédois perdirent en cette affaire, qui dura quatre heures, une galiote; quoique les plus forts et les plus nombreux, ils reculèrent devant l'ennemi et lui abandonnèrent le champ de bataille.

La nouvelle de ce combat ne fut pas plutôt arrivée à Copenhague, que l'amiral Tromp se mit en mer pour aller joindre la flotte danoise, avec laquelle il livra un troisième combat à celle de Suède. On ne peut donner une plus juste idée de cette affaire, qu'en rapportant la relation qu'en fit l'amiral Tromp aux Etats-Généraux : « Nous avons eu, dit-il, le bonheur de sortir de la rade, le 6 juin, à la faveur d'un vent frais, et nous nous sommes rendus, le 7, à l'armée navale, qui était à l'ancre, entre Stède et Falsterboé. Le 8, le vent étant est-sud-est, nous levâmes l'ancre avec toute l'armée, et mîmes le cap au sud. Nous continuâmes notre route jusqu'à l'entrée de la nuit, que nous mouillâmes au sud-ouest quart à l'ouest de Stède. Le 9, à la pointe du jour, nous demeurâmes avec un vent sud-ouest, et après avoir passé Falsterboé, nous découvrîmes l'armée navale ennemie, forte de cinquante voiles, grandes ou petites, au rapport de nos gardes avancées. Comme l'après-midi le vent commença à fraîchir, et que les ennemis

en avaient l'avantage, ils s'en servirent pour s'éloigner de nous : de sorte que nous avions bien de la peine à les suivre. La nuit, nous les poursuivîmes à toutes voiles; mais ayant changé de route, ils se dérobèrent à notre vue à la faveur des ténèbres, ce qui m'obligea de détacher sept frégates pour les chercher et les reconnaître de nouveau. Environ le midi nous les découvrîmes au sud-est de notre armée navale, et nous donnâmes aussitôt le signal à tous les navires de la flotte de faire force de voiles pour aller à eux, et nous les poursuivîmes jusqu'à l'entrée de la nuit. Le 11, avant midi, nous les aperçûmes encore au sud d'OEland, et nous les approchâmes de si près, sur les onze heures, qu'ils furent contraints de se ranger en bataille.

« Sur le midi, les deux armées s'engagèrent : le vent était ouest-nord-ouest, et nous avions l'avantage. A peine le combat était-il commencé, que le vaisseau *les Trois-Couronnes,* monté de cent trente-quatre pièces de canon, et commandé par l'amiral-général suédois, fut renversé et sauta en l'air peu de temps après, sans que je sache par quel accident, puisque à peine lui avais-je lâché quelques bordées. Alors toute l'armée navale ennemie fit mine de prendre la chasse. Je fis d'abord donner le signal pour l'attaquer de toutes parts, et fondre sur elle avec le gros de notre armée : ce mouvement l'arrêta tout court. Nous virâmes le bord au sud, et je m'approchai du flanc de l'amiral ennemi, chef de l'escadre du *Pavillon-Jaune,* monté de quatre-vingt-seize pièces de canon. Je le chargeai vigoureusement, lui et les autres vaisseaux qui le soutenaient. Nous étant chargés réciproquement l'espace d'une heure et demie, le grand mât de l'amiral fut enfin renversé. Je le contraignis de baisser pavillon et de demander quartier, que je lui accordai, à cause de la vigoureuse résistance et de la bravoure qu'il venait de faire paraître, et je fis détacher ma chaloupe pour l'aller prendre; mais ce fut trop tard, car un de nos brûlots l'ayant accroché, sans considérer qu'il avait baissé pavillon et que je n'avais pas donné le signal pour monter à l'abordage, le réduisit en cendres : de sorte que ce beau vaisseau périt avec tout son équipage, qui était de six cent cinquante matelots, si l'on en excepte cinquante qui furent sauvés par le moyen d'une chaloupe.

« L'armée navale ennemie, après la fatale perte de deux amiraux, voyant que la fortune nous favorisait, et que la victoire était sur le point

de se déclarer pour l'armée danoise, crut qu'il était temps de prendre le large; de sorte que tous les vaisseaux qui la composaient prirent confusément la chasse, et se dérobèrent à force de voiles à la poursuite des vainqueurs. Ils laissèrent derrière le vaisseau *le Neptune,* monté de quarante-quatre pièces de canon et de cent quatre-vingt-dix-huit hommes d'équipage, qui furent pris. Il y en eut encore un autre de pris, aussi considérable que celui-là. Les ennemis ont fait leur possible, à deux différentes reprises, pour me réduire en cendres; mais leurs brûlots ont toujours été repoussés. Les alliés n'ont été que fort peu endommagés, et n'ont perdu aucun vaisseau; le mien n'a souffert que dans les voiles et les cordages. Mon premier capitaine est mort dans le lit d'honneur; le second a eu le bras droit emporté. J'ai eu cent morts ou blessés sur mon bord. »

Les Suédois perdirent dans ce combat six gros vaisseaux de guerre, une frégate et un yacht. Le lecteur peut voir dans l'histoire de la marine de Suède quelques circonstances de cette affaire, ainsi que tout ce qui s'est passé de considérable sur mer, touchant cette guerre, qui fut terminée par les bons offices de la France.



Morel Fatio del *Ferdinand sculp*

NAVIGATEURS ATTAQUÉS PAR DES OURS BLANCS

dans les mers glaciales.

CHAPITRE III.

Suédois. — Vocation maritime des nations septentrionales. — Leurs constructions, leurs lois, leur tactique navales. — La Suède. — Ses rois : Attilus, Eric, Jorundar, Haquin, Harald, Adel, Olaüs, Magnus, Albert, la reine Marguerite, Engelbrecht, Christophe, Christian, Canut, Sténon-Sture, Jean, Suante-Sture, Gustave Ericson, Gustave Wasa, Jean III, Sigismond, Charles IX, Gustave-Adolphe, Christine, Charles-Gustave, Charles XI, Charles XII, Eléonore. — Le roi Eric devenu corsaire. — Le pirate Yvan Axelson. — L'amiral Norbi. — Perfidie de Christian. Ses irruptions en Suède. — Blocus de Stockholm. — La flotte de l'amiral Norbi arrêtée par les glaces. — Rencontre de la flotte suédoise et de la flotte danoise. — Incendie du vaisseau *le Sans-Pareil*. — Combats de l'île d'Oland, et de Stralsund. — Les Suédois sont maîtres de la mer. — Abdication de la reine Christine. — Défaite des Suédois par les flottes combinées des Danois et des Hollandais. — La flotte du roi Charles XII. — Bombardement de Copenhague. — Débarquement en Zélande. — Pierre le Grand. — Son génie, sa marine. — Fondation de Saint-Pétersbourg. — Bataille de Pultawa. — Bataille de l'île d'Amach. — Siége de Stralsund. — Le czar aspire à l'empire de la mer Baltique. — Mort de Pierre le Grand. — Coup d'œil sur la Russie.

—

On a pu voir déjà par l'histoire de la marine des Danois que la navigation a toujours été, chez les nations septentrionales, un objet de grande attention. Nées sous des climats glacés et dans des lieux qui n'ont rien que de rude et de sauvage, elles ont cherché d'abord à s'ouvrir, avec leurs vaisseaux, un passage pour pénétrer dans des régions plus douces et plus tempérées. L'Asie, l'Egypte et la Sicile devinrent leurs premières conquêtes. Plusieurs autres peuples, les Romains même, éprouvèrent leur force et leur puissance sur mer; et sans remonter à des temps si reculés, on sait, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, qu'elles ont fait subir leurs lois à la Grande-Bretagne et à la Normandie, et ont porté plus d'une fois la terreur sur les côtes et même dans l'intérieur de la France.

La vocation maritime de ces nations se manifeste bien par leurs ports, qui ont été nombreux, et parmi lesquels ceux sur la mer Baltique principalement étaient excellents, tels que Lubeck, Copenhague, Elseneur, Stockholm, Rostock, Stralsund, Stettin, Colberg, Dantzick, Elbing, Kœnisgberg, Riga, Revel, Nerva, Pernault et Visbourg. Cette vocation se manifeste encore par la forme et la quantité de leurs vaisseaux, par leurs lois nautiques et par leur tactique navale. Comme il leur fallait des flottes nombreuses pour les peuplades qu'elles ont produites, pour les colonies qu'elles ont établies et pour la conquête des provinces qu'elles ont subjuguées, elles avaient des vaisseaux de guerre, des navires marchands, des brigantins, des barques, des bâtiments de transport et presque tous les navires qui, à cette époque, étaient en usage dans les mers du Nord.

En 1540, Gustave, roi de Suède, y fit construire des birêmes, des trirêmes et des quadrirêmes. On s'y servait autrefois de certains bâtiments longs et larges qui ne tiraient que quatre pieds d'eau, quoiqu'ils fussent fort chargés; ils étaient bons voiliers et d'un grand avantage, soit pour attaquer, soit pour éviter l'ennemi; leurs bordages étaient épais, solides et attachés avec des clous de fer. Rien n'était plus à redouter que ces vaisseaux dans un combat : ils répandaient partout le désordre et l'horreur, et faisaient ordinairement décider la victoire.

Les peuples du Nord avaient encore d'autres vaisseaux plus dangereux : les uns étaient armés de scies fort tranchantes posées sous la quille du bâtiment, et destinées à couper les chaînes qui fermaient les ports; les autres lançaient un feu plus terrible que le feu grégeois. Ils avaient aussi des canots de cuir avec lesquels ils approchaient des vaisseaux ennemis, qu'ils allaient percer sous l'eau pour les couler à fond. Mais, comme ils manquaient de mines de fer et de cuivre dans certains endroits, ou que du moins ils ne les connaissaient pas, ils consolidaient ces vaisseaux avec des clous de bois, et les liaient, au lieu de cordes, avec des nerfs d'animaux; les voiles en étaient de drap, et les ancres de racines d'arbres fort dures. Ces bâtiments, qui semblaient voler sur l'eau, étaient admirables pour surprendre l'ennemi ou pour se dérober à sa poursuite.

Magnus, frère d'Olaüs, afin de donner une idée de cette multitude de vaisseaux dont les peuples du Nord couvraient la mer, rapporte, dans sa

description qu'il fait de la Scandie, que Singon, roi de Suède, qui vainquit Harald, roi de Danemark, avait une flotte de deux cent cinquante voiles. Outre la force, ces peuples mettaient encore en usage l'adresse et la ruse ; quelquefois ils transportaient des vaisseaux par terre pour aller attaquer des flottes en rade, lorsqu'elles s'y attendaient le moins. Eric, surnommé *l'Eloquent,* voulant enlever sept vaisseaux corsaires, s'avança pour les reconnaître avec le navire qu'il montait, en laissa sept autres vers les côtes, et les fit charger de rameaux et d'arbres coupés, dans l'espérance qu'on les prendrait pour une forêt. Cet expédient lui réussit : les pirates le poursuivirent jusque dans l'embuscade. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, que les vaisseaux d'Eric les enveloppèrent, les prirent et les chargèrent de chaînes. Les histoires du Nord sont remplies de traits de cette nature.

Ces peuples, à qui nous donnons un caractère de férocité, étaient cependant policés et avaient des lois maritimes qu'ils suivaient avec une exactitude scrupuleuse. Par exemple, si quelqu'un de l'équipage osait porter une main armée sur le patron du vaisseau, ou en faisait le simulacre, on clouait cette main au mât. On infligeait pareillement des peines à celui qui, par malice, avait cassé les instruments qui servaient à la navigation. Les séditieux et les querelleurs étaient plongés dans la mer, comme des victimes qu'on dévouait à la sécurité publique.

Le chapitre précédent a donné une idée générale de la marine des peuples du Nord. Il ne reste plus qu'à parler de celle de la Suède.

Ce royaume est borné au nord par la Laponie ; au midi par la Moscovie, la Pologne et la mer Baltique ; à l'orient par une partie de la Moscovie, et au couchant par la mer, qui le sépare du Danemark, et par les montagnes qui lui servent de barrière avec la Norwége. Ce royaume a de grands avantages pour la navigation, étant situé sur la mer Baltique, sur le golfe de Bothnie, sur celui de Finlande, et possédant un grand nombre d'îles. Stockholm, qui en est la capitale, est un des meilleurs ports de l'Europe : la mer s'y jette par deux bouches aussi larges que profondes. Les navires de commerce y entrent à pleines voiles avec leur chargement, et s'y trouvent parfaitement à l'abri ; mais l'entrée et la sortie en sont longues et dangereuses. On a vu dans ce port jusqu'à trois cents bâtiments.

Les rois de Suède étaient puissants sur mer ; ils y entretenaient autre-

fois cinquante vaisseaux en temps de paix. Dans la guerre que Jean III eut avec le roi de Danemark, sa flotte était composée de soixante-dix vaisseaux et de plusieurs autres bâtiments.

Alors le royaume de Suède était électif. Les sénateurs et les députés des provinces s'assemblaient à Upsal pour se choisir un maître. Dans l'endroit où se tenait l'assemblée, il y avait une grande pierre environnée de douze autres un peu moins élevées, sur lesquelles se plaçaient les principaux électeurs. Le plus distingué était sur la grande pierre, et ouvrait la cérémonie par un discours où il exhortait les sénateurs à fixer leur choix sur un sujet qui réunît toutes les qualités qui servent à former de grands rois. Dans la suite, ce royaume, d'électif qu'il était, devint héréditaire.

Quelques auteurs ont avancé que la Suède était le plus ancien royaume de l'Europe, et que les climats glacés avaient été connus peu de temps après le déluge. On a peine à se persuader que les descendants de Noé, qui pouvaient se placer dans des contrées riantes et fertiles, aient d'abord cherché à s'établir dans des pays toujours couverts de neiges et de glaces, pays que les Suédois eux-mêmes ont abandonnés plus d'une fois. La succession des rois de Suède n'est pas exempte non plus de contestations, et quelques-uns de ces princes sont revendiqués par les Danois. Nous ne mentionnons ici que ceux qui ont eu une part quelconque aux progrès de la marine.

Attilus Ier, pour satisfaire l'avarice dont il était dévoré, avait amassé de grands trésors. Sa femme, dont le goût pour la dépense ne s'accommodait pas avec les épargnes de son mari, appela en Suède Rolvo, son fils, roi de Danemark; et, tous deux de concert, enlevèrent les richesses d'Attilus, et se sauvèrent sur des vaisseaux qu'ils avaient équipés.

Hoter, fils et successeur d'Attilus, fut fameux par son adresse. Aimé de Nanna, fille du roi de Norwége, il en avait obtenu une promesse de mariage. Haco, roi de Danemark, devenu son rival, mit vainement tout en usage pour obtenir le cœur de cette princesse : il déclara la guerre à Hoter, qui le battit et le dépouilla de ses Etats. La honte de sa défaite lui remit les armes à la main, et il reconquit son royaume.

Attilus II mit en mer une flotte formidable, pour faire la guerre à ses voisins; mais il fut partout repoussé. Après sa mort, on lui donna pour successeur deux princes, qui périrent dans une bataille navale.

Eric IV s'étant emparé du royaume de Suède, n'en fut pas tranquille possesseur. Son cousin Haldan attenta sur sa vie, pour se rendre maître de la Suède et du Danemark. Il se saisit d'abord de ce dernier royaume, et porta ses armes contre Eric, qui le battit et le mit en déroute. Son frère, qui portait le même nom, plein du désir de venger sa mort, assembla une puissante armée, embarqua ses troupes, et fit voile vers la Suède. Il rencontra Eric avec sa flotte, et chercha à le surprendre, en lui dressant une embuscade : il ne fit paraître que deux vaisseaux, et cacha le reste derrière un promontoire. Les vaisseaux cachés parurent tout à coup, et fondirent sur la flotte d'Eric. Il fit d'abord quelque résistance ; mais vaincu, il ne voulut point se rendre ; il aima mieux périr dans le combat. Cette victoire ouvrit la Suède au nouvel Haldan ; il fit continuellement donner la chasse aux corsaires qui troublaient la navigation.

Jorundar s'étant frayé le chemin du trône de Suède et s'y voyant affermi, fit la guère à Harald, roi de Danemark, qui s'était rendu maître de quelques-unes de ses provinces. Harald se fortifia du secours que lui donna le roi de Norwége ; mais le roi de Suède tailla ses troupes en pièces, et reconquit les provinces usurpées. Harald recommença la guerre, et eut bientôt sur les bras toutes les forces de Jorundar, qu attaqua le Danemark par mer et par terre. Sa flotte remporta une victoire signalée sur les escadres combinées des Danois et des Norwégiens, près des côtes du Jutland. Harald n'ayant pu vaincre le roi de Suède par la force, en vint à bout par la perfidie. Il se réconcilia en apparence avec lui, et le fit ensuite assassiner.

Sa mort ne demeura pas impunie ; son fils Haquin, qui lui succéda, arma puissamment par mer et par terre, pour la venger. Sa flotte, de deux mille cinq cents vaisseaux, fut jointe par celle des Goths, qui avait été mouiller à l'île de Gothland. Son armée de terre était si nombreuse, qu'elle occupait un terrain de trois cent cinquante stades. L'armée navale de Harald n'était pas moins considérable : elle occupait sur mer un espace de quatre milles d'Italie, et répandue entre la Scanie et l'île de Séeland, elle formait comme un pont, par le moyen duquel on passait de l'une à l'autre. Harald, qui ne se sentait pas d'ailleurs aussi puissant que le roi de Suède, s'était ménagé un renfort considérable d'Allemands, de Saxons, d'Esclavons, de Livoniens, de Vandales,

d'Anglais, d'Ecossais, d'Irlandais et de Frisons. On n'avait jamais vu dans le Nord un si formidable appareil de guerre. Les deux armées ennemies étant en présence, et chacun des rois ayant animé ses troupes par un discours militaire, la bataille fut livrée. L'armée du roi de Danemark fut mise en déroute; il expira lui-même sous les coups du vainqueur; sa défaite assura le Danemark au roi de Suède. Les Danois perdirent dans cette fatale journée trente mille personnes de marque, et les Suédois douze mille. La perte des troupes, de part et d'autre, fut innombrable.

Adel, roi de Suède, fit la guerre à Jarmeric, roi de Danemark, qui avait fait mourir son père : il lui livra sur mer une bataille qui dura trois jours, et il fit ensuite la paix.

Olaüs Ier, étant roi de Suède, Oluf, roi de Norwége, entreprit de chasser du Danemark Suénon, qui en était roi; mais trop faible pour réussir, il mit le roi de Suède dans ses intérêts, en lui demandant en mariage sa belle-mère Sigride, jeune veuve : elle fut accordée et envoyée en Norwége. Suénon, voyant que cette alliance pouvait lui être fatale, ne négligea rien pour la rompre : il offrit à Oluf sa fille, jeune et belle; il fut écouté, et Sigride renvoyée en Suède. Suénon, qui ne cherchait qu'à brouiller les deux rois voisins, refusa sa fille qu'il avait promise, demanda Sigride en mariage, et, se joignant au roi de Suède, qui avait à venger l'affront fait à sa belle-mère, il fit la guerre à Oluf. Les deux rois armèrent une flotte considérable. Oluf en fit autant. Son armée navale était très-puissante. Il y eut sur mer, entre la Scanie et l'île de Séeland, un combat terrible. Oluf fut défait et se précipita dans la mer, pour ne pas tomber dans la puissance des vainqueurs. Après sa mort, Olaüs s'empara du royaume.

Olaüs, après cette victoire, se vit roi des Goths, des Suédois et des Norwégiens; mais il ne fut pas longtemps souverain paisible de tant de peuples. Le fils d'Oluf, à qui la couronne de Norwége appartenait de droit, s'était sauvé en Angleterre, où il demeura jusqu'à la mort de l'usurpateur. Il équipa une puissante flotte, avec le secours des Anglais, bien résolu de faire ses efforts pour remonter sur le trône de son père. Il força le passage du Sund, et troubla pendant un an entier le commerce et la navigation de la mer Baltique. Le roi de Suède lui céda la Norwége, qu'il ne pouvait plus garder, se réconcilia avec lui; et, pour

serrer davantage les nœuds d'amitié, il lui donna sa fille en mariage. Outre le précieux trésor de la paix, la princesse lui apporta en dot de grandes richesses : Olaüs mourut peu après en odeur de sainteté.

Dans la suite, sous le règne de plusieurs rois, la Suède se trouva agitée par des guerres intestines et étrangères ; et, dans tous ces démêlés, il ne paraît pas que la marine fut beaucoup exercée.

Magnus, prince de fort mauvaises mœurs, régna sur la Suède. Il viola sans scrupule les serments qu'il avait faits à son avénement à la couronne. Il voulut usurper une autorité absolue aux dépens de celle du sénat. Une telle conduite souleva contre lui ses sujets ; pour se soutenir contre leurs entreprises, il fut obligé de demander du secours au roi de Danemark. Ces deux princes se signalèrent par beaucoup de violence et d'injustices. Albert, duc de Mecklenbourg, qui avait épousé la sœur de Magnus, mit en mer une puissante flotte, avec laquelle il alla d'abord ravager les côtes et les îles de Danemark ; mais après voulait épargner les Etats de son beau-frère, il l'exhorta, par des lettres touchantes, à revenir de ses égarements, et à se rendre plus agréable à ses peuples. Toutes ses remontrances furent inutiles. Les Suédois chassèrent Magnus, et mirent à sa place son neveu, le prince Albert, fils aîné du duc de Mecklenbourg.

Albert s'accommoda d'abord à l'humeur des peuples qui l'avaient élu ; mais ensuite il s'ennuya de voir son autorité bornée : pénétré des maximes de son prédécesseur, il essaya de s'affranchir d'une dépendance qui pesait à sa dignité. Il eut le même sort que Magnus. Les Suédois le renversèrent du trône, et y placèrent Marguerite, reine de Danemark et de Norwége. Cette princesse, qu'on appelait *la Sémiramis du Nord*, parce qu'elle réunissait dans sa personne une ambition démesurée et un grand penchant pour la volupté, se prêta aux désirs des Suédois, et s'affermit sur ce nouveau trône par une grande victoire qu'elle remporta sur Albert, dans un combat, où il fut fait prisonnier avec son fils.

Les princes de la maison de Mecklenbourg armèrent puissamment, autant pour abattre la domination de Marguerite que pour briser les fers d'Albert. Le duc Jean de Mecklenbourg entra dans le port de Stockholm avec une flotte chargée de munitions et de troupes de débarquement. Lui et les princes de sa maison firent publier que quiconque voudrait

faire des courses sur mer, et croiser sur les Danois, Norwégiens et Suédois, aurait un libre accès dans leurs ports : ils accordèrent la même liberté aux habitants de l'île de Gothland. La mer Baltique fut aussitôt couverte de corsaires, qui y commirent les plus grands désordres. Les deux partis, étant épuisés et ne pouvant plus soutenir la guerre, firent la paix. Par le traité, le prince Albert fut obligé de se retirer dans le Mecklenbourg; et Marguerite se trouva reine de Norwége, de Suède et de Danemark. Cette habile princesse gouverna avec plus d'autorité que ses prédécesseurs; mais aussi avec plus de prudence. Elle fit nommer pour son successeur, Eric, duc de Poméranie, et réunit les trois royaumes qu'elle possédait par un traité appelé *l'Union de Calmar;* ce qui causa dans la suite une grande diivsion dans ces Etats. Marguerite mourut à bord d'un vaisseau en retournant en Danemark.

Eric fut l'héritier des royaumes de Marguerite, mais il ne le fut pas de son habileté. Il brouilla tous ses États, et se fit beaucoup d'ennemis. Il avait épousé Philippine, fille de Henri IV, roi d'Angleterre. Cette princesse, voyant son époux chancelant sur le trône et près de succomber sous la multitude de ceux qui s'étaient ligués contre lui, s'opposa à leurs entreprises. Elle sauva Copenhague en repoussant les ennemis, qui l'assiégeaient, et l'année suivante Eric étant en Suède, elle fit équiper à son insu une flotte de soixante-quinze vaisseaux, montée de quatorze mille hommes, pour aller fondre sur des bâtiments ennemis qui étaient à Stralsund ; mais cette expédition ne réussit pas ; la flotte danoise fut battue et entièrement dispersée. De retour en Danemark, Eric, informé de cette malheureuse entreprise, frappa la reine à coups de poing: cette princesse, qui était enceinte, accoucha avant terme, et mourut de chagrin.

Eric gouverna si mal, que la Suède se trouva bientôt en combustion. Un gentilhomme nommé Engelbrecht, touché des malheurs qui désolaient son pays, souleva les peuples, se mit à la tête des mécontents, et obligea Eric à quitter la Suède: il y revint néanmoins de Danemark avec une flotte considérable, qui fut battue par la tempête : il arriva à Stockholm avec le seul vaisseau qu'il montait; mais ne trouvant pas les Suédois disposés à se remettre sous son obéissance, il fit avec eux une trêve d'un an, et repassa en Danemark. Il retourna en Suède. Ayant promis aux peuples la satisfaction qu'ils demandaient, il abusa comme

auparavant de son autorité, et fut obligé de retourner en Danemark.

Engelbrecht, qui était toujours à la tête des mécontents, fut assassiné en se rendant à Stockholm ; ce qui ouvrit encore au roi Eric le chemin de la Suède. Il se rendit à Calmar, où les états du royaume étaient assemblés ; il fit avec eux un nouvel accommodement, et passa dans l'île de Gothland ; mais une furieuse tempête fit périr la plus grande partie de sa flotte : il échappa à ce terrible naufrage. De tous ses vaisseaux il n'y en eut qu'un qui arriva heureusement au port. Enfin, l'imprudence de ce prince lui fit perdre ses royaumes. Les Danois qui n'étaient pas plus satisfaits de sa conduite que les Suédois, lui ôtèrent la couronne et la mirent sur la tête de Christophe de Bavière, son neveu.

Eric, que sa mauvaise conduite avait précipité du trône, s'était réfugié dans l'île de Gothland, où il exerçait le métier de corsaire. Il faisait enlever par ses pirates tous les vaisseaux suédois ; il se faisait redouter jusqu'à Stockholm. Forcé par les cris de son peuple, Christophe fit voile vers l'île de Gothland avec sa flotte ; mais au lieu de combattre son oncle, il s'aboucha simplement avec lui, sans lui ôter la liberté de faire du mal aux Suédois. Christophe s'en retourna ; fit naufrage en chemin, et eut bien de la peine à se sauver. Il mourut peu regretté des nations qui l'avaient placé sur le trône. Il avait battu sur mer le roi d'Angleterre, et lui avait enlevé une flotte de navires marchands. Il avait projeté de surprendre la ville de Lubeck ; il fit même partir pour cette expédition une puissante escadre, mais il fut découvert et obligé de s'en retourner sans avoir rien fait.

La mort de Christophe replongea les Etats du Nord dans de nouveaux troubles, et causa une grande division entre les Suédois et les Danois. Ceux-ci mirent la couronne sur la tête Christian Ier, comte d'Oldenbourg ; et les autres, sur celle de Charles Canut, leur grand maréchal. Ce nouveau roi se brouilla d'abord avec les Danois, à qui il demanda inutilement la restitution du trésor et de la flotte du royaume de Suède, dont ils s'étaient emparés. Il porta ensuite ses armes dans l'île de Gothland, contre le roi Eric. Celui-ci, se trouvant pressé, demanda du secours au roi de Danemark : Christian lui envoya une flotte. Les deux nouveaux rois étaient trop voisins pour être longtemps amis : ils se firent bientôt la guerre.

Charles ayant appris qu'une flotte de quarante-six vaisseaux danois

était devant Stockholm, s'y rendit, repoussa les Danois, et les obligea de se retirer avec perte. L'année suivante, les Danois entrèrent avec une flotte dans le détroit de Calmar, prirent l'île d'OEland, et tinrent pendant six semaines la ville de Stockholm assiégée. Ces hostilités avaient des alternatives de bons et de mauvais succès ; mais Charles se rendait odieux à ses ennemis, et se faisait peu aimer de ses sujets ; pour comble de malheur, il se brouilla avec le clergé, et se chargea de la haine du peuple. Enfin, ne voyant plus de remède aux maux que sa mauvaise conduite lui avait attirés, il s'embarqua secrètement avec toutes ses richesses, et fit voile vers Dantzick, où il se retira.

La retraite de Charles fut favorable à Christian ; les Suédois lui offrirent le sceptre. Pour répondre à des offres si flatteuses, il se rendit à Stockholm avec une puissante flotte, et fut solennellement couronné à Upsal. Ce prince, au lieu de profiter des fautes de Charles, marcha précisément sur ses traces : il s'aliéna le clergé ; maltraita la noblesse et écrasa le peuple ; toutes ces fautes obligèrent les Suédois à lui ôter la couronne, et à la remettre sur la tête de Charles, qui se rendit aussitôt à Stockholm.

Après sa mort, les Suédois élurent Sténon-Sture, son neveu. Fatigués du titre de roi, ils lui donnèrent la qualification d'administrateur, et lui laissèrent toute l'autorité souveraine. Christian, pour relever son parti, que cette disposition rendait chancelant en Suède, arma une flotte de soixante-dix vaisseaux, et alla mouiller devant Stockholm. Sténon courut au secours de cette capitale assiégée, et livra la bataille à Christian, qui, ayant eu plusieurs dents cassées d'un coup de flèche à la première attaque, se retira avec tous ses vaisseaux.

Sténon retint toujours l'administration du royaume, malgré les efforts de ceux qui s'y opposaient, et il gouverna l'Etat avec tant de prudence et de politique, que les Suédois ne s'étaient jamais si bien trouvés. Pendant qu'il travaillait à rétablir le bon ordre, Yvan Axelson, qui était en possession de l'île de Gothland, faisait le métier de pirate et troublait la navigation : Sténon entreprit d'en purger la mer ; mais Jean, qui avait été élu roi de Danemark après la mort de son père, craignant que l'administrateur ne s'emparât de Gothland, équipa une flotte de quarante voiles, pour aller prendre cette île ; elle lui fut remise par Yvan.

Le nouveau roi de Danemark souffrait fort impatiemment l'administration de Sténon ; par ses intrigues, il engagea une grande partie des sénateurs à l'en dépouiller. Ce fut en vain que Sténon y opposa sa politique et ses forces : voyant qu'il ne pouvait l'emporter sur le roi de Danemark, il entra en négociation avec lui. Ils conclurent un traité par lequel Jean devait gouverner le royaume, et Sténon en être le maréchal. La ville de Stockholm fut livrée à Jean, qui y reçut la couronne de Suède. Sa mauvaise conduite obligea les Suédois à rendre à Sténon l'administration qui lui avait été ôtée.

Après la mort de Sténon, Suante-Sture fut chargé du gouvernement du royaume, ce qui fut une nouvelle occasion de guerre entre la Suède et le Danemark. Pour en prévenir les suites, on convint de tenir une assemblée à Calmar. Le roi de Danemark parut devant cette ville avec une flotte considérable, plutôt en roi qui voulait donner des lois, qu'en prince qui désirait conclure un traité. L'assemblée se sépara avant qu'il y eut rien de fait. Jean inquiéta la Suède par plusieurs irruptions ; mais il ne s'en tint pas là : il fit équiper grand nombre de vaisseaux, et leur donna commission de courir sur tous les navires qui appartiendraient à la Suède. Il en ruina ainsi le commerce. Irrités par ces hostilités, les Suédois se lièrent avec la régence de Lubeck, qui mit une flotte en mer, et firent, de concert, un furieux dégât dans la plupart des îles et sur les côtes qui appartenaient au roi de Danemark. L'année suivante, Suante-Sture perdit la vie.

Après sa mort, Sténon-Sture II fut élu administrateur. Il eut à repousser les hostilités de Christian, fils et successeur de Jean, roi de Danemark, qui, pour faire valoir ses prétentions sur la couronne de Suède, mit en mer une flotte sur laquelle il avait embarqué quatre mille hommes. Cette flotte, après avoir fait de grands ravages dans la Suède, se retira en Danemark. Christian continua la guerre dans les mêmes vues : il envoya ses flottes à différentes reprises contre les Suédois ; mais Sténon les força toujours à battre en retraite.

Christian, qui n'avait pu vaincre l'administrateur par la force, voulut en venir à bout par la ruse. Il avait assiégé Stockholm et en avait été repoussé. Désespérant de réussir dans son entreprise, il avait appareillé pour s'en retourner ; mais les vents ayant retenu la flotte dans les rades pendant trois mois, les provisions lui manquèrent, et il se trouva par là

dans une si grande disette, qu'il était obligé de sortir de temps en temps de ses vaisseaux pour faire de l'eau et chercher des vivres, non sans beaucoup de risque ; car Gustave, qui commandait la cavalerie suédoise, et qui l'observait sur la côte, l'obligeait toujours à se rembarquer au plus vite. Pour se tirer de ce mauvais pas, il fit proposer un accommodement à l'administrateur, qui, ne soupçonnant point de mauvaise foi dans la proposition du roi de Danemark, et flatté d'une paix prochaine, y consentit, et lui envoya même des rafraîchissements pour toute sa flotte. Christian, voulant profiter des dispositions pacifiques où il voyait Sténon, lui fit demander une entrevue à son bord : l'administrateur aurait été la dupe de sa bonne foi, si le Sénat ne s'y était pas opposé.

Le monarque danois, voyant son coup manqué, fit proposer à l'administrateur une autre entrevue dans la ville de Stockholm, où il se rendrait, disait-il, si on voulait lui envoyer pour otages quelques seigneurs du pays. La proposition fut acceptée : on lui envoya les seigneurs qu'il demandait ; mais à peine furent-ils à son bord, qu'il les fit arrêter. Sténon, irrité de cette perfidie, arma sur-le-champ ce qu'il avait de vaisseaux dans le port : toute la noblesse s'y jeta, pour venger la nation outragée ; l'administrateur monta lui-même une frégate. Cette petite escadre, plus distinguée par la valeur que par le nombre, fit voile pour aller à attaquer Christian ; mais celui-ci sut profiter d'un vent favorable, qui le déroba à la poursuite des Suédois.

Christian fit encore une nouvelle irruption en Suède. Sténon courut s'opposer à ses ravages ; mais il reçut une blessure qui lui causa la mort. Christian fut ensuite rappelé au trône de Suède, et y monta après avoir donné aux Suédois les espérances du gouvernement le plus doux. Il s'en fallut bien qu'il les réalisât : il ne leur donna, au contraire, que des témoignages de fureur et de cruauté, qui forcèrent enfin les Suédois à lui ôter la couronne. Ils l'offrirent à Gustave Ericson, l'un des otages qu'on avait envoyés à Christian, et qui s'était sauvé. C'est sous ce prince, à qui la politique ne fit prendre que la qualité d'administrateur, que le luthéranisme s'introduisit dans la Suède, et par lui qu'a commencé la grandeur de l'illustre maison de Wasa, qui a occupé depuis le trône de cet empire.

Gustave répondit parfaitement aux espérances qu'il avait données.

il travailla à délivrer la Suède du joug des Danois ; il prit plusieurs places qu'ils occupaient, et dut ses avantages, tantôt à la négociation, tantôt à la valeur. Il entreprit d'enlever Stockholm à Christian, qui en était encore maître, convaincu que s'il pouvait s'emparer de la capitale, le reste serait bientôt conquis. Il conduisit donc ses troupes de ce côté-là, fit bloquer la ville, et ensuite l'assiégea dans les formes. Christian envoya à son secours une flotte considérable, chargée de beaucoup de troupes de débarquement, sous la conduite de l'amiral Norbi, qui entra dans le port, débarqua ses soldats, et fit lever le siége.

L'hiver suivant, Gustave assiégea encore Stockholm, mais voyant bien qu'il ne réussirait jamais sans flotte, il en négocia une avec la régence de Lubeck, qui lui fournit dix-huit vaisseaux de guerre, chargés de quatre mille hommes, et payés pour un an. Cette flotte arriva dans le port de Suderkopin, le 11 juin 1522 : Gustave ramassa le plus qu'il put de vaisseaux ; en composa encore une escadre, dont il donna le commandement à Fleming, seigneur finlandais, et la joignit à la flotte de Lubeck, pour croiser devant le port de Stockholm, afin d'empêcher les secours qu'on y pourrait jeter par mer.

Fleming ayant aperçu un convoi de vaisseaux danois, que Norbi envoyait pour ravitailler Stockholm, et qui venaient à pleines voiles pour les surprendre, se retira derrière le cap de cette ville. Ce convoi était précédé par deux frégates légères ; la première n'eut pas plutôt doublé le cap, que Fleming s'en rendit maître ; il en fit sortir l'équipage, la remplit de ses soldats et de ses matelots, la monta lui-même, alla au-devant de l'autre, qui ne soupçonnait rien de ce qui venait de se passer, et s'en empara. Tout le convoi tomba en sa puissance, à la réserve d'un vaisseau que le capitaine fit brûler, après une résistance longue et opiniâtre.

Norbi, ayant appris le malheur arrivé à son convoi, mit sa flotte en mer, fit voile vers Stockholm, et y trouva à l'ancre l'escadre de Lubeck et l'escadre de Fleming. Les vaisseaux des deux partis se canonnèrent pendant un jour ; Norbi, prévoyant une tempête, se retira à l'abri d'une petite île, peu éloignée du continent : il s'y trouva arrêté par une gelée extraordinaire. Gustave alors envoya, pour brûler ses vaisseaux, des troupes qui en approchèrent en lançant contre eux une grêle de flèches et de flambeaux ardents ; elles en abordèrent même quelques-uns.

Malgré l'artillerie de Norbi, qui fut bien servie, ses vaisseaux auraient été entièrement brûlés, si le général de Lubeck n'avait fait battre la retraite. Il avait ordre, à ce qu'on croit, de contre-balancer les avantages des deux partis, mais non de ruiner l'un ou l'autre. Le lendemain, le soleil ayant fondu les glaces, Norbi sauva les débris de sa flotte.

L'amiral danois équipa une autre escadre plus forte que la première, dans le dessein d'aller faire le siége de Stockholm, ou de se battre en cas d'hostilités ; mais ce projet n'eut point de suite, à cause de la révolution du Danemark, qui fit céder à un soulèvement général Christian, dont les injustices et la cruauté avaient laissé des traces partout dans ses Etats. Ses sujets, pour le déposer, traitèrent secrètement avec Frédéric d'Oldenbourg, son oncle, duc de Holstein. Il entra avec chaleur dans leur ressentiment, et fut mis à sa place. Norbi, ayant appris ce changement subit, se retira avec sa flotte dans le Gothland, dont il était gouverneur, et laissa à Gustave la liberté de pousser le siége de Stockholm par terre et par mer. L'administrateur fut alors regardé comme le libératenr et l'ange tutélaire de la patrie. On força sa modestie, et on l'obligea, malgré lui, à prendre la qualité de roi. Il en fit les fonctions quand il se vit maître de la capitale du royaume ; et il les aurait toutes remplies dignement, s'il eut toujours conservé la paix avec l'Eglise.

Christian, qui se voyait roi sans domaine, ne perdait point de vue le trône d'où il avait été renversé. Il assembla dix mille hommes, les mit sur trente vaisseaux, partit de la Hollande, et fit voile vers la Norwége, qu'il croyait dégarnie. En route, il fut battu d'une effroyable tempête, qui dispersa ses vaisseaux et en fit périr quelques-uns : il courut lui-même grand risque. Gustave fit livrer un combat à la flotte de Christian, dont les bâtiments furent brûlés sans qu'il en échappât un seul. Ce prince infortuné vit disparaître entièrement l'ombre de sa royauté dans l'obscurité d'une prison.

Gustave ne s'occupa pas seulement à vaincre ses ennemis, il songea encore à se faire des alliés : il fit un traité de commerce avec la France, gouvernée alors par François Ier. Ces deux rois formèrent entre eux une ligue défensive, dont la condition était l'assistance mutuelle de vingt-cinq mille hommes et de cinquante vaisseaux. Ce fut alors que

Gustave, ne croyant pas que rien désormais dût résister à ses intentions, entreprit de supprimer le droit d'élection. Il convoqua les états, et vint effectivement à bout de leur faire approuver le droit héréditaire; et en même temps, par un acte authentique, il fit déclarer son fils son successeur.

Gustave, après avoir triomphé de ses ennemis, établi une paix solide dans ses Etats, fait refleurir le commerce, régné avec une autorité absolue, puisqu'il disposait à son gré des lois, de la religion et des biens de ses sujets, mourut enfin, laissant la Suède redoutable à ses ennemis, respectable à ses alliés; ses arsenaux fournis, ses places frontières fortifiées, et une flotte considérable dans ses ports.

Eric, fils et successeur de Gustave, n'en eut pas l'habileté; il indisposa contre lui la noblesse, mit un de ses frères dans les fers, fit mourir plusieurs de ses domestiques. Il se flatta d'épouser Elisabeth, reine d'Angleterre; il partit même avec quatorze vaisseaux pour terminer ce mariage; mais battu par la tempête, il fut obligé de relâcher dans un des ports de la Suède. Il chagrina encore les négociants, en troublant le commerce de la mer Baltique; il se brouilla avec les villes hanséatiques, en faisant défense de trafiquer avec la Moscovie; et, pour donner du poids à ses déraisonnables idées, il mit une flotte en mer.

Eric attaqua les Danois, qui n'avaient fait contre lui aucune hostilité. Douze de ses vaisseaux rencontrèrent une flotte danoise, qui, bien que plus forte, ayant été surprise, fut battue : elle perdit son général, sept capitaines, neuf cents matelots, six cents hommes, et le reste souffrit beaucoup. Frédéric, roi de Danemark, piqué de l'insulte, déclara la guerre aux Suédois : il mit en mer une flotte de cinquante-deux voiles, dans laquelle il y avait douze vaisseaux de la ville de Lubeck. Eric arma de son côté une escadre de quarante vaisseaux, qui fut battue de la tempête, et dispersée de manière qu'il ne resta que l'amiral, nommé *le Sans-Pareil*, parce qu'il était monté de deux cents pièces de canon de fonte. Ce vaisseau se battit seul contre les vaisseaux de Danemark et de Lubeck, et coula à fond l'amiral de cette ville; mais il fut environné de toute la flotte ennemie après un rude combat, et on y mit le feu. Les Danois, fâchés de voir brûler un si beau vaisseau, montèrent en foule dessus, pour éteindre l'embrasement; mais la flamme ayant gagné les poudres, il sauta avec plus de quatre cents hommes.

Les débris de la flotte suédoise s'étant ralliés, elle voulut d'abord recommencer le combat ; mais ne voyant aucune apparence de succès, elle fut obligée de se retirer. Un vaisseau de cette flotte s'étant sauvé dans une rivière, l'officier suédois qui le montait se défendit avec fermeté contre les Danois, qui l'attaquèrent par mer et par terre ; mais ne pouvant vaincre, et ne voulant pas tomber entre les mains des vainqueurs, il mit le feu à ses poudres et sauta avec le vaisseau.

L'année suivante, la flotte suédoise se mit en mer, et prit seize vaisseaux richement chargés pour le compte de la ville de Lubeck, avec trois cents matelots, et enleva plusieurs bâtiments danois. Ayant rencontré la flotte de Danemark vers la partie occidentale de l'île d'OEland, elles se livrèrent un combat opiniâtre, qui dura depuis midi jusqu'à la nuit. Les Danois y perdirent quatre vaisseaux, et, se trouvant les plus faibles, furent obligés de se retirer. Ils remirent à la voile pour réparer leur perte ; mais ils furent encore battus. Les Suédois couronnèrent cette suite de prospérités par la prise de huit navires marchands richement chargés, qui appartenaient encore à la ville de Lubeck.

Les hostilités continuaient toujours sur mer entre les deux nations. La flotte suédoise, forte de quarante-huit voiles, rencontra près de Stralsund des vaisseaux dont elle se serait saisie sans le duc de Poméranie, qui les prit sous sa protection. Cette flotte, après avoir donné la chasse à celle de Lubeck, entra dans le Sund, et prit plus de deux cent cinquante navires, leva, à la vue des Danois, les droits qui leur étaient dus par les vaisseaux qui y passaient, et s'empara de plusieurs bâtiments qui appartenaient au roi de Danemark et à la ville de Lubeck. Les Suédois, par ces heureuses expéditions, se trouvèrent les maîtres de la mer.

L'année suivante, la flotte suédoise se mit encore en mer, fit voile vers le détroit du Sund, et y leva les droits qui appartenaient aux Danois ; elle prit ensuite sa route vers Mone, où elle rencontra une nombreuse flotte de navires marchands ; elle en força deux cents d'entrer dans les ports de Suède, et d'y décharger leurs marchandises. Elle rencontra enfin celle de Danemark, qu'elle cherchait, et l'attaqua avec tant de valeur, qu'elle l'obligea de se sauver très-endommagée dans l'île de Gothland, dans un mouillage fort dangereux, ce qui la garantit bien de l'attaque des Suédois, mais non de la tempête, car elle en essuya une

terrible, qui lui brisa seize vaisseaux, parmi lesquels se trouvèrent les amiraux de Danemark et de Lubeck. Les Suédois, dans toute cette expédition, ne perdirent qu'un vaisseau. Ces victoires devaient être fort avantageuses; mais Eric ne sut pas en profiter : il se comporta si mal, qu'il fut assiégé dans Stockholm, fait prisonnier, et déposé par les états même de son royaume.

Jean, son frère, troisième du nom, fut déclaré son successeur. Ce monarque, étant en guerre avec les Moscovites, mit une flotte en mer pour croiser sur les vaisseaux de Lubeck, qui les favorisaient; elle en enleva seize. Le règne de ce prince fut souvent troublé par les changements qu'il voulut faire dans la religion. Il mourut à Stockholm, de drogues que lui donna, par ignorance, un apothicaire; car il n'y avait point encore de médecins en Suède.

Sigismond, fils de Jean, qui avait été élu roi de Pologne du vivant de son père, lui succéda. Comme il était absent, le duc Charles, son oncle, fut déclaré régent du royaume. L'ambition troubla bientôt la bonne intelligence qui régnait entre l'oncle et le neveu. L'éclat de la couronne fit sur le cœur de Charles des impressions qui ne s'accordaient pas avec les intérêts de Sigismond. Celui-là forma le dessein de monter sur le trône, et celui-ci songea à s'y soutenir : ils se firent la guerre. Le roi, qui crut sa présence nécessaire en Suède, fit demander à Charles la flotte de l'Etat pour y passer; mais elle lui fut refusée, ce qui l'obligea de louer à Dantzick plus de cent vaisseaux, avec lesquels il alla faire sa descente à Calmar, malgré la flotte du royaume, qui était sous les ordres du régent, mais que retenaient les vents contraires. Ces démêlés eurent une issue funeste à Sigismond : il fut déposé par les états du royaume, et la couronne déférée au duc Charles, qui prit le nom de Charles IX. Pendant le peu de temps qu'il régna, il fut en guerre avec les Polonais, les Moscovites et les Danois.

Gustave-Adolphe, son fils, lui succéda à l'âge de seize ans. C'était un prince véritablement né pour le trône; il avait de brillantes qualités. Ce prince fit sur terre les actions les plus mémorables; mais la marine n'y eut guère de part.

A son avénement au trône, sa flotte était dans un si mauvais état, qu'elle ne put empêcher celle de Danemark de causer beaucoup de dommage à la Suède. Aussi Gustave ne fit-il usage de vaisseaux, que

pour transporter des troupes : il fit embarquer pour l'expédition de Riga, dont il se rendit maître, vingt-quatre mille hommes sur une flotte de soixante-seize voiles; et l'année suivante il mit en mer deux cents vaisseaux ayant à bord vingt-six mille hommes. Ce monarque porta la guerre en Allemagne; il y fut tué à la bataille de Lutzen, après des prodiges de valeur.

Christine, sa fille, âgée de six ans, monta sur le trône de Suède, sous la tutelle du Sénat. La guerre fut poussée en Allemagne avec beaucoup de vigueur, mais elle eut des succès différents. Les anciens démêlés des Suédois et des Danois, qui paraissaient ne plus inquiéter, se renouvelèrent. Christian IV, roi de Danemark, jaloux des grands avantages que les Suédois avaient remportés en Allemagne, mettait secrètement des obstacles au progrès de leurs armes; il les avait même insultés par quelques entreprises d'éclat, qui les déterminèrent à s'en venger par des hostilités. Ils firent une irruption dans le Holstein, ce qui fut le signal de la nouvelle guerre entre les deux nations. Les Suédois demandèrent de l'assistance aux Etats-Généraux des Provinces-Unies, qui en refusèrent; ils tirèrent cependant trente vaisseaux de quelques particuliers de la Hollande, qui forcèrent les Danois d'abandonner le havre de Gottenbourg, qu'ils tenaient assiégé.

Cette guerre fut terminée l'année suivante par la médiation de la France et de la Hollande, qui, ayant quarante-huit vaisseaux dans le détroit du Sund, fit craindre que si l'on ne voulait pas l'avoir pour médiatrice on ne l'eût pour ennemie.

La reine Christine était d'un autre côté en guerre avec l'Empereur, et ses armes étaient victorieuses en Allemagne, où elle avait des généraux d'une grande habileté; mais la paix ayant été faite à Munster, et les intérêts de l'Empire et de la Suède étant réglés, Christine, soit par l'attrait de la tranquillité, soit par amour pour les belles-lettres et pour mieux s'y livrer, abdiqua en faveur de Charles-Gustave, son cousin. Ces motifs sont ceux, selon les écrivains protestants, qui engagèrent Christine à déposer l'autorité souveraine; mais cette reine ne quitta la Suède que pour abjurer la religion des Suédois. En effet, elle embrassa publiquement la communion romaine à Inspruck : elle se rendit ensuite à Rome, où elle passa presque tout le reste de sa vie; elle y mourut en l'année 1688.

Charles-Gustave, maître du royaume de Suède, entra en hostilités avec le roi de Pologne; et, rompant ensuite avec celui de Danemark, les deux nations voisines et rivales se virent bientôt replongées dans les horreurs de la guerre. Charles, pour embarrasser son ennemi, porta l'agression dans ses États : il mit une flotte en mer, et alla faire le siége de Copenhague. Les Hollandais passèrent le détroit; et comme ils voulaient se faire jour au travers de la flotte suédoise, il y eut entre les deux escadres un combat opiniâtre et sanglant. Les Hollandais perdirent leur vice-amiral Witte-Witteson avec le vaisseau qu'il montait; et leur amiral Opdam fut sur le point d'être pris; mais le reste passa au milieu du feu de la flotte suédoise, et alla secourir Copenhague. La jonction des Danois et des Hollandais les rendit maîtres de la mer Baltique.

Quoique Charles eût alors six puissants ennemis sur les bras, il songeait à l'exécution de grands projets; mais une maladie épidémique l'emporta.

Charles XI, son fils, lui succéda à l'âge de cinq ans. Les Suédois, pour affermir sur le trône ce jeune prince, employèrent les commencements de son règne en négociations diplomatiques. Ils firent la paix avec les Polonais; l'Empereur et l'électeur de Brandebourg y furent compris : elle fut suivie de celle avec le roi de Danemark. Ils s'unirent avec les Anglais et les Hollandais par le fameux traité nommé *la triple alliance*, et s'allièrent enfin à la France. Depuis, le roi de Suède ayant fait la guerre à l'électeur de Brandebourg, le roi de Danemark, pour profiter de la circonstance, attaqua ouvertement la Suède; la Hollande en fit autant, ainsi que les villes de Lunebourg et de Munster.

Les Suédois, assaillis par tant d'ennemis puissants, malgré leurs efforts, éprouvèrent plus d'une disgrâce. Les flottes combinées des Hollandais et des Danois s'emparèrent de l'île de Gothland ; et peu de temps après ils attaquèrent, près de Bornholm, la flotte suédoise, qui fut obligée de reculer après avoir perdu une galiote montée de dix pièces de canon et de trente hommes d'équipage. Le combat s'engagea encore quelques jours après. L'amiral suédois, *les Trois-Couronnes*, armé de cent trente pièces de canon, y périt par un accident : les canons d'un bord, qui n'avaient pas été amarrés, ayant reculé sur l'autre, des mèches allumées tombèrent sur les poudres, et le firent sauter. Ce malheur

fut suivi d'un second; le vice-amiral suédois, après s'être longtemps battu, fut accroché par un brûlot qui le réduisit en cendres. Les Suédois déconcertés prirent le large et se sauvèrent dans le port de Stockholm.

L'amiral Tromp, qui commandait les vaisseaux hollandais, fit une descente et s'empara de la ville d'Usted, au profit des Danois. Peu de temps après, la flotte suédoise se voyant forte de quarante voiles, avec l'avantage du vent, alla attaquer celle de Danemark. Le combat fut soutenu de part et d'autre avec beaucoup de valeur; mais les Danois, ayant pris le dessus du vent, coupèrent l'armée suédoise, qui, ainsi séparée, se mit en désordre et prit la fuite. La plupart de ses vaisseaux furent pris, brûlés ou coulés à fond. Ceux qui échappèrent voulurent se sauver par le Sund; mais arrêtés par l'escadre hollandaise, qui venait au secours des Danois, ils furent obligés de se retirer ailleurs. Les Danois, profitant de leur victoire, allèrent s'emparer de plusieurs îles de la Suède.

L'année suivante fut encore fatale aux Suédois. Leur armée, qui était entrée si nombreuse en Allemagne, repassait en Suède fort délabrée, lorsque, pour comble d'infortune, les vaisseaux qui en étaient chargés allèrent se briser sur les côtes de l'île de Bornholm : les soldats se noyèrent ou n'échappèrent aux flots que pour tomber entre les mains des Danois. Cette guerre fut enfin terminée par l'intervention de la France, et par un traité de paix qui fut signé à Saint-Germain, en 1679.

Le roi de Suède cherchait à procurer la paix à l'Europe, en offrant, pour terminer les guerres qui la désolaient, sa médiation à la France et à l'Empereur. On avait accepté, lorsque la mort vint interrompre ses soins glorieux, dans la quarante-deuxième année de son âge.

Ce prince, comme on l'a vu, ne fut pas heureux sur mer: il travailla cependant à cultiver la navigation, à rendre le commerce des Suédois florissant, et à profiter de celui des étrangers. Il eut, au sujet du commerce, de grands démêlés aux conférences de Nimègue avec les Etats-Généraux des Provinces-Unies. La paix ne fut conclue qu'après qu'il eut réglé les droits que les Hollandais devaient payer pour toutes les marchandises dont ils trafiquaient en Suède. La marine fut un des principaux objets de la commission qu'il établit contre les abus de son royaume. Il

fit du havre de Carelscron, au lieu du port de Stockholm, le rendez-vous des vaisseaux, parce que les glaces y sont plus tôt fondues, et que les bois nécessaires pour la construction ou le radoub sont dans son voisinage. Il fit un beau règlement, dont le but était d'avoir en mer, en tout temps, une flotte de soixante voiles. En conséquence, il commença par faire construire dix-huit vaisseaux, qui devaient être tous les ans augmentés de six autres. Il eut le temps d'apprécier le bon effet des ordres qu'il avait établis pour la marine. Pendant les conférences d'Attena, il fit travailler à l'équipement d'une flotte de vingt vaisseaux du premier rang, de dix du second, sans compter les frégates, les brûlots et les bâtiments marchands, pour faire tête au roi de Danemark, qui armait une escadre de vingt-huit vaisseaux de guerre. Les soins qu'il consacra à la marine furent très-avantageux aux Suédois, qui, portés à la guerre, s'étaient d'abord peu embarrassés du commerce, le laissant faire aux étrangers, surtout aux villes hanséatiques; mais éclairés depuis, par la navigation, sur les avantages du commerce, ils ne s'y sont pas rendus moins célèbres ni moins habiles que dans la guerre.

Le lendemain de la mort de Charles XI, le prince royal, son fils, fut proclamé roi, sous le nom de Charles XII. Ce héros s'est acquis la gloire des plus grands capitaines. Il fut déclaré majeur à quinze ans et cinq mois, par les états du royaume, quoique la majorité des rois de Suède fût fixée à dix-huit ans. C'est une distinction que ses grandes qualités prématurées lui firent accorder. A peine fut-il sur le trône qu'il consomma l'important ouvrage de la paix de Ryswick, que son père avait si glorieusement commencé.

Il avait de grands talents pour la guerre : voici dans quelle circonstance éclata celle qui l'occupa dès les premières années de son règne. Frédéric IV, roi de Danemark, ne fut pas plutôt sur le trône qu'il entreprit de faire la guerre au duc de Holstein-Gottorp, à l'occasion de quelques forts bâtis dans les Etats de ce duc.

Charles ne pouvait se dispenser de prendre parti dans cette affaire : outre les raisons de commune politique, sa sœur avait épousé le duc de Holstein-Gottorp; il était d'ailleurs garant du traité d'Attena, violé par la conduite du roi de Danemark. Aux douze vaisseaux et aux six frégates que celui-ci fit construire, Charles en opposa quatorze, armés

de huit cent soixante-dix pièces de canon, et de trois mille deux cent dix hommes d'équipage, qui partirent de Carelscron, et allèrent mouiller à l'île de Rugen, pour être à portée, au besoin, d'entrer dans le Holstein. La flotte danoise s'approcha de celle de Suède, pour la reconnaître et pour observer ses mouvements; mais ayant été battue par la tempête, elle fut obligée de se retirer à Copenhague. Le roi de Danemark ayant fait désarmer cette flotte, à cause du mauvais temps continuel, il employa le mois de décembre à la remettre en état de tenir la mer au printemps suivant.

Chacun s'étant fait des alliances, les hostilités commencèrent de part et d'autre. Les armées tenaient la mer : la flotte de Suède, divisée en trois escadres, était de quarante-trois vaisseaux. Le roi montait *le Roi-Charles,* avec le comte de Piper, son premier ministre, et le comte de Guiscard, ambassadeur de France. Ce vaisseau, le plus grand qui eût paru en Europe, était de cent vingt-huit pièces de canon.

L'escadre du roi de Danemark était aussi très-considérable; elle se composait de cinquante-quatre bâtiments, tant vaisseaux que frégates.

Outre ces deux flottes, il y en avait une troisième de trente vaisseaux anglais et hollandais, qui devait joindre celle de Suède. Charles, ayant appris que cette escadre auxiliaire était mouillée à Gottenbourg, fit appareiller le 27 juin 1700. Les vaisseaux anglais et hollandais passèrent le détroit du Sund, et entrèrent dans la mer Baltique sans que les Danois s'y opposassent. Le roi de Suède, entraîné par son ardeur, alla joindre les Anglais et les Hollandais; les Danois, ne se sentant pas assez forts pour résister à ces deux flottes réunies, allèrent mouiller dans le port de Copenhague. La rade fut bientôt après occupée par les escadres alliées; elles y jetèrent l'ancre le 23 juillet. Un détachement de vaisseaux anglais et suédois commença la nuit du 25 au 26 à bombarder la ville. Les Danois firent sur eux un grand feu de l'artillerie de leurs vaisseaux et des ouvrages avancés, et leurs frégates opérèrent divers mouvements vers les deux flottes, comme pour les inviter à une action. Le soir, le détachement fut renforcé de dix-huit vaisseaux, et s'approcha de Copenhague avec deux galiotes; il jeta pendant la nuit plus de quatre cents bombes, dont une partie tomba dans le havre et l'autre dans la ville, sans que le dommage en fût grand; car il n'y eut que peu de vaisseaux maltraités et quelques maisons brûlées. Vingt-quatre frégates qui

s'étaient jointes au détachement firent croire qu'on jetterait encore, la nuit du 27 au 28, un plus grand nombre de bombes; mais les flottes se retirèrent dans un endroit d'où elles pouvaient observer les mouvements de l'escadre de Danemark. Les Hollandais n'eurent point de part à ce bombardement.

Le roi de Suède, qui croyait ne rien faire quand il pouvait faire davantage, ne se contenta pas d'avoir alarmé la ville de Copenhague et resserré la flotte danoise dans son port : il forma le grand et hardi dessein de porter ses armes jusque dans le cœur du Danemark, et d'en assiéger la capitale. Elle était déjà bloquée du côté de la mer par les flottes alliées; il ne fallait plus que l'attaquer du côté de la terre, et faire une descente dans l'île de Séeland, où elle était située; mais cela n'était pas facile, parce que les côtes étaient bordées de cavalerie et de milices retranchées. Ces obstacles, qui auraient découragé une valeur ordinaire, ne firent qu'animer celle du roi de Suède. Il fit embarquer cinq mille hommes et se mit à leur tête à bord d'une frégate; il fit détacher deux vaisseaux de chaque flotte pour favoriser son passage, et, malgré les vents contraires, il s'approcha de la côte le 5 août.

Ayant fait reconnaître un lieu propre pour la descente, il en fit les dispositions. Plusieurs chaloupes s'avancèrent : les unes chargées d'instruments et d'outils, les autres de deux cent cinquante-quatre grenadiers; celles-ci étaient suivies de plusieurs autres montées de cinq cents hommes. Des vaisseaux de guerre que le roi commandait en personne, et d'autres répandûs sur les ailes, commandés par des officiers généraux, soutenaient toutes ces barques. On s'approcha de la côte à la faveur du canon des vaisseaux; et quand on fut à soixante brasses du rivage, le roi, qui avait passé dans une chaloupe, plein d'ardeur, se jeta le premier dans la mer, où il eut de l'eau jusqu'à la ceinture : il fut suivi de ses officiers et de ses soldats, et l'on alla attaquer les Danois avec une intrépidité devant laquelle ils ne purent tenir. Ils cédèrent le poste qu'ils avaient à défendre, et le roi de Suède s'y étant établi, envoya les vaisseaux de transport au reste de ses troupes, qui arrivèrent le lendemain.

Charles s'étendit dans l'île de Séeland, moins en conquérant qu'en prince pacifique qui ne voulait que mettre des bornes aux hostilités du roi de Danemark, que cette diversion força effectivement d'accepter la

paix. Elle fut conclue à Trawendal, maison de plaisance du duc de Holstein-Ploën, près de Hambourg. Cette défense a été regardée comme une entreprise des plus glorieuses.

La mort de Jean Sobieski, roi de Pologne, ouvrit à Charles une autre glorieuse carrière : il se déclara, préférablement aux autres aspirants à ce trône, pour Jacques Sobieski, fils de celui qui venait de l'occuper, et duquel il crut n'avoir jamais rien à craindre. Cette résolution lui suscita deux puissants ennemis : l'un, Auguste, électeur de Saxe, qui se ligua avec le roi de Danemark, arma puissamment, se fit élire roi de Pologne, et attaqua d'abord le roi de Suède en faisant le siége de Riga, capitale de la Livonie, où abordaient tous les ans plus de deux cents navires marchands hollandais, et plus de mille petits bâtiments moscovites chargés de pelleteries; l'autre fut Pierre Alexiowitz, czar de Moscovie. Celui-ci a joué un trop grand rôle dans les scènes dont le récit va suivre, pour que nous ne le fassions pas connaître.

Alexis, son père, étant mort en 1675, il fut remplacé par son fils Fédor, prince valétudinaire qui mourut en 1682. Pierre fut un de ses successeurs, à l'âge de douze ans, quoiqu'il ne fût que du second lit. Jean, qui était du premier, n'ayant aucune des qualités nécessaires pour régner, Sophie, leur sœur, princesse d'un esprit supérieur et remuant, par ses intrigues, les fit placer tous deux sur le trône, dans l'espérance de gouverner sous leur nom, et ensuite de s'emparer elle-même de la couronne : elle donna même à Jean une femme, de laquelle il eut trois filles dont la seconde a été czarine. Pierre, étant dans un âge plus avancé, fit renfermer sa sœur Sophie dans un monastère; et, son frère étant mort, il prit seul les rênes de l'empire.

Sans ce prince, si les Moscovites eussent été connus, ce n'aurait été que comme des peuples grossiers, farouches et cruels. Avant lui, ils avaient toujours été renfermés dans leurs froids et vastes climats, d'où la méfiance de leur souverain les empêchait de sortir, en ne souffrant d'ailleurs que difficilement l'entrée des étrangers chez eux. L'ignorance qui régnait parmi eux était extrême, et ne leur a pas permis de laisser des mémoires qui pussent faire connaître la forme de leur gouvernement. Mais Pierre, né avec les plus belles dispositions du monde pour honorer un trône, conçut le glorieux dessein de policer ces nations : il y a effectivement si bien réussi, qu'il faut aujourd'hui les regarder comme un

peuple nouveau. Il avait auprès de sa personne un homme très-instruit, qui avait beaucoup voyagé; il s'entretenait tous les jours avec lui, et en tirait autant de lumières qu'il pouvait sur le commerce, sur la navigation, sur la discipline des armées et les mœurs de chaque nation.

Pour obtenir plus de fruit de ses conversations sur la marine, il y joignit quelque chose qui ressemblait à la pratique, en faisant construire plusieurs vaisseaux sur un lac voisin de Moscou. Il y établit une espèce de marine; il en apprenait la manœuvre; il y faisait tous les exercices maritimes, et s'étant assujetti à passer par tous les grades, il y fit les fonctions d'enseigne de vaisseau, de lieutenant et de capitaine. Il réalisa enfin ce dont il paraissait ne s'être d'abord fait qu'un jeu et un amusement, et entreprit de faire construire quarante vaisseaux de guerre, dix galiotes à bombes, vingt grandes galères ou galéaces, et trente autres bâtiments. Pour en venir à bout, il ordonna aux grands seigneurs, aux gentilshommes, aux marchands, aux villes et aux monastères, de bâtir des vaisseaux selon leur faculté. Cette taxe nouvelle et inconnue dans ses Etats révolta une partie de ses sujets : il se forma contre lui une conspiration, mais qui ne fut funeste qu'aux chefs des rebelles.

Le czar, pour se former dans les connaissances que doit avoir un souverain, voulut voyager dans les différents Etats de l'Europe. Pour cela, il supposa une grande ambassade, dans laquelle il se mit, gardant l'incognito, et à la faveur de laquelle il vit l'Angleterre, la Hollande, la France et une partie de l'Allemagne. Il s'entretint avec les souverains; il étudia leur politique et les mœurs des peuples; il s'instruisit des détails de la guerre et de la marine; il ne crut pas indigne de sa majesté de se livrer aux travaux les plus communs, et à la mécanique la plus grossière de la construction. Il était attentif aux leçons des savants pilotes; il s'instruisait des propriétés de la boussole et de l'usage des cartes marines. Après avoir satisfait sa curiosité sur une infinité d'objets utiles, il s'en retourna, emmenant avec lui les ouvriers les plus habiles dans tous les genres.

Le czar ne fut pas plutôt arrivé à Moscou, que pour tirer parti de ses connaissances et de ses forces, il voulut prendre part aux grandes affaires de l'Europe. Ce fut alors qu'il appuya l'élection du roi Auguste, avec lequel il avait eu une entrevue, et qu'il devint l'ennemi du roi de Suède, comme on l'a dit plus haut; il lui déclara donc la guerre : le

prétexte dont il se servit fut le mauvais traitement qu'il avait reçu à Riga; mais le véritable motif était d'avoir un port dans la mer Baltique. Il assiégea, avec une armée de cent mille hommes, Nerva, dans la Livonie. Le roi de Suède courut au secours de cette ville : il partit de Carelscron, le 11 octobre, avec une flotte de deux cents voiles, sans être arrêté par les vents orageux, qui rendent la mer Baltique impraticable dans l'automne; et, après avoir vaincu tous les obstacles, il débarqua ses troupes, renvoya ses vaisseaux chercher des munitions et de l'artillerie, attaqua sans délai les Moscovites retranchés ; et, dans un combat où la valeur et la prudence semblaient se disputer le prix, il remporta avec une très-petite armée, sur ses nouveaux et nombreux ennemis, une victoire complète.

Quatre ans après, le czar assiégea de nouveau Nerva : les Suédois voulurent la secourir ; mais ils n'en purent venir à bout : treize de leurs vaisseaux chargés de vivres ne purent en approcher, et quatorze de leurs frégates furent attaquées par un grand nombre de barques moscovites, qui en prirent douze. Le commandant même, se voyant sur le point de tomber entre les mains des ennemis, mit le feu à son vaisseau. Enfin, les Moscovites prirent la ville.

Les événements de la guerre, entre Charles et ses deux plus puissants ennemis, le czar et le roi Auguste, ne sont point de notre sujet, puisque la marine n'y eut de part que pour le transport des troupes, si l'on en excepte quelques faits sans importance, dont nous allons faire mention.

Le roi de Suède, avec une flotte de douze vaisseaux de cinquante à soixante canons et de dix-huit frégates, qui transportait une recrue de six mille hommes, jointe à une escadre de dix vaisseaux, commandée par le vice-amiral Spar, fit route vers Cronslhot, et attaqua les forts que le czar y avait fait bâtir; mais comme ces forts étaient défendus par de bons vaisseaux de guerre moscovites, par un grand nombre de grenadiers, répandus sur quarante bâtiments plats, et par une forte artillerie de canons et de mortiers, les Suédois furent obligés de se retirer avec perte.

Voulant profiter de l'éloignement du roi de Suède, qui était en Saxe, le czar, pour se rendre maître de la mer Baltique, équipa à Saint-Pétersbourg une belle flotte qu'il tint à commander lui-même; une escadre suédoise, qui alla croiser devant cette nouvelle place, bloqua

celle du czar; et, pendant ce blocus, deux seules frégates tombèrent sur trente barques moscovites, en coulèrent douze à fond, et firent échouer presque tout le reste. C'est ici le lieu de parler de Saint-Pétersbourg et de sa fondation. Cette ville est composée de plusieurs îles formées par la rivière de Néva, à un quart de lieu de son embouchure. Ces îles n'étaient que des marais impraticables avant que l'empereur Pierre Ier, dont nous venons de parler, en eut fait choix pour y former un établissement. Il en traça lui-même le plan, et s'obstinant à peupler des endroits qui paraissaient n'être pas destinés à des hommes, les difficultés qu'il rencontra ne le rebutèrent point : ni les inondations, ni l'ingratitude du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr environ deux cent mille hommes dans les commencements, ne lui firent abandonner son projet. Il surmonta tous les obstacles, et vint à bout de dessécher ces marais, de faire des chemins, et d'élever des digues pour jeter les fondements de la ville de Saint-Pétersbourg, qui, pour l'abondance, le commerce, le nombre de ses habitants, les arts, les sciences, le disputa dès sa naissance aux plus célèbres villes de l'Europe.

La rapidité et la profondeur de la rivière ne permettant point de bâtir de ponts pour la communication des îles qui forment la ville, une infinité de bateaux de différentes espèces y suppléaient; presque toutes les personnes de condition avaient les leurs; ceux des dames, qu'on nomme *barges,* se distinguaient par leur magnificence et parce qu'ils étaient couverts.

Il y avait des chantiers fortifiés, vastes et commodes, pour la construction des vaisseaux et des galères. Comme la Néva est extrêmement large et profonde, les gros navires marchands abordent jusque sous les fenêtres des maisons; les vaisseaux de guerre le pourraient aussi, si les eaux n'étaient pas trop basses à l'embouchure de la rivière; mais cette circonstance, mettant la ville à couvert des bombardements du côté de la mer, devient un avantage. Dans ces endroits bas, où ne se trouvent que quelques passages, on les a marqués pour éviter les méprises aux pilotes : c'est aussi ce peu de fond qui oblige de se servir de chameaux pour faire sortir de la rivière les vaisseaux de guerre, lorsqu'ils ont été lancés à Saint-Pétersbourg, et qu'on les conduit à Cronslhot, port de mer bien fortifié, à peu de distance, où ils sont armés et équipés.

Il est aisé de voir, par la situation de cette ville, que le vaste génie à qui on en est redevable a eu moins en vue, en la formant, d'augmenter le nombre des grandes villes, que de fonder une marine, qu'il regardait comme seule propre à mettre ses peuples en grande considération pour la force et pour le commerce.

La prise de Néva et l'établissement de Saint-Pétersbourg rendirent effectivement la marine du czar florissante, et formidable dans la mer Baltique et dans les golfes de Bothnie et de Finlande. Non-seulement sa flotte contint dans l'inaction celle de Suède, forte de douze vaisseaux de soixante-huit pièces de canon, de huit de cinquante-quatre, de neuf de quarante et de sept de trente-deux, de six galiotes à bombes et de cinq brûlots, mais encore elle fit sans obstacle en Finlande des descentes et de très-grands ravages.

La défaite du roi de Suède, à la bataille de Pultawa, et sa retraite à Bender, où les Turcs lui donnèrent asile, lui découvrirent un nouvel ennemi ; ce fut le roi de Danemark, qui n'avait osé se déclarer pendant le cours des prospérités du roi de Suède, mais qui, le voyant fugitif et le croyant perdu, entra dans la ligue offensive formée par le czar et le roi Auguste. Il arma douze vaisseaux de guerre, quatre frégates et deux galiotes à bombes, qui partirent le 11 novembre, et allèrent faire une descente en Scanie. Les suites de cette entreprise furent tout à fait désavantageuses aux Danois : ils furent battus et contraints d'envoyer de nouveaux vaisseaux pour rembarquer leurs troupes.

Le czar fit ensuite assiéger par mer et par terre Wibourg, capitale de la Carélie, dans le golfe de Finlande, place importante aux Suédois. La flotte moscovite s'empara d'abord des trois vaisseaux qui étaient dans le port, et débarqua vingt-deux mille hommes. La place, attaquée avec beaucoup de vivacité, et battue par un feu continuel de vingt-huit mortiers et de quatre-vingts pièces de canon, fut obligée de se rendre.

Le roi de Danemark mit de nouveau en mer une flotte de vingt-neuf vaisseaux de ligne, quatorze frégates et quelques autres bâtiments. Il fit partir en même temps environ soixante transports, pour aller prendre en Prusse quatre mille Saxons et six mille Moscovites, qui devaient renforcer son armée. Sa flotte fut d'abord battue par une violente tempête, à la hauteur de l'île de Bornholm. L'escadre suédoise, persuadée

que celle de Danemark était à demi ruinée, sortit de Carelscron au nombre de vingt-six vaisseaux, la rencontra près de l'île d'Amach, lieu propre à un combat, à cause des basses et des bancs de sable qui s'y trouvent. Les Suédois disputèrent toute la matinée le vent, qui était favorable à leurs ennemis; mais pendant cette manœuvre, leur amiral, de quatre-vingt-dix pièces de canon, et leur vice-amiral échouèrent sur les côtes. Ce malheur ne les rebuta point; sur les deux heures après midi ils engagèrent le combat, qui fut vif et opiniâtre. Les Danois y perdirent un vaisseau de soixante pièces de canon et de neuf cents hommes d'équipage, qui sauta, le feu ayant pris aux poudres. Le lendemain les Suédois, qui se trouvèrent supérieurs, malgré leur perte, employèrent toute la journée à retirer les effets de leurs vaisseaux échoués, qu'ils brûlèrent ensuite.

Quelque temps après, ils rencontrèrent les soixante vaisseaux de transport, que le roi de Danemark avait envoyés à Dantzick pour y prendre des Saxons et des Moscovites, et qui s'en revenaient sans être chargés. La flotte suédoise les attaqua, les brûla ou les prit, à la réserve de vingt-deux, qui échappèrent. Elle alla ensuite jeter l'ancre à Carelscron. Le bruit s'étant répandu qu'elle allait s'y renforcer de cinq vaisseaux de guerre, le roi de Danemark prit l'alarme, craignant quelque entreprise contre sa capitale même, et assembla des troupes. Ces circonstances lui firent abandonner le dessein qu'il avait de faire une descente en Scanie.

Cependant Charles s'occupait à mettre à profit sa retraite à Bender : il négociait avec le Grand Seigneur, et l'engagea à déclarer la guerre au czar. L'Ottoman mit en conséquence trois cent mille hommes en campagne, et sur la mer Noire une flotte de trois cents voiles. Mais le czar sut rendre ces formidables préparatifs sans effet, en gagnant le grand vizir, et restituant enfin Azof au Grand Seigneur.

Le roi Auguste et le roi de Danemark se réunirent pour faire le siége de Stralsund, ville de la Poméranie, peu éloignée de l'île de Rugen. Leur armées de terre se rendirent devant cette place, ainsi que la flotte danoise, forte de trente-deux vaisseaux, et qui devait être suivie d'une autre, chargée de la grosse artillerie; mais celle-ci fut battue et dispersée par la tempête. Les deux rois alliés s'emparèrent de beaucoup de postes autour de Stralsund. Cependant Stanislas, compétiteur d'Au-

guste pour le trône de Pologne, et allié du roi de Suède, sollicitait à Stockholm une escadre pour secourir Stralsund. Il l'obtint, et la flotte suédoise, chargée de troupes de débarquement, parut pour s'opposer à l'entreprise des deux rois, et en vint à bout. Dix-sept vaisseaux, dont elle était composée, ayant débarqué deux mille hommes d'infanterie et quatre cents dragons, les deux rois furent obligés de se retirer, l'un à Dresde et l'autre à Copenhague. Sur la fin de l'année, les Danois eurent un petit avantage : le comte de Guldenlew, leur amiral, étant averti que les Suédois se préparaient à faire une descente à l'île de Séeland, avec quatorze mille hommes, et qu'ils assemblaient des bâtiments de transport à Malmoé, il y alla avec une partie de sa flotte, prit vingt-cinq de ces bâtiments, en brûla plusieurs autres, et jeta des bombes dans Malmoé. Cette expédition se fit au mois de septembre 1713.

L'année suivante, un corps de troupes moscovites et saxonnes s'établit dans l'île de Rugen, sans être inquiété par les Suédois. Occupés du projet de brûler la flotte danoise, ceux-ci préparaient une carcasse de bâtiment, qu'ils remplirent de bombes, de grenades, de mitrailles, de poudre et autres matières combustibles, qui devaient être enflammées par des mèches, lorsque la machine serait au milieu de la flotte ennemie. Le projet ne réussit pas : la machine ayant été abandonnée trop tôt par ceux qui la conduisirent et qui craignirent d'en ressentir eux-mêmes les effets, alla dérivant à trois lieues de la flotte danoise ; un garde-côte l'ayant aperçue, l'aborda, leva les mèches avant qu'elles eussent communiqué le feu, ce qui rendit ce grand appareil inutile.

Le czar, aspirant à l'empire de la mer Baltique, cherchait les occasions de livrer un combat à la flotte suédoise. Il se mit en mer, et commanda lui-même l'avant-garde de ses galères : il ne rencontra qu'une escadre suédoise, il l'attaqua avec tant de valeur, qu'après un combat de deux heures, il enleva six galères, une frégate et trois petits bâtiments. Il fit plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouva le vice-amiral, qui commandait l'escadre ; il fit ensuite une descente dans l'île d'Aland, dont il se rendit maître. Stockholm, qui n'en est éloignée que de douze lieues, en prit l'alarme ; on assembla une armée et des vaisseaux pour préserver cette ville. Les entreprises des Russes n'allèrent pas plus loin. Voyant bien qu'ils ne pourraient pas conserver leur nouvelle conquête, ils l'abandonnèrent, et se retirèrent avec la flotte à Saint-Péters-

bourg, où le czar fit une entrée triomphale. Il s'approcha d'abord de la citadelle avec ses vaisseaux victorieux, suivis de ceux qu'il avait enlevés aux Suédois. Après avoir été salué par une décharge de cent cinquante canons, il entra dans la citadelle, la garnison rangée en haie, accompagné des Suédois prisonniers, et entouré des drapeaux et étendards pris sur eux. Il trouva sur son passage un arc de triomphe superbement orné et chargé d'emblèmes.

Le czar parut ensuite en qualité de contre-amiral devant un trône, sur lequel était assis un seigneur faisant les fonctions de czar, qui déclara Pierre Ier vice-amiral, à cause du service important qu'il venait de rendre à la patrie.

Cependant le roi de Suède sortit de sa captivité, pendant laquelle il avait fait des choses presque incroyables. La célérité avec laquelle il arriva dans ses Etats fut telle, que, comme on ne s'attendait point à le voir, le gouverneur fit difficulté de lui ouvrir les portes de Stockholm, où il entra la nuit du 22 novembre. Loin de se livrer au repos, que lui avaient bien mérité les peines qu'il venait de supporter, il ne travailla qu'avec plus d'ardeur à rétablir la splendeur et la réputation dont jouissait son royaume jusqu'à la funeste journée de Pultawa. Il marqua particulièrement son attention pour la marine, par les règlements qu'il fit. Il n'eut cependant pas le temps de prévenir un échec qu'il reçut sur mer ; une de ses escadres fut battue par les Danois, entre les îles de Femeren et de Laland, et perdit six vaisseaux et beaucoup de monde.

Charles vit encore au nombre de ses ennemis, le roi de Prusse, et le roi d'Angleterre, comme duc de Hanovre. Il vit, sans que son courage en fût ébranlé, ces deux puissances mettre sur pied une armée de quatre-vingt mille hommes, qui devaient agir contre la Suède d'un côté, pendant que les Moscovites s'avanceraient du côté de la Finlande. Les troupes des rois alliés commencèrent par attaquer un fort situé dans une île, et s'en emparèrent ; trois frégates suédoises qui y portaient du secours, ayant été repoussées par les vents contraires, ne purent l'empêcher. Ils formèrent ensuite le dessein d'attaquer l'île de Rugen ; lorsque leur flotte s'en approcha, elle rencontra huit capres suédoises, qui, après avoir soutenu son feu pendant un jour, se retirèrent fort endommagées, à la réserve de trois, qui furent prises ou coulées

Cette rencontre déconcerta pourtant le projet des alliés d'attaquer

l'île; ils formèrent peu après celui d'y faire seulement une descente, en même temps que le siége de Stralsund. L'armée, embarquée sur quatre cents vaisseaux, fut d'abord retenue par les vents; mais elle mit peu après à la voile, et opéra sa descente sans aucun obstacle.

Le czar, d'un autre côté, faisait une descente dans l'île de Gothland avec une flotte de trois cents vaisseaux; mais l'amiral suédois l'obligea de se retirer; il s'approcha ensuite avec dix-neuf vaisseaux de guerre, et un grand nombre de bâtiments de transport, de Stockholm, ce qui ne fit qu'y répandre la terreur.

Le siége de Stralsund se poussait toujours avec vigueur; Charles, qui défendait lui-même cette place, après y avoir fait les plus belles actions, obligé de céder à la multitude de ses ennemis, se retira par mer, et le gouverneur capitula.

Le roi de Suède, en qui le talent pour les armes n'excluait point l'habileté diplomatique, négocia si heureusement, qu'il vint à bout de détacher le czar de la grande alliance du Nord, formée contre lui. Assuré de l'inaction de ce redoutable voisin, il avait lieu de se promettre de tenir tête au reste de ses ennemis; il avait même entrepris de faire des conquêtes sur eux, en commençant par la Norwége, contre le roi de Danemark; mais, après avoir ouvert la campagne par le fatal siége de Frédéricksthal, il fut malheureusement tué dans la tranchée, d'un coup de fauconneau, à l'âge de trente-sept ans. Telle fut la fin de ce prince, dont la courte vie renferme tant de merveilles, que la postérité refusera peut-être de les croire.

La princesse Ulrique-Eléonore, sa sœur, épouse du prince héréditaire de Hesse-Cassel, fut couronnée reine de Suède. Elle s'occupa d'abord du commerce et de la navigation; mais elle fut interrompue par les entreprises qu'osa former contre la Suède le czar, qui regarda la mort de Charles XII, et l'épuisement où les grandes affaires qui l'avaient précédée avaient mis ce royaume, comme l'occasion la plus favorable pour en triompher. Il mit en mer trente vaisseaux en trois escadres, qui allèrent porter le fer et le feu sur presque toutes les côtes de Suède. Ils s'avancèrent jusqu'à l'embouchure de la rivière de Stockholm, où ils trouvèrent dix-neuf bâtiments chargés de provisions pour cette capitale; ils n'en purent enlever que cinq, le reste s'étant sauvé; mais ils se retirèrent à l'approche des vaisseaux de *la*

reine, qui furent joints dans la mer Baltique par une escadre envoyée par les Anglais, dont la conduite avait changé avec les intérêts : car ils s'unirent dès lors à la Suède contre le czar.

Peu de temps après, quatre galères suédoises et quelques petits bâtiments, ayant été détachés pour aller occuper un poste, virent avancer un grand nombre de bâtiments russes qui les voulaient attaquer : elles se mirent au large, et se rangèrent en bataille, où elles restèrent deux jours. Quinze galères russes étant venues les attaquer, les Suédois se retirèrent sous le canon du vice-amiral de Suède, qui, ayant aperçu un grand nombre de bâtiments moscovites qui se retiraient en forçant de rames, les poursuivit, et fit sur eux un feu si terrible, qu'il en endommagea beaucoup. Pendant qu'il les malmenait ainsi, quatre frégates qu'il avait envoyées pour observer vingt autres galères russes, les attaquèrent ; elles en coulèrent plusieurs et en firent échouer d'autres ; mais comme elles trouvèrent des bancs de sable et des basses, elles échouèrent elles-mêmes. Les Russes les attaquèrent alors, et s'en rendirent maîtres après un combat de quatre heures. Ces frégates vaincues furent menées en triomphe à Saint-Pétersbourg. Les Russes, pour conserver la mémoire de cet avantage, firent frapper une médaille.

La paix succéda à ces hostilités, et bientôt survint la mort du czar. Il tomba malade le 28 janvier 1725, et mourut le 8 février suivant. C'était un prince du plus vaste génie, et à qui de grandes vues et de très-belles actions ont mérité, comme nous l'avons dit, le surnom de *Grand*.

Sans son règne, on n'aurait rien eu à dire des Moscovites. C'est ce prince qu'annonçait le père Huet dans l'*Histoire du commerce des anciens :* « S'il s'élevait quelque jour parmi eux, dit-il en parlant des « Moscovites, un prince qui façonnât leur esprit féroce et leurs mœurs « âpres et insociables, et qui se servît utilement de leur multitude, « cette nation deviendrait formidable à tous ses voisins. » En effet, c'est une des plus vastes contrées de l'univers ; elle est disposée de manière à pouvoir atteindre partout : avec l'Europe, par Saint-Pétersbourg, sur la mer Baltique ; et Archangel, sur la mer Blanche, ou Océan septentrional, à l'embouchure de la Dwina. Cette dernière ville a été longtemps connue seulement des Anglais, qui la découvrirent en 1553, et y firent pour ainsi dire seuls le commerce, jusqu'à la fin du seizième siècle que les Hollandais commencèrent à le partager ; ceux-ci s'en

sont ensuite presque entièrement emparés. On a vu dans le port d'Archangel jusqu'à quatre cents gros vaisseaux.

La Moscovie communique aisément avec toutes les parties de l'Asie : le Volga joint, par un canal achevé en 1707, au Tanaïs; le Tanaïs à l'Uppa et à l'Occa; l'Occa aux lacs de Merlun et d'Ilmen, au Mosca, Twersa et Sua; traversant toute la Moscovie, réunissent par la navigation Saint-Pétersbourg, sur le golfe de Finlande, à Astracan, sur la mer Caspienne, et par là aux Indes les plus reculées et à la Chine.

Pierre Galabin, natif d'Orange, l'un des plus habiles et des plus grands négociants qu'eût alors la France, consulté par le czar, lui donna le conseil et le plan des caravanes. Ce prince les établit effectivement avec tant de succès, que par ce moyen la Moscovie entretint avec la Chine et d'autres parties de l'Asie un commerce direct, régulier, sûr et facile.

Mais tout ceci appartient plutôt à l'histoire du commerce qu'à l'histoire de la marine militaire. Il suffit donc de dire, et ce n'est point terminer désavantageusement pour l'idée qu'on doit avoir de la marine des peuples du Nord, que les Moscovites furent puissants sur mer, puisque, en 1729, ils avaient dans l'arsenal de Saint-Pétersbourg trois mille canons de fer, treize cents de bronze, des mortiers, des bombes et des boulets à proportion; que l'on comptait dans le port de cette capitale douze frégates, quarante-six grosses galères, soixante petits bâtiments; à Cronslhot, trente-six vaisseaux de ligne et quatre frégates; à Revel, seize vaisseaux de ligne et cinq frégates; et sur la mer Caspienne, vingt-deux voiles. On ne comprend point dans ce détail les navires de transport.

CHAPITRE IV.

ANGLAIS. — Avénement du roi Guillaume. — Déclaration de guerre contre la France. — Combat de Bantry. — Guerre d'Irlande. — Le roi Jacques. — Combat de Beachy. — Siége de Kingsale. — Combat des Barbades. — Projet d'invasion. — Combat de Harfleur. — Combat de la Hogue. — Combat de la baie de Lagos. — Vaisseaux coulés à Malaga. — Cadix. — Gibraltar. — Tentative de débarquement à Brest. — Bombardement du Havre de Grâce. — Siége de Palamos. — Bombardement de Dunkerque et de Calais. — Avénement de la reine Anne. — Prise de la ville de Rota. — Les Français échappent à l'escadre anglaise. — Prise de Gibraltar. — Combat de Velez-Malaga. — Prise de corsaires français. — Débarquement à Lisbonne. — Attaque de Mont-Jouy. — Reddition de Barcelone. — Bombardement d'Alicante. — Bombardement d'Ostende. — Bombardement de Toulon. — L'Angleterre menacée d'une invasion. — Prisonniers conduits à la Tour de Londres. — Soumission de l'île de Sardaigne, de l'île de Minorque, de Port-Mahon. — Prise de galiotes espagnoles. — Capitulation de Port-Royal. — Promotions dans la marine. — Établissement de la compagnie de la mer du Sud. — Conclusion de la paix. — Avénement de George I[er]. — Destruction des pirates. — Poursuite de la flotte espagnole. — Nouveau projet d'invasion. — Bombardement et prise de Vigo. — Avénement de George II. — La Géorgie. — Les habitants. — Les naturels. — Colonisation.

—

L'histoire de la marine française, à l'époque où est parvenu cet ouvrage, embrasse pour ainsi dire l'histoire maritime de tous les peuples navigateurs. Le commerce, la civilisation, la guerre elle-même ont établi entre les diverses puissances navales des rapports qui ne permettent plus de les isoler. Cependant, nous tracerons un rapide historique de la marine anglaise, pour mieux mettre en relief le caractère de notre éternelle rivale, et montrer sous toutes leurs faces les événements de mer dans lesquels ont figuré ces deux grandes nations.

Le prince et la princesse d'Orange furent élevés au trône le 13 février 1689, sous les noms de Guillaume et de Marie, roi et reine d'Angleterre, de France et d'Irlande, et des domaines qui en dépendaient.

Le 11 avril, le roi et la reine furent solennellement couronnés à

Westminster, par l'évêque de Londres, et prêtèrent le serment qui avait été auparavant réglé et établi par acte du Parlement. Le même jour, Leurs Majestés furent proclamées roi et reine d'Ecosse dans ce royaume, sous les mêmes limitations de succession qu'en Angleterre. Le 26, la Chambre des communes alla trouver le roi, en corps, et lui présenta une adresse pour déclarer la guerre contre la France; et le 7 mai elle fut effectivement déclarée dans les formes.

Guillaume, sentant de quelle importance il serait de mettre en mer de bonne heure cette année une flotte puissante, surtout pour empêcher le roi de France d'envoyer au roi Jacques un corps de ses troupes en Irlande, ne négligea aucun des préparatifs nécessaires. L'amiral Herbert, qui bientôt fut créé comte de Torrington, fut nommé au commandement de cette flotte.

Les Français étaient à l'ancre dans la baie de Bantry, avec vingt-huit vaisseaux de guerre, dont la plupart portaient soixante et jusqu'à soixante-dix canons, quelques-uns même davantage, plus cinq brûlots, commandés par M. de Châteaurenault; les transports, qui avaient porté près de cinq cents hommes en Irlande, étaient placés à quelque distance à l'abri du vent. Encouragés par leur supériorité, les Français se mirent sous voiles. Dès que l'amiral anglais fut avancé, non sans peine, à deux milles d'eux, ils fondirent sur lui en très-bon ordre avec leurs vingt-huit vaisseaux de guerre et les cinq brûlots sur une même ligne. Un de leurs vaisseaux étant arrivé à une portée de mousquet de *la Défiance,* qui conduisait l'avant-garde, M. de Châteaurenault donna le signal de la bataille, et ils commencèrent une action que les autres continuèrent en s'attachant chacun à un vaisseau ennemi. L'amiral fit plusieurs virements pour tâcher de gagner l'avantage du vent, ou du moins pour combattre de plus près; mais voyant qu'il ne pouvait en venir à bout, et qu'il n'était pas en état de soutenir une lutte aussi inégale, il gagna le large, tant pour ranger ses vaisseaux sur une ligne régulière, que pour regagner le vent, s'il était possible. Les Français mirent tant d'activité à le poursuivre, que l'amiral ne put trouver l'occasion d'effectuer son dessein; de sorte qu'ayant continué de battre en retraite, l'amiral français prit le parti de se retirer dans la baie.

L'amiral anglais et quelques autres de ses vaisseaux avaient leurs mâts et leurs cordages tellement endommagés, qu'il n'y en avait pas la

moitié qui fût en état de tenir plus longtemps; ainsi ils ne poursuivirent point l'ennemi.

Cependant le roi Guillaume, après avoir fait de longs préparatifs, prit la résolution d'aller en personne en Irlande, pour mettre fin à une guerre si coûteuse et si pleine de dangers.

Le 30 juin, le roi, ayant été informé que l'ennemi avait repassé le Boyne, ordonna un mouvement à toute l'armée, dès la pointe du jour, et la fit avancer vers cette rivière, qui était éloignée de trois milles. Le lendemain l'armée passa le Boyne, et Guillaume livra la fameuse bataille de Boyne; et après s'être exposé à de grands dangers, et avoir eu le talon de sa botte enlevé par un boulet, il remporta une victoire complète, qui fixa le sort du roi Jacques et l'obligea de s'en retourner en France.

Le comte de Torrington, qui était à Sainte-Hélène avec la flotte, ne fut pas peu surpris, lorsqu'il reçut avis de Wreimouth que les Français étaient entrés dans le canal; car il s'attendait si peu à les voir déjà prêts, qu'il n'avait encore envoyé aucune corvette à la découverte pour en examiner les mouvements. Il jugea qu'il n'avait rien de plus pressé que de rassembler tous les vaisseaux, tant anglais que hollandais, qui étaient à portée, et de les mettre dans le meilleur état de défense qu'il lui serait possible.

Il mit ensuite à la voile le 24 juin, dès le matin, et s'avança du côté de la flotte française, que des corvettes, qu'on avait envoyées depuis peu à la découverte, avaient vue le jour précédent à la hauteur de Frest-Water-Gate, derrière l'île de Wight : mais le vent ayant cessé, il jeta l'ancre près de Dangenesse, à cinq lieues de l'ennemi. Le lendemain, la flotte anglaise, renforcée du *Lion*, vaisseau du troisième rang, et de plusieurs vaisseaux de guerre hollandais, arriva à la baie de Compton en vue de l'ennemi.

Les Français firent plusieurs prisonniers sur la côte; mais ils jugèrent à propos de les renvoyer avec une lettre pour l'amiral, de la part du chevalier Guillaume Jennings, par laquelle il promettait le pardon à tous les capitaines qui voudraient s'attacher aux intérêts du roi Jacques.

Vers ce temps, il arriva aux Anglais un autre renfort de sept vaisseaux hollandais, commandés par l'amiral Evertzen et un autre officier

général. Néanmoins les deux flottes restèrent en présence, jusqu'au 30, sans en venir à une action.

Enfin on donne le signal du combat. Les Français attendent. Une heure après, l'escadre hollandaise, qui conduisait l'avant-garde sous les ordres de l'amiral Evertzen, commença l'attaque contre une partie de l'avant-garde des Français; et une demi-heure ensuite l'escadre bleue attaqua leur arrière-garde. La plus grande partie de l'escadre rouge, qui tenait le centre, ne put combattre jusqu'à dix heures; ainsi les flottes anglaise et hollandaise, quoique beaucoup plus faibles, commencèrent l'action.

A mesure que les vaisseaux anglais s'avançaient sur les Français, ceux-ci lâchaient pied; c'était apparemment pour former leur ligne : cette manœuvre faisait espérer aux Anglais que l'avantage serait de leur côté; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que les Hollandais avaient été fort maltraités dans cette attaque.

L'amiral n'eut pas plutôt aperçu l'état dans lequel ils étaient, qu'il leur envoya ordre de venir au mouillage; ils restèrent à quelque distance des Français, avec toutes leurs voiles ferlées, et rangés en ordre de bataille; c'était, dit M. de Forbin, le seul moyen de se tirer d'affaire. L'amiral anglais se porta, avec son propre vaisseau et plusieurs autres, au milieu d'eux, et jeta l'ancre à cinq heures après midi : il faisait calme alors, et les Français furent chassés avec la marée. Cependant, jugeant qu'il n'était pas sûr de renouveler le combat avec tant de désavantage, on appareilla à neuf heures du soir, et l'on fit retraite à l'est à la faveur du flux.

Après le départ de la flotte anglaise et hollandaise, la plus grande partie des vaisseaux français croisèrent à la hauteur de Bourne et de Pemsey, au pays de Sussex, tandis que quatorze autres restèrent à l'ancre près de la côte.

Le 1er juillet, le roi d'Angleterre remporta la victoire sur les rivages du Boyne; le 3 et le 4, l'armée marcha vers Dublin, que le roi Jacques avait abandonné, et le 6, Guillaume fit son entrée dans cette ville; puis il alla à la poursuite des Irlandais fugitifs. La flotte entière, non compris les Hollandais, était composée de quarante-trois vaisseaux. Ils avaient alors à bord le comte de Marlborough, général des forces anglaises, avec environ cinq mille soldats pour l'Irlande.

Cependant, ces amiraux se mirent en mer, suivant les ordres qu'ils avaient reçus du roi, et arrivèrent le 21 septembre devant le port de Cork. Le 23, la plus grande partie des soldats fut embarquée, et l'on commença à assiéger la ville dans les formes. Le 5 octobre, le comte de Marlborough ouvrit la tranchée devant Kingsale, et le 15, à minuit, la place capitula ; elle se rendit le lendemain matin. La prise de ces deux villes maritimes ferma le passage aux secours de France, du moins sur les côtes méridionales, et les Irlandais furent presque réduits à la seule province d'Ulster. Le comte de Marlborough termina cette expédition en aussi peu de temps qu'il en fallait pour faire le voyage, vu la saison dans laquelle elle fut commencée.

Le 23 décembre 1690, M. Russel fut nommé amiral de la flotte, et l'on fit toute la diligence possible pour se mettre de bonne heure en campagne. On lui donna pouvoir de détruire l'ennemi par terre ou par mer, en tout temps et de la manière qu'il jugerait la plus avantageuse, sans être obligé d'attendre d'autres ordres. Il lui fut pourtant enjoint expressément que si les gros temps étaient tels, qu'il ne pût tenir la mer sûrement, il se retirerait à Torbay, et y resterait jusqu'à nouvel ordre.

Les vaisseaux qui devaient composer cette flotte étant avitaillés et passablement pourvus, l'amiral reçut de la reine l'ordre de s'avancer dans les détroits, supposé que la flotte des Hollandais le joignît et qu'il jugeât à propos d'y risquer les grands vaisseaux dans cette saison.

La meilleure partie de la flotte étant réunie, elle fut mise en ordre de bataille, afin d'être prête à agir à temps. L'amiral fit route vers la côte de France, à la recherche de la flotte française; sitôt qu'on eut découvert Ushant du haut de la hune, on envoya le chevalier Cloudesly Shovel pour observer le port de Brest, tandis que l'amiral suivait à quelque distance. A environ une lieue de la pointe de Saint-Matthieu, Shovel aperçut quarante voiles qui sortaient du port de Brest. Il les prit pour des gardes-côtes de Bretagne escortées par trois vaisseaux de guerre d'environ quarante canons chacun. Le chevalier fit arborer à une partie de ses vaisseaux le pavillon français, afin de leur donner le change. Les Français crurent en effet que c'étaient quelques prises qui arrivaient avec une partie de leur escadre, de sorte qu'ils s'avancèrent à la rencontre; mais reconnaissant leur erreur, ils cherchèrent à s'éloigner le plus promptement possible.

Le 27, la flotte étant à environ trente lieues d'Ushant, aperçut plusieurs navires marchands escortés par un vaisseau de guerre, et deux autres qu'on prit pour des brûlots. On employa le même stratagème qu'auparavant, en arborant des couleurs blanches pour les tromper ; mais un des capitaines anglais, qui commença trop tôt la chasse, fut cause qu'il ne leur en tomba que trois entre les mains.

L'amiral, ne pouvant en venir aux prises avec l'ennemi, souhaitait de nouvelles instructions pour la conduite de la flotte, lorsque, le 29, la reine lui ordonna de se retirer promptement sur la côte d'Irlande, afin d'assurer le passage des navires marchands, en cas que les Français ne fussent pas en mer, ou qu'ils y occupassent un poste où on ne pourrait prudemment les attaquer.

Trois jours après, la chaloupe du marquis de Camarthen, étant allée à la découverte, aperçut cent voiles dans Broad-Sound : on crut que c'était la flotte française qui retournait à Brest. On jugea qu'il était absolument nécessaire de remener la flotte à Torbay.

Le capitaine Wren partit de Plymouth le 12 décembre 1696, et arriva le 16 du mois suivant aux Barbades, ayant alors sous son commandement huit vaisseaux de guerre. Bientôt après il reçut, de la part du colonel Kendal, une chaloupe qui l'instruisit qu'on avait vu, au vent de cette île, neuf vaisseaux de guerre français, avec *le Jersey*, vaisseau anglais du quatrième rang, qui avait été pris quelque temps auparavant à la hauteur de Dominica.

Arrivé à la hauteur de Descada, proche la Guadeloupe, le 21 au soir, il découvrit un nombre considérable de bâtiments français : c'étaient dix-huit vaisseaux de guerre, de quarante jusqu'à soixante canons ; deux brûlots et environ cinq ou six petits bâtiments. Cette escadre était commandée par le comte de Blenac, gouverneur des Iles françaises.

Le capitaine Wren fut obligé de porter environ à six lieues au-dessus du vent, pour rejoindre quelques vaisseaux de son escadre, et mettre les navires marchands à l'abri du danger. Sur les deux heures, les Français se trouvèrent par le travers de son vaisseau : l'amiral rangea sa flotte en ordre de bataille. *Le Mordaunt,* commandé par le capitaine Butler, et la frégate *l'Angleterre,* que commandait le capitaine Stubbs, soutinrent un combat très-vif; mais ils s'en tirèrent d'eux-mêmes avec toute la bonne conduite et la bravoure imaginables.

Le commandant, voyant la grande inégalité de ses forces, puisque son escadre n'était composée que de sept vaisseaux, et que les navires marchands qui étaient confiés à ses soins avaient suivi leur méthode ordinaire, qui est de pourvoir à leur sûreté par la fuite ; ayant soutenu un combat opiniâtre qui dura cinq heures, pensa qu'il était prudent de s'éloigner.

Vers le commencement de mars 1692, le roi Jacques sortit de Paris et vint à La Haye, où il avait une armée considérable, composée d'Anglais, d'Écossais, d'Irlandais et de Français, prêts à s'embarquer pour l'Angleterre. Pour préparer les voies, il publia une déclaration formelle, pleine de belles paroles, par laquelle il promettait le pardon à tous ceux qui retourneraient à leur devoir, à l'exception seulement de quelques personnes qui y étaient spécifiées nommément. Quand le projet de cette descente fut connu en France, le colonel Parker et autres furent envoyés pour le communiquer au parti des jacobites, qui fut prié de se tenir prêt, avec beaucoup de retenue et tout le secret imaginable, pour favoriser une invasion dans différents cantons du royaume.

La reine, instruite de ce plan, donna l'ordre de presser la flotte et de mettre la milice en état. Le corps de la flotte fut confié à M. Russel, nouvellement nommé amiral; il prit toutes les mesures possibles pour hâter le départ des vaisseaux.

Le chevalier Ralph Delaval était attendu de Cadix avec l'escadre qu'il commandait, et l'on apprit que les Français avaient dessein de l'attaquer au passage, ainsi que les vaisseaux hollandais. Il y avait encore en mer une autre escadre, composée de cinq vaisseaux du troisième rang, de six du quatrième, de six du cinquième, d'un du sixième, de trois brûlots et autres petits bâtiments, commandés par le contre-amiral Carter.

Le 9, les vaisseaux hollandais vinrent se joindre à la flotte en quittant les dunes, et un de leurs contre-amiraux, avec le reste de leurs vaisseaux à trois ponts, jeta l'ancre à la hauteur de Dangenesse.

Lorsque les vaisseaux anglais et hollandais furent réunis, l'amiral proposa d'envoyer huit frégates sur la côte de Normandie, et en même temps d'embarquer les forces destinées pour faire une descente en France, puis de les débarquer à Saint-Malo, tandis que le corps de la flotte serait à l'ouest de la place pour les défendre contre les Français.

Afin d'être mieux informé des mouvements de l'ennemi, l'amiral envoya six frégates légères croiser, pendant quarante-huit heures, à la hauteur du Havre de Grâce et aux environs ; et, comme on lui avait laissé la liberté entière d'agir, il partit le 18 mai pour se rendre sur la côte de France. Le lendemain, pendant que l'Angleterre et la France étaient dans l'attente de cet important événement, à trois heures du matin, à sept lieues au sud-ouest, quart au sud du cap Harfleur, les corvettes qui étaient à l'ouest de la flotte tirèrent plusieurs coups de canon. Ces vaisseaux vinrent bientôt après à la vue de la flotte et firent les signaux pour apprendre qu'ils avaient découvert l'ennemi. On rangea aussitôt l'escadre en bataille, et l'on fit dire à l'arrière-garde de virer de bord, afin que si les Français se retiraient au nord, on pût aller plus promptement à eux et les combattre ; mais le soleil ayant dissipé le brouillard vers les quatre heures, on les aperçut à l'ouest, occupés à former leur ligne de bataille.

Sur leurs dispositions, l'amiral Russel donna le signal pour prendre du large, et s'éloigna lui-même tellement au-dessous du vent, que tous les vaisseaux de la flotte purent prendre leur poste.

La ligne des Anglais était déjà formée à huit heures et s'étendait depuis le sud-sud-ouest jusqu'au nord-nord-est. Les Hollandais étaient à l'avant-garde, l'amiral au centre et l'escadre bleue à l'arrière-garde. A neuf heures, l'avant-garde des Français était presque aussi avancée au sud, leur amiral et le contre-amiral de l'escadre bleue (qui étaient à l'arrière-garde) fermaient la ligne, et leur vice-amiral de la même division était placé vis-à-vis l'arrière-garde des flottes réunies.

Entre dix et onze heures, M. de Tourville avait donné le signal pour la bataille. Dans le même temps, l'amiral Allemonde, qui commandait l'escadre hollandaise, reçut ordre de virer de bord et d'aller à l'ouest des Français, aussitôt que quelques-uns de leurs vaisseaux tenteraient de le doubler ; et ceux de l'escadre bleue (qui étaient alors à quelque distance à la poupe) eurent ordre de fermer la ligne. Mais les flottes ne furent pas plutôt aux prises, qu'il survint un calme qui les empêcha d'agir.

A onze heures et demie, M. de Tourville, à bord du *Soleil-Royal,* vaisseau de cent quatre canons, arriva et commença le combat avec l'amiral anglais, à la distance des trois quarts d'une portée de mousquet :

dans cet état il canonna vivement pendant une heure et demie ; mais au bout de ce temps il se fit touer hors de la ligne, et se retira en grand désordre et fort maltraité, avec ses voiles, ses cordages et sa vergue de perroquet endommagés.

A deux heures et demie, le vent sauta au nord-ouest quart à l'ouest, et bientôt après cinq vaisseaux frais de l'escadre bleue, commandés par MM. Magnon, d'Amfreville, de Villette, de Beaujeu et de Château-Morant, se placèrent trois à la tête et deux derrière leur amiral pour le défendre, et firent un feu bien nourri jusqu'à trois heures passées ; de sorte que M. Russel et ses deux seconds, MM. Churchill et Aylmer, eurent affaire à six des plus gros vaisseaux ennemis. A trois heures et demie les Français commencèrent à se retirer, et à quatre heures il s'éleva un brouillard si épais, qu'on n'aperçut plus aucun vaisseau ennemi ; de sorte qu'on cessa de tirer. Toutefois le temps s'étant éclairci un moment, on découvrit l'amiral français qui se faisait touer au nord. L'amiral anglais ordonna aux vaisseaux de sa division d'en faire autant, afin de le joindre plus facilement. On entendit le canon à l'ouest ; mais on ne put découvrir les vaisseaux qui tiraient, à cause du brouillard. On crut que c'était l'escadre bleue qui avait profité de la bouffée de vent pour doubler les Français ; mais il se trouva que c'était le chevalier Cloudesly Shovel, contre-amiral de la rouge, qui avait gagné l'avantage du vent sur M. de Tourville, et qui s'était posté entre lui et l'amiral de leur escadre bleue : après qu'ils eurent fait feu pendant quelque temps, les vaisseaux de part et d'autre jetèrent l'ancre, et ne purent se découvrir, tant le brouillard était redevenu épais. Pendant le combat on entendit le bruit de trois vaisseaux qui sautaient ; mais comme il ne s'en trouva aucun de manque du côté des Anglais, il faut nécessairement que ç'ait été des vaisseaux français.

L'amiral anglais jugea à propos alors de commander aux vaisseaux qui étaient les plus proches de lui, de donner la chasse à l'ouest toute la nuit, et de leur faire dire qu'il prétendait suivre les Français jusqu'à Brest, ce qu'il croyait plus convenable que de jeter l'ancre ; en effet, il tint parole, car le lendemain matin il se trouva plus près de l'ennemi que ces vaisseaux qui avaient jeté l'ancre.

Le brouillard dura toute la nuit avec peu ou point de vent, et il fut si épais le matin, qu'on ne put apercevoir qu'un petit nombre de vais-

seaux anglais, et aucun de ceux des ennemis. Le temps s'éclaircit vers les huit heures : les Hollandais, qui étaient au sud, firent des signaux pour avertir qu'ils voyaient la flotte française, et bientôt après trente-quatre voiles furent aperçues à deux ou trois lieues de distance. Les vaisseaux anglais forcèrent de voiles pour leur donner la chasse, mais non pas en ligne de bataille, comme on avait fait après le combat de Beachy; car le signal fut donné à tous les navires de prendre leurs avantages. Entre onze heures et midi, le vent sauta au sud-ouest; alors les Français se retirèrent à l'ouest, et les vaisseaux anglais les poursuivirent. Mais vers les quatre heures après midi, le jussant étant fini, les deux flottes jetèrent l'ancre, ayant le cap Harfleur au sud quart.

L'amiral anglais continua la chasse jusqu'à quatre heures du matin, que la marée s'étant retirée il mouilla; mais comme il n'avait point de hunier, l'escadre hollandaise et l'amiral de l'escadre bleue, avec plusieurs de ses vaisseaux, gagna considérablement d'avance sur lui. Le chevalier Jean Ashby avec sa division de l'escadre bleue et plusieurs vaisseaux hollandais, se détachèrent promptement pour observer les mouvements du reste des vaisseaux français, qui continuèrent d'être à l'ancre dans la rade.

Trois de leurs gros vaisseaux, qui étaient près du rivage, virèrent de bord à onze heures et gagnèrent à l'ouest; mais après avoir fait deux ou trois petites bordées, le plus gros d'entre eux, *le Soleil-Royal*, échoua, et ses mâts furent aussitôt coupés.

Vers les quatre heures après midi, dix-huit vaisseaux français, qui étaient avancés à l'ouest du cap Harfleur, se firent haler à la Hogue, où les vaisseaux anglais jetèrent l'ancre.

Le 23 mai, il envoya M. Rooke, vice-amiral de l'escadre bleue, avec une escadre de plusieurs vaisseaux de guerre, frégates, brûlots, et les chaloupes de la flotte bien armées, pour détruire ces vaisseaux; mais on les avait fait aller si avant, qu'il n'y eut que les petites frégates qui purent en approcher d'assez près. Néanmoins les chaloupes en brûlèrent six cette nuit-là, et les sept autres à huit heures du matin, ainsi que plusieurs transports et quelques petits bâtiments chargés de munitions.

On brûla, tant à la Hogue qu'à Cherbourg, deux vaisseaux de cent quatre canons chacun, un de quatre-vingt-dix, deux de quatre-vingts,

quatre de soixante-seize, quatre de soixante et deux de cinquante-six canons.

Au mois de novembre 1693, on donna les ordres à une escadre de se tenir prête pour aller aux Indes occidentales, et le chevalier François Wheler fut choisi pour la commander.

Il partit au commencement de janvier, et arriva le 9 à la hauteur de Darmouth; on lui avait donné pouvoir d'arborer le pavillon de l'Union au haut de son grand hunier, dès qu'il serait sorti des parages de l'île. Le 26 janvier, il relâcha à l'île de Madère, et arriva à la baie de Carlifle, aux Barbades, le 1er mars suivant, où plusieurs de ses vaisseaux, qui avaient été séparés de lui pendant la traversée, vinrent le rejoindre.

Il y fut résolu de faire d'abord une entreprise à la Martinique; et il prit avec lui deux régiments de troupes de terre, qu'on avait levés aux Barbades. L'escadre étant arrivée, le 1er avril, à la Martinique, les Anglais brûlèrent et ruinèrent toutes les maisons et les plantations voisines.

On reçut du conseil d'Oporto l'avis, daté du 9 juin 1693, portant que M. de Tourville était dans la baie de Lagos, entre le cap Saint-Vincent et Faro, avec la flotte de France, composée de soixante-quinze vaisseaux de guerre, et plusieurs autres bâtiments, jusqu'au nombre de cent quatorze.

Indépendamment de ces avis, l'évêque d'Algarve apprit, par un exprès, que le comte d'Estrées avait joint M. de Tourville, et qu'il paraissait que tout le corps de la flotte française était en mer, à dessein de doubler d'abord le cap Saint-Vincent, et de s'avancer ensuite au nord. On fut encore informé de Cadix, qu'on les avait découverts, le 6 juin, dans la baie de Lagos, au nombre d'environ cent vingt voiles, parmi lesquelles il y avait soixante-dix gros vaisseaux, seize brûlots et six galiotes à bombes, et qu'il y en avait vingt qui croisaient du côté de l'ouest.

Le chevalier George Rooke, avec vingt-trois vaisseaux de guerre et la flotte de Turquie, composée d'abord de près de quatre cents voiles, tant d'Angleterre que de Hollande, de Hambourg, etc., parmi lesquels beaucoup avaient attendu cette escorte dix-huit ou vingt mois, quitta le corps de la flotte, le 6 juin, pour continuer son voyage.

Le 17, se trouvant à environ soixante lieues en deçà du cap Saint-Vincent, il ordonna à *l'Alouette*, vaisseau léger du sixième rang, d'aller à la tête de ses corvettes dans la baie de Lagos, et de s'y informer des ennemis. Le lendemain, les corvettes découvrirent deux des vaisseaux français, et leur ayant donné la chasse, *le Chatham*, de cinquante canons, en suivit de près un de soixante-dix, et le combattit quelque temps; mais, voyant huit ou dix voiles sous le cap, il le quitta et vint rendre compte à l'amiral de ce qu'il avait découvert.

La flotte anglaise partit à toutes voiles, rangea la côte pendant toute la nuit, et obligea plusieurs vaisseaux français à couper leurs câbles dans la baie de Lagos.

Sur le midi, la brise portait à l'ouest nord-ouest, et au nord-ouest, lorsque l'amiral, rangeant la côte se dirigeant vers l'ennemi, découvrit ses véritables forces à mesure qu'il en approchait : il compta environ quatre-vingts vaisseaux, commandés par M. de Tourville; mais il n'en vint à lui que seize, dont trois vaisseaux-pavillons.

A trois heures après midi, l'escadre anglaise étant à quatre milles de l'ennemi, le vice-amiral Vander Goes envoya un exprès au chevalier George Rooke, pour lui faire savoir qu'il était d'avis d'esquiver la bataille, parce qu'il craignait non-seulement que tous les navires marchands ne fussent perdus, mais même que l'action ne fût trop dangereuse.

L'amiral français et le vice-amiral de l'escadre bleue, avec huit ou dix de leurs vaisseaux, tombèrent brusquement sur l'escadre anglaise, ce qui l'obligea à faire voiles : cependant elle prit le dessus du vent au bout de six heures : il y eut trois vaisseaux de guerre hollandais, dont deux étaient commandés par les capitaines Schriver et Vander-Loel, qui combattirent d'abord contre onze et ensuite contre sept vaisseaux de guerre français, pendant cinq heures, et se débarrassèrent des onze; mais à la fin il fallut céder à la force supérieure. Les navires marchands hollandais jugèrent à propos, bientôt après, de virer de bord et de chercher la côte; les ennemis les suivirent, et, par cette manœuvre, fournirent aux vaisseaux anglais, qui étaient sous le vent et à la tête, une belle occasion de s'échapper; ce qui sauva une grande partie de la flotte. L'amiral s'éloigna toute la nuit à force de voiles, par un bon vent de nord-nord-ouest, et le dimanche matin, cinquante-

quatre navires marchands et plusieurs vaisseaux de guerre vinrent le joindre; ils avaient cinq vaisseaux ennemis sous le vent, et deux autres au-dessus du vent : ils ne perdirent ces deux derniers de vue qu'à la nuit.

L'amiral, ayant renvoyé *l'Alouette* en Angleterre, avec le récit de ce désastre, fit voiles vers Madère pour y faire de l'eau, et dans l'espérance d'y trouver quelques-uns des vaisseaux dispersés; mais il n'y rencontra que le capitaine Fairborn avec *le Monk;* il en partit le 27 juin et arriva le 3 août à Cork, en Irlande, où il reçut des ordres d'envoyer quelques vaisseaux de son escadre au corps de la flotte.

Pendant ce temps, l'amiral français s'avança dans les détroits, et, arrivant à Malaga le 20 juillet 1693, il assura au gouverneur qu'il n'en voulait qu'aux vaisseaux anglais et hollandais, à moins que la ville n'entreprît de les défendre. Dans ce cas il la bombarderait. Le gouverneur lui répondit qu'il avait des ordres de son maître de protéger ces vaisseaux de toutes ses forces. Après cette réponse il tira ses bordées contre quatre vaisseaux hollandais et un anglais qui étaient dans le môle : il entreprit deux fois de brûler la frégate *l'Union*, mais il fut bravement repoussé ; néanmoins il continua son feu avec tant de vivacité, que les capitaines, après avoir fait tout leur possible pour défendre leurs vaisseaux, voyant qu'il n'y avait pas moyen de les sauver, les coulèrent à fond eux-mêmes.

Les Français retournèrent ensuite à Cadix, d'où ils envoyèrent à Toulon leurs prises, qui étaient au nombre de dix-huit bâtiments et de deux vaisseaux de guerre, puis détachèrent environ quatorze vaisseaux et deux galiotes à bombes pour Gibraltar, où ils s'approchèrent tellement des fortifications qu'ils en essuyèrent le feu pendant tout le jour, aussi bien que celui du môle et des vaisseaux, sans pouvoir riposter de leur côté. Ils dépêchèrent une frégate à l'attaque de quatre vaisseaux marchands qui étaient destinés pour la Turquie ; mais elle fut reçue si vivement qu'ils furent obligés d'envoyer leurs chaloupes pour la débarrasser; enfin, les maîtres des navires marchands suivirent l'exemple de ceux de Malaga, et ayant sabordé leurs navires, les coulèrent à fond ; ensuite la flotte française se retira à la baie de Lagos.

Mais, pour revenir à l'Angleterre, la saison de l'hiver s'approchant, l'amiral reçut, le 25 août, ordre de cingler vers Sainte-Hélène avec la

flotte : les troupes furent débarquées à Portsmouth, et les vaisseaux à trois ponts envoyés à Blackstakes, à l'exception de quatre qui avaient besoin d'être radoubés. Le 19 septembre, quinze gros vaisseaux hollandais et deux frégates eurent ordre de retourner en Hollande ; et le corps de la flotte s'étant séparé, il fut résolu qu'on ferait garder les côtes pendant l'hiver par un vaisseau du deuxième rang, dix-sept du troisième, sept du quatrième, un du cinquième, sept brûlots et deux bâtiments pour les malades.

Le roi, étant arrivé de Loo à La Haye le 1er octobre, persuada aux Etats-Généraux de consentir à une augmentation considérable de leur flotte : Guillaume les en remercia dans une assemblée publique. Sitôt qu'il fut de retour en Angleterre, le roi, pour faire voir combien il était mécontent des succès de l'été dernier, déclara qu'il avait nommé Edouard Russel, écuyer, pour être amiral de la flotte. Le Parlement s'assembla le 7 novembre, et le 25, on convint qu'il serait fait une levée de la somme de 500,000 livres sterling pour payer les gages dus aux gens de mer, et qu'on accorderait une autre somme de 2,000,000 pour l'entretien de la flotte, y compris l'artillerie, dont les coffres étaient épuisés. Vers le milieu de novembre, le capitaine Bembow, avec une escadre de douze vaisseaux de ligne de soixante à soixante-six pièces de canon, de quatre galiotes à bombes, dix ou douze brigantins et plusieurs chaloupes, bombarda Saint-Malo pendant quatre jours, quoique avec peu de succès, puisqu'il ne détruisit qu'un petit nombre de maisons et quelques pans de murailles de la ville. Dans cette expédition, les Anglais firent usage d'une de ces machines appelées infernales, construite sur le modèle de celle que l'ingénieur Jombelli inventa pour faire sauter le pont qu'Alexandre de Parme fit bâtir sur l'Escaut pendant le siége d'Anvers, en 1585 ; elle fut cette fois fatale à l'ingénieur, qui périt avec plusieurs autres personnes.

Les Français avaient si peu de soupçon de cette attaque, que les Anglais ayant arboré pavillon danois, ils y furent trompés, et les laissèrent non-seulement approcher assez près pour exécuter leur projet, mais même pour se ranger dans un ordre convenable, sans tirer sur eux ni de la ville, ni du fort royal. Les Anglais ne firent pas grand usage de leurs bombes, tant ils comptaient sur leur machine infernale, dont le peu de succès les découragea tellement qu'ils abandonnèrent l'entreprise.

Le roi nomma avant son départ Edouard Russel, écuyer, amiral d'Angleterre et d'Irlande. Lorsque la flotte fut arrivée à Sainte-Hélène, et que les troupes destinées pour une expédition contre Brest se furent mises en marche pour aller à Portsmouth, où elles devaient s'embarquer, l'amiral donna ordre au chevalier Cloudesly Shovel, le 3 mai, jour du départ du roi pour la Hollande, d'y rester avec trois vaisseaux du premier rang, neuf du second, treize du troisième, sept du quatrième, quatre du cinquième, et trois du sixième, jusqu'à ce qu'on eût payé les gens qui y servaient, et d'examiner pendant ce temps combien des troupes de terre chaque vaisseau pourrait prendre à bord, et quel nombre on pourrait embarquer sur les alléges qu'on y avait laissés.

L'amiral mit à la voile avec le reste de la flotte, et arriva le 19 mai à sept myriamètres et demi au sud-sud-ouest de Lizard, où il apprit, par le maître d'un vaisseau suédois arrivé de Brest depuis trois jours, que l'escadre française en était partie le 25 avril, et qu'il y avait dans la baie de Bertheaume quarante ou cinquante navires marchands, frétés pour le Levant et chargés de blé, de vin, d'eau-de-vie et autres marchandises, escortés par un ou deux vaisseaux de guerre. En conséquence, l'amiral détacha *le Montmouth* et *la Résolution*, avec le brûlot *le Chevreuil*, pour aller croiser entre la terre et l'endroit où il devait passer, et tâcher de les prendre ou de les détruire. Le capitaine Pritchard, qui les commandait, se conduisit avec tant de courage et de résolution, que, malgré le feu continuel des vaisseaux et le canon des forts de la baie du Conquet, il amena à la flotte un grand flibot et un pinque chargé de sel, après avoir fait échouer, coulé ou brûlé trente-cinq voiles et un vaisseau de guerre qui les escortait, et qui toucha sur les rochers et sauta aussitôt après, avec ses deux chaloupes de dix à quinze canons.

Peu de jours après ils prirent et brûlèrent encore un bon nombre de bâtiments chargés de provisions pour la flotte française de la Méditerranée, et en firent échouer quelques autres qui étaient destinés à porter à Dieppe et à Dunkerque des munitions et des provisions pour l'usage de l'armée française en Flandre.

Après que cette division de la flotte eut passé quelques jours dans son poste, on jugea à propos de se rendre à Torbay, afin que le reste

avec les soldats pussent s'y joindre plus tôt : pour cet effet, l'amiral écrivit au chevalier Cloudesly Shovel, pour lui donner avis que si le vent restait à l'ouest, il avait dessein d'aller à Spithead ; mais que s'il tournait à l'est, il l'attendrait à Torbay. Suivant cette résolution, étant arrivé le 23 à Sainte-Hélène, l'amiral fit la plus grande diligence pour distribuer les forces de terre et compléter les provisions, afin de ne point perdre l'occasion du vent : il envoya des vaisseaux croiser à des postes convenables. Il mit à la voile le 29, et atteignit la hauteur de Berry-Head le 2 juin, après avoir appris que l'escadre française était partie de Brest pour se rendre à Toulon.

L'escadre destinée pour agir avec les troupes de terre devait se séparer à une certaine hauteur, et prendre la route de Brest : alors l'amiral lui-même devait diriger sa course vers la Méditerranée avec le reste de la flotte ; mais, pour ne point perdre de temps, il avait préparé des ordres avant de partir de Sainte-Hélène, sur lesquels lord Berkeley avait à régler sa conduite.

Pour exécuter ce projet avec ensemble, il lui fut recommandé d'avoir soin que tous les vaisseaux qu'il commandait, aussi bien que les alléges et autres petits bâtiments qui avaient été construits exprès pour servir au débarquement, se tinssent proche des pavillons auxquels ils étaient particulièrement attachés, et de changer de pendants en conséquence, afin que chacun pût sans confusion suivre son pavillon, quand on ferait les signaux pour partir.

La baie de Camaret fut choisie pour le rendez-vous, en cas de séparation ; l'amiral désigna un autre rendez-vous pour les vaisseaux qui devaient aller avec lui dans la Méditerranée.

Le 6 avril 1694, les deux flottes se séparèrent : lord Berkeley arriva le 7 et jeta l'ancre entre la baie de Camaret et celle de Bertheaume, quoique continuellement exposé aux bombes de l'ennemi, d'abord de la pointe occidentale de Camaret, ensuite d'un château situé sur un rocher élevé dans la baie de Bertheaume, et enfin de deux forts de chaque coté de l'isthme en allant dans la rade de Brest. Le même jour, le lord Cutts et le marquis de Carmarthen firent un trajet considérable dans la baie, et en rendirent à lord Berkeley un compte exact. Il fut ordonné d'abord que *le Monk* et *le Diamant*, vaisseaux de soixante canons chacun, y entreraient ; mais le marquis représenta que ces deux

vaisseaux de guerre ne suffiraient pas pour couvrir les chaloupes pendant le débarquement, parce que les ennemis étaient en plus grand nombre et mieux sur leurs gardes qu'on ne l'avait cru, et qu'ils avaient quatorze escadrons de cavalerie tout prêts à les seconder en toute occasion.

On résolut que le lieutenant général descendrait à terre avec les troupes, aussitôt qu'il le pourrait; qu'il tâcherait de se rendre maître du fort Camaret, et que pour le favoriser dans son débarquement, on ajouterait six autres vaisseaux de guerre aux deux premiers partis, de façon qu'ils pourraient porter avantageusement sur le château.

Ce projet était pourtant d'une difficile et dangereuse exécution; car *le Monk* ne fut pas plutôt arrivé à portée des mortiers de l'ennemi, qu'ils commencèrent à lui jeter des bombes de la pointe des Fillettes et de la pointe occidentale de la baie de Camaret, et le reste des vaisseaux qui suivaient furent reçus par trois autres batteries, dont ils ne s'aperçurent que par les effets. Malgré ces obstacles, le marquis tâcha de poster les huit vaisseaux de manière qu'ils donnassent de grands secours aux troupes de débarquement, et causassent aux Français un dommage considérable; mais ceux-ci étaient retranchés très-avantageusement dans tous les endroits où l'on aurait pu débarquer, et avaient rassemblé beaucoup d'infanterie derrière les retranchements.

Au milieu de ces difficultés, le débarquement ne put se faire avec autant d'ordre que le lord Cutts l'avait proposé, et qu'on en était convenu; cependant l'intrépide général Talmarsh persista dans son entreprise, quoiqu'il n'y eût point d'apparence de succès. Il vint à terre avec un petit nombre de chaloupes et environ neuf cents hommes; mais aussitôt un détachement français de gardes-marine tomba sur lui avec tant de furie, que les Anglais furent obligés de se retirer en foule dans leurs chaloupes. Le reflux étant venu en même temps, la plupart des chaloupes se joignirent, de sorte que les gens qui étaient à bord furent tous misérablement écharpés, ou forcés de demander quartier. Il y eut dans cette action, tant tués que blessés ou prisonniers, au moins cinq cents hommes de troupes de terre.

Toute l'étendue des baies de Camaret et de Bertheaume, situées des deux côtés de l'entrée de la rade de Brest, n'était qu'une fortification continue; il n'y avait aucun endroit propre à débarquer où il ne se

trouvât des batteries françaises et des retranchements, d'où on lançait des bombes de cinq ou six lieux différents.

Les troupes étant rembarquées et l'entreprise de Brest se trouvant impraticable, on examina ce qu'on ferait de la flotte et de l'armée : le lieutenant général leur déclara qu'il n'avait point d'ordre pour aucune autre entreprise; ainsi, on convint de se retirer à Spithead, d'y débarquer les troupes et de radouber les vaisseaux. Ainsi finit cette expédition infructueuse.

La reine ayant envoyé ses ordres, qui furent reçus le 27 juin, et la flotte ayant eu pendant ce temps le loisir de se radouber et les troupes de se rafraîchir, on décida que, puisqu'il régnait un vent d'ouest assez fort, la flotte irait d'abord bombarder Dieppe, et ensuite ferait le plus de ravage qu'elle pourrait sur les côtes de France. On fit avancer près du rivage toutes les galiotes à bombes. Le 12, Dieppe fut bombardée; on y jeta onze cents bombes et carcasses, qui firent un tel ravage, qu'en peu de temps la ville parut en feu sur plusieurs points. Les habitants, désespérant de pouvoir arrêter l'incendie, commencèrent à s'enfuir en grand désordre ; on y envoya deux régiments de la milice de Bretagne, pour les encourager. Les Anglais la ruinèrent de façon que la plus grande partie des maisons, qui étaient de bois, furent réduites en cendres, et qu'il n'en resta guère sur pied. La nuit précédente on avait mis le feu à une machine infernale; elle fit un bruit terrible, mais peu d'effet, sans doute parce que le galet près duquel elle était posée se trouva trop bas.

La flotte partit de Dieppe le 14 après midi; le 16 on commença, sous les ordres du capitaine Bembow, le bombardement du Havre de Grâce avec tant de succès, qu'en peu de temps le feu prit en plusieurs endroits de la ville; il brûla toute la nuit et le jour suivant. Un grand vent s'éleva qui fit cesser le bombardement pour ce jour; mais le feu continua et ne put être éteint que le 18. Au soir, le temps devint calme; on jeta la nuit suivante plus de douze cent cinquante bombes dans la place, de sorte que le chef de l'expédition put raisonnablement conjecturer qu'une bonne partie de la ville était détruite.

Le 19, le temps devint mauvais ; on fit retirer toutes les galiotes à bombes; il n'y en avait plus que cinq en état de servir, car les mortiers étaient fondus, ou les vaisseaux étaient par eux-mêmes si fort

endommagés qu'on ne pouvait plus s'en servir. Un d'eux, nommé *la Grenade*, fut entièrement mis en pièces pas une bombe qui y tomba.

On résolut d'aller à Sainte-Hélène pour réparer les dommages : la flotte y arriva le 26, après avoir donné l'alarme aux Français, à la hauteur de la Hogue et de Cherbourg.

Vers ce temps, M. Meesters proposa de détruire les forts de Dunkerque au moyen de quelques machines qu'il avait inventées : et quoique, dans une saison aussi avancée, l'espérance du succès fût bien faible, on ne rejeta point ses offres. Le 7 septembre il alla trouver le chevalier Cloudesly aux Dunes, et mena avec lui environ vingt-six pilotes hollandais : il demanda qu'on lui accordât un capitaine pour commander les petits vaisseaux, et qu'on enjoignît à ce chef de suivre les ordres de Meesters, soit pour mettre à la voile, soit pour jeter l'ancre ; la commission fut donnée au capitaine Bembow.

Il mouilla près de Gravelines, et les chaloupes et les brigantins vinrent devant Dunkerque, et jetèrent la sonde pour mieux s'assurer de l'état du canal.

La vue des vaisseaux anglais porta la consternation parmi les Français, et une frégate de vingt canons, qui était dans la rade, fit feu assez vivement sur les chaloupes qui étaient entrées dans le Brake. La citadelle, le Risband et les forts de la pointe, tirèrent aussi bien des coups de canon et lancèrent quelques bombes.

Le lendemain, le temps étant fort beau, toutes les chaloupes et les petits vaisseaux furent encore envoyés; quand les embarcations s'approchèrent du Brake, la frégate française qui était en dehors appareilla, tira une bordée, et se fit échouer contre la tête du port.

L'après-midi deux des machines infernales furent allumées, mais sans succès, à quelque distance de la barre. Il n'y avait guère d'espérance de mieux faire avec les autres; car les Français avaient enfoncé des pilotis en dehors du môle, et coulé fort avantageusement pour eux quatre vaisseaux derrière le côté le plus occidental.

Les marées du printemps étant passées, M. Meesters fit savoir au chevalier Cloudesly qu'il ne croyait pas qu'il fût à propos de rester plus longtemps avec ses vaisseaux sur les côtes de France. Ils furent donc renvoyés aux Dunes, et en même temps on détacha une petite frégate avec le chevalier Martin Beckman, pour amener les vaisseaux destinés

à bombarder Calais ; mais le temps fut si mauvais pendant plusieurs jours, que les vaisseaux de guerre et autres furent contraints de se retirer aux Dunes, d'où les bombes et les machines furent envoyées dans la Tamise.

L'amiral Russel se sépara d'avec le lord Berkeley le 6 juin, et le 25 du même mois il arriva à la hauteur de la roche de Lisbonne. Le principal dessein de cette puissante escadre qu'on envoyait dans la Méditerranée, était de bloquer la flotte française dans Toulon, non-seulement pour assurer les ports et le trafic des Anglais; mais aussi pour garantir des insultes des Français les villes maritimes d'Espagne. Son arrivée causa beaucoup de joie au roi Charles II, qui, par reconnaissance, envoya à l'amiral un présent de vingt-quatre mille écus, et un de douze mille au vice-amiral.

Le contre-amiral Nevil et les deux vice-amiraux hollandais Callemberg et Evertzen avaient joint la flotte sur les côtes de Catalogne, avec huit vaisseaux de guerre anglais et autant de hollandais.

Le 19 juillet 1695 la flotte arriva à la hauteur de Barcelone; les Espagnols continuant à tirer en longueur leurs préparatifs, l'amiral se crut obligé d'en rendre compte à la cour d'Espagne, et déclara que si l'on ne faisait au plus tôt quelque entreprise, il s'en retournerait et abandonnerait l'Espagne à sa propre conduite et à ses seules ressources.

Le vice-roi de Catalogne se détermina à marcher vers Palamos, port de mer appartenant à l'Espagne, et qui était alors entre les mains des Français: l'amiral résolut de l'aider dans ce siége. Le 9 août les troupes anglaises et hollandaises, au nombre d'environ quatre mille hommes, commandées les premières par le brigadier général Stewart, et les dernières par le comte de Nassau, débarquèrent sans opposition et vinrent camper près de la ville; mais elles ne furent pas fournies de tentes et autres choses nécessaires, non plus que d'épées, et encore moins des canons et des munitions que les Espagnols leur avaient promis. Cependant le château et la ville furent bombardés deux ou trois jours après; mais l'expédition n'alla pas plus loin ; car un vaisseau que l'amiral avait envoyé sur la côte de Provence, amena à son bord deux habitants de Toulon, qui assurèrent positivement que les Français avaient soixante vaisseaux de guerre prêts à prendre la mer. Sur cet avis, l'amiral jugea à propos de rembarquer ses troupes pour aller à

la rencontre de l'ennemi, et conseilla aux Espagnols de lever le siége.

Les troupes étant rembarquées, la flotte s'avança vers la côte de Provence, où elle trouva un temps si orageux qu'elle ne pouvait y rester sans courir de grands dangers. Aussi l'amiral se retira par les détroits à Cadix, et mit à la voile pour se rendre en Angleterre, où il arriva au commencement de novembre. La dernière partie de cette expédition coûteuse n'eut donc pas un meilleur succès que la première.

Le capitaine Robert Wilmot fut nommé commandant en chef d'une escadre composée d'un vaisseau du troisième rang, de trois du quatrième, d'un du cinquième et de deux brûlots. Le 14 janvier 1695, il reçut ordre de partir de Plymouth avec son escadre et douze autres bâtiments destinés à transporter des soldats, des munitions et des provisions en Amérique, où il devait prendre sous son commandement deux vaisseaux du quatrième et un du cinquième rang.

Il partit de Plymouth le 22 janvier, et arrivant à la vieille rade de Saint-Christophe, il en repartit le 28 mars pour la Savana située à l'extrémité orientale d'Hispaniola, dans le dessein de faire voile vers le côté occidental de Saint-Domingue, et de l'attaquer par mer.

Les Français avaient alors dix-neuf corsaires, sortis de la Guadeloupe et de la Martinique, et trois vaisseaux de guerre.

Le général français était instruit de la venue des Anglais; il attendait de jour en jour l'escadre à Hispaniola, où les Français avaient rassemblé leurs forces; et cela malgré tous les soins qu'on avait pris en Angleterre pour tenir cette expédition secrète.

Lorsqu'il débarqua, le commandant demanda des secours au gouverneur de Saint-Domingue, et lui remit les lettres du roi d'Espagne. On convint qu'il se mettrait promptement en marche avec dix-sept cents hommes de ses troupes, et cent cinquante Anglais, pour aller à la baie de Machanaël, sur la côte occidentale de l'île, où l'escadre devait l'aller joindre.

En conséquence, le commandant de l'escadre s'avança jusqu'au cap Français, et après avoir mis à terre le reste des forces anglaises à trois lieues du cap, il alla en avant jusqu'à la portée du canon du fort. Les Français tirèrent sur les vaisseaux anglais, et en désemparèrent un, qui se nommait *le Cygne*.

Il fut résolu qu'aussitôt que les soldats se seraient avancés à une ex-

trémité de la ville, les vaisseaux battraient le fort, sur lequel il y avait quarante canons montés, et que les gens de mer l'attaqueraient par derrière, parce que le terrain était fort élevé de ce côté et qu'il dominait le fort. A cet effet, on chercha un endroit convenable pour débarquer, mais on fut repoussé ; néanmoins, le soir suivant, on revint avec de plus grandes forces, et les Français, s'imaginant alors que les Anglais avaient dessein de débarquer, firent sauter le fort et brûlèrent la ville.

Il fut alors résolu que l'escadre se rendrait à l'ouest du port de la Paix, où il y avait une montagne fort avantageuse pour incommoder les Français, et beaucoup plus proche que la première batterie qu'on avait établie ; on y plaça dix pièces de canon, qui tirèrent si vivement, qu'en peu de jours le fort intérieur fut détruit, et beaucoup de gens qui s'y étaient retirés furent tués.

Le 3 juillet, les Français firent une sortie avec trois cents Européens et deux cents noirs ; mais le commandant anglais, en ayant été prévenu par un nègre, détacha cent cinquante hommes pour les recevoir, et se tint tout prêt à les joindre, en cas de besoin, avec le reste, tant des gens de mer que des soldats. Par ce moyen, il y en eut un grand nombre de tués, principalement les officiers qui les commandaient, et l'on fit beaucoup de prisonniers; aussitôt après les avoir mis en déroute, les Anglais prirent possession du fort. Ensuite, le commandant fit voile pour se rendre à la Jamaïque, d'où, ayant radoubé ses vaisseaux et mis tout dans le meilleur ordre possible, il partit pour l'Angleterre le 3 septembre, et laissa derrière lui *la Réserve*, *le Hampshire*, *le Rubis* et *le Cygne*, ce dernier destiné à escorter quelques navires marchands quand ils seraient chargés, et les trois autres pour garder la Jamaïque jusqu'à nouvel ordre.

Tandis que les Anglais se signalaient sur terre au siége de Namur, sous le commandement de leur monarque, la flotte, commandée par lord Berkeley, répandait la consternation par ses entreprises le long des côtes de France.

La première de ces expéditions fut faite contre Saint-Malo, cette pépinière de corsaires, qui, plus que tous les autres, ont infesté la Manche et fait tant de tort aux marchands anglais. Berkeley arriva devant cette place avec son escadre le 4 juillet 1696, au matin, et y jeta

l'ancre. A trois heures après midi, les galiotes à bombes et autres petits vaisseaux s'étant postés, cinq des premières tirèrent jusqu'à huit heures, mais avec peu de succès, contre le rocher Quince. Il y avait là un petit fort de bois, appelé la Conchée, qui couvrait la place.

Le matin suivant, à quatre heures, l'escadre arriva ; les frégates et les galiotes à bombes eurent ordre de s'approcher de la ville le plus qu'elles pourraient. A huit heures, le brûlot *le Charles*, commandé par le capitaine Durley, et un autre des Hollandais, eurent ordre d'aller échouer contre le rocher. Ils se postèrent au vent du fort, et incommodèrent tellement les Français, que ceux-ci cessèrent de tirer; le feu prit au fort qui brûla pendant deux heures avec beaucoup de violence. A neuf heures, l'escadre et les galiotes à bombes s'avancèrent plus près : la première battit Saint-Malo, et les dernières y jetèrent des bombes avec tant de succès, qu'à dix heures le feu prit en plusieurs endroits de la ville, qui brûla jusqu'à sept heures; pendant ce temps, on y jeta neuf cents bombes et carcasses, malgré le feu terrible que les Français firent du rocher Quince, du grand et du petit Bée, du fort Royal et de la pointe d'Ambour. Entre sept et huit heures, on rappela les galiotes à bombes, qui avaient épuisé toutes les munitions qu'elles avaient apportées.

Cette expédition fut entreprise par six vaisseaux de guerre anglais et quatre hollandais, neuf galiotes, quatorze bateaux plats et deux brigantins, qui, restant au milieu de neuf ou dix batteries des Français, essuyèrent tout le feu de l'ennemi, et lui rendirent bien la pareille.

Ils résolurent ensuite d'aller à Granville, qu'ils détruisirent sans y perdre un seul homme. Lord Berkeley, qui était allé avec la flotte à Jersey, confia le soin de cette attaque au colonel Richard, avec huit frégates et huit galiotes à bombes. Après avoir continué le bombardement jusqu'à six heures du soir, il alla joindre la flotte qui était à l'ancre dans la rade de Guernsey, d'où elles firent voile toutes ensemble pour Portsmouth, afin de radouber les galiotes, et de se préparer à attaquer Dunkerque.

Le 1er août au matin, les galiotes à bombes se mirent sous voiles, et s'approchèrent pour bombarder les forts de bois et le Risbank. A neuf heures elles commencèrent à tirer vivement, à la faveur des frégates qui les soutenaient, contre les petits bâtiments marchands français qui

étaient en grand nombre, et placés en partie sous le canon de Risbank. Les galiotes tirèrent jusqu'à cinq heures : alors elles eurent ordre, aussi bien que les brigantins, de se retirer. Les préparatifs des Français rendirent l'entreprise tout à fait infructueuse.

Le bombardement de Calais ayant été résolu dans un conseil de guerre, on le commença le 17 au matin, avec tant de succès, qu'à une heure le feu était à plusieurs quartiers de la ville ; on le continua jusqu'à cinq heures du soir, et durant ce temps les Anglais jetèrent bien six cents bombes. Mais ces bombardements ne firent pas tant de mal aux Français qu'on l'avait espéré. A la vérité, le pays en fut fort alarmé ; ils avaient beaucoup de troupes dispersées le long des côtes, de sorte que leurs affaires furent en grand désordre : les Anglais étaient de tous côtés les maîtres de la mer.

Au commencement de l'année 1696, les Français, profitant de ce que les Anglais n'avaient de vaisseaux en mer qu'autant qu'il leur en fallait précisément pour garder les côtes et protéger le commerce, faisaient de grands préparatifs pour embarquer une armée à Calais, Dunkerque et autres ports des environs, afin de faire une descente en Angleterre. Le roi Guillaume, qui eut avis de ces projets, instruisit de sa volonté les lords de l'Amirauté, par l'amiral Russel, et prescrivit les précautions qu'il jugeait nécessaires dans une occasion aussi importante. L'amiral Russel, après avoir assisté à ces préparatifs, en qualité de premier commissaire de l'Amirauté, se rendit aux Dunes par commandement exprès du roi, pour prendre la conduite de cette affaire importante : il y arriva le 24 février.

L'amiral vint jeter l'ancre à la hauteur de Gravelines, le 28, avec une partie de la flotte ; et lord Berkeley se plaça entre lui et Dunkerque. Cette précaution, jointe à la découverte qui fut faite du fameux complot d'assassiner le roi, fit avorter tout le projet.

Lorsqu'il était sous voiles, proche de Calais, l'amiral Russel aperçut trois ou quatre cents bâtiments de toutes les sortes, préparés pour l'embarquement; il y avait dans la rade de Flandre environ dix-sept vaisseaux de guerre, grands et petits, qui, avec les transports, seraient probablement venus en peu de jours sur les côtes d'Angleterre, si on n'eût pas apporté une diligence aussi extraordinaire pour mettre en mer une flotte puissante.

Le 1[er] avril, plusieurs vaisseaux anglais arrivèrent de Spithead aux Dunes; et le lendemain le chevalier Cloudesly Shove lent ordre de s'en retourner avec toutes les galiotes à bombes, et les autres petits vaisseaux qu'il jugerait nécessaires, et d'entreprendre de brûler Calais avec les transports et autres bâtiments qui se trouveraient dans ce port. Le 3, on jeta, depuis midi jusqu'au soir, trois cents bombes et carcasses dans la ville et au milieu des vaisseaux, qui firent un ravage très-considérable; mais les galiotes et les brigantins, ayant eu leurs agrès endommagés, les mortiers étant hors d'état de servir, le vent ayant sauté le lendemain du sud-sud-est au sud-ouest, avec de violentes raffales, on jugea à propos de retourner aux Dunes. Le chevalier Cloudesly détacha une escadre pour tâcher de retenir les Français à Dunkerque.

Lord Berkeley fut nommé amiral de la flotte, à la place du chevalier George Rooke, qui eut ordre, le 27 mai, de retourner à ses fonctions dans le conseil de l'Amirauté.

La flotte anglaise sortit du canal le 24 juin 1696, et un des vaisseaux prit dans le plus large du canal un pirate français qui était sorti de Brest quatorze jours auparavant. Le 4 juillet, la flotte se mit à l'ancre à deux lieues de Belle-Isle; et quelques-uns des Anglais qu'on avait débarqués la veille à Groix, où ils avaient été conduits par *le Burford* et *le Newcastle*, vaisseaux de guerre, brûlèrent la plupart des villages, tuèrent et emmenèrent un grand nombre de bestiaux, sans trouver de résistance. Le lendemain, trois autres vaisseaux anglais et deux hollandais, avec les chaloupes longues de plusieurs autres navires, et cinq cents soldats et marins qu'on avait envoyés joindre *le Burford* et *le Newcastle* à Groix, détruisirent encore environ vingt villages et emmenèrent treize cents pièces de gros bétail, et des chevaux, avec vingt petits bâtiments.

Le Parlement accorda une somme de deux millions trois cent soixante-douze mille cent quatre-vingt-dix-sept livres pour l'entretien de quarante mille matelots et des deux régiments de marine, et pour les dépenses ordinaires de la marine.

Le 20 septembre fut conclue la fameuse paix de Ryswick, entre l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande d'une part, et la France de l'autre. Elle ne tarda pas à être suivie de celle de l'Empereur et de l'Empire; la proclamation s'en fit à Londres le 19 octobre.

Le roi Guillaume, qui était alors en Hollande, eut avec Pierre Alexiowitz, czar de Moscovie, le 11 septembre, une première conférence qui fut suivie d'un grand nombre d'autres.

Les différends qui divisaient alors les rois de Suède et de Danemark pouvant avoir de très-fâcheuses influences sur les affaires de l'Europe, le chevalier George Rooke, amiral de la flotte anglaise, reçut ordre de prendre sous son commandement une escadre, et de s'avancer dans la mer Baltique, de conserve avec plusieurs vaisseaux hollandais et suédois, pour réconcilier ces couronnes.

L'amiral Allemonde joignit, le 24 mai 1700, le chevalier George Rooke, au delà de Schevenhague, avec cinq vaisseaux de ligne, une frégate, un brûlot et deux bâtiments à bombes. Le contre-amiral Vander Bussen ne tarda pas à venir avec le reste des vaisseaux hollandais. Les flottes réunies firent voiles pour Gottembourg; elles arrivèrent le 8 juin à la hauteur de cette place, où l'on résolut de s'avancer vers le détroit, quoique l'on sût que la flotte danoise y était postée de manière à faire quelque résistance.

On se préparait à faire le siége de Copenhague en forme, et le jeune roi de Suède était descendu à terre sur la fin de juillet, avec un corps de troupes, dans ce dessein. Les différends cessèrent, les princes se réconcilièrent, et les escadres se retirèrent chacune sur leurs côtes.

On reçut à peu près dans le même temps la nouvelle de la mort du roi Jacques; elle arriva le 16 à Saint-Germain-en-Laye. Le roi de France, contre l'avis de son conseil, fit proclamer publiquement roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, le prince titulaire de Galles : cet événement changea brusquement la face des affaires, et entraîna une guerre inévitable. Le roi ordonna au comte de Manchester, son ambassadeur en France, de quitter cette cour sur-le-champ, sans prendre son audience de congé, et les lords firent déclarer à M. Poussin, secrétaire d'ambassade, d'être sorti d'Angleterre à jour marqué.

Le 4 novembre, le roi Guillaume arriva en Angleterre fort malade : la première chose que fit ce prince fut de proroger le Parlement assemblé, de le dissoudre, et d'en indiquer un autre pour le 13 décembre. Les séances commencèrent ce jour-là, et le roi les ouvrit par un excellent discours aux deux Chambres, contenant sa dernière volonté, et qui servira de monument éternel à sa gloire. Les

Chambres y répondirent comme elles le devaient; et le roi s'appliqua de son côté à former des projets pour la réduction du pouvoir exorbitant de la France, et le Parlement à chercher les moyens de les exécuter. Tel était l'état des choses lorsque le prince tomba malheureusement de son cheval. Cet accident ne lui permit plus de travailler, et contribua sans doute à sa mort, qui arriva le 8 mars, quinze jours après sa chute. Ainsi mourut Guillaume-Henri, prince d'Orange et roi de la Grande-Bretagne, à l'âge de cinquante et un ans, après un règne de treize ans.

La princesse Anne, fille de Jacques II, étant la seule héritière légitime de ces royaumes, les lords avaient jugé à propos d'informer les communes que les ordres étaient donnés pour la proclamation de la nouvelle reine; elle les accueillit en termes très-obligeants. Elle fit une déclaration particulière au sujet de l'importance de continuer tous les préparatifs commencés contre la France.

Le 21 mai 1702, la reine déclara dans le conseil qu'elle nommait le prince George de Danemark grand amiral d'Angleterre et d'Irlande, et des terres et iles des susdits royaumes et de toutes les autres plantations, domaines et territoires d'outre-mer.

Le vice-amiral Bembow arriva peu de temps après dans la baie du cap Dona-Maria, à la pointe occidentale d'Hispaniola, où il apprit que M. du Casse était allé à Carthagène, et en était parti pour Puerto-Bello. Il résolut en conséquence de s'avancer vers cette côte avec six vaisseaux, le centre-amiral Whestone étant de retour à la Jamaïque avec les instructions nécessaires pour la conservation de cette île. Le 10 août il se mit en mer, et faisant route vers Sancta-Martha, le 19, dans l'après-midi, il découvrit dix vaisseaux devant cette place. Le vice-amiral vint à leur rencontre, et vers les quatre heures le combat commença. Il dura jusqu'à la nuit.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Bembow se trouva près des vaisseaux français; mais de toute son escadre il n'avait avec lui que *le Rubis*. Sur les deux heures après midi, les Français se rangèrent sur une ligne, quoiqu'ils fissent en même temps force de voiles pour éviter le combat; cependant le vice-amiral et *le Rubis* ne désemparèrent point de toute la nuit, et leur donnèrent la chasse avec leur artillerie; le vice-amiral continua de les poursuivre et d'escarmoucher de temps

en temps pendant plus de quatre jours; mais il ne fut secondé par aucun autre vaisseau de son escadre.

Le 24, le vice-amiral atteignit le dernier vaisseau français, et lui lâcha sa bordée, à laquelle celui-ci répondit avec beaucoup de vivacité; le vice-amiral eut la jambe droite fracassée par un boulet à chaîne. On le descendit dans sa chambre; mais quelque temps après il fit placer son branle sur le tillac, et le combat continua jusqu'au jour. Les Français furent portés vers l'escadre anglaise par un grand vent d'est. Les capitaines eurent la lâcheté de permettre à ceux-ci de remorquer leurs vaisseaux désemparés.

Indigné d'un procédé aussi honteux, le vice-amiral anglais assembla les capitaines sur son bord; mais voyant qu'il n'avait rien de mieux à attendre d'eux, il pensa qu'il était préférable de s'en retourner à la Jamaïque, où il rejoignit peu de temps après le reste de son escadre avec le contre-amiral Whestone.

Le 20 septembre, *le York* et *le Norwich* y arrivèrent avec de nouvelles provisions d'agrès et autres munitions. Les capitaines qui avaient manqué si lâchement à leur devoir furent cités au conseil de guerre, que présidait le contre-amiral Whestone. On employa plusieurs jours à entendre les témoins et à écouter la défense des accusés. Ils furent condamnés à la peine de mort.

Bientôt la guerre ayant été déclarée contre la France et l'Espagne, on fit la plus grande diligence pour équiper une flotte principale. On était informé que les Français se préparaient à des actes d'hostilité; c'est pourquoi on se donna des soins particuliers pour mettre en état une escadre destinée à une expédition à Cadix, conjointement avec les Hollandais. On agit secrètement, afin que dans l'incertitude que ces préparatifs menaçaient la France, l'Espagne ou le Portugal, ces trois puissances fussent dans des alarmes continuelles.

La conduite de l'expédition fut confiée au chevalier George Rooke, qui, indépendamment du commandement de la flotte, fut nommé vice-amiral et lieutenant de l'Amirauté d'Angleterre, et lieutenant des flottes et des mers de ce royaume. Le duc d'Ormond fut fait général des forces de terre, qui consistaient en sept mille Anglais et cinq mille Hollandais tous bien équipés.

Le 30 mai 1702, l'amiral s'embarqua sur *le Souverain*, portant au

grand mât le pavillon de l'Union, et vint à Spithead, de conserve avec le chevalier Cloudesly Shovel, qui montait *la Reine*, et les grands vaisseaux qui étaient à l'ancre à Nore. En même temps le contre-amiral Fairborn y arriva d'Irlande avec une escadre de guerre, et amena quatre régiments d'infanterie.

La flotte doubla le rocher de Lisbonne le 7 juillet. Le 11 elle mouilla dans la baie des Taureaux. Les vaisseaux français et les galères qui étaient dans la baie se retirèrent aux Pontals.

Le 16, les troupes marchèrent vers Rota, qui se rendit sans tirer un seul coup de canon; et le général ayant établi ses quartiers dans le château, l'armée campa devant la place.

Tandis que ces choses se passaient à terre, on tint à bord de *la Liberté* un conseil sur les mesures les plus efficaces pour le bombardement de Cadix. Depuis le 17 jusqu'au 19, on débarqua les pièces de canon de campagne et quatre mortiers, avec les dragons et les chevaux; le lendemain, l'armée s'avança vers le port Sainte-Marie, qu'elle trouva abandonné des habitants, mais plein de richesses. Les soldats se jetèrent dessus et pillèrent en liberté pendant plusieurs jours; la quantité de vins qu'ils y trouvèrent les mit hors d'état d'écouter le commandement, et servit de justification aux officiers.

Si la nation fut trompée dans les espérances qu'elle avait fondées sur cette expédition, il en faut imputer la faute au désordre et au défaut de discipline au port Sainte-Marie. Tomber avec fureur sur un peuple qu'on aurait dû traiter comme ami, dit l'auteur de la *Vie de la reine Anne,* violer des religieuses, piller les maisons particulières, et même les églises, était un moyen d'irriter ce peuple superstitieux.

Suivant les résolutions du conseil de guerre, la flotte prit la route de Vigo; et l'amiral ayant dépêché deux frégates pour aller à la découverte, elles revinrent dire que les vaisseaux ennemis étaient à l'ancre au port de Redondella. Un vaisseau de l'escadre du chevalier Cloudesly Shovel arriva à la flotte le matin suivant, avec avis que cet amiral était à la hauteur du cap Finistère, et qu'il y avait reçu des ordres de joindre le corps de la flotte : le 11, après midi, l'escadre vint mouiller à Vigo; le temps était si couvert de brouillard, qu'il ne fut aperçu que quand il en fut tout proche; M. de Châteaurenault, amiral français, avait pris toutes les précautions possibles pour mettre sa flotte en sûreté.

Aussitôt que la flotte des alliés eut jeté l'ancre, l'amiral tint un conseil : il y fut résolu qu'on entreprendrait de forcer le port le lendemain matin. Pour mieux exécuter la résolution qui avait été prise, l'amiral employa une grande partie de la nuit à aller dans sa chaloupe de vaisseau en vaisseau pour donner les ordres nécessaires, et pour encourager les officiers et les matelots à bien faire leur devoir. Sitôt que les troupes de terre eurent débarqué, le 12 au matin, l'amiral donna le signal pour lever l'ancre : la ligne fut formée, et l'escadre alla vivement donner contre la barre ; le vice-amiral, qui montait *le Terbay*, et qui était le plus proche des Français, coupa promptement ses câbles, fit déployer toutes ses voiles, et, portant droit à la barre à travers tout le feu des ennemis, se fraya un passage. Il alla mouiller entre *le Bourbon* et *l'Espérance*, deux vaisseaux de guerre français que le comte de Châteaurenault avait placés près de la barre, et en reçut plusieurs bordées avec une résolution qui n'a point d'exemple. Le reste de la division du vice-amiral Hopson, et le vice-amiral Vander-Goes avec son détachement, ayant appareillé en même temps, firent voile de front vers la barre pour donner plus de force au choc ; le calme étant survenu, ils enfoncèrent tous et furent obligés de se couper un chemin à travers ; mais une brise s'éleva, dont le vice-amiral hollandais profita si bien, qu'ayant gagné le passage que Hopson s'était fait, il y entra et se rendit maître du *Bourbon*. Pendant ce temps, l'amiral Hopson se trouva dans un extrême danger : il avait été abordé par un brûlot français. Ce brûlot était un navire marchand chargé de tabac ; ayant sauté, le tabac éteignit le feu en partie et empêcha le vaisseau anglais d'être brûlé. Le vice-amiral fut néanmoins fort maltraité dans cette action ; de sorte que, bien qu'il conservât alors son vaisseau, il fut ensuite obligé de l'abandonner, et d'arborer son pavillon à bord du *Montmouth*. En même temps, le capitaine Bokenham, sur *l'Association*, vaisseau de quatre-vingt-dix canons, envoya sa bordée contre une batterie de dix-sept canons, située au côté gauche du port, tandis que le capitaine Wywel, sur *le Barfleur*, bâtiment de la même grosseur, fut envoyé de l'autre côté pour battre le fort. Ainsi, on fit un feu très-considérable de la grosse et petite artillerie de part et d'autre, jusqu'à ce que l'amiral français, voyant les Anglais en possession de la plate-forme et du fort, *le Bourbon* pris, la barre rompue,

et la flotte des alliés sur lui, mit le feu à son propre vaisseau, et ordonna au reste des capitaines placés sous son commandement de suivre son exemple. La grande confusion qui régnait alors parmi les Français fut cause que cet ordre ne put être exécuté si ponctuellement, qu'il ne restât encore plusieurs vaisseaux et galions dont les Anglais et les Hollandais s'emparèrent.

Quoique le duc d'Ormond se fût emparé de Rodondella, où il trouva une grande quantité d'argent appartenant aux officiers français, qu'il fit partager entre les officiers de sa propre flotte, et qu'il eût envie d'attaquer Vigo et d'y passer l'hiver, les circonstances ne permirent pas d'exécuter ce projet. Il retourna aux Dunes.

Le chevalier George Rooke y arriva le 12 avril 1703, et apprit là que les vaisseaux *le Salisbury* et *l'Aventure* avaient rencontré une escadre de vaisseaux français de Dunkerque, et qu'ils étaient tombés entre leurs mains.

Aussitôt on donna ordre au contre-amiral Byng de se tenir en embuscade avec *le Ranelagh, le Sommerset, le Torbay, le Cambrigde* et *le Winchester,* pour les arrêter à leur retour à Dunkerque. Le contre-amiral Beaumont fut envoyé avec son escadre à la hauteur de ce port, dans le même dessein. Mais les Français eurent le bonheur d'y rentrer avec leurs prises, avant que ni l'une ni l'autre de ces escadres eussent pu les joindre.

Le chevalier George Rooke ayant fait de l'eau à Altea, passa l'embouchure du détroit avec la flotte, et fut joint à la hauteur de Lagos par l'escadre du chevalier Cloudesly Shovel : on tint un conseil et l'on résolut d'attaquer brusquement Gibraltar.

La flotte passa devant la côte de Barbarie pendant la nuit, et entra dans la baie le 21 mai 1704. Le même jour, les soldats de marine anglais et hollandais, au nombre de dix-huit cents, furent mis à terre avec le prince de Hesse à leur tête, sur la langue de terre qui est située au nord de la ville, pour lui couper toute communication avec le pays. Son Altesse y ayant posté ses troupes, envoya sommer le gouverneur de rendre la place : cette proposition ayant été rejetée avec hauteur, l'amiral donna ordre, le 22 au matin, que les vaisseaux destinés à canonner la place se rangeassent en conséquence ; mais comme le vent fut contraire, ils ne purent prendre leurs postes de toute la journée.

Sur ces entrefaites, pour amuser l'ennemi, on envoya le capitaine Whetaker avec quelques chaloupes qui brûlèrent un armateur français de douze canons, au vieux môle. Le 23, les vaisseaux se trouvèrent tous rangés dans leurs postes ; l'amiral donna le signal pour commencer la canonnade ; cet ordre fut exécuté avec tant de zèle, qu'on tira plus de quinze mille coups de canon contre la ville en cinq ou six heures, de sorte que l'ennemi fut bientôt privé de l'usage de son artillerie. L'amiral, considérant ensuite que la prise de ces fortifications contribuerait beaucoup à la reddition de la place, ordonna au capitaine Whitaker de tâcher avec toutes les chaloupes armées de s'en emparer, ce qu'il exécuta avec beaucoup de promptitude ; mais le capitaine Hicks et le capitaine Jumper, qui étaient les plus proches du môle, s'y jetèrent les premiers au moyen de leurs pinasses et de quelques chaloupes, avant que les autres fussent arrivés. Les ennemis s'en apercevant mirent le feu à une mine qui fit sauter les fortifications placées sur le môle, tua deux lieutenants et environ quarante hommes, et en blessa près de soixante. Cependant les Anglais se logèrent dans la grande plate-forme dont ils s'étaient emparés, et le capitaine Whitaker débarquant avec le reste des gens de mer, qui avaient été commandés pour ce service, s'avança et prit une redoute ou petit bastion, à moitié chemin entre le môle et la ville, et se rendit maître de la plus grande partie du canon des ennemis. Le 24, au matin, le gouverneur ayant demandé à capituler, on envoya des otages de part et d'autre ; la capitulation conclue, le prince de Hesse entra dans la ville le soir même, et prit possession des portes et des ouvrages extérieurs au nom de Sa Majesté Catholique.

Les vainqueurs trouvèrent la ville extrêmement forte, défendue par cent canons montés et tous pointés vers la mer, et les deux passages étroits pour aller à terre ; elle était bien fournie de munitions, mais la garnison n'était que de cent cinquante soldats.

La ville et la forteresse importante de Gibraltar étant tombées entre les mains des alliés, et particulièrement des Anglais, qui en sont encore en possession, la flotte des alliés passa à la côte de Barbarie pour y faire de l'eau. Le 9 août elle était en route pour s'en revenir, et se trouvait près de la baie de Tétuan, à la vue des hauteurs de Gibraltar, lorsque *le Centurion,* qui était en croisière, fit un signal pour avertir

qu'il découvrait la flotte des Français au vent; et il parut que leurs corvettes avaient aussi aperçu celles des Anglais.

Le 12, ils découvrirent la flotte et les galères françaises à l'ouest, près du cap Malaga, lesquelles occupaient un grand espace; ils portèrent dessus toute la nuit, rangés en ligne de bataille.

Le 13 au matin, la flotte se trouva à trois lieues des Français, qui alors, formant leur ligne, se postèrent pour les recevoir arrangés par divisions. Du côté des Anglais, le chevalier George Rooke et les contre-amiraux Byng et Dilkes étaient au centre de la ligne; le chevalier Cloudesly Shovel et le chevalier Jean Leake conduisaient l'avant-garde, et le vice-amiral Callemberg avec le contre-amiral Vander Dussen, commandaient les vaisseaux hollandais à l'arrière-garde.

Le vendredi 13 août, au matin, les Anglais allèrent à l'ennemi en ordre de bataille, jusqu'à un peu plus de dix heures; à une demi-portée, il mit toutes ses voiles dehors tout d'un coup, et parut avoir envie de prendre le dessus du vent et de doubler les Anglais; de sorte que l'amiral fut obligé de commencer la bataille, qui fut continuée, de part et d'autre, avec beaucoup d'opiniâtreté; mais, sur les deux heures après midi, l'avant-garde des Français plia devant celle des Anglais, qui était commandée par le chevalier Cloudesly Shovel, et conduite par le chevalier Jean Leake; ainsi que leur arrière-garde fit le soir devant les Hollandais; mais plusieurs vaisseaux de la division de l'amiral, du contre-amiral Byng et du contre-amiral Dilkes furent forcés de sortir de la ligne, faute de munitions de guerre; tout le fort de la bataille tomba sur le vaisseau de l'amiral, *le Saint-George* et sur *le Shrewsbury*. La grande quantité de boulets qu'on avait mal à propos dépensée à Gibraltar fut cause qu'on en manqua alors.

La bataille finit avec le jour : les Français se retirèrent sous le vent, à l'aide de leurs galères. La brise sauta pendant la nuit du nord à l'ouest, et ainsi leur devint favorable. Ils prirent leur route au nord.

Le chevalier Cloudesly Shovel dit, dans sa relation de ce combat, que l'action fut fort chaude, et qu'à son avis il n'y en avait pas encore eu de pareille de son temps entre deux flottes : il prétend que de toute l'armée navale il n'y eut pas un seul vaisseau qui ne fût obligé de rechanger au moins un mât, et que beaucoup les remplacèrent tous; de sorte qu'il ne resta pas dans la flotte trois mâts d'avant de réservé.

La prise de Gibraltar fut si sensible à l'Espagne, et la garnison que les alliés mirent dans la forteresse donna un si violent chagrin aux Espagnols, que les cours de Versailles et de Madrid résolurent de tout tenter pour la leur tirer des mains.

Le chevalier Jean Leake était à l'embouchure des détroits, avec les vaisseaux que le chevalier George Rooke avait laissés sous son commandement et destinés pour aller se radouber à Lisbonne. Il reçut une lettre du prince de Hesse, qui lui donnait avis de l'arrivée, dans la baie de Gibraltar, d'une escadre de dix-neuf vaisseaux ennemis, dont le dessein était d'assiéger cette place par terre et par mer; qu'ainsi on le priait de venir promptement la secourir.

Le 29 octobre, l'escadre arriva dans la baie de Gibraltar, où les alliés surprirent deux vaisseaux français, de trente-quatre canons, un autre de douze, un brûlot, une tartane et deux prises anglaises, qui tous échouèrent à la côte et furent brûlés.

Le 2 novembre il fut résolu de débarquer autant d'hommes qu'on le pourrait, pour défendre les postes extérieurs du côté de la mer, et de jeter des troupes dans la ville, ce qui fut exécuté; quelques jours après on débarqua un renfort plus considérable de deux cents Anglais et de cent Hollandais. Le chevalier Jean, ayant quitté le poste qu'il occupait, feignit de vouloir débarquer des troupes; cette feinte attira sur le rivage la cavalerie espagnole, et fournit aux alliés l'avantage d'en tuer un grand nombre avec le canon de leurs frégates et la mousqueterie de leurs chaloupes.

Le 7 décembre, *l'Antilope* et neuf bâtiments de transport arrivèrent de Lisbonne dans la baie de Gibraltar, et furent suivis, le 9, par *le Newcastle* et sept autres navires, qui amenaient en tout dix-neuf cent soixante-dix hommes. Le 21, la flotte, voyant que la garnison était nouvellement renforcée, et qu'elle avait remporté tant d'avantage sur les assiégeants qu'elle ne se croyait pas elle-même en danger, mit à la voile et arriva à Lisbonne pour se radouber.

Le 14 janvier 1705, M. de Pointis vint dans la baie de Gibraltar avec quatorze vaisseaux de guerre et deux brûlots : le chevalier Jean Leake en apprit la nouvelle à Lisbonne, et, ayant été joint dans le même temps par le chevalier Thomas Dilkes et cinq vaisseaux du troisième rang qui arrivaient d'Angleterre et avaient escorté un grand nombre de

navires marchands, il mit à la voile. A deux milles du cap Cabretta, il aperçut cinq vaisseaux qui sortaient de la baie ; il leur donna la chasse et découvrit ensuite que c'étaient des vaisseaux de guerre français. A neuf heures, le chevalier Thomas Dilkes, qui montait *la Vengeance*, avec *le Newcastle*, *l'Antilope*, *l'Expédition* et un bâtiment de guerre hollandais, arriva à une demi-portée de canon de *l'Arrogant*, qu'ils amarinèrent après quelque résistance ; deux des vaisseaux hollandais prirent *l'Ardent* et *le Marquis*. Les deux autres, *le Magnanime* et *la Fleur-de-Lis*, dans le premier desquels était M. de Pointis, firent une vigoureuse résistance, et, en dépit des Anglais, ils échouèrent à la côte, à l'ouest de Marbella, où les Français y mirent eux-mêmes le feu. Le chevalier Jean, supposant que les autres vaisseaux de l'escadre de M. de Pointis, qui avaient chassé sur leurs ancres hors de la baie de Gibraltar, étaient à la rade de Malaga, alla les y chercher ; mais au bruit du feu, ils avaient, à ce que l'on croit, coupé leurs câbles et regagné Toulon. Trois vaisseaux anglais, *le Kent*, *l'Oxford* et *l'Aigle*, joignirent l'amiral à la hauteur de Malaga, et trois des frégates ayant forcé deux navires marchands d'échouer à la côte, l'un près de Malaga, chargé richement et venant des Indes occidentales, et l'autre, frété pour les Indes occidentalces, près d'Almerie, ils furent brûlés par les Français ; *l'Assurance* et *le Bedfort* prirent deux sattées. Le chevalier Jean Leake, ayant ainsi secouru une seconde fois Gibraltar, retourna à Lisbonne.

Le contre-amiral George Byng partit de Plymouth à la fin de janvier 1705, avec une escadre qui allait en croisière, et une grande flotte de navires marchands frétés en Angleterre et richement chargés. Sitôt qu'il vit les derniers en sûreté hors des Sorlingues, il disposa de son escadre de manière à incommoder les corsaires français qui infestaient l'embouchure du canal. Au moyen de cet arrangement il eut le bonheur de prendre un vaisseau de guerre de quarante-quatre canons, appelé *la Thétys*, douze corsaires et sept navires marchands venant des Indes occidentales, ayant pour la plupart de riches cargaisons.

Le 9 juin, la flotte anglaise entra dans la rivière de Lisbonne, où l'amiral hollandais Van Almonde était arrivé avec son escadre une semaine auparavant. Les amiraux y trouvèrent aussi le chevalier Jean Leake avec son escadre ; mais dans une grande disette de provisions.

La ligne de bataille ayant été formée, le chevalier Cloudesty sortit du Tage avec une partie de la flotte, et rencontra les vaisseaux qui venaient d'Irlande. Le roi Charles, qui avait résolu de tenter fortune avec le comte et le chevalier Cloudesly, s'embarqua à bord du *Ranelagh;* ils se mirent en mer le 17 juillet avec les troupes destinées à faire une descente, et formant douze mille hommes. Ils arrivèrent en peu de jours à Gibraltar, où Sa Majesté Catholique, sous la protection de la flotte des alliés, prit pour la première fois possession de son royaume d'Espagne.

Le bataillon des gardes anglaises et les trois vieux régiments qui avaient défendu Gibraltar avec tant de bravoure s'embarquèrent, et on laissa en garnison à leur place les deux bataillons nouvellement levés : la flotte partit le 5 août, et ancra le 11 dans la baie d'Altea. Tandis que l'escadre était dans la baie, on reçut avis que huit à neuf cents habitants des villes et places du voisinage, qui s'étaient retirés dans les montagnes, avaient pris hautement le parti du roi Charles, et s'étaient emparés de la ville de Denia.

Le 11 août, la flotte arriva dans la baie de Barcelone : les Espagnols firent feu du môle et d'une batterie qu'ils avaient au bord de la mer. Le lendemain, le prince de Darmstadt ayant joint, les troupes commencèrent à débarquer, en fort bon ordre et sans aucun obstacle, à trois quarts de lieue de la ville; les habitants leur fournirent tous les secours possibles. Le 13, les troupes étant descendues à terre, la ville fut investie.

Le 17, Sa Majesté Catholique alla à terre, et fut saluée par le canon de toute la flotte; lorsque le roi fut débarqué, il reçut les acclamations du peuple, qui vint en foule au-devant de lui; cependant, les généraux trouvèrent la place si bien pourvue, qu'ils désespérèrent presque du succès. On abandonna l'entreprise.

Le prince de Hesse, dont la réputation était le plus intéressée dans cette affaire, parce que c'était lui qui l'avait conseillée, proposa de surprendre la citadelle et le château de Montjuy. Le comte de Petersborough, après en avoir examiné les circonstances, approuva le projet. L'attaque se fit le 2 septembre, et eut le succès qu'on s'en était promis; Le prince de Hesse y mourut. Aussitôt après, les assaillants commencèrent à perdre du terrain, jusqu'à ce que le comte de Petersborough,

informé que les forces avaient eu ordre de l'officier qui les commandait de se retirer, y alla lui-même et les rallia. Le 6, la citadelle se rendit avec toutes les fortifications qui en dépendaient; et le colonel Southwell, qui avait beaucoup contribué à la prise, fut fait gouverneur de cette forteresse.

Après ce succès, on poussa le siége de Barcelone avec vigueur; la tranchée fut ouverte, et l'on mit cinquante canons et vingt mortiers en batteries; les galiotes à bombes jetèrent dans la ville quatre cent douze bombes; et huit vaisseaux, tant anglais que hollandais, ayant été commandés pour la canonner du côté de la mer, tandis que les canons des batteries et du fort continuaient à faire de même par terre, le vice-roi demanda à capituler. La porte et le bastion de San-Angelo furent livrés le même jour, et toute la ville quelques jours après. La reddition de cette capitale de la Catalogne fortifia tellement le parti du roi Charles, que tout le royaume se soumit aussitôt après, à l'exception de Roses.

Le roi d'Espagne ayant fait son entrée dans Barcelone, il y reçut le serment de fidélité de ses nouveaux sujets.

Le 25 octobre, le nouveau Parlement anglais s'assembla : la Chambre des communes décida qu'on emploierait au service de la marine, pour l'année 1706, quarante mille hommes, en y comprenant les huit mille soldats de marine, et qu'il serait alloué une somme de quatre livres par tête et par mois, pour l'entretien de ces quarante mille hommes pendant treize mois, y compris l'artillerie du service de mer. Il fut résolu qu'on accorderait la somme de cent vingt mille livres pour les dépenses ordinaires de la marine pendant la même année, et qu'on donnerait encore une somme de dix mille livres au bureau de l'artillerie pour faire un quai et des magasins à Portsmouth.

Le 26 juin 1706, le chevalier Jean Leake arriva avec la flotte anglaise devant Alicante, où il trouva une nombreuse garnison, commandée par le brigadier Mahoni, Irlandais, qui déclara qu'il voulait défendre la place jusqu'à la dernière extrémité. On y attendit que les troupes de marine qui étaient sur la flotte fussent renforcées par un détachement de cent cinquante chevaux espagnols et mille trois cents hommes d'infanterie, commandés par le brigadier George; et alors on jugea que les forces des alliés étaient trop faibles de beaucoup pour

attaquer la place. Néanmoins on les débarqua; on y joignit huit cents matelots, et la même nuit la ville fut bombardée. Le lendemain le contre-amiral George Byng, ayant mis son pavillon à bord du *Shrewsbury*, alla avec trois autres vaisseaux sur une même ligne, et se posta si près de la ville, qu'il démonta bientôt plusieurs des cent cinquante pièces de canon qui étaient pointées du côté de la mer, et chassa les ennemis de ce poste.

Le chevalier Jean Jennings arriva avec les vaisseaux et les troupes de marine qu'il avait amenés de Carthagène; et l'on résolut d'emporter la place l'épée à la main. On fit un détachement de quarante matelots par vaisseau pour aider les troupes de terre et les soldats de marine; leur valeur naturelle et l'espérance du butin les fit marcher à l'assaut avec tant de vigueur que la place fut emportée.

Mahoni se défendit encore quelque temps, et se rendit ensuite à des conditions honorables.

Le chevalier Stafford Fairborn, vice-amiral de l'escadre rouge, ayant été nommé pour commander une escadre dans les Sorlingues, se rendit à Spithead au mois d'avril. Il devait, suivant ses instructions, aller au plus tôt à la hauteur de la Charente. S'il eût été favorisé d'un beau temps, il eût tenté de brûler les vaisseaux français devant la Rochelle, on avait même pris des précautions pour cela; mais il revint à Plymouth le 17 mai, avec quelques petites prises dont il s'était rendu maître entre les îles de Ré et d'Oléron, où il incendia dix navires marchands avec leurs chaloupes.

Arrivé à Plymouth, il reçut ordre de se rendre aux Dunes, où on lui donna, le 30 mai, des instructions pour aller à la hauteur d'Ostende : le chevalier Stafford ayant, conformément à ses instructions, résolu de bloquer Newport et de former le siége d'Ostende.

Le 17 juin on ouvrit la tranchée. Le chevalier Stafford Fairborn vint à terre le 22, pour conférer avec M. d'Albuquerque. Il fut résolu entre eux de bombarder la place : le lendemain les galiotes à bombes commencèrent à la pointe du jour à jouer contre la ville, conjointement avec les batteries qui étaient sur terre. En un quart d'heure la ville était en feu en plusieurs endroits; ayant été battue sans discontinuer par terre et par mer, une grande partie de son canon fut démontée avant la nuit, et la place entièrement ruinée.

Le 25, les assiégés, hors d'état de tenir plus longtemps, demandèrent à parlementer. La capitulation ayant été conclue pendant la nuit, les alliés prirent possession de la place le lendemain matin, au nom de Charles III.

Cette expédition terminée, le chevalier Stafford Fairborn se rendit à Spithead avec les vaisseaux de transport anglais et hollandais, et les troupes destinées pour faire une descente en France avec le comte de Rivers.

Le 6 décembre, les communes ordonnèrent que les différents comptes et mémoires concernant la marine seraient apportés à la Chambre par les officiers. En conséquence, il fut résolu qu'on emploierait et allouerait, pour l'année 1707, quarante mille hommes, y compris huit mille soldats de marine, à raison de quatre livres par mois pour chaque tête, en y comprenant la dépense de l'artillerie pour le service de mer, et que, pour la défense ordinaire de la marine, cette année, on allouerait une somme qui n'excéderait pas celle de cent vingt mille livres.

Le 2 avril 1707, le chevalier Guillaume Whestone arriva à Madère, où, ayant chargé du vin, il alla en avant, mit les navires marchands en sûreté aux Barbades et aux Iles sous le vent, et amarina un brigantin et une chaloupe pendant la traversée à la Jamaïque, où il arriva le 17. Mais, le 6 juin, il en repartit et donna la chasse à un vaisseau français, qui fut capturé après deux heures de résistance, par les vaisseaux qui en étaient les plus près. Il prit ensuite sa route à l'est, et découvrit, à la hauteur de Rio-Grande, deux voiles proches de terre. L'une était un corsaire de la Martinique, qui échoua à la côte et fut brûlé par son propre équipage.

Quelque temps après, *le Montaigu*, vaisseau de soixante canons, rencontra sur la côte d'Hispaniola deux vaisseaux, l'un de quarante-huit et l'autre de trente-six canons, tous deux chargés et destinés pour la France : il les combattit pendant une heure, et la nuit les sépara. Le lendemain il les vit fort bien; mais la lâcheté de ses officiers et la lenteur de ses matelots furent cause que ces navires se sauvèrent. On envoya ensuite après eux deux vaisseaux du quatrième rang, qui les rencontrèrent; mais ils s'acharnèrent tellement après les derniers, qu'ils en amenèrent cinq, et donnèrent aux premiers le temps de s'échapper.

Le duc de Savoie et le prince Eugène ayant concerté une entreprise sur Toulon, et leurs troupes étant actuellement en marche pour se rendre devant cette place, le chevalier Cloudesly, qui devait les aider de sa flotte dans cette expédition, mit à la voile pour les côtes d'Italie, et parut à la hauteur de Gênes, au commencement de juin. A la fin de ce mois, la flotte ancra entre Nice et Antibes : c'est à Nice qu'eut lieu la première entrevue du chevalier Cloudesly avec le duc de Savoie. Le passage du Var, où les Français s'étaient retranchés, fut résolu; et le dernier jour de juin, quatre vaisseaux de guerre anglais et un hollandais, commandés par le chevalier Jean Noris, accompagnés de six cents matelots et soldats de marine sur des chaloupes, se rendirent à l'embouchure de cette rivière. S'étant avancés jusqu'à une portée de mousquet des retranchements, ils firent un feu si terrible, que la cavalerie et la plus grande partie de l'infanterie françaises, qui ne s'attendaient pas à être attaquées de ce côté, abandonnèrent les retranchements. Le chevalier Jean s'y logea, et ouvrit par ce moyen une route au duc de Savoie, qui passa la rivière sans trouver le moindre obstacle, et s'avança de là vers Toulon.

La flotte prit ensuite la route des îles d'Hyères, et, le 15 juillet, l'armée arriva à la Valette, devant Toulon. Elle commença par tracer des lignes depuis la Valette jusqu'à la mer, pour avoir communication avec la flotte, et en recevoir de l'artillerie et des provisions. Le 17, l'amiral Shovel et quelques-uns des principaux officiers de la flotte anglaise vinrent dans le camp, et eurent une conférence avec le prince Eugène.

Les Français, qui appréhendaient avec raison d'être bombardés, furent dans une telle consternation, qu'ils renvoyèrent, le 21, leurs galères à Marseille; et, pour empêcher qu'on ne fît brûler toute leur flotte, ils coulèrent à fond dans le port vingt de leurs bâtiments.

Bientôt après, quatre vaisseaux du troisième rang et cinq hollandais vinrent joindre l'amiral, aussi bien que ceux qu'il avait envoyés à Gênes et à Livourne.

Le 2 août, les batteries commencèrent à tirer de part et d'autre, et la flotte des alliés vint ancrer dans la rade de Toulon. Le 4, les assiégés firent une vigoureuse sortie. Le même jour, il s'éleva un vent si violent, que le vaisseau à bord duquel le chevalier George Byng avait arboré son

pavillon, perdit ses ancres et alla heurter contre un vaisseau de guerre hollandais. Le duc et le prince Eugène furent convaincus de l'impossibilité de réussir dans ce siége; c'est pourquoi ils commencèrent à faire retirer quelques canons pour les rembarquer, et prirent toutes les précautions indispensables afin de transporter sur les vaisseaux les malades et les blessés.

Le 10, on fit toutes les dispositions nécessaires pour la marche de l'armée, et en même temps la flotte s'approcha le plus près possible de la place. Cinq galiotes à bombes, soutenues par les frégates légères, et les chaloupes des vaisseaux de guerre, commandées par le contre-amiral Dilkes, s'avancèrent dans la crique du fort Saint-Louis, et bombardèrent la ville et le port, depuis midi jusqu'au lendemain à cinq heures du matin; mais les assiégés obligèrent la flotte à se retirer fort endommagée, et l'armée des alliés, quittant le camp de la Valette, se mit en marche sur cinq colonnes, par la même route qu'elle avait tenue en venant à Toulon.

Le 19 janvier 1708, il y eut une proclamation pour encourager les matelots et les soldats de terre à s'enrôler au service de Sa Majesté Britannique, à bord de ses vaisseaux de guerre; et le 26 le prince George nomma les officiers qui devaient commander la flotte.

Sur ces entrefaites la nation anglaise fut tout à coup alarmée d'une invasion qui la menaçait. On fit à Dunkerque les préparatifs de cette expédition avec toute la diligence imaginable, et avec tant de secret, que jusqu'au 24 février que le Prétendant partit de Saint-Germain, on devina ce projet plutôt qu'on n'en fût instruit : on commença alors à répandre dans le public que le prince avait l'intention de descendre en Ecosse.

Dans le même temps l'Amirauté avait équipé une flotte avec tant de diligence que, sans affaiblir les convois destinés pour l'escadre de Lisbonne, le chevalier George Byng et lord Dursley partirent de Deal vers la côte de Dunkerque. Le contre-amiral ancra dans les fonds de Gravelines, et aussitôt après il se mit dans une petite frégate et fit voile à deux milles de la rade flamande. Les Français furent surpris de voir la flotte anglaise à la hauteur de Mardick, venir mettre obstacle à l'embarquement des troupes; mais le roi de France était si butté à cette entreprise, qu'il envoya des ordres positifs de

rembarquer les troupes et de se mettre en mer par le premier vent favorable. L'expédition prit la route d'Ecosse le 6 mars.

Dans le même temps le contre-amiral Byng, qui revint aux Dunes avec sa flotte, et fut considérablement renforcé, en repartit. Etant entre Dunkerque et Calais, il reçut avis d'Ostende de la part du major général Cadogan, que l'escadre de Dunkerque était partie de Newport; il la poursuivit sur-le-champ, et laissa le contre-amiral Baker avec sa division et quatre autres vaisseaux de guerre, pour escorter les troupes qu'on jugerait à propos d'envoyer de là en Ecosse ou en Angleterre.

Forbin entendit apparemment le signal qu'on fit aux vaisseaux anglais de jeter l'ancre; car il envoya aussitôt à bord de chaque vaisseau de son escadre une chaloupe pour leur ordonner d'éteindre les fanaux, de sortir du Firth les uns après les autres, et de prendre leur route au nord-est jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la hauteur de la ville de Saint-André. Cette manœuvre fut exécutée; mais le vent et la marée leur étant contraires, le chevalier George les découvrit et les poursuivit, prit *le Salisbury*, sur lequel il y avait un grand nombre d'officiers français, anglais et irlandais, et entre autres lord Clermont, M. Middleton et lord Griffin. Quand ils ne virent plus d'apparence de les joindre, ils s'en retournèrent à Leith, où ils restèrent jusqu'à ce que le chevalier George fût informé que l'ennemi s'était retiré à Dunkerque. Byng s'en retourna aux Dunes et de là en Angleterre.

Les prisonniers qu'on avait faits sur *le Salisbury*, ayant été amenés à Londres, furent mis à la Tour, et environ vingt officiers irlandais à Newgate, comme criminels de haute trahison. On amena aussi d'Ecosse plusieurs prisonniers de distinction; mais après l'instruction de leur procès, la plupart furent élargis en donnant caution.

Cependant, le chevalier Jean Leake ayant laissé sa flotte à Vado, arriva à Milan où il fut reçu par Sa Majesté Catholique, qui, à sa sollicitation, s'embarqua le 2 juillet à bord de *l'Albermal*, près de Gênes, pour la Catalogne, et arriva le 14 à Mataro. La reine débarqua le lendemain, reçut la première visite du roi Charles, et le 21, après l'entrée publique de la princesse dans Barcelone, le mariage fut ratifié dans l'église de Sainte-Marie, par l'archevêque de Tarragone.

L'amiral Leake arrangea toutes choses à Barcelone pour la réduction de l'île et royaume de Sardaigne. A cet effet, il prit sur sa flotte quelques

troupes, commandées par le comte de Cifuentes, et arriva le 1er août devant Cagliari. Cette ville, ainsi que toute l'île, se rendit aussitôt au comte, qui en avait été déclaré vice-roi pour le roi Charles.

Le chevalier Jean Leake, soutenu par le lieutenant général Stanhope, n'eut pas de moindres succès dans la réduction de l'île de Minorque.

Après le départ du contre-amiral Jean Leake, le chevalier Edouard Wittaker fit ses préparatifs pour attaquer les châteaux du Port-Mahon; mais, tandis qu'on débarquait l'artillerie, il ordonna au capitaine Butler, qui montait *le Dunkerque,* et au capitaine Fairborn, commandant du *Centurion*, d'aller battre le fort Fernelle, afin que les transports pussent être sûrement à l'ancre dans le port de ce nom. Ils se présentèrent devant le fort, et, après quelque résistance, contraignirent la garnison, qui était de cinquante hommes, à se rendre prisonnière de guerre.

Après la réduction du Port-Mahon, le chevalier Edouard Wittaker en partit le 29 septembre, avec son escadre, pour se rendre à Livourne, d'où il envoya un convoi à Naples. Il resta quelques semaines sur les côtes d'Italie, tant pour tâcher de surprendre les galères du pape, et d'autres qui étaient attendues de France avec un grand nombre de soldats et d'armes, que pour appuyer les négociations du marquis de Prie à la cour de Rome.

Le chevalier Edouard Wittaker s'en retourna à Livourne avec son escadre : il y apprit que les affaires étaient arrangées à Rome : le pape avait reconnu Charles III pour roi d'Espagne, et il y avait à Naples trois mille hommes tout prêts à s'embarquer aussitôt qu'il y serait arrivé.

Au commencement de mai 1709, le commandant Wagez étant à la hauteur de Baru, le tonnerre endommagea considérablement les mâts de l'expédition, et l'escadre fit aiguade dans la baie de Guira. *Le Portland,* qui venait de Bastimentos, la rejoignit et apporta la nouvelle que les galions espagnols étaient prêts à mettre à la voile. Bientôt il aperçut deux vaisseaux dans le port de Carthagène; à dix heures il en découvrit trois, et à midi il en vit dix-sept qui portaient au sud et au sud-sud-ouest, entre Baru et l'île Friend. Il résolut aussitôt de les attaquer.

Le commandant avait été informé auparavant que les trois amiraux

étaient chargés de tout l'argent : c'est pourquoi il crut n'avoir rien de mieux à faire que de tâcher de les prendre. En effet, il cria au *Kingston,* qui était près de lui, d'attaquer le vice-amiral, et envoya sa chaloupe porter l'ordre au *Portland* de combattre le contre-amiral, tandis que lui-même se dirigea sur l'amiral et l'engagea. Il crut qu'il n'aurait pas occasion de faire usage de son brûlot ; en conséquence, il lui ordonna de se tenir au vent. Le commandant s'aperçut, avant la nuit, que ni *le Kingston* ni *le Portland* n'avaient suivi ses ordres, et il donna le signal pour se ranger en ligne de bataille.

Ce fut précisément au coucher du soleil que le commandant commença à combattre l'amiral. A une heure et demie la nuit fut fort obscure : l'amiral sauta dans le temps qu'il n'était éloigné de son adversaire que d'une demi-portée de pistolet. Après cet événement, l'obscurité qui régnait alors fut cause que les vaisseaux ennemis commencèrent à se séparer ; de sorte que le commandant, malgré tous ses efforts, les perdit de vue, à l'exception d'un seul qui lui parut le plus gros, et qui en effet se trouva être le contre-amiral.

A dix heures le commandant l'atteignit, et ne sachant de quel côté était tournée sa proue, il lui envoya sa première bordée, qu'il reçut précisément dans la poupe, et qui parut l'avoir mis hors d'état de faire voile. Se trouvant alors sous le vent, le contre-amiral fit un mouvement pour en regagner l'avantage. Au bruit de son canon, *le Kingston* et *le Portland* vinrent le joindre et l'aidèrent à prendre le contre-amiral, qui demanda quartier. Le commandant resta lui-même sur le pont, jusqu'au jour, pour découvrir, s'il était possible, quelle route avaient pris les autres vaisseaux ennemis. A peine le soleil levé, il vit un gros navire à son avant, et trois voiles à ses côtés au vent, qui mettaient le cap au nord et au nord-est. Il donna le signal au *Kingston* et au *Portland* de leur appuyer la chasse.

Le commandant ayant pris la mer, questionna les prisonniers sur la force et la richesse des galions. Peu de jours après, il porta à la côte pour mettre à terre ses prisonniers ; ce qu'il fit le 9 juin : il débarqua aussi au grand Baru le contre-amiral, qui l'en avait prié, et ne garda avec lui d'Espagnols que le nombre nécessaire pour conduire ses prises jusqu'à la Jamaïque.

Un galion de quarante canons venait de Baru à Carthagène, lorsque

le Kingston, le Portland et le brûlot le rencontrèrent; mais sitôt qu'il les aperçut, il retourna en arrière, alla échouer au grand Baru, et se brûla lui-même avant que les Anglais pussent le joindre; peu de temps après, il sauta.

Le 8 juillet, *l'Expédition, le Kingston* et le brûlot *le Vautour* arrivèrent avec leur prise dans le havre de Port-Royal.

Le nouvel acte du Parlement, appelé *l'acte pour les croiseurs et les convois,* adjugeait les prises à ceux les avaient faites, et enjoignait d'établir des agents, était arrivé à la Jamaïque avant le retour du commandant. Cet officier se crut lui-même dans l'obligation de l'exécuter autant qu'il le pourrait. Il fut pareillement informé, à la Jamaïque, qu'on avait vu neuf vaisseaux à l'ancre dans la baie de la Garde, à l'ouest de Porto-Ricco, et qu'au mois d'avril dernier il y en avait d'autres à Cadix tout prêts à partir pour la Véra-Cruz; il détacha *le Windsor* et *le Scarborough*, avec ordre à leurs commandants de joindre *l'Assistance,* et de tâcher de les surprendre à la hauteur du cap Saint-Nicolas à Hispaniola, route que les Espagnols tiennent ordinairement.

Le Lewestoff et *le Fervesham,* vaisseaux anglais, arrivèrent de la Nouvelle-York le 9 septembre, et le général mit à la voile le 18 à Nuntaskett, avec la flotte et toutes les troupes. Le 24, ils arrivèrent à l'embouchure de la rivière de Port-Royal, dans la Nouvelle-Ecosse, et ayant débarqué les troupes le lendemain, au sud et au nord de cette province, le général Nicholson se mit en marche avec l'armée, du côté du sud, où est situé le fort, et s'en approcha à la portée du canon. Cette nuit et la suivante, les galiotes à bombes tirèrent sur le port; et, après avoir fait les préparatifs nécessaires pour l'attaquer dans les formes, M. de Subercase, qui en était gouverneur pour la France, demanda, le 30, à capituler sous des conditions avantageuses. Les otages furent donnés de part et d'autre, et la capitulation fut signée le 2 octobre.

En conséquence de cette capitulation, le colonel Nicholson prit, le 5 octobre, possession de Port-Royal, auquel il donna le nom de *Annapolis-Royale,* et nomma gouverneur de cette place le colonel Vetch, son adjudant général dans cette expédition. Après avoir établi d'autres règlements pour assurer sa conquête, il partit pour Boston.

Le 3 janvier 1711, on rapporta devant la Chambre des communes un état des sommes que le Parlement avait accordées annuellement pour le service de la marine, et M. Harley avertit la Chambre qu'on avait découvert plusieurs abus considérables dans la fourniture des vivres. Le Parlement nomma un comité pour en informer. M. Ridge, membre de la Chambre, fut déclaré coupable de plusieurs fraudes, et en conséquence exclu de la Chambre, qui présenta à Sa Majesté une adresse pour le poursuivre.

Vers la fin de janvier, le chevalier Jean Leake, contre-amiral de la Grande-Bretagne, fut nommé amiral et commandant en chef de la flotte, à la place de Matthieu Aylmer, écuyer, et le chevalier Thomas Hardy fut fait contre-amiral de l'escadre bleue.

Le Parlement accorda des sommes considérables pour le payement des dettes de la marine.

Le 2 mai de cette année, M. Harley, alors chancelier de l'Echiquier, proposa d'abord à un comité de toute la Chambre des communes, le système qu'il avait imaginé pour satisfaire à toutes les dettes publiques et nationales, et aux besoins de l'Etat, en incorporant ceux qui en étaient propriétaires, en une compagnie pour commercer dans les mers du Sud. On prit sur-le-champ à ce sujet différentes résolutions; et en conséquence on fit un bill le 17, qui, ayant passé dans les deux Chambres, reçut le sceau du consentement royal le 12 juin. Telle fut l'origine de la Compagnie de la mer du Sud, qui est devenue depuis si fameuse, non-seulement en Angleterre, mais encore par toute l'Europe.

Le 9 avril 1711, le Parlement s'assembla, et la reine fit un discours aux deux Chambres, dans lequel elle leur déclara que la paix était conclue. Cette princesse mourut le 1er août 1714, d'une attaque d'apoplexie.

Les lords et autres membres du conseil privé s'assemblèrent aussitôt au palais de Saint-James.

Ils ordonnèrent qu'on fît la proclamation; et en conséquence, les hérauts d'armes proclamèrent George Ier roi de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande, défenseur de la foi, etc., avec les cérémonies ordinaires.

Vers la fin de juin 1718, les lords de l'Amirauté reçurent des nouvelles du capitaine Pearse, commandant du vaisseau *le Phénix*, par

lesquelles il leur apprenait qu'il était arrivé à l'île de la Providence, avec la proclamation de Sa Majesté pour la destruction des pirates ; qu'aussitôt les capitaines Hernogold, Nichols, Burgefs et Lesley, avec cent quatorze hommes de leur compagnie, étaient venus se rendre volontairement à lui et avaient accepté le pardon de Sa Majesté ; qu'il en arrivait d'autres de jour en jour, et qu'il espérait en peu de temps disperser tous les pirates sur cette île ; qu'ils se sauvaient sitôt qu'ils pouvaient trouver quelque passage.

Le 30 juin, le chevalier George étant sur la route de Messine, reçut avis de la côte de Calabre, que la flotte espagnole était à la vue de Reggio ; il résolut de la suivre. Le lendemain, étant arrivé à la vue de cette flotte, il lui livra combat et la défit entièrement.

La première chose importante qui arriva au commencement de l'année 1719, fut l'accession des Etats-Généraux à la quadruple alliance.

La nation appréhendait au commencement de cette année une invasion de la part des Espagnols ; mais elle ne savait si elle était destinée contre le sud ou le nord de la Grande-Bretagne, ou contre l'Irlande, quoique plusieurs avis venus d'Espagne, au sujet du duc d'Ormond, semblassent insinuer qu'ils se détermineraient pour l'invasion en Irlande.

Sur des avis qu'on recevait coup sur coup des préparatifs des Espagnols, on prit toutes les mesures nécessaires pour faire échouer leurs projets.

A la fin de juillet, on fit secrètement en Angleterre des préparatifs pour une expédition contre l'Espagne. Dans les premiers jours d'août, la flotte espagnole, qui était à San-Antonio, fut détruite avec le secours de quelques vaisseaux de guerre anglais.

Les troupes destinées pour l'expédition secrète qu'on méditait contre l'Espagne étant embarquées, et les transports s'étant joints aux vaisseaux de guerre armés aussi pour cette expédition, sous le commandement du vice-amiral Mighells, on mit à la voile à Sainte-Hélène le 21 septembre, et l'on entra le 29 dans le port de Vigo. Lord Cobham débarqua aussitôt avec les grenadiers à environ trois milles de la place, et les régiments le suivirent à mesure qu'on les débarquait. Le 1er octobre, la ville se rendit ; les troupes réglées se retirèrent dans la citadelle, après avoir encloué les canons et brûlé les affûts. Le 3, on amena

une galiote à portée de la citadelle, et l'on commença à la bombarder; le même soir, les grands mortiers et ceux de Cohorn furent débarqués dans la ville, et jouèrent successivement contre la citadelle quatre jours de suite. Le quatrième jour, la garnison demanda à capituler; elle se rendit, et l'on en fit sortir tout ce qui restait de la garnison en état de marcher, car il y en eut près de moitié de tués ou de blessés par les bombes.

Lord Cobham détacha le général Wade avec mille hommes, qui, s'étant embarqués à bord de quatre bâtiments de transport, accompagnés d'une galiote à bombes, alla droit à Ponte-Vedra; la garnison qui était sortie de Vigo avec quelques autres troupes, formant ensemble treize compagnies, abandonnèrent la place aussitôt qu'on s'en fût approché. Le général Wade retourna à Vigo. La grande citerne qui était dans le château de cette place sauta : toutes les troupes se rembarquèrent, et la flotte se remit en mer.

Le 14 juin 1738 arriva un courrier qui apportait la nouvelle de la mort du roi : aussitôt le prince et la princesse de Galles, qui étaient à Richemond, vinrent en diligence au palais de Leicester. Le 11 octobre, on célébra le couronnement du roi George II et de la reine Caroline.

On reçut, à cette époque, des nouvelles de l'établissement formé à la Géorgie. « Le 12 mars, dit M. Van Reecke, j'arrivai à la ville naissante de Savana, située sur le rivage d'un fleuve du même nom. Cette ville est régulièrement alignée, et divisée en quatre quartiers, dans chacun desquels on a laissé une grande place carrée pour y tenir les marchés et pour d'autres usages publics. Les rues sont tirées au cordeau et garnies des deux côtés de maisons semblables, et construites d'une manière très-commode. Cette ville est fort peuplée, eu égard au peu de temps qu'il y a qu'elle est bâtie. Tous les habitants en sont blancs, car les entrepreneurs de la colonie de Géorgie ont défendu d'y transporter des nègres et de s'en servir.

« Il semble que Dieu ait répandu sa bénédiction sur cette entreprise, car on voit l'industrie honorée et la justice gardée fort exactement. Le luxe et la fainéantise sont bannis de ce pays fortuné, où l'abondance et l'amour fraternel semblent avoir fixé leur demeure, et où le bon ordre et la garde exacte pendant la nuit empêchent les désordres et donnent lieu aux habitants de dormir tranquillement au milieu d'un désert.

« On a pratiqué près de la ville, par l'ordre des entrepreneurs, un jardin pour faire des expériences et perfectionner la botanique et l'agriculture ; il contient dix acres, est situé sur le bord de la rivière, et est nettoyé et entretenu en si bon ordre, qu'on y voit déjà un beau plan d'orangers, d'oliviers, de mûriers, de figuiers, de pêchers et autres arbres utiles. En outre, il y a des choux, des pois et autres légumes et plantes d'Europe. On voit dans ce jardin une montagne artificielle, que les Indiens ont formée, dit-on, sur le corps d'un de leurs rois, au lieu même où il avait eu une conférence avec le chevalier Walter Raleigh.

« On y voit une chapelle, qui, quoique construite de planches, est fort propre, et dans laquelle on fait le service divin, en attendant qu'on ait bâti une église. On a ménagé à chaque maison un bon canton de terrain, dont les habitants font des jardins où ils peuvent avoir toutes sortes d'herbes et de plantes ; mais on n'y voit pas encore beaucoup de verdure, parce qu'il n'y a pas longtemps qu'ils sont faits. Toutes les maisons et les jardins sont exactement égaux, ce qui formera un beau coup d'œil quand ces travaux seront finis. Les habitants ont des chevaux, des vaches, des oiseaux, etc., en abondance ; mais le lait, les œufs et autres provisions, à l'exception du porc, y sont chers, parce qu'ils ne se soucient pas de tuer leurs bestiaux, de sevrer les veaux de lait ni de manger des œufs, de peur de diminuer leurs nourritures ; car comme cet établissement est encore tout nouveau, les habitants ont fort envie d'accroître leur fonds. Leur plus grand travail consiste à couper des arbres, le pays étant tout couvert de bois.

« Le 23 mars, M. Oglethorp partit de Savana pour retourner en Angleterre. Tous les habitants en eurent tant de regret, qu'ils ne purent retenir leurs larmes, quand ils virent s'éloigner celui qu'ils regardaient comme leur bienfaiteur et leur père, qui avait veillé sur eux comme un berger sur son troupeau, et qui avait eu nuit et jour un soin si particulier d'eux. Ils en furent d'autant plus affligés, qu'ils n'avaient aucune espérance de le revoir, à cause des fatigues et des difficultés d'un aussi long voyage.

« Les Indiens, qui ont une habitation près de Savana, se peignent le corps en rouge, et prennent des postures bien extraordinaires. La plupart se marquent le cou, le visage et le corps avec des figures bleues. Ils

portent des colliers, et des anneaux ou des plumes teintes aux oreilles. Leur langue ne contient pas plus de mille mots primitifs, qu'il est plus aisé d'écrire avec des caractères grecs qu'avec tous autres, à cause de leurs voyelles longues et brèves; il y a même dans leur langue des sons qu'on ne peut rendre que par des caractères grecs.

« Ils prétendent que toutes les nations tirent leur origine de deux frères; que l'un d'eux, dont les Indiens sont descendus, était rouge, et l'autre, qui est le père des Européens, était blanc. Ils ne savent ce que c'est que l'ivresse, et ne peuvent l'apprendre que des chrétiens. Ils se donnent les uns aux autres des noms honorables, suivant les temps et les circonstances. Ces noms sont comme un titre et une récompense par lesquels ils encouragent les jeunes gens à être braves, industrieux et fidèles.

« Ils ont quelque teinture de religion, et reconnaissent un Etre suprême, qu'ils appellent *Sotolycate* (celui qui est assis en haut). Ils croient que c'est de cet Etre suprême que tout est dérivé, et surtout la sagesse. Ils n'ont point de cérémonies ni aucun acte extérieur de religion, si ce n'est une fête solennelle qu'ils célèbrent une fois par an. Ils n'adorent point des idoles; cependant, ils chantent quelques chansons faites à la louange de leurs anciens héros. Ils sont ambitieux; c'est pour la gloire qu'ils font la guerre, plutôt que pour conquérir des terres. Ils aiment les louanges; cependant il semble qu'ils les fuient, et qu'ils s'efforcent de les faire retomber sur d'autres. Ils ont beaucoup de respect pour les vieillards, et ne souffrent pas que des jeunes gens parlent avant que les vieux aient parlé. Quand on les a insultés, ils ne se réconcilient jamais. Ils conviennent eux-mêmes qu'ils sont grossiers et ignorants; mais ils ont grande envie d'être mieux instruits. Ces Indiens, qu'on appelle *Creeks*, et qui sont les meilleurs d'entre eux, parlent tous la même langue. Ils sont polis, désintéressés, et aiment à rendre service. Ils n'oublient jamais les bonnes manières qu'on a pour eux; ils sont toujours prêts à donner ce qu'on leur demande, quand bien même ils en auraient besoin eux-mêmes. Ils s'aiment beaucoup les uns les autres, et risqueront leur vie pour sauver celle d'un autre. Ils détestent l'adultère, et pourvoient à la subsistance des pauvres, des veuves et des orphelins. Ils n'ont point dans leur langue de termes pour exprimer des serments ni des obscénités.

« Leurs rois ne gouvernent point d'une manière absolue : ils ne font que donner des conseils. Le roi propose aux vieillards, et les vieillards aux jeunes : si la proposition est acceptée, on l'exécute. Ils ne se contredisent jamais avec aigreur ; mais ils tâchent de s'accorder : et s'ils ne peuvent y parvenir, les supérieurs n'en ont point de ressentiment. Les fonctions de leurs rois sont de partager le temps, et de fixer les saisons propres pour chasser, planter et faire les moissons. C'est pareillement à eux qu'il appartient de servir les malades, de leur administrer les médicaments, et d'avoir soin des veuves ; aussi les appelle-t-on *rois de paix*. Quand un roi n'est pas propre à remplir ses devoirs, on en choisit un autre ; c'est toujours la personne qu'on regarde comme la plus sage sur qui tombe le choix ; mais il n'est point distingué des autres par ses vêtements. Outre leurs rois, ils ont des capitaines de guerre. Ils donnent au roi la dixième partie de tout ce qu'ils ont ; mais quand on lui fait un présent, il ne le garde pas : il le distribue entre tous ses sujets, et ensuite ils lui en rendent chacun la dixième partie. Les veuves ne coupent point leurs cheveux ni ne les attachent : elles les laissent tomber négligemment. Chaque nation a une manière particulière de se couper les cheveux : c'est par là qu'on les distingue. Ils respectent M. Oglethorp comme leur père, et lui demandent son avis dans toutes les occasions. Quand ils font une promesse, ils tiennent leur parole, et aimeraient mieux mourir que d'y manquer. S'ils surprennent quelqu'un dans un mensonge, ils le regardent comme un homme qui ne mérite aucun égard, et ils ne veulent plus d'amitié avec lui. Ils sont grands observateurs de la conduite des particuliers, aiment l'égalité, et haïssent ceux qui ne cherchent que leur propre intérêt. Ils se regardent tous comme gentilshommes, et ne veulent rien faire qu'ils ne soient persuadés que cette chose est bonne. Ils croient que c'est être esclave que de labourer et travailler pour d'autres ; aussi ne veulent-ils pas travailler pour le gain. »

Le vulgaire s'imagine mal à propos que c'est dépeupler, et par conséquent appauvrir une nation que d'envoyer des colonies au loin. Les Grecs formaient des colonies, comme les abeilles forment des essaims, sans affaiblir leurs ruches. Bien plus, il est évident qu'ils en devenaient plus nombreux; et ce n'est que depuis que la puissance des Romains les eut empêché de continuer cet usage, que la Grèce se dépeupla insensi-

blement. Les Romains s'accrurent si prodigieusement, en établissant des colonies, que le nombre de leurs citoyens augmenta, en moins de deux cent quatre-vingt-dix années, de quatre-vingt mille qu'ils étaient, jusqu'à trois cent mille; cependant ils eurent fort à souffrir pendant ce temps-là par la peste et la famine, et furent toujours en guerre. Ils fondèrent dans cet espace de temps dix-huit colonies, qui étaient composées communément de six mille familles; et tant que la justice et la liberté furent hors d'atteinte, toutes les colonies sorties de Rome furent dans un état florissant.

C'est à la vérité une maxime incontestable, que la richesse d'une nation consiste dans la multitude de son peuple ; mais alors on suppose toujours que ce peuple est bien employé et occupé utilement : car un homme ne contribue à la richesse du pays dans lequel il vit, qu'autant qu'il lui est utile par son travail. Un grand peuple mal employé est un poids mort et une charge pour la nation, et qui cessera bientôt d'être un peuple.

CHAPITRE V.

Français. — Le comte de Tourville triomphe des flottes réunies d'Angleterre et de Hollande. — Expédition de Tingmouth. — Les Anglais repoussés de Québec. — Lalande s'empare du Fourillon. — Nouvelle tentative de Jacques II en Irlande. — Défaite de l'armée à Limerick. — Le capitaine Croisic. — Prise de Nice par Catinat. — Siéges d'Oneille, de Villefranche, de Barcelone et d'Alicante. — Tentative des Anglais contre Saint-Domingue et la Guadeloupe. — Armements simultanés de Louis XIV et du prince d'Orange. — Combat de la Hogue : Tourville, Gabaret, d'Amfreville, de Villette, de Pannetier, de Coëtlogon, etc. — Création de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. — Tourville est fait maréchal de France. — Dugay-Trouin. — Son combat du *Sans-Pareil*. — Jean Bart. — Son combat contre l'amiral Hydes. — Entreprise sur Dunkerque et siége de Saint-Malo. — Expédition du chevalier de Forbin. — Affaire de Vigo. — Perte des galères de M. de Châteaurenault. — Mort de Louvois et de Seignelai. — Le comte de Toulouse, amiral de France, commande la flotte. — Combat de Malaga. — Combat du 20 septembre. — Cassart. — Expédition de Rio-Janeiro. — Paix d'Utrecht. — Mort de Louis XIV.

—

La flotte arrivée d'Irlande à la vue de Brest, le 4 mai 1690, sous les ordres du marquis d'Amfreville, y débarqua cinq mille Irlandais, qui passaient en France pour entrer dans les troupes du roi. La plupart des vaisseaux dont elle était composée se réunirent à ceux que l'on équipait dans ce port avec toute la diligence possible. Cette nouvelle flotte, grossie des bâtiments que l'on fit venir de Dunkerque et de ceux que le comte de Châteaurenault amena de Toulon, se trouva forte de soixante-dix-huit vaisseaux de ligne, trente brûlots et quinze galères, sans compter les frégates et les bâtiments de charge. Elle mit à la voile le 23 juin, par un vent favorable, mais qui fut de peu de durée ; car, à l'entrée de la Manche, les galères furent obligées de relâcher à Camaret, et la flotte lutta longtemps contre la mer et les vents, avant de pouvoir joindre les ennemis. Elle était commandée par le comte de

Tourville et partagée en trois escadres, chaque escadre en trois divisions. L'avant-garde, sous les ordres du comte d'Estrées, portait pavillon bleu et blanc; le corps de bataille où était l'amiral, avait le pavillon blanc, et le bleu était celui de l'arrière-garde, que conduisait le comte de Châteaurenault.

Ce ne fut que le 2 juillet que la flotte, reconnaissant l'île de Wight, et la côtoyant en partie, les vaisseaux qui étaient à la découverte en aperçurent plusieurs de ceux de l'armée ennemie, mouillés hors la pointe de Sainte-Hélène; un calme qui survint ne permit point au comte de Tourville de les joindre. Le 4, les vaisseaux de l'avant-garde firent signal de la flotte ennemie, et l'on crut qu'elle venait vent arrière sur l'armée du roi. Sur cet avis, le comte de Tourville se hâta de se mettre en bataille; mais ce fut inutilement. Les Anglais avaient levé l'ancre dans le seul dessein d'aller au-devant des vaisseaux qui leur venaient de la Hollande; et, lorsqu'ils s'y furent réunis, ils retournèrent mouiller dans leur même poste. Quelque manœuvre que fît l'amiral français pour s'approcher d'eux, l'inconstance et la contrariété des vents s'y opposèrent toujours. Peut-être de longtemps n'aurait-il pu les combattre, si d'eux-mêmes ils ne fussent venus au-devant de lui, se reconnaissant égaux en forces, et par la grosseur de leurs vaisseaux, et par l'avantage du vent qui se tenait toujours de leur côté. On les aperçut le 10 juillet, s'approchant en ordre de bataille. La flotte du roi se trouvait alors entre l'île de Wight et le cap de Ferlai. Le comte de Tourville la mit aussitôt en bataille sur une ligne, après avoir pris la précaution de tirer à l'écart huit de ses vaisseaux qui étaient trop faibles pour soutenir le combat, les ennemis n'en ôtant qu'un seul de quarante-quatre pièces de canon, et les autres, au nombre de cinquante-neuf, étant tous de très-gros vaisseaux. Leur avant-garde était formée par les Hollandais que commandait l'amiral Hervertzen. Les Anglais avec l'amiral Herbert faisaient l'arrière-garde, et le corps de bataille, composé des deux nations, avait à sa tête le vice-amiral hollandais Van Dertulen. Leurs soixante vaisseaux, rangés sur une ligne, et éloignés les uns des autres de la longueur d'un demi-câble, s'avancèrent sur la flotte du roi, et, vers les neuf heures du matin, commencèrent le combat en faisant feu sur elle de toutes parts.

Le comte de Tourville, avant d'y répondre, aurait bien voulu les ap-

procher de plus près, car ils se tenaient hors de la portée de la mousqueterie; mais comme ils étaient les maîtres du vent, il fut obligé d'abandonner un dessein dont le succès aurait rendu l'action décisive. Cependant il en eut tout l'honneur. En vain l'avant-garde hollandaise s'efforça, par un feu des plus réglés et des mieux soutenus, de faire plier les Français qui lui étaient opposés; aucun d'eux ne quitta son poste, et tous reçurent les ennemis avec tant de vigueur, que bientôt l'amiral Hervertzen ne pensa qu'à secourir le vice-amiral Van Dertulen. Celui-ci s'étant avancé avec deux autres vaisseaux, avait attaqué le comte de Tourville et ses deux matelots, MM. de Coëtlogon et Laporte; mais il en avait été si maltraité, que la retraite lui serait devenue impossible, si l'amiral Hervertzen, faisant un front de son arrière-garde, n'eût arrêté le corps de bataille de l'armée du roi, et n'eût donné au vice-amiral le moyen de sortir du danger pressant où il était, en se faisant remorquer par toutes ses chaloupes. Le combat fut donc très-vif au centre des deux flottes, et là où les Hollandais se trouvèrent; mais l'arrière-garde ne fit pas son devoir, comme on avait lieu de l'attendre.

Quoiqu'il montât un vaisseau de cent dix canons, l'amiral Herbert n'osa pas même approcher *le Magnifique,* de quatre-vingts, que commandait le marquis d'Amfreville; et, dès qu'il se vit un peu maltraité, il se fit remorquer par ses chaloupes, et s'éloigna du feu. Les autres vaisseaux qu'il commandait ne montrèrent pas plus de vigueur, et si le vent de sud qui s'était élevé sur la fin du combat se fût soutenu, les uns et les autres n'auraient pu éviter une entière défaite; car ils étaient sur le point d'être enveloppés par l'avant-garde qui les débordait depuis le mouvement de la leur pour secourir leur corps de bataille. Mais le calme qui survint, et l'habileté de l'amiral Hervertzen les sauvèrent. Cet officier général réfléchit que la marée allait bientôt descendre, et, craignant avec raison qu'elle ne les portât sur les Français, il fit jeter l'ancre. Le comte de Tourville, qui négligea cette précaution, ne put s'empêcher de dériver; et, lorsque les alliés le virent éloigné, ils profitèrent de la nuit pour faire leur retraite; heureux de n'avoir perdu dans cette action qu'un seul vaisseau. Il est vrai cependant que non-seulement ils eurent huit cents hommes de tués, et près de mille sept cents blessés, mais encore que toute leur flotte fut tellement endommagée, qu'elle ne conserva presque ni voiles ni mâts: ils furent

même obligés de brûler dans leur route quelques-uns de leurs vaisseaux, et d'en faire échouer plusieurs autres, auxquels le comte de Tourville, qui les poursuivit et la nuit et le jour suivant, envoya mettre le feu. Leur perte monta donc, tant en vaisseaux brûlés et coulés, que mis hors d'état de servir, au nombre de douze à quinze, dont trois seulement appartenaient aux Anglais. Contraints de quitter la mer, ils se retirèrent dans leurs ports pour se radouber. Le comte de Tourville, dont la perte en hommes ne montait pas tout à fait à la moitié de celle des ennemis, et dont les vaisseaux n'avaient que peu souffert dans le combat, alla mouiller au Havre de Grâce, pour envoyer à la cour le détail de la victoire, et recevoir de nouveaux ordres.

L'avantage que l'armée navale du roi avait remporté dans cette occasion sur deux puissances qui déjà depuis longtemps s'arrogeaient l'empire de la mer, parut mériter que l'on en consacrât la mémoire par une médaille.

M. Raimondi, major général de la flotte, ayant rapporté de Versailles les instructions qu'attendait le comte de Tourville, ce général envoya deux vaisseaux chercher à Camaret les galères qui avaient été obligées d'y relâcher, et fit deux détachements, chacun de cinq vaisseaux, sous les ordres l'un du marquis d'Amfreville, pour aller croiser sur les côtes d'Irlande, et l'autre de M. de Relingue, pour tenir la mer vers le Pas-de-Calais, et observer les ennemis. Ce dernier devait être joint par trois vaisseaux que l'on avait armés à Dunkerque. Ensuite il mit à la voile, le 29 juillet, pour aller faire une descente sur les côtes d'Angleterre; le lendemain il fut joint par les galères commandées par le chevalier de Noailles, lieutenant général, et par MM. de la Bretesche et du Vivier, chefs d'escadre. S'étant avec elles approché des environs de la baie de Torbay, il reconnut que la descente se pouvait faire à Tingmouth, où les Anglais avaient douze vaisseaux qu'ils se proposaient de brûler.

Pour faciliter le débarquement, le comte de Tourville, toute la nuit du 4 au 5 août, fit donner l'alarme du côté de Torbay par huit chaloupes remplies de mousquetaires, qui firent un feu continuel. Cette ruse eut tout l'effet que l'on pouvait désirer : les Anglais ayant porté leurs forces de ce côté-là, et s'étant ainsi mis eux-mêmes hors d'état de s'opposer au débarquement, la descente se fit en cet ordre vers les

dix heures du soir : les galères s'avancèrent sur deux colonnes ; elles avaient au milieu d'elles quarante-huit chaloupes des vaisseaux, portant chacune trente-sept hommes, dont vingt seulement devaient mettre pied à terre ; et leurs propres chaloupes chargées chacune de trente hommes, qui devaient tous descendre. Le nombre de ces troupes, commandées en chef par le comte d'Estrées, montait à dix-huit cents hommes d'élite. On mouilla à demi-portée de canon de Tingmouth, et, à la pointe du jour, les galères ayant tiré cinq ou six coups de canon, on fit la descente : le comte d'Estrées sauta le premier à terre, et fut aussitôt suivi de tout son monde. Lorsqu'il eut mis ses troupes en bataille, il marcha droit à un retranchement, où l'on avait vu se retirer environ cent cinquante hommes qui avaient d'abord paru sur le rivage.

Ces troupes, qui n'étaient que des milices, abandonnèrent leur poste sans tirer un coup de fusil, gagnèrent les arbres et les maisons les plus éloignées, et se sauvèrent sur la montagne. Le comte d'Estrées entra dans le retranchement, s'empara sans beaucoup de résistance d'une batterie de trois pièces de canon et d'un temple. S'étant assuré de toutes les avenues par où les ennemis pouvaient entrer dans Tingmouth, il alla brûler les douze vaisseaux, les uns armés en guerre, les autres qui étaient des bâtiments marchands chargés de draps et de bas. On transporta dans les galères les marchandises et les canons ; on mit le feu aux vaisseaux, et lorsqu'ils furent consumés, le rembarquement s'opéra dans le même ordre que la descente avait été faite. Cette expédition, qui ne dura que cinq heures et ne coûta la vie à personne, s'acheva à la vue de seize cents hommes de troupes réglées des ennemis, qui n'étaient plus qu'à trois quarts de lieue du bourg, et dont on distinguait déjà les premiers bataillons.

Le lendemain, le comte de Tourville leva l'ancre, et ramena la flotte à Brest, où elle arriva le 17 du même mois. Il en fut détaché dix vaisseaux sous le commandement du marquis de Nesmond, pour aller joindre le marquis d'Amfreville dans les mers d'Irlande, et le reste fut presque entièrement désarmé jusqu'au printemps suivant.

Les Anglais, piqués de leur défaite dans la Manche, avaient formé le dessein de prendre leur revanche sur le Canada, et de s'emparer de Québec. Nous avons mentionné, à la fin du précédent volume, un épisode de cette affaire, qui mérite d'être exposée ici avec détail. Les

ennemis avaient détaché de leur grande flotte huit vaisseaux, et vingt-quatre autres bâtiments de toute grandeur, dont ils donnèrent le commandement au chevalier Phips. Cet amiral parut devant Québec, le 16 octobre, et, vers les dix heures du matin, il envoya sommer le chevalier de Frontenac, gouverneur de la ville et du pays, de se rendre. Sur le refus qui lui en fut fait, Phips se disposa à effectuer la descente; et, à la faveur des différentes manœuvres qu'il fit le reste de ce jour et une partie du lendemain, il sut tellement cacher son dessein, que l'on ne put deviner en quel endroit il se proposait d'aborder. Ainsi il mit à terre deux mille hommes, entre Beauport et la petite rivière, avant que les troupes destinées à s'opposer au débarquement pussent y arriver. Cependant le premier corps qui s'avançait contre l'ennemi, quoiqu'il ne fût que de trois cents hommes, commença une vive escarmouche.

Les Anglais s'étaient mis en bataille, et se tenaient fort serrés; les Français, se divisant en plusieurs pelotons, à cause du terrain vaseux coupé de rochers et de broussailles, firent sur eux un feu si grand, que leurs premiers bataillons furent forcés de plier. Ces pelotons, se retirant ensuite d'arbre en arbre, continuèrent leurs décharges avec tant de succès que, sans avoir perdu plus de dix ou douze hommes par la mousqueterie des ennemis, ils leur en tuèrent environ cent cinquante. Le soir du même jour, quatre de leurs plus gros vaisseaux mouillèrent devant Québec. Quelque grand que fût leur feu jusqu'à la nuit, il causa peu de dommage, et ils en reçurent beaucoup du canon de la ville, qui, le lendemain, à la pointe du jour, recommença à tirer avec tant de supériorité, que le contre-amiral fut d'abord obligé de se retirer; l'amiral, ayant eu plusieurs coups à l'eau, toutes ses manœuvres coupées et son grand mât presque cassé, le suivit de près, ainsi que les deux autres vaisseaux; et tous ensemble, ils allèrent se radouber derrière le cap du Diamant.

Ce début malheureux ne découragea point le chevalier Phips. Il résolut de pousser l'attaque par terre, et fit débarquer cinq pièces de canon, avec lesquelles on vit, le 19, les ennemis marcher le long de la petite rivière, comme s'ils avaient eu dessein de la passer. Frontenac leur opposa quatre bataillons de troupes réglées, et fit occuper par quarante hommes le poste important des Récolets, qui commande la même rivière dont ils auraient pu se rendre maîtres; mais ils se con-

tentèrent, ce jour-là, de tirer plusieurs volées de canon qui firent peu de mal. Le lendemain, ayant été attirés dans une embuscade par un lieutenant nommé Villieu, et l'ayant découvert, ils entreprirent de l'envelopper. Celui-ci, fortifié des secours qui lui vinrent de plusieurs côtés, fit sa retraite en bon ordre, malgré leur opiniâtreté à les poursuivre, et gagna, sur la hauteur, une maison fortifiée de palissades, où il ne put être forcé, quoique le général anglais envoyât souvent des troupes fraîches pour enlever ce poste. La nuit fit cesser l'attaque, et les ennemis, considérant alors par les pertes qu'ils avaient éprouvées, sans avoir remporté aucun avantage, même apparent, combien il leur serait difficile, le lendemain, d'éviter une défaite entière, profitèrent de l'obscurité, qui fut fort grande, pour se rembarquer, abandonnant, comme nous l'avons dit, les cinq pièces de canon qu'ils avaient mises à terre. Le 23, ils appareillèrent, et Phips retourna à Boston, d'où il était parti. Cette expédition lui coûta douze cents hommes et trois vaisseaux, sans compter le dommage que lui causa, dans son retour, une tempête qui dispersa son escadre et la fit beaucoup souffrir.

L'insuccès de l'entreprise sur Québec ne fut point le seul chagrin que les Anglais eurent dans l'Amérique. Leurs flibustiers de la côte du Forillon, dans la Nouvelle-Angleterre, avaient forcé le château de Plaisance, sur la côte du Chapeau-Rouge, enlevé le canon et ravagé les lieux circonvoisins. Un capitaine malouin, nommé Lalande, qui avait porté des vivres et des secours aux habitants de cette côte, entreprit d'en tirer une prompte vengeance. Plein d'ardeur, il partit du port Saint-Pierre le 13 septembre, avec un seul vaisseau de trente-six pièces de canon, et arriva, le 16, à la côte du Forillon. Quoique l'entrée du port, étroite et difficile par elle-même, fût défendue par un vaisseau anglais de trente pièces de canon, Lalande brusqua le passage, et alla mouiller fièrement entre ce vaisseau et le château du Forillon, à une demi-portée de fusil de l'un et de l'autre. On fit aussitôt tirer sur lui un grand feu d'artillerie et de mousqueterie, tant du vaisseau et du château que d'un petit fort construit à l'entrée du port. Après l'avoir essuyé avec la plus grande fermeté, Lalande fit sa décharge avec tout le succès qu'il pouvait désirer. Le fort fut renversé, et il se rendit maître du vaisseau. Alors il fit pointer contre le château l'artillerie des deux vaisseaux, et, par la violence de son feu, contraignit les Anglais

de l'abandonner. Lalande ne se contenta point de s'en emparer, il les chassa encore des maisons voisines où ils s'étaient retranchés, et abandonna ces maisons au pillage. Cette vigoureuse expédition ne lui coûta que vingt-six hommes tués ou blessés. Il enleva douze pièces de canon, des munitions et divers objets, puis retourna à Saint-Malo, glorieux des dépouilles remportées sur les ennemis, et riche de quatre prises que dans sa route il fit encore sur eux.

Cependant, le roi, en qui les malheurs de Jacques II ne ralentissaient point le désir de le voir remonter sur son trône, ni l'ardeur de le secourir, fit préparer plusieurs convois pour porter en Irlande, avec de grosses sommes d'argent, toutes les munitions de guerre et de bouche, ainsi que les provisions nécessaires à l'armée de ce prince et aux places qui lui restaient dans cette île. Le marquis de Nesmond en escorta trois qui partirent de Brest. Le premier mit à la voile le 9 janvier 1691, le second le 5 mai, et le troisième le 5 juin. Sur ce dernier convoi, M. de Saint-Ruth, lieutenant général, passa en Irlande pour y commander les troupes du roi, avec deux brigadiers, cent six autres officiers, cent cinquante cadets et trois cents gentilshommes anglais et écossais. On y transporta aussi des ingénieurs, des chirurgiens, des bombardiers, des canonniers, des maçons et des ouvriers de toute espèce; huit cents chevaux, six mille selles, autant de brides, et tout ce que l'on jugea capable de donner aux armes de Jacques une supériorité qu'elles pussent conserver. Un quatrième convoi partit de Belle-Isle, au mois de juillet, sous l'escorte de M. le Motheux, et fit un heureux voyage à la faveur de la flotte du roi qui tenait alors la mer. Cette flotte, commandée par le comte de Tourville, et montée de vingt-neuf mille cent cinquante hommes, était composée de vingt-quatre gros navires formant l'escadre blanche et bleue : de vingt-cinq formant l'escadre blanche, de vingt-quatre formant l'escadre bleue. Total : soixante-treize bâtiments, plus vingt et un brûlots.

Le vaisseau amiral portait trois capitaines sous les ordres du comte de Tourville, quatre lieutenants, quatre enseignes et cinquante gardes de la marine. Il en était de même du *Royal-Dauphin*. Les vaisseaux des lieutenants généraux ou chefs d'escadre n'avaient que deux capitaines en second, deux lieutenants, deux enseignes et dix gardes.

Cette flotte mit à la voile de la rade de Brest, le 25 juin, dans le

dessein d'aller chercher l'armée navale des ennemis ; mais ce fut inutilement. Les flottes combinées d'Angleterre et de Hollande, ne jugeant pas à propos de courir les risques d'une bataille, firent toutes les manœuvres possibles pour l'éviter.

Lorsque M. de Saint-Ruth était arrivé en Irlande, il avait trouvé que les Anglais, sous les ordres du général Ginkel, après avoir remporté pendant l'hiver plusieurs petits avantages sur les Irlandais, venaient, à l'entrée de la campagne, de leur prendre Baltimore, et se disposaient à assiéger Athlone. La nécessité de secourir cette place était évidente ; mais M. de Saint-Ruth ayant eu, à ce sujet, plusieurs disputes avec M. Sasfield, qui était à la tête des Irlandais, la mésintelligence des généraux s'étendit jusqu'aux troupes, et ne contribua pas peu à la ruine des affaires de Jacques II. Le général Ginkel forma donc le siége d'Athlone à la fin du mois de juin, et, profitant de la tranquillité que la discorde de ses ennemis lui procurait au dehors, il le poussa avec tant de vigueur que, le 10 juillet, il emporta la place d'assaut. Après avoir donné les ordres nécessaires pour la rétablir et la conserver, il alla chercher les alliés, en vue de terminer par une action décisive une guerre que les secours continuels de la France faisaient traîner en longueur.

Il marcha donc le 21 à la rivière de Suo, et campa à trois milles de M. de Saint-Ruth qui commandait l'armée de France et d'Irlande. M. de Saint-Ruth était campé à Aghrem, ayant sa droite jusqu'aux hauteurs de Kilcommodon, et sa gauche à l'abbaye de Kihonnel ; il avait devant lui deux marais, qui n'étaient séparés que par le chemin de Gallovai ; à sa gauche étaient les ruines d'un château dans lequel il avait placé de l'infanterie qui s'y était retranchée, et il avait fait faire aussi des retranchements pour couvrir sa droite. Lorsqu'il vit les Anglais approcher, résolu de vaincre ou de mourir, il fit rompre deux ponts qui étaient derrière lui, afin d'ôter à ses troupes toute espérance de fuite ; et il ne craignit point de les en informer, s'efforçant en même temps de leur inspirer la même ardeur dont il était animé. Elles entrèrent dans son esprit, et se disposèrent à recevoir vigoureusement les ennemis.

Le général Ginkel passa le 22 la rivière de Suo, et poussa les gardes avancées des Irlandais jusqu'aux ruines du château, tandis que la cavalerie de sa gauche passa le marais qui couvrait le front de l'aile

droite des Irlandais : alors, sa cavalerie et son infanterie s'emparèrent d'un chemin étroit qui conduisait à Grime, d'où son canon avait déjà chassé les troupes qui y étaient postées. Il fit ensuite plusieurs détachements qui se placèrent dans un petit espace de terre ferme qui se trouva entre les deux marais et le château. Ces dispositions prises, les Anglais attaquèrent avec vigueur, et les Irlandais, de leur côté, firent si bien leur devoir qu'ils repoussèrent deux fois les ennemis jusqu'à leurs canons; mais les troupes fraîches que le général Ginkel avait soin d'envoyer ayant à chaque fois rétabli le combat, la victoire demeura incertaine pendant plus de deux heures. M. de Saint-Ruth, pour la déterminer, alla reconnaître un terrain par où il voulait faire donner sa cavalerie de la droite; mais le bonheur du prince d'Orange voulut que ce général fût emporté d'un coup de canon. Sa mort changea dans l'instant la face des affaires. Cette cavalerie n'ayant point reçu d'ordre de marcher, resta dans son poste, et son inaction donna le temps à la cavalerie anglaise de la droite de prendre en flanc l'irlandaise de la gauche, qui était sur les hauteurs, et de la mettre en déroute. L'infanterie irlandaise, dégarnie, fut obligée de plier, et les Anglais, redoublant leurs efforts, la mirent en fuite et la poursuivirent jusqu'à la nuit.

Quoique les Irlandais, dans cette fatale journée, n'eussent perdu que trois à quatre mille hommes, et que vraisemblablement elle eût coûté plus cher aux Anglais, cependant les avantages que ceux-ci en retirèrent furent si grands, que le parti fidèle à son roi ne put se relever. Toutes les places et châteaux, d'un côté jusqu'à Gallovai, et de l'autre jusqu'à Limerick, subirent le joug des vainqueurs. Lord Dillon fut obligé, faute de secours, de rendre Gallovai au général Ginkel, et Limerick fut assiégée le 4 septembre. Le siége fut poussé avec vigueur. M. Salsfield, qui voulut se jeter dans la ville avec un corps de troupes, ayant été battu, M. de Sossonne, qui la défendait, pensa sérieusement à capituler. Le général Ginkel, en habile homme, ne se rendit point difficile; il accorda la capitulation la plus avantageuse que l'on pouvait souhaiter. Non-seulement les Français eurent la liberté de se retirer avec tout ce qui leur appartenait, et on leur rendit ce qui leur avait été pris; mais les Irlandais jouirent des mêmes priviléges; ils furent adroitement excités à en profiter par les voitures

qu'on leur donna gratuitement jusqu'au port, et les bâtiments qu'on leur fournit pour passer en France. Pour la sûreté du retour de ces bâtiments, les Français laissèrent des otages. Ce fut ainsi que le général Ginkel trouva moyen de débarrasser le pays de tous ceux qui, dans la suite, auraient pu exciter de nouveaux troubles, et en assura la tranquille possession au prince d'Orange, qu'il servait avec autant de capacité que de valeur. Il entra dans Limerick le 4 octobre. Le comte de Châteaurenault, qui y fut envoyé de France pour faire exécuter la capitulation, en partit le 16 novembre, et arriva à Brest le 3 décembre, ramenant avec lui, tant sur ses vaisseaux que sur plusieurs autres, quatorze mille personnes.

L'occupation que tant d'escortes pour l'Irlande donnèrent aux escadres du roi, n'exempta point les ennemis des pertes qu'elles étaient en possession de leur causer. Dans le mois de janvier 1692, quatre frégates amarinèrent, sur les côtes de Biscaye, neuf vaisseaux anglais richement chargés, qui venaient de Bilbao. Le sieur Duquesne-Guiton, revenant des Indes orientales, prit ou brûla sur sa route plusieurs vaisseaux des Compagnies d'Angleterre et de Hollande. Un détachement de la flotte du comte de Tourville, commandé par M. des Francs, s'empara de huit bâtiments anglais, l'un de quarante pièces de canon, un de trente-deux, un de vingt-quatre, un de douze, et les autres de différentes grandeurs, destinés pour leurs colonies d'Amérique, et le 30 juillet les amena au Port-Louis. Enfin, M. de Flacourt, retournant dans la Méditerranée au mois de novembre, avec une escadre de treize vaisseaux, parut si redoutable à la flotte d'Espagne, commandée par le comte d'Aguilar, qu'il rencontra au cap Saint-Vincent, sur la fin du jour, que cet amiral, quoique plus fort de près du double, n'osa l'attendre, et, changeant de route pendant la nuit, évita les Français, qui se flattaient de le joindre.

Les armateurs particuliers ne soutenaient pas avec moins de succès la gloire de la marine française : mais nous passerions les bornes que notre histoire nous prescrit, si nous nous attachions à rapporter tout ce que la hardiesse et la valeur leur firent exécuter ; nous nous contenterons seulement de faire mention de l'exploit du capitaine Croisic, de Bayonne, sur la côte de Galice, où il répandit l'épouvante. Il revenait de course avec le vaisseau *l'Embuscade*, lorsque, le 4 novembre, une

tempête l'en sépara ; manquant d'eau et de vivres, il résolut d'en faire au premier endroit, de gré ou de force. Il aborda donc à Barias, gros village de Galice, distant de trois lieues du cap Ortiguero, et le lendemain il envoya demander la permission aux alcades de faire de l'eau, leur promettant de se retirer ensuite sans leur causer aucun dommage. Ils y consentirent, et, sur leur parole, il détacha sa chaloupe avec vingt-cinq hommes ; mais les Espagnols les reçurent avec une décharge de cinq ou six cents coups de mousquet, qui par bonheur ne tuèrent que deux Basques et en blessèrent quelques autres. Résolu de tirer raison de cette perfidie, le capitaine Croisie mit deux chaloupes en mer, et débarqua avec quatre-vingts hommes pour aller droit à un retranchement qu'il apercevait sur la côte, donnant ordre à son monde de ne tirer qu'à bout portant. Les Espagnols étaient derrière ce retranchement au nombre de trois cents, soutenus de trente cavaliers qui commandaient les milices assemblées au son du tocsin. Les Basques, après avoir essuyé leur premier feu, les attaquèrent si vigoureusement, qu'ils forcèrent tout d'un coup le retranchement, tuèrent vingt-quatre hommes, en blessèrent cinquante, firent quarante prisonniers, et poursuivirent le reste avec tant de furie, que les cavaliers, n'ayant pas le temps de seller leurs chevaux, abandonnèrent leurs selles, leurs mousquetons et leurs rondaches. Les vainqueurs allèrent ensuite au village, d'où ils enlevèrent tout le bétail et les vivres. Croisie voulait y mettre le feu, mais fléchi par les prières du curé et par les larmes des femmes et des enfants, il pardonna à ces peuples, à condition qu'ils s'engageraient, comme ils le firent par un traité, de fournir aux Français que le mauvais temps obligerait de relâcher à la côte de Barias, tous les rafraîchissements et les secours dont ils auraient besoin. Cette convention faite en la meilleure forme qu'il fût possible, il se rembarqua, et, le 24 novembre, il revint glorieusement à Bayonne.

Sur la Méditerranée le comte d'Estrées partit, le 9 mars 1691, de Toulon, avec une flotte composée de vaisseaux de guerre, de galères et de galiotes, et vingt jours après, il arriva à la rade de Villefranche pour seconder M. de Catinat, qui, ayant pris la ville de Nice, en assiégeait alors le château. Un accident communiqua le feu au magasin des poudres, renversa quantité de maisons et fit sauter la moitié du donjon. Cette circonstance abrégea le siége, et mit le général des troupes

françaises en état d'y entrer le 5 avril. Aussitôt, le comte d'Estrées passa devant Oneille ; il envoya sommer les habitants et la garnison de se rendre. Ils se disposaient à lui obéir, lorsque le comte de Frosasque, qui avait défendu la ville de Nice, arrivant avec mille hommes de troupes réglées et deux mille bourgeois armés, leur fit changer de résolution. Il distribua son monde tant sur la citadelle que sur la côte, dans un poste fort avantageux, et fit tirer le canon sur la flotte. Le comte d'Estrées y répondit par une grande quantité de bombes, qu'il fit jeter dans la ville jusqu'à minuit. Elles mirent le feu en plusieurs endroits, et contraignirent les habitants et les troupes de s'en retirer. Le comte d'Estrées n'aurait pas manqué de profiter de cet avantage, et se serait infailliblement rendu maître de la place ; mais une tempête qui s'éleva, lui faisant craindre d'échouer à la côte, il prit le parti de se retirer, après avoir toutefois fait payer, pour le roi, aux lieux circonvoisins les mêmes sommes qu'ils payaient au duc de Savoie, leur souverain. Puis il retourna aux îles d'Hyères, d'où les galères se rendirent à Marseille.

Le 26 juin, sur les ordres qu'il reçut de la cour d'aller bombarder quelques villes maritimes d'Espagne, il se remit en mer avec quatre gros vaisseaux, cinq frégates et trois galiotes à bombes. Les galères, au nombre de vingt-six, commandées par le bailly de Noailles, le rejoignirent, le 4 juillet, et, avec cette flotte, il parut le 8 du même mois devant Barcelone. Il y jeta huit cents bombes, qui mirent le feu en plusieurs endroits ; la défense que cette ville rendit fut si faible et si mal entendue, qu'elle ne lui fit perdre qu'un seul homme. Le 12, l'amiral prit la route d'Alicante, où les vents contraires ne lui permirent de mouiller que le 22 à midi. Sa flotte, qui avait été grossie, était alors de douze vaisseaux de guerre, de vingt-cinq galères, de trois galiotes à bombes et de dix tartanes. Aussitôt que la flotte eut mouillé, M. de Pointis alla reconnaître la rade, et malgré le grand feu de la place, il disposa les galiotes dont les mortiers commencèrent à tirer dès le même soir. Vers minuit, quoique l'on n'eût jeté encore que trois cents bombes, le feu avait pris en tant d'endroits de la ville que l'embrasement parut général.

Le 25, le bombardement continuant toujours, le comte d'Estrées envoya M. de Pointis brûler neuf barques, qui étaient à terre à demi-

portée de canon d'une des portes de la ville, et près d'un grand retranchement des ennemis. Ces défenses ne purent les garantir, et la seule mauvaise qualité des feux d'artifice, composés trop à la hâte, fit qu'il n'y en eut que cinq entièrement consumées.

Les Espagnols faisaient toujours un grand feu de dessus un môle, qui s'avançait en droite ligne, de la longueur de deux mètres, dans la mer. Le comte d'Estrées entreprit de les en chasser, et chargea M. de Pointis de cette expédition. Elle fut aussi facile et aussi heureuse que la précédente. Les ennemis, aux premières dispositions qu'ils virent faire pour les attaquer, se retirèrent dans la ville, et emmenèrent leurs canons, dont M. de Pontis ne trouva plus que les embrasures. Le môle étant ainsi nettoyé, on fit approcher les galiotes un peu plus près de la ville, et elles y jetèrent encore trois cents bombes. On y en avait déjà jeté deux mille, et deux cents carcasses qui la ruinèrent entièrement.

Le 28, à neuf heures du matin, la frégate qui était en garde du côté de l'ouest, ayant fait signal qu'elle voyait paraître un grand nombre de vaisseaux, le comte d'Estrées fit aussitôt mettre à la voile, et ne tarda pas à reconnaître que c'était la flotte d'Espagne qui venait vent arrière sur lui, forte de dix-sept vaisseaux de guerre, deux galères et trois brûlots. La mer était grosse, il y avait peu de vent, et à moins de louvoyer, il était impossible de se dégager de l'enfoncement des terres où l'on était dans cette rade. On prit les galères, les galiotes et les bâtiments de charge à la remorque pour les conduire au vent. Cependant, le comte d'Estrées courant des bords faisait mettre ses vaisseaux en bataille. Lorsqu'on eut paré les caps, les ennemis, que l'on approchait par les bords qu'on ne pouvait se dispenser de courir, ne doutèrent point que l'on n'eût dessein de les combattre, et cette idée les embarrassa : on le reconnut aux mouvements qu'ils firent, contraires à ceux qu'ils auraient dû faire. L'inégalité des forces ne permit point au comte d'Estrées de rien hasarder, et il se servit du vent pour s'éloigner d'eux. Ils le suivirent de loin, et le 30 on les aperçut encore ; mais la fière contenance du comte d'Estrées leur imposa tellement, qu'ils n'osèrent le joindre, ce qu'ils auraient pu faire avec facilité en forçant de voiles. Ainsi, sur la fin du jour, on les perdit de vue, et la flotte, profitant d'un vent frais, continua sa route et arriva heureusement dans les ports de France.

Le sort des armes, qui dans l'Europe se déclara ouvertement pour

la France, partagea ses faveurs en Amérique. Au mois de janvier 1691, les Espagnols, les Anglais et les Hollandais réunis, firent une descente dans la partie de l'île de Saint-Domingue habitée par les Français. M. de Cussy, qui en était gouverneur, alla au-devant d'eux avec le peu de monde qu'il put rassembler, et périt dans un combat trop inégal que sa rare valeur pouvait seule soutenir quelque temps ; sa troupe ayant été mise en fuite, il y eut quelques habitations pillées, après quoi les ennemis se rembarquèrent. Cet avantage excita les Anglais à faire une entreprise sur la Guadeloupe. Ils y descendirent le 5 mai, au nombre de deux mille cinq cents hommes, et attaquèrent pendant vingt-deux jours un fort qu'ils ruinèrent presque entièrement sans pouvoir le prendre. M. d'Eragni, gouverneur de la Martinique, sur la nouvelle de leur descente, partit aussitôt avec les vaisseaux du roi qui se trouvèrent dans son port, quelques navires marchands armés en guerre et autres bâtiments chargés de sept cents hommes de débarquement, pour aller secourir l'île attaquée. Mais les Anglais en ayant eu avis, se hâtèrent de se rembarquer, et le firent avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent plusieurs pièces de canon et un mortier, avec une grande quantité de munitions de guerre et de bouche. Cette expédition leur coûta trois cents hommes tués ou blessés, et les Français n'en perdirent que trente.

Quoique, par la perte de l'Irlande, Jacques II se vît entièrement dépouillé de ses Etats, il lui restait néanmoins encore des sujets fidèles en Angleterre ; les intelligences qu'il entretenait avec eux lui firent concevoir au commencement de l'année 1692 les plus grandes espérances de remonter sur son trône. Louis XIV entra dans ce projet avec sa chaleur ordinaire, et résolut de faire un effort digne de sa puissance pour le rétablissement d'un prince son parent et son ami. Par son ordre, on arma dans tous les ports, tant de l'Océan que de la Méditerranée ; on prépara trois cents bâtiments de transport ; on amassa sur les côtes de la Normandie, du côté de la Hogue, une quantité prodigieuse de toutes sortes de munitions de guerre et de bouche ; on y fit couler quinze bataillons irlandais, et huit mille hommes de troupes françaises que devait commander le maréchal de Bellefonds. Cette grande entreprise fut couverte de tout le secret nécessaire pour en assurer le succès. Il était réglé que le comte d'Estrées, avec douze vaisseaux de guerre,

escorterait les troupes embarquées pour aller descendre en Angleterre, tandis que le comte de Tourville, tenant la mer avec une flotte de près de soixante voiles, favoriserait leur passage.

Dans le même temps, le prince d'Orange avait formé un semblable dessein, et s'était proposé de faire une descente en France. Il donna ses ordres à cet effet, et lorsqu'il fut passé en Hollande pour l'ouverture de la campagne, la princesse d'Orange en pressa l'exécution avec autant de secret que la France en gardait de son côté. Ainsi ces deux cours, occupées des mêmes vues et des mêmes préparatifs, ne pensèrent point à se pénétrer mutuellement. On se flatta de part et d'autre de réussir dans une expédition où la prudence humaine n'avait rien oublié : la France surtout comptait sur un succès infaillible, ses mesures étant si bien prises qu'elles ne pouvaient être déconcertées que par l'opposition des éléments. Elle mit la première en mer. Le comte d'Estrées partit de Toulon au commencement de mai, et le 18 il était sur le point de passer le détroit de Gibraltar, lorsqu'il s'éleva une si furieuse tempête, que toute son escadre fut en danger de périr. Deux de ses vaisseaux échouèrent sur la côte de Ceuta, et presque tous les équipages tombèrent entre les mains du gouverneur de cette place. Pour l'obliger à faire à ses prisonniers un traitement favorable, le comte d'Estrées, aussitôt que le temps le lui permit, rassembla son escadre, et alla se présenter devant Malaga, arborant pavillon hollandais.

A la vue de ce pavillon, plusieurs chaloupes s'empressèrent de lui porter des rafraîchissements. Il les retint, et fit savoir au gouverneur de Malaga dans quelle intention il les gardait. Il reprit ensuite sa route, et ayant détruit entièrement, sur les côtes de Portugal, une flotte marchande de quatorze navires, tant anglais que hollandais, sous l'escorte de deux vaisseaux de guerre, il arriva enfin à Brest, après une navigation que le mauvais état de ses vaisseaux endommagés par la tempête, ne put rendre que très-longue, et lorsque les affaires venaient d'être décidées dans la Manche par une sanglante bataille.

En effet, dès les premiers jours de mai, la flotte anglaise avait mis à la voile. Le roi, sur l'avis qu'il en eut, envoya ordre au comte de Tourville de sortir de Brest, et, sans attendre les renforts, d'aller chercher l'ennemi pour le combattre, fort ou faible. Il lui était de la dernière importance de se rendre maître de la mer pour l'exécution de ses des-

seins; la supériorité de sa marine lui faisait espérer cet avantage, si l'on pouvait joindre les Anglais avant l'arrivée de la flotte de Hollande. Mais comme le prince d'Orange, dans un projet tout semblable, avait le même intérêt, et qu'il craignait principalement ce que la France souhaitait avec ardeur, dès qu'il sut le comte de Tourville en mer, il pressa si vivement les États-Généraux de faire partir leur flotte, qu'elle ne tarda point à mettre à la voile. Cependant le comte de Tourville était sorti du port de Brest avec trente-neuf vaisseaux de guerre et sept brûlots, et avait mouillé le 9 à la rade de Berthaume. Les vents contraires l'y retinrent jusqu'au 12, qu'il leva l'ancre pour entrer dans la Manche, et aller au-devant de l'ennemi. Il s'avança d'abord, quoique avec peine, jusque par le travers de Torbay; mais le vent de nord-d'est le fit revenir à l'entrée de la Manche, à la hauteur de Plymouth, où il fut joint par le marquis de Villette, qui lui amenait cinq vaisseaux et quatre brûlots.

Ce vent, qui dura jusqu'au 27, si désavantageusement pour le comte de Tourville, fut au contraire très-favorable aux Anglais, en leur amenant à pleines voiles la flotte hollandaise. Aussitôt que le roi apprit leur prochaine jonction, il envoya ordre au comte de Tourville de ne point combattre, mais de venir attendre à la rade de la Hogue l'escadre du comte d'Estrées, composée, comme nous l'avons dit, de douze vaisseaux; celle du marquis de la Porte, de cinq vaisseaux, et celle du comte de Châteaurenault, de six autres qui étaient en rade de Brest. On fit partir de la Hogue, où Jacques II et le marquis de Bellefonds s'étaient rendus, dix barques pour lui porter cet ordre et la nouvelle de l'arrivée des Hollandais; mais aucune d'elles ne put le joindre. Ainsi, suivant toujours ses premiers ordres, il rentra dans la Manche, le 27, à la faveur d'un vent d'ouest, et le 29, à quatre heures du matin, il découvrit les ennemis. Un brouillard qui s'était élevé l'empêcha d'abord de reconnaître leur nombre; mais lorsque cette brume fut dissipée, il ne fut pas peu surpris de compter quatre-vingt-huit voiles. Les ordres précis qu'il portait, et la proximité des ennemis, ne lui permirent pas de tenter une retraite qui n'était point sans danger, quelque prudente qu'elle fût en elle-même; car, d'un côté, s'il n'était point vraisemblable qu'il remportât aucun avantage sur une flotte supérieure du double de la sienne, de l'autre, il était très-douteux qu'il pût, à la vue

des alliés, faire une heureuse retraite; et, dans le cas presque inévitable où il serait forcé d'accepter le combat, il ne pouvait s'attendre qu'à une défaite assurée par le découragement que cette périlleuse manœuvre ne manquerait pas de jeter dans toute la flotte. Il prit donc le parti le plus généreux, et, après avoir assemblé un conseil, où il fit voir les ordres positifs qu'il avait de combattre, il renvoya chacun à son poste, et arriva vent arrière sur les ennemis. Il était au corps de bataille, ou escadre blanche, et montait *le Soleil-Royal,* de cent six pièces de canon. Le marquis d'Amfreville, monté sur *le Formidable,* de quatre-vingt-douze pièces de canon, commandait l'escadre blanche et bleue, ou avant-garde, et l'arrière-garde, ou escadre bleue, était sous les ordres de M. de Gabaret, qui montait *le Merveilleux,* de quatre-vingt-quatorze pièces de canon. Du côté des ennemis, le corps de bataille était commandé par l'amiral Russel, qui avait pour vice-amiral le chevalier de Laval, et le chevalier Shovel pour contre-amiral; l'avant-garde, composée des Hollandais, avait à sa tête le vice-amiral Van Almonde; et l'arrière-garde, ou escadre bleue, était conduite par le chevalier Ashbi, ayant pour vice-amiral M. Rooke, et pour contre-amiral, M. Caster. Cette flotte, comme il a été dit, de quatre-vingt-huit voiles, portait plus de trente-sept mille hommes. Elle mit en panne pour attendre les Français, qui s'approchèrent jusqu'à portée de pistolet, sans qu'il fût tiré un seul coup de part ni d'autre. Le comte de Tourville gouvernait sur l'amiral Russel, dont il observait les mouvements.

Il était dix heures du matin, lorsqu'un vaisseau hollandais s'impatientant tira un coup de canon: ce fut comme le signal du plus furieux combat qui se fût jamais donné sur mer; car, au même instant, on vit un feu terrible sur toute la ligne, et surtout dans le corps de bataille. Il n'y eut aucun vaisseau de cette escadre, du côté des Français, qui n'eût à faire à deux ou trois des ennemis, principalement dans les divisions du comte de Tourville et du marquis de Villette, d'autant plus que l'amiral d'Angleterre, qui attaquait le comte de Tourville, et le vice-amiral rouge, qui avait affaire au marquis de Villette, avaient dans leurs divisions seize des plus gros vaisseaux de l'armée, et que ceux-ci n'en avaient que six des leurs. Toutefois, nonobstant cette prodigieuse inégalité, le comte de Tourville répondit si bien au feu de l'amiral et de ses deux matelots, vaisseaux de cent pièces de canon chacun, que

par deux fois il le fit plier. Le marquis de Nesmond, qui commandait une division de l'avant-garde, eut le même avantage sur la tête des Hollandais; il fit sur elle un si grand feu, qu'elle ne put le soutenir. Les deux autres divisions de cette escadre combattirent aussi; mais leur principale occupation fut de tenir le vent : en quoi elles rendirent un service essentiel, et furent le salut de l'armée; car, comme la ligne des alliés débordait des deux côtés celle de France, il était à craindre qu'elle ne la doublât, et ne la mit entre deux feux. C'est ce que l'avant-garde eut soin de prévenir, en se tenant toujours en telle disposition qu'elle eût le vent sur l'ennemi, s'il osait avancer.

Il n'en fut pas de même à l'arrière-garde : elle était éloignée de l'escadre blanche, lorsque le comte de Tourville donna le signal pour se mettre en ordre de bataille; cependant ses deux premières divisions, commandées par MM. de Gabaret et de Coëtlogon, forçant de voiles, se trouvèrent en ligne lorsque l'action commença; mais quelques efforts que fît la troisième, que conduisait M. Pannetier, il lui fut impossible d'aller occuper son poste. Le vent, qui avait été favorable à la flotte française pour joindre les ennemis et les attaquer, était tombé presque aussitôt, et, s'étant relevé vers les deux heures au nord-ouest, lui était devenu contraire. M. Pannetier ne put donc empêcher que, entre l'arrière-garde et lui, il ne se trouvât un très-grand intervalle. Vingt-cinq vaisseaux anglais, secondés par le vent qui s'était tourné pour eux, entreprirent de le couper et se jetèrent dans cet intervalle : M. Pannetier, qui ne pouvait autrement éviter de tomber dans leurs mains, força de voiles et se joignit à l'avant-garde. Les Anglais perdirent à le poursuivre quatre heures, qu'ils auraient pu mieux employer.

Ils revinrent à six heures du soir tomber sur le corps de bataille, ce qu'ils auraient dû faire d'abord, et mirent le comte de Tourville entre deux feux. Cet amiral, qui avait mouillé pour résister au vent et au courant, soutenait toujours le combat avec la même vigueur qu'il avait commencé : il avait vu couler à fond un vaisseau des alliés, et un autre sauter, et ni leur grand nombre, ni le vent qui tenait toujours pour eux, ne leur avaient donné aucun avantage sur lui; mais, lorsque les Anglais l'eurent enveloppé, le combat devint si rude et le danger si pressant, que plus d'une fois il fut sur le point de périr. Chaque vaisseau de son escadre avait à soutenir de l'un et l'autre bord le feu de

quatre ou cinq vaisseaux ennemis, et l'on s'attachait si opiniâtrément à lui et au marquis de Villette, qu'ils furent tous deux entièrement désemparés. Dans cette extrémité, le marquis de Coëtlogon et MM. de Bagneux et de Gabaret se hâtèrent de venir à leur secours, et s'efforcèrent de diminuer le péril en le partageant avec eux. Alors la chaleur de l'action parut être montée à son comble; chacun trouva de nouvelles ressources dans une valeur inépuisable. Les chevaliers de Mongon, de Sainte-Maure, de Feuchières et d'Hervaut; MM. du Rivau, de Chalars, du Maignon, d'Amfreville, de Beaujeu et de la Roche-Allard donnèrent les preuves les plus éclatantes d'un courage héroïque; mais le chevalier de Château-Morant se fit surtout remarquer des ennemis : il les endommagea tellement, que, après la bataille, ils s'informèrent des prisonniers qu'ils avaient faits, quel était le capitaine du vaisseau qui portait une croix noire à son petit hunier. Ainsi de toutes parts le feu continuait avec une extrême vivacité, lorsqu'une brume s'éleva vers les huit heures du soir, et le suspendit pendant une demi-heure.

Dès qu'elle fut dissipée, le combat recommença avec plus de fureur qu'auparavant, au clair de la lune : la sombre lueur de cet astre ajouta à l'horreur de la lutte ce qui pouvait lui manquer d'affreux; l'acharnement des alliés à détruire le comte de Tourville et le marquis de Villette, leur fit faire un dernier effort qui les mit tous deux dans le plus grand danger. Parmi les vaisseaux qui avaient doublé le corps de bataille, le contre-amiral rouge et ses deux matelots se trouvèrent au vent du comte de Tourville, ayant derrière eux cinq brûlots. Ils les détachèrent consécutivement sur lui, au milieu du plus terrible feu de canon et de mousqueterie que l'on puisse imaginer; on en dirigea aussi trois autres sur le marquis de Vi lette, mais l'un et l'autre eurent le bonheur de s'en garantir. Cependant il est certain que si ces vaisseaux eussent gardé leur poste pendant la nuit, et qu'ils eussent mouillé où ils se trouvaient, il aurait été impossible au corps de bataille de soutenir le lendemain une nouvelle attaque, et la flotte n'aurait pu éviter une défaite entière; mais les Anglais voyant leurs brûlots inutilement consumés, et que l'action ne se décidait point, lassés d'ailleurs du feu que l'on faisait sur eux, prirent le parti de rejoindre leur flotte, et osèrent passer par les intervalles des vaisseaux français. Cette témérité leur coûta cher : comme ils présentèrent nécessairement le côté, on

leur rendit avec usure le mal qu'ils avaient fait, et le contre-amiral rouge, qui passa à la portée de demi-pique du marquis d'Amfreville, essuya toute sa bordée, dont il ne perdit pas un seul boulet. Cette dernière action termina le combat. Il était alors dix heures du soir. La perte en hommes fut à peu près égale de part et d'autre, et les vaisseaux des alliés furent aussi maltraités que ceux de France ; leur flotte eut même ce désavantage, qu'outre les deux vaisseaux qu'elle perdit, elle en eut deux autres qui, ne pouvant plus tenir la mer, furent obligés de se retirer dans les ports d'Angleterre.

Il ne restait plus au comte de Tourville que de faire une heureuse retraite, pour égaler son bonheur à la gloire qu'il avait acquise dans cette journée ; mais l'éloignement où il se trouvait de ses bons ports ne lui permit point de parer les inconvénients dans lesquels il tomba. A une heure après minuit il tira un coup de canon pour le signal d'appareiller, et il mit à la voile. La nuit et le brouillard empêchant les vaisseaux, qui étaient fort dispersés, de se reconnaître, il navigua d'abord avec huit vaisseaux seulement ; mais à sept heures du matin il s'en trouva trente-cinq : des neuf autres, six avec le marquis de Nesmond avaient pris le chemin de la Hogue, et le reste avait rangé les côtes d'Angleterre pour gagner de là celles de la Bretagne, et se rendre à Brest.

Sur les huit heures, Tourville se trouva à une lieue au vent des ennemis, et cette avance lui aurait suffi pour dérober la flotte à leur poursuite, si *le Soleil-Royal,* qu'il montait, et qui avait été extrêmement maltraité, naviguant mal, n'eût retardé la marche de l'armée. Il fut donc obligé de mouiller par le travers de Cherbourg, à une demi-lieue des alliés ; leur voisinage lui faisant craindre un nouveau combat, que son vaisseau n'aurait pu soutenir, il passa sur celui du marquis de Villette. Le même jour, à onze heures du soir, il leva l'ancre et prit la route du Raz-de-Blanchard, pour profiter de la marée et des courants, et par ce moyen devancer les ennemis qui prenaient celle des Casquets.

Le Raz-de-Blanchard est un canal formé par la côte du Cotentin, depuis le cap de la Hogue jusqu'à Flamenville, et par les îles d'Origny et de Guernesey : il a environ cinq lieues de longueur sur une et demie de largeur ; les courants y sont très-violents et le fond mauvais.

Le comte de Tourville, à cinq heures du matin, se trouva à quatre lieues des ennemis ; vingt-deux de ses vaisseaux passèrent heureusement

le Raz, et il n'en était plus lui-même qu'à une portée de canon, lorsque la marée, qui descendait, venant à manquer, il fut contraint de mouiller. Ses ancres chassèrent, il dériva, et se vit sous le vent des ennemis. Alors il envoya à Cherbourg *le Soleil Royal, l'Admirable* et *le Triomphant,* qui étaient les plus incommodés, de peur que les alliés ne s'en emparassent, et, avec les dix qui lui restaient, il fit voile vers la Hogue.

Les ennemis se partagèrent en trois corps: le premier, de quarante vaisseaux, s'attacha à suivre le comte de Tourville; le second, de dix-sept, resta vers Cherbourg pour prendre les trois vaisseaux qui y étaient entrés; et le reste courut après ceux qui s'étaient retirés vers Saint-Malo. Ces derniers ne purent joindre les vaisseaux français, qui, ayant beaucoup d'avance, furent bientôt en sûreté; les seconds tentèrent en vain de se rendre maîtres des trois vaisseaux de Cherbourg, mais ils réussirent à les brûler: les premiers enfin arrivèrent à la Hogue presque en même temps que le comte de Tourville, et le bloquèrent dans la rade où il avait mouillé avec deux vaisseaux, de ceux du marquis de Nesmond, qui l'étaient venus joindre. Comme il était absolument impossible de sauver ces douze vaisseaux, il fut résolu dans un conseil tenu par le maréchal de Bellefonds, le comte de Tourville et les officiers généraux, en présence du roi d'Angleterre, qu'on les ferait échouer, et qu'après qu'on en aurait tiré tous les équipages, les canons et les agrès, on y mettrait le feu. Aussitôt on fit échouer les vaisseaux, et l'on travailla avec ardeur à en enlever les agrès; mais on n'avait que douze chaloupes et quelques petits bâtiments peu propres à nager. Les alliés, au contraire, mirent en mer deux cents chaloupes légères et bien armées, qui, forçant les Français de se retirer, brûlèrent eux-mêmes les douze vaisseaux.

Telles furent les suites d'une action dont les commencements avaient été si beaux, que l'on peut dire qu'elle est la plus glorieuse pour la France qui se soit jamais passée en mer. Le comte de Tourville, qui s'était acquis jusque-là une grande réputation par plusieurs actions éclatantes, mérita, par celle-ci, les éloges que le roi en fit, et le bâton de maréchal dont il l'honora à la fin de l'année.

L'issue malheureuse de cette bataille rompit entièrement les projets sur l'Angleterre. Jacques II retourna à Saint-Germain, et le roi ne pensa plus qu'à mettre ses côtes à l'abri de toute insulte; car il avait

été informé des desseins du prince d'Orange, et les prodigieux préparatifs que l'on faisait en Angleterre, annonçaient une entreprise de la plus grande importance. Mais les ordres avaient été si bien donnés en France, et les côtes étaient si bien garnies de troupes, de milices et d'artillerie, que ce formidable armement, à la tête duquel était l'amiral Russel, n'osa rien tenter. Après s'être fait voir quelques jours, il retourna mouiller à la rade de Sainte-Hélène, d'où peu après il fit voile pour la Flandre.

Ainsi la France et l'Angleterre ne purent exécuter les projets qu'elles avaient formés l'une sur l'autre, dont elles attendaient la réussite avec une secrète complaisance. La bataille qui se donna contre les derniers ordres de l'une et contre l'attente de l'autre, eut un succès si partagé que les vainqueurs n'eurent point lieu de s'en enorgueillir.

Dès que l'amiral Russel eut pris la route d'Ostende, les vaisseaux du roi, sortant de leurs ports, allèrent croiser sur différents parages. Sans s'arrêter à examiner la force des ennemis, ils attaquèrent tous ceux qu'ils découvrirent. Le marquis de Nesmond, les chevaliers des Augers, de Forbin, d'Amfreville et d'Amont, MM. d'Evry, de Serpaut et de Vignau en prirent et coulèrent un grand nombre, qui servaient d'escorte à des flottes marchandes : les armateurs achevèrent de désoler le commerce des deux nations ennemies ; un seul d'entre eux, de Saint-Malo, fit, en quinze jours, vingt-deux prises. La multitude de ces avantages particuliers, en affaiblissant les alliés, effaça bientôt, par l'honneur et le profit qui en revinrent, le souvenir du malheur que l'on avait essuyé.

Le comte de Blénac, nommé gouverneur général des îles de la Martinique, y était arrivé le 18 février, et avait aussitôt formé le dessein d'attaquer les Anglais, sur l'avis qui lui était venu qu'une flotte marchande devait incessamment mettre à la voile de la Barbade, sous l'escorte de douze vaisseaux de guerre. Quoique son escadre ne fût composée que de huit vaisseaux et d'une petite frégate, il ne laissa pas d'appareiller, et alla se mettre en croisière sur l'île de la Désirade, où les Anglais devaient passer. Le 2 mars, le vaisseau qu'il avait envoyé à la découverte, fit le signal que les ennemis paraissaient au nombre de vingt-quatre voiles. Le comte de Blénac, sur cet avis, détacha son meilleur voilier pour joindre son premier vaisseau, observer ensemble les Anglais, et les conserver pendant la nuit. Bientôt, sur un nouveau

signal, le reste de l'escadre força de voiles. Le comte de Blénac arriva le premier, et vers minuit il se trouva, lui troisième, à la petite portée du canon des douze vaisseaux de guerre. Ils auraient pu lui échapper; mais le vent ayant un peu tourné du côté des Français, ils s'approchèrent pour passer entre les îles de Marie-Galande et de la Guadeloupe. Les trois vaisseaux s'y opposèrent; et, tandis que l'escorte s'occupa à donner à ses marchands le temps de se sauver, le reste de l'escadre arriva, et se mit en bataille au plus près du vent qu'elle avait conservé sur les ennemis. Le comte de Blénac avança le premier sur eux, et commença seul le combat, quoiqu'il essuyât le feu de quatre vaisseaux postés contre lui en travers; mais, par la violence de son feu, tant de canon que de mousqueterie, il les fit plier: aussi bien que le vaisseau sur lequel il arrivait refusa l'abordage.

Cependant les autres vaisseaux du roi s'engagèrent dans l'action: ils s'approchèrent des Anglais à portée de pistolet, et firent un feu si terrible que ceux-ci ne purent le soutenir, quoiqu'ils fussent infiniment supérieurs en artillerie et en soldats. Ils avaient quatre vaisseaux de soixante et soixante-six pièces de canon, le reste était depuis cinquante-deux jusqu'à quarante-quatre, et outre leurs équipages complets, ils portaient sept cents hommes et des ingénieurs. Les vaisseaux du roi, au contraire, avaient le tiers de leurs équipages mort ou malade de la fatigue du voyage. Enfin, les Anglais, contraints sans cesse de plier, voyant que les Français s'obstinaient à en venir à l'abordage, et qu'ils ne pourraient pas toujours réussir à l'éviter, aimèrent mieux prendre le parti de la fuite; et, pour la rendre plus prompte et plus sûre, ils coupèrent les câbles des chaloupes et des canots qu'ils avaient dehors, et jetèrent à la mer tout ce qui put servir à les alléger. Le comte de Blénac les poursuivit toute la nuit sans pouvoir les joindre, et, ne les apercevant plus au soleil levant, il alla mouiller au Fort-Royal de la Martinique, d'où les vaisseaux du roi firent voile pour la France. On prit sur les ennemis trois navires marchands chargés de vivres, d'habits, de soldats et de neuf cents fusils. Deux autres, chargés de poudre et de vivres, s'étant trop approchés de la terre, échouèrent contre la côte, et le reste, à la faveur du combat, eut le bonheur d'échapper par la fuite.

Le roi, désirant récompenser ses troupes des services qu'elles lui

avaient rendus, tant sur mer que sur terre, et en même temps les animer à soutenir, par de nouveaux efforts, le zèle et la valeur qu'elles avaient fait éclater depuis le commencement de la guerre, jugea à propos d'instituer un ordre militaire sous le nom de *Saint-Louis*, afin d'en honorer ceux dont le mérite distingué était au-dessus des récompenses ordinaires. L'édit de création qui en fut publié dans le courant du mois d'avril 1693, porte que cet ordre sera compatible avec ceux de Saint-Michel et du Saint-Esprit; que les maréchaux de France, le grand amiral et le général des galères en seront décorés, sans qu'il soit besoin de les nommer parmi les chevaliers; et que la grande maîtrise que le roi se réserve, comme fondateur, sera inséparablement unie à la couronne. Le 10 mai suivant, ce prince fit, à Versailles, la première promotion du nouvel ordre, où la marine eut part avec justice. Le comte de Châteaurenault fut nommé grand-croix; il y eut trois commandeurs et seize chevaliers. Et comme les pilotes et les matelots avaient secondé leurs officiers avec autant de courage que de fidélité, Louis XIV étendit ses faveurs jusque sur eux, et ordonna que l'on distribuerait des médailles à ceux qui s'étaient le plus distingués, ou qui se distingueraient dans la suite. Ces honneurs, aussi judicieusement distribués que sagement établis, donnèrent à la marine de France un nouvel éclat, et les vaisseaux qui furent construits pendant l'hiver la rendirent plus puissante qu'elle n'avait été jusqu'alors.

La cour ayant formé le dessein d'ouvrir la campagne en Catalogne par le siége de Róses, le comte d'Estées eut ordre de partir de Toulon avec vingt-deux vaisseaux de ligne et trente galères pour assiéger cette place par mer, tandis que le maréchal de Noailles l'attaquerait par terre. Les deux généraux s'y rendirent le même jour, 29 mai, et la tranchée fut ouverte du 1er au 2 juin. La ville de Roses, bâtie sur le bord de la mer, a cinq bastions et autant de demi-lunes revêtues de pierres de taille, et trois des bastions qui regardent la plaine ont des contre-gardes à leur tête : les approches en sont difficiles, parce que la place est enterrée, et que les fortifications en sont rasantes. La garnison était de deux mille hommes d'infanterie et de quatre cents de cavalerie. Afin de presser le siége, on tira de la flotte des bombardiers et deux mille cinq cents hommes qui montèrent la tranchée avec les troupes de terre. Alors le feu des assiégeants devint très-vif, et les travaux avancèrent avec une

grande promptitude. Le gouverneur ayant été blessé d'un éclat de bombe à un bras qu'il fallut lui couper, sa garnison, intimidée par cet accident, l'obligea de capituler. Le 10, il sortit de la place avec mille quatre cents fantassins, trois cents dragons, cent cavaliers et mille blessés, et il eut tous les honneurs de la guerre.

Après la réduction de Roses, le comte d'Estrées mit à la voile, le 17 juin, pour aller joindre le maréchal de Tourville, qu'il devait trouver au cap Saint-Vincent avec la grande flotte de France. Elle était partie de Brest le 26 mai, forte de soixante et onze vaisseaux de ligne, de plusieurs frégates, brûlots et autres bâtiments. L'avant-garde était commandée par le comte de Châteaurenault, qui avait pour matelots le marquis d'Amblimont et le comte de la Galissonnière ; pour vice-amiral, le marquis de Nesmond, et pour contre-amiral M. de Relingue. Le maréchal de Tourville était au corps de bataille, ayant pour matelots le chevalier de Coëtlogon et M. du Maynon, le marquis de Villette pour vice-amiral, et le marquis de Langeron pour contre-amiral. L'arrière-garde était sous les ordres de M. de Gabaret, dont les matelots étaient MM. de Machaut et de Beaujeu ; le vice-amiral et le contre-amiral, M. Pannetier et le chevalier d'Amfreville.

On avait su qu'une grosse flotte marchande anglaise et hollandaise devait partir des ports d'Angleterre pour Cadix, l'Italie et Smyrne, sous l'escorte de vingt-sept vaisseaux, que commandait le chevalier Rooke : le maréchal avait projeté de l'enlever. Il alla donc l'attendre au cap Saint-Vincent, où il arriva le 4 juin, et de là il fut mouiller dans la baie de Lagos. Son départ avait été ignoré en Angleterre, et l'on n'en fut informé qu'après que le chevalier Rooke se fût séparé de la grande flotte des alliés, qu'il laissa sur les côtes de Bretagne. On détacha aussitôt après lui plusieurs pataches d'avis, mais aucune ne put le joindre, parce qu'il avait un vent favorable ; et, comme sur sa route il ne rencontra aucun vaisseau qui pût l'avertir du danger qui l'attendait, il allait se livrer lui-même à la flotte française, lorsque, le 26, deux vaisseaux de garde du maréchal de Tourville l'aperçurent, et, sans se donner le temps de le reconnaître parfaitement, se hâtèrent d'en porter la nouvelle à leur amiral. Il était quatre heures du soir. Comme ils n'avaient pu distinguer si c'était la flotte marchande que l'on attendait, ou celle que l'on armait en guerre, lorsqu'ils étaient partis de

Brest, n'ayant compté que cent quarante voiles, le maréchal les renvoya pour reconnaître plus exactement ce que c'était, et, à tout événement, il mit à la voile sur les sept heures du soir. Pendant la nuit, il s'éloigna de douze lieues de Lagos, afin d'être en état d'éviter cette flotte, si elle était plus forte que la sienne, ou de revirer, si ce n'était que la flotte marchande.

Le lendemain, il apprit par les capitaines de deux vaisseaux que le chevalier de Sainte-Maure avait pris et brûlés, que c'était effectivement la flotte marchande. Alors il fit signal à toute l'armée de chasser, et il s'avança lui-même le premier. Mais en changeant de poste et en se mettant au large il avait perdu l'avantage du vent; il fallait louvoyer, et les meilleurs voiliers furent les seuls qui purent, à l'entrée de la nuit, joindre l'arrière-garde ennemie. Ils la canonnèrent pendant une heure, et ayant mis entre deux feux deux vaisseaux hollandais, ils les forcèrent de se rendre. La nuit fut employée à manœuvrer pour gagner le vent, et les vaisseaux les plus légers parvinrent à enfermer presque la moitié de cette flotte entre eux et la terre.

Le 28, au matin, l'armée formait un demi-cercle, au milieu duquel on vit un grand nombre de vaisseaux qui sautaient ou brûlaient à mesure qu'ils s'approchaient de terre. Tout ce qui se trouva dans cette enceinte fut pris ou consumé par le feu; cependant d'autres vaisseaux de l'armée, qui s'étaient jetés au travers du reste de la flotte, firent plusieurs prises et brûlèrent même deux bâtiments de guerre. Car le chevalier Rooke essaya quelque temps de couvrir ses marchands; mais enfin, ne présumant pas pouvoir résister à des forces trop supérieures, il força de voiles et retourna en Angleterre. Quelques navires marchands l'y suivirent, les autres se sauvèrent, la plupart à Cadix, douze au vieux Gibraltar, quelques-uns à Malaga; le reste se dispersa sur la mer, où presque tous tombèrent entre les mains des armateurs.

Le maréchal de Tourville, ayant alors donné le signal du ralliement, on compta vingt-sept vaisseaux pris et quarante-cinq brûlés, et les prisonniers estimèrent cette perte au moins à vingt millions. Mais ce ne fut pas tout. Le maréchal poursuivit vivement les fuyards, et quoiqu'ils eussent beaucoup d'avance, ses coureurs coupèrent deux navires, et les brûlèrent à l'entrée de la nuit, sous le canon d'un fort, qui joignait les murs de Cadix. Ensuite, il détacha le chevalier de Coëtlogon, avec

huit vaisseaux et autant de galiotes, pour aller brûler ceux qui s'étaient réfugiés au vieux Gibraltar. Le chevalier y brûla et coula cinq bâtiments de guerre anglais, depuis trente-six jusqu'à cinquante canons, qui étaient de la flotte de Smyrne, et deux autres barques; il en prit neuf autres qui étaient chargées pour le compte des Anglais et des Hollandais.

Cependant, le maréchal de Tourville, passant le détroit, se présenta le 19 juillet devant Malaga.

Il avait appris qu'il y avait dans ce port deux vaisseaux anglais et trois corsaires de Flessingue, avec une prise turque qu'ils avaient faite, et il résolut de les brûler. Les Anglais, à l'approche de la flotte française, avaient mis du canon à terre et établi des batteries sur le môle pour défendre leurs vaisseaux; ils étaient encore soutenus par l'artillerie des remparts, et par une batterie qui, placée devant une des portes de la ville, battait de front tout ce qui se présentait pour attaquer ce môle. Nonobstant ces défenses et le feu terrible qui en sortit, le maréchal effectua son dessein, et les vaisseaux furent brûlés. Après ce coup de main, il continua sa route et se rendit à Toulon.

Les Anglais se préparèrent alors à exécuter un projet de vengeance qu'ils avaient médité. Ils observèrent un secret profond, et s'imposèrent une très-forte dépense : la ville de Saint-Malo en était l'objet. Ses nombreux armateurs, se distinguant sur tous les autres par leur hardiesse et leur bonheur, avaient causé aux Anglais et leur causaient tous les jours des pertes très-considérables. Ils avaient donc résolu de détruire cette ville, et d'ensevelir ses habitants sous ses ruines. Dans ce but, ils construisirent sur la Tamise un bâtiment en forme de galiote, du port d'environ trois cent cinquante tonneaux, et de quatre-vingt-dix pieds de quille. Ils le maçonnèrent en dedans avec de la brique, et le chargèrent au fond de plus de cent barriques de poudre, qu'ils couvrirent de goudron, de soufre, de poix-résine, d'étoupe, de paille et de fagots. On mit ensuite un rang de grosses bordailles percées en plusieurs endroits, à dessein de communiquer le feu; sur ces bordailles, il y avait trois cent quarante carcasses composées de grenades, de boulets, de chaînons, de canons, de pistolets chargés, le tout enveloppé dans des étoupes et de la toile goudronnée; on y ajouta encore de gros morceaux de fer, et toutes sortes de matières combustibles. Ce vaisseau

était ouvert par six endroits, comme autant de bouches qui devaient vomir de grosses flammes, et un feu si vif, qu'il serait capable de consumer les matières les plus dures. On donna à ce terrible vaisseau le nom de *Machine infernale*. Les Anglais ne doutèrent point que, par son moyen, ils ne vinssent à bout de renverser la ville de Saint-Malo de fond en comble. Ils eurent, en effet, tout lieu de l'espérer.

Leur dessein n'ayant pas transpiré, ils parurent tout à coup devant la place, le 26 novembre 1693, portés par la marée et le vent. On les attendait si peu, qu'on les prit d'abord pour une flotte marchande. Mais lorsque, peu d'heures après, ils eurent été reconnus, les bourgeois se mirent sous les armes. Le duc de Chaulne, gouverneur de la province; le marquis de Lavardin, MM. de Châteaurenault, de Coëtlogon et d'Amfreville se rendirent aussitôt dans la ville, et firent toutes les dispositions pour soutenir une attaque imprévue.

Les ennemis étaient mouillés hors de la portée du canon. Ils s'emparèrent, les jours suivants, du fort de la Conchée, où il n'y avait que des maçons, et de l'île de Sezambre, où ils ruinèrent un couvent de récollets. Ils tirèrent aussi quelques bombes dont la ville souffrit peu, parce que leurs galiotes étaient trop éloignées, et que les bombes qu'on leur envoyait les mettaient souvent en désordre. Enfin, après avoir cessé leur feu pendant vingt-quatre heures, la nuit du 30 novembre au 1er décembre, l'air étant serein, la mer calme et pleine, et la marée grande, ils firent partir leur fatale machine. Elle s'avança à pleines voiles vers la muraille, où elle devait être amarrée sans être aperçue ni du Fort-Royal ni de la ville; elle n'en était plus qu'à cinquante pas, lorsqu'un coup de vent la détourna et la porta sur un rocher qu'elle ne put franchir : le vaisseau s'ouvrit, l'ingénieur qui le conduisait se hâta d'y mettre le feu; mais l'eau avait déjà gagné les poudres du fond de cale, et la plus grande partie ne prit point. Cependant, le bâtiment sauta avec un fracas horrible. Toute la ville en fut ébranlée; les vitres et les ardoises de plus de trois cents maisons se brisèrent. Le cabestan, du poids de deux mille livres, fut enlevé par-dessus les murs, et écrasa la maison sur laquelle il tomba. Outrés d'avoir vu avorter, dans le moment de la réussite, une entreprise si heureusement commencée, les Anglais appareillèrent le lendemain, et retournèrent dans leur île.

Ils n'avaient pas, dans l'Amériqne, remporté de plus grands avantages, quoiqu'ils y eussent fait aussi beaucoup de dépense.

Ainsi, Louis XIV soutenait avec gloire, contre toute l'Europe réunie, une guerre vivement allumée, et ses armes victorieuses, partout où elles ne s'intéressaient point pour Jacques II, lui frayaient un chemin facile à de nouvelles conquêtes, lorsque tout à coup on le vit changer de conduite : au lieu d'attaquer ses ennemis, comme il avait toujours fait avec succès, il prit le parti de se tenir sur la défensive. Dans le dessein de rendre la paix à l'Europe, il crut que sa modération désarmerait des alliés que leurs pertes ne faisaient qu'irriter; qu'elle leur prouverait la sincérité de ses sentiments, et qu'elle les engagerait à prêter l'oreille aux propositions d'accommodement qu'il leur avait déjà faites par l'entremise des couronnes du Nord. Cette façon de penser, si différente de celle que ce prince avait fait paraître jusqu'alors, avait, dans sa personne, dans sa cour, et dans des intrigues secrètes, plusieurs causes dont on ne peut rapporter ici que les plus apparentes.

La maturité de l âge commençait à produire en lui ses effets ordinaires. Il n'avait plus pour la gloire le même enthousiasme qu'il avait fait paraître dans le cours de sa vie; et le fond de religion qu'il avait toujours conservé, à l'époque même où l'ardeur de sa jeunesse l'emportait dans les plaisirs, se fortifiait dans son cœur à mesure que la vivacité du sang se modérait. Ainsi, l'inclination qu'il avait eue pour la guerre se tourna peu à peu vers la paix, et les personnes qui se glissèrent dans sa confiance, pour s'en emparer ensuite absolument, mirent tous leurs soins à le pousser dans la route nouvelle qu'il paraissait prendre de lui-même.

On lui inspira du dégoût pour le marquis de Louvois, et ce ministre mourut de chagrin au mois d'août 1691. Son fils, à la vérité, lui avait succédé; mais avec moins d'expérience et d'autorité. La mort avait enlevé le marquis de Seignelay, secrétaire d'Etat de la marine, l'un de ces hommes rares que la nature ne produit que de siècle en siècle, et qu'il est toujours impossible de remplacer parfaitement. Deux grands ministres de moins dans le conseil l'affaiblirent considérablement; cependant les conjonctures du temps étaient telles, que la modération devenait peut-être plus dangereuse qu'utile.

En effet, le roi d'Espagne, qui avait beaucoup perdu en Catalogne

et plus encore en Flandre, voulait absolument recouvrer ce qui lui avait été enlevé. L'Empereur, animé par une sombre jalousie de la prospérité de Louis XIV, et dont l'embarras continuel voilait l'ambition démesurée, rejetait avec hauteur toute proposition de paix. La Hollande craignait sur toute chose que la France ne s'approchât de ses frontières, et était résolue de tout sacrifier pour l'éloigner. Le prince d'Orange ne se sentait tranquille sur le trône d'Angleterre qu'autant qu'il occupait cette nation contre la France. Il se trouvait à Londres entre deux partis, les whigs et les torys, dont l'un, attaché à sa personne, était ennemi de la royauté; et l'autre, attaché à la royauté, était ennemi de sa personne : et il ne les réunissait qu'en les conduisant en Flandre. Son intérêt était donc de continuer la guerre. Il n'était pas jusqu'au duc de Savoie qui ne se fît un point capital d'avoir les armes à la main, dans l'espérance que les alliés lui feraient rendre tout ce qu'il avait perdu. Pour les princes de l'Empire, entraînés par l'autorité de l'Empereur, et par les artifices du prince d'Orange, ils suivaient le torrent de la ligue, et ne se gouvernaient que par elle.

Dans ces dispositions où étaient les ennemis de la France, il était aisé de voir que la guerre, poussée avec vigueur, pouvait seule les incliner à la paix, et que la guerre défensive n'était propre qu'à relever leur courage et leurs espérances. En effet, elle les releva tellement, et leur fit former de si grands projets, que l'on fut obligé, comme nous le verrons dans la suite, de revenir à la guerre offensive, pour leur faire accepter des avantages qu'ils n'avaient aucun droit d'espérer.

Cependant Louis XIV, qui ne pouvait encore se résoudre à perdre entièrement les fruits de six années d'une guerre heureuse, voyant que de tous côtés ses tentatives pour la paix étaient inutiles, donna ses ordres pour l'ouverture de la campagne. Il se borna à conserver ce qu'il possédait en Flandre, en Allemagne et en Italie, et ne se proposa d'agir qu'en Catalogne. Il abandonna l'Océan aux flottes anglaises et hollandaises, et ne mit en mer que des escadres pour appuyer les armateurs et troubler le commerce de ces deux nations. Mais sur la Méditerranée il eut une puissante flotte, composée de vingt-cinq vaisseaux que l'on avait armés à Toulon, des galères de Marseille, et de trente-cinq vaisseaux que le comte de Châteaurenault amena des ports de l'Océan. Le maréchal de Tourville commanda cette flotte, et eut ordre d'agir de

concert avec le maréchal de Noailles, qui était à la tête de l'armée de Catalogne.

Le maréchal de Noailles ayant forcé, le 27 mai 1694, le passage du Ter, et battu l'armée espagnole, commandée par le duc d'Escalona, investit sans tarder Palamos, ville située sur le bord de la mer. Le maréchal de Tourville s'y rendit, le 31, de la baie de Roses, où il était déjà arrivé, et seconda si bien avec l'artillerie de ses vaisseaux les batteries de terre, que les travaux avancèrent avec une extrême promptitude. Le 7 juin on attaqua le chemin couvert, et les troupes en l'emportant poursuivirent l'ennemi de si près, qu'elles entrèrent avec lui dans la ville. Le gouverneur se retira avec sa garnison dans un petit fort, peu distant de la place, et, le 10, il fut obligé de capituler.

Après la réduction de Palamos, le siége de Gironne fut résolu entre les deux généraux. Pour masquer ce dessein, le maréchal de Tourville alla avec sa flotte se présenter devant Barcelone; il fit même quelques descentes dans les environs. Le vice-roi de Catalogne, qui était dans cette ville, s'imaginant qu'il allait être assiégé, n'osa affaiblir sa garnison pour renforcer celle de Gironne : c'était tout ce qu'on demandait de lui. Gironne, investie le 17, capitula le 30. Le maréchal de Noailles prit ensuite Ostalric, et se disposait à former le siége de Barcelone, lorsque la flotte des alliés, qui mouilla le 10 août dans le port de cette ville, forte de quatre-vingt-huit vaisseaux de ligne, l'empêcha d'exécuter son projet. Le maréchal de Tourville avait déjà reçu ordre de la cour de se retirer à Toulon, afin de couvrir les côtes de France et de Gênes; car on était informé des desseins des ennemis, qui ne s'étaient pas promis moins que de ruiner les principales villes de France sur l'Océan et la Méditerranée, et de bombarder Gênes, afin de forcer la république de renoncer à la neutralité qu'elle gardait.

L'Angleterre et la Hollande avaient fait, avec une dépense immense, des préparatifs extraordinaires, et leurs vaisseaux s'étant assemblés à Sainte-Hélène, l'amiral Russel qui les commandait avait mis à la voile le 9 juin. Sa flotte était de quatre-vingt-treize vaisseaux de ligne, de quarante-six à cent pièces de canon, dont cinquante-deux anglais et quarante et un de Hollande; elle portait dix régiments d'infanterie, et quelques dragons destinés à faire une descente; elle était suivie de treize galiotes à bombes, et menait avec elle plusieurs machines infer-

nales, avec quantité de bateaux plats. Mais la maladie s'étant mise dans les équipages, et l'amiral Russel se voyant enlever tous les jours un certain nombre de soldats et de matelots, fut obligé de renoncer au grand coup qu'il s'était promis de frapper dans la Méditerranée, et de se contenter d'avoir garanti Barcelone du siége qui la menaçait.

Il en partit le 26; et, après s'être arrêté quelque temps à Alicante et à Malaga, il repassa le détroit, et alla hiverner à Cadix, où il mouilla le 17 octobre. Le 10 de ce mois, le maréchal de Tourville s'était remis en mer, et avait transporté six cents hommes en Catalogne.

Cependant lord Barkley se mit en devoir d'exécuter la descente projetée sur la côte de Brest. Il parut le 17 juin à la vue de Camaret, avec trente-six vaisseaux de guerre, douze galiotes à bombes et quatre-vingts autres petits bâtiments. Il y mouilla et envoya reconnaître la baie. Elle était défendue par plusieurs batteries qui flanquaient un grand retranchement garni d'un bataillon de la marine et de quelques milices, sous les ordres du marquis de Langeron. Ces troupes étaient soutenues par beaucoup d'autres, tant d'infanterie que de cavalerie, et par un corps de trois mille gentilshommes. Ces dispositions pour le bien recevoir ne lui firent point perdre l'espérance du succès. Le 18, lorsqu'un brouillard qui s'était élevé se fut dissipé, vers les dix heures du matin, sept frégates s'avancèrent par son ordre dans la baie, et canonnèrent un fort et deux batteries qui étaient à l'ouest : elles en soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté.

Tandis que les chaloupes et les embarcations mettaient des troupes à terre dans une petite anse opposée, le général Talmarsh y débarquait à la tête de huit ou neuf cents hommes; mais comme ces troupes témoignèrent d'abord quelque irrésolution, et parurent en désordre, M. Benoise, capitaine dans la marine, sortit tout à coup du retranchement avec sa compagnie de soixante hommes, soutenue d'une autre, conduite par M. de la Cousse; il les chargea l'épée à la main avec tant de vigueur, que, sans leur donner le temps de se reconnaître, il les força de se rembarquer, et les poursuivit jusqu'à leurs chaloupes. La plus grande partie de ces chaloupes s'étaient déjà retirées pour aller prendre de nouvelles troupes; il n'en restait que sept, et la multitude des Anglais qui s'y jetèrent les fit rester échouées, parce que la mer baissait. Alors l'infanterie et la cavalerie arrivèrent sur la grève ; on les fit prisonniers,

et les autres chaloupes, qui n'avaient point encore débarqué les troupes, regagnèrent au plus vite leurs navires.

Il resta dans cette action quatre cents hommes des ennemis sur la place, et l'on fit prisonniers cinq cent quarante-huit soldats et quarante officiers. Le général Talmarsh, auteur de ce projet de débarquement, mourut des blessures qu'il avait reçues.

Lord Barkley, rebuté d'un résultat si contraire à ses désirs et à ses espérances, leva l'ancre le 19, et alla mouiller quelque temps à la baie de Rye. Il en partit ensuite, et parcourut la côte de Normandie, dans le dessein d'en bombarder et d'en détruire les villes. Celle de Dieppe, bâtie presque toute de bois, fut entièrement consumée par l'incendie que les bombes y allumèrent; mais le Havre en fut garanti par un stratagème : on amassa, en dehors de la ville, des piles de bois qu'embrasèrent quelques bombes. Les ennemis s'y méprirent et dirigèrent toutes les autres là où ils aperçurent ce feu. Ainsi le Havre fut préservé du dommage que ces projectiles auraient causé, et peut-être de sa ruine totale.

Les vents contraires et le canon bien servi repoussèrent l'amiral anglais de devant Cherbourg et la Hogue : partout il rencontra une défense vigoureuse ou une opposition des éléments qu'il ne put surmonter. Quelque ardeur qu'il eût de se signaler, il fut contraint de retourner à Sainte-Hélène sans avoir rien exécuté, ni d'utile à sa patrie, ni de glorieux pour lui-même.

Le prince d'Orange, très-mécontent de ses courses infructueuses, lui ôta le commandement de cette flotte pour le donner à Shovel, en qui il comptait trouver ou plus de bonheur, ou plus de capacité. Car les dispositions méditées contre la France n'étaient pas toutes exécutées, et il en restait deux dans lesquelles on ne voulait point échouer : le bombardement de Dunkerque et celui de Calais.

Le chevalier Shovel fut donc mis à la tête de cette flotte, rétablie et forte de cent voiles, en y comprenant quatorze galiotes à bombes, autant de machines infernales et six brûlots. Avec ces forces, il parut le 22 septembre devant Dunkerque. Ayant reconnu qu'il ne pouvait approcher de la ville sans ruiner auparavant deux forts de bois qui étaient au bout du canal, il fit avancer une machine infernale contre celui dit de l'Espérance. Ce vaisseau fut bientôt criblé par le canon du fort, le feu y prit, et il fit son effet à quatre cents toises de la jetée,

sans qu'aucun éclat vînt jusqu'à terre. Un quart d'heure après, Shovel en envoya une autre. Le canon en ayant coupé les câbles, et y ayant mis aussi le feu, les marins qui la conduisaient se hâtèrent de se jeter dans leurs chaloupes et de s'éloigner ; mais ils ne purent le faire assez promptement, et ils furent engloutis lorsque la machine creva avec un fracas épouvantable.

Le chevalier Shovel, désespérant de la réussite de ses machines, les renvoya toutes en Angleterre, et, renonçant à faire aucun mal à Dunkerque, il alla devant Calais, résolu de se venger sur cette ville des malheureux commencements de son expédition. En effet, le 27, il se mit en état de la bombarder ; mais d'un côté ce qu'il y jeta de bombes fit très-peu d'effet, et de l'autre la mer devint si grosse et le vent si fort, que la rade étant peu sûre, il fut contraint de prendre le large, et bientôt de se retirer dans ses ports.

Ainsi l'Angleterre ne recueillit, pour tout fruit des prodigieuses dépenses qu'elle avait faites pour profiter sur l'Océan de l'absence des vaisseaux du roi, que la satisfaction d'avoir brûlé les maisons de Dieppe. Cette perte, lors même qu'elle eût tourné à son profit, n'aurait pu la dédommager du quart de ce que lui coûtaient ses autres entreprises.

Celle que les Français formèrent sur cette puissance, en Afrique et en Amérique, eurent un succès bien différent. L'année précédente, les Anglais s'étaient emparés des îles et forts du Sénégal et de Gorée; les Français les reprirent, grâce au courage et à l'intrépidité d'un capitaine de vaisseau de la Compagnie des Indes.

En Amérique, M. d'Iberville, avec cinq frégates, se rendit maître du fort Bourbon, dans la baie d'Hudson, que les Anglais avaient surpris pendant la paix, et où ils s'étaient toujours maintenus par la difficulté d'aborder en cet endroit. Il rasa le fort et apporta en France trente pièces de canon, et quantité de munitions et de pelleteries.

Mais ces pertes, quelque considérables qu'elles fussent pour les Anglais, n'étaient point à comparer à celles que les armateurs causaient tous les jours aux deux puissances alliées ; leurs flottes, qui régnaient sur l'Océan, ne purent en arrêter les courses ni en refréner l'audace. M. Renau, capitaine de vaisseau, attaqua, le 27 mars, un vaisseau anglais, *le Barkley-Castle,* beaucoup plus fort que le sien,

et, après un long et sanglant combat, s'en rendit maître. Ce bâtiment était chargé de cinq cent mille livres sterling, et le pillage qui se fit dans l'entre-pont fut de cent mille écus.

M. de la Roche-Vézansay, commandant une frégate de vingt-six canons, fut attaqué, le 28 octobre, par six vaisseaux hollandais, dont le moindre était de vingt-huit à trente pièces de canon. Il se défendit avec tant de vigueur que, les ayant tous maltraités autant qu'il l'était lui-même, il les força de l'abandonner.

L'action de Jean Bart eut autant d'éclat que d'utilité. Le roi faisait venir de tous côtés des grains pour remédier à la disette qui désolait la France ; on attendait une flotte chargée de blés qui venait de Suède, de Danemark et de Dantzick, sous l'escorte de deux vaisseaux de guerre, l'un danois, l'autre suédois. Elle était d'environ cent cinquante voiles. Jean Bart partit de Brest le 27 juin, avec six bâtiments de guerre et deux flûtes, pour aller au-devant du convoi et l'escorter dans la Manche. Il le rencontra entre le Texel et la Meuse, mais pris et emmené par une escadre de huit vaisseaux hollandais. Aussitôt, se préparant au combat, Jean Bart fait passer l'équipage des deux flûtes sur une seule, met ses bâtiments en ligne, et leur ordonne de ne tirer que lorsqu'ils seront à portée de pistolet, et d'aller tout de suite à l'abordage. Ces dispositions prises, il s'avance vers l'ennemi qui l'attend, et qui, étant supérieur en vaisseaux et en canons, fait un feu terrible. Jean Bart essuie ce feu, et, gouvernant sur le vaisseau amiral, en même temps qu'il lâche sa bordée, il jette ses grappins et l'aborde. En une demi-heure il s'en rend maître. Les autres vaisseaux de son escadre suivent son exemple et courent également à l'abordage. Alors, Jean Bart se fait suivre par la flotte, et tous les bâtiments dont elle est composée arrivent heureusement dans les ports de leur destination.

La dépêche ci-après, écrite le 3 juillet 1694 par Jean Bart au ministre de la marine *, donne des détails sur ce combat :

« J'ai l'honneur, monseigneur, de vous rendre compte que, le 29 du mois passé, je rencontrai, entre le Texel et la Meuse, douze lieues au large, huit navires de guerre hollandois, dont un portoit pavillon de contre-amiral. J'envoyai les reconnoître : on me rapporta qu'ils avoient arrêté la flotte de grains destinés pour la France, et avoient amariné

* *Archives de la Marine.*

tous les vaisseaux qui la composoient, après en avoir tiré tous les maîtres. Je crus, dans cette conjoncture, devoir les combattre pour leur ôter cette flotte. J'assemblai tous les capitaines des vaisseaux de mon escadre, et, après avoir tenu conseil de guerre, où le combat fut résolu, j'abordai le contre-amiral, monté de cinquante-huit pièces de canon, lequel j'enlevai à l'abordage, après une demi-heure de combat. Je lui ai tué ou blessé cent cinquante hommes. Ce contre-amiral, nommé Hyde de Frise, est du nombre des blessés : il a un coup de pistolet dans la poitrine, un coup de mousquet dans le bras gauche, qu'on a été obligé de lui couper, et trois coups de sabre à la tête. Je n'ai perdu, en cette occasion, que trois hommes et vingt-sept blessés.

« *Le Mignon* a pris un de ces huit vaisseaux de cinquante pièces de canon.

« *Le Fortuné* en a pris un autre de trente pièces; les cinq autres restant des huit, dont un est de cinquante-huit pièces, un autre de cinquante-quatre, deux de cinquante et une, et un de quarante, ont pris la fuite après m'avoir vu enlever leur contre-amiral.

« J'ai amené ici trente navires de la flotte, lesquels sont en rade.

« J'ai donné ce combat à la vue des vaisseaux de guerre danois et suédois, qui ont été témoins de cette action sans s'y mêler. Ils sont passés aujourd'hui avec le reste des vaisseaux de charge, au nombre de soixante-six voiles, pour aller en France.

« Demain, j'aurai l'honneur de vous envoyer un plus ample détail de cette action. Je vous dirai seulement que le contre-amiral m'a dit qu'il avait reçu ordre du prince d'Orange d'arrêter et d'envoyer en Hollande tous les vaisseaux chargés de grains qu'il trouveroit venir en France.

« L'exprès qui vous remettra cette lettre est mon fils, qui a vu l'action, aussi bien que le sieur Vandeermeerch, mon beau-frère.

« Je suis, avec le profond respect que je dois, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« Le chevalier BART.

« Il y a, dans les trois navires de guerre hollandois pris, plus de trois cents hommes tués ou blessés. »

Ainsi, quoique la France n'eût point de flotte en mer, sa marine était toujours redoutée, et faisait à ses ennemis un tort d'autant plus considérable, que leurs pertes tournaient presque entièrement à son

profit. Les prises qui entraient journellement dans les différents ports du royaume, enrichissant les peuples, les mettaient en état de fournir à leur prince les sommes nécessaires pour soutenir une guerre que les alliés s'obstinaient à continuer. Ils ne pouvaient se persuader que la France pût si longtemps résister seule à l'Europe entière liguée contre elle, et entretenir cinq armées sans s'épuiser. L'espérance de la pousser à la dernière extrémité les engageait à faire, d'une année à l'autre, de nouveaux efforts.

Le parti que Louis XIV avait pris de se tenir sur la défensive, leur parut un commencement de faiblesse, sur lequel ils fondèrent de grands projets pour la campagne de 1695. Ils augmentèrent à cet effet leurs forces de terre et de mer. On envoya des renforts de Hollande et d'Angleterre à l'amiral Russel, qui avait hiverné à Cadix, et l'on mit sur l'Océan une flotte de vingt-cinq vaisseaux de guerre, autant de galiotes à bombes et bon nombre de machines infernales, pour aller bombarder de nouveau les villes maritimes de France. Mais si la prise de Namur et la reddition de Casal démoli furent des avantages pour eux extrêmement flatteurs, puisque c'étaient les premiers qu'ils remportaient depuis sept ans de guerre, le succès de leurs expéditions maritimes ne put les consoler des frais immenses où elles les engagèrent.

Nous omettrons le détail des bombardements qu'ils entreprirent sur Saint-Malo, sur Dunkerque, et deux fois sur Calais ; ce serait une répétition trop fatigante. Il suffira de dire que les côtes étaient si bien garnies, les villes en si bon état de défense, et les officiers qui défendaient les ports, si braves et si habiles, que le plus grand dommage que causèrent les ennemis fut de ruiner dix ou douze maisons à Saint-Malo, et que partout il leur en coûta quelques frégates échouées et prises, quelques vaisseaux extrêmement maltraités, et quelques galiotes coulées à fond, sans compter la perte des hommes, dont on n'a jamais été bien instruit.

Cependant, comme ces hostilités étaient contre les règles de la guerre, le roi, pour user de représailles, traita la ville de Bruxelles comme on avait voulu traiter ses places maritimes. Le maréchal de Villeroi eut ordre de la bombarder. Ce général investit la ville du côté de la Flandre, et du 11 au 13 août 1695, fit les travaux nécessaires pour établir ses batteries. Lorsqu'elles furent en état, il écrivit au prince

de Berghes, qui en était gouverneur, pour lui faire savoir qu'il venait bombarder Bruxelles; que cependant il se retirerait sans le faire, si les alliés voulaient s'abstenir de bombarder les ports de France, et qu'il lui donnait six heures pour avoir une réponse décisive. Le prince de Berghes, se sentant appuyé de soixante mille hommes, campés sur les hauteurs derrière Bruxelles, qui pouvaient en peu d'heures se rassembler en un corps d'armée, essaya de gagner du temps. Après le délai de six heures, il en demanda un d'une heure et demie, qui lui fut accordé, et ensuite un de vingt-quatre heures, que le maréchal refusa.

Alors, les bombes et les boulets rouges volèrent depuis le 13 à sept heures du soir jusqu'au 15 à midi. Il y eut, pendant cet espace de temps, trois mille bombes jetées, et douze mille boulets, qui détruisirent et brûlèrent plus de quatre mille maisons. Le dommage fut estimé au delà de vingt millions. Mais cette perte ne tombant que sur le roi d'Espagne et le prince d'Orange, le malheur de Bruxelles ne fit aucune impression sur les Anglais. Nous les verrons, en effet, l'année suivante recommencer leurs bombardements avec la même animosité.

Pendant ces expéditions des alliés, aussi inutiles que dispendieuses, les escadres du roi et les armateurs faisaient à peu de frais des prises d'un profit immense. M. Degennes, au mois de juillet, avec une escadre de six vaisseaux armés en course, prit et rasa le fort de Gambie, dans l'île de Gorée, sur les côtes de Nigritie, appartenant à la Compagnie d'Afrique d'Angleterre; il y prit cent deux canons, cinq cents quintaux d'ivoire, trois cent quarante de cire, deux cent trente esclaves et pour quatre-vingt mille écus de marchandises. Les Anglais estimèrent leur perte à deux millions.

Le chevalier de Forbin s'empara dans l'Archipel d'un vaisseau hollandais dont la cargaison fut estimée cinq cent soixante mille piastres. Le marquis de Nesmond prit dans les mers d'Irlande deux vaisseaux anglais venant des Indes, qui valurent dix millions. Duguay-Trouin, Porée, Cassart et plusieurs autres se distinguèrent par la quantité et la richesse de leurs prises. La Martinique était pleine de prisonniers et de butin fait sur les Anglais et les Espagnols. Enfin, l'utilité que le royaume tira de ces expéditions fut si considérable, que l'on en consacra la mémoire par une médaille.

De tous les princes qui avaient les armes à la main, Louis XIV était

le seul qui pensât alors sérieusement à donner la paix à ses peuples, quoique toute l'Europe en eût également besoin. Le peu de fruit qu'il avait tiré des deux dernières campagnes l'avait confirmé dans cette résolution, et il avait fait faire au duc de Savoie des offres si avantageuses, que ce prince ne put se dispenser de les écouter. Le maréchal de Catinat, aussi grand homme dans le cabinet que dans la guerre, conduisait la négociation ; mais le prince d'Orange, qui craignait que la paix ne le fît descendre du trône où il était injustement monté, animait plus que jamais les puissances alliées à faire de nouveaux efforts pour pousser la guerre, et profiter des avantages qu'il venait de remporter. Enflé de la réduction de Namur, il ne leur promettait pas moins que d'enlever à la France toutes ses autres conquêtes, et d'en faire ensuite sur elle qu'elle ne pourrait jamais lui arracher.

L'Empereur et le roi d'Espagne le crurent sur sa parole, par le désir naturel de recouvrer ce qu'ils avaient perdu. La Hollande, attentive par raison autant de politique que de religion, à lui conserver la couronne d'Angleterre, et redoutant extrêmement le voisinage de la France, n'eut rien à lui refuser. Pour le duc de Savoie, qui inclinait déjà secrètement à faire sa paix particulière, parce qu'il y trouvait un avantage présent que les alliés ne pouvaient pas même lui promettre pour l'avenir, comme il ne lui convenait point encore de se découvrir, il affecta d'entrer dans leurs vues, et, sous ce prétexte, demanda et pressa avec ardeur un renfort considérable d'hommes et d'argent. Ainsi, le prince d'Orange, voyant tout concourir à ses desseins, forma les plus grands projets, et disposa toutes choses pour en hâter l'exécution.

Résolu d'entrer en campagne de bonne heure, il fit, avant le temps ordinaire, passer les troupes anglaises en Hollande, et pressa l'armement des deux flottes qui devaient, selon lui, détruire les villes maritimes et le commerce de la France.

Cependant, le maréchal de Joyeuse fut envoyé sur les côtes de Normandie, et le maréchal d'Estrées sur celles de Bretagne. Et comme on vit que les flottes anglaises menaçaient les côtes de l'Océan plus que celles de la Méditerranée, le maréchal de Tourville, qui devait commander le long des dernières, en fut rappelé pour commander à la Rochelle et dans le pays d'Aunis.

Enfin, le 5 juillet 1696, l'amiral Russel partit de Torbay avec une

flotte formidable. Elle était composée de cinquante vaisseaux anglais, de cinquante à cent pièces de canon, cinq frégates, neuf brûlots, six brigantins ; et de quarante vaisseaux hollandais, de quarante à quatre-vingt-quatorze canons, et huit brûlots. On ne douta point que le projet des alliés ne fût de s'emparer de Brest, ou du moins de le ruiner. En effet, ils parurent le 10 dans l'Iroise, et y mouillèrent le 11 ; mais les justes mesures que le maréchal d'Estrées avait prises pour les faire échouer dans tout ce qu'ils voudraient entreprendre, leur firent sans doute changer de dessein.

Le 12 au soir, on vit cette flotte se partager : cinquante voiles prirent la route de la Rochelle, et le reste mouilla devant Brest, depuis la pointe des Poulains jusqu'à celle de Taillefer. Les premiers étant arrivés, le 15, à la rade de Saint-Martin-de-Ré, commencèrent dès ce jour même à bombarder la ville, et, jusqu'au matin du 17, y jetèrent quatre mille bombes qui endommagèrent extrêmement les maisons, sans faire aucun mal à la citadelle. On leur répondit par un très-grand feu, et l'on vit sauter un de leurs bâtiments chargés d'artifices. Le 17, ils se retirèrent pour aller aux Sables d'Olonne, où ils jetèrent deux mille bombes qui n'eurent presque aucun effet.

Pendant ces expéditions, le gros de l'armée navale ne resta pas oisif : il en fut fait plusieurs détachements ; les uns, s'avançant vers Belle-Isle, tentèrent de descendre au port d'Androp, au port de Loc-Maria et au port Blanc ; mais ils ne purent y réussir. D'autres, envoyés vers les côtes du Morbihan et de Quiberon, furent repoussés si vivement, qu'ils ne purent même en approcher. Il y en eut deux qui débarquèrent dans les îles de Houat et de Hœdic, défendues chacune par un lieutenant et quinze hommes. L'un et l'autre de ces officiers se retirèrent dans une tour de leur île, où ils se maintinrent jusqu'au 19. Alors les ennemis les abandonnèrent, après y avoir perdu environ cent hommes.

Enfin, un dernier détachement, plus heureux, s'empara de l'île de Groix, qu'il trouva sans défense et abandonnée de ses habitants ; pilla et brûla les maisons, coupa les jarrets à cent cinquante chevaux, enleva les moutons, et ayant rassemblé les bêtes à cornes dans le cimetière, les tua toutes sans aucune exception.

Tels furent les exploits d'une flotte nombreuse, équipée avec des frais prodigieux, et dont le terrible appareil avait répandu l'épouvante

dans toutes les provinces maritimes de la France. Les détachements ayant rejoint, le 20 juillet elle mit à la voile, et reprit la route d'Angleterre.

Mais ce fut peu pour les puissances alliées d'avoir fait en pure perte les dépenses excessives que cet armement leur avait coûté; elles eurent encore le chagrin de voir leur commerce désolé par les escadres du roi et par les armateurs.

Louis XIV avait donné au chevalier Bart une escadre de six vaisseaux, pour aller croiser dans les mers du Nord; mais les Anglais, avec vingt vaisseaux, bouclaient depuis longtemps le port de Dunkerque, où il se trouvait renfermé. Cependant, un jour ayant d'un lieu élevé examiné la disposition des ennemis, il conçut l'espérance de sortir malgré eux; il forma le projet tout de suite, et l'exécuta la nuit même, suivi de quelques armateurs. Il alla sur les côtes de Hollande attendre la flotte marchande de cet Etat, qui revenait de la mer Baltique, au nombre de cent dix voiles, sous l'escorte de cinq frégates. Jean Bart la découvrit le 18 juin 1696; et, s'étant emparé, après une heure de combat, de toute l'escorte, il attaqua les marchands et en prit cinquante. Les armateurs qui l'avaient suivi le joignirent bientôt, firent quelques prises, rançonnèrent vingt-cinq bâtiments et en brûlèrent quelques autres.

A peine cette action était-elle finie, que le chevalier Bart aperçut treize gros vaisseaux hollandais, escortant une autre flotte marchande qui allait en Moscovie, et qui se partageaient pour venir au secours de leurs compatriotes. Dans l'impossibilité de garder tout ce qu'il avait pris, il choisit quinze des plus riches bâtiments, qu'il envoya à Dunkerque, et brûla tout le reste. Ainsi, plus de la moitié de cette flotte, avec son escorte, fut entièrement détruite.

Les armateurs se signalèrent cette année à leur ordinaire; mais de toutes leurs actions, nous ne rapporterons que celles de Duguay-Trouin, parce que la valeur et la capacité qu'il fit éclater méritèrent que le roi le prît à son service en qualité de capitaine de frégate, et que, répondant à cet honneur par de nouveaux exploits, il parvînt dans la suite au premier grade de la marine.

Duguay-Trouin sortit de Brest, sur la fin de l'année 1696, avec trois vaisseaux : *le Saint-Jacques-des-Victoires*, de quarante-huit canons,

qu'il montait; *le Sans-Pareil,* de quarante-deux; et *la Léonore,* frégate de seize canons. Il alla au-devant de la flotte hollandaise, qui devait partir de Bilbao sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre. Au bout de huit jours, il la rencontra. Des bâtiments de son escorte, deux étaient de cinquante canons, le troisième de trente-huit, et ils étaient commandés par le baron Warsenaer, vice-amiral de Hollande.

Le grand vent et l'agitation des vagues obligèrent Duguay de les conserver pendant deux jours, au bout desquels il se disposa à les attaquer, malgré l'inégalité des forces. Dans ce moment, il eut le bonheur d'être joint par deux frégates de Saint-Malo, *l'Aigle-Noir,* de trente canons, commandée par le sieur de Pelleis le Pepin, et *la Faluere,* de trente-huit, ayant pour capitaine le sieur Dessaudrais du Fresne. Comme le baron Warsenaer s'était mis en panne au vent de sa flotte, ayant un de ses vaisseaux devant lui et l'autre derrière, Duguay-Trouin avait arrêté qu'après avoir, en passant, donné sa bordée au premier vaisseau, il irait attaquer le vice-amiral; que *le Sans-Pareil,* le suivant, aborderait le premier vaisseau, et que les deux malouins s'attacheraient à réduire le troisième, tandis que *la Léonore* donnerait dans la flotte marchande. Mais cette disposition fut déconcertée par une manœuvre que fit le premier vaisseau.

Lorsque Duguay-Trouin fut près de le ranger, il se trouva tout à coup masqué par les voiles de ce vaisseau, et dans l'impuissance absolue de le dépasser. N'ayant alors d'autre parti à prendre que celui de l'aborder, il jeta dessus la moitié de ses officiers et cent vingt de ses meilleurs hommes, qui l'enlevèrent d'emblée. Aussitôt il courut au secours du *Sans Pareil,* qui étant accroché avec le baron Warsenaer en essuyait un feu terrible. En arrivant, il vit sauter la poupe de ce vaisseau, où un boulet avait mis le feu à des caisses pleines de gargousses. Plus de quatre-vingts hommes en furent écrasés ou jetés à la mer, et le feu était près de se communiquer à la soute aux poudres. Le brave Boscher, qui commandait ce vaisseau, fit couper ses grappins et se mit au large. Duguay-Trouin prit sa place et aborda de nouveau le vice-amiral, qui le reçut avec une fierté étonnante. Le combat entre eux fut si rude et si sanglant, qu'après avoir été repoussé jusqu'à quatre fois, Duguay fut obligé de prendre le large pour donner à son équipage le temps de respirer, et pour réparer le désordre de son vaisseau.

Cependant les deux frégates malouines avaient pris le troisième vaisseau de guerre. Duguay-Trouin, qui craignait que le baron Warsenaer ne lui échappât, dit alors au sieur Dessaudrais d'entretenir le combat avec le vice-amiral, jusqu'à ce qu'il fût en état d'y retourner. Dessaudrais s'y présenta de bonne grâce; mais il eut le malheur d'être tué des premiers coups Ce fâcheux accident jeta le désordre dans son équipage ; son vaisseau se mit en travers, et attendit Duguay-Trouin, qui bientôt lui ordonna de le suivre. En effet, il retourna tête baissée attaquer le redoutable Hollandais, résolu de vaincre ou de périr.

Cette dernière attaque fut si vive et si meurtrière, que tous les officiers du vice-amiral furent tués ou blessés; lui-même, ayant reçu quatre blessures très-dangereuses, tomba sur son gaillard d'arrière, et fut pris les armes à la main. La frégate *la Faluere* eut part à ce dernier avantage, ayant jeté sur le bord de son commandant quarante hommes de renfort.

Ce combat coûta à Duguay-Trouin plus de la moitié de son équipage et la plupart de ses officiers. Ses autres vaisseaux en recueillirent le fruit en s'emparant de douze navires marchands. Pour lui, il ne put de quelques jours goûter les douceurs de sa victoire. A peine l'action était-elle finie, qu'il s'éleva une tempête affreuse qui dispersa toute son escadre. Son vaisseau, percé de coups de canon et entr'ouvert par les abordages réitérés, coulait bas; il ne lui restait qu'un seul officier en état de servir et cent cinquante hommes des moindres de son équipage, et il avait à contenir plus de cinq cents prisonniers qui étaient à son bord. Il les employa à pomper, et il lui fallut être continuellement l'épée et le pistolet à la main. Leur travail ne suffisant point pour soulager le vaisseau, il fit jeter à la mer tous les canons des seconds ponts et des gaillards, les boulets, les mâts et vergues de rechange, et jusqu'aux cages à poules; mais le péril n'en devint pas moins pressant, et la mort l'environnait de toutes parts.

Dans cette extrémité, il fit gouverner sur la côte de Bretagne, afin de périr du moins plus près de terre, et de ménager aux plus heureux les moyens de se sauver à la faveur de quelques débris du vaisseau. Ce fut son salut. Il put prendre cette route sans présenter au vent le côté le plus maltraité du vaisseau. Ainsi la mer n'y entra plus avec la même rapidité, et l'on vint à bout de le soulager de deux pieds d'eau : mais

bientôt les matelots en vigie crièrent qu'ils voyaient les brisants des rochers, et qu'on allait y périr. Il fallut donc s'exposer de nouveau au danger dont on se flattait d'être sorti. Trois fois, pendant la nuit, on fit cette double et périlleuse manœuvre. Enfin, à la pointe du jour, Duguay-Trouin aperçut l'île de Groix. Il arbora pavillon rouge; les bateaux vinrent en foule à son secours et firent entrer son vaisseau dans le Port-Louis.

Les trois vaisseaux hollandais, les douze prises, *la Léonore* et les deux malouins les rejoignirent le même jour, par un bonheur égal au malheur qui les avait séparés. *Le Sans-Pareil* arriva aussi le lendemain, après avoir été vingt fois sur le point de périr. Duguay-Trouin n'avait alors que vingt-trois ans. Il rendit hommage à l'intrépidité de son ennemi, le traita avec distinction et le présenta au roi.

La guerre se continuait aussi en Amérique, où MM. d'Iberville et du Brouillan firent des expéditions qui méritent d'être rapportées. Le premier, qui commandait un vaisseau et une flûte, ayant appris, le 27 juin 1697, qu'il y avait deux vaisseaux de guerre anglais dans la baie française d'Acadie, forma le dessein de les enlever. Il les rencontra vers la rivière de Saint-Jean, et les ayant attaqués, il en prit un de vingt-quatre canons; l'autre s'enfuit à la faveur de la nuit et d'un brouillard qui s'était élevé.

M. d'Iberville fit ensuite savoir à deux nations de sauvages qu'elles eussent à investir le fort de Penkuit. Ces peuples y envoyèrent deux cent soixante-dix hommes, et lui-même s'y rendit en même temps par mer. Ce fort avait quatre bons bastions et une garnison de quatre-vingt-douze hommes. Le gouverneur refusa de se rendre à la première sommation qui lui fut faite; mais lorsqu'il vit les batteries dressées, il capitula et eut la liberté de se retirer. M. d'Iberville enleva de ce fort quinze pièces de canon, presque toutes de vingt-quatre, et le fit entièrement raser.

Cependant, on vit briller les premiers rayons de la paix. Le roi, ayant gagné sur le duc de Savoie d'entrer en négociation, choisit pour médiateur et pour garant le pape et la république de Venise. Le duc, afin d'ôter tout soupçon à ses alliés, et leur dérober en même temps la connaissance de ce qui se passait, sortit de Turin, où il aurait été examiné de trop près; et, sous prétexte d'un vœu fait depuis longtemps,

se rendit à Notre-Dame-de-Lorette, avec une petite suite de gens choisis et affidés.

Là, il conféra avec les ministres du pape et de la République, et avec un homme de confiance qui y fut envoyé par le maréchal de Catinat. Le traité ne tarda pas à être conclu; les principales conditions furent : la restitution de tout ce que le roi avait pris sur le duc, l'échange de la ville de Pignerol et de la citadelle, mais démolie, avec la vallée de Barcelonette, et le mariage de la fille aînée du duc avec M. le duc de Bourgogne. Le duc, qui venait tout récemment de renouveler son traité avec les alliés, demanda que celui-ci fût tenu secret pendant un certain temps; qu'afin de le mieux couvrir, on assemblât de part et d'autre de plus grosses armées que pendant les années précédentes, comme si l'on avait dessein de faire de grandes entreprises, et que lorsque l'on publierait ce traité, ce ne fût que sous le nom de neutralité de l'Italie.

Le roi entra dans tous ces ménagements, trop content d'avoir un ennemi de moins, et de pouvoir enfin retirer d'Italie trente mille hommes de troupes qui lui coûtaient excessivement, en raison de la difficulté du transport des vivres. Ainsi, pendant la moitié de la campagne, les armées ne firent que se regarder. Le 12 juillet, on publia une suspension d'armes pour un mois, au grand étonnement des Impériaux et des Espagnols, et on leur proposa de consentir à la neutralité de l'Italie. L'armistice fut prolongé jusqu'au 15 septembre, le consentement de l'Empereur et du roi d'Espagne n'arrivant point, les troupes françaises et piémontaises se réunirent et allèrent former le siége de Valence. Cette ville était sur le point de capituler, lorsqu'on reçut l'accession des princes de la maison d'Autriche.

Aussitôt, la paix fut publiée. La princesse, qui en était le nœud, partit de Turin le 16 octobre 1696, et les troupes françaises se mirent en marche le 24.

Le roi étant heureusement venu à bout de ses desseins du côté de l'Italie, redoubla ses efforts pour parvenir à la paix générale, et employa tout à la fois ce que la persuasion a de plus persuasif, et ce que les armes ont de plus efficace. Il suivit la première voie avec la Hollande, comptant trouver en elle des dispositions plus pacifiques que dans les autres puissances alliées : le succès justifia ce qu'il en avait

pensé. Cette république, épuisée par les frais de la guerre de Flandre, où, malgré les efforts de la Ligue, la France avait fait des conquêtes considérables qu'elle conservait encore, excepté la seule ville de Namur ; par l'équipement de tant de flottes inutiles et par l'interruption de son commerce, qui lui coûtait non-seulement un nombre prodigieux de navires marchands, mais même plusieurs vaisseaux de guerre que les escadres et les armateurs prenaient, ou brûlaient, ou coulaient à fond ; cette république, fatiguée par tant de dépenses et de pertes, craignant d'ailleurs les événements d'une guerre que le roi, par la neutralité de l'Italie, était en état de pousser plus vivement que jamais, prêta volontiers l'oreille aux propositions d'accommodement qui lui furent faites. Lorsqu'elle eut obtenu que l'Angleterre, dont elle ne voulait point se séparer, entrerait dans la négociation, il ne fut pas difficile d'obliger l'Empereur, le roi d'Espagne et les autres princes à nommer des plénipotentiaires, et bientôt le lieu des conférences fut déterminé dans le château de Ryswick.

Mais comme il était à craindre que la maison d'Autriche ne s'obstinât à la continuation de la guerre, le roi résolut de la pousser à bout par de nouvelles conquêtes. Il donna donc des ordres pour avoir à l'entrée de la campagne trois armées en Flandre, et pour grossir celles d'Allemagne et de Catalogne. En même temps il fit travailler dans tous ses ports ; on se hâta, tant dans la Méditerranée que dans l'Océan, de caréner les vieux vaisseaux, d'en construire de nouveaux et de les armer tous. A la vue de ces préparatifs, qui semblaient annoncer une guerre aussi longue que sanglante, les peuples furent alarmés; mais le roi les rassura en leur apprenant ses intentions secrètes par la diminution des impôts.

L'Angleterre et la Hollande, qui appréhendaient quelque entreprise de la France sur leurs terres, travaillèrent à mettre leurs ports et leurs côtes en sûreté, et la première de ces puissances, poussant les précautions plus loin, envoya une forte escadre examiner ce que l'on faisait à Brest, et empêcher les vaisseaux de sortir du port. Le chevalier Schovel parut devant cette ville le 6 janvier, avec une flotte de trente vaisseaux, de cinquante à cent canons, et six frégates de trente-quatre à trente-six pièces de canon. Il fit reconnaitre ce qui était dans le port, et son contre-amiral y découvrit quinze ou

seize bâtiments prêts à mettre à la voile. L'intention du chevalier Schovel était de les tenir enfermés, ou de les combattre s'ils osaient sortir, ce qu'il aurait fait avec avantage ; mais la violence des vents contraires ne lui permit point de demeurer, et, l'ayant éloigné dès le lendemain, le força enfin de retourner en Angleterre. Aussitôt que la mer fut libre, l'escadre appareilla et fit route pour l'Amérique.

Le roi, se contentant d'incommoder ses ennemis par les escadres qu'il tenait en mer pour troubler leur commerce et protéger ses armateurs, avait formé le dessein d'enlever au roi d'Espagne Carthagène, en Amérique, ville fameuse par sa situation avantageuse et par ses richesses. De plusieurs officiers à qui M. de Pontchartrain, secrétaire d'Etat de la marine, communiqua ce projet, M. de Pointis fut le seul qui y trouvât de la possibilité : l'ardeur de se distinguer lui faisait aplanir les difficultés qui se présentaient en foule. En conséquence, il fut chargé de l'exécution. On lui donna une escadre de dix vaisseaux de guerre, d'une corvette pour aller à la découverte, d'une galiote à bombes, de deux flûtes et de cinq traversières. Cet armement eut cela de particulier, que le roi n'en fit point la dépense. Une compagnie se présenta, qui offrit d'en courir les risques, à condition qu'elle en aurait le profit : la proposition fut acceptée.

M. de Pointis partit le 9 janvier 1697, et arriva heureusement à Saint-Domingue le 1er mars. Il y trouva la frégate *le Marin,* qu'il avait envoyée, deux mois avant son départ, pour prévenir M. du Casse, gouverneur de l'île, de lui tenir prêts les rafraîchissements dont il aurait besoin, et assembler le plus de flibustiers, d'habitants et de nègres qu'il lui serait possible, pour le suivre dans son expédition. Il joignit cette frégate à son escadre, et se fortifia encore du vaisseau *le Pontchartrain,* qu'il rencontra sur cette côte, armé en course, et d'un armateur de Saint-Malo, qui, de lui-même, s'offrit à l'accompagner.

Lorsqu'il eut embarqué ses provisions, et réuni les forces que M. du Casse avait assemblées, il fit voile, le 20, pour le cap Tibron, où il s'était proposé de faire la revue de tout son monde, afin d'en former un corps d'armée dont il pût tirer un prompt et utile service. Il y arriva peu de jours après, et chacun ayant mis pied à terre, il se trouva à la tête d'environ six mille cinq cents hommes, y compris ceux qui devaient rester à la garde des vaisseaux. Il les divisa par compagnies

de cinquante hommes, auxquelles il donna des officiers; et, de ces compagnies, il forma des bataillons. Il destina pour le siége de Carthagène un bataillon de cinq compagnies de grenadiers, et six autres bataillons. Les flibustiers et les habitants de Saint-Domingue, au nombre d'environ quatorze cents, formaient un corps à part, sous les ordres de M. du Casse. Les nègres furent armés d'espontons et de faux.

La flotte, faisant en tout vingt-neuf voiles, partit le 1er avril du cap Tibron pour la terre ferme, dont on était encore à cent vingt lieues, et le 12 elle mouilla devant Carthagène.

Les fortifications en étaient bonnes et assez régulières. Cette ville ne craint rien du côté de la mer, parce que sa rade est, ainsi que la côte, bordée de brisants qui s'avancent et empêchent les vaisseaux d'en approcher. On n'y peut arriver qu'en entrant dans une baie dont l'embouchure est extrêmement étroite. Cette baie, qui s'élargit d'abord en tournant, se rétrécit ensuite en approchant de la ville, sous les murs de laquelle elle forme un second bassin à la faveur de plusieurs petites îles qui la traversent dans sa largeur et ne laissent aux vaisseaux qu'un seul passage.

La baie était défendue par trois forts : le premier était le fort de Saint-Lazare, à deux cents mètres de la ville; il n'était commandé que par une petite montagne de difficile accès, et il dominait sur la ville comme sur la baie. Le second était le fort Sainte-Croix, à une lieue de Carthagène; ses fortifications n'étaient pas trop régulières, mais sa situation le rendait presque inaccessible; car du côté de la mer il ne peut y aborder que peu de chaloupes à la fois, et par terre il est impossible d'en approcher, à cause des marais qui l'environnent et d'un fossé où la mer dégorge. Le troisième, le plus fort et le plus important de tous, à trois lieues de la ville, se nomme Boucachique; il est situé à l'embouchure de la baie, et les vaisseaux qui veulent entrer sont obligés de se ranger pour éviter un écueil qui se trouve au milieu de cette embouchure. Il avait quatre bastions, la mer le baigne d'un côté, les trois autres étaient entourés d'un fossé sec, et d'un glacis taillé dans le roc; les remparts étaient à l'épreuve de la bombe et du canon.

Comme il fallait absolument s'emparer de ce dernier fort pour pouvoir arriver à Carthagène, la flotte, après avoir en passant jeté dans la

ville les premières bombes que l'on eût vues en Amérique, alla mouiller, le 14, devant Boucachique, et M. de Pointis fit le signal du débarquement. Pour le favoriser, deux vaisseaux se mirent en travers et canonnèrent le fort, tandis que la galiote et deux traversières y faisaient pleuvoir les bombes; on mit à terre trois mille hommes, qui s'avancèrent jusqu'à un quart de lieue du fort, sans trouver aucune résistance.

On sut des prisonniers que, le même jour, il devait arriver deux demi-galères, apportant du secours au fort, dont la garnison n'était que de deux cents hommes. Elles parurent en effet après midi ; mais les flibustiers, s'avançant à découvert sur la grève, malgré le canon qui tirait sur eux à mitraille, forcèrent les bâtiments de rebrousser chemin et de retourner à la ville. La retraite leur ayant ensuite paru trop dangereuse, ils gagnèrent le pied du glacis, où, étant à l'abri de l'artillerie, ils se battirent avec la garnison à coups de fusil. Au bout d'une heure, les grenadiers, qui étaient avec eux pour les soutenir, s'approchèrent du pont-levis et s'efforcèrent de l'abattre.

L'affaire s'étant ainsi engagée, M. de Pointis fit marcher le reste de ses troupes, et disposa toutes choses pour faire monter à l'assaut ; mais lorsque le gouverneur vit que l'on était sur le point de planter les échelles, il demanda à capituler. Il s'efforça en vain d'obtenir quelques avantages; M. de Pointis tint ferme et le fit prisonnier de guerre, lui et toute sa garnison. On trouva dans ce fort trente-trois pièces de canon montées.

Il ne restait plus qu'à former le siége de Carthagène, et c'est à quoi M. de Pointis travailla sans délai. Il fit d'abord camper ses troupes entre le fort Saint-Lazare et l'Imaine; mais, les voyant trop mal traitées par le canon de la place, il les retira et les mit à couvert derrière le fort : lui-même, en voulant reconnaître la place de trop près, fut blessé d'un coup de mousquet qui lui découvrit l'estomac d'une épaule à l'autre.

En attendant qu'il fût guéri, M. de Levy prit le commandement et fit dresser trois batteries, deux de six pièces de canon et une de trois, avec un mortier ; on plaça aussi dans le fort quatre pièces de canon ; on fit des épaulements pour les mortiers, et la galiote à bombes s'approcha de la ville. Tous ces préparatifs étant achevés le 27, on commença à battre la ville avec tant de succès, que le feu des ennemis, qui jusqu'alors avait été très-vif, diminua considérablement, ce qui fit

juger qu'ils avaient plusieurs pièces démontées : la porte de l'Imaine, quoique soutenue par des arcs-boutants et une infinité de pierres, fut mise à bas, et le 30 la brèche fut jugée praticable. On ne pouvait cependant y monter qu'à la file, et il s'y trouva des difficultés qui auraient rebuté des troupes moins valeureuses. La tranchée n'avait pas été poussée assez avant, il fallut marcher à découvert jusqu'au fossé que l'on passa sur des planches, parce que les ennemis avaient rompu le pont-levis. Le fossé étant franchi, on se trouva exposé au canon du bastion de Sainte-Catherine, qui battait de front et tirait à mitraille; malgré le ravage qu'il fit, on passa outre et on monta sur la brèche. Elle n'était défendue que par la garde ordinaire, les Espagnols s'étant retirés dans des guérites pour se mettre à couvert de la mousqueterie des Français, sur qui ils faisaient en sûreté un feu très-vif.

Lorsqu'on fut monté sur la brèche, on eut à combattre les lanciers. C'étaient des gens armés de grosses lances de douze à quinze pieds de long, qu'ils lançaient de la distance de douze ou quinze pas, avec tant de force et d'adresse, qu'ils ne manquaient presque jamais leur coup. Quoiqu'ils fussent en grand nombre, on les dispersa bientôt ; on chassa les ennemis de tous leurs postes, et on les poursuivit si chaudement, faisant main-basse sur tout, que si l'on avait eu encore une heure de jour, on serait entré dans la ville avec eux.

Le faubourg de l'Imaine ayant été ainsi forcé, la ville ne tarda pas à se rendre. Les Espagnols, épouvantés du carnage qui s'était fait dans cette action, sans considérer les forces qui leur restaient, ni les quatre-vingts pièces de canon qui défendaient leurs remparts, sans faire même attention à la faiblesse des Français, diminués considérablement en nombre et extrêmement fatigués, après les vains efforts qu'ils firent pour regagner le faubourg qu'ils avaient perdu, arborèrent le drapeau blanc le 2 mai et capitulèrent. M. de Pointis leur accorda les honneurs de la guerre, et le gouverneur sortit le 4 à la tête de seize mille hommes, tambour battant, mèche allumée, avec deux petites pièces de canon.

M. de Pointis entra aussitôt dans la ville, et, après avoir été à la cathédrale chanter le *Te Deum* en actions de grâces, il s'appliqua à ramasser toutes les richesses qu'il devait emporter. Son premier dessein avait été de conserver la place pour le roi ; mais la maladie s'était

mise dans ses troupes ; elle lui emportait tous les jours beaucoup de monde, et il fut contraint de penser sérieusement au retour. Ainsi, il fit embarquer les cloches, les canons de fonte et le butin qu'il avait amassé. Ce butin, tant en or et argent qu'en pierreries, montait à la valeur de douze ou treize millions, sans compter ce que les officiers et les soldats gardèrent secrètement pour eux. Toutes ces choses ayant été transportées dans les vaisseaux, les troupes s'embarquèrent : on fit sauter le fort Saint-Lazare, on ruina celui de Boucachique, et le 1er juin l'escadre fit voile pour la France.

Trois jours après son départ, M. de Pointis apprit, par un brigantin, qu'une escadre de vingt-sept vaisseaux anglais était en mer pour le chercher et le combattre. Les Espagnols avaient donné quatre millions aux Anglais pour les engager dans cette entreprise.

Sur cet avis, M. de Pointis tint conseil ; l'escadre n'était point par elle-même en état de faire face aux Anglais. Plus de la moitié des équipages avait péri dans l'expédition, et de ce qui restait, la plus grande partie était, par la maladie, hors d'état de rendre aucun service. Il fut donc résolu que l'on changerait de route, et que l'on irait débarquer par le canal de Bahama, afin d'éviter les Anglais, qui, naturellement, devaient venir par le chemin que l'on tenait. Ce parti, jugé le plus sûr, se trouva le plus dangereux.

Le 7, on aperçut les ennemis. Quoiqu'ils fussent sous le vent, leurs meilleurs voiliers ne laissèrent pas de s'approcher et prirent une flûte chargée d'un million. L'embarras fut extrême du côté des Français. Trois vaisseaux ennemis étaient déjà mêlés dans l'escadre, et faisaient leurs signaux à ceux qui les suivaient. M. de Pointis résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et de couler à fond plutôt que de se rendre. Cependant il forçait toujours de voiles, et les ennemis le suivaient ; mais ayant jugé à propos de faire vent arrière, à la faveur de la nuit et du brouillard, il leur échappa, et le 11 il ne les vit plus paraître ; sa joie aurait été parfaite, si sa manœuvre eût pu être imitée par tous ses vaisseaux : six d'entre eux seulement le suivirent ; les autres furent dispersés. Comme la prudence ne permettait pas de les chercher, il continua sa route, faisant voile vers l'île de Terre-Neuve. Il en partit bientôt et arriva à Brest le 29 août. Il y trouva quelques-uns de ses vaisseaux ; les autres ne tardèrent pas à se rendre dans

différents ports de France, avec les trésors dont ils étaient chargés.

Le succès de cette expédition remplit de joie la cour de France, et l'Europe d'étonnement. On ne comprenait point comment en moins de trois semaines une poignée de monde avait pu s'emparer d'une ville si forte et entourée de plusieurs forts en quelque façon inaccessibles. Cet événement faisait trop d'honneur aux armes et à la marine de France pour n'être pas éternisé par une médaille.

Peu de jours avant l'arrivée de M. de Pointis, le roi avait reçu la nouvelle de la prise de Barcelone, dont le gouverneur, après une longue et très-vigoureuse défense, avait été, le 10 août, obligé de capituler. Le duc de Vendôme en avait formé le siége le 12 juin; mais son armée n'étant pas assez nombreuse pour environner entièrement une si grande ville, il était resté un terrain libre par où les assiégés communiquaient avec le vice-roi de Catalogne, campé sur des hauteurs voisines, à la tête d'une armée de vingt mille hommes.

La facilité de conduire dans la place des vivres et des munitions, et d'en rafraîchir la garnison, rendit ce siége long et meurtrier. Mais, lorsque le duc eût chassé les ennemis de la plupart des hauteurs qu'ils occupaient, et les eût forcés de se retirer avec une grosse perte, les travaux avancèrent beaucoup plus vite, et il se vit bientôt en état de donner un assaut. Ce fut alors que le comte de Corsana, gouverneur de Barcelone, consentit à se rendre.

La marine eut sa part au danger et à la gloire de ce siége. Le comte d'Estrées assiégea cette ville par mer avec neuf vaisseaux de guerre et trente galères, et mit à terre huit cents hommes, dont on forma le *bataillon des vaisseaux*. Après la conquête de la place, la flotte retourna à Toulon et fut désarmée.

L'Océan ne fournit cette année aucun événement considérable. La flotte des alliés, sous les ordres du chevalier Rooke, parut sur les côtes de France, et n'ayant point trouvé jour à tenter aucune entreprise, elle retourna à Sainte-Hélène, d'où elle était partie. Elle se divisa ensuite en plusieurs escadres, qui coururent la mer pour protéger leur commerce. Celles du roi en firent de même.

Les villes de Carthagène, de Barcelone et celles d'Ath, dans les Pays-Bas, que le maréchal de Catinat prit, firent connaître aux alliés que la modération du roi n'était que le désir sincère qu'il avait de la

paix. Ils comprirent que la France n'était point aussi épuisée qu'ils se l'étaient imaginé, et que leur meilleur parti était d'accepter les propositions que leur faisait Louis XIV. En effet, ce prince se contentant pour tout fruit d'une guerre si longue, et soutenue avec tant d'avantage, de la cession que l'Empereur et l'Empire lui faisaient en pleine propriété de la ville de Strasbourg, de quelques échanges, et du rétablissement du cardinal de Furstemberg dans tous ses biens, remit aux alliés tout ce qu'il avait conquis sur eux depuis la paix de Nimègue, et reconnut le prince d'Orange pour roi d'Angleterre.

Ainsi, la nuit du 20 au 21 septembre, les traités avec la Hollande, l'Empereur, l'Espagne et l'Angleterre, furent signés par les plénipotentiaires assemblés dans la château de Ryswick, et celui du duc de Savoie fut confirmé. La paix fut publiée dans toute l'Europe, et les peuples, extrêmement fatigués de la guerre, commencèrent enfin à respirer.

Cependant Charles II, roi d'Espagne, dernier prince de la branche aînée de la maison d'Autriche, était dans un état de santé tel que l'on ne pouvait douter de sa fin prochaine. Ce prince avait épousé en premières noces Mademoiselle, fille de Monsieur, frère du roi, et en secondes noces la sœur de l'Impératrice. De ces deux mariages, il n'avait point de postérité. Sa succession était donc un objet qui intéressait la France, la Bavière, l'Autriche et la Savoie, par les droits que ces puissances prétendaient y avoir, et la Hollande et l'Angleterre par des raisons d'Etat qu'il est facile de concevoir.

Charles II avait eu deux sœurs. L'aînée, Marie-Thérèse, avait épousé Louis XIV, dont elle avait eu Louis, dauphin de France. La seconde, Marguerite-Thérèse, avait été mariée à l'empereur Léopold. De ce mariage était issue l'archiduchesse Marie-Antoinette, qui avait épousé Maximilien, électeur de Bavière, et en avait eu un fils unique qui devait succéder à l'électorat de Bavière.

L'Angleterre et la Hollande, dont l'intérêt est qu'aucune puissance ne domine dans l'Europe, et ne puisse se passer de leur secours, craignaient surtout que la monarchie espagnole ne tombât tout entière entre les mains de la France ou de l'Autriche, et voulaient profiter de l'occasion favorable qui se présentait de la démembrer.

Les droits de la France étaient incontestables en eux-mêmes ; mais

ils étaient traversés par la renonciation solennelle de Marie-Thérèse, que Philippe IV exigea d'elle en la mariant, quoique Louis eût ensuite protesté contre cette renonciation. Philippe et les puissances qui étaient intervenues dans le traité des Pyrénées, où la renonciation avait été stipulée, avaient pris cette précaution, afin d'empêcher qu'un jour les deux couronnes ne fussent unies, que les royaumes d'Espagne ne devinssent des provinces de la France, et qu'il ne s'en formât un empire capable de subjuguer l'Europe.

Le prince électoral de Bavière avait aussi contre lui une renonciation, mais moins forte et moins solennelle : c'était celle que l'Empereur avait fait faire à sa fille, en la donnant à l'électeur de Bavière. Il avait prétendu, par cette renonciation, empêcher qu'un jour à venir les Etats de la maison d'Autriche et d'Espagne ne passassent dans la maison de Bavière, et en assurer la succession à la maison d'Autriche d'Allemagne.

Les droits du prince électoral furent donc, d'un consentement unanime, reconnus les plus clairs et les moins sujets à difficulté. Dès lors on regarda ce prince comme le principal héritier de la monarchie espagnole ; car le démembrement de cette monarchie était un point que l'Angleterre et la Hollande n'avaient garde de perdre de vue.

Mais ce jeune prince étant venu à mourir, Charles II résolut de se nommer un successeur qui conservât sa monarchie entière. Il fit un testament dans lequel il appela le duc d'Anjou, second fils du Dauphin, à la succession de sa vaste monarchie. Il substitua plusieurs princes les uns aux autres, en cas de mort sans postérité.

Charles signa son testament le 10 octobre. Il le remit cacheté au conseil de Castille ; et, sa santé s'étant extrêmement affaiblie, il mourut le 1er novembre suivant. Aussitôt, le conseil de Castille ouvrit le testament, et se conforma aux dernières volontés de son roi. Le conseil de régence qui y était nommé s'assembla sur-le-champ, et dépêcha trois courriers consécutifs, afin de presser Louis XIV d'accepter le testament, et d'envoyer au plus tôt à l'Espagne son nouveau monarque.

Quoiqu'il fût naturel à Louis de saisir sans balancer l'occasion de placer son petit-fils sur le trône d'Espagne, l'affaire était nécessairement d'une si grande conséquence, qu'il crut devoir assembler son conseil pour en délibérer avec lui. Il le convoqua donc le 11 novembre, à

Fontainebleau. Le Dauphin et son fils aîné, le duc de Bourgogne, assistèrent. Jamais sujet plus grand ne fut agité dans un conseil; jamai les Français n'eurent à décider sur une matière plus intéressante pou eux. Les voix se réduisirent à deux sentiments : l'un pour l'exécution d traité, l'autre pour l'acceptation du testament.

Le duc de Beauvilliers, gouverneur des enfants de France, seigneu qu'une grande piété distinguait, se déclara pour le premier de ces deu avis. Il pensait que rien ne pouvait dispenser Louis XIV de mainteni un traité qu'il avait signé de sa propre volonté, et que d'ailleurs l France ne pouvait qu'en tirer avantage. « En effet, dit-il, quel agrandissement considérable n'est-ce point pour la couronne de France qu l'acquisition de la Lorraine, si souvent et si inutilement tentée jusqu' ce jour? Les villes de Fontarabie et de Saint-Sébastien, avec la province de Guipuscoa, étendent sa frontière et lui donnent un pied dan l'Espagne. Elle recouvre enfin le royaume de Naples et de Sicile, s longtemps possédé par des princes de la maison de France, et conqui depuis par Charles VIII sur Ferdinand d'Aragon, en vertu de la sessio que Charles et René d'Anjou avaient faite de leurs droits à Louis XI Ces royaumes, quoique distants, deviennent contigus par les place appartenant à l'Espagne sur les côtes de Gênes et de Toscane, que l'o cède à la France. Cette multitude d'avantages ne seraient point acheté chèrement par une longue guerre; mais, ce qui en relève infiniment l prix, c'est qu'ils assurent la paix. »

Ces motifs, que M. de Beauvilliers développa longuement, et qu l'on savait être le sentiment du duc de Bourgogne, firent une si forte impression sur les esprits, qu'ils parurent les entraîner. Mais le chancelie de Pontchartrain, que ses lumières supérieures rendaient très-respectable, et dont l'intégrité et la fermeté faisaient le caractère, en ramen plusieurs à un avis contraire.

« Je suis persuadé, dit-il, qu'il n'est point d'esprit équitable qui ne s révolte lorsqu'on met en comparaison le testament et le traité de partage : l'un fait par un roi, assis sur le trône de ses ancêtres, qui dispose de ses Etats selon les lois divines et humaines, du consentemen de son peuple, en faveur de son légitime héritier; l'autre, conven entre des puissances qui n'ont nul droit sur ces Etats, avant que l succession soit ouverte, et où l'héritier légitime est le plus mal partagé.

« Je conviens cependant que le testament, quelque saint et sacré qu'il soit, ne manquera pas d'occasionner la guerre. Il ne s'agit point des prétentions de la maison d'Autriche, qu'il anéantit; il suffit qu'il ne remplisse pas toutes les vues de l'Angleterre et de la Hollande. Ces deux puissances non-seulement ont appréhendé l'union de la monarchie espagnole aux Etats de la maison d'Autriche ou de celle de France; mais elles se sont fait un intérêt essentiel de la démembrer, afin de conserver une certaine autorité dans l'Europe, et d'être toujours d'une grande considération dans les affaires, source unique de cet équilibre dont elle flatte les puissances naissantes, et console celles qui sont sur leur déclin C'est donc avec raison que l'on prévoit qu'elles s'opposeront à l'exécution du testament; mais si la guerre est certaine en prenant ce parti, elle n'est pas moins inévitable en s'attachant au traité de partage.

« Ainsi, poursuivit le chancelier de Pontchartrain, le testament seul doit être considéré. Si son acceptation fait naître la guerre, quels avantages ne l'accompagnent point? C'est Dieu même qui, par le concours admirable de la volonté du dernier roi, et des vœux de tout son peuple, place le prince d'Anjou sur le second trône de l'Europe. Pourquoi n'espérerons-nous pas qu'il l'y maintiendra, lorsque toutes choses y paraissent disposées; lorsque tout concourt à lui affermir cette couronne sur la tête? Et d'abord, quelle facilité M. le duc d'Anjou ne trouvera-t-il pas à en prendre possession? La nation tout entière le demande avec ardeur; elle s'oppose ouvertement à la division de la monarchie; elle rejette et l'archiduc et l'Empereur, quoiqu'ils déclarent ne vouloir point la partager.

« Il ne restera donc plus à la France qu'à soutenir la guerre dans les Pays-Bas et sur le Rhin; mais elle trouvera dans l'Allemagne un puissant allié, l'électeur de Bavière, qui l'aidera non-seulement à éloigner la guerre de ses frontières, mais encore à la porter dans le sein des Etats de la maison d'Autriche.

« Et quand même la guerre ne serait point aussi heureuse que nous avons lieu de l'espérer; quand même il en coûterait une partie de la monarchie espagnole, Votre Majesté ne doit point balancer à accepter le testament. Le plus grand intérêt s'oppose à ce qu'elle renonce à la succession de Charles II, puisqu'elle renoncerait en même temps aux espérances les plus légitimes sur les Etats de la branche allemande de la

maison d'Autriche. La même loi du sang qui appelle monseigneur le Dauphin ou M. le duc d'Anjou à la succession de la branche espagnole, lui en confère incontestablement tous les droits.

« Tel est mon sentiment, Sire, dit en terminant le chancelier de Pontchartrain; et j'y suis d'autant plus attaché, que la guerre se trouvant inévitable, quelque parti que l'on prenne, la raison veut que l'on se range du côté où l'on aura de quoi perdre, plutôt que de celui où l'on n'aura rien à gagner. »

Ce discours, dont l'étendue ne nous permet de donner que le résumé, balança celui du duc de Beauvilliers. Le conseil restait en suspens, lorsque l'avis du Dauphin forma la décision : ce prince se déclara pour l'acceptation du testament. Il dit qu'il renonçait volontiers, en faveur du duc d'Anjou, à la totalité de ses droits, et qu'il serait charmé d'affermir la tranquillité publique, et de dire toute sa vie : « *Le roi mon père et le roi mon fils.* »

Ainsi, l'acceptation du testament fut résolue; et, le 16 du même mois de novembre 1700, Louis XIV déclara publiquement le duc d'Anjou roi d'Espagne, sous le nom de Philippe V. La nouvelle décision du conseil étant arrivée en Espagne, Philippe y fut proclamé avec une joie universelle, et fut pareillement reconnu dans toutes les autres parties de cette vaste monarchie.

Ainsi, loin d'attaquer ceux qui se mirent en devoir de disputer à Philippe V la succession de Charles II; loin de porter la guerre dans les pays ennemis, on se contenta de se tenir sur la défensive par terre, et l'on abandonna la mer aux Anglais et aux Hollandais. Dans tout le cours de cette guerre, la plus longue du règne de Louis XIV, on ne vit qu'une seule flotte se mesurer avec les ennemis, et la supériorité qu'elle eut dans le combat, dont on pouvait tirer un grand avantage, fut si mal soutenue, qu'en comparant les frais de l'équipement avec le profit qui en revint, la simple raison aurait dissuadé de faire inutilement sur mer une dépense qui pouvait être mieux employée sur terre.

Quoique réduite à de simples escadres et aux courses des armateurs, la marine ainsi négligée ne laissa pas que de montrer sa force, et combien elle était décisive en faisant naître le premier germe de la paix. Ce germe, fomenté et nourri par un ressort admirable de la Providence, chez les ennemis de la France les plus enorgueillis de leurs victoires,

produisit enfin le salut de l'Etat, et confondit les sinistres desseins de ceux qui, dans le conseil de Louis XIV, en avaient préparé toutes les disgrâces.

Cependant, le roi pensait à faire reconnaître Philippe, roi d'Espagne, par toutes les puissances de l'Europe. Celles du Nord, occupées à se faire la guerre entre elles, ne voulurent prendre aucun parti. L'Angleterre ne put dissimuler son chagrin, et l'on ne tira du roi Guillaume qu'une réponse de bienséance à la lettre que le nouveau roi lui avait écrite, pour lui faire part de son avénement à la couronne d'Espagne. La Hollande le reconnut d'abord, afin de pouvoir retirer ce qu'elle avait de troupes engagées dans les Pays-Bas; mais elle fit ensuite, pour l'affermissement de la paix, des propositions si extraordinaires, qu'il était aisé de voir qu'elle ne pensait qu'à la guerre.

Le duc de Savoie, à qui on proposa le jeune monarque pour gendre, saisit avec joie le moment de placer sa seconde fille sur un si beau trône; cependant, dès qu'elle y fut assise, quoique attaché à la maison de France par deux alliances si étroites et si honorables, il parut préférer à l'intérêt de ses propres filles et de ses gendres, celui de sa politique. Celle-ci avait à souffrir de voir les Etats de Savoie ainsi resserrés entre les terres de la France et de l'Espagne, qu'un même esprit devait désormais animer. Ainsi, lorsqu'il réunit ses troupes à celles des deux couronnes, il fut pour elles un allié peu sûr, et devint bientôt leur ennemi.

La république de Venise, trop sage pour exposer ses terres ouvertes et presque sans défense aux troupes de France et d'Espagne, qui parurent de bonne heure dans le Milanais, prit, ainsi que le pape et les princes d'Italie, le parti de la neutralité, et la gardèrent, comme on aura lieu de le dire dans la suite.

Dans l'Allemagne, l'électeur de Brandebourg, nouvellement reconnu roi de Prusse, par la protection de l'Empereur, qui épousa ses intérêts, et les électeurs de Bavière et de Cologne se déclarèrent pour Philippe V. Le Portugal le reconnut pareillement; mais l'alliance que l'on fit avec lui ne put le retenir longtemps dans le parti des deux couronnes.

L'Empereur, qui se disposait ouvertement à la guerre, n'eut pas de peine à attirer dans son parti l'Angleterre et la Hollande : ces deux

puissances conclurent avec lui, le 7 septembre, un traité dans lequel elles invitèrent tous les princes de l'Europe d'entrer. Ensuite, elles pressèrent les préparatifs de guerre sur terre et sur mer, qu'elles avaient déjà commencés, et l'on ne pensa plus de tous côtés qu'à amasser de l'argent, des hommes et des vaisseaux.

Le roi, dont la marine avait été entretenue pendant la paix, la trouva prête à exécuter ses ordres, lorsque la guerre s'alluma. Le marquis de Coëtlogon, avec cinq vaisseaux et deux frégates, porta dans l'Amérique espagnole les munitions dont elle avait besoin, des ingénieurs pour mettre les ports en état de défense, et des officiers pour former et discipliner les troupes. Le marquis de Villette, avec huit vaisseaux de guerre, passa aussi en Portugal des officiers dans le même dessein. Ce roi, qui les avait demandés à Louis, venait de faire avec Philippe V un traité qui malheureusement ne fut pas de longue durée, et auquel vraisemblablement il n'aurait osé renoncer s'il avait vu une flotte de France partager du moins avec celle des alliés l'empire de la mer.

Le comte de Châteaurenault se rendit à Cadix avec quinze bâtiments de guerre; il devait s'y fortifier de plusieurs autres vaisseaux, et aller ensuite croiser au-devant de la flotte d'argent que l'on attendait d'Amérique, et que le marquis de Coëtlogon avait ordre d'escorter. Mais cette flotte n'ayant pu s'assembler dans le temps ordinaire, et son départ étant fort reculé, le marquis de Coëtlogon revint en France.

La guerre n'étant point encore déclarée avec l'Angleterre et la Hollande, l'Océan fut tranquille pendant une année; mais les hostilités commencèrent sur la Méditerranée. L'Empereur avait fait passer des troupes en Italie, sous la conduite du prince Eugène, et comme le transport des munitions, dont cette armée avait besoin, était infiniment plus court et plus facile par mer que par terre, il les faisait embarquer à Trieste pour les porter à la côte d'Italie, en traversant le golfe de Venise. Le roi en ayant été informé, jugea à propos d'envoyer croiser dans le golfe pour interrompre ces convois. Le comte de Forbin fut chargé de cette commission, et partit de Toulon avec deux frégates, l'une de seize canons, qu'il monta, et l'autre de huit, commandée par M. Clairon. Il eut ordre de ne point enfreindre la neutralité que gardaient les Vénitiens; mais il ne tarda point à reconnaître que la République ne l'observait pas mieux sur mer que sur terre ; car, non con-

tente d'avoir donné passage sur ses États aux Allemands, et de leur fournir des vivres, elle prêtait ses vaisseaux et son pavillon à l'Empereur, pour porter, de Croatie et de Trieste en Italie, les secours qu'il envoyait à son armée.

Le comte de Forbin, peu après qu'il fut entré dans le golfe, fit une fâcheuse expérience de cette partialité. Il brûla quelques vaisseaux vénitiens qu'il rencontra portant des secours à l'armée de l'Empereur; il alla ensuite bombarder Trieste, qu'il réduisit en cendres; il brûla le bourg de Lourano, près de Fiume, malgré les milices assemblées sur le rivage, qu'il dissipa avec le feu de son canon et de sa mousqueterie. Il se disposait à traiter de même Fiume, lorsque le consul français de Raguse, que quelque affaire avait amené dans cette ville, vint le trouver pour composer avec lui, et convenir d'une contribution : elle fut réglée à quarante mille écus, qui lui devaient être apportés le lendemain; mais pendant la conférence, un officier général de l'Empereur étant arrivé, rassura la bourgeoisie. Il fit travailler sans relâche à dresser des batteries, et à mettre la ville en état de défense. Dès le lendemain matin, le canon commença à tirer sur les Français, et fit connaître au comte de Forbin qu'il ne devait plus attendre de contribution. Il leva l'ancre, et la saison étant trop avancée pour rester plus longtemps dans le golfe, il prit la route de France.

Pendant cette expédition, l'Angleterre et la Hollande se disposaient à entrer en guerre. La mort de Jacques II, arrivée le 11 septembre 1700, hâta encore leurs préparatifs; car Louis ayant reconnu le prince de Galles pour roi d'Angleterre, le roi Guillaume en prit occasion de susciter à la France de nouveaux ennemis, et d'obtenir de son parlement tous les secours dont il crut avoir besoin. Il méditait de tirer une vengeance éclatante de cette prétendue infraction de la paix de Ryswick, ainsi que de l'inexécution du traité de partage, et il avait tout lieu de s'en flatter.

Mais le 4 mars, étant à la chasse, son cheval s'abattit; dans la chute il se rompit la clavicule, et il mourut le 19 suivant. Prince dont la prudence consommée fit prospérer l'ambition et briller le courage, et que le succès de ses négociations ne fut point capable d'éblouir comme la défaite de ses armées ne put jamais le déconcerter.

La princesse Anne, seconde fille de Jacques II, et veuve du prince

royal de Danemark, lui succéda du consentement unanime de toute l'Angleterre. Elle entra dans ses vues, suivit le plan qu'il avait formé, et fit bientôt évanouir les espérances que la mort de son prédécesseur avait fait naître du rétablissement de la paix. Deux mois ne s'étaient pas écoulés que, conjointement avec la Hollande, elle déclara la guerre à la France : la publication en fut faite le 15 mai, quand les flottes combinées de ces deux puissances furent en état de mettre à la voile.

Les vents contraires retinrent longtemps ces flottes à la rade de Sainte-Hélène, mais enfin elles en partirent le 5 juillet, composées de soixante-dix vaisseaux de ligne, de vingt frégates et de quantité d'autres bâtiments. Elles étaient commandées par l'amiral Rooke, et portaient avec douze mille hommes de débarquement, sous les ordres du duc d'Ormond, de grandes provisions d'armes et d'équipage. Le projet des alliés était de faire une descente en Espagne et de s'emparer de Cadix. Ils avaient des intelligences dans ce royaume ; le prince d'Armstadt, qui connaissait le pays, attendait la flotte à Lisbonne, et l'on était assuré de la défection de l'amirauté de Castille. On s'était donc flatté que l'un et l'autre, soutenus d'une puissante flotte, feraient déclarer les peuples en faveur de l'archiduc, et c'était pour en former des corps de cavalerie et d'infanterie que l'on avait embarqué ces armes et ces équipages. On avait aussi en vue de détacher le roi de Portugal des intérêts de la France et de l'Espagne.

La flotte des alliés, après avoir essuyé plusieurs contre-temps qui retardèrent sa marche, parut à la vue de Cadix le 23 août, s'étendant depuis l'île de Saint-Sébastien jusqu'à l'île de Léon. La descente s'exécuta le 26, sans obstacle, du côté du port Sainte-Marie, petite ville de la rivière Saint-Pierre, qui se rend dans la baie de Cadix.

Les troupes débarquées marchèrent à cette ville pour s'en emparer ; mais le marquis de Villadarias, qui s'y était jeté avec un corps de milice, ayant fait paraître ses troupes en plusieurs endroits, les ennemis n'osèrent l'attaquer, et tournèrent du côté de Rota, où ils entrèrent sans résistance. Le marquis de Villadarias étant ensuite sorti du port Sainte-Marie, les alliés y retournèrent le 1er septembre, et forcèrent quelques officiers qui y étaient restés de l'abandonner. Le lendemain, ils prirent le port Sainte-Catherine, et se rendirent ainsi maîtres de toute la côte, depuis Rota jusqu'à Sainte-Marie.

Le siége de Cadix ne pouvait plus s'exécuter : le duc d'Ormond, après avoir brûlé les magasins de Puerto-Real, rassembla ses troupes éparses dans les différents ports qu'il avait sur la côte, et les fit rembarquer.

Le chagrin que les alliés eurent du mauvais succès de cette entreprise, qui leur coûtait plus de trois mille hommes, fut bientôt effacé par un bonheur auquel ils ne s'étaient point attendus. Ils apprirent, au sortir de la baie de Cadix, que la flotte de la Havane était dans le port de Vigo, en Galice. Ce port était fort mauvais et presque sans défense.

Le comte de Châteaurenault fut contraint d'y entrer avec eux. Il ne douta point que les ennemis, instruits de l'arrivée des galions, ne les vinssent attaquer dans un aussi mauvais poste, et s'appliqua à prendre les meilleures mesures, ou pour repousser leurs efforts, ou pour diminuer la perte qu'ils voudraient causer. Il se hâta de faire transporter l'argent et les marchandises à Logo, ville distante de douze kilomètres de Vigo, d'où on les fit passer à Madrid. Il fit placer cent pièces de gros calibre dans un port, et sur une plate-forme qui défendaient l'entrée de la rivière, et fit faire une estacade de mâts, de vergues, de chaînes et de tonneaux pour fermer cette entrée. Il posta ses vaisseaux entre cette estacade et les galions pour les couvrir ; distribua une partie de son monde dans le fort, dans la ville et le château de Vigo, et avertit le marquis de Barbançon, capitaine général de la Galice, d'assembler les milices du pays.

La flotte des alliés parut devant Vigo le 22 octobre ; elle mit à terre deux mille hommes sans aucune opposition, et en même temps qu'elle s'avança contre l'estacade, malgré le feu que l'on faisait sur elle, ses troupes marchèrent contre des batteries qui étaient à la droite du fort et s'en emparèrent. Alors, la garnison du fort, composée de trois cents matelots français et de cinquante Espagnols, se retira dans un vieux château d'où elle fit un feu très-vif sur l'ennemi.

On se battit de part et d'autre, avec toute la chaleur possible, pendant deux heures ; mais enfin, le comte de Châteaurenault ne put soutenir le feu des vaisseaux ennemis et du fort qui tirait sur lui depuis que les Anglais y étaient entrés, ni la multitude de grenades dont il était accablé. Dans l'impossibilité de sauver les vaisseaux du roi, il prit le

parti de les brûler lui-même, et de les faire échouer : sept furent consumés par le feu et cinq échoués ; les ennemis en prirent six, avec neuf galions, les autres ayant eu le même sort que les vaisseaux français. Sur ces galions, il se trouvait encore quelque argent et beaucoup de marchandises qu'on n'avait pas eu le temps d'enlever ; mais la perte des marchandises retomba sur les Anglais mêmes et les Hollandais, à qui elles appartenaient.

La perte de l'argent, qui était sur les galions, fut très-considérable pour la France et l'Espagne, dans les circonstances où elles se trouvaient ; mais celle des vaisseaux le fut encore plus. Elle affaiblit la marine des deux couronnes dans un temps où l'on aurait dû la fortifier ; celle des alliés demeura la maîtresse de la mer, et força le roi de Portugal de passer dans le parti de l'archiduc, par la crainte de voir désoler les côtes de ses États. Sa défection occasionna la guerre dans l'Espagne, et l'y entretint par la facilité que les alliés eurent toujours d'y porter des troupes, des vivres et des munitions.

La destruction des galions et de l'escadre du comte de Châteaurenault ne fut point le seul avantage que remportèrent les ennemis de la France. Les Anglais chassèrent les Français de la partie de l'île de Saint-Christophe qu'ils occupaient ; le gouverneur en sortit par capitulation, après la plus longue défense que le peu de troupes et de munitions qu'il avait lui permit de faire.

On eut pour se consoler de ces pertes les exploits des armateurs, qui recommencèrent leurs courses avec leur succès ordinaire.

L'avantage que les Anglais et les Hollandais remportèrent à Vigo sur la marine des deux puissances, ayant fait juger à l'Empereur qu'ils seraient désormais les maîtres de la mer, ce prince crut que le temps était venu de faire prendre à l'archiduc Charles le titre de roi d'Espagne. Les alliés y consentirent, sous la condition expresse d'une renonciation réciproque aux États de la maison d'Autriche, en Allemagne, par l'archiduc, et à ceux d'Espagne, par l'Empereur et le roi des Romains ; mais la proclamation du nouveau roi fut différée jusqu'à ce qu'on eût fait entrer dans la ligue le duc de Savoie et le duc de Portugal. Celui-ci, ébranlé par la crainte des descentes que les alliés pourraient faire sur ses côtes, se détermina par le mariage qui fut arrêté de son fils, le prince du Brésil, avec l'archiduchesse Marie-Anne,

fille de l'Empereur. Cette négociation dura jusqu'au 13 mai 1703, jour de la signature du traité.

La marine n'aurait eu cette année aucun avantage de part ni d'autre, si les escadres du roi ne se fussent signalées plus que jamais, et n'eussent causé aux Anglais et aux Hollandais des pertes très-considérables. L'Empereur même n'en fut pas exempt; il avait à Aquilée un gros magasin de blé, de vin, d'huile et autres provisions pour son armée d'Italie. Quoique cette ville fût distante de quatre myriamètres de la mer, M. Duquesne-Monier, qui croisait dans le golfe de Venise, forma le dessein de s'en rendre maître, et de détruire ce magasin. L'entreprise n'était pas sans difficulté. Il ne pouvait arriver à Aquilée que par des canaux étroits, et où il y avait peu d'eau; ces canaux se rétrécissaient encore en approchant de la ville; ils étaient bordés de haies, une redoute les défendait d'abord, et plus loin on trouvait un retranchement soutenu par une seconde redoute. Ces différentes fortifications étaient toutes garnies de troupes. La nuit du 22 au 23 juillet, M. Duquesne se mit dans des chaloupes avec cinquante grenadiers et soixante-dix soldats, menant avec lui quelques pièces de canon et de petits mortiers. Il surmonta tous ces obstacles, à mesure qu'il les rencontra dans sa route.

Les ennemis, étonnés de la hardiesse avec laquelle il se présentait, incommodés d'ailleurs par son artillerie, n'osèrent l'attendre, ni dans les redoutes, ni dans le retranchement, ni même dans la ville. Il y entra sans résistance, enleva tout ce qu'il put emporter de vivres avec lui, détruisit le reste, et après avoir fait brûler quantité de blé en gerbe, tant dans la ville que dans la campagne, il se retira sans avoir perdu un seul homme.

Le marquis de Coëtlogon, au mois de mai, passait de Brest à Toulon avec une escadre de cinq vaisseaux. A la hauteur de Lisbonne, il rencontra une flotte marchande hollandaise d'environ cent voiles, escortée par cinq bâtiments de guerre. Aussitôt il attaqua cette escorte, et, après un combat fort opiniâtre, il coula à fond un vaisseau ennemi et prit les quatre autres. Les marchands se sauvèrent pendant l'action; mais les objets les plus précieux étaient sur les vaisseaux de guerre. Un d'entre eux portait le comte de Valenstein, ambassadeur de l'Empereur auprès du roi de Portugal, avec tous ses meubles et papiers,

ainsi que les meubles de l'amirante de Castille. Le marquis de Coëtlogon mena ses prises à Toulon.

Le chevalier de Saint-Pol, par deux expéditions, se rendit redoutable dans les mers du Nord. Il sortit du port de Dunkerque le 1[er] juin avec quatre vaisseaux, *le Salisbury*, qu'il montait; *l'Adroit*, *le Lutdlour* et le *Milfort*, commandés par MM. de Séve, de Roquefeuille et Damas de Marillac. Il croisa assez longtemps sans faire aucune découverte; mais enfin, le 22, il rencontra près des Orcades une flotte très-nombreuse de pêcheurs de harengs, escortée de quatre bâtiments de guerre hollandais. Aussitôt le chevalier de Saint-Pol fit sa disposition pour attaquer l'ennemi, qui, de son côté, se mit au vent de la flotte et manœuvra pour éviter l'abordage; mais il ne put y réussir. Chaque vaisseau français joignit le Hollandais qui lui avait été désigné. Le chevalier de Saint-Pol, MM. de Séve et Roquefeuille, se rendirent maîtres de ceux qu'ils attaquèrent, et Marillac était sur le point de triompher du sien, malgré une vigoureuse résistance, lorsqu'il fut contraint de l'abandonner pour courir au secours de M. de Séve. Le feu avait pris aux poudres du vaisseau dont il s'était emparé, et ce vaisseau avait sauté. Les éclats en avaient tellement incommodé *l'Adroit*, qu'il coulait bas. Quelque diligence cependant que l'on fît de tous côtés pour sauver l'équipage, on eut la douleur de n'en pouvoir échapper que M. la Boulaie, lieutenant de M. de Séve, un capitaine de flûte et cinquante hommes, tant matelots que soldats.

Les Anglais, de leur côté, n'essuyèrent pas de moindres pertes. Il est vrai qu'une de leurs escadres, composée de huit vaisseaux de guerre, de deux demi-galères et de quelques brûlots, eut un grand avantage sur une flotte de quarante-quatre barques marchandes, que le chevalier de Tourouvre escortait avec trois frégates. Ils prirent deux de ces frégates avec douze barques, et obligèrent le chevalier de Tourouvre, après un combat de trente heures, de s'échouer et de se brûler.

Les Français joints aux Espagnols, au nombre de cent cinquante, chassèrent les Anglais de l'île de la Providence, où ils s'étaient établis depuis quelques années, quoiqu'il y eût deux cent cinquante hommes portant les armes pour la défendre; prirent vingt-deux pièces de canon et treize bâtiments qui étaient dans le port, et leur firent pareillement déserter l'île Seguatei, qu'ils pillèrent et brûlèrent entièrement.

Les Anglais firent une descente à la Guadeloupe, le 23 mars. Dans le dessein de s'en rendre les maîtres, ils mirent à terre quatre mille hommes, et chassèrent d'abord d'un retranchement quelques troupes qui voulaient s'opposer à leur débarquement. Ils assiégèrent ensuite le port et y firent brèche. Alors le gouverneur, ayant jugé qu'en aucune façon il ne pourrait soutenir l'assaut, prit le parti de faire sauter le fort, et se retira au milieu des bois, dans un lieu qu'on appelle *le Réduit*. Il y fut fortifié de huit cents hommes, que M. Gabaret, gouverneur général des îles, lui envoya de la Martinique; et il défendit avec tant de valeur et de capacité toutes les avenues de son poste, que les Anglais, rebutés d'une si vigoureuse résistance, et n'ayant pu s'établir en aucun endroit de l'île, se contentèrent de la ravager. Ils se rembarquèrent le 18 mai, après avoir perdu sept à huit cents hommes, tant tués que morts de maladie. Les Français ne perdirent que vingt-quatre hommes.

Cependant l'archiduc Charles avait été reconnu roi d'Espagne par l'Empereur son père et par les alliés. Comme il ne pouvait entrer dans le royaume qu'on lui destinait que par le Portugal, il prit sa route par la Hollande, passa en Angleterre, et, s'embarquant sur la flotte de l'amiral Rooke, il arriva le 17 mars 1704 à Lisbonne. Aussitôt que l'on sut en France le départ de l'archiduc de la cour de Vienne, et le dessein que ce prince avait de se rendre en Portugal, on pensa à en prévenir les suites; car on ne se dissimulait point qu'il y avait beaucoup à craindre des intrigues de l'amirauté de Castille, et surtout des intelligences que le prince d'Armstadt conservait dans la Catalogne et dans les provinces voisines, qui composaient l'ancien royaume d'Aragon. Il avait été longtemps au service de la couronne d'Espagne, et on l'a vu gouverneur de Barcelone, lorsque le duc de Vendôme assiégea et prit cette place.

La nécessité contraignit donc de penser à équiper une flotte. Le comte de Toulouse partit de Brest, le 6 mai, avec vingt-trois bâtiments de guerre, et arriva le 25 à Cadix. L'amiral Rooke était déjà dans la Méditerranée, et s'était rapproché de Barcelone avec quarante-cinq vaisseaux de ligne. Le prince d'Armstadt, qui l'accompagnait, après avoir en vain tenté par lettre la fidélité du gouverneur et des habitants, avait mis pied à terre à la tête d'environ trois mille hommes, attendant l'effet d'une conspiration que les partisans de l'archiduc avaient formée pour s'emparer d'une des portes, et l'introduire dans la ville; mais le

complot fut découvert au moment où il allait être exécuté, et le prince avait été obligé de se rembarquer.

L'amiral Rooke, ayant ensuite appris que la flotte française était à Cadix, faisait route vers le détroit, afin de lui en disputer le passage, lorsqu'il rencontra le comte de Toulouse au large, à dix myriamètres de Minorque. Duquesne, qui était parti de Toulon avec six vaisseaux, pour aller au-devant de l'amiral français, venait de le joindre : la flotte était de vingt-neuf voiles. Elle avait le vent sur celle des alliés, ce qui lui fit continuer sa route vers Toulon, en se préparant néanmoins à les bien recevoir s'ils venaient l'attaquer. C'est ce qu'ils ne jugèrent point à propos de faire dans tout le temps qu'ils la suivirent, quoiqu'ils eussent pendant un jour et demi l'avantage du vent. Ils avaient un projet dont le succès dépendait de la célérité, et que l'éclat d'un combat, même heureux, pouvait leur faire manquer.

L'amiral Rooke était instruit qu'il n'y avait que cent hommes de garnison dans Gibraltar ; et, dans le dessein qu'il avait formé de surprendre cette place, il lui était essentiel de ne point réveiller la négligence des ministres d'Espagne. Lors donc qu'il fut assuré de l'éloignement du comte de Toulouse, il fit voile vers Gibraltar, et, le 1er août, il entra dans la baie. Le 3, il commença les attaques, et fit un si furieux feu de son canon, qu'en deux ou trois jours il en tira quinze mille coups. La défense des Espagnols fut telle qu'il avait lieu de l'attendre. Le gouverneur capitula le quatrième jour du siége, et remit la ville aux Anglais, qui en prirent possession au nom de l'archiduc, selon l'apparence, mais au fond pour eux, ainsi que l'événement l'a justifié.

Aussitôt que le roi d'Espagne apprit cette fâcheuse nouvelle, il détacha le marquis de Villadarias avec huit mille hommes pour aller bloquer Gibraltar, en attendant que la flotte de France pût l'investir par mer.

Le comte de Toulouse s'était rendu à Toulon. Dès que les vaisseaux dont il devait grossir sa flotte furent armés, il partit pour Barcelone. Ce fut là qu'il apprit la perte de Gibraltar et les ordres que Philippe avait donnés pour le recouvrer ; sans tarder il fit route vers le détroit.

La flotte était composée de quarante-neuf vaisseaux de ligne et de vingt-quatre galères, dont cinq étaient d'Espagne, commandées par le duc de Tursis. Le comte de Toulouse avait sous lui le comte d'Es-

trées, maréchal de France, qui portait alors le nom de maréchal de Cœuvres.

Le 24 au matin, on aperçut la flotte ennemie qui venait vent arrière sur celle du roi. Elle était composée de soixante-cinq gros vaisseaux, et de plusieurs galiotes à bombes qui leur furent d'une grande utilité dans le combat. L'avant-garde était commandée par l'amiral Schovel, le corps de bataille par l'amiral Rooke, et l'arrière-garde par l'amiral hollandais Calembourg. Les armées étaient à cinq myriamètres nord et sud de Malaga.

Le comte de Toulouse gouvernait sur la perpendiculaire du vent, pour régler ses mouvements sur ceux des alliés, lorsqu'il aperçut que leur avant-garde arrivait sur la sienne, et qu'elle s'éloignait de leur corps de bataille pour profiter du vent arrière. Il conçut l'espérance de la couper et de la mettre entre deux feux, parce que le marquis de Villette, qui commandait son avant-garde, faisait en même temps avancer ses premiers vaisseaux, afin de l'envelopper. Il retint donc le vent, et força de voile tant qu'il put ; mais, n'ayant pas le vent pour lui, il lui fut impossible d'exécuter son dessein. L'amiral Rooke, qui l'avait de son côté, et qui voyait le danger que courait son avant-garde, s'avança au plus tôt, et donna le signal du combat.

Il était dix heures du matin ; aussitôt il se fit un feu terrible dans toute la ligne. Les premiers vaisseaux du corps de bataille des alliés s'avancèrent sur l'avant-garde des Français, et l'amiral Rooke attaqua le comte de Toulouse ; mais n'ayant pu longtemps soutenir son feu, il fut contraint de se retirer. Deux vaisseaux frais qu'il fit arriver prirent sa place, et eurent le même sort. L'amiral, remis de son premier désordre, vint les relever, et redoubla ses efforts pour faire plier le comte de Toulouse ; mais ce fut lui-même qui plia avec toute sa division : elle fut obligée de lâcher prise, tant le feu de l'amiral français fut violent, bien réglé et bien soutenu. Du comte de Toulouse, l'amiral Rooke passa au vaisseau du bailli de Lorraine, qui avait déjà soutenu le feu de trois frégates de soixante pièces de canon chacune. M. de Grand-Pré le commandait alors, le bailli de Lorraine ayant été blessé si dangereusement qu'il mourut la nuit suivante. Il reçut avec tant de fierté l'amiral anglais et son matelot qui lui succéda, qu'il les força l'un et l'autre de s'éloigner. Ce n'est pas que du côté des Français on ne

cherchât avec ardeur à en venir à l'abordage ; mais les alliés, maîtres du vent qui était frais, furent toujours en état, et eurent grand soin de l'éviter. La mer même fut assez grosse pour empêcher les galères de rendre aucun service. D'ailleurs, la fumée, que le vent portait sur la flotte française, empêcha de voir les différents mouvements de l'ennemi et d'en profiter. Ainsi, de tous ceux qui s'efforcèrent d'aborder, M. de Chammelin fut le seul qui pût réussir; il aborda trois fois un vaisseau plus grand que le sien; et il était enfin sur le point de s'en emparer, lorsqu'il s'aperçut que le feu y était en trois endroits. Il se contenta donc d'en enlever un pavillon qu'il envoya au comte de Toulouse,

Cependant le marquis de Villette se distinguait à l'avant-garde. Il s'était attendu à avoir affaire à l'amiral Shovel, mais Shovel s'attacha à M. du Casse, qui soutint dignement la réputation qu'il s'était acquise dans la marine, et le maltraita extrêmement. Pour le marquis de Villette, il eut affaire au matelot de Shovel. Au bout d'une heure et demie, ce matelot fut obligé de se retirer derrière son amiral. Trois autres vaisseaux prirent successivement sa place et se décidèrent comme lui à battre en retraite. Enfin le vice-amiral de cette escadre leur succéda. Le marquis de Villette se flattait de le renvoyer comme les autres, lorsqu'une bombe tomba sur sa dunette, et, pénétrant jusqu'à la troisième batterie, fit sauter l'arrière du vaisseau et mit le feu dans toute sa poupe. Le désordre où cet accident le jeta fut d'autant plus grand, qu'il y avait dans la galerie huit mille cartouches de fusil, que les armes de rechange étaient dans les chambres, et que le feu s'y mit. Les coups de ces armes qui partaient dans l'instant portèrent sur le gaillard d'arrière, où était le marquis de Villette avec les officiers. Deux en furent tués, quelques autres blessés, et lui-même fut renversé, environné d'éclats dont il reçut plusieurs contusions. Il fut donc obligé d'arriver de deux airs de vent pour éteindre le feu. Cette manœuvre indispensable pour lui, mais qui ne devait être d'aucune conséquence, fut par malheur imitée par son avant-garde : ainsi elle cessa tout à coup, et sans savoir pourquoi, un combat commencé avec beaucoup de valeur, et qu'elle soutenait avec un grand avantage.

Les ennemis, en effet, étaient si fort mal traités, qu'ils n'osèrent la suivre.

Le vaisseau du marquis de Villette ne fut point le seul endommagé par les bombes que les alliés faisaient pleuvoir sur la flotte comme sur

une ville assiégée. Ceux de MM. de Belle-Isle, de Grancey, d'Osmont, de Rouvroi, de Pontac et de la Roche-Allard en souffrirent, et furent obligés de sortir de ligne; mais tous, excepté le premier, après avoir éteint le feu, revinrent occuper leurs postes et se battirent avec une nouvelle ardeur.

Le combat ne fut pas moins vif à l'arrière-garde. Plusieurs vaisseaux furent obligés de sortir de ligne pour se réparer. Mais le marquis de Langeron coula à fond un vaisseau hollandais, et l'amiral Calembourg fut criblé de tant de coups, qu'il ne pût éviter le même sort. Il ne s'en sauva que l'amiral et neuf hommes, de sept à huit cents qui le montaient. On se canonna jusque dans la nuit, quoique le feu eût cessé à cinq heures du soir à l'avant-garde, et à sept heures au corps de bataille.

Les deux flottes, très-maltraitées, se séparèrent sans se perdre de vue. Celle du roi perdit beaucoup dans le bailli de Lorraine, M. de Relingue, M. de Belle-Isle, le chevalier Phelipeaux et le comte de Châteaurenault, fils du maréchal, qui furent tués ou qui moururent de leurs blessures; mais elle n'eut que quinze cents hommes tués ou blessés. Le comte de Toulouse reçut deux éclats, dont l'un le blessa à la tempe, et l'autre coupa sa cravate; quatre de ses pages furent tués ou blessés à ses côtés.

Les ennemis eurent trois mille hommes tant tués que blessés, et leurs vaisseaux furent extrêmement délabrés. On les suivit pendant la nuit, et le lendemain on les vit, à la distance d'une lieue, qui couraient, ainsi que la flotte du roi, à la côte d'Espagne. De part et d'autre on passa la journée à se réparer. Le soir, les vents ayant tourné à l'ouest, les alliés gagnèrent la côte de Barbarie. La flotte française, de son côté, entra dans le port de Malaga.

Ainsi, l'avantage remporté sur l'ennemi n'ayant point été suivi, n'eut rien de décisif. Les alliés, quoique forcés de sortir de la Méditerranée, malgré leur supériorité en vaisseaux, et d'abandonner un dessein qu'ils avaient formé sur Cadix, ne laissèrent pas de s'attribuer la victoire et de la célébrer. La France, de son côté, en consacra la mémoire par une médaille.

Lorsque la flotte fut réparée, le comte de Toulouse reprit la route de France, en côtoyant l'Espagne. A la hauteur d'Alicante, il fut arrêté par un grand calme, et ce ne fut que de là que, sur les instances du roi

d'Espagne, il détacha le baron de Pointis pour aller à Gibraltar. Il lui donna dix vaisseaux de ligne et neuf frégates. Cette escadre portait trois mille hommes de troupes de la marine, qui devaient se joindre aux Espagnols. Aussitôt que ce secours fut arrivé, le marquis de Villadarias convertit le blocus en siége et la tranchée fut ouverte le 21 octobre.

Les travaux furent poussés avec vigueur, malgré les pluies continuelles, et l'on espérait que la place serait obligée de capituler entre le 15 et le 20 novembre ; mais l'escadre du baron de Pointis ayant été mal pourvue de vivres, il fut obligé de la mener à Cadix, pour s'en fournir, et il ne laissa dans la baie que cinq frégates.

Peu de jours après son départ, l'amiral Rook, entra dans cette baie avec treize vaisseaux, tant anglais que hollandais. Le prince d'Armstadt, qui défendait Gibraltar, avait fait savoir à la cour de Portugal qu'il était assiégé et qu'il avait besoin de secours. Sur-le-champ l'amiral Leake s'était mis en mer pour lui porter des munitions de guerre et de bouche. Il parut à la vue de la place le 9 novembre. Les frégates essayèrent envain de s'échapper. Une d'entre elles fut prise après un long combat ; les quatre autres s'échappèrent et se brûlèrent elles-mêmes. Les vaisseaux anglais étant donc maîtres de la baie, débarquèrent quelques troupes et les provisions dont ils étaient chargés.

La cour d'Espagne, qui avait à cœur de recouvrer Gibralter, chagrine de voir que ce siége ne finissait point, en attribua la faute au marquis de Villadarias. Philippe le rappela et envoya à sa place le maréchal de Tessé, qui, par le succès qu'il eut, justifia pleinement le général espagnol. En même temps le baron de Pointis eut ordre de se rendre dans la baie de cette place, pour l'assiéger par mer, tandis que l'on ferait par terre les derniers efforts pour la réduire. Quelques représentations qu'il soumit au conseil de Madrid, où il se rendit exprès, il ne put faire changer cet ordre, et il fut obligé de se mettre en mer sans autres forces que ses trieze vaisseaux.

Il arriva le 16 mars devant Gibraltar, et mouilla sous le cap Carnero, à l'entrée de la baie. Le 18, le gros temps fit dérader huit de ses vaisseaux et les empêcha de se rejoindre, ce qui par l'événement se trouva très-heureux, car l'amiral Leake ayant appris à Lisbonne le dessein des Français, avait mis à la voile, le 17, avec trente-cinq vaisseaux, et parut le 21 au matin à la vue de Gibraltar. Aussitôt que le baron de

Pointis l'eut aperçu, il coupa ses câbles, et avec les cinq navires qui lui restaient, essaya de gagner le large; mais il fut enveloppé, et, malgré la prodigieuse inégalité de forces, contraint de combattre. L'action dura quatre heures. Trois de ses vaisseaux furent pris au quatrième abordage. Pour lui, qui montait *le Magnanime*, et M. Lauthier, qui commandait *le Lis*, ils surent se faire jour à travers cette multitude d'ennemis, et allèrent échouer entre Espona et Marbella, où ils se brûlèrent eux-mêmes. Ce ne fut point cependant sans avoir causé de grands dommages aux Anglais : deux de leurs vaisseaux coulèrent à fond, et plusieurs autres furent démâtés.

Les alliés, animés à former de plus grands projets par la prise et la conservation de Gibraltar, et à tout espérer de leurs forces et de leurs intrigues, semblèrent s'épuiser cette année pour être les maîtres de l'Océan et de la Méditerranée. La France, à la vérité, ne fit pas de moindres efforts pour prévenir leurs desseins.

On arma quarante-quatre vaisseaux à Toulon, dix-huit à Brest et dix-huit au Havre; mais, contre l'ancien usage, ces armements se commencèrent tard et se firent lentement; ce qui donna lieu aux ennemis de les rendre inutiles. Ils mirent en mer les premiers; quarante de leurs vaisseaux bloquèrent pendant une partie de la campagne, dans le port de Brest, l'escadre que le marquis de Coëtlogon devait conduire dans la Méditerranée; tandis que leur grande flotte, composée de soixante-douze vaisseaux, alla prendre l'archiduc à Lisbonne. Ce prince s'embarqua le 17 juillet, et, passant le détroit, parut le 19 août sur les côtes de Catalogne. Les intelligences que depuis le commencement de la guerre ses partisans lui ménageaient dans cette province, alors dégarnie de troupes, réussirent enfin à leur donner entrée dans le pays. Il se vit bientôt maître de Barcelone et de Gironne; toute la Catalogne se souleva en sa faveur, et cet exemple ne tarda pas à être suivi par le royaume de Valence et par tout l'Aragon.

Cependant le comte de Toulouse s'était rendu à Toulon vers le 15 juillet, et en attendant que la flotte fût entièrement armée, il avait mis les côtes de la Provence à l'abri de toute insulte; précautions superflues contre un ennemi dont l'intérêt présent était de ne point s'écarter des côtes d'Espagne, afin d'être toujours à portée de conserver ses premiers avantages. Le comte de Toulouse le reconnut bientôt, et,

n'étant pas en état de tenir la mer contre la puissante flotte des alliés, il donna ses ordres pour désarmer les vaisseaux et les galères, et retourna à la cour.

Les escadres armées en courses firent peu de chose dans l'Océan, que les alliés avaient couvert de leurs vaisseaux. Le chevalier de Saint-Pol se distingua seulement dans les mers du Nord, par deux expéditions, dans la dernière desquelles il fut tué.

L'empereur Léopold n'avait pas eu la satisfaction de voir les heureux succès de l'archiduc en Espagne : il était mort le 5 mai, et son fils aîné, Joseph, roi des Romains, lui avait succédé dans la dignité impériale. Ce prince, dont les sentiments n'étaient point autre que ceux de l'Empereur son père, poursuivit avec la même ardeur les mêmes desseins ; la ligue ne se sentit point de la perte qu'elle avait faite dans la personne de Léopold, et la France trouva dans le nouvel empereur un ennemi d'autant plus dangereux, que la prospérité inspire toujours de la hauteur et de la confiance.

Les préparatifs que la France avait faits sur mer, la campagne dernière, n'ayant été d'aucune utilité, parce qu'ils avaient commencé trop tard, elle prit ses mesures cette année de si bonne heure, que le comte de Toulouse se trouva le 3 avril 1706 devant Barcelone, avec une flotte de trente vaisseaux de ligne, huit frégates, dix galères, cinq galiotes à bombes et plus de cent cinquante bâtiments chargés de toutes sortes de munitions, pour faire le siége de cette ville. Le roi d'Espagne s'y rendit le même jour avec son armée, ayant sous ses ordres le maréchal de Tessé. Quoiqu'il n'eût pas autant de troupes qu'il était absolument nécessaire pour faire le siége d'une ville si considérable, dont les habitants, disposés par eux-mêmes à seconder le garnison, étaient encore animés par la présence de l'archiduc, il espéra en venir heureusement à bout ; mais les attaques ayant été mal dirigées, et les premières batteries établies trop loin de la place, on perdit à redresser les unes et à rapprocher les autres, plus de quinze jours, dont la suite fit connaître tout le prix ; car lorsque après trente-cinq jours de tranchée ouverte, on eut fait au corps de la place une brèche considérable, qu'il ne restait plus qu'à perfectionner, on apprit que l'amiral Leake approchait avec une flotte de quarante-huit vaisseaux de ligne.

Le comte de Toulouse avait ordre de ne point exposer les vaisseaux

du roi : aussitôt qu'il fut informé que l'ennemi n'était plus qu'à peu de distance, il leva l'ancre, le 8 mai, et fit voile pour Toulon. En effet, dès le lendemain, l'amiral anglais entra dans le port de Barcelone, où il débarqua trois mille hommes pour en renforcer la garnison.

La retraite du comte de Toulouse et l'arrivée des Anglais mirent le roi d'Espagne dans la triste nécessité de lever un siége qu'il aurait glorieusement terminé, si les officiers qui le conduisaient n'eussent pas fait de si grandes fautes ; il opéra sa retraite avec tant de précipitation, qu'il abandonna presque toute son artillerie, ses munitions et quinze cents malades.

Mais ce ne fut pas le seul revers que ce prince essuya. L'amiral Leake, maître de la mer, s'empara des villes d'Alicante, d'Orihuela et de Carthagène, et soumit à la puissance de l'archiduc les îles de Majorque et d'Iviça.

Cependant, les escadres du roi soutinrent l'honneur de la nation française, et les avantages que MM. de Forbin, des Angers et de Chavagnac remportèrent dans les mers de l'Europe et de l'Afrique, et dans les îles de l'Amérique, compensèrent en quelque façon ceux de l'amiral Leake. Le comte de Forbin partit de Dunkerque, vers la fin de mai 1706, avec huit bâtiments de guerre. À peine fut-il en mer, qu'il découvrit à la hauteur d'Ostende une flotte anglaise de quarante navires, qui venait de Hollande, escortée par un vaisseau et deux frégates. Quelques efforts que fit cette flotte pour lui échapper en forçant de voiles, il en atteignit l'arrière-garde, et enleva dix navires qu'il envoya à Dunkerque. Il courut ensuite les côtes de Hollande, où il brûla quelques bâtiments marchands et une cinquantaine de barques de pêcheurs de harengs; puis, revenant sur celles d'Angleterre, il força la flotte qui partait pour la Moscovie, de rentrer dans ses ports, et l'y contint jusqu'à ce que la saison fût passée. Cette circonstance porta à cette branche du commerce anglais un préjudice très-considérable.

Lorsqu'il jugea que la flotte ne pouvait remettre en mer, il alla prendre des rafraîchissements en Norwége, et revint en France par les mers d'Ecosse et d'Irlande, afin d'éviter une escadre de quinze vaisseaux de guerre anglais qui le cherchait. Sur sa route, il fit trois prises hollandaises très-riches, qu'il amena à Brest. On trouva sur une de ces prises soixante mille écus d'argent monnoyé.

A peu de temps de là, le comte de Chavagnac partit de la Martinique avec une escadre de cinq vaisseaux, deux armateurs qui se joignirent à lui, et quelques bâtiments chargés de troupes réglées. Le 28 février, il fit une descente dans l'île de Saint-Christophe, possédée par les Anglais. N'y ayant trouvé que peu de résistance, il la pilla entièrement, et fit pour trois millions de butin. Il était sur le point d'en partir, lorsqu'il fut joint par M. d'Iberville, qui amenait encore de la Martinique une escadre, des troupes réglées et des flibustiers. Avec ces forces, les deux capitaines entreprirent de faire une expédition dans l'île de Nièves, l'une des Antilles appartenant aux Anglais.

Ils parurent à la vue du fort de cette île, et restèrent en présence, afin d'attirer de ce côté-là toutes les forces de l'ennemi, tandis que les petits bâtiments allaient à trois ou quatre lieues tenter la descente. Cette manœuvre eut tout le succès qu'ils pouvaient désirer. Le débarquement se fit sans aucune opposition. Les Anglais, surpris, se retirèrent dans les bois : habitants, soldats, officiers et jusqu'au gouverneur; ils y furent forcés et faits prisonniers. On leur enleva sept mille nègres, dont on tira plus de trois millions; on emporta tout ce qui pût être utile et de vente. Cette entreprise, heureusement exécutée, enrichit tous ceux qui s'y trouvèrent, et causa aux ennemis une perte de quinze millions.

Cependant, on se fortifiait à la cour dans l'habitude de n'avoir point de flottes et de se contenter d'escadres, qui, bien qu'elles protégeassent les marchands et les armateurs, étaient néanmoins obligées de se cacher lorsque les flottes ennemies se montraient sur l'Océan; car, étant toujours envoyées en différents parages, et à des distances très-considérables les unes des autres, il était absolument impossible qu'elles parvinssent à se réunir pour faire tête à l'ennemi. Ainsi, les flottes combinées d'Angleterre et de Hollande ayant pleine liberté de courir les mers, il était naturel de penser qu'elles soutiendraient avec avantage la guerre d'Espagne, et qu'elles réussiraient dans toutes les entreprises qu'elles formeraient sur les États des deux couronnes.

Cette espérance des ennemis, quelque fondée qu'elle parût être, fut néanmoins démentie par l'événement. A la réserve de l'île de Minorque, dont les Anglais s'emparèrent, ils échouèrent dans tous leurs desseins, et n'envoyèrent, soit en Portugal, soit en Catalogne, que des secours ou tardifs ou inutiles; tandis que les escadres du roi, par leurs succès

multipliés, frayèrent un chemin à la paix, et affermirent sur la tête de Philippe la couronne qu'on voulait lui ravir.

Ainsi, la marine française ne nous offrira plus désormais le spectacle pompeux et intéressant de ses flottes tant de fois victorieuses ; mais il sera facile de reconnaître, dans le détail des affaires particulières, la même capacité dans les chefs, la même audace et la même valeur dans les troupes.

Le comte de Villars ouvrit la campagne maritime de l'année 1707. Il partit de Toulon avec trois vaisseaux, et neuf tartanes chargées de munitions de guerre et de bouche. L'escadre mouilla le 1er janvier au port de Mahon, dans l'île de Minorque.

Quelques rebelles, s'étant fortifiés d'une partie des Anglais et des Hollandais qui étaient à Mayorque, s'étaient rendus maîtres de toute l'île. Il commença à les attaquer le jour même de son arrivée. Il les poussa si vivement les jours suivants, que, malgré la difficulté du pays, traversé partout de murs à la hauteur d'un homme, et qui formaient autant de retranchements pour l'ennemi, il entra bientôt dans la ville de Mahon, dont il désarma les habitants. Trois jours après, il se vit maître de Cuivadela, la dernière forteresse qui lui restait à prendre.

Les Anglais et les Hollandais faisaient un commerce paisible dans les mers de Moscovie, et tiraient de ces pays septentrionaux quantité de matières utiles à la marine. Le roi fit armer à Dunkerque une escadre de huit bâtiments de guerre, dont la plus grande partie était des frégates, et de quatre barques longues, pour aller croiser dans ces parages. Il en donna le commandement au comte de Forbin. Les capitaines qu'il avait sous ses ordres étaient MM. Hennequin, de Tourouvre, de Roquefeuille, de Nangis, de Vesin, d'Illiers, et Bart, fils du fameux chef d'escadre de ce nom.

A peine le comte de Forbin se fut-il mis en rade, qu'il eut avis qu'une flotte marchande anglaise venait de sortir des Dunes, faisant route vers l'ouest, sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre. Il fit voile aussitôt du même côté, suivi de petits corsaires, et joignit cette flotte le lendemain, 12 mai. Les vaisseaux anglais se mirent en panne pour l'attendre, et il se prépara à les attaquer.

Dès que le signal fut donné, Roquefeuille ayant été un peu lent à attaquer, Tourouvre s'avança, fit grand feu, et voulut aborder ; mais

il s'accrocha mal, et passa le vaisseau ennemi. Roquefeuille et Nangis prirent sa place ; et, ayant fait la décharge la plus heureuse, ils abordèrent le vaisseau. Le combat fut long et opiniâtre, mais enfin ils s'en rendirent maîtres. Cependant, le comte de Forbin était aux prises avec le commandant ennemi. Le feu fut terrible de part et d'autre, et les Anglais furent ébranlés. Dans le moment, le comte de Forbin fit sauter à bord, et la valeur de son équipage allait bientôt terminer le combat, lorsqu'un boulet coupa ses grappins et le fit déborder. Aussitôt les Anglais reprirent courage, et, se réunissant, chargèrent avec fureur les Français qui étaient dans leur vaisseau, et qui faisaient des prodiges pour se défendre contre une multitude d'ennemis. Toutefois, le comte de Forbin était au désespoir de les voir périr accablés par le nombre, sans pouvoir leur donner aucun secours : il était tombé sous le vent, et le courant de la marée l'emportait. Dans cette extrémité, il prit le parti de revirer de bord pour regagner le vent, et en venir à un second abordage. Comme il se disposait à faire cette manœuvre, le grand mât du vaisseau ennemi, qui avait été fort endommagé par le canon, vint à tomber, et les Anglais, voyant Hennequin et Tourouvre arriver sur eux, amenèrent leur pavillon. Il ne restait plus alors que deux Français à leur bord : tout le reste avait été massacré.

On ne put se rendre maître du vaisseau de l'avant-garde. Le chevalier de Vesin, qui devait l'attaquer, fut tué à la première décharge, et le baron d'Acy, son capitaine en second, quelques efforts qu'il fît, ne parvint point à l'accrocher. L'Anglais, qui se trouva dégagé, alla s'échouer sur la côte, devant un petit port, où il trouva sa sûreté.

Ainsi, le comte de Forbin ne put conduire à Dunkerque, où il retourna le lendemain, que deux vaisseaux de cette escorte, et vingt-deux navires marchands, que les armateurs prirent pendant le combat. Mais l'éclat de cette action fut si grand, les vaisseaux ennemis étant de près de quatre-vingts pièces de canon chacun, et de quatre à cinq cents hommes d'équipage, que, pour le récompenser, le roi le fit chef d'escadre.

Cette victoire avait coûté cher au comte de Forbin. Comme la cour tardait à remplacer le monde qu'il avait perdu, et que la saison commençait à presser pour aller dans les mers du Nord, il fut obligé de désarmer les quatre barques longues, afin de se fortifier de leurs équi-

pages. Ainsi, son escadre fut réduite à six vaisseaux, avec lesquels il sortit de Dunkerque, le 10 juin, et fit route pour la mer Blanche.

Peu de jours après sa sortie, il essuya un gros temps qui maltraita si fort ses bâtiments, que MM. Hennequin et Roquefeuille, ne pouvant plus tenir la mer, furent contraints d'aller se radouber à Gottembourg, port appartenant au roi de Suède. Cette séparation nécessaire affaiblit encore le comte de Forbin. Cependant, il n'abandonna point son dessein, et bientôt il se trouva à la hauteur de l'île de Quilduin. Il avait brûlé sur sa route sept ou huit navires anglais. Lorsqu'il fut par le travers de cette île, il en rencontra vingt dont aucun ne lui échappa ; mais il n'en conserva que cinq, qu'il chargea de ce que les autres avaient de meilleur, et mit le feu au reste.

Trois jours après, il découvrit la grande flotte anglaise de Moscovie, escortée de trois vaisseaux de guerre, et il se disposait à l'attaquer, lorsqu'un brouillard épais s'éleva tout à coup et la déroba à sa vue. Les brouillards sont fréquents et longs sur ces mers; celui-ci dura trois jours. Le comte de Forbin ordonna à ses vaisseaux de croiser de différents côtés, et leur donna rendez-vous dans le port de l'île de Quilduin. Lui-même y alla aussitôt que le brouillard fut dissipé, d'après l'avis qu'il eut que la plus grande partie de la flotte y était entrée. Il n'y trouva cependant que quatre navires marchands dont il s'empara; mais ses vaisseaux, en le rejoignant, lui apprirent qu'ils en avaient brûlé dix-huit.

Les pêcheurs qui se trouvèrent alors dans l'île de Quilduin, appartenant aux Moscovites, abandonnèrent leurs cabanes et s'enfuirent, prévenus par les Anglais de la fausse idée que les Français étaient des barbares qui les mangeraient. Le comte de Forbin, à qui l'on avait amené une barque moscovite qui avait été prise en mer, les désabusa facilement par la manière dont il traita ceux qui se trouvèrent sur cette barque, et par le moyen de deux matelots ragusois qu'il avait à son bord, et qui lui servirent d'interprètes.

La saison se trouvant alors trop avancée pour espérer de faire encore quelques prises considérables dans ces parages, le comte de Forbin publia qu'il allait en droiture à Dunkerque, afin de donner le change aux ennemis qui pourraient l'attendre sur sa route ; mais il fit le tour de l'Irlande, et, vers la fin de septembre, il arriva heureusement à Brest, avec toutes ses prises.

Peu de jours après, M. Duguay-Trouin entra dans ce port avec une escadre de six vaisseaux. Il revenait de courses, amenant avec lui six prises anglaises.

L'un et l'autre ne tardèrent pas longtemps à recevoir ordre de la cour de remettre en mer pour attendre un gros convoi de troupes et de munitions que l'Angleterre envoyait en Portugal. Il était d'autant plus essentiel de détruire ce convoi, que la victoire remportée à Almanza, par le maréchal de Berwich sur l'armée de l'archiduc, le rendait extrêmement nécessaire pour rétablir les affaires de ce prince en Espagne, lesquelles dépérissaient de jour en jour.

Les deux escadres sortirent donc du port de Brest le 9 octobre, formant ensemble quatorze voiles. Elles allèrent se poster à l'entrée de la Manche, où elles rencontrèrent le convoi que l'on attendait, composé de plus de cent vingt voiles, en y comprenant plusieurs marchands qui s'y étaient joints pour profiter de son escorte. Cette escorte, commandée par M. Richard Edouard, chef d'escadre d'Angleterre, était de cinq vaisseaux de guerre. M. Duguay fit voile alors vers le comte de Forbin, afin de concerter avec lui l'attaque de cette flotte; mais ayant aperçu, chemin faisant, que le comte de Forbin avait arboré pavillon de chasse, il déploya toutes ses voiles, et, avec son escadre, chassa sur la flotte.

Elle était toute rassemblée sous le vent de son escorte, qui s'était mise en ligne, attendant les Français qu'elle prenait pour une troupe d'armateurs, dont elle faisait peu de cas. Cette erreur, de la part de l'ennemi, aurait entraîné l'entière destruction du convoi, sans un malentendu qui survint entre les deux escadres.

Le comte de Forbin se mit tout à coup en travers, et cargua une partie de ses voiles. M. Duguay, qui lui était subordonné, quelque étonné qu'il fût de cette manœuvre, crut ne pouvoir se dispenser de l'imiter. Il en résultat deux mauvais effets: l'un, que la marche des vaisseaux du roi en fut considérablement retardée; l'autre, que le chef d'escadre anglais, reconnaissant que ce qu'il avait pris pour des armateurs étaient des vaisseaux de guerre, fit signal aux bâtiments de transport de se sauver comme ils pourraient par différentes routes. Le mal n'était cependant point sans remède, et il aurait même été peu sensible, si le comte de Forbin ne fût resté trop longtemps dans la même position. Duguay, qui

ne pouvait comprendre sa pensée, s'impatienta de voir qu'il n'attaquait point l'ennemi, que le jour s'avançait et que le convoi profitait pour s'éloigner d'un temps que l'on perdait inutilement. Il ordonna donc à M. de Beauharnais d'attaquer le *Royal-Oak,* à M. de Courserac d'aborder *le Chester,* et à M. de Nesmond de se jeter sur la flotte. Il se réserva d'avoir affaire au *Cumberland,* et il chargea M. de la Jaille de se tenir à portée, pour lui fournir des hommes lorsqu'il serait à l'abordage, ou pour soutenir ceux de l'escadre du comte de Forbin, qui seraient assez hardis pour se mesurer avec *le Devonshire.*

Ces ordres donnés, il arriva sur *le Cumberland.* Il avait fait mettre ventre à terre tout son équipage, et sa seule attention fut de bien manœuvrer. Sur sa route, il essuya la bordée du *Chester,* et ensuite celle du *Cumberland,* à laquelle il ne répondit point : au contraire, il feignit de plier. L'Anglais se méprit à cette feinte, et arriva pour le tenir toujours sous son feu ; mais tout à coup Duguay revint au vent, et par ce mouvement engagea dans ses grands hauts-bancs le beaupré du *Cumberland.*

Alors il fit un feu si terrible de son canon et de sa mousqueterie, que le pont et les gaillards de l'ennemi furent jonchés de morts. M. de la Jaille, qui ne put dans ce moment s'approcher de son commandant, en raison de sa position, alla aborder *le Cumberland* de long en large, et fit sauter son monde à bord. Le beaupré de ce vaisseau venait enfin de se briser, et Duguay-Trouin n'y pouvait faire passer ses gens qu'avec beaucoup de peine. Un de ses contre-maîtres fut le premier qui s'y jeta. Comme il abattait le pavillon, quelques soldats anglais coururent sur lui le sabre levé ; mais, avec une présence d'esprit admirable, tenant le pavillon, il se lança dans la mer, gagna à la nage la chaloupe du *Cumberland,* qui était à la remorque, en coupa le câble, puis se servant de la voile qu'il y trouva, il eut l'adresse et le bonheur de rejoindre le vaisseau de M. de Beauharnais.

Cependant les officiers de M. de la Jaille se rendirent maîtres du *Cumberland.* M. Duguay s'en éloigna alors pour examiner la face du combat. Il vit que M. de Courserac s'était emparé du *Chester; le Rubis* se rendait à M. de la Monerie, lorsque le comte de Forbin, survenant, prétendit avoir l'honneur de cette prise. M. de Nesmond poursuivait le convoi, dont il prit un grand nombre de bâtiments, et *le*

Royal-Oak fuyait à toutes voiles, ayant perdu son beaupré. Il avait été abordé par M. de Beauharnais et s'était vu sur le point d'être enlevé, lorsque le feu prit à des gargousses pleines de poudre sur le vaisseau français; ses ponts et ses gaillards en furent enfoncés, et plus de cent hommes y perdirent la vie. Cet accident avait contraint M. de Beauharnais de s'éloigner pour éteindre le feu : il en vint heureusement à bout en peu de temps.

Le premier mouvement de M. Duguay fut de courir après *le Royal-Oak,* dont il ne pouvait manquer de s'emparer; mais ayant aperçu que le chevalier de Tourouvre, suivi de Jean Bart, osait aborder *le Devonshire,* et que l'artillerie de ce vaisseau mettait ces deux frégates en pièces, le bien du service l'emporta, sans balancer, sur l'intérêt de sa gloire propre.

Il abandonna donc, laissant *le Royal-Oak* à son bon destin, et alla aborder *le Devonshire.* Ce vaisseau n'était pas seulement redoutable par sa grandeur et ses quatre-vingt-douze pièces de canon, il l'était encore plus par son équipage de sept à huit cents hommes, et un corps de près de trois cents, tant officiers que soldats, qui passaient en Portugal. Aussi son feu fut-il si violent, qu'en moins de trois quarts d'heure que Duguay-Trouin se tint près de lui, à petite portée de pistolet, il lui mit trois cents hommes hors de combat.

Duguay différait de l'accrocher, parce qu'il voulait voir cesser une grosse fumée qui sortait de sa poupe et qui l'inquiétait; mais enfin le carnage affreux que l'ennemi faisait à son bord, lui faisant fermer les yeux sur la cause de cette fumée, il commandait déjà que l'on jetât les grappins, lorsque M. de Brugnon, l'un de ses lieutenants, lui fit remarquer que le feu sortant de la poupe du *Devonshire* se communiquait à ses haubans et à ses voiles de l'arrière. Aussitôt, il ne pensa plus qu'à s'éloigner. A peine était-il à la distance de la portée du pistolet, que les flammes se communiquèrent de l'avant à l'arrière du vaisseau, avec tant de violence, qu'il fut consumé en moins d'un quart d'heure. Tous ceux qu'il portait périrent ou dans les flammes ou dans les flots, et l'on n'osa s'avancer pour les secourir, par la crainte d'être abîmé par les éclats, lorsque ce terrible bâtiment viendrait à sauter; mais ses voiles, mises en pièces par le canon, n'ayant pu le soutenir, et ses sabords étant ouverts, la mer l'engloutit avant que le feu eût gagné les poudres.

Les deux escadres, n'ayant plus d'ennemis à combattre, coururent pendant quelque temps après la flotte, et revinrent ensuite en différents ports de France.

Dans l'impossibilité de se défendre, le gouverneur de Minorque fut chassé des forts et des retranchements qu'il avait aux environs du château de Mahon, et bientôt réduit à capituler. Le 19 septembre 1708, il remit la place aux Anglais. Cette conquête leur fournit la commodité de faire hiverner une partie de leur flotte dans la Méditerranée, dont ils devinrent les maîtres, comme ils l'étaient de l'Océan. La France, qui n'avait plus d'armées navales à leur opposer, ne tarda pas à ressentir les mauvais effets de leur voisinage. Elle était alors dans la plus triste situation.

Le duc de Bourgogne, qui avait commandé les armées de Flandre, s'était fait battre à Oudenarde, et avait laissé prendre Lille. Les troupes étaient découragées, et le duc de Vendôme, indigné de ce qu'il avait vu se passer sous ses yeux dans cette campagne, s'était retiré du service et de la cour. Pour comble de malheur, un froid excessif, et plus rigoureux en France que dans le reste de l'Europe, gela entièrement les grains et les fruits : la disette devint extrême ; et si la misère fit trouver des soldats, le peu d'intelligence et de précaution de la part des ministres les laissa manquer de la subsistance nécessaire. La marine, d'ailleurs, était si négligée, qu'elle ne put, comme dans la guerre précédente, fournir ce qui manquait au royaume, en allant chercher des blés dans les pays étrangers. Cet avantage passa aux alliés ; la mer les pourvut abondamment de ce que la terre leur refusait, et les mit en état de pousser des conquêtes auxquelles il ne paraissait pas possible que la France pût s'opposer.

Quelque fâcheuses que fussent ces circonstances, elles ne l'étaient pas encore au point où on les fit concevoir à Louis XIV. La France avait encore des forces réelles, capables de tenir tête à ses ennemis, que la longueur de la guerre n'épuisait pas moins que les privations. Ces forces pouvaient leur devenir aussi redoutables que jamais, comme on le vit à la bataille de Malplaquet. Mais des peintures poignantes de la misère du peuple, tournèrent tous les désirs du roi vers la paix. Il la rechercha avec empressement.

Le président Bouillé se rendit en conséquence à Mardick, et ensuite

à Bodegrave, où il conféra plusieurs fois avec Buys et Vanderdussen, députés par les Etats-Généraux.

Les propositions furent trouvées en Hollande si avantageuses qu'on résolut d'entrer en négociation. Elles étaient telles, en effet, que les esprits raisonnables ne pouvaient espérer mieux d'une plus longue suite de prospérités ; mais elles étaient aussi le dernier degré d'abaissement et d'humiliation où ce prince devait être réduit. La dûreté de ses ennemis lui fit trouver des ressources sur lesquelles il n'avait osé compter. Moins pressé du côté du Rhin, il fut en état d'avoir en Flandre une armée considérable, et d'y porter le peu de finances que ses peuples lui fournirent dans l'état déplorable où la famine les réduisait.

Quoique ses propositions pour la paix eussent paru très-acceptables aux Etats-Généraux, leur grand pensionnaire, Heinsius, n'en jugea pas de même, non plus que le duc de Marlborough et le prince Eugène, qui commandaient les armées. Ces trois têtes avaient un intérêt personnel à la continuation de la guerre, qui leur donnait une grande autorité et leur valait des profits immenses. Ils s'unirent donc entre eux plus étroitement que jamais, et, maîtres des délibérations, sans paraître refuser la paix, ils l'éloignèrent visiblement par les demandes exorbitantes qu'ils firent.

Le marquis de Torci avait suivi à la Haye le président Bouillé, et ce fut à lui que les triumvirs remirent leurs demandes, contenues en trente-huit articles. Lorsqu'il les eut rapportées à Versailles, elles parurent au conseil d'une injustice si criante, qu'elles furent rejetées d'une voix unanime.

Les propositions faites à la France ne parurent pas moins odieuses aux étrangers. Le peuple de Hollande ne vit qu'avec chagrin s'évanouir les espérances d'une paix aussi avantageuse qu'il la sentait nécessaire.

Il s'était formé en Angleterre un parti pour la paix, qui en prit sujet de déclamer plus ouvertement que jamais contre le ministère, et contre l'ambition et l'avarice du duc de Marlborough. Les flottes anglaises, à la vérité, parcouraient librement l'Océan et la Méditerranée ; mais le commerce était ruiné par les escadres et les armateurs de France. Ce parti éleva donc la voix, et fit remarquer que la nation

s'épuisait pour le seul profit de la maison d'Autriche, dont la grandeur ne serait pas moins redoutable que celle de la France.

Les exploits des armateurs achevèrent de fortifier dans le cœur des peuples le désir de la paix, en la rendant plus nécessaire. Tandis que les flottes anglaises portaient en Portugal et en Catalogne de puissants secours, le commerce des deux nations souffrit des pertes considérables.

La marine de France ne se signala pas moins en Afrique et en Amérique. En Afrique, le chevalier Parent, avec deux vaisseaux de guerre et une frégate, après avoir réduit le fort de Gambie, il obligea le gouverneur anglais de saluer de douze coups de canon le pavillon du roi; fortifié d'un vaisseau anglais qu'il y prit, chargé de deux cents nègres, il alla se présenter, le 20 avril, devant l'île de San-Thomé, qui appartenait aux Portugais.

Il mit pied à terre à la tête de quatre cent vingt hommes, malgré huit cents Portugais qui voulurent s'opposer à sa descente; et, par une marche extrêmement hardie, passant trois rivières et plusieurs défilés, il s'avança jusqu'à la vue de la capitale de l'île. Elle était couverte de ce côté-là par une église qui en était éloignée de deux cents pas; quatre ou cinq cents hommes occupaient ce poste avec trois pièces de canon; le chevalier Parent les força bientôt de l'abandonner, et fit sur-le-champ ses dispositions pour attaquer la ville. Trois mille hommes bien armés la défendaient, et elle était soutenue par un fort à quatre bastions, garnis de cinquante pièces de canon, et dont la garnison était de quatre cents hommes. Le chevalier Parent forma deux attaques qui réussirent également.

Il entra dans la ville; les ennemis se retirèrent pour la plupart dans un couvent d'Augustins, sur une hauteur, à un quart de lieue de la ville : ils y furent poursuivis et forcés, et l'on mit le feu au couvent. Il ne restait plus que le fort à emporter : il ne tint pas longtemps. Dès le commencement, une bombe tomba dans la citerne, et le gouverneur demanda aussitôt à capituler.

Le chevalier Parent, se voyant alors maître de l'île, se proposait d'engager les Portugais à rappeler leurs femmes, qui avaient fui dans les montagnes avec ce qu'elles avaient de plus précieux; mais, attaqué d'une violente maladie, il ne put exécuter son projet. Il se trouva

même en peu de temps dans une situation où il avait tout à craindre et rien à espérer. La maladie s'était répandue dans ses troupes, à ce point qu'à peine il lui restait trente ou quarante hommes en état de sortir. La prudence ne lui permettait pas de rester longtemps exposé aux entreprises que la vue de sa faiblesse pouvait exciter les Portugais à former contre lui. Il pensa donc à s'accommoder avec le gouverneur général de l'île, de qui il tira quatre mille cruzades. Une partie de son monde étant un peu rétablie, il se rembarqua avec tout son butin, et revint en France.

Ce butin consistait principalement en cent cinquante marcs d'or, sept cents marcs d'argent, cinq cents nègres, et quatre cents rouleaux de tabac du Brésil.

En Amérique, M. de Costebelle, qui avait succédé à M. de Brouillard, gouverneur de Plaisance, forma le dessein d'enlever le fort Saint-Jean, que les Anglais occupaient sur la côte orientale de l'île de Terre-Neuve, et chargea M. de Saint-Ovide, son lieutenant de roi, de l'exécuter.

M. de Saint-Ovide partit de Plaisance, le 14 décembre 1708, à la tête de soixante-quatorze hommes, et malgré le froid et la neige dans laquelle on enfonçait jusqu'aux genoux. Il arriva le 30 dans le voisinage du fort. Il fit alors couper des bois pour former des échelles dont les échelons furent de corde, afin de les rendre plus faciles à porter. Le lendemain, il s'avança, et, quoiqu'il eût été reconnu par une sentinelle, il exécuta son escalade avec tant de vigueur, qu'il emporta la place.

M. du Clerc, capitaine de vaisseau, conçut le dessein de faire une descente au Brésil. Il partit de France, en 1710, avec une petite escadre de cinq vaisseaux portant mille hommes de troupe de la marine, et découvrit, le 16 août, Rio-Janeiro. Il y apprit que son arrivée y avait jeté la ville dans un trouble universel et une extrême confusion. La prudence voulait qu'il en profitât; mais il crut mal à propos qu'en différant d'attaquer les Portuguais, qui étaient maîtres de tout le Brésil, ils retomberaient dans une tranquillité qui lui donnerait sur eux de grands avantages. L'événement trompa son attente, et les ennemis employèrent à se fortifier le temps qu'il perdit.

Enfin, ayant mis à terre sept cent dix hommes, à douze lieues de

Rio-Janeiro, il marcha à leur tête, pendant quatre jours, et parut devant cette ville. Les Portugais étaient sortis pour le combattre. L'action commença à huit heures du matin et fut très-vive. Cependant M. du Clerc renversa les ennemis, et entra dans la ville. Il était difficile qu'avec si peu de monde il pût se rendre maître d'une place où il y avait sept à huit mille hommes en armes, dont la plus grande partie, étant à couvert dans les maisons, faisaient sur lui un feu terrible.

Le seul parti qu'il avait à prendre était de mettre le feu aux maisons, afin d'en déloger les Portugais, d'en occuper une partie à éteindre l'embrasement, et de conserver sa supériorité sur l'autre. Cette exécution indispensable, et toujours pratiquée dans de semblables circonstances, fut négligée par M. du Clerc. A travers le feu des ennemis, il perça jusqu'à la place d'Armes, où il avait espéré pouvoir former ses troupes et faire de nouvelles dispositions; mais il s'y trouva si fort incommodé de la mousqueterie des maisons dont cette place était entourée, qu'il n'était pas possible d'y tenir.

Dans cet embarras, il découvrit une maison sur le bord de la mer, où il y avait cinq pièces de canon. Il résolut de l'attaquer. Quelque résistance que fissent les ennemis, il les força, se logea dans cette maison, et tourna contre eux les cinq pièces de canon. Cet avantage commençait à lui donner le temps de respirer, lorsque la garnison d'un port qui était dans la baie, s'étant aperçue que les Français s'étaient rendus maîtres de cette maison, la canonna vivement.

La situation de M. du Clerc devint alors extrêmement fâcheuse. Il était enveloppé de tous côtés par les ennemis. Il ne lui restait plus que six ou sept officiers et moins de quatre cents hommes en état de combattre : le reste avait été tué ou blessé ; et s'il n'avait d'autre ressource que de tenter un coup de vigueur pour percer les ennemis, sortir de la ville et regagner ses vaisseaux, la multitude des assiégeants ne lui permettait pas de se flatter d'aucun succès. Ces troupes, qui depuis six heures combattaient sans relâche, étaient épuisées, et il devait s'attendre que sa retraite serait tout au moins une escarmouche continuelle. Il prenait cependant cette périlleuse résolution, lorsque le gouverneur général du pays lui envoya proposer de se rendre prisonnier de guerre, avec promesse d'être transporté à Lisbonne pour être échangé avec les Portuguais prisonniers en Espagne. M. du Clerc

rejeta d'abord ces offres; mais, peu après, son conseil assemblé le détermina à les accepter.

Les soldats furent renfermés dans des forts, et les officiers eurent la ville pour prison. Mais les chirurgiens qui pansaient les blessés furent bientôt massacrés; la plus grande partie des soldats périt de misère, et M. du Clerc fut assassiné dans sa maison. Ces cruautés, exercées sous les yeux du gouverneur, sans qu'il en fît aucune justice, le chargèrent avec raison de toute l'horreur qui les accompagnait.

Lorsque ces nouvelles furent sues en France, elles excitèrent une indignation universelle. Le ressentiment du roi fut d'autant plus vif, qu'il se sentait moins en état de le faire éclater. Ses finances étaient dans un désordre extrême, et ses arsenaux de marine méritaient à peine ce nom.

Ainsi, la barbarie des Portugais serait restée impunie, si Duguay-Trouin ne se fût présenté à la cour pour en tirer vengeance. Il avait déjà formé le même projet dans lequel M. du Clerc venait d'échouer. Le malheur de cet officier redoubla son empressement pour l'exécution. Il leva toutes les difficultés que le ministre de la marine lui opposa, et, ayant obtenu l'agrément du roi pour cette entreprise, il travailla avec autant de succès que d'ardeur à armer une escadre, dont une compagnie qu'il avait formée fit tous les frais.

Les mouvements qu'il se donna furent remarqués par les Anglais, qui avaient toujours les yeux ouverts sur lui. Ils pénétrèrent son dessein : la reine Anne fit partir un paquebot pour en donner avis au roi de Portugal, et ce prince envoya ce même bâtiment au Brésil, porter ses ordres pour la défense du pays. Les soins de la reine d'Angleterre allèrent même plus avant : elle fit équiper une escadre de vingt vaisseaux. Le chevalier Leak, qui la commandait, parut le 5 juin devant la rade de Brest, comptant y bloquer Duguay-Trouin; mais il en était parti deux jours auparavant. Averti de ce qui se passait en Angleterre, il n'avait point douté qu'il ne fût l'objet de l'armement qui s'y faisait, et, sans attendre que le sien fût entièrement achevé, il avait pris la route de la Rochelle, où il joignit les autres vaisseaux dont son escadre devait être composée.

Il remit à la voile le 9 juin, et arriva le 12 septembre à l'entrée de la baie de Rio-Janeiro. Cette escadre, de seize gros vaisseaux, portait

quatre-vingt-dix gardes de la marine, et deux mille trois cent cinquante-huit hommes de troupes de débarquement. M. de Saint-Germain faisait les fonctions de major. En arrivant à Rio-Janeiro, Duguay-Trouin reconnut, du premier coup d'œil, que l'état de cette place était bien différent de ce qui lui en avait été rapporté. En effet, aussitôt que le roi de Portugal eut appris que les Français, sous la conduite de M. du Clerc, y avaient fait une descente, il jugea bien, quoique l'issue en eût été malheureuse, qu'ils seraient tentés d'y retourner. Il y envoya donc quatre vaisseaux de guerre, de cinquante-six à soixante-quatorze pièces de canon, et trois frégates de trente-six à quarante, chargées d'artillerie, de munitions de guerre et de cinq régiments de troupes réglées, sous les ordres de don Gaspar Acosta.

Avec ce secours, le gouverneur avait fait augmenter les fortifications, et la ville paraissait de tous côtés absolument hors d'insulte. Elle était fortifiée par des redoutes et des batteries, dont les feux se croisaient. Du côté de la plaine, elle était défendue par un camp retranché et par un fossé rempli d'eau. Les trois montagnes qui la commandent étaient également fortifiées; et elle n'était pas moins défendue du côté de la baie.

Toutes ces défenses étaient prêtes à bien recevoir les Français, parce que le paquebot anglais avait devancé de quinze jours l'arrivée de Duguay-Trouin. Les quatre vaisseaux de guerre et les trois frégates s'étaient mis en travers, depuis le fort de Villegaignon jusqu'à celui de Notre-Dame-de-Bon-Voyage. Les troupes, y compris les cinq régiments arrivés d'Europe, montaient au moins à douze ou quinze mille hommes, sans compter une multitude de noirs disciplinés. Trente-cinq navires marchands se trouvaient en outre dans la baie.

Tel était l'état des forces portugaises, lorsque, le 12 septembre 1711, Duguay-Trouin entreprit de forcer l'entrée de la baie. Il n'assembla point de conseil, il n'envoya point ses instructions à chaque vaisseau; mais, pour ne point laisser aux ennemis le temps de se reconnaître, il se contenta de donner ordre à M. de Courserac, commandant l'un des vaisseaux de sa flotte, de prendre la tête de l'escadre, et à MM. de Goyon et de Beauve, également capitaines de vaisseaux, de le suivre. Il marcha après eux, et fit signal aux autres vaisseaux de venir à la file après lui.

Ainsi l'escadre, malgré le feu des forts, des vaisseaux et des frégates, entra dans la baie : les bâtiments de guerre et les frégates, voyant alors que les Français s'approchaient pour les aborder, coupèrent leurs câbles et allèrent s'échouer sous les batteries de la ville. Cette action ayant employé toute la journée, Duguay-Trouin fit pendant la nuit ses dispositions pour attaquer le lendemain l'île des Chèvres. A la pointe du jour, le chevalier de Goyon mit pied à terre dans cette île, à la tête de cinq cents hommes, et en chassa les Portugais si brusquement, qu'à peine eurent-ils le temps d'enclouer quelques pièces de canon. En se retirant, ils coulèrent deux gros navires marchands, et firent sauter deux de leurs vaisseaux qui étaient échoués. On s'établit aussitôt dans ce poste, et, malgré le feu continnel de la ville, on travailla constamment à dresser des batteries de canons et de mortiers.

Cependant Duguay-Trouin pensait à faire son débarquement : il en était d'autant plus pressé, que depuis quelques jours l'eau commençait à lui manquer.

Il attaqua, le même jour, deux hauteurs d'où il découvrait toute la campagne et une partie de la ville. Les jours suivants furent employés à reconnaître le terrain des environs, qui se trouva très-marécageux.

Cependant on établit une batterie dans une presqu'île qui battait à revers les batteries et une partie des retranchements de la hauteur des Bénédictins, et, le 19, celles de l'île des Chèvres furent en état de battre en brèche. Elles consistaient en dix-huit pièces de canon de vingt-quatre et en cinq mortiers.

Avant de faire tirer ces batteries, Duguay-Trouin jugea à propos d'écrire au gouverneur de Rio-Janeiro. Il lui marqua par sa lettre, qu'il était venu de la part du roi de France pour demander raison de l'assassinat de M. du Clerc, du massacre des chirurgiens, et des cruautés exercées envers les prisonniers français, contre la teneur du cartel réglé entre Sa Majesté Très-Chrétienne et le roi de Portugal : que s'il se rendait à discrétion, et si les habitants lui payaient une forte contribution pour indemniser le roi des frais d'un si gros armement, il recevrait de lui tous les bons traitements qu'il pourrait désirer; mais que s'ils osaient résister, il détruirait la ville et tout le pays par le fer et par le feu.

Le gouverneur ayant répondu qu'il était résolu de défendre jusqu'à

la dernière goutte de son sang la place qui lui avait été confiée, Duguay-Trouin ne pensa plus qu'à battre la hauteur des Bénédictins, avec toute la vivacité possible.

Il fit avancer les vaisseaux *le Mars* et *la Bellonne,* afin qu'ils secondassent le feu des batteries. Le 20, on commença à tirer, et l'artillerie fut si bien servie qu'une partie des retranchements fut rasée. Duguay-Trouin fit aussitôt ses dispositions pour livrer un assaut général le lendemain à la pointe du jour. Il se proposa d'attaquer lui-même la hauteur de la Conception. Le chevalier de Goyon fut chargé de se porter sur les ennemis par un autre endroit, en se coulant le long de la côte, et il destina un troisième corps contre la hauteur des Bénédictins. Ce corps devait être porté la nuit dans des chaloupes jusqu'à des vaisseaux portugais mouillés au pied de cette montagne, et s'y loger sans bruit. Duguay-Trouin ayant remarqué, aux dispositions de l'air, que l'on était menacé dans peu d'un violent orage, il jugea qu'à la faveur des éclairs les ennemis ne manqueraient pas de découvrir les chaloupes dans le trajet qu'elles auraient à faire, et de tirer sur elles, ce qui serait capable de faire manquer l'expédition. Pour obvier à cet inconvénient, il envoya ordre sur ses deux vaisseaux et dans les batteries de pointer de jour les canons, et que les canonniers se tinssent prêts à tirer au signal qu'il leur donnerait.

L'événement justifia la sagesse de cette précaution, dont l'effet dépassa de beaucoup ses espérances. A peine les troupes étaient-elles embarquées que l'orage éclata ..à la lueur des éclairs, qui se succédaient sans intervalle, les Portugais virent les chaloupes et firent sur elles un feu terrible. Aussitôt Duguay-Trouin donna le signal, et les batteries tirèrent de tous côtés avec une si grande vivacité, que leur feu et leur fracas, se mêlant aux éclairs et aux coups affreux du tonnerre, firent de cette nuit la plus épouvantable des nuits. Les habitants, consternés, s'imaginèrent qu'ils allaient être assaillis dans l'horreur de l'obscurité. La frayeur les saisit et s'empara également des milices : les uns et les autres s'enfuirent dans les montagnes, et entraînèrent avec eux les troupes réglées. En même temps les prisonniers français qui restaient des troupes de M. du Clerc, profitant de la confusion et du trouble qui régnaient dans la ville, forcèrent les portes des prisons où ils étaient retenus, et se mirent en liberté.

A la pointe du jour, les troupes étaient prêtes à s'ébranler, lorsque M. de la Salle, qui avait servi d'aide de camp à M. du Clerc, s'avança vers le poste où était Duguay-Trouin, et lui apprit que la ville était abandonnée. Il l'avertit que les Portugais avaient eux-mêmes brûlé leurs plus riches magasins, et qu'ils avaient chargé des mines sous les forts des Bénédictins et des Jésuites, pour faire périr les troupes qui s'en empareraient.

Duguay-Trouin ne tarda point à profiter de cet avis. Il entra dans la place, occupa tous les forts, et, après avoir fait arracher les saucissons des mines, il veilla aux intérêts du roi et des armateurs. Les Portugais avaient brûlé ou coulé leurs meilleurs vaisseaux, et emporté avec eux leur or et leur argent. M. de Ricouart, intendant de l'escadre, fut chargé de recueillir ce qui se trouverait de meilleur parmi le peu d'effets qui restaient dans les maisons et les magasins.

Cependant on somma de se rendre les forts de Saint-Jean, de Sainte-Croix, de Ville-Gagnon, et tous les autres qui étaient détachés de la place. Ils ne firent aucune résistance. On en prit possession le 23, et tous leurs canons furent encloués.

C'est alors que Duguay-Trouin, assuré de pouvoir se retirer quand il le jugerait à propos, examina s'il convenait mieux de conserver la place ou de la rançonner.

Le gouverneur offrit, pour le rachat de la ville, une somme de six cent mille cruzades, et demandait un terme assez long pour la payer, sous prétexte que les habitants avaient emporté leurs richesses bien loin dans les bois et les montagnes; que l'or appartenant au roi de Portugal avait été également transporté fort avant dans les terres, et qu'il lui fallait du temps pour le faire revenir.

Toutes choses mûrement considérées, Duguay-Trouin accepta. Le traité ayant été conclu, il se fit donner en otages douze des principaux officiers, et se retira dans la ville. Il ne pensa plus ensuite qu'à préparer tout pour son départ. On chargea sur les vaisseaux les meilleurs effets que l'on avait rassemblés dans les magasins. Ceux qui ne convenaient point à la France, et dont on ne pouvait tirer de profit que dans la mer du Sud, furent mis sur la frégate *la Concorde,* et sur un autre vaisseau du nombre de ceux qui avaient été pris. M. de la Rufinière en eut le commandement.

Il ne manquait, pour achever le succès de cette expédition, qu'un retour heureux. Jusqu'à la hauteur des Açores, l'escadre n'eut à combattre que les vents contraires; mais, sur ces parages, il s'éleva une funeste tempête qui la dispersa, et chaque vaisseau, extrêmement maltraité, se vit plus d'une fois sur le point de périr. Cependant, ils échappèrent tous au danger qui les menaça pendant deux jours, et ils arrivèrent pour la plupart le 12 février suivant dans le port de Brest, à la réserve du *Magnanime* et du *Fidèle,* dont on n'a jamais entendu parler. Cette perte fut d'autant plus sensible, que ces vaisseaux portaient douze cents hommes d'équipage, avec un grand nombre d'officiers et de gardes-marine d'un mérite distingué, et que l'on avait chargé sur *le Magnanime*, le plus grand et le plus fort vaisseau de l'escadre, la moitié des effets que l'on rapportait en France, et six cents mille livres en or et en argent. L'infidélité de ceux à qui l'on confia une partie des marchandises qui furent envoyées dans la mer du Sud, diminua encore les profits de l'armement, qui néanmoins, tous frais faits et toute perte compensée, rapporta quatre-vingt-douze pour cent aux personnes qui y étaient intéressées.

La perte des Portugais fut très-considérable. On en peut juger par cette quantité prodigieuse de marchandises qui furent brûlées, pillées, gâtées, transportées sur l'escadre; par la contribution à laquelle ils furent contraints de se soumettre, et par plus de soixante navires marchands, trois vaisseaux de guerre et deux frégates, qui furent pris ou brûlés, sans compter ce que les habitants perdirent, lorsque, dans la nuit, et pendant un orage affreux, ils abandonnèrent la ville pour chercher leur sûreté dans les bois et les montagnes. Cette colonie se ressentit longtemps de l'irruption des Français.

Mais la gloire de la marine de France fut d'autant plus grande que, sans verser beaucoup de sang, la prudence du chef et la valeur des troupes exécutèrent tout ce que l'on pouvait désirer d'elles.

L'éclat que cette expédition fit dans l'Europe, en donnant à connaître aux alliés quelle était encore la force de la marine française et la capacité de ses officiers, aurait produit sans doute de très-grands effets, si la face nouvelle des affaires n'eût annoncé une paix prochaine. La France commençait à voir diminuer le nombre de ses ennemis. Cette même puissance qui, la première, avait épousé avec le plus de chaleur

les intérêts de la maison d'Autriche, l'Angleterre, était déjà secrètement d'accord avec elle. Le parti des torys avait pris avec le temps des forces si grandes, qu'il avait enfin fait sortir les wighs du ministère et s'y était établi. Tous les événements avaient contribué à cette importante révolution. Le parlement guerrier fut dissout; un nouveau parlement fut convoqué, dont les dispositions étaient toutes pacifiques, et tous les ministres furent changés.

On ne tarda donc point à faire sentir à Louis XIV que si, laissant la Hollande, à qui il s'était toujours adressé pour faire ses propositions de paix, il se tournait vers l'Angleterre, il en serait plus favorablement écouté.

Le roi ne négligea point une insinuation qui portait avec elle une espérance presque certaine du succès de ses démarches. Il fit passer à Londres, au mois d'avril 1711, un projet pour l'ouverture des conférences, dont la teneur était, que l'on donnerait des garanties réelles à l'Angleterre, pour la sécurité de son commerce en Espagne, dans les Indes et dans la Méditerranée; qu'il ferait accorder à la Hollande une barrière suffisante dans les Pays-Bas; que les conférences se tiendraient au plus tôt à Liége, ou à Aix-la-Chapelle, et que l'on y travaillerait efficacement et de bonne foi à régler les affaires d'Espagne, et à donner à tous les alliés une satisfaction telle que l'Angleterre en pût être contente.

Ces propositions étaient bien différentes de celles qui avaient été faites deux ans auparavant, mais aussi l'état des affaires n'était plus le même.

En même temps que l'on reçut à Londres le projet de Louis XIV, pour frayer le chemin à la paix, la nouvelle y arriva que l'empereur Joseph était mort à Vienne, dans sa trente-troisième année. Ce prince, par son testament, avait institué l'archiduc son frère héritier universel de ses Etats. Cette disposition, qui occasionnait le même inconvénient du côté de la maison d'Autriche, que l'on avait cherché à éviter du côté de la maison de France, par rapport à la succession de la monarchie espagnole, fit sentir qu'il était d'une nécessité indispensable de terminer la guerre.

Comme l'Angleterre était, de toutes les puissances unies contre les deux couronnes, celle qui avait fait, tant par terre que par mer, les plus

grands efforts, il était évident que son inaction allait faire retomber le poids de la guerre sur les seuls Hollandais. L'impossibilité de la soutenir les fit entrer dans les vues de la reine d'Angleterre, et se résoudre à envoyer des plénipotentiaires à Utrecht, lieu désigné pour les conférences : les princes intéressés dans la guerre y envoyèrent aussi leurs ministres ; mais les uns et les autres, loin d'apporter un esprit de conciliation et d'équité, ne s'appliquèrent qu'à traîner la négociation en longueur, et à faire naître des difficultés.

Quant à l'Angleterre, elle demeura ferme dans la résolution de faire la paix. Aussitôt que les préléminaires eurent été signés, le roi donna ses ordres pour que les vaisseaux anglais fussent reçus favorablement dans les ports, et jouissent de la liberté d'y charger des vins. Les hostilités cessèrent entre les deux nations, partout où l'on sut l'accord secret des deux cours.

Tel était l'état de l'Europe lorsque M. Duguay revint de l'Amérique. On ne ressentit point en France la joie que le succès de cette glorieuse expédition devait répandre. La mort avait enlevé le Dauphin au mois d'avril précédent. Le duc de Bourgogne, nouveau Dauphin, la duchesse son épouse, les ducs de Bretagne et d'Anjou, leurs enfants, étaient malades et touchaient à leur dernier moment. Le même jour que Duguay-Trouin entra dans le port de Brest, le 12 février 1712, la Dauphine mourut ; le Dauphin la suivit six jours après, et le duc de Bretagne finit ses jours le 8 mars suivant.

Bientôt le maréchal de Villars remporta, à Denain, un avantage considérable sur le prince Eugène, et, poussant sa pointe avec vigueur, lui enleva presque toutes les conquêtes que les alliés avaient faites dans les trois campagnes précédentes. La marine seconda ses efforts, et les expéditions de M. Cassart firent sentir à la Hollande et au Portugal la nécessité de concourir au plus tôt à la paix universelle.

Le roi ayant fait armer à Toulon six vaisseaux de guerre et deux frégates, M. Cassart en eut le commandement, et partit de ce port le 29 du mois de mars. Après une assez longue navigation, il mouilla le 4 mai près du port de la Praye, dans la principale des îles du cap Vert, qui appartenaient au roi de Portugal. Il mit à terre mille hommes de troupes de la marine, dont il forma quatre bataillons. Le gouverneur du fort s'étant rendu à la première sommation, Cassart fit prendre possession

de la place ; il acheva ensuite sa descente ; et, après avoir laissé sur les vaisseaux une garde suffisante, il s'avança à la tête de ses troupes vers la ville de Sant-Iago, capitale de l'île, et qui lui donne son nom. Cette ville est située entre deux montagnes escarpées, et l'on n'y peut arriver que par un défilé presque impraticable. Deux forts la défendent, l'un se présente au débouché du défilé, l'autre est placé sur l'une des deux montagnes ; et l'on pouvait assembler dans l'île jusqu'à douze mille hommes en état de porter les armes. Cassart, méprisant ces difficultés, s'avança hardiment à la portée du mousquet devant le château qui couvrait la ville, et envoya sommer le gouverneur de se rendre, le menaçant de ne lui faire aucun quartier, s'il lui donnait la peine de faire venir son canon.

Le gouverneur convint, pour racheter le fort, la ville et l'île, de payer une contribution de soixante mille écus. Mais, aussi peu fidèle à sa parole qu'à son prince, à peine eut-il signé cette capitulation, qu'il suivit l'exemple que lui avaient déjà donné l'évêque et les habitants de Sant-Iago : il s'enfuit dans les montagnes avec toutes les richesses qu'il put emporter. En vain Cassart lui fit dire que s'il n'exécutait pas ce dont on était convenu, il ruinerait la ville et les forts. Il n'en put tirer aucune réponse. Au bout de six jours écoulés sans recevoir de ses nouvelles, Cassart fit sauter les forts, et enclouer un grand nombre de canons de fer. Il en enleva dix-sept pièces de fonte, toutes les cloches de la ville, deux cents barils de poudre, les meilleures marchandises qui s'y trouvèrent, de la valeur de cinq cent mille livres, quantité de munitions, et quatre cents nègres. Il fit mettre ensuite le feu dans tous les quartiers de la ville, et la réduisit en cendres ; il s'empara aussi de deux vaisseaux portugais qui étaient à la rade, sur lesquels il chargea ce qu'il y avait de moins précieux dans son butin.

Sant-Iago ne fut point la seule colonie des Portugais maltraitée par Cassart. Plusieurs autres eurent le même sort, et il fit, surtout à Massarant, un butin considérable. Il alla ensuite se radouber à la Martinique, d'où il repartit à la fin d'août pour tourner ses forces contre les Hollandais de la côte de Surinam, en Amérique. Son dessein était d'attaquer les Hollandais pendant la nuit ; mais ayant su que le gouverneur se préparait à faire une vigoureuse résistance, il ne jugea point à propos de s'exposer aux hasards d'un combat dans l'obscurité.

Surinam est une ville très-peuplée et très-riche. Elle était munie d'une nombreuse artillerie : cent trente pièces de canon défendaient le passage de la rivière. Cassart entra le jour dans cette rivière, mit ses troupes à terre, investit la ville, et lui coupa toute communication avec la campagne.

S'étant ensuite rembarqué sur une de ses frégates, avec un détachement de ses troupes, il remonta la rivière malgré le feu de la ville et du château, et établit un poste au-dessus de la place, qui acheva de la resserrer. Cependant, le gouverneur avait fait faire une sortie de deux cents hommes sur le premier camp. M. de Sorgues, qui y commandait, marcha au-devant d'eux la baïonnette au bout du fusil, en tua et prit plusieurs, et força le reste de s'enfuir dans les bois.

Ce mauvais succès ébranla le gouverneur; les bombes que l'on fit pleuvoir sur la ville et le château achevèrent de le déconcerter. La crainte de les voir détruire le fit résoudre à offrir à Cassart, qui revint alors au camp, une forte contribution. La proposition fut acceptée. On convint de quinze mille tonneaux de sucre, qui furent payés tant en pièces qu'en argent, en nègres et en marchandises d'Europe. Cassart envoya ensuite M. de Moans rançonner Berbice et Askebe, deux petites colonies de la même côte, et retourna à la Martinique avec un butin très-considérable.

La suspension d'armes entre la France et l'Angleterre n'ayant été que pour l'Europe, ou n'étant point encore parvenue jusqu'à l'Amérique, Cassart fit voile de nouveau vers l'île de Montferrat, appartenant aux Anglais, et y débarqua trois mille hommes. Les habitants se réfugièrent dans le fort de Dedan, situé sur une montagne presque inaccessible, et à l'abri de toute insulte. On ne pensa point à les inquiéter; mais toute l'île fut entièrement pillée et ruinée, et les vaisseaux qui s'y trouvèrent furent brûlés. L'île de Saint-Christophe fut traitée de même; et le butin fait dans l'une et l'autre valut de très-grandes sommes.

Cette dernière expédition de Cassart fut bientôt suivie de la conclusion de la paix. Les traités en furent signés à Utrecht, le 11 avril 1713, avec la reine d'Angleterre, le duc de Savoie, le roi de Portugal, le roi de Prusse, et les Etats-Généraux des Provinces-Unies. L'Empereur seul voulut continuer la guerre. Cependant, par les instances

de l'Angleterre et de la Hollande, il fut obligé d'abandonner la Catalogne. Mais le comte de Staremberg, son général dans ce pays, évacua les places qu'il occupait avec tant de mauvaise foi, qu'à la réserve de Tarragone, dont les habitants se soumirent à leur prince légitime, toutes les autres furent envahies par les troupes du Barcelonais, dont il avait fomenté la rébellion, et qui osèrent lever l'étendard contre la France et l'Espagne.

Les deux généraux devinrent plénipotentiaires. En peu de temps ils furent d'accord, et, le 6 mars, ils signèrent à Bastad un traité de paix qui fut confirmé, et étendu par un second traité conclu à Bade le 7 septembre suivant.

La France, tranquille de toutes parts, ne pensa plus alors qu'à aider l'Espagne à soumettre Barcelone. Elle forma une armée en Catalogne dont le maréchal de Berwick eut le commandement. Les Catalans, de concert avec les peuples des îles Majorque et d'Iviça, s'étaient mis en tête de former une république et de se rendre indépendants.

La France et l'Espagne armèrent une flotte pour les investir par mer, en même temps que leurs troupes réunies les assiégèrent par terre. M. du Casse partit de Toulon avec quatorze vaisseaux de guerre, quelques frégates et plusieurs galiotes à bombes, et lorsqu'il eut joint les Espagnols, la flotte entière se trouva de cinquante voiles. Elle mouilla à la portée du canon de la ville, et rompit la grande communication de Barcelone avec Majorque; mais, faute de bâtiments assez petits, elle ne put garder exactement les passages. Les barques Majorcaines rangeaient la côte pendant la nuit, et remettaient à celles de la ville, qui allaient au-devant d'elles, les rafraîchissements dont elles étaient chargées. Ces secours, quoique faibles, ne laissèrent pas de contribuer à faire durer le siége, que la fureur dont les Barceloniens étaient animés rendit extrêmement meurtrier.

Cependant, quelques efforts qu'ils fissent pour repousser les assiégeants dans un assaut général qu'ils soutinrent pendant huit heures, ils furent contraints de se retirer dans leur nouvelle ville, où le lendemain ils battirent la chamade.

Ainsi fut terminée cette longue et sanglante guerre, que la succession de Charles II, roi d'Espagne, avait fait naître.

Philippe fut roi d'Espagne et des Indes. Charles, devenu empereur,

eut le Milanais, le royaume de Naples, l'île de Sardaigne et les Pays-Bas. L'Angleterre resta en possession de Gibraltar et de Port-Mahon, et son commerce fut tellement favorisé qu'il est devenu depuis le plus florissant de l'Europe. Le duc de Savoie fut élevé à la dignité royale par la cession que l'Espagne lui fit de l'île et royaume de Sicile; enfin, la Hollande eut pour sa sûreté le droit de garder les Pays-Bas pour la maison d'Autriche, excepté la Haute-Gueldre et la ville de ce nom, qui furent données au roi de Prusse.

Ainsi, à peu de chose près, ce que les traités de partage avaient destiné à la maison d'Autriche demeura à celle de France, et ce qu'ils promettaient à la France, devint le lot de l'Autriche. Il est vrai que Louis XIV y perdit quelque chose : que pour la vallée de Barcelonette, que le duc de Savoie lui céda, il forma une barrière à ce prince aux dépens du Dauphiné; qu'en recouvrant Lille, Aire et Saint-Venant, il ajouta plusieurs places aux pays cédés à l'Empereur, et démolit Dunkerque, et que dans l'Amérique il abandonna aux Anglais l'île de Terre-Neuve, l'Acadie, en partie, et la baie d'Hudson.

Louis XIV ne survécut pas longtemps à la satisfaction de voir son petit-fils tranquille possesseur de la couronne d'Espagne, et à la consolation d'avoir donné la paix à son peuple. A peine ce grand ouvrage était-il consommé, que l'on vit ce prince dépérir de jour en jour : au commencement d'août 1715 il parut tellement changé, que l'on ne douta plus de sa fin prochaine. En effet, le 24 il tomba en faiblesse, et bientôt on s'aperçut qu'il avait une jambe gangrénée. Le mal ayant pénétré jusqu'à l'os, et la science des médecins et des chirurgiens désespérant d'y apporter remède, il voulut qu'on le laissât achever ses jours sans le tourmenter par des cures inutiles. Sa maladie ne fut pas longue, et il conserva presque jusqu'au dernier moment la présence d'esprit. Le 31, à dix heures du soir, il tomba en agonie, et il expira le 1er septembre, âgé de soixante-dix-sept ans moins quatre jours, et dans la soixante-treizième année de son règne.

Telle est la fin de l'histoire maritime de ce règne, histoire qu'Eugène Süe a résumée en quatre époques bien distinctes, représentées par les quatre ministres qui furent chargés de ses destinées :

Colbert, Seignelay, Louis de Pontchartrain, Jérôme de Pontchartrain.

Colbert trouva la France sans marine militaire et sans marine marchande; il les créa toutes deux. Selon lui, la marine militaire devait surtout, à l'abri de son pavillon de guerre, favoriser le pacifique développement de la marine marchande. Essentiellement ménager des fonds et des vaisseaux de l'Etat, au risque de porter atteinte à l'honneur des armes de la France, ce ministre ordonna, lors de plusieurs combats, de refuser aux alliés les secours que Louis XIV leur avait promis, et laissa les flottes de France demeurer honteusement spectatrices des batailles où elles auraient dû prendre une part si active.

Seignelay, lors de la mort de Colbert, se vit maître de disposer d'une flotte immense, d'arsenaux remplis d'un matériel énorme, d'un trésor riche et abondant : dénaturant alors la sage création de son père, et voulant rivaliser d'ambition avec Louvois, il provoqua les plus terribles guerres, par des motifs aussi frivoles qu'injustes, et engloutit la marine de France dans ces entreprises aussi vaines, aussi inutiles qu'elles furent téméraires et glorieuses.

Pontchartrain, le chancelier, arrivant à ce ministère, ne trouva que des débris, un trésor obéré, des dettes nombreuses, des arsenaux vides, et un commerce nul. Cherchant du moins à tirer parti de ces ruines, il se servit des vaisseaux du roi pour faire la course sur une grande échelle, et quelques prises heureuses augmentèrent un peu les finances de la France.

Pontchartrain, fils du précédent, jaloux du pouvoir de M. de Toulouse, amiral de France, porta les derniers coups à la marine, la désorganisa complétement, entrava de toutes ses forces et avec succès les améliorations que tenta M. de Toulouse, et surtout démembra ce grand corps par les armements particuliers. Il éteignit ainsi tout sentiment de subordination et de hiérarchie militaire dans cette arme, en soumettant ses officiers à des armateurs.

En un mot, après avoir été la plus florissante, la plus nombreuse, la plus belle et la plus vaillante de l'Europe, à la mort de Louis XIV, la marine de France était aussi misérable qu'elle l'était lors du couronnement de ce roi.

CHAPITRE VI.

Français. — Le régent. — Situation de la France. — L'abbé Dubois. — Les ministres anglais. — Louis XV. — Bombardement de Tripoli. — Soumission de la Corse. — Voyages du père Feuillée, de Roggers, de Roggewein, Bouvet, Anson, Byron, Wallis, Carteret, Courtanvaux, Bougainville, Cook, Fleurieu, Surville, Grenier, Marion, Verdun, Kerguelen, Phipps. — Des savants vont mesurer un degré du méridien sous le pôle et sous l'équateur. — Passage de Vénus sur le disque du soleil. — Voyage de le Gentil, Pingré, Chappe, Anquetil-Duperron. — Succès de la flotte de M. de Conflans. — Mort du cardinal Fleury. — La France déclare la guerre à la Grande-Bretagne et à l'Autriche. — Le prince Édouard est débarqué en Écosse. — Défaite de ses troupes. — Il revient en France. — Labourdonnais bat l'amiral Peyton et s'empare de Madras. — Combats de Lawfelt. — Prise de Maestricht. — Succès de Maurice de Saxe. — Combats du cap Finistère, et de Belle-Isle. — Conférences relatives à la paix d'Aix-la-Chapelle. — Les Anglais veulent envahir le Canada et la Louisiane. — Leur perfidie. — Démonstrations de la France. — Siége du fort Saint-Philippe. — Byng est battu par la Galissonnière. — Perte du Canada et du Sénégal. — Prise de la Martinique, la Guadeloupe, Pondichéry. — Les Anglais s'emparent de la Havane, Manille et du grand vaisseau d'Acapulco. — Abaissement de la France.

—

Louis XIV avait à peine les yeux fermés que Philippe d'Orléans prit en mains les rênes du gouvernement; mais, irréprochable sur les soins donnés à la conservation de son pupille, il se conduisit comme si le Dauphin, dont la pâleur et la délicatesse étaient extrêmes, eût dû lui succéder.

L'ambition de Louis XIV avait réduit le royaume à l'état le plus déplorable. La dette nationale se montait à deux milliards soixante-deux millions cent trente-huit mille livres. Les revenus se trouvaient, par anticipation, nuls pour plus de deux années, et tout présageait la plus orageuse des régences.

Epuisée d'hommes par la guerre de la succession, par la fuite des

calvinistes, triste et déplorable résultat de la révocation de l'édit de Nantes, la France était encore épuisée d'argent par le luxe de la cour, par les dépenses de la guerre, par la destruction de ses flottes, par le nombre des impôts, par la désolation des campagnes, par l'anéantissement de son commerce et la perte de ses manufactures, que les huguenots avaient portées chez des nations étrangères ; enfin elle paraissait manquer de ressources, et, pour comble de malheur, l'hérédité légitime mettait le sceptre aux mains d'un enfant.

Louis XV succéda à son bisaïeul à l'âge de cinq ans, et, pendant la minorité du monarque, la régence du royaume fut déférée à Philippe, duc d'Orléans, petit-fils de France.

Le triomphe de Villars à Denain avait amené la paix d'Utrecht ; mais cette paix, comme toutes les paix, soumise aux événements, était destinée à ne vivre qu'un temps.

Deux partis divisaient la cour : l'un, attaché au système de Louis XIV, aurait voulu que, si on ne le suivait pas entièrement, du moins on n'en prît pas un directement contraire ; l'autre, soit haine, soit malin plaisir de rendre sans effet les volontés d'un monarque si absolu, s'opposait avec ardeur à tout ce qu'il avait paru désirer.

Jamais Louis XIV n'avait perdu de vue le projet de remettre les Stuarts sur le trône de l'Angleterre, et, malgré la teneur positive, à cet égard, des traités de Ryswick et d'Utrecht, il entretenait dans les trois royaumes des intelligences qui, même après sa mort, alarmèrent le roi George.

Pour se tranquilliser de ce côté, Stairs et Stanhope ne trouvèrent d'autre moyen que de travailler à donner la supériorité entière au parti opposé à l'ancienne cour, et ils y réussirent en gagnant l'ex-précepteur, l'abbé Dubois. Cet homme était né avec un esprit fin, délié, propre aux affaires, et s'était rendu de plus en plus nécessaire à Philippe, qui, arrivé au faîte de la puissance, s'amusait de son cynisme et usait de son talent vénal, sans toutefois être entièrement dupe de ses fourberies habituelles.

On a parlé ici de Dubois, parce qu'il est regardé, et avec raison, ainsi qu'un autre ex-précepteur, le cardinal de Fleury, comme la cause première de l'abaissement de notre marine.

En accordant aux Anglais une imprudente confiance, le duc d'Or-

léans compromettait évidemment les intérêts de l'État. A ce sujet, écoutons Villars :

« Venant un jour au Palais-Royal, dit-il dans ses Mémoires, je trouvai que le prince avait été enfermé avec milord Stairs et Stanhope. Quand ils sortirent de la longue audience qu'il leur avait donnée, je lui dis : Monseigneur, j'ai été employé en diverses cours, j'ai vu la conduite des souverains ; je prendrai la liberté de vous dire que vous êtes l'unique qui veuille s'exposer à traiter seul avec deux ministres du même maître. » Il me répondit : « Ce sont mes amis particuliers. — Selon les apparences, répliquai-je, ils sont encore plus amis de leur maître ; et deux hommes bien préparés à vous parler d'affaires, peuvent vous mener plus loin que vous ne voudriez. »

Malgré cette remontrance très-bien fondée, il continua son intime liaison avec eux, et ses négociations, dont l'abbé Dubois était l'âme et avait seul le secret.

Louis XV avait été sacré à Reims, et déclaré majeur au Parlement, dans un lit de justice. Nommé premier ministre, Dubois, en prenant les rênes du gouvernement, montra des dispositions louables. Il parut même qu'il cherchait à se réhabiliter dans l'opinion publique. Il fit des règlements sages, et montra de l'ordre et de l'application.

On commençait à croire, avec étonnement, qu'on pourrait être heureux sous son ministère, lorsqu'un ancien mal, longtemps caché, se déclara avec violence. C'était un abcès dans la vessie. Le danger fut bientôt si pressant, qu'il fallut décider le malade à cette fâcheuse alternative de subir l'opération ou de mourir. Vingt-quatre heures après l'opération, il mourut.

On lui trouva des richesses immenses, une grande quantité de vaisselle d'argent et de vermeil, les meubles les plus précieux, les bijoux les plus rares, des attelages parfaits de tous pays, et les plus somptueux équipages.

Au moment où Dubois ferma les yeux, le duc d'Orléans reprit le ministère. Tous les ministres d'alors n'étaient que des génies subalternes que le prince était sans cesse obligé de diriger et d'éclairer. Par sa prudence et sa fermeté, il dissipa le feu d'une guerre générale qui menaçait l'Europe ; il contint toutes les puissances ; il rétablit, autant que possible, l'ordre dans les affaires délabrées du royaume.

Une attaque d'apoplexie, qui le surprit dans un excès de débauche, l'emporta en six heures, à l'âge de quarante-neuf ans.

La première expédition maritime faite au nom de Louis XV, fut le bombardement de Tripoli, par l'escadre aux ordres de Grandpré; mais cette punition, infligée à des corsaires, ne fut point regardée comme une guerre.

Depuis plusieurs siècles, les Corses défendaient leur liberté contre les Génois; jamais ils n'avaient su être libres, et toujours les côtes de leur île, objet de pillage et de dévastation, étaient ravagées par ceux qui osaient y descendre. Sur ces entrefaites débarque en Corse Neuhoff, un aventurier, qui amenait aux insulaires, sur un petit vaisseau, dix pièces de canon, quatre mille fusils et quelque argent, obtenus par lui du dey d'Alger, qu'il avait leurré de la perspective de soumettre l'île à son pouvoir.

Le sénat de Gênes avait réclamé l'intervention de la France, irrité qu'il était de ce que Neuhoff, échappé au fer des assassins, et dont la tête était à prix, avait été roi de l'île. Un plan de pacification, dressé sous les yeux de Fleury, fut destiné à être porté en Corse, par Boissieux, neveu de Villars, accompagné de cinq régiments pour appuyer sa médiation.

Ces forces devinrent suspectes aux habitants, surtout quand on leur demanda leurs armes. Feignant de se résigner à leur sort, ils profitèrent de la sécurité qu'ils avaient inspirée, pour surprendre les Français et les repousser dans Bastia. Boissieux, déjà malade, en mourut de chagrin, et fut remplacé par Maillebois.

Les bonnes dispositions de ce dernier amenèrent en trois semaines la soumission de l'île; mais cette conquête fût sans aucun fruit, parce que les événements d'un plus grand intérêt, qui agitèrent l'Europe vers ce temps-là, forcèrent la France à retirer ses troupes, pour les porter sur un autre point. Ainsi les Corses, profitant de l'occasion pour secouer leur joug, se soulevèrent, et reprirent la supériorité sur les Génois, qu'ils haïrent encore plus.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, des savants et des navigateurs entreprenaient des expéditions lointaines, qui ont contribué à l'avancement de la géographie et de l'astronomie.

Le père Feuillée partit pour un voyage d'observation au Chili. Il

détermina quelques points de la côte des Patagons, de la Terre-des-Etats et de la Terre-de-Feu.

La même année, deux vaisseaux anglais, commandés par Woodes Roggers, firent un voyage à la mer du Sud, pour y croiser contre les Espagnols. Ce navigateur s'avança dans l'hémisphère austral, doubla le cap Horn et arriva dans l'île de Juan-Fernandez. Là, il trouva un Européen qui avait été abandonné sur ces plages depuis plusieurs années, et y avait vécu solitaire, de la manière la plus industrieuse. Cet homme était un Ecossais, nommé Alexandre Selkirk, et c'est sur le récit de ses aventures que Daniel Foë composa, en Angleterre, le roman de *Robinson Crusoé*.

Après plusieurs courses entre l'île Juan-Fernandez et la côte du Pérou, Roggers alla mouiller aux îles Gallapagos, archipel encore mal connu. De ce point, le capitaine anglais fit route au nord, et alla attaquer le cap San-Lucar, sur la côte de Californie. Il croisa quelque temps sur cette côte, s'empara du riche galion qui venait de Manille, et se rendit à Acapulco; traversa ensuite l'Océan-Pacifique, et alla aborder l'île de Guaham, la principale des Ladrones.

Après une navigation dangereuse et pénible, pendant laquelle il fut heureux d'avoir pour pilote, à son bord, le célèbre et infatigable Dampier, il atteignit l'île de Boutoun, et ensuite celle de Java. Il mouilla à Batavia, d'où il revint en Angleterre.

Roggewein, amiral des Etats de Hollande, partit du Texel, et, sans relâcher nulle part, alla d'abord reconnaître les îles Malouines. Il passa le détroit de Lemaire, doubla le cap Horn, en s'avançant au sud jusqu'à la hauteur de 62 degrés 30 minutes. Là il éprouva de violentes tempêtes, et rencontra des bancs de glace considérables. Entré dans l'Océan-Pacifique, il côtoya quelque temps le Chili, et relâcha à l'île de Juan-Fernandez. De ce point, il alla chercher, mais en vain, la terre de Davis. Il découvrit une île qu'il nomma *île de Pâques*. L'amiral hollandais y mouilla, et sa relation donne d'intéressants détails sur l'état physique de cette île et les mœurs de ses habitants. Une des choses les plus curieuses qu'il y observa, furent ces nombreuses statues colossales, de pierre, dont Cook et Lapérouse ont donné des descriptions circonstanciées.

Roggewein chercha encore pendant quelques jours la terre de Davis,

puis il entreprit la traversée du grand Océan-Pacifique. Il découvrit une île basse, qu'il crut être l'île des Chiens, de Schouten, puis quatre autres, qu'il nomma *îles Pernicieuses,* à cause des dangers qui les environnent et du naufrage d'un de ses vaisseaux.

Il trouva ensuite une autre île, ou plutôt un groupe d'îlots, qu'il appela *îles de l'Aurore,* parce qu'il les vit au point du jour. Ces îlots furent reconnus depuis et nommés *îles du Prince de Galles.* Il aperçut le lendemain un autre groupe, qu'il nomma *le Labyrinthe,* et, quelques jours après, *l'île de la Récréation,* dans l'archipel Dangereux.

Ayant ensuite fait route au nord-ouest, Roggewein découvrit les îles de Bauman. Il trouva encore deux petites îles auxquelles les géographes modernes ont laissé son nom. Le délabrement de ses vaisseaux, l'état de misère où se trouvèrent ses équipages, affaiblis par les maladies et la disette, le déterminèrent à se rapprocher le plus promptement possible des contrées habitées par des peuples civilisés. Il se dirigea vers la Nouvelle-Guinée, d'où il comptait gagner les établissements des Moluques. Il aborda aux côtes de la Nouvelle-Bretagne, où il ne put se procurer des rafraîchissements qu'en les ravissant les armes à la main à la férocité des habitants de ce pays.

Après avoir quitté cette côte inhospitalière, Roggewein alla mouiller sous les îles Schouten, et ses communications avec les Papons, lui procurèrent les vivres dont il avait le plus grand besoin. Il navigua ensuite au milieu d'un amas confus d'îles et de basses, entra dans les Moluques par le canal de Waygion, et vint mouiller à Batavia.

Roggewin y fut arrêté prisonnier, par ordre de la Compagnie des Indes orientales, et traité avec une barbarie indigne. Cette infâme conduite ne resta pas impunie : quelque temps après, les Etats de Hollande condamnèrent la Compagnie à restituer à l'amiral tout ce qui lui avait été pris, et à lui payer une indemnité considérable. Il revint dans son pays, et aborda au Texel le 11 juillet 1723.

Jusqu'à lui aucun des circumnavigateurs n'avait fait autant de découvertes.

L'Académie des sciences entreprit de faire mesurer un degré du méridien sous le pôle, et un autre sous l'équateur, afin de connaître quelle est précisément la figure de la terre. Ami des sciences, Maurepas,

ministre de la marine, donne aussitôt les ordres nécessaires pour faire réussir cette entreprise, dont il sent l'importance et la difficulté.

On nomme Maupertuis, Clairaut, Camus et Lemonnier, pour aller à Torno, sur les confins de la Laponie. Bouguer, Godin et Lacondamine sont invités à se rendre au Pérou.

Une année suffit aux observateurs qui allèrent au Nord; mais il fallut employer cette année à combattre la nature dans ces climats déserts. D'abord, ils cherchèrent un lieu favorable à leur travail. Ils furent obligés de s'enfoncer dans l'intérieur des terres, et de remonter la Tornéa, depuis la ville de Torno, au nord du golfe, jusqu'à la montagne de Kiltes, au delà du cercle polaire. Des mouches redoutables, terreur des Lapons, et qui font sortir le sang à chaque coup de leur aiguillon, infestaient tous les mets. Les oiseaux de proie, très-nombreux et très-hardis dans ces climats, où on les combat rarement, enlevaient quelquefois les viandes qu'on servait, en plein air, aux académiciens.

De dangereuses cataractes sont franchies; la hache ouvre un chemin à travers une forêt immense, qui gêne le passage et nuit aux opérations; de hautes montagnes sont veuves des bouleaux, des sapins et des arbres qui dérobent leur sommet à la vue; huit des plus élevées reçoivent des signaux propres à être aperçus de plusieurs lieues, afin de déterminer les triangles nécessaires; enfin, on est obligé d'établir une base qu'on puisse mesurer sur un fleuve glacé, et couvert de plusieurs pieds d'une neige fine et sèche, semblable à du sablon, qui roule sous les pieds, et qui dérobe aux yeux des précipices où l'on est exposé, à chaque instant, à être enseveli.

Il fallut encore braver un froid si vif et si rigoureux, que les habitants du pays, accoutumés à son âpreté, en perdent quelquefois un bras ou une jambe. L'eau-de-vie était la seule liqueur qui ne gelât point. Si l'on appuyait sur sa bouche le vase qui la contenait, le froid l'y attachait, et le déchirement des lèvres devenait indispensable pour l'en arracher.

Rien ne rebute les académiciens. Tant de soins et de fatigues venaient d'être couronnés du plus heureux succès, lorsque les voyageurs, à leur retour, firent naufrage sur le golfe de Bothnie, et furent sur le point de perdre et la vie et le fruit de leur entreprise.

Bouguer, Godin et Lacondamine, qui firent voile vers le Pérou, éprouvèrent de plus grandes difficultés. Ils comptaient ne passer que

quatre ans hors de leur patrie ; il leur en fallut plus de dix, et ils eurent à combattre, pendant ces dix années, et la nature et les hommes.

Partis de la Rochelle un an avant les académiciens qui devaient se diriger vers le Nord, ils arrivèrent au petit Goave, dans l'île de Saint-Domingue, et se rembarquèrent pour Carthagène. Mettant ensuite à la voile, de Porto-Bello, ils traversèrent l'isthme de Panama, et naviguèrent enfin sur la mer du Sud.

Bouguer et Lacondamine descendent à Manta, sous l'équateur, et laissent leurs compagnons prendre, à Guyaquil, le grand chemin de Quito. Ces deux académiciens, en mettant pied à terre, sont assiégés par des légions de maringouins. On les avertit même de se mettre en garde contre les serpents et les scorpions.

Lacondamine grave sur le rocher de Palmar : « ON A RECONNU, PAR DES OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES, QUE CE PROMONTOIRE EST SITUÉ SOUS L'ÉQUATEUR. »

Légèrement malade, Bouguer se rembarque pour suivre ses compagnons ; Lacondamine marche au travers des terres, et s'enfonce dans des forêts immenses, mal connues de ses guides. Il monte les Cordillières, les plus hautes montagnes du globe. Souvent arrêté par des torrents d'une profondeur effrayante, il voit, pour la première fois, des ponts de liane, plante souple et flexible qui tourne autour des arbres comme le lierre, et qu'on emploie au lieu de cordes. Les ponts qu'on en fait ressemblent à un filet de pêcheur tendu d'un rocher à l'autre.

Lacondamine aperçoit enfin, du haut de ces rochers, le délicieux vallon où est bâtie la ville de Quito. Il y descend, et le spectacle le plus inattendu et le plus enchanteur, pour quiconque n'y est pas accoutumé, se présente à ses yeux.

Partout des arbres du plus beau vert se montrent couronnés de fleurs, de fruits et de boutons. On moissonne dans un champ, on sème dans un autre, les épis germent dans un troisième. Là, règnent à la fois le printemps, l'automne et l'été ; tandis que les sommets des Cordillières, qui bordent des deux côtés ce superbe vallon, sont couverts de brouillards, de neige et de glace, et représentent le plus horrible hiver.

Lacondamine retrouve ses compagnons à Quito. Ils ont été très-

bien accueillis par les habitants, par le gouverneur, les jésuites et les magistrats.

Cette chaîne des Cordillières n'est qu'un amas de volcans, dont la plupart sont éteints. Les académiciens étaient sans cesse obligés de descendre dans de profondes ravines, de traverser à gué des torrents quelquefois très-rapides, de gravir de rochers en rochers, jusque sur les pointes les plus saillantes et les plus convenables, pour y placer des signaux et pour y dresser leurs instruments.

Ce fut au travers de toutes ces difficultés, et avec des fatigues que rien ne pouvait égaler, que les académiciens parvinrent à dresser leurs signaux sur la cime ou sur le penchant de trente-neuf montagnes, dans une étendue de quatre-vingts lieues, ayant commencé un peu en deçà de l'équateur, et ayant fini à 3 degrés au delà.

Les travaux étaient presque achevés, lorsqu'un procès vint mettre à l'épreuve la patience des savants. Il fut intenté au sujet de deux pyramides que les académiciens voulaient poser aux deux extrémités de la base mesurée, pour servir de fondement à tous leurs calculs. Des officiers espagnols s'alarmèrent de l'inscription où il était parlé du roi de France; il fallut plaider, et Lacondamine eut gain de cause.

Les deux pyramides furent posées; mais elles ont été abattues après le départ des académiciens.

Ils revinrent par différents chemins: Bouguer prit, pour son retour, la même route qu'il avait tenue en allant au Pérou. Godin accepta la place de premier cosmographe du roi d'Espagne, à Lima, et ne revint en France qu'après le tremblement de terre qui renversa cette ville en 1746. De Jussieu, prêt à sortir de Quito, fut retenu de force par le peuple et par les magistrats, qui le supplièrent de ne point les quitter tant que le petite-vérole désolerait leur ville. Quand ce fléau fut apaisé, il partit pour Lima, et revint avec Godin, en traversant le Tucuman et le Paraguay, pour s'embarquer à Buenos-Ayres.

Quant à Lacondamine, il suivit son projet de descendre la rivière des Amazones, chemin très-peu connu, dès lors très-effrayant.

Débarqué à Amsterdam, il fut obligé d'y attendre des passe-ports des puissances belligérantes. La guerre alors embrasait l'Europe, et les Pays-Bas étaient dévastés par les Anglais, les Hollandais et les Autri-

chiens, réunis contre l'armée française, qui en triomphait à Fontenoy et à Lawfelt.

Godin et de Jussieu n'avaient point encore quitté l'Amérique, lorsque l'Académie envoya, au cap de Bonne-Espérance, Lacaille, chargé de mesurer, de tous les degrés du méridien, le plus austral dans notre continent, et d'y observer la parallaxe de la lune.

Lacaille n'éprouva point au cap toutes les difficultés que ses confrères avaient éprouvées sous le pôle et sous l'équateur. Le ciel le plus serein n'opposait que rarement de légers obstacles à ses observations. La chaleur, quelquefois excessive, était moins nuisible que les glaces de la Tornéa ou des Cordillières. Les montagnes étaient infiniment moins élevées, et les Hollandais, au lieu de lui susciter des procès, concouraient à le servir dans des opérations dont ils connaissaient toute l'utilité.

On eut alors plusieurs degrés de différents méridiens, mesurés et sous l'équateur, et au delà du tropique du Capricorne. Tous ces travaux avaient été faits par des académiciens français; tous avaient été achevés en moins de vingt ans.

Lacaille fit plus encore : il observa et détermina la position du cap, si nécessaire à connaître pour les navigateurs, et celle de neuf mille huit cents étoiles australes qu'on ne voit point de notre hémisphère septentrional; enfin, il observa la parallaxe de la lune.

Dès que l'Académie avait été informée de son arrivée au cap, elle avait envoyé Lalande à Berlin, observer cette même parallaxe; et l'on connut, par le rapport de ces deux astronomes, la distance de la lune à la terre, à cinquante lieues près.

Un ordre du roi envoya Lacaille, du cap, à l'Ile-de-France, pour en dessiner la carte, et il revint à Paris, après une absence de trois ans et demi.

Depuis plus d'un siècle on rêvait en Europe l'existence d'un continent austral. On ne pouvait supposer qu'au sud des continents connus, il existât une si vaste étendue de mer, sans qu'il s'y trouvât quelques terres considérables. Les îles imparfaitement reconnues par Magellan et Quiros paraissaient être indubitablement des pointes de ce continent, que l'on se plaisait à se figurer comme une contrée fertile et pleine de richesses. Les académiciens, les savants de toute l'Europe, étaient per-

suadés de son existence, soutenant qu'elle était nécessaire à l'équilibre du globe.

Cette chimérique persuasion fut l'objet des systèmes et des spéculations des savants et des navigateurs du dix-huitième siècle, jusqu'à ce que Cook en eût démontré la fausseté.

La Compagnie des Indes françaises, abusée par les récits merveilleux de quelques navigateurs, s'imaginant que la découverte de ce continent austral lui ouvrirait une nouvelle source de richesses, expédia deux frégates, dans le but d'aller à la recherche des terres australes.

Mais les capitaines Bouvet de Lozier et Hay, parvenus au point où le premier méridien coupe le quarante-quatrième parallèle, point où d'anciennes relations plaçaient un certain cap des terres australes, et que l'on croyait en être l'extrémité, n'y trouvèrent rien, et parvenus au quarante-huitième parallèle, ils rencontrèrent les premières glaces. *Naviguer par cette mer inconnue et sans fond*, selon ses propres expressions, impatient d'abréger son voyage, Bouvet se hâtait d'en finir sans pousser plus avant, lorsque, à sa grande surprise, le premier pilote de son navire s'écria : *Terre !*

Cette terre haute et escarpée, dont Bouvet fixa la position par 45 degrés de latitude et 28 degrés de longitude, fut nommée par lui *cap de la Circoncision,* en mémoire du jour où il en fit la découverte. Il prétendit que les glaces et la brume l'empêchèrent d'y aborder, et quitta ces parages sans faire de sa découverte un mûr examen. Il revint en France, annonçant avec emphase qu'il avait trouvé le fameux continent austral.

Mais plusieurs des officiers de l'expédition, qui affirmaient que ce qu'on avait cru une terre, vu de loin et par un temps brumeux, n'était qu'une île de glace, vinrent jeter le doute dans les esprits judicieux, qui n'admettent rien qu'après un sérieux examen. La découverte de Bouvet fut traitée de fable, inventée pour gagner la prime promise par la Compagnie des Indes. On resta donc dans le doute relativement au cap de la Circoncision, et ce doute fut résolu en apparence, d'une manière négative, avons-nous dit, par Cook, qui chercha inutilement ce cap sur le point indiqué par Bouvet.

Il existait pourtant : il a été retrouvé par hasard, en 1808, par le capitaine Lindsay, et si Cook ne le rencontra pas, c'est que la position

que lui avait donnée Bouvet était fausse. Lindsay, plus persévérant que Bouvet, s'assura que cette fameuse pointe du continent austral appartenait à une petite île isolée, et comme perdue au milieu de l'Océan.

On place d'ordinaire au nombre des voyages célèbres du dernier siècle, celui du lord Anson; cependant ce voyage ne peut être compris parmi ceux qui ont contribué au progrès des sciences. On ne peut réellement le considérer que comme une expédition de flibustiers.

L'amiral anglais, parti de la rade de Sainte-Hélène, relâcha successivement aux îles du cap Vert, à l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil, et au port Saint-Julien, sur celle des Patagons. Il passa le détroit de Lemaire, doubla le cap Horn, avec des peines et des dangers infinis, et relâcha à l'île de Juan-Fernandez. De là il alla saccager et piller, sur la côte du Pérou, une petite ville sans défense; il mit tous ses soins à aller intercepter le galion espagnol de Manille, qui se rendait chaque année à Acapulco. Il le rencontra enfin, mais ne réussit pas à s'en emparer aussi facilement qu'il avait brûlé la ville de Payta. Le commandant du galion opposa une résistance vigoureuse; quoique très-inférieur en forces, il fit payer cher aux Anglais le butin qu'il fut forcé de leur abandonner.

Anson relâcha aux îles des Larrons, puis à Macao, et de là retourna en Angleterre, n'y ramenant qu'un seul des sept bâtiments de son escadre.

Cette année, les armements de la France avaient été considérables. M. de Conflans, avec *le Terrible,* deux autres vaisseaux, *le Neptune* et *l'Alcyon,* et une frégate, *la Gloire,* avait conduit à bon port, malgré les croisières ennemies, un grand convoi de France à la Martinique, et un second de la Martinique à Saint-Domingue. Enfin, il appareilla de cette dernière île, avec un troisième convoi, destiné pour le Petit-Goave et le Cap. En doublant le cap Saint-Nicolas, il rencontra l'escadre du contre-amiral Davers, composée de quatre vaisseaux, deux frégates et huit corsaires. Pendant deux jours, l'ennemi manœuvra pour séparer les vaisseaux français du convoi. M. de Conflans n'hésita pas d'aller à la rencontre de l'ennemi. Confiant d'abord la flotte marchande à *la Gloire* et au *Zéphir,* il serra le vent et engagea bientôt une vive canonnade avec les Anglais. Mais le contre-amiral Davers, sans qu'on ait pu deviner pourquoi, fit cesser le feu et s'éloigna. M. de Conflans

rejoignit son convoi et vint mouiller au Cap, sans avoir perdu un seul marchand.

Après s'y être réparé, il appareilla pour la France. Dans sa route, il fit plusieurs prises, entre autres un navire anglais, qui coula et dont il recueillit une partie de l'équipage. M. de Conflans ayant appris, par les prisonniers, que le navire faisait partie d'une flotte de quatre-vingts voiles, allant d'Antigoa en Angleterre, sous l'escorte de deux vaisseaux de cinquante canons, résolut de les attaquer. Ayant aperçu le convoi ennemi, il lui donna la chasse et atteignit le vaisseau anglais *le Severn*, qui se rendit après deux heures de combat. *Le Neptune* amarina deux navires de la flotte. M. de Conflans arriva heureusement à Brest, avec la gloire d'avoir rempli, de la manière la plus brillante, les différentes missions qui lui avaient été confiées.

Une révolution céleste exigea bientôt de nouveaux voyages. On savait depuis près d'un siècle que la planète de Vénus, observée de la terre, semblerait passer sur le disque du soleil, le 6 juin 1761. C'était le célèbre Halley, astronome anglais, qui avait annoncé le moment de ce passage.

Si les Français s'étaient seuls occupés de la mesure des degrés du méridien, toutes les nations savantes voulurent observer ce passage, qui devait faire connaître la véritable distance du soleil à la terre.

L'Europe était alors en proie aux fureurs de la guerre; les Français et les Anglais se combattaient dans toutes les parties du monde; et ce sont les astronomes de ces nations rivales, qui traversent les continents et les mers, pour observer le passage de cette planète.

L'Académie des sciences envoya le P. Pingré à l'île Rodrigue, au milieu de la mer des Indes; le Gentil à Pondichéry, et Chappe à Tobolsk, au fond de la Sibérie. Tous les trois se trouvaient ainsi, à peu près, sous le même méridien; le premier, près du tropique du Capricorne, le second entre l'équateur et le tropique du Cancer, et le troisième vers le cercle polaire.

Le Gentil s'embarqua au port de Lorient, et passa à l'Ile-de-France, d'où il comptait facilement arriver à Pondichéry. La guerre avait rendu ce passage dangereux. Le Gentil ne put trouver aucune embarcation. Enfin des ordres du roi, qu'il fallait faire parvenir au plus vite au gouverneur de Pondichéry, arrivèrent à l'Ile-de-France, et détermi-

nèrent son gouverneur à envoyer à la côte de Cormandel une frégate, dans une saison où les vents ne sont pas favorables. S'étant embarqué sur cette frégate, le Gentil erra longtemps des côtes de l'Afrique à celles de Malabar. Il était encore en mer, lorsque le 6 juin arriva, et le Gentil observa comme il put, du tillac, le passage de Vénus. Peu satisfait de cette observation, il résolut de rester dans l'Inde pour observer cette planète à son retour en 1769.

Voulant employer utilement ces neuf années, le Gentil parcourut ces mers, et fit toutes les observations physiques, géographiques et astronomiques que les lieux et les circonstances lui offrirent. Il dressa une carte très-exacte de la côte orientale de Madagascar.

Descendu ensuite dans l'île de Manille, pour observer le second passage de Vénus, il y trouva un Péruvien fort instruit, don Estrevan Melo.

Des considérations pour les savants de France, qui désiraient que l'observation se fît à Pondichéry, engagèrent le Gentil à s'y rendre; et, en partant, il chargea Melo d'observer à Manille le passage de Vénus.

Les nuits sont superbes à Pondichéry; cependant, au moment où le Gentil voulut faire son observation, le 3 juin 1769, un nuage lui cacha le soleil et la planète de Vénus, et lui fit perdre le fruit d'un voyage de plus de dix mille lieues et de neuf années.

Il s'instruisit de l'astronomie des Indiens; il apprit à calculer les éclipses à leur manière, et il les étonna en leur prédisant le retour des comètes. Plusieurs brames vinrent le visiter. Il en vint un de Carical, ville située à trente lieues au sud de Pondichéry. Il fit plusieurs expériences utiles à nos manufactures. Il tomba malade, et partit mourant pour l'Ile-de-France, d'où il repassa en Europe sur un vaisseau espagnol qui le conduisit à Cadix. Enfin il revint à Paris, après une absence de onze ans et demi.

Dès le port de Lorient, où il devait s'embarquer, le P. Pingré éprouve des difficultés. Le directeur de la Compagnie des Indes le reçoit mal et refuse d'embarquer ses ballots, prétendant qu'ils sont remplis de marchandises prohibées : ils ne contenaient cependant que les instruments nécessaires à son observation.

Le directeur et Pingré écrivent à Paris : un ordre ministériel lève toutes les difficultés. Un autre désagrément l'attendait sur le vaisseau.

Marion, qui le commandait, très-bon marin d'ailleurs, à force de pratique, n'avait aucune idée de la théorie ; il était même prévenu contre tous les savants. Il regarda Pingré comme un censeur incommode, qui n'était sur son bord que pour contrôler sa manœuvre. Il le lui dit avec franchise, et tarda peu à être désabusé ; dès lors ils furent amis. C'est ce même Marion qui, depuis, ayant été reconnaître ces îles de la Nouvelle-Hollande, dont le capitaine Cook a le premier fait le tour, fut pris et dévoré par les farouches habitants de ces bords.

Un peu au delà du cap de Bonne-Espérance, ils rencontrèrent un vaisseau français. Blin, qui le commandait, était l'ancien de Marion. Il lui ordonna de l'escorter jusqu'à l'Ile-de-France. Marion allégua l'ordre qu'il avait de déposer Pingré à l'île Rodrigue ; il ne put rien obtenir. L'astronome se plaignit, et remontra qu'en lui faisant perdre du temps, on lui ferait manquer son observation. Blin répondit : « Qu'on le jette à l'eau. »

Desforges, gouverneur de l'Ile-de-France, réprimanda Blin ; mais le mal était fait. Une petite corvette de six canons fut promptement armée pour conduire Pingré à Rodrigue.

Cette île n'est qu'à cent vingt lieues de l'Ile-de-France. On découvrit Rodrigue le 26, et soudain le calme arrêta le vaisseau : il fut deux jours sans pouvoir avancer. Qu'on se peigne l'impatience et le désespoir d'un astronome dans une telle situation. Enfin, ils abordèrent le 28, au coucher du soleil.

Des pluies survinrent : la nuit qui précéda le jour de l'observation fut obscure ; des nuages empêchèrent de voir entrer Vénus sur le disque du soleil ; bientôt cependant ils devinrent assez rares pour que Pingré pût suivre le cours de cet astre. Il vit très-bien le commencement de la sortie de Vénus ; un nuage survint, et lui déroba le moment où elle acheva de se détacher des bords de ce disque. En vérifiant ses calculs, il se trouva d'accord avec les autres observateurs. Ainsi, malgré les nuages, son observation fut bien faite.

Sur ces entrefaites, les Anglais paraissent à la vue de l'île, s'avancent, et s'emparent du vaisseau qui avait amené l'académicien, et d'un autre qui se trouve à l'ancre dans le port. Cent coups de canon sont tirés ; les boulets passent par-dessus la cabane du gouverneur, d'où Pingré les entend siffler sur sa tête. Bientôt les Anglais descendent,

emportent le pavillon français, enclouent l'artillerie, pillent les bœufs, les tortues, la farine et surtout le vin.

Le gouverneur et Pingré furent traités avec égards, et de la manière la plus distinguée ; les effets du Père furent respectés, et ses instruments, qu'il préférait à tout, lui restèrent.

Neuf jours après, arrivent d'autres vaisseaux anglais ; ils achèvent de piller ce que les premiers ont laissé ; mais ils en agissent bien avec les Français, et surtout avec l'astronome ; ils leur donnent même quelques sacs de blé, du riz et de l'eau-de-vie, et remettent à la voile.

Séparés du reste du monde par l'Océan, à quatre mille lieues de leur patrie, enfermés dans une très-petite île, sans communication et presque sans espérance d'en avoir avec leurs compatriotes, Pingré, le gouverneur et les nègres se hâtent de semer du blé et du riz, afin de se suffire à eux-mêmes. Ils avaient hasardé de communiquer avec l'Ile-de-France, en construisant une chaloupe pontée, et elle était presque finie, lorsqu'on découvrit un vaisseau français. La joie fut vive dans la colonie ; toutefois, ne voyant plus le pavillon de France, le capitaine du navire n'osait approcher de la côte ; on alla au-devant de lui dans une pirogue ; on l'instruisit de ce qui s'était passé, et aussitôt il fit la cérémonie de descendre dans l'île, l'épée à la main, et de la reprendre au nom de Louis XV.

Ce bâtiment ramena aux îles de France et de Bourbon le père Pingré, qui était resté près de trois mois et demi dans ce pays inculte et inhabité.

En repassant de ces îles en Europe, Pingré fut averti par les officiers du vaisseau qu'il montait, que le capitaine avait intérêt de le faire prendre par les Anglais, et qu'il serait pris infailliblement. En effet, peu de temps après avoir passé la ligne, ce capitaine se porta dans des parages où l'on savait bien qu'il y avait des flottes ennemies. Les ayant rencontrées, il fit semblant de fuir devant elles ; on tira de part et d'autre quelques coups de canon. Dans la chasse, un coup de vent abattit le mât de hune du vaisseau anglais ; les Français alors se crurent sauvés, et ils pouvaient facilement échapper ; mais le capitaine prit si bien ses mesures, que les Anglais, ayant réparé leur navire, le poursuivirent, l'atteignirent et s'en emparèrent.

On ne traita pas Pingré en prisonnier de guerre, son passe-port le garantissait ; il ne fut ni fouillé ni pillé ; on lui laissa ses papiers, ses effets et ses instruments. Les Anglais ne purent cependant résister à la tentation de lui enlever quelques morceaux rares d'histoire naturelle. Conduit à Lisbonne, il revint en France en traversant l'Espagne.

D'autres voyages eurent encore lieu dans l'intérêt des sciences ; toutefois, voulant revenir aux principaux faits de la marine universelle, nous n'en parlerons que sommairement.

En 1764, le repos universel dont jouissaient les puissances navales de l'Europe, fit naître au roi d'Angleterre le désir d'illustrer son règne par des expéditions maritimes d'une nature pacifique. Il songea aux découvertes que l'on pourrait faire dans cette mer immense, comprise entre l'Asie et l'Amérique, et aux avantages de toute espèce qui en pourraient résulter, tant pour les sciences que pour le commerce. Il ordonna l'armement de deux navires destinés à remplir ce but en faisant le tour du globe. Ce furent *le Dauphin,* frégate de vingt-six canons, et la corvette *la Tamar*. Le commandement en chef de cette expédition fut donné au commodore Byron, qui mit à la voile le 21 juin. Il relâcha d'abord à Madère et aux îles du cap Vert, ensuite à Rio-Janeiro. De là, se dirigeant au sud, il alla mouiller au port Désiré, sur la côte des Patagons. Il eut là une entrevue avec ces peuples. Byron rapporte que le plus petit d'entre eux avait six pieds et demi de hauteur.

Il continua ensuite de s'avancer dans le détroit de Magellan, dont il explora environ la moitié. Il mouilla au port Famine. Il appareilla le 14 février et rentra dans le détroit de Magellan, qu'il parcourut alors dans toute son étendue et dont il fit la géographie complète. Il en fit le premier une carte exacte, et en sortit le 9 avril pour entrer dans l'Océan-Pacifique.

Le reste de sa traversée fut assez insignifiant ; à l'exception de la découverte de quelques petites îles, il ne fit rien de bien remarquable.

Le 14 juin, Byron découvrit une île à laquelle il donna le nom d'*île du Prince de Galles,* située entre l'île Pernicieuse et le labyrinthe de Roggewein.

De ce point, il se dirigea à l'ouest-nord-ouest dans l'intention d'atteindre les îles Ladrones. Il découvrit dans cette traversée deux très-

petites îles, à l'une desquelles il donna le nom du *Duc d'York;* son équipage lui consacra la seconde, qui porte aujourd'hui son nom. Le 28 juillet, il reconnut l'île Saypan et celle de Tinian, et alla mouiller à cette dernière. Il fit un séjour assez long dans cette île, pour reposer et rafraîchir ses équipages ; puis il entra dans l'Archipel oriental, et le 17 novembre il mouilla à Batavia, d'où il revint en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance.

Le commodore Byron était à peine de retour, qu'une autre expédition semblable fut ordonnée par le roi d'Angleterre. Le commandement en fut confié au capitaine Wallis, qui monta *le Dauphin,* le même navire qui avait fait le voyage de Byron. On lui adjoignit la corvette *le Swallow,* dont on donna le commandement au capitaine Carteret.

Le Dauphin et *le Swallow* appareillèrent de Plymouth le 22 août 1766; ils avaient de conserve une flûte, destinée à les approvisionner. Cette division relâcha à Madère, aux îles du cap Vert, et de là vint à la côte des Patagons. La relation d'Anson avait rendu tellement redoutable le passage du cap Horn, par le récit effrayant des tempêtes qu'il y avait essuyées, qu'on n'osait plus le tenter. Le capitaiue Wallis entra donc dans la mer du Sud par le détroit de Magellan ; il y fit un fort long séjour, et eut de fréquentes entrevues avec les Patagons. Il perfectionna la géographie du détroit, et fit une description détaillée de ses ports. Forçant de voiles, il fit route au nord-ouest ; et, après cinq semaines de navigation, il découvrit deux petites îles, qu'il nomma *îles de la Reine Charlotte* et de *la Pentecôte ;* elles terminent, au sud-ouest, la chaîne de l'archipel Dangereux. Il trouva aussi l'île de ce groupe, qu'il nomma *île du Lord Egmont.*

Après avoir eu quelques communications avec les naturels de ces îlots, Wallis, dans la route qu'il suivit, ne s'écarta pas beaucoup de celle qu'avait tenue le commodore Byron ; cependaut il découvrit successivement les îles de Glocester, de Cumberland et d'Osnabrug. Enfin, le 19 juin 1767, il découvrit la fameuse île de Taïti, à laquelle il imposa le nom d'*île du Roi George III;* mais la géographie lui a conservé son premier nom : c'est celui que lui donnent les habitants.

Bien que Wallis ait fait un séjour de six semaines dans cette île délicieuse, nous ne nous y arrêterons pas ici, nous réservant de le faire amplement plus loin, dans le voyage de Bougainville.

Wallis ne s'occupa pas de reconnaître les autres îles de la Société, quoique voisines de Taïti; et, quittant cet archipel, le 27 juillet, il fit route directement à l'est, et découvrit les îlots qu'il appela *Scilly* et du *Lord Howe*. S'il eût continué plus longtemps sur ce rumb, il aurait retrouvé la terre du Saint-Esprit, de Quiros, oubliée depuis nombre d'années; mais il tourna au nord-est; et, suivant presque la même direction que ses prédécesseurs, il ne trouva plus d'autres terres que les petites îles des Cocos, des Traîtres, et celle à laquelle on a donné son nom. Il mouilla à Tinian le 19 septembre, en partit le 16 du mois suivant, et fit route pour les mers de la Chine; il alla relâcher à Batavia, d'où il revint en Angleterre.

Le capitaine Carteret, ayant été abandonné par son commandant à la sortie du détroit de Magellan, sur un bâtiment mauvais voilier, délâbré et manquant de tout, il fit d'abord route au nord, et alla faire aiguade à l'île de Masa-Fuero : de là, cinglant à l'ouest-nord-ouest, après une fort longue navigation, il découvrit une île entièrement isolée, qu'il appela *île Pitcairn,* du nom d'un de ses officiers. Deux autres îles, qu'il trouva le lendemain, reçurent de lui le nom d'*îles de Glocester*. Puis il fit route au nord-ouest; et, à la suite d'une navigation fort longue, que la disette et l'épuisement de son équipage rendaient très-pénible, il arriva aux îles Santa-Cruz, archipel que Mandana avait découvert près de deux siècles auparavant. Attaqué plusieurs fois par les féroces habitants de ces îles, ce n'est qu'en les combattant que Carteret put se procurer un peu d'eau, et il en coûta la vie à plusieurs hommes de son équipage.

Espérant trouver une relâche plus favorable, il fit voile de ce lieu vers les îles de Salomon. Le 20 août 1764, il découvrit deux îles, auxquelles son nom est demeuré, et qui sont si voisines des grandes terres des Arsacides, qu'il les eût reconnues, si, moins pressé par les besoins, il avait pu se livrer à une navigation plus approfondie; mais il passa outre, laissant à un navigateur français, M. de Surville, l'honneur d'explorer ce vaste archipel de l'est de la Nouvelle-Guinée, dont l'existence fut pendant si longtemps l'objet de si graves discussions parmi les géographes. Continuant donc sa route vers le nord-ouest, Carteret, après avoir rencontré quelques îlots peu remarquables, arriva sur les côtes de la Nouvelle-Bretagne. C'est là qu'il fit une découverte importante.

On avait cru jusqu'alors, d'après Dampier, que la terre qui se prolonge au nord de la Nouvelle-Bretagne, faisait partie de cette même île ; mais Carteret s'aperçut, en cherchant à entrer dans la grande baie de Saint-George, imparfaitement reconnue par Dampier, que cette baie prétendue est un large détroit qui partage la Nouvelle-Bretagne en deux grandes îles.

Carteret fit une reconnaissance exacte de ce détroit, qu'il nomma *canal Saint-George*. Le nom de Nouvelle-Bretagne fut laissé à la terre qui en est au sud ; celle du nord fut nommée *Nouvelle-Irlande ;* il relâcha sur cette dernière, au port justement appelé *port Carteret.*

Après cette relâche, il continua ses découvertes intéressantes, consistant en une suite d'îles qui se prolongent à l'ouest de la Nouvelle-Irlande ; ce sont la Nouvelle-Hanôvre, les îles Portland et celles de l'Amirauté. Se dirigeant de ce point vers celles des Philippines, Carteret découvrit encore, au nord de la Nouvelle Guinée, plusieurs petits îlots et hauts-fonds dangereux, dont il a déterminé la position : il entra ensuite dans les Moluques, fit la géographie de toute la côte occidentale de l'île Célèbes, et arriva enfin à Batavia. Il fit son retour en Europe en passant par le cap de Bonne-Espérance et l'île Sainte-Hélène, et mouilla à Spithead le 20 novembre 1769. Jamais, avec si peu de moyens de réussir, aucun de ses prédécesseurs ne déploya tant de talent ni de persévérance.

Le bruit que faisaient dans toute l'Europe les voyages d'Anson et de Byron, réveilla l'émulation de la France. Louis XIV voulut aussi que son règne pacifique fût illustré par une expédition, entreprise dans le but honorable d'ajouter de nouvelles lumières à la géographie. Une circonstance particulière vint accélérer l'exécution de son dessein : la couronne d'Espagne revendiqua la possession des îles Malouines, comme étant de son domaine. Un établissement français avait été formé sur ces îles ; mais le roi de France, ayant reconnu la justice de la réclamation de Sa Majesté Catholique, chargea M. de Bougainville, capitaine de vaisseau, d'en aller faire la cession, et d'effectuer ensuite son retour en traversant l'Océan-Pacifique, et faisant le tour du globe. Dans ce double but, on lui donna le commandement de la frégate *la Boudeuse.* Il devait être rejoint aux îles Malouines par la flûte *l'Etoile,* destinée à lui servir de conserve et de navire d'approvisionnement.



BOUGAINVILLE

abordant à Taiti (iles Marquises.)

Bougainville appareilla de la rade de Brest le 5 décembre 1766. Son état-major était composé d'officiers très-instruits, et il avait de plus avec lui le docteur Commerson, savant naturaliste; un astronome et un ingénieur géographe. Il se rendit d'abord directement à Montevidéo, dans la rivière de la Plata. Il y traita de la cession qu'il était chargé de faire, et en partit le 28 février 1767, avec les frégates espagnoles *la Esméralda* et *la Lièbre,* sous les ordres de don Ruiz, pour se rendre aux îles Malouines, dont il fit la remise entre les mains de ce commandant, le 1er février suivant. Il retourna de là vers la côte du Brésil. La flûte *l'Etoile* le joignit à Rio-Janeiro.

Bougainville sortit de la rivière de la Plata le 14 novembre. Il alla attaquer le cap des Vierges. La terreur qu'Anson avait inspirée du cap Horn, n'était pas détruite. Le commandant français, sorti de ce long canal et parvenu dans la mer du Sud, fit d'abord route au nord-ouest, jusqu'à ce qu'il se trouvât sous le tropique du Capricorne. De là, il tourna à l'ouest-nord-ouest. Depuis la Terre-de-Feu, il n'avait vu aucune île, lorsque, le 22 mars 1768, il découvrit quatre îlots, qu'il appella les *Quatre Facardins,* et une petite île, très-voisine, qu'il nomma *île des Lanciers,* parce qu'il y avait des sauvages armés de longues sagaies. Le lendemain, il en découvrit une autre, qu'à cause de sa forme il nomma *île de la Harpe,* et qui n'est presque qu'un récif de corail. Bougainville désigna cette suite d'îles sous la dénomination générale d'*archipel Dangereux;* et, cinglant à l'ouest, il aperçut, le 2 avril, l'île de Taïti. Le besoin urgent qu'il avait de se procurer du bois et des rafraîchissements, le détermina à faire une relâche sur cette île; mais il fut obligé de louvoyer longtemps pour chercher un lieu propre à jeter l'ancre. Dans la nuit du 3 au 4, il vit avec joie briller sur la côte des feux qui lui apprenaient que l'île était habitée. A l'aurore, il reconnut une baie ouverte au nord-est.

« Nous courions à pleines voiles vers la terre, dit-il, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large et voguait vers la côte, se servant de sa voile et de ses pagayes. Elle nous passa de l'avant, et se joignit à une infinité d'autres, qui, de toutes les parties de l'île, accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres; elle était conduite par douze hommes nus, qui nous présentèrent des branches de bananiers, et leurs démonstrations attestaient que c'était là le rameau

d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser. Alors, ils accostèrent le navire, et l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon et un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jeta ; nous lui donnâmes des bonnets et des mouchoirs, et ces premiers présents furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

« Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, et toutes à balancier, environnèrent les deux bâtiments. Elles étaient chargées de cocos, de bananes et d'autres fruits du pays. Le troc de ces fruits délicieux contre toutes sortes de bagatelles se fit avec bonne foi, mais sans qu'aucun des insulaires voulût monter à bord.

« Il fallait entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin notre pacotille ; lorsqu'on était d'accord, on leur envoyait au bout d'une corde un panier ou un filet ; ils y mettaient l'objet acheté, et nous l'objet d'échange, donnant ou recevant indifféremment avant d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit augurer bien de leur caractère. D'ailleurs, nous ne vîmes aucune espèce d'armes dans leurs piroques, où il n'y avait point de femmes à cette première entrevue. Les pirogues restèrent le long des navires, jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large ; toutes alors se retirèrent.

« Nous tâchâmes, dans la nuit, de nous élever au nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut, jusqu'à près de minuit, ainsi qu'il l'avait été la nuit précédente, garni de petits feux placés à peu de distance les uns des autres : on eût dit que c'était une illumination faite à dessein ; nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux navires.

« La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, et à faire sonder par les bateaux pour trouver un mouillage. L'aspect de cette côte élevée en amphithéâtre nous offirit le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur, la roche n'y montre nulle part son aride nudité ; tout y est couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux, lorsque nous découvrîmes un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée, qui s'élevait au niveau des plus hautes montagnes de l'intérieur vers le sud. Les terrains moins élevés sont entrecoupés de prairies et de bosquets, et dans toute l'étendue de

la côte, il règne sur les bords de la mer, au pied du haut pays, une lisière de terre basse et unie, couverte de plantations. C'est là, au milieu des bananiers, des cocotiers et d'autres arbres chargés de fruits, que nous apercevions les cases des insulaires.

« Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cascade qui s'élançait du haut des montagnes, et précipitait à la mer ses gerbes écumantes; un village était bâti auprès de cette chute d'eau; la côte, là, paraissait sans brisants, aussi désirions-nous tous mouiller à portée de ce beau lieu. Sans cesse on sondait, et nos canots portèrent la sonde jusqu'à terre : on ne trouva, dans cette partie, qu'un fond de roches, et il fallut se résoudre à chercher ailleurs un mouillage.

« Les pirogues étaient venues au navire dès le lever du soleil, et toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce : outre les fruits de l'espèce de ceux apportés la veille, et quelques autres rafraîchissements, les insulaires nous offrirent encore des poules et des colombes, et toutes sortes d'instruments pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes de papier, des coquilles, etc. Ils demandaient en échange du fer et des pendants d'oreilles. Les trocs se firent comme la veille, avec loyauté; cette fois-ci, il vint dans les pirogues quelques femmes jolies et presque nues. A bord de *l'Etoile,* il monta un insulaire qui y passa la nuit, sans témoigner aucune inquiétude.

« Ayant trouvé un mouillage un peu meilleur que ceux qui s'étaient présentés jusque-là, nous jetâmes l'ancre. A mesure que nous avions approché la terre, les insulaires avaient environné les navires; l'affluence des pirogues devint bientôt si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit. Tous venaient en criant : *Tayo!* qui veut dire *ami,* et en nous donnant mille témoignages d'amitié; ils nous demandaient des clous et des pendants d'oreilles. Les pirogues étaient remplies de femmes qui ne le cèdent pas, pour l'agrément de la figure, à un grand nombre d'Européennes, et qui, pour la beauté des formes, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces femmes étaient nues, car les hommes et les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté le pagne dont ordinairement elles s'enveloppent, et ils nous excitaient à des-

cendre auprès d'elles. Nous eûmes beaucoup de peine à contenir nos équipages, composés de quatre cents jeunes marins, qui depuis six mois n'étaient pas sortis du bord. Nous y réussîmes cependant; un seul méprisa nos ordres, ce fut mon cuisinier; mais la frayeur qu'il eut par suite de sa désobéissance en fut un châtiment assez fort. Il nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le déshabillèrent en un instant, et le mirent nu de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui, mû par un simple désir de curiosité, examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, et firent approcher la femme avec laquelle il était descendu; mais ce fut inutilement: le pauvre cuisinier ne soupirait plus qu'après son retour vers la frégate; il me dit que, quels que fussent les reproches dont je pusse l'accabler, je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.

« Lorsque nous fûmes amarrés, je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître un lieu propre à faire de l'eau. Nous fûmes reçus par une foule d'hommes et de femmes qui ne se lassaient point de nous considérer; les plus hardis venaient nous toucher, ils écartaient même nos vêtements, comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux : aucun ne portait d'armes. Ils ne savaient comment exprimer leur joie de nous recevoir; le chef de ce canton nous mena dans sa maison, et nous y introduisit. Nous y trouvâmes cinq ou six femmes et un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur leur poitrine, et criant plusieurs fois : *Tayo*. Le vieillard était père de notre hôte; il n'avait du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure : sa tête ornée de cheveux blancs et d'une longue barbe, tout son corps nerveux et rempli, ne montraient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme parut s'apercevoir à peine de notre arrivée, il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité : fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple, son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

« On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avait aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires, que sa grandeur. Elle pouvait avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds et garni de plumes noires, lequel était suspendu au toit, et deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'était le dieu, était debout contre un des piliers ; la déesse était vis-à-vis, inclinée le long du mur qu'elle surpassait en hauteur, et attachée aux roseaux qui le forment. Ces figures, mal faites et sans proportions, avaient environ trois pieds de haut ; mais elles tenaient à un piédestal cylindrique, vide dans l'intérieur et sculpté à jour. Il était en forme de tour et pouvait avoir six à sept pieds de hauteur.

« Le chef nous proposa de nous asseoir sur l'herbe au dehors de la maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé et de l'eau. Pendant le repas, il envoya chercher quelques pièces d'étoffes, deux grands colliers faits d'osier recouvert de plumes noires et de dents de requins. Leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses que l'on portait du temps de François Ier. Il en posa un à mon cou, et distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorsque le chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquait un pistolet, qu'on avait adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef, qui, sur-le-champ, voulut fouiller tous les gens qui nous environnaient ; il en maltraita même quelques-nns. Nous arrêtâmes ses recherches en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourrait être la victime de sa friponnerie, et que son larcin lui donnerait la mort.

« Le chef et tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos bateaux. Près d'y arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure, qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servait de siége. Nous acceptâmes. Cet homme alors se pencha vers nous, et d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien soufflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique ; scène charmante et digne du pinceau de l'Albane. Quatre insulaires vinrent avec confiance souper et coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, basse, violon, et nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées en serpenteaux. Ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

« Le 7 au matin, le chef, dont le nom est Ereti, vint à bord : il nous apporta un cochon, des poules et le pistolet qui avait été pris, la veille, chez lui. Cet acte de justice nous en donna une bonne idée. »

A cet endroit de son récit, Bougainville s'arrête pour parler de différents dangers auxquels furent exposés les deux bâtiments qui lui étaient confiés. Il fallait s'éloigner et mettre à la voile. On y parvint en profitant d'une mer calme et d'une brise modérée.

« Dès l'aube du jour, lorsque les insulaires s'aperçurent que nous mettions à la voile, continue Bougainville, Ereti avait sauté seul dans la première pirogue qu'il avait trouvée sur le rivage, et s'était rendu à bord. En y arrivant, il nous embrassa tous ; il nous tenait quelques instants entre ses bras, versant des larmes, et paraissant très-affecté de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord, chargée de rafraîchissements de toute espèce ; ses femmes étaient dedans, et avec elles ce même insulaire qui, le premier jour de notre atterrage, était venu s'établir à bord de *l'Etoile*. Ereti alla le prendre par la main, et il me le présenta en me faisant comprendre que cet homme, dont le nom était Aotourou, voulait nous suivre ; il me priait d'y consentir. Il le présenta ensuite à chacun des officiers, disant que c'était son ami qu'il confiait à ses amis ; et il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des présents de toute nature, après quoi il prit congé de nous, et fut rejoindre ses femmes qui ne cessèrent de pleurer pendant tout le temps que la pirogue fut le long du bord. Il s'y trouvait une jeune et jolie fille que l'insulaire, qui venait avec nous, alla embrasser; il lui donna trois perles qu'il avait à ses oreilles, l'embrassa encore une fois ; et, malgré les larmes de cette intéressante personne, son épouse ou sa fiancée, il s'arracha de ses bras, et remonta sur la frégate. »

Ce fut le 16 avril 1768 que Bougainville s'éloigna de Taïti. L'indigène qu'il prit à son bord lui donna toutes sortes de satisfactions en Europe. Au mois de mars 1770, Aotourou, comme nous le verrons ci-après, repartit pour son pays.

Bougainville avait sacrifié, pour ce voyage, trente-six mille francs, « qui, ajoute-t-il, faisaient le tiers de sa fortune. »

Ce sacrifice, si honorable à la mémoire de l'illustre navigateur, fut malheureusement inutile : Aotourou ne revit jamais sa patrie.

Partis de Taïti le 15 avril, les deux navires de Bougainville commencèrent leur route vers l'ouest, et, le 3 mai suivant, remontèrent une île qui fut bientôt accompagnée de quatre autres. Elles n'avaient jusqu'alors été vues par aucun navigateur, et l'honneur de cette découverte appartient au commandant de *la Boudeuse*, qui les nomma *îles des Navigateurs*. Plus tard, un autre marin français, non moins célèbre, mais plus malheureux, acheva l'exploration de cet archipel, que Bougainville n'a pas terminée. Se dirigeant toujours à l'ouest, il trouva, quelques jours après, un îlot isolé, qu'il nomma *l'Enfant perdu*, et le 12 du même mois il vit encore de nouvelles terres: c'étaient deux îles élevées, dont l'une reçut le nom d'*île Aurore* et l'autre celui d'*île de la Pentecôte*. Après avoir longé et doublé la première, il en découvrit une troisième, qui n'était qu'un pic isolé; il l'appela *pic de l'Etoile*. Une quatrième île se présenta dans le sud; quoiqu'elle n'offrît pas de mouillage, la côte en paraissant d'un accès facile, on y envoya un canot et l'on communiqua avec les naturels; mais les dispositions hostiles qu'ils montrèrent abrégèrent l'entrevue. Cette île fut appelée *île des Lépreux*, parce que plusieurs de ses habitants parurent atteints de la lèpre.

Tout près et à l'ouest de cette dernière, Bougainville aperçut les deux extrémités de deux grandes terres : l'une était *l'île Mallicolo* et l'autre la terre du *Saint-Esprit*, de Quiros, depuis si longtemps cherchée en vain par d'autres navigateurs. Bougainville soupçonna qu'il avait enfin retrouvé cette terre, mais ne chercha pas à s'en assurer. Apparemment pressé par le temps et par la disette, qui commençait à se faire sentir sur ses vaisseaux, il passa outre sans achever une exploration si importante, et qui l'eût conduit à la découverte complète d'un des plus grands archipels de la mer Pacifique. Il nomma le peu qu'il en avait vu, *archipel des grandes Cyclades*. Cook en a fait, comme nous le verrons bientôt, la reconnaissance la plus complète.

Bourgainville continua de gouverner à l'ouest. Le 5 juin il découvrit une vigie, qu'il appela *Batture de Diane*. Le lendemain il vit d'autres brisants; craignant de s'engager dans une mer qui lui paraissait semée de dangers, il changea de direction et courut droit au nord. Les écueils qu'il avait vus étaient le précurseur de la côte nord-est de la Nouvelle-Hollande, alors encore inconnue.

S'éloignant donc de ces parages, il chercha à se rapprocher de quelque lieu où il pût se procurer du secours pour son équipage. Il fallait le plus tôt possible atteindre les Moluques. Le plus court était assurément de faire route à l'ouest en longeant la côte sud de la Nouvelle-Guinée, et de passer dans le détroit découvert par Torrès en 1606. Il crut qu'il était plus sûr de remonter dans l'est contre le vent, et d'aller doubler la Nouvelle-Guinée par son extrémité orientale, pour revenir après dans l'ouest chercher les Moluques. Cette détermination, en prolongeant sa traversée, le condamna à des misères inouïes; mais en revanche elle fut cause de ses plus belles découvertes.

Le 10 juin, il ancrait sur la Nouvelle-Guinée, et s'y trouva à l'ouverture d'un golfe qu'il nomma *cul-de-sac de l'Orangerie*. Il louvoya le long de cette côte, qu'il appela *Louisiade,* cherchant à s'élever dans l'est. Le 25, il en atteignit enfin la pointe orientale, qu'il nomma *cap de la Délivrance*. Il fit route au nord, et découvrit l'extrémité de la terre des Arsacides : il y trouva un petit port, qu'il nomma *baie de Choiseul*. Il arriva à l'île de Bonka, découverte par Carteret.

Après avoir séjourné là dix-huit jours, l'expédition remit à la voile et reconnut toute la côte nord de la Nouvelle-Irlande, dont Carteret n'avait découvert que la partie sud ; on alla ensuite chercher les îles des *Anachorètes,* et, après avoir doublé la pointe occidentale de la Nouvelle-Guinée, on relâcha à Buero.

De là, passant par le détroit de Bouton et celui de Salages, Bougainville alla longer la côte nord de Java. Il arriva le 24 septembre à Batavia, et il y relâcha. De là, il se rendit à l'Ile-de-France, et revint enfin dans sa patrie, dont il est le premier circumnavigateur. *La Boudeuse* rentra à Saint-Malo le 16 mars 1769.

Le marquis de Courtanvaux, capitaine-colonel des gardes suisses du corps du roi, faisait ses plus chères délices de l'étude de l'astronomie ; non-seulement il s'y livrait avec ardeur, mais il cherchait à en propager le goût, à l'inspirer à de jeunes disciples, qu'au besoin il aidait de sa fortune même. Il avait établi dans une de ses propriétés, aux environs de Paris, un observatoire garni des meilleurs instruments, et ouvert librement à tous ceux qui cultivaient les sciences physiques et astronomiques.

La recherche d'une méthode sûre pour trouver les longitudes en

mer, occupait depuis longtemps les savants de l'Europe. Après différents essais, on avait reconnu que le meilleur de tous les moyens serait d'avoir une montre ou horloge dont les mouvements fussent tellement réguliers, tellement invariables, qu'ils pussent donner une connaissance précise de la différence des méridiens en temps. Harrison, célèbre mécanicien anglais, avait déjà fait une montre marine qui, en 1761, fut essayée dans un voyage de Portsmouth à la Jamaïque.

L'Académie des sciences de Paris proposa un prix à l'horloger français qui confectionnerait la montre marine la plus parfaite, et plusieurs concoururent pour obtenir ce prix, qui devait être décerné en 1767. Pierre Leroy, Berthoud, Romilly et Tavernier se le disputèrent. Avant de prononcer un jugement définitif en leur faveur, il fallut faire un essai sur mer.

Le marquis de Courtanvaux, membre de l'Académie, et qui prenait le plus vif intérêt au succès de l'entreprise, offrit de faire construire et équiper une corvette sur laquelle aurait lieu l'épreuve non-seulement des montres marines, mais encore de tous les autres instruments proposés, depuis quelque temps, pour l'observation des phénomènes célestes propres à la détermination des longitudes.

L'ingénieur Ozanne construisit donc au Havre, aux dépens de M. de Courtanvaux, une corvette à trois mâts, qui fut nommée *l'Aurore*. Elle fut armée et équipée complétement au commencement de mai 1767. Les instruments furent transportés à bord, et MM. Messier, Pingré, astronomes, et Leroy, horloger, s'y embarquèrent avec le marquis de Courtanvaux.

L'Aurore employa tout l'été à parcourir les côtes de la Manche et celles de la Hollande, et relâcha dans plusieurs ports. La marche des montres fut suivie avec attention et les longitudes qu'on en déduisit déterminées soigneusement.

Le capitaine Jacques Cook fut sans contredit le premier de tous les marins hydrographes. L'Angleterre s'honorera longtemps d'avoir vu naître ce grand homme. Né dans une classe obscure et peu favorisé de la fortune, Cook fut marin dès l'enfance; la fortune en revanche l'avait doué de toutes les qualités qui devaient, dans cette carrière, le conduire à l'immortalité.

Le passage de Vénus sur le disque du soleil devait avoir lieu en

juin 1769. Lalande démontra que le point du globe le plus convenable pour observer avec succès le passage de la planète, serait une des îles de la mer du Sud; d'après cela, l'amirauté d'Angleterre ordonna pour cette destination l'armement de *l'Endeavour,* navire de quatre cents tonneaux. Cook, qui, simple master, avait déjà fait preuve de tant de talents, reçut, avec le commandement de *l'Endeavour,* le grade de lieutenant de vaisseau.

Le capitaine Cook appareilla de Plymouth le 26 août 1768. Il relâcha successivement à Madère, à Rio-Janeiro et à la baie du Bon-Succès, dans le détroit de Lemaire. Le 22 janvier 1769, il en sortit, et, après avoir franchi ce détroit, entreprit le passage redouté du cap Horn, que depuis Anson personne n'avait osé doubler. Il entra dans la mer du Sud, et, après avoir cinglé longtemps au nord-ouest sans rencontrer aucune terre, il découvrit, le 4 mars, une petite île basse au milieu de laquelle était un lagon, ce qui lui fit donner le nom d'*île du Lagon :* elle fait partie de l'Archipel Dangereux, de Bougainville. Le soir du même jour, à sept lieues plus loin vers l'ouest, il découvrit une autre petite île qu'en raison de sa figure il appela *île de l'Arc.* Le 6 du même mois, il rencontra un groupe d'îlots mêlés d'écueils, qu'il nomma *les Groupes ;* le 7, l'île Bird ou des Oiseaux, et le 8 l'île de la Chaîne. Toutes ces îles, jusqu'alors inconnues, font partie de l'Archipel Dangereux, l'un des plus étendus de la mer du Sud.

Le 10 mars, il reconnut l'île d'Osnabrug, de Wallis, que les naturels nomment *Maïtea,* et le 12 il mouilla à Taïti, dans la baie de Mataraï.

C'était là que la Société royale de Londres avait décidé que devait se faire l'observation du passage de Vénus; on devait donc y faire un long séjour. On construisit à terre un petit fort, on y établit l'observatoire.

Le capitaine Cook avait aperçu la petite île nommée Theturoa ; après l'avoir visitée, il se dirigea sur Huaheine, Otaha, Ulietea et Bolabola. Ces îles, éloignées d'une journée seulement de Taïti, dépendent du même archipel, celui de la Société, et sont habitées par le même peuple. Aucun des navigateurs antérieurs à Cook n'en avait eu connaissance.

Cook quitta, le 15 août, ses nouvelles découvertes; et, dans l'espoir de résoudre enfin le problème de l'existence du continent austral,

il continua de s'élever dans le sud, puis à l'ouest-sud-ouest, sans apercevoir aucune île. Après un assez long trajet, on découvrit, le 6 octobre, une terre d'une étendue très-considérable : cette terre était la même que celle découverte par Tasman en 1642, mais dont il n'avait vu qu'une fort petite partie, et qu'il avait appelée Nouvelle-Zélande.

L'Endeavour quitta définitivement la Nouvelle-Zélande le 31 mars 1770, et cingla à l'ouest. Il atteignit bientôt la longitude de la terre de Van Diémen, découverte par Tasman ; et, le 19 avril, il découvrit un cap qu'il nomma *Pointe-Hicks,* du nom d'un de ses lieutenants. Ce cap appartenait à la côte est de la Nouvelle-Hollande, encore absolument inconnue.

Le jour, il suivait la côte de près ; la nuit, il s'en écartait et revenait le lendemain reprendre le cours de son exploration au point où il l'avait interrompue la veille ; mais, dans la nuit du 10 au 11 juin, il toucha tout à coup sur un rocher caché sous l'eau, et sur lequel son vaisseau demeura comme cloué. *L'Endeavour* se trouvait échoué sur un de ces rochers de corail si communs dans les mers de la zone torride.

Qu'on juge de la consternation dont furent frappés au premier moment les voyageurs anglais, menacés du plus imminent péril, sur un écueil isolé, à huit lieues de la côte, et à une distance considérable de pays civilisés d'où ils pussent espérer quelque secours ! Leur situation était d'autant plus terrible, que leurs canots n'étaient pas de dimensions suffisantes pour sauver l'équipage entier, et que déjà le bâtiment s'ouvrait. Le sang-froid et l'habileté de Cook purent seuls, dans un pareil moment, imposer à l'équipage, y maintenir l'ordre, et lui faire exécuter les manœuvres auxquelles il dut son salut. Après vingt-trois heures d'anxiété, de fatigues et de travaux infinis, on réussit à le remettre à flot, mais dans un état si délabré et sa carène si criblée de voies d'eau, qu'il fut au moment de couler à fond, et qu'on désespéra de pouvoir le conduire à la côte.

Le bâtiment fut conduit dans l'embouchure d'une petite rivière qui présentait un havre commode pour les travaux de son radoub. Ces travaux obligèrent de demeurer jusqu'au mois d'août dans la rivière, qui fut nommée à juste titre *rivière de l'Endeavour.* Cook remit en mer le 4 août. Il avait reconnu, des hauteurs voisines de la rivière, que, pour

continuer son exploration de la côte, il allait être obligé de naviguer au milieu d'un labyrinthe d'écueils. Il continua de côtoyer cette terre dangereuse, jusqu'à ce qu'enfin il atteignît son extrémité nord, et compléta ainsi la découverte de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande. Il donna le nom de *Nouvelle-Galle méridionale* à la contrée qu'il venait de reconnaître le premier. Doublant ensuite son cap septentrional, il franchit un détroit jusqu'alors inconnu, entre ce cap et un amas d'îlots et de rochers : ce détroit, qui lui ouvrait un passage à l'ouest pour gagner les mers de l'Inde, reçut encore le nom de son vaisseau. Cook, trouvant au delà une mer libre et d'une vaste étendue, s'assura que la Nouvelle-Hollande est une terre entièrement isolée, et qu'elle ne tient point à la Nouvelle-Guinée, comme les géographes l'avaient pensé généralement jusqu'alors.

Il reconnut une partie des côtes méridionales de cette dernière contrée; mais le mauvais état de son navire, qui faisait beaucoup d'eau, le pressait de gagner Batavia. Après avoir mouillé à l'île Savu, il arriva à Batavia le 9 octobre. Là, *l'Endeavour* fut remis en état d'entreprendre avec sûreté la traversée d'Europe; et, après avoir relâché successivement au cap de Bonne-Espérance et à l'île Sainte-Hélène, il mouilla en rade des Dunes, le 12 mai 1770.

Ainsi fut terminé le premier voyage du capitaine Cook autour du monde.

L'épreuve des montres marines de Leroy, faite à bord de *l'Aurore,* en 1767, et à bord de *l'Enjouée,* en 1768, avait eu des résultats satisfaisants; mais les campagnes de ces bâtiments n'avaient pas été longues; ils n'étaient, pour ainsi dire, pas sortis d'un même climat. L'Académie des sciences désirait que, pour fixer entièrement son opinion sur le mérite des montres, elles fussent soumises à l'épreuve d'une campagne de long cours.

L'Isis sortit de Rochefort, sous le commandement de M. de Fleurieu, au commencement de février 1769, et fit le tour entier de l'océan Atlantique, ayant d'abord été à Cadix, puis aux Canaries, à Gorée, aux îles du cap Vert, aux Antilles, à Saint-Domingue, à Terre-Neuve, aux Açores, et revenant ensuite en France après avoir relâché de nouveau aux Canaries, à Madère et à Cadix. Les travaux géographiques exécutés pendant cette campagne furent considérables.

Le voyage de M. de Fleurieu, terminé le 11 octobre 1769, fut assurément un des plus utiles aux navigateurs de toutes les nations.

L'expédition de M. de Surville, capitaine de vaisseau de la Compagnie des Indes, fut entreprise moins dans le but de faire des découvertes, que pour se livrer à quelques spéculations commerciales; cependant le hasard lui fit découvrir, ou plutôt lui fit retrouver des terres depuis longtemps oubliées.

M. de Surville, commandant le vaisseau *le Saint-Jean-Baptiste*, appareilla de la rade de Pondichéry, le 2 juin 1769, pour aller dans la mer du Sud, par l'est de la Nouvelle-Guinée. Dans les premiers jours d'octobre, il découvrit dans ces parages une grande terre qu'il côtoya jusqu'à ce qu'il eût trouvé un port commode pour faire aiguade : il en rencontra un dans lequel il entra et qu'il nomma *port Praslin ;* mais ce ne fut qu'après un combat sanglant avec les sauvages, qu'il put s'y procurer l'eau dont il avait besoin.

Après avoir quitté le port Praslin, il continua de longer la côte de sa nouvelle découverte, qu'il nomma *terre des Arsacides;* mais il n'en compléta pas la reconnaissance. Le lieutenant Shortland, de la marine anglaise, acheva cette reconnaissance en 1788. Il trouva que la terre des Arsacides était un archipel dont une des îles était surtout très-considérable. Cette grande île est celle de Santa-Isabella, et le groupe entier, l'archipel de Salomon, découvert par Mendana depuis deux siècles.

Surville reconnut encore quelques petites îles voisines de celles des Arsacides; telles que l'île Inattendue, celles des Contrariétés et des Trois-Sœurs : il se rendit ensuite à la Nouvelle-Zélande. Il y mouilla, le 17, dans une baie qu'il nomma *baie de Lauriston* (la double baie du capitaine Cook).

Les Indiens accueillirent d'abord avec assez d'hospitalité l'équipage français, et lui procurèrent avec empressement les rafraîchissements que leur pays pouvait fournir. Mais le petit canot du vaisseau ayant été démâté et jeté à la côte dans un coup de vent, ils le dérobèrent et refusèrent de le restituer. Surville crut devoir punir ce vol par l'enlèvement d'un chef, l'incendie et la dévastation d'un village entier. Après quoi il quitta ce pays sans y faire de nouvelles observations, traversa la mer du Sud, et se rendit au Pérou, où il mourut.

Cette même année, 1769, le chevalier de Grenier, officier de la marine royale de France, rendait à la navigation des mers de l'Inde le service le plus signalé, en reconnaissant et fixant avec exactitude les positions des îlots et des bancs considérables qui obstruent l'océan Indien, entre l'Ile-de-France et les Maldives. Il commandait deux petites corvettes nommées *l'Heure du berger* et *le Vert-Galant*. L'abbé Rochon, ce savant dont la mémoire est si respectable par les éminents services qu'il a rendus aux sciences physiques et astronomiques, principalement en ce qui concerne leur application à la marine, l'abbé Rochon était embarqué sur *l'Heure du berger*.

Le motif du voyage du capitaine Marion du Fresne, officier de la Compagnie des Indes, fut d'abord de rendre à sa patrie l'Indien Aotourou, amené de Taïti en France par Bougainville; mais il devait, en outre, profiter de sa navigation dans des mers encore peu connues, pour y faire toutes les recherches susceptibles de contribuer aux progrès de l'hydrographie.

Marion eut deux vaisseaux sous ses ordres : *le Mascarin,* qu'il montait, et *le Marquis de Castries,* commandé par le chevalier du Clesmeur. Ces deux bâtiments appareillèrent de l'Ile-de-France le 18 octobre 1771. Ils allèrent d'abord à Madagascar pour compléter leurs provisions. Aotourou y mourut de maladie; mais quoique par sa mort le but principal du voyage n'existât plus, le capitaine Marion, zélé pour les progrès des sciences nautiques, et animé par l'espoir de faire des découvertes importantes dans l'océan Austral, n'en crut pas moins devoir continuer sa campagne.

La Compagnie des Indes, depuis le voyage de Bouvet, avait toujours vivement désiré la découverte de ce continent méridional dont on ne cessait de s'occuper; elle imaginait par-là s'ouvrir une nouvelle route pour un commerce lucratif. Marion, pour seconder ses vues, voulut donc commencer par la recherche de cette contrée, objet de tant de rêves et de fausses spéculations. Après avoir touché au cap de Bonne-Espérance, il se dirigea dans le sud. Il y chercha vainement les îles Marseveen et Dina, de Van Keulen.

La rencontre de bancs de glace, à cette hauteur, et surtout les avaries majeures que les deux vaisseaux éprouvèrent par suite d'un abordage, déterminèrent Marion à quitter ces parages pour aller au plus tôt chercher

un lieu de relâche. Il se rendit à la Terre-de-Diémen, et mouilla dans la baie de Frédérik-Hendrik. Il alla ensuite à la Nouvelle-Zélande. Il entra dans la baie des îles du capitaine Cook. C'est là qu'il lui arriva le plus affreux malheur : il fut massacré par les naturels, avec vingt-sept personnes de son équipage ; on n'a jamais su la cause première de ce massacre. Marion était depuis plus d'un mois mouillé dans la baie des îles, les Indiens lui avaient fait le meilleur accueil lors de son arrivée, et depuis avaient toujours vécu dans une parfaite intelligence avec l'équipage français.

M. du Clesmeür, alors devenu commandant, revint à l'Ile-de-France, après avoir relâché successivement aux îles Ladrones et à Manille.

L'Académie des sciences, désirant que l'épreuve des montres marines fût faite en mer et pendant une campagne plus longue que toutes celles qui avaient été entreprises précédemment dans le même but, le roi ordonna, pour favoriser ses vues, l'armement de la frégate *la Flore*, dont le commandement fut confié au marquis de Verdun de la Crenne, lieutenant de vaisseau, membre de l'Académie de marine.

Cette frégate fut armée à Brest, en septembre 1771. Le chevalier de Borda, lieutenant de vaisseau, et le P. Pingré, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, astronome de la marine, y furent embarqués comme commissaires de l'Académie. L'état-major fut composé d'officiers distingués par une instruction bien reconnue.

Le nombre des observations géographiques et astronomiques faites dans cette campagne intéressante est immense, et les résultats en ont été de la plus grande utilité.

M. de Kerguelen, envoyé à la recherche des terres australes, partit de l'Ile-de-France le 16 janvier 1772, commandant la flûte *la Fortune*, et ayant de conserve la flûte *le Gros-Ventre*, commandée par M. de Saint-Alouarn. Il fit route directement au sud, et découvrit une terre escarpée et stérile. Sans approfondir cette découverte, sans en faire un plus long examen, il revint aussitôt à l'Ile-de-France, persuadé qu'il avait trouvé l'un des caps du continent austral ; et de là il s'empressa d'aller en France annoncer avec emphase cette importante découverte.

L'enthousiasme qu'elle excita d'abord fut tel, que, sur-le-champ, le ministre de la marine ordonna, pour l'aller achever, l'armement du *Roland*,

vaisseau de ligne de soixante-quatre canons. Le commandement en fut, comme de raison, confié à Kerguelen ; on lui adjoignit la frégate *l'Oiseau,* sous les ordres de M. de Rosnevet. L'expédition se rendit d'abord à l'Ile-de-France ; elle s'y augmenta de la corvette *la Dauphine,* que l'on avait jugé lui être nécessaire.

Cette petite division quitta l'Ile-de-France, le 29 août 1773, et fit route au sud, tous ceux qui la montaient étant bien persuadés qu'ils allaient découvrir une cinquième partie du monde. Le capitaine Cook, dans son troisième voyage, a démontré que la *terre de Kerguelen* n'est qu'une île de peu d'étendue, absolument déserte et aride.

Les importantes découvertes faites par le capitaine Cook, lors de son premier voyage, en démontrant que la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande, au lieu de faire partie d'un continent austral, n'étaient que des terres isolées, firent enfin concevoir de grands doutes sur l'existence de ce continent chimérique. La Société royale de Londres voulut résoudre absolument un si important problème ; et, à sa sollicitation, une expédition autour du pôle austral fut ordonnée par le gouvernement britannique. Cook fut investi du commandement de l'expédition, malgré les intrigues des envieux, et eut sous ses ordres deux bâtiments, *la Résolution,* qu'il montait, et *l'Aventure,* commandée par le capitaine Furneaux.

Il appareilla de Plymouth le 13 juillet 1772 : il se rendit d'abord à Madère, puis au port de Praya, dans l'île Sant-Iago, et ensuite au cap de Bonne-Espérance.

Le 22 novembre, *la Résolution* et *l'Aventure* mirent à la voile de la baie de la Table. Cook, ayant ordre de s'approcher le plus près possible du pôle austral et d'en faire le tour sur le parallèle le plus élevé qu'il pourrait atteindre, fit directement route au sud. Quoique, au milieu des brumes épaisses presque constantes dans ces âpres climats, sa conserve *l'Aventure* eût été séparée de lui, il fit pendant trois mois entiers les plus grands efforts pour pénétrer plus avant vers le sud : les glaces lui opposèrent toujours un obstacle insurmontable ; il ne put s'élever davantage. Il avait vainement cherché à retrouver le cap de la Circoncision, découvert par Bouvet de Lozier en 1739.

En faisant route au sud de la Nouvelle-Zélande, il alla reconnaître les îles de Tongataboo et d'Anamooka, découvertes, cent ans aupa-

ravant, par le Hollandais Tasman : il y mouilla. L'accueil hospitalier qu'il reçut de leurs habitants, lui fit donner à ces îles et à plusieurs autres qui en sont voisines, le nom générique d'*îles des Amis*.

Il quitta cet archipel et gouverna sur la Nouvelle-Zélande : quelques jours avant d'y arriver, un coup de vent le sépara pour la seconde fois de *l'Aventure;* il ne la rejoignit plus, quoique, dans l'espérance de la retrouver, il eût traversé le détroit de Cook ; mais ce bâtiment ayant mouillé dans une autre partie de ce détroit, et le capitaine Furneaux ayant envoyé sa chaloupe à terre, elle fut attaquée par les sauvages, et les dix hommes qui la montaient furent massacrés et mangés par ces anthropophages. Ce malheur découragea Furneaux, qui, sans chercher désormais à rejoindre son commandant, reprit directement la route d'Europe.

Quant à Cook, dont rien n'était capable d'ébranler la constance, il quitta les côtes de la Nouvelle-Zélande, le 25 novembre, et fit route toujours vers le sud, pour tenter de nouveau l'approche du pôle austral, ou du moins la rencontre du continent présumé en être voisin. Il parcourut, sur une latitude très-élevée, un espace considérable en longitude, et n'eut aucun indice de ce prétendu continent. Là, absolument arrêté par les glaces, il fut obligé de renoncer à une vaine recherche et de retourner vers le nord. Il avait le plus grand besoin de rafraîchissements; il alla en chercher à l'île de Pâques; mais n'ayant pu s'y procurer de bonne eau, il se dirigea sur les îles Marquises, découverte des Espagnols, mais encore fort peu connues. Les dispositions hostiles des naturels rendirent sa relâche dans cet archipel fort périlleuse : il fut forcé de faire connaître d'une manière sanglante, à ces sauvages, la supériorité des armes européennes, et il les quitta ensuite pour aller reconnaître l'île de Tiokea, où il ne fut pas mieux accueilli des naturels. Il découvrit plusieurs îlots entre Tiokea et Taïti, et mouilla dans cette dernière île, le 22 avril 1774. Ce fut là qu'il eut la certitude que deux frégates espagnoles y étaient venues l'année précédente, et qu'elles y avaient même laissé quelques hommes de leurs équipages. On n'a jamais, du reste, eu de détails certains sur cette expédition, dont les Espagnols ont fait un mystère.

La Résolution, en quittant Taïti, visita encore une fois Ulietea et Huaheine, puis l'île Howe : de là, faisant route à l'est, elle rencontra

une île nouvelle qui fut nommée *Palmerston*. Quatre jours après, une autre île encore inconnue se présenta : le capitaine Cook mit en travers, et expédia un canot pour y aborder; mais les naturels, accourus en foule sur la plage, s'opposèrent au débarquement et accueillirent les Anglais à coups de sagaie et de pierre. On renonça à communiquer avec ces féroces insulaires, dont le pays fut appelé *l'île Sauvage*.

On fit route pour les îles des Amis, et l'on augmenta la connaissance de ce nombreux archipel par la découverte de plusieurs petites îles qui en font partie. Après une courte relâche dans celle d'Anamooka, Cook se mit en route pour aller faire une reconnaissance exacte de l'archipel du Saint-Esprit, découvert jadis par Quiros, mais oublié depuis jusqu'à l'époque du voyage de Bougainville.

Après avoir employé quarante-six jours à la reconnaissance de l'archipel du Saint-Esprit, il se dirigea au sud-est; et, le 4 septembre 1774, il découvrit la plus grande île de l'océan Pacifique, après la Nouvelle-Zélande : il lui imposa le nom de *Nouvelle-Calédonie*. Son vaisseau courut de grands dangers sur les récifs qui entourent cette terre inhospitalière ; mais il parvint à les surmonter ; et la saison favorable pour pénétrer de nouveau au sud s'approchant, il quitta cette nouvelle découverte, et fit route pour la Nouvelle-Zélande. Dans cette traversée, il découvrit la petite île déserte de Norfolk, sur laquelle, depuis, ses compatriotes ont fondé un établissement. Le 18 octobre, il mouilla pour la troisième fois dans le détroit de Cook, entre les deux îles de la Nouvelle-Zélande.

C'est de ce point que l'opiniâtre investigateur partit pour faire une troisième tentative, dans le but de parvenir au pôle austral, ou du moins de s'en approcher le plus près possible, entre le méridien de la Nouvelle-Zélande et celui des terres Magellaniques. Pendant deux mois entiers, il fit les plus grands efforts pour y réussir; le climat lui opposa des difficultés insurmontables : des champs de glaces immobiles arrêtèrent absolument sa marche. Il demeura démontré positivement que l'existence du continent austral était une chimère.

Cook reprit la route du nord, et eut connaissance de la Terre-de-Feu, le 20 décembre. Il doubla le cap Horn, et alla mouiller dans le détroit de Lemaire. De ce point, il se porta au sud, pour la quatrième fois; et, le 14 janvier, il découvrit une île qu'il appela *Géorgie du*

sud. Il prolongea une chaîne d'îlots qui en sont voisins, et forment avec elle une espèce d'archipel. Il donna au plus méridional de ces îlots le nom classique de *Thulé australe*. Parvenu au soixantième parallèle, des glaces fixes et immobiles arrêtèrent sa course, et l'approche de la mauvaise saison le força à quitter ces affreux parages. Il fit route pour le cap de Bonne-Espérance, et mouilla dans la baie de la Table le 22 mars 1775. Cinq semaines après, *la Résolution* repartit pour l'Angleterre, où elle arriva heureusement.

Tandis que Cook tentait l'approche du pôle antarctique, l'amirauté d'Angleterre voulut qu'une tentative analogue fût hasardée au nord, et que l'on essayât de passer dans l'océan Pacifique par le pôle boréal. Deux navires furent équipés dans cette intention, l'un nommé *la Résolution* et l'autre *le Race-Horse*. Le commandement de cette expédition fut confié au capitaine Phipps (depuis lord Mulgrave, membre de l'amirauté); il monta *la Résolution*.

Cette expédition mit à la voile au commencement du printemps de l'année 1773. Le capitaine Phipps fit route directement au nord, et alla attaquer la côte occidentale du Spitzberg. La saison étant très-favorable et l'été de cette année très-chaud, il put prolonger toute cette côte sans rencontrer le moindre obstacle.

Phipps, s'avançant vers le nord de cette contrée, rencontra les premières glaces par 80 degrés de latitude, navigua au milieu des glaçons flottants, et parvint jusqu'à l'île nommée *la Petite-Table,* voisine des terres septentrionales du Spitzberg, et élevée de deux pieds seulement au-dessus du niveau de la mer. Là, quoique étant au cœur de l'été, les vaisseaux furent absolument emprisonnés par les glaces immobiles, et demeurèrent vingt-quatre heures dans une position désespérée : déjà Phipps avait pris la détermination de les abandonner et de retourner en Angleterre dans ses chaloupes; déjà il les avait débarquées et traînées sur la glace, vers l'endroit où la mer était libre, lorsque enfin cette plaine de glace se brisa, et, se dispersant en plusieurs bancs, délivra *la Résolution* et *le Race-Horse*. Le péril qu'il venait de courir avertit le commandant qu'il était temps de quitter ces parages : il se hâta donc d'effectuer son retour en Angleterre.

De tous les voyages entrepris pour l'observation du passage de Vénus, le plus difficile fut celui de l'abbé Chappe.

Parti de Paris dans le mois de novembre 1760, il arriva à Saint-Pétersbourg, et obtint d'Elisabeth tout ce qu'il demanda pour voyager avec sécurité dans ses Etats.

Le 6 juin arrive : Chappe, dès la veille, se rend à son observatoire. Le soleil se plonge sous le plus pur horizon; le ciel était parfaitement serein, l'abbé était au comble de ses vœux. Bientôt des nuages paraissent au bord de l'horizon; leur nombre augmente à chaque instant; un brouillard épais se répand dans la plaine. Chappe, du comble de la joie, passe à l'excès du désespoir. Son voyage était perdu; un nuage allait lui enlever le fruit de tant de fatigues et de tant de dangers. Jamais douleur ne fut plus profonde.

A chaque instant il sort, et, parcourant la colline, il observe tous les points du ciel. La nuit entière se consume dans ces inquiétudes. Enfin, le lever du soleil éclaircit un peu les nuages; un vent d'est les dissipe bientôt; la joie de l'abbé est des plus vives.

Chappe, voulant observer le second passage de Vénus sur le disque du soleil, s'embarqua pour l'Amérique septentrionale, et partit de Paris, accompagné de Pauly, ingénieur-géographe; de Noël, élève de l'Académie de peinture; de Dubois, horloger, et d'un domestique.

Les ports que les Espagnols possédaient dans le nouveau monde étant, à cette époque, fermés aux autres nations, Chappe fit d'abord voile pour l'Espagne, et se rendit à Cadix, où l'on équipait une flotte pour la Vera-Crux. Les ordres du roi l'avaient précédé; mais ces ordres étant seulement relatifs à sa personne, on refuse d'abord d'embarquer sa suite.

Cependant la flotte s'arme lentement. Pressé par le temps, Chappe s'adresse de nouveau à d'Ossun, ambassadeur de Louis XIV à Madrid, pour obtenir la permission de s'embarquer sur un vaisseau, quel qu'il soit. Enfin, il part sur un brigantin français, monté seulement par douze hommes d'équipage.

Après soixante-dix-sept jours de traversée, Chappe et ses compagnons abordent à la Vera-Crux. Il débarque, et, conformément aux ordres du roi d'Espagne, il reçoit tous les secours que le pays peut fournir. Une forte escorte assure ses jours contre les attaques de sauvages indomptés; et, arrivé près de Molino, il est témoin d'un phénomène qui lui confirme ce que plusieurs savants soupçonnaient depuis

quelque temps. Il voit clairement la vapeur de la foudre s'élever de la terre, et éclater vers la partie la plus élevée des nuages.

Une maladie contagieuse dévastait alors cette contrée, et déjà même elle avait emporté un tiers des habitants. Les officiers espagnols proposèrent à Chappe d'aller s'établir plus près du cap Saint-Lucar. « Le temps presse trop, répondit l'abbé; il ne s'agit pas de vivre, mais d'observer avantageusement. » Personne n'osa l'abandonner, et il fut récompensé de son courage par la sérénité du ciel, qui lui permit de faire, le 3 juin, l'observation la plus complète.

La tombe venait de recevoir la dépouille mortelle de Fleury. On l'accusa d'avoir tout sacrifié à l'amour ou au besoin de la paix.

Quoi qu'il en soit, la France déclare la guerre à la Grande-Bretagne et à l'Autriche. L'Angleterre, humiliée de ce que Mathews, malgré les preuves multipliées de bravoure qu'il a données dans l'action, n'est pas sorti victorieux du combat livré devant Toulon, traduit cet amiral à un conseil de guerre, qui le juge incapable de tout service militaire ; tandis que, en France, le vieux de Court, qui a sauvé d'une ruine certaine le commandant en chef de la flotte espagnole, accusé par lui de l'avoir secouru trop tard, est relégué dans ses terres.

D'inutiles tentatives sont faites pour porter en Angleterre le second prétendant ; un ouragan violent rejette sur la côte de France Roquefeuille, ses vingt-six vaisseaux, et les vingt-quatre mille hommes aux ordres du comte de Saxe. Ce ne sera qu'après le triomphe de Fontenoy, et la conquête de la Flandre, que Charles-Edouard débarquera en Ecosse, et sera proclamé à Edimbourg.

Les Anglais s'étaient emparés de Louisbourg et de l'Ile-Royale, voisine de l'Acadie, conquête importante qui les rendait maîtres des pêcheries de Terre-Neuve, et qui interrompit, en partie, les communications de la France avec le Canada; mais, presque en même temps, la Grande-Bretagne eut à trembler pour ses propres foyers.

Le prince Edouard, qui n'avait pu rendre l'année précédente, en Angleterre, une flotte nombreuse, osa confier sa fortune à une frégate de dix-huit canons, frétée par un négociant de Nantes, et qui portait sept officiers, quelques fusils et peu d'argent. C'est avec ce faible appareil que, descendant sur l'une des iles occidentales de l'Ecosse, il gagne la côte voisine de Loch-Aber, et publie un manifeste où il s'an-

nonce comme voulant revendiquer ses droits, à l'aide seule de ses concitoyens.

Cette déclaration lui procure aussitôt une armée de trois mille montagnards, avec lesquels il s'avance jusqu'à Perth. Il y est déclaré régent des trois royaumes, pour son père; et, quatre jours seulement après, fortifié des secours qu'il reçoit dans cette ville, des nobles Ecossais et de leurs vassaux qui s'attachent à sa cause, il est proclamé de nouveau à Edimbourg.

A Culloden, des troupes régulières et des canons sont en présence des partisans du prince, et les écrasent. En vain, fatigués du spectacle de leurs pertes, cinq cents montagnards s'élancent sur les batteries qui les foudroient; en vain ils fondent avec la même impétuosité sur les colonnes ennemies; ils s'épuisent dans leurs succès, par les résistances nouvelles que la supériorité du nombre permet de leur opposer, et une charge de cavalerie achève leur défaite. La moitié demeure sur le champ de bataille; le reste se divise en pelotons qui ne peuvent se rallier.

Après cinq mois de courses, languissant et affaibli, succombant à la maladie, par l'excès des fatigues et des inquiétudes, couvert à peine de vêtements en lambeaux, Edouard est recueilli par un corsaire de Saint-Malo, qui, ayant abordé secrètement à la côte de Locnanagh, le débarque à Roscoff, près de Morlaix, non sans avoir couru le nouveau danger de tomber dans une croisière ennemie.

Vers le même temps, tandis que d'infructueuses négociations avec le roi de Sardaigne, font naître des divisions entre les Espagnols et les Français; que Gênes, soulevé, se délivre du joug de l'Autriche; que le comte de Saxe triomphe, à Raucoux, du prince Charles de Lorraine, et que les Anglais ne retirent d'une vaine tentative contre Lorient et les côtes du nord-ouest, que l'honneur d'avoir enlevé quelques bestiaux et brûlé quelques chaumières, Labourdonnais se crée une escadre. Malgré le ministère, qui néglige ses avis sur la guerre, devenue inévitable entre les colonies anglaises et françaises dans l'Inde, il bat, à la hauteur de Negapatnam, l'amiral Peyton; lui enlève, pour un temps, l'empire de la mer, et profite de ces succès pour assiéger Madras, qui était le chef-lieu des établissements de la Grande-Bretagne sur la côte de Coromandel.

La place est emportée; mais, astreint par ses instructions à ne point

garder de conquêtes, Labourdonnais se contente de mettre la ville à rançon, moyennant onze cent mille pagodes, somme équivalente à environ dix millions de francs. Dupleix, que l'on soupçonne, et avec raison, de préventions jalouses, refuse de ratifier cette convention, et prend possession de la ville.

Prétextant que le traité n'était point assez avantageux à la Compagnie, dont les intérêts avaient pu être sacrifiés à ceux du général, il eut l'impudeur de le dénoncer au gouvernement, et Labourdonnais resta trois ans à la Bastille.

Pendant que ces choses se passaient dans l'Inde, les Hollandais, qui espéraient toujours, de leur apparente neutralité, que leur territoire continuerait à être affranchi des calamités de la guerre, en étaient d'autant moins ardents à voir finir des démêlés qui tournaient à l'avantage de leur commerce.

Désabusé de l'espoir de faire de la Hollande la médiatrice d'un accommodement, Louis XV changea de politique à son égard, et forma la résolution de l'amener, par la seule considération de ses propres périls, à des dispositions sincèrement pacifiques. Toutefois, sans lui déclarer la guerre, il lui fit signifier que vingt mille Hollandais, ayant pris poste près de Lille, sans prétendre avoir l'intention de commettre des hostilités sur le territoire français, de même il comptait franchir la frontière, sans autre dessein que celui de priver l'Autriche et l'Angleterre des ressources que ces puissances retiraient des Pays-Bas.

A cette notification de la France, l'alarme se répand dans les Provinces-Unies, le peuple veut recourir aux mêmes moyens de salut, et force ses magistrats à proclamer stathouder, et stathouder héréditaire, le prince d'Orange, Guillaume-Charles-Henri-Frison, de la branche de Nassau-Diest.

Sur ces entrefaites, le duc de Cumberland, généralissime des alliés en Flandre, était repassé sur la gauche de la Meuse, dans l'intention de couvrir Maëstricht, par où le maréchal de Saxe semblait s'obstiner à commencer les opérations contre la Hollande.

On combat à Lawfelt, point principal sur lequel se dirigent les efforts qui doivent décider de la victoire. Le champ de bataille reste aux Français ; les vaincus repassent le fleuve, mais, cantonnés dans le duché du Limbourg, ils sont toujours à portée de défendre Maëstricht. Con-

vaincu de l'impossibilité de les chasser de leurs positions, Maurice avise aux moyens de les y retenir, et de faciliter ainsi la conquête du Brabant hollandais.

Le fort de Lécluse, à la faveur de ce plan, ceux du Sas de Gand, de la Perle, de Liefshenhoek, de Zantberg, les villes d'Axel et de Terneuse, passent, en peu de temps, sous la main des Français, qui prétendent ne les garder qu'à titre de dépôt.

Ces diverses conquêtes furent suivies de la prise de Berg-op-Zoom, ville qui passait pour imprenable.

Cependant tout tremblait dans Amsterdam, et, quoique les Anglais obtinssent sur mer d'immenses avantages, et achevassent de détruire les restes de la marine française, qui, depuis le commencement des hostilités, luttait avec quarante vaisseaux contre cent vingt que comptait alors l'Angleterre, Londres était loin d'être sans inquiétude.

Des combats partiels se livrent sur mer. Chargé d'escorter un convoi destiné pour les Indes orientales, Lajonquière tombe, à la hauteur du cap Finistère, dans une escadre anglaise, dont les forces sont triples des siennes, et ne peut sauver que l'honneur, après s'être vaillamment défendu contre les amiraux Warren et Anson.

Quatre mois étaient à peine écoulés, lorsque huit vaisseaux, derniers débris de la marine française, se trouvèrent également interceptés, sur la côte de Belle-Isle, par l'amiral Hawke, fort de quatorze bâtiments de guerre. On se battit avec le même courage qu'à Finistère, et, à peu de chose près, avec la même fortune. Cependant, un convoi de deux cent cinquante voiles fut sauvé; mais des vaisseaux, deux seulement, *le Tonnant,* monté par l'Etanduère, et *l'Intrépide,* par le comte de Vaudreuil, purent rentrer à Brest, et formèrent toute la marine de la France.

Ce combat tient une place honorable dans les annales de la marine, en ce que, attaqué quelque temps par la ligne entière des Anglais, *le Tonnant* opposa à leur feu la résistance la plus opiniâtre. Fatigué de la lutte, l'ennemi, considérant ce vaisseau comme une proie assurée, le laissa respirer un moment; mais, trompé dans son attente, il recommença un combat aussi inutile que le premier, car le bâtiment parvint à s'échapper, remorqué qu'il fut par *l'Intrépide,* qui était venu partager ses dangers.

Jusque-là, Louis XV s'était montré d'une manière qui lui mérita quelque gloire militaire; mais, peu sensible à ces triomphes, on le vit souvent les abandonner brusquement, pour revenir se livrer, dans l'indolence de sa cour, aux désordres qui ont fait le déshonneur de sa vie. A la duchesse de Châteauroux avait succédé, dans l'intimité du roi, une femme des dernières classes du peuple, à qui sa beauté avait procuré l'alliance du sieur Lenormand d'Etioles, sous-fermier, et qui fut connue depuis sous le nom de la marquise de Pompadour.

On vit le monarque français, le roi très-chrétien, au mépris des mœurs et des regards de l'Europe, se former, à l'exemple des potentats musulmans de l'Asie, un véritable sérail, et y prodiguer des sommes qui eussent suffi, pendant des années entières, à l'entretien de flottes nombreuses et d'armées considérables.

On estime que cent millions d'acquits au comptant, billets qui, sans spécification du service auquel ils étaient affectés, n'avaient besoin que de la signature du monarque pour être acquittés, défrayaient ces honteuses dépenses.

Tandis que, avec une surabondance de zèle, des docteurs traitaient les affaires de l'Eglise, des commissaires français et anglais discutaient à Paris, avec une patience de négociateurs, les intérêts que les stipulations mal définies de la paix d'Aix-la-Chapelle avaient laissés à régler entre la France et l'Angleterre.

Ces intérêts étaient : 1° les limites de l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse, que les Anglais étendaient jusqu'au fleuve Saint-Laurent, et que les Français, au moyen des forts de Beau-Séjour et de Gasparaux, qu'ils avaient bâtis dans l'isthme, vis-à-vis de ceux qu'y avaient les Anglais, resserraient dans la péninsule, entre Terre-Neuve et la Nouvelle-Angleterre; 2° les îles Caraïbes, de Sainte-Lucie, la Dominique, Saint-Vincent et Tabago, dont les deux nations se disputaient la propriété.

Il n'est pas étonnant que, pour de pareils objets, qui demandaient des vérifications sur lieux, et par conséquent des voyages et des délais, qui en sont une suite nécessaire, les conférences se soient prolongées.

Pendant les controverses, qui durèrent cinq ans, tantôt animées, tantôt languissantes, les deux peuples se tenaient comme dans un état de guerre. Les Français bâtissaient des vaisseaux et renforçaient leur marine; les Anglais voyaient, dans ces précautions, non-seulement l'in-

tention de se défendre, mais même le dessein formé d'attaquer. Ils prirent brusquement le parti de prévenir leurs adversaires, et portèrent les hostilités sur les confins des provinces, objets de la querelle.

Ils avaient franchi les montagnes des Apalaches, qui séparaient leurs colonies des colonies françaises du Canada et de la Louisiane, prétendant qu'un espace de mille ou douze cents lieues, interposé entre ces deux provinces, ne pouvait en faire partie, et qu'ils y avaient un droit égal aux Français. Ceux-ci, qui avaient le plus grand intérêt à ne pas laisser interrompre la communication de leurs établissements, alléguaient la possession, et apportaient en preuve une chaîne de forts, qu'ils avaient construits dans ces déserts, tant sur les lacs d'où coule, au nord, le fleuve de Saint-Laurent, que sur l'Ohio qui, prenant sa source près des mêmes lacs, descend au sud dans le Mississipi, et, par ce fleuve, dans le golfe du Mexique. Mais cette preuve était le grief même dont se plaignait l'Angleterre, qui méditait la ruine de ces points d'appui. De là la construction furtive de divers forts, et, entre autres, de celui de la Nécessité, dans le voisinage du fort Duquesne, que les Français avaient sur l'Ohio.

Instruit de cette entreprise, le commandant des établissements français dans cette partie de l'Amérique septentrionale, députe au fort de la Nécessité un officier nommé Jumonville, chargé d'une lettre, par laquelle les Anglais étaient invités à ne point troubler la paix par leurs sourdes usurpations. Mais, tandis que l'envoyé, croyant se rendre à une conférence pacifique, se détachait d'une escorte de cinquante hommes qui l'accompagnaient, il tombe percé d'une balle, et sa troupe est arrêtée et déclarée prisonnière. Le chef qui commandait les Anglais, en cette circonstance, était le major Washington, qui depuis s'est rendu si célèbre par des exploits d'un autre genre, dont on parlera bientôt.

Cet assassinat, une fois connu du commandant français dans ces parages, le pénètre d'une juste indignation, et lui inspire le désir d'une légitime vengeance ; mais ce qu'on a peine à croire, et ce qui pourtant est vrai, c'est que Villiers, frère de Jumonville, envoyé pour punir les violateurs du droit des gens, reçut à capitulation le fort de la Nécessité, qu'il aurait pu prendre d'assaut, s'il eût été moins généreux. Enfin, on le vit, à l'étonnement extrême des sauvages, qui ne pouvaient comprendre sa modération, sacrifier son ressentiment particulier, au

plaisir de rompre les liens des compagnons de son malheureux frère. La promesse lui fut donnée de les faire revenir de Boston, où ils avaient été conduits, et cette promesse ne fut jamais entièrement exécutée.

L'échec éprouvé par Washington éveilla la sollicitude du cabinet de Londres, qui fit passer de nombreux renforts dans ses colonies, et qui, chose infâme ! sans déclaration de guerre, se crut autorisé à concerter des plans d'invasion contre les établissements français. L'expédition la plus considérable, menaçant le fort Duquesne, fut confiée au général Braddock, officier désigné par le duc de Cumberland lui-même, comme également recommandable et sous le rapport du courage, et sous celui des connaissances militaires. Toutefois, cette tactique de manœuvres et de déploiements, dont Braddock pouvait être fier en Europe, était un talent inutile dans les forêts épaisses et infréquentées de l'Amérique. Cependant il lui donna de la présomption, et elle s'accrut encore par la comparaison qu'il fit de la supériorité de ses troupes, montant à cinq ou six mille hommes, et du petit nombre de ses adversaires.

Sachant que les Français attendent un renfort, il part du fort de Cumberland, et se hâte de prévenir cette jonction. Plein de la pensée que l'ennemi doit trembler à son approche et se cacher dans ses retranchements, il ne s'occupe que de l'atteindre, et néglige d'explorer les voies qui conduisent à lui.

Il touchait presque à son but, et s'applaudissait à la fois de sa diligence et de sa manœuvre, lorsque, au milieu d'une gorge étroite, et au plus épais d'un bois jusqu'alors impraticable, une décharge inattendue, partant d'ennemis invisibles, jette une terreur panique dans sa troupe, qui se débande aussitôt. Vainement Braddock essaye de la rallier.

Cet heureux coup de main fut le fruit du courage de deux cent cinquante Français seulement, et de cinq à six cents indigènes qui les secondaient. Montés sur des arbres ou tapis derrière des broussailles, ils portaient dans les rangs anglais, avec une merveilleuse adresse, des coups certains qui s'adressèrent principalement aux officiers. Braddock fut du nombre de leurs victimes, et ce fut Washington qui fit la retraite.

On trouva sur le général anglais tout le plan de l'invasion du Canada, tracé en pleine paix par son gouvernement, qui, sans doute, s'était pro-

posé de faire concorder les opérations maritimes avec celles qu'il projetait sur terre. Au moment, en effet, que Braddock se mettait en mouvement pour son expédition, l'escadre anglaise de l'amiral Boscawen attaquait et enlevait, à la hauteur de Terre-Neuve, deux vaisseaux de guerre français séparés d'une escadre qui avait porté des renforts au Canada; et, immédiatement après, trois cents bâtiments marchands, qui, sur la foi des traités, parcouraient les mers avec sécurité, furent enlevés comme l'eussent été par des forbans des navires sans défense. Cette perte fut immense pour la France, qui, forcée à une guerre maritime, se vit ainsi privée de l'expérience irréparable de cinq à six mille matelots.

Le cabinet de Versailles ne pouvait plus se méprendre sur l'impossibilité d'éviter la guerre; mais, ses dispositions pour la soutenir n'étant pas encore faites, il continua à négocier, et demanda réparation des brigandages commis à l'égard de sa marine marchande. Un refus positif d'y satisfaire tant que subsisterait la chaîne de forts au delà des Apalaches, signifié par Henri Fox, depuis lord Holland, alors ministre des affaires étrangères, amena enfin les déclarations de forme qu'on ne pouvait plus différer.

La France avait, à cette époque, soixante-trois vaisseaux de ligne, dont quarante-cinq seulement étaient en état de recevoir des voiles; mais Machault eut le talent de distribuer de telle sorte ce petit nombre de bâtiments, qu'il tint en échec la marine anglaise. Une démonstration de descente, préparée sur les côtes de Normandie; une flotte tout armée dans le port de Brest, disposée à la favoriser; une autre à Toulon, dont la destination était inconnue; quelques vaisseaux en divers parages de l'Amérique, et l'envoi de Montcalm au Canada, opérèrent cet effet.

On vit alors l'Angleterre, qui s'était flattée de tout envahir sans obstacle, réduite, dès les premiers jours de la guerre, à trembler pour ses propres foyers, et tandis qu'elle appelait à son aide des troupes prises sur le continent, la France, profitant de son erreur, débarquait à Minorque une armée de douze mille hommes, qui, sous le commandement de Richelieu, entreprit le siége du fort Saint-Philippe, la plus forte place de l'Europe, après Gibraltar.

Depuis deux mois on travaillait, avec assez peu de progrès, à établir des batteries d'attaque, lorsqu'on signala une escadre anglaise de qua-

torze vaisseaux de ligne arrivant au secours des assiégés. Elle était commandée par l'amiral Byng, fils du vainqueur de Passaro. Quoique inférieure de trois vaisseaux, l'escadre française, aux ordres du marquis de Lagalissonnière, n'hésita pas à se porter en avant, pour faire échouer le projet des Anglais.

Des deux côtés on en vient aux mains, et il s'engage entre les deux escadres un combat opiniâtre, dans lequel l'art et le courage ont une égale part, mais qu'une artillerie servie avec la plus grande activité décide en faveur des Français. Extrêmement maltraité, et après d'inutiles efforts pour s'approcher de la ville et la ravitailler, Byng fut obligé de gagner la baie de Gibraltar, conduisant à la remorque plusieurs de ses vaisseaux démâtés.

Cependant, malgré l'échec de la flotte anglaise, l'issue du siége était encore incertaine, et les maladies qui gagnaient l'armée semblaient même présager une retraite. Richelieu crut devoir essayer dès lors de se procurer par un assaut ce qu'il désespérait d'obtenir par les moyens méthodiques qu'il avait employés jusque-là. L'ordre en est donné. Descendu dans des fossés de vingt et de trente pieds de profondeur, le soldat semble un instant réduit à l'impossibilité de gravir le roc, parce que les échelles se trouvent trop courtes; mais, parvenus au dernier échelon, les officiers et les soldats s'élancent à l'envi sur les épaules les uns des autres, et, malgré un feu terrible, gagnent par ce moyen la crête du rocher.

Ainsi furent emportés trois des cinq forts extérieurs qui soutenaient la place. Frappé d'épouvante, le lieutenant général Blakeney demande à capituler, et cette place, réputée imprenable, tombe au pouvoir des Français.

L'amour-propre de la Grande-Bretagne fut encore plus humilié de cette expédition, qu'il ne l'avait été au commencement de la guerre précédente; mais, plus malheureux que Mathews, Byng en fut la victime. Il fut déclaré coupable et condamné à la peine capitale.

Les Français, à cette époque, malgré la prise du fort Saint-Philippe et la défaite des Anglais, étaient malheureux dans toutes les parties du monde. Ils avaient perdu non-seulement Louisbourg, avec les îles du cap Breton et de Saint-Jean; mais le fort de Frontenac, mais Québec et tout le Canada, au fond de l'Amérique septentrionale; mais le Sé-

négal et l'île de Gorée, en Afrique ; mais, dans l'Inde, le comte d'Aché faisait fuir son pavillon, avec des forces supérieures, devant le pavillon ennemi ; mais la France était insultée jusque sur ses propres côtes.

Les Anglais y firent trois descentes : les deux premières leur réussirent ; la troisième leur devint funeste. Le duc d'Aiguillon, les ayant joints à Saint-Cast, près de Saint-Malo, les força de se rembarquer précipitamment, fit sept cents prisonniers, et leur causa une perte de plus de quatre mille hommes, tués ou noyés dans l'action.

Cependant la France essuyait de nouveaux désastres ; les ennemis s'emparaient de ses vaisseaux, battaient ses escadres, et prenaient la Guadeloupe, la Martinique et Pondichéry.

La bataille appelée honteusement de M. de Conflans, du nom de ce maréchal, fut le tombeau de la marine française, sous Louis XV, comme le combat de la Hogue l'avait été du temps de Louis XIV. La marine royale avait été affaiblie de près de moitié, en quatre ans, par la perte de vingt-sept vaisseaux de ligne, détruits, brûlés ou conduits dans la Grande-Bretagne. Jamais les Anglais n'avaient eu tant de supériorité sur mer.

Dans cet état déplorable des affaires, la cour de Madrid ne devait pas voir d'un œil indifférent les entreprises des Anglais en Amérique. Peut-être alors l'Espagne aurait-elle pacifié l'Europe, si elle se fût jointe aux Français après les succès qu'eurent d'abord ses armes ; mais son système était changé depuis la mort de Philippe V.

Philippe V avait laissé la couronne à Ferdinand, prince faible et valétudinaire, et qui abandonnait le timon de l'Etat à la reine sa femme. Elisabeth elle-même était gouvernée par les inspirations de la cour de Lisbonne, toujours vouée à l'Angleterre, et avait mis sa confiance dans un nommé Wall, Irlandais, son ministre de la marine. On ne devait donc rien espérer que d'un changement de règne. En effet, dès que Charles III fut monté sur le trône, il ne suivit pas le système de son prédécesseur, et, se ressouvenant de l'insigne outrage qu'un commandant anglais lui avait fait essuyer autrefois à Naples, par les ordres de sa cour, il se prêta sans peine aux vues du ministre français.

L'Espagne prit part à la guerre ; mais comme ce même Irlandais Wall était encore l'âme de ses conseils, ils ne purent être efficaces pour la défense de ses propres colonies. Des bâtiments trop faibles, et

en trop petit nombre, qu'on envoya pour leur donner avis de la déclaration de guerre, furent pris ; les villes qui servaient de boulevards aux établissements espagnols ne furent ni réparées, ni pourvues suffisamment de troupes. Carthagène, Porto-Bello et la Vera-Cruz n'étaient point à l'abri d'un coup de main ; enfin la Havane, revêtue d'un simple mur de briqué, ne pouvait être sauvée que par une forte escadre qui en défendît les approches. A la vérité, si celle qui était dans son port avait effectué sa réunion avec les divisions de la Vera-Cruz, de Sant-Iago et du cap Français, où la France avait alors quelques vaisseaux, l'entreprise des Anglais sur cette importante place aurait manqué, quoiqu'elle eût été méditée avec sagesse.

L'amiral Pocook et le duc d'Albemarle l'exécutèrent avec autant d'habileté que de courage. Les forces navales de la Grande-Bretagne, après s'être rassemblées sans obstacle, et avec un bonheur inouï, au môle Saint-Nicolas, s'engagèrent dans le vieux canal de Bahama, jusqu'alors redouté des navigateurs, en sortirent heureusement, et parurent devant la Havane. Le fort Moro était sa principale défense ; sa prise, qui coûta beaucoup de sang et de travaux, entraîna la reddition de cette ville. Les richesses immenses que les vainqueurs y trouvèrent, ne les dédommagèrent cependant pas des pertes qu'ils firent, soit pendant, soit après le siége.

Quoi qu'il en soit, les Anglais trouvèrent dans Cuba douze vaisseaux de guerre qui étaient dans le port, vingt-sept navires chargés de trésors, et vingt-quatre millions en argent comptant. Tout fut partagé entre les vainqueurs. Ce butin montait à plus de quatre-vingts millions. Dans cette guerre et dans la précédente, l'Espagne avait perdu plus qu'elle ne retirait de l'Amérique en vingt années.

Non contents d'avoir pris aux Espagnols la Havane, dans la mer du Mexique, et l'île de Cuba, les Anglais coururent leur prendre, dans la mer des Indes, les îles Philippines, qui sont à peu près les antipodes de Cuba. Le grand vaisseau d'Acapulco, chargé de la valeur de trois millions de piastres, arrivait dans Manille, la capitale. On prit Manille, les îles, et le vaisseau surtout.

Après avoir manqué, par sa lenteur, de conquérir le Portugal, l'Espagne était encore en danger de voir l'Angleterre ajouter à l'occupation de la Havane, celle de plusieurs autres places aussi importantes.

La France venait d'apprendre la perte de tous ses établissements dans l'Inde, et n'avait pu sauver la Martinique, la meilleure et la plus riche de ses colonies. Elle était encore plus malheureuse que l'Espagne; toutes ses ressources étaient épuisées; presque tous les citoyens, à l'exemple du roi, avaient porté leur vaisselle à la monnaie. Les principales villes, et quelques communautés fournissaient bien des vaisseaux de guerre à leurs frais; mais ces vaisseaux n'étaient pas construits encore, et quand même ils l'auraient été, on n'avait pas assez de marins exercés. On manquait de pain dans toutes les parties méridionales; plus de secours, plus d'argent, plus de crédit dans le royaume. Une semblable situation était trop critique pour que les conseils de Versailles et de Madrid ne se déterminassent pas, à quelque prix que ce fût, à mettre fin aux hostilités.

La France avait perdu dans le cours de cette funeste guerre sa plus florissante jeunesse, plus de la moitié de l'argent comptant en circulation, sa marine et son commerce. On a cru qu'il eût été facile de prévenir tant de malheurs, en s'accommodant avec les Anglais, pour un petit terrain litigieux vers le Canada; mais quelques ambitieux, pour se faire valoir, et se rendre nécessaires, précipitèrent la France dans cette guerre fatale. Il en avait été de même en 1741.

L'amour-propre de deux ou trois personnes suffit pour désoler l'Europe. La France avait un si pressant besoin de cette paix, qu'elle regarda ceux qui la conclurent comme les bienfaiteurs de la patrie. Les dettes, dont l'Etat demeurait surchargé, surpassaient celles de Louis XIV. La dépense seule de l'extraordinaire des guerres avait été, en une année, de quatre cents millions, et la France aurait beaucoup perdu, quand même elle eût été victorieuse.

CHAPITRE VII.

Français. — Mort de Louis XV. — Avénement de Louis XVI. — Rétablissement des parlements. — Révolution d'Amérique. — Washington, Franklin, Lafayette, d'Estaing. — Siége de New-Port. — Attaque de Sainte-Lucie. — Prise de la Dominique. — Combat d'Ouessant. — *Le Québec* et *la Surveillante.* — Paul Jones et Pearson. — *La Belle-Poule* et *l'Aréthuse.* — *La Licorne* et *l'America.* — Alliance avec l'Espagne. — Prise de l'île de Saint-Vincent et de la Grenade. — Byron battu par d'Estaing. — Droit de visite. — Rodney. — Terrible ouragan. — La riche flotte de Saint-Domingue. — Prise de Charles-Town. — Rochambeau s'empare de Rhode-Island. — Défection d'Arnold. — L'Angleterre déclare la guerre à la Hollande. — De Grasse aux Antilles et en Amérique. — Expédition de Minorque. — Le bailli de Suffren bat l'amiral Johnston. — Prise de Saint-Christophe. — Echec de l'escadre du comte de Grasse. — Gibraltar. — Batteries flottantes. — Howe sauve sa flotte. — Paix de 1783. — Mort du capitaine de Langle. — Bataille du 13 prairial. — *Le Vengeur.* — Combat du 25 messidor. — Bataille d'Aboukir.

—

Un carrosse de chasse avait transporté, sans pompe, à Saint-Denis, les restes de Louis XV, et le peuple, parsemé sur la route, ne montra point les regrets que semblait promettre à la mémoire du défunt le surnom de Bien-Aimé.

Elevé dans l'ignorance absolue des affaires, Louis XVI, parvenu à la couronne à l'âge de vingt ans, sentit qu'il avait besoin d'un conducteur dans le dédale du gouvernement où il allait entrer. Il prit pour mentor Maurepas, éloigné de la cour par une disgrace de vingt-trois années.

Un des principaux embarras de Louis XV, pendant son long règne, avait été sa lutte perpétuelle contre les parlements. On se détermina à rétablir ces compagnies; mais il aurait sans doute été d'une bonne

politique de profiter de l'occasion pour mettre un frein à leur autorité.

Ce rappel, en général, plut au peuple, et surtout au peuple de Paris, très-attaché à ses magistrats, parce que c'étaient des magistrats et non de simples fonctionnaires salariés, amovibles et révocables à volonté, selon le caprice d'un ministre.

Depuis plusieurs années, les Américains faisaient, auprès de leur mère-patrie, des démarches infructueuses pour revendiquer leurs droits politiques, et faire cesser les vexations dont ils étaient accablés. Désespérant d'obtenir justice du gouvernement britannique, ils se réunirent pour lui opposer un résistance commune. Bientôt ils se sentirent assez forts pour secouer le joug de leurs oppresseurs, et ils donnèrent enfin une base légale à leur indépendance, par l'acte mémorable du 4 juillet 1776.

Abîmée de dettes, l'Angleterre avait conçu la pensée d'en faire acquitter une partie par ses colonies d'Amérique ; mais celles-ci, accoutumées à se taxer elles-mêmes, et à voir consommer au dedans de leur territoire les dépenses de leur administration, virent, dans cette prétention, une injure à leurs droits. La publication d'un acte du Parlement, qui introduisaït en Amérique l'usage du papier timbré, fut le signal d'une émeute à Boston. La révolte s'étendit dans toute la province de Massachusset, dont cette ville était la capitale, et il y fut arrêté, dans une assemblée générale des francs-tenanciers, que, nonobstant l'acte du Parlement, il serait légal de contracter sur papier libre et non timbré.

Cette audace, jointe à des remontrances plus conformes à l'esprit de soumission, obtinrent la révocation de l'acte du timbre ; mais pour faire place à un autre plus inquiétant encore. Il était enjoint, en effet, aux provinces américaines de recevoir les troupes qui leur seraient envoyées par la métropole, et de leur fournir gratuitement le logement, le chauffage, la bière et autres menus accessoires.

Les plaintes de la province de New-York sont punies par la suspension de son pouvoir législatif. Les Bostoniens se signalent, dans cette occasion : ils chassent de leur ville deux régiments qui ont osé faire feu sur les citoyens, et organisent un soulèvement général. Le gouvernement mollit contre ces mesures séditieuses, et retire ses actes. Se ravisant, et revenant à son premier plan de soumettre les colonies à

l'impôt, il chargea de droits exhorbitants divers objets de commerce importés en Amérique, et particulièrement le thé, dont la Nouvelle-Angleterre faisait une immense consommation.

Cependant, toujours éveillés sur leurs intérêts, les Bostoniens repoussent cette taxe indirecte, en refusant de laisser débarquer les marchandises frappées par le fisc; ils somment même le gouverneur de leur faire évacuer le port, et, sur son refus, ils montent à bord des vaisseaux, et précipitent dans la mer les caisses qui renferment le thé.

Le gouvernement prend alors la résolution de punir les rebelles, et, sous le prétexte qu'il est impossible de percevoir avec sécurité les droits dans une ville insurgée, il arrête l'interdiction de son port et la translation de sa douane.

Cette mesure ne pouvait manquer d'être très-sensible dans une cité toute commerçante. En représailles, les Bostoniens proclamèrent un embargo sur les navires anglais qui se trouvaient dans le port, et invitèrent à s'y rendre le commerce étranger. Toutefois, pour valider cette résolution, il fallait user de la force, et le général Gages, gouverneur de la ville, bien déterminé à l'employer aussi de son côté, pour en empêcher l'effet, avait dix régiments à ses ordres.

Le jour indiqué pour l'interdiction du port, Gages le fait bloquer, sans obstacle, par les bâtiments dont il dispose, et transfère de même la douane à Plymouth, au sud, et l'assemblée de la province à Salem, au nord; mais, hors de l'inspection immédiate du gouverneur, les résolutions de cette dernière en deviennent encore plus hardies. Un comité représentatif s'unit aux députés des comités établis dans les autres provinces; on fixe d'abord, au terme d'une année, la tolérance du commerce avec l'Angleterre, et l'on émet enfin le vœu d'un congrès général. De toutes parts on nomme des députés, qui se rassemblent à Philadelphie, capitale de la Pensylvanie.

Elu président de l'assemblée, Peyton-Randolph commença la session par la rupture d'une couronne en douze parties égales, qui furent distribuées aux représentants d'autant de provinces, formant alors la confédération. Le congrès rédigea ensuite une déclaration des droits, type de toutes celles qui ont été faites depuis.

Il déclara la cessation des pouvoirs et des fonctions des employés anglais, autorisa les représailles, en cas d'opposition, et ordonna la

levée des milices pour la défense du pays. Un dénombrement les fit évaluer à quatre cent mille hommes.

Un faible corps de cette milice, sous la conduite du général anglais Charles Lee, qui s'était dévoué à la cause des Américains, ayant pris immédiatement d'assaut le petit fort de Portsmouth, fixa, sans retour, par ce succès, les résolutions hostiles des Américains.

Sur ces entrefaites, d'autres événements se passaient dans le Canada. Le général Montgommery et le major Arnold, pénétrant dans le pays par des voies différentes, et malgré des chemins réputés impraticables, après avoir enlevé Ticondérago et Montréal, se présentèrent devant Québec, dont ils essayèrent vainement de séduire les habitants par les amorces de la liberté. Secondant le courage de leur gouverneur, Guy-Carleton, ils firent des sorties vigoureuses dans lesquelles Montgommery fut tué et Arnold blessé, ce qui s'opposa au succès de l'expédition.

Immédiatement après la levée du siége de Boston, George Washington avait été promu au grade de généralissime des armées américaines. La modération connue de son caractère l'avait fait juger le plus propre à défendre avec sagesse la révolution qui s'opérait.

Pendant que Washington forçait Howe à capituler dans Boston; que la Géorgie accédait à la confédération; que le congrès faisait publier son acte d'indépendance; qu'inspirant l'enthousiasme, le nom de Franklin était dans toutes les bouches; que le gouvernement français, tolérant dans ses ports le commerce d'armes et de munitions pour le compte des insurgés, fermait les yeux sur la disparition d'une jeunesse avide de gloire et folle de liberté, qui s'échappait de la cour et des armées, pour s'associer à la cause des Américains, et former à la discipline et à la victoire leurs bataillons inexpérimentés, quarante mille Allemands, Hanovriens, Hessois et autres, débarquaient sur la côte nord du nouveau monde.

Howe, frère du général du même nom, commande la flotte qui les a amenés, et la facilité qu'il a de transporter rapidement ces troupes sur divers points d'attaque, affaiblit l'ennemi, en le forçant, par l'état d'incertitude où il le tient, à disséminer ses nombreuses milices. Les Anglais, néanmoins, échouent devant Charles-Town, capitale de la Caroline du sud, laquelle est habilement et vigoureusement défendue par le général Lee.

Ils furent plus heureux à New-York ; toutefois, ils y éprouvèrent un léger contre-temps. Ils avaient espéré la conquête de cette ville, d'une intelligence pratiquée avec le maire, avec le commandant même de la province, un des fils de Benjamin Franklin, et, enfin, avec la maîtresse de Washington, qui trahissait ce général. Cette trame fut heureusement découverte, et les Anglais se virent réduits à employer ouvertement la force. Leur nombre seul décida du succès. New-York fut évacuée à leur approche, et le généralissime, battu par le chevalier Howe, à Kingbride, abandonna les bords de l'Hudson, et se retira sur la Delaware, pour couvrir Philadelphie. Cette ville, où se tenait le congrès, était l'un des points de mire des Anglais. Cornwalis reçut ordre de s'y diriger, et, en y marchant, il rencontra Washington vers Prince-Town. Son but était de l'écraser ; mais à la faveur de la nuit le général en chef de l'armée américaine lui échappa, sans qu'il s'en aperçût, et cette retraite, qu'on a justement vantée, termina la campagne.

William Howe, au commencement de la suivante, reprenant les projets auxquels la saison avait mis obstacle, se fit porter à l'embouchure de la Delaware, remonta le fleuve, et prit terre à peu de distance de Philadelphie. Washington se proposait de lui opposer les moyens de temporisation, qui seuls pouvaient lui réussir avec une armée trop novice ; le congrès lui ordonna de combattre.

L'action eut lieu à Brandywine. Lafayette, jeune encore, et l'un des premiers Français qui avaient offert leurs services aux fils de la liberté, s'y distingua d'une manière toute particulière. Les Américains furent battus : ils recueillirent néanmoins de cette journée un avantage, celui d'avoir privé l'armée anglaise d'un nombre considérable de militaires difficiles à remplacer.

Les Anglais entrèrent à Philadelphie, que le congrès avait quittée, pour aller s'établir à York-Town. Toutefois, pendant qu'ils triomphaient dans le midi, ils éprouvaient dans le nord un échec honteux, qui contre-balançait, et au delà, le faible succès récemment obtenu. Cerné de toutes parts, par Gates et Arnold, et dans un dénûment absolu de vivres, auquel la victoire même ne pouvait apporter aucun remède, Burgoyne, réduit à capituler, mit bas les armes, avec six mille hommes, reste de douze mille qu'il avait en entrant en cam-

pagne; tandis que, précisément vers le même temps, Lafayette enlevait un fort convoi que Cornwalis conduisait à Philadelphie.

Louis XVI ne voyait pas avec indifférence la position difficile où se trouvait l'Angleterre, mais sa probité l'éloignait d'en profiter, et de venger, ainsi qu'il y était excité, les anciennes injures de la France couvertes, à son avis, par le traité solennel qui avait réconcilié les deux peuples. Tout ce qu'il crut pouvoir se permettre, comme une mesure de précaution, fut un simple traité d'alliance et de commerce, qui ne devait avoir d'effet défensif et offensif que dans le cas d'une rupture, très-probable d'ailleurs, entre la France et la Grande-Bretagne.

Les Anglais, depuis longtemps, se plaignaient des secours particuliers donnés par quelques Français, militaires et négociants, tant en Amérique, à leurs colons insurgés, que dans l'Inde, au nabab Hyder-Ali-Kan, leur ennemi mortel. Les Français répondaient « que le zèle chevaleresque de quelques individus n'avait jamais été considéré comme une agression nationale, et récriminaient non-seulement sur les injustices et sur les violations, non moins criantes, exercées envers une multitude de navires marchands, mais encore sur le manque d'égards des Anglais pour les côtes de France, où les navires américains se voyaient poursuivis et brûlés, même jusque dans les ports. »

On ignorait alors en France qu'on avait des reproches bien plus graves à faire aux Anglais, et que leur ministère, ne doutant pas de l'issue de ces accusations réciproques, avait fait passer, par la voie de Suez, des ordres pour attaquer les établissements français dans l'Inde; que déjà Chandernagor, Masulipatan et Karical étaient au pouvoir de la Grande-Bretagne, et que Monro, parti de Madras, allait se diriger sur Pondichéry.

Plus franc dans sa politique que George III, Louis XVI se fût reproché de commencer les hostilités ; il crut même devoir ne pas faire un mystère à ce prince des engagements qu'il avait pris avec l'Amérique septentrionale, et il les fit notifier par son ambassadeur, à l'effet de prévenir les inductions erronées qu'on pourrait en tirer.

Convaincu des dispositions hostiles du cabinet de Saint-James, celui de Versailles jugea nécessaire de le prévenir, en frappant un coup décisif. Il s'en offrait un de la plus haute importance : l'escadre de

l'amiral Howe était mouillée dans la Delaware; supérieure en forces, la flotte française pouvait l'y surprendre, s'en emparer, ou la forcer à se brûler elle-même.

Douze vaisseaux de ligne appareillent de Toulon pour se rendre en Amérique. Ils ont à bord des troupes de débarquement, et un agent de la France auprès du congrès. D'Estaing les commande; sa destination est pour la Delaware. Il doit resserrer Howe par mer, pendant que Washington, qui s'est rapproché de Philadelphie, continuera à le presser du côté de terre, et l'on se flatte de réduire le général anglais au sort humiliant de Burgoyne.

Pressentant la possibilité d'un tel désastre, Howe fait ses dispositions pour se retirer à New-York, et elles sont exécutées par Clinton, qui lui succède dans le commandement en chef.

Sur ces entrefaites, D'Estaing arriva à l'entrée de la Delaware, et, sa présence n'y étant plus nécessaire, il fit voile pour New-York. Il avait l'intention d'y attaquer l'ennemi avant l'arrivée des renforts que leur amenait le commodore Byron; mais il fallut encore remettre la partie, parce que les vaisseaux français se trouvèrent tirer trop peu d'eau pour s'approcher suffisamment du port. Dès lors, une autre expédition fut concertée contre Rhode-Island, l'une des places d'armes des Anglais.

Neuf mille Américains, aux ordres de Sullivan et de Lafayette, et quatre mille Français de la flotte, prirent terre dans l'île, et marchèrent sans délai contre New-Port, qui en est la forteresse. On en croyait la prise si infaillible, qu'on avait menacé la garnison de la faire passer au fil de l'épée, dans le cas où elle se permettrait d'endommager les fortifications de la place. Les approches, secondées par l'artillerie de la flotte, donnaient, en effet, une espérance fondée de réussite, lorsque Howe, malgré son infériorité, se hasarda dans les parages de l'île, pour essayer de lui porter quelques secours en hommes et en munitions.

Ravi d'avoir enfin trouvé l'occasion de combattre l'Anglais, d'Estaing quitte sa station pour le joindre; mais, au moment où il l'atteignait, une tempête sépare les deux armées, et sa fureur est telle, que, horriblement maltraitées, elles sont forcées de se retirer, l'une à Boston, l'autre à New-York. Réparée la première, la flotte anglaise reparait devant New-Port, et décide la levée du siége.

En même temps, Howe et Byron ont opéré leur jonction, et menacent Boston même. D'Estaing les en éloigne par une diversion sur les Antilles. A peine arrivé à la Martinique, il apprend que les Anglais se sont emparés de Sainte-Lucie, au sud de cette île. Appareillant aussitôt, et trouvant dans le port Barington, avec six vaisseaux seulement, mais embossés d'une manière inabordable, il est réduit à une attaque de terre, dont son courage lui dissimule le danger, sans pouvoir en triompher. Une perte considérable qu'il éprouve, et l'arrivée de Byron dans le canal, contribuent à lui faire hâter son retour à la Martinique, où il attend les renforts que doit lui amener de Grasse.

Ainsi se consuma en tentatives, dont aucune ne lui réussit, la campagne de d'Estaing; tandis que, plus heureux, le commandant de la Martinique, Bouillé, ayant sous ses ordres Duchillau et Damas, colonels des régiments de Viennois et d'Auxerrois, s'était emparé, et sans perdre un seul homme, de la Dominique, et par cet exploit avait jeté la terreur parmi les négociants anglais, qui tremblèrent pour toutes leurs autres possessions des Antilles.

Non-seulement le commerce de la Grande-Bretagne, mais sa marine militaire même devaient commencer à concevoir quelques inquiétudes de l'audace et de l'expérience françaises. Tel fut du moins le sentiment que fit naître le résultat inattendu du combat d'Ouessant, livré en 1778 à l'entrée du canal de la Manche.

Trente vaisseaux de ligne, de part et d'autre, s'étant rencontrés, se mesurèrent, sous les ordres du comte d'Orvilliers pour la France, et de l'amiral Keppel pour l'Angleterre. On se battit à outrance une journée entière, et à la nuit les deux flottes furent obligées de regagner leurs ports respectifs pour se radouber, sans qu'il y eut perte d'un seul vaisseau d'aucun côté.

Cette lutte opiniâtre fut pour les Français l'équivalent d'une victoire, par la confiance qu'elle leur rendit contre un ennemi, habile sans doute, mais dont on a toujours trop exagéré la capacité, pour la contrebalancer avec avantage. Les Anglais, au contraire, regardèrent l'issue de ce long engagement comme une véritable défaite, par la certitude qu'ils eurent d'avoir trouvé cette fois des égaux dans l'art des manœuvres nautiques.

Le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, y commandait l'arrière-



COMBAT NAVAL D'OUESSANT.

garde, assisté du brave Duchaffaut. La cour trouvant le prince sans aptitude pour le service de mer, lui donna la charge de colonel-général de hussards.

En 1779, le comte d'Orvilliers avait fait sortir de Brest, pour éclairer les mouvements de la flotte britannique, la frégate *la Surveillante*, commandée par le chevalier du Couédic, et le cutter *l'Expédition*, aux ordres du vicomte de Roquefeuil. Ces deux bâtiments firent rencontre, à la hauteur de l'île d'Ouessant, de la frégate anglaise *le Québec*, capitaine Farmer. Elle était suivie également d'un cutter, appelé *le Rambler*. Les uns et les autres s'attaquèrent aussitôt avec fureur.

Les forces, l'habileté, la bravoure, étant égales des deux côtés, l'action dura trois heures et demie. Les frégates étaient engagées de si près, que, plusieurs fois, leurs vergues s'embarrassèrent. Leur artillerie avait déjà fait un ravage affreux; les ponts étaient couverts de morts et de blessés, leurs mâts fracassés et abattus; elles ne pouvaient plus gouverner. Ni l'une ni l'autre ne semblaient cependant disposées à battre en retraite ou à se rendre.

Le capitaine français reçoit une blessure à la tête, et perd connaissance; mais, revenu à lui, il reprend aussitôt le commandement. Deux nouvelles blessures, dans le ventre, ne peuvent le contraindre à se retirer; au contraire, il ordonne l'abordage.

Farmer, de son côté, déploie un courage indomptable. Les Français, pour se frayer un chemin à l'abordage, jettent une grande quantité de grenades à bord du *Québec*, dont les voiles s'enflamment, et, en peu d'instants, le feu atteint jusqu'aux gaillards. L'Anglais travaille à l'éteindre, et refuse opiniâtrément d'amener. Du Couédic se voit forcé de s'éloigner pour éviter l'incendie; mais il n'y parvient qu'avec beaucoup de difficulté, son beaupré s'étant engagé dans le gréement de l'ennemi. Enfin, le feu prend aux poudres de la frégate anglaise, et elle saute avant d'avoir baissé son pavillon.

N'écoutant plus alors que des sentiments d'humanité, qu'on ne peut assez honorer, le capitaine de *la Surveillante* mit tous ses soins à sauver le plus grand nombre possible de ses ennemis, qui, pour échapper aux flammes, se précipitèrent en foule dans la mer. On ne put en retirer que quarante-trois, reste infortuné de trois cents hommes qui composaient l'équipage du *Québec*.

Farmer fut englouti avec les débris de son navire. La frégate française était hors d'état de se mouvoir. Le cutter *l'Expédition* se dégagea du *Rambler,* qu'il combattait avec avantage, pour se porter au secours de *la Surveillante* Il la prit à la remorque, et la conduisit, le endemain, dans le port de Brest.

Fidèle à ses propres exemples, et à ceux des nations civilisées, le cabinet de Versailles renvoya libres les quarante-trois Anglais, tombés au pouvoir de la France, ne voulant pas retenir prisonniers ceux qui, dans le même jour, avaient échappé à la fureur des hommes, du canon, des flammes et des eaux. Les Français eurent dans cette action quarante morts et cent blessés.

Louis XVI éleva le chevalier du Couédic au grade de capitaine de vaisseau; mais il ne put jouir longtemps de la haute réputation que lui avaient acquise sa valeur et son humanité. Mort des suites de ses blessures, il fut vivement regretté, et son nom fut prononcé avec distinction dans toute l'Europe, mais nulle part plus qu'en Angleterre.

Peu de jours auparavant, les côtes de la Grande-Bretagne avaient été témoins d'un combat non moins sanglant et non moins honorable pour les deux partis. Paul Jones, Ecossais de naissance, mais attaché au service des Etats-Unis, avait établi sa croisière, d'abord dans les mers d'Irlande, puis dans celles d'Ecosse, et il y attendait l'occasion de faire quelque prise, ou, selon son usage, de descendre sur un point de la côte, pour en piller les habitants.

Son escadrille était composée du *Bonhomme Richard,* de quarante canons, et de *l'Alliance,* de trente-six, bâtiments américains; en outre, de la frégate française, *la Pallas,* à la solde du congrès, et de deux autres vaisseaux de moindre rang. Il rencontra une flotte marchande anglaise, qui revenait de la Baltique, sous l'escorte du capitaine Pearson, commandant la frégate *le Sérapis,* de quarante-quatre canons, et *la Comtesse de Scarborough,* de vingt.

L'Anglais n'a pas plus tôt aperçu l'Américain, qu'il force de voiles, pour le combattre, tandis que les bâtiments marchands cherchent à gagner la côte. Paul Jones se forme en ordre de bataille. Les deux ennemis se portent l'un sur l'autre avec résolution, à la chute du jour, et le combat s'engage avec une valeur égale. *Le Sérapis* avait l'avantage de l'échantillon et des manœuvres; Paul Jones, pour le lui ôter, prend

le parti de combattre plus serré, et s'avance au point que les deux frégates s'engagent vergue à vergue. Les sabords mêmes sont si rapprochés, que, de part et d'autre, la volée des canons se touche. On continue, dans cette position difficile, à se battre depuis huit heures du soir jusqu'à dix, avec une intrépidité qui tient de la fureur.

Cependant l'artillerie des Américains commençait à faiblir. *Le Bonhomme Richard* ayant reçu plusieurs boulets de gros calibre, à fleur d'eau, il ne lui était plus possible de faire usage de ses batteries basses; et, dans la batterie haute, deux ou trois pièces avaient crevé, en tuant les canonniers qui les servaient. Il ne lui en restait plus que trois en état de tirer, et il les employait contre la mâture de la frégate ennemie.

Voyant le peu d'efficacité des boulets enchaînés ou ramés, Paul Jones a recours à un autre moyen de combattre, et lance, sur le bord anglais, de nombreuses grenades et des feux d'artifice; mais déjà le bâtiment qu'il monte fait eau de toutes parts, et menace de couler. Quelques officiers, s'apercevant de cet état de détresse, lui demandent s'il pense à se rendre. « Non ! » leur répond-il d'une voix terrible, et il ne s'occupe plus qu'à faire jeter de nouveaux feux. Plusieurs parties du *Sérapis* sont embrasées, et les Anglais à peine peuvent éteindre les flammes. Enfin, une gargousse ayant pris feu, l'explosion se communique en un instant à toutes les autres, et produit une terrible détonnation. Tout ce qui se trouve près de l'artimon tombe, frappé de mort, et les canons de l'arrière du navire sont démontés. Pearson, cependant, ne se laisse point abattre par cet accident, et ordonne l'abordage : Paul Jones se dispose à le repousser. Les Anglais, en se lançant sur son bord, trouvent les Américains prêts à les recevoir, la pique basse, et s'empressent de repasser sur leur bâtiment.

Le feu, dans l'intervalle, s'était communiqué du *Sérapis* au *Bonhomme Richard,* et tous deux étaient la proie des flammes. Aucun péril ne pouvait ébranler ces hommes intrépides. L'obscurité était profonde ; les combattants ne s'apercevaient plus qu'à la lueur de l'incendie, et à travers des tourbillons de fumée, tandis que la mer était éclairée au loin.

Dans cet instant survint l'autre frégate américaine, *l'Alliance*. Ne distinguant, au milieu de cette confusion, ni amis, ni ennemis, elle lâcha toute sa bordée au *Bonhomme Richard,* et lui tua une partie des

défenseurs qui lui restaient. Dès que son erreur fut dissipée, *l'Alliance* se porta avec un surcroît de furie contre *le Sérapis*. Alors, le valeureux Anglais, voyant une partie des siens morts ou blessés, son navire démâté, et brûlant de toutes parts, amena son pavillon.

On travailla, en commun, à éteindre les flammes, et l'on y réussit enfin. On fut moins heureux dans les efforts que l'on fit pour boucher les nombreuses voies d'eau du *Bonhomme Richard*, qui coula le lendemain de l'action.

De trois cent soixante-quinze hommes qui composaient son équipage, trois cents furent tués ou blessés. Les Anglais n'eurent que quarante-neuf morts, et leurs blessés ne s'élevèrent pas au-dessus de soixante-huit.

Les fastes de la marine offrent peu d'exemples d'un engagement aussi effroyable, par l'acharnement des deux partis. Pendant ce temps, *la Pallas* avait attaqué *la Comtesse de Scarborough*, et s'en était emparée, non sans une vive résistance. Paul Jones, après une victoire aussi disputée et aussi déplorable, erra durant quelques jours, au gré des vents, dans la mer du Nord, avec ses bâtiments délabrés, et parvint enfin à relâcher aux Texel.

Un fait d'armes maritime des plus éclatants avait précédé le combat d'Ouessant.

Keppel avait à peine appareillé de Sainte-Hélène, faisant route vers la baie de Biscaye, lorsqu'il découvrit, à peu de distance, deux vaisseaux accompagnés de deux autres bâtiments de moindre force, qui avaient l'air d'observer les mouvements de sa flotte. C'étaient les deux frégates françaises, *la Licorne* et *la Belle-Poule*.

La guerre n'était pas encore déclarée. N'écoutant que son amour pour sa patrie, Keppel ordonne de donner chasse aux bâtiments français. La frégate anglaise *le Milfort*, arrive sur *la Licorne*, et l'officier qui la commande somme, en termes très-mesurés, le capitaine français de se rendre sous la poupe de l'amiral Keppel. Le Français refuse d'abord; mais, voyant avancer le vaisseau *l'Hector*, qui lui tire un coup de canon à boulet, il se soumet à sa destinée, et prend rang dans la flotte anglaise.

Pendant ce temps, le capitaine Marshall, avec sa frégate *l'Aréthuse*, de vingt-huit pièces de six, de concert avec le sloop *l'Alerte*,

de dix canons, se portait sur la *Belle-Poule,* armée de vingt-six pièces de canon de douze, et accompagnée d'une corvette de dix canons. *L'Aréthuse,* meilleure voilière, arriva, vers six heures du soir, à portée de fusil de *la Belle-Poule,* et lui intima l'ordre qu'elle avait de l'envoyer sous la poupe de l'amiral. Le capitaine français, Chadeau de la Clocheterie, s'y refusa nettement. L'Anglais lui tira un boulet par son travers, et Chadeau y répondit par toute sa bordée.

Dans ce combat, *l'Aréthuse* eut huit hommes tués et trente-six de blessés. *La Belle-Poule* compta quarante-cinq morts et ses blessés s'élevèrent à cinquante-sept. Parmi les premiers, se trouvaient Saint-Marsault, lieutenant de frégate, et, au nombre des seconds, Laroche de Kerandraon, l'enseigne Bouvet, officier auxiliaire, et la Clocheterie lui-même, qui reçut deux contusions.

Si, d'après le combat d'Ouessant, la France pouvait se promettre de disputer, désormais, la victoire à l'Angleterre, elle ne douta plus de la lui enlever, sans retour, lorsque son alliance avec l'Espagne lui permit, l'année suivante, de doubler ses forces.

Après quelques efforts inutiles pour concilier les différends de l'Angleterre avec ses colonies et avec la France, l'Espagne, liée à cette dernière puissance par le pacte de famille, se déclara ouvertement pour elle, et se hâta de réparer, par une prompte coopération, la faute de son intervention tardive dans la guerre précédente.

Gibraltar est bloqué par terre et par mer, et trente-quatre vaisseaux de ligne, aux ordres de Louis de Cordova, se joignent, dans l'Océan, à la flotte française, que commande toujours d'Orvilliers. L'amiral anglais, Hardy, quoiqu'il soit fort de trente-huit vaisseaux de haut-bord, n'ose ou ne peut empêcher la jonction des alliés, et recule devant soixante-six voiles, qui paraissent destinées à favoriser une descente en Angleterre.

Disposés sur les côtes de Bretagne et de Normandie, une multitude de transports étaient prêts à recevoir quarante mille hommes rassemblés dans ces deux provinces, et, à cet appareil de forces imposantes, la Grande-Bretagne, en ce moment, n'avait guère que des milices à opposer. Le maréchal De Vaux était désigné pour commander la descente, et, entre les officiers généraux qui servaient sous ses ordres, on distinguait Lafayette, revenu d'Amérique pour prendre part à cette expé-

dition. Sa présence semblait en garantir le succès; mais, à l'étonnement général, et soit contrariété des vents ou effet de la politique conservatrice des cours alliées, qui prétendirent seulement neutraliser, par cette démonstration hostile, les efforts extérieurs de l'Angleterre, la flotte combinée, après avoir tenu trois mois la mer, s'être approchée de Plymouth, où elle jeta la terreur, et avoir chassé, pendant vingt-quatre heures, la flotte de Hardy, qu'elle ne put atteindre, rentra à Brest. Elle avait perdu, sans combat, cinq mille hommes, qui moururent à bord, victimes d'une épidémie qu'ils y contractèrent.

Une tactique semblable avait lieu en Amérique, où d'Estaing servait la cause des Etats-Unis, par des diversions sur les îles anglaises des Antilles. Détaché de la flotte, Rumain venait d'enlever à la Grande-Bretagne l'île caraïbe de Saint-Vincent, et l'amiral, accru des renforts amenés par de Grasse, la Motte-Piquet et Vaudreuil, fit voile pour la Grenade, y débarqua, et s'en rendit maître en deux jours.

Cette expédition, qui excita un enthousiasme général parmi les Français, eut un éclat supérieur à son importance. Ce n'était qu'un coup de main brillant, où quinze cents hommes, sans canons, en forcèrent sept cents dans une enceinte murée et palissadée.

Le jour même où Macartney se rendait à discrétion aux Français victorieux, Byron, informé de l'attaque de la Grenade, avait appareillé, de Sainte-Lucie, avec vingt et un vaisseaux de ligne et quatre mille hommes de débarquement. Arrivé en vue de l'île, il se dirigea sur le port, où il serait entré et où sa flotte eût couru le risque de se livrer elle-même, si l'on ne se fût pas trop pressé d'arborer le pavillon blanc sur le fort. Byron reconnut son erreur, assez tôt pour prévenir sa ruine, mais non pour éviter le combat. Plusieurs de ses vaisseaux furent désemparés; il n'en perdit d'ailleurs aucun. Forcé à la retraite, il cingla vers Saint-Christophe, et se refusa à un nouvel engagement dont d'Estaing lui offrait l'occasion. Ce ne fut qu'après ce double exploit, que l'amiral français se montra enfin sur les côtes des Etats-Unis, dont les habitants se plaignaient d'être oubliés par leurs alliés.

Les Américains s'étaient maintenus avec assez d'égalité sur le continent, où ils avaient aussi souvent battu les Anglais qu'ils en avaient été battus eux-mêmes, dans des combats partiels et dans des affaires de poste qui ne décidaient rien, et qui, par cela seul, étaient au désa-

vantage des Anglais. Ces derniers, cependant, s'étaient emparés de Savannah, capitale de la Géorgie. Secondé par Lincoln, d'Estaing résolut de leur arracher cette place, en disposa le siége, et ouvrit la tranchée; mais, d'un côté, la négligence des Américains, suite d'une certaine prévention qu'on était parvenu à leur inspirer contre leurs alliés, ayant laissé pénétrer des renforts, les assiégés furent bientôt plus nombreux que les assiégeants; et, d'une autre part, la flotte, dans une rade découverte, éprouvait quelquefois des coups de vent plus ou moins pernicieux à son gréement.

Dans cette situation critique, d'Estaing ne voit d'espoir de succès que dans la chance d'un assaut. Le jour est indiqué; lui-même conduit une colonne. Toutefois, si l'attaque est vigoureuse, la défense du gouverneur Prévost n'est pas moins opiniâtre. Près de planter leurs drapeaux sur les remparts, les Français et les Américains sont repoussés. Les pertes qu'ils éprouvent, jointes à une blessure que reçoit d'Estaing, provoquent la levée du siége et le départ de la flotte.

Byron avait partagé son armée en trois escadres; l'amiral français, à son imitation, fit trois divisions de la sienne : la première, aux ordres du comte de Grasse, se rendit à Saint-Domingue ; la seconde eut pour chef la Motte-Piquet, et pour destination la Martinique; la troisième, commandée par Vaudreuil, alla croiser dans la baie de Chesapeak. Quant à d'Estaing, il revint en France avec le seul vaisseau qu'il montait, *le Languedoc*.

Ce qu'il y eut de très-particulier dans l'infructueuse expédition de la Géorgie, c'est que, à trois cents lieues de là, elle opérait l'évacuation de Rhode-Island, que les forces combinées des alliés n'avaient pu obtenir l'année précédente. Clinton l'avait ordonnée sur l'avis de l'approche des Français, en sorte que les Américains s'en emparèrent sans coup férir. Le pavillon britannique, qu'ils y laissèrent flotter quelque temps encore, leur valut de riches prises, qui entrèrent sans défiance dans le port.

Cependant, l'Angleterre voyait diminuer de jour en jour les immenses profits dont s'enrichissaient ordinairement ses corsaires. Sous prétexte que les neutres transportaient chez ses ennemis des munitions prohibées, ou qu'ils se rendaient dans des ports qu'elle déclarait bloqués sans qu'ils le fussent effectivement, elle s'arrogeait le droit de visiter leurs bâtiments, et, le plus souvent, de les confisquer.

Fatiguées de ces vexations, les puissances du Nord crurent les circonstances favorables pour s'en affranchir, et, sous le nom de neutralité armée, elles formèrent une ligue pacifique destinée à protéger leur commerce. Elles armèrent, en effet, sans dessein hostile, mais avec l'intention de repousser par la force les perquisitions insolentes que se permettaient à leur égard les moindres bâtiments de guerre. Elles déclarèrent ne reconnaître pour munitions prohibées que les objets tels que les poudres, les boulets, les canons, etc. ; mais nullement les madriers, planches, poutres, cordages, fers et goudrons, matières ordinaires de leurs opérations mercantiles. La signification qu'elles firent de cet acte aux puissances belligérantes fut accueillie par la France et par l'Espagne, comme s'accordant parfaitement avec les plans de leur politique.

Dans le temps que, chargé de remplacer d'Estaing aux Antilles, Guichen mettait à la voile, avec quinze vaisseaux, pour se rendre à sa station, Rodney, destiné à être son rival de gloire dans les mêmes parages, l'avait prévenu de quelques jours, et avait quitté l'Angleterre, suivi de vingt et un vaisseaux de ligne, et d'un convoi qu'il devait, chemin faisant, conduire à Gibraltar.

La commission de l'amiral anglais était difficile à remplir : vingt-quatre vaisseaux, espagnols et français, aux ordres de don Gaston, devaient sortir incessamment de Brest et se rendre à Cadix, à sa poursuite ; la nombreuse escadre de don Louis de Cordova, et celle de l'amiral Barcello, à qui l'on avait confié le blocus de Gibraltar, croisaient à l'entrée du détroit, sur les caps Spartel et Trafalgar ; et enfin, don Juan de Langara, avec neuf vaisseaux de ligne, avait sa station en avant de Cadix, vers le cap Sainte-Marie.

C'était à travers ces nombreux ennemis que Rodney, embarrassé encore par son convoi, devait essayer de pénétrer à Gibraltar. Un premier coup de vent dispersa, à trente lieues de Brest, la flotte de don Gaston ; un autre désempara la croisière du détroit, et la força de rentrer à Cadix pour réparer ses avaries. Le seul Langara fut épargné, mais pour tomber entre les mains des Anglais.

Faute d'avoir envoyé à la découverte de l'ennemi, il ne put l'éviter, et l'attendit dès lors en bataille. Son courage ne put le soustraire au sort inévitable qu'appelait son infériorité. Un de ses vaisseaux brûla,

quatre autres furent pris; tous, cependant, ne furent pas perdus. L'un d'eux, trop faible d'équipage pour manœuvrer par un gros temps, s'étant vu sur le point d'échouer ou de périr, les Anglais voulurent forcer les Espagnols, qu'ils tenaient à fond de cale, de les aider à sauver le bâtiment amariné; mais tous répondirent « qu'ils étaient prêts à périr avec les vainqueurs, et qu'ils ne leur donneraient aucune assistance, qu'ils n'eussent la liberté de conduire le vaisseau dans un port d'Espagne. » La nécessité força les Anglais d'y consentir, et les Espagnols les ramenèrent prisonniers à Cadix.

Libre de repasser le détroit sans obstacle, Rodney se rendit aux Antilles. Il y était à peine arrivé, que trois combats livrés à Guichen, dans le cours d'un seul mois, attestèrent l'égale habileté des chefs et des équipages. Cependant les vaisseaux anglais furent plus maltraités, et le temps dont il eut besoin pour les remettre en état lui donna une infériorité momentanée. L'amiral français en profita pour protéger l'arrivée d'une escadre espagnole de douze vaisseaux de ligne que don Solano conduisait à la Havane, avec douze mille hommes de débarquement, et sur laquelle Rodney avait, assez publiquement, jeté son dévolu.

Guichen avait espéré de cette jonction quelque tentative heureuse sur les îles anglaises; mais les instructions précises de l'Espagnol, qui se proposait la conquête de la Jamaïque, ne lui permirent point de ralentir sa marche, et les maladies, qui exercèrent leurs ravages sur les deux escadres, entravèrent les dispositions projetées.

Toutefois, la réunion instantanée des forces navales de la France et de l'Espagne avait inquiété Rodney. Craignant également, et pour la Jamaïque, et pour le continent, il fit deux divisions de sa flotte : l'une, il l'envoya à Kingstown, et, avec l'autre, il se rendit sur les côtes des Américains. C'était à la fois une méprise et une imprudence; mais, toujours heureux, il y gagna d'avoir soustrait ses vaisseaux à un ouragan terrible qui se fit sentir aux Antilles, et qui détruisit quatre cents navires à la Barbade, à Saint-Christophe et à Sainte-Lucie. Bridge-Town, la principale cité de la première de ces îles, devint un monceau de ruines, et cinq mille habitants périrent sous ses décombres.

Cependant Guichen, qui, après ce désastreux ouragan, n'avait plus à redouter la présence de Rodney, expédia pour Cadix la flotte mar-

chande de Saint-Domingue. C'était le premier convoi qui, depuis le commencement de la guerre, fût arrivé en Europe sans échec. Le soin d'escorter les navires du commerce était regardé alors par les officiers de la marine royale, comme au-dessous de leur dignité. Cette prévention donna un nouveau mérite au zèle que marquèrent, à cet égard, quelques marins distingués. Le brave la Motte-Piquet était de ce nombre.

On renouvelait en Espagne les immenses préparatifs de la campagne précédente. D'Estaing y avait été appelé par le roi Charles, qui le nomma généralissime de ses troupes de terre et de mer. Une armée de débarquement était toujours stationnée sur les côtes de Flandre, de Normandie et de Bretagne. Toutefois, ce ne fut encore qu'un épouvantail, et soixante-trois vaisseaux de ligne, espagnols et français, sortis de Cadix, n'eurent d'autre destination que de ramener dans les ports de France la riche flotte marchande de Saint-Domingue. Peut-être, au reste, ne fallait-il pas moins que cette formidable escorte pour la soustraire à la capture de quarante-cinq vaisseaux de ligne qui l'épiaient, et que l'amiral Darby promenait, à cet effet, de croisière en croisière.

Luttant avec peine contre la marine réunie de France et d'Espagne, l'Angleterre réclamait depuis longtemps, en vertu de traités antérieurs, l'assistance de la Hollande, partagée alors en deux factions : celle des républicains, qui refusait de se commettre avec la France, et celle du stathouder, dévoué à la Grande-Bretagne par ses alliances avec la maison de Brunswick, qui le gouvernait. La première prévalut, et répondit par un silence obstiné aux demandes du cabinet de Saint-James. Ce refus était dangereux.

De nouvelles réclamations et des plaintes sur l'asile donné à des corsaires américains, n'eurent pas plus de succès, ou du moins les mesures qui en furent la suite, parurent des actes de connivence. Dès lors, le commerce des Provinces-Unies fut livré à la rapacité anglaise. L'accession que méditait la Hollande, à la neutralité armée, semblait devoir y porter remède ; mais l'Angleterre, que cette menace aurait frustrée de son espérance, déclara nettement la guerre à la Hollande, se flattant de compenser sur les possessions sans défense de cette puissance, les pertes que pourraient lui faire éprouver les autres.

Rodney n'eut pas plus tôt reconnu son erreur sur les projets des Français et des Espagnols, qu'il revola vers les Antilles, et, seule puissance alors dans ces mers, il se hâta d'en profiter pour mettre quatre mille hommes à terre à Saint-Vincent. Toutefois, sept cents Français, qui formaient la garnison de Kinstown, suffirent pour lui enlever l'espérance qu'il avait conçue de s'en rendre maître.

Informé de la déclaration de guerre entre l'Angleterre et la Hollande, il tourna ses efforts vers des conquêtes plus faciles et plus lucratives. Saint-Eustache est pris : trente-deux navires, chargés des dépouilles des négociants hollandais, sont expédiés en Europe, sous l'escorte de quatre vaisseaux de ligne; mais, à la vue des côtes britanniques, et à la hauteur des Sorlingues, ils sont rencontrés par la Motte-Piquet, qui en enlève vingt-six.

Vers le même temps, le comte de Grasse, parti de Brest avec vingt et un bâtiments de haut-bord, et un nombreux convoi, ayant fait remorquer les plus mauvais voiliers, arrive aux Antilles. Occupé, à Saint-Eustache, à la vente des effets qu'il a capturés, Rodney détache le vice-amiral Hood pour l'observer, et lui fermer l'entrée du port de la Martinique. La flotte française se grossit, en vue du Fort-Royal, d'un renfort de quatre vaisseaux; Hood, malgré son infériorité, ne refuse pas le combat, et ne prend chasse qu'après quatre heures d'engagement.

Une diversion sur Sainte-Lucie, en trompant les Anglais sur le véritable dessein de l'amiral français, lui permit de descendre à Tabago, sans y être attendu. Bouillé, déjà en réputation par la prise de la Dominique, conduisit les attaques, et fit capituler les forces de cette île importante. Quant à de Grasse, des dépêches qu'il reçut alors de Rhode-Island, par la frégate *la Concorde,* qui lui amenait des pilotes américains, lui firent quitter ces parages, et gagner d'abord Saint-Domingue. Jugeant la campagne finie dans les Antilles, Rodney repassa en Angleterre, avec une partie des dépouilles de Saint-Eustache, et laissa à Hood le commandement en chef de la flotte.

De Grasse ne fit que toucher à Saint-Domingue ; il y prit des troupes de débarquement, et, de cette île, il gagna le rapide et dangereux canal de Bahama, pour se rendre plus tôt sur les côtes de l'Amérique, où il était attendu avec impatience. Il pensa dans sa route intercepter,

à la pointe de Cuba, un riche convoi qui venait de sortir de la Jamaïque, et qui, y rentrant aussitôt, jeta l'alarme dans toute l'île. Enfin, l'amiral français mouilla à l'entrée de la Chesapeak, et commença à exécuter pour sa part le plan concerté, à Rhode-Island, par Washington et Rochambeau, et auquel la frégate, dépêchée aux Antilles, l'avait invité à concourir. Ce plan consistait à enfermer tellement Cornwalis dans la péninsule d'York-Town, qu'il fût contraint de subir le sort de Burgoyne, à Saratoga, et de mettre bas les armes.

L'océan qui baigne les côtes de l'Europe offrit encore l'imposant spectacle de la réunion des flottes française et espagnole sous Guichen et sous don Louis de Cordova. Les cinquante vaisseaux qui la composaient croisèrent à la hauteur des Sorlingues, forcèrent à se blottir dans Torbay la flotte de Darby, jetèrent de nouveau l'alarme sur les côtes de la Grande-Bretagne, puis rentrèrent dans leurs ports respectifs, sans avoir rien exécuté des grands desseins qu'ils paraissaient destinés à accomplir, et qu'on suppose avoir été, pour le moins, d'empêcher le retour des convois du commerce anglais.

Dans le même temps que la grande flotte sortait de Cadix, une expédition en appareillait pour la Méditerranée. Contrariée par les vents, il lui fallut près d'un mois pour aborder Minorque, but de sa destination. Cent voiles y débarquèrent douze mille hommes, que commandait Crillon, général au service d'Espagne. L'île entière se soumit immédiatement, à l'exception du fort Saint-Philippe.

Des renforts étaient nécessaires. La France fit passer à Minorque une division composée des régiments de Lyonnais, de Bretagne, de Bouillon et de Royal-Suédois. Ce fut alors que commencèrent les opérations du siége, dont le succès, toutefois, était réservé à l'année suivante.

Parti de Brest avec cinq vaisseaux de ligne, le bailli de Suffren était chargé de la double mission de conduire dans l'Inde un renfort destiné au comte d'Orves, et d'assurer en même temps le cap de Bonne-Espérance aux Hollandais, contre le commodore Johnston, qui venait d'appareiller de la Méditerranée, porteur d'instructions impératives de l'attaquer. Parvenu aux atterrages de Sant-Iago, l'une des îles portugaises du cap Vert, Suffren rencontra Johnston, et forma aussitôt le projet de le réduire à l'impossibilité d'exécuter les ordres de son gouvernement. Suivi de deux vaisseaux seulement, il pénètre dans la baie de la

Praya, à travers les nombreux bâtiments qui la remplissent, et, par un feu nourri et soutenu pendant une heure, il leur cause d'immenses dommages. Lui-même a beaucoup souffert, et ce n'est qu'avec peine qu'il sort de la baie. Toutefois, il a rempli son but, et, moins maltraité que son adversaire, qui emploie seize jours à se réparer, il peut le prévenir au Cap, où il dépose quelques troupes, ainsi que Bussy, devenu célèbre par ses exploits et ses négociations dans l'Inde.

Aux avantages près que les Anglais y avaient obtenus sur Hyder, avantages qu'ils achetèrent de la perte de beaucoup d'Européens, cette campagne fut malheureuse pour eux. Cependant, ils la terminèrent par un incident qui fit honneur à Kempenfeld, mais dans lequel la fortune entra aussi pour quelque chose. Cet amiral croisait sur les côtes de France avec douze vaisseaux de ligne, dans l'espérance d'intercepter un convoi de cent trente-cinq bâtiments venant de Saint-Domingue. Ce convoi entrait heureusement à Brest, lorsque Kempenfeld fut rencontré par Guichen dans le sud d'Ouessant.

Le Français commandait une escadre égale en forces à celle de l'Anglais, et se rendant à Cadix, escortait, chemin faisant, deux vaisseaux de ligne et un convoi destiné pour l'Inde, plus sept autres bâtiments de guerre, avec cent dix huit transports chargés de neuf mille hommes, que Vaudreuil conduisait aux Antilles. En sorte que Guichen avait une immense supériorité sur l'ennemi. Un coup de vent d'abord, et une terrible tempête ensuite, l'empêchèrent d'en profiter, et sépara le convoi de la flotte.

A la vue des Français, dispersés à la vérité, Kempenfeld eut l'heureuse audace de couper quinze bâtiments, et il en eût amariné davantage, si Vaudreuil, avec deux vaisseaux seulement, ne l'eût arrêté dans ses progrès, et déterminé à une retraite prudente. Plusieurs navires du convoi furent jetés à la côte, et Vaudreuil n'en put conduire qu'une partie à la Martinique, où de Grasse et Bouillé l'attendaient pour former une tentative sur la Jamaïque.

Cette expédition en Amérique, le siége de Gibraltar en Europe, et le recouvrement de l'Inde en Asie, tels étaient les résultats que l'on espérait des efforts immenses que faisaient encore la France et l'Espagne, dans la vue d'amener la paix. La prise de Saint-Christophe avait préludé à ces grands projets. Fort de vingt-huit vaisseaux, l'amiral fran-

çais y avait débarqué six mille hommes, aux ordres de Bouillé, qui avait sous lui Duchilleau, Saint-Simon, Dillon et Damas. L'île se soumit immédiatement, à l'exception de la forteresse de Brimstone-Hill, où Frazer avait réuni ses divers détachements.

Après avoir balayé l'Océan d'Europe et assuré la rentrée de leurs flottes marchandes, les escadres française et espagnole regagnèrent la Méditerranée, et jetèrent l'ancre devant Algésiras, pour seconder les opérations dirigées contre Gibraltar. Ce roc était menacé, du côté de terre, c'est-à-dire du côté de sa plus haute élévation, par deux cents bouches à feu, qui le foudroyaient vainement, au plus près ; et du côté de la mer, par dix batteries flottantes, de l'invention du colonel d'artillerie d'Arçon.

Sur les dix heures du matin, au moment marqué pour le jeu de ces formidables moyens de destruction, le feu commence. A quatre heures du soir, celui des batteries de la place paraît éteint, et son brave gouverneur, Elliot, semble se résigner au sort pénible de céder à la fortune. Mais, alors même, il faisait de nouvelles dispositions, et tournait la majeure partie des forces de sa garnison au service des boulets rouges dirigés contre les batteries flottantes. Sur six mille boulets qu'il y fit tomber, sa persévérance en adressa un, avec succès, dans le bordage de *la Talla-Piedra,* commandée par l'aventureux prince de Nassau, et qui incendia la machine.

Deux autres batteries prirent feu peu après la première, et les équipages de celles qui n'étaient point encore endommagées se hâtèrent de les abandonner. Douze cents hommes, dans cette nuit fatale, périrent ou furent faits prisonniers. Le prince de Nassau se sauva à la nage.

Cependant Howe, qui s'était retiré sur les côtes d'Irlande, à l'approche des flottes combinées, arrivait avec trente-quatre vaisseaux seulement. Parti de Plymouth, le 11 septembre 1782, il était le 9 octobre à la hauteur du cap Saint-Vincent.

Instruit de son approche, don Louis de Cordova se préparait à le recevoir, lorsqu'un coup de vent sépara ses vaisseaux et en chassa une partie dans la Méditerranée. Ce même coup de vent, favorable à l'Anglais, le porta sur Gibraltar qu'il ravitailla, protégé qu'il fut par un temps brumeux qui empêcha de l'apercevoir. Le lendemain, lord Howe avait repassé le détroit.

A cette époque, la paix était l'objet des vœux non moins ardents des gouvernements et des peuples.

Elle fut enfin signée le 3 septembre 1783, entre la France, l'Espagne, l'Angleterre et les Etats-Unis.

Louis XVI avait conçu alors le projet d'une expédition scientifique; il en donna le commandement, en 1785, à l'infortuné Lapeyrouse. C'est le 6 décembre 1789, que l'illustre marin eut connaissance de l'île la plus orientale de l'Archipel des Navigateurs. Le lendemain il ordonna de laisser tomber l'ancre devant Tou-ton-ila. Le soir même, le capitaine de Langle, embarqué avec plusieurs officiers sur trois canots armés, alla reconnaître un village populeux, où il reçut l'accueil le plus amical. L'heure étant avancée, les naturels allumèrent un grand feu pour éclairer le débarquement de leurs hôtes; tout se passa fort bien dans cette première entrevue, et les canots regagnèrent les navires.

Le lendemain, les naturels vinrent trafiquer à bord, échangeant des provisions contre des objets de fer, et surtout contre des verroteries qui leur plaisaient beaucoup. Les chaloupes allèrent à terre pour faire de l'eau, et les deux capitaines les suivirent dans leurs canots.

Lapeyrouse, accompagné de quelques hommes armés, était allé visiter le village : abrité sous des bosquets d'arbres à pain, les cases y étaient disposées autour d'une fort belle pelouse circulaire. Debout, devant la porte de leurs maisons, tous ces sauvages, hommes, femmes, enfants, vieillards, suppliaient Lapeyrouse de les honorer de sa visite. Il entra dans plusieurs cases; partout régnait la propreté. Pour tempérer l'ardeur du soleil, on avait disposé, dans quelques-unes, des nattes fines artistement recouvertes les unes par les autres, en écailles de poisson, et qui s'abaissaient ou se relevaient comme nos jalousies. Ce pays charmant réunissait encore le double avantage d'une terre fertile sans culture et d'un climat qui n'exigeait aucun vêtement. Des arbres à pain, des cocos, des bananes, des orangers, offrent à ces peuples fortunés une nourriture abondante; ils possèdent en outre de grosses et belles tourterelles et portent avec eux de jolies perruches privées. Quelle imagination ne se fût représenté cette terre privilégiée comme le séjour du bonheur! Mais les Français ne furent pas longtemps sans s'apercevoir qu'elle n'était pas celui de l'innocence : de larges blessures cicatrisées, ou encore saignantes trahissaient chez les

sauvages des habitudes belliqueuses et turbulentes, et leurs traits annonçaient une grande férocité.

Les rapports avec les habitants furent ce jour-là moins pacifiques. Un matelot fut frappé d'un coup de maillet par un sauvage. Lapeyrouse se contenta de le faire jeter à l'eau.

Dans la journée du 10, le capitaine de Langle avait reconnu un joli village dans une anse voisine ; il voulut y retourner le lendemain, malgré les répugnances de Lapeyrouse. Le 11, les deux chaloupes de frégates et les deux grands canots, montés par soixante et une personnes, l'élite des équipages, sous les ordres de de Langle, quittèrent donc le mouillage pour se rendre à l'aiguade que cet officier avait aperçue la veille. Mais au lieu d'une baie vaste et commode qu'il croyait trouver, il ne vit qu'une anse remplie de coraux, dans laquelle on pénétrait par un canal étroit et tortueux.

Néanmoins, les naturels l'attendaient sur le rivage avec les meilleures dispositions, et avec une quantité immense de fruits et de cochons. On débarqua les pièces à eau ; on établit une haie de soldats pour protéger les travailleurs, et l'opération commença tranquillement. Peu à peu arrivèrent de nombreuses pirogues, et bientôt quinze cents insulaires couvrirent la plage et encombrèrent la petite crique. Alors commencèrent le désordre et la confusion. Pour y mettre un terme, de Langle, mal inspiré, s'avisa de distribuer des présents à des hommes qu'il prit pour des chefs.

Cette largesse ne satisfit personne. Ceux qui ne reçurent rien, en devinrent jaloux jusqu'à la rage, et le conflit devint inévitable.

De Langle avait ordonné la retraite vers les chaloupes. Les sauvages entrèrent dans l'eau et suivirent les Français, obligés de marcher quelque temps dans la mer pour rejoindre les embarcations : dans ce trajet, les fusils et les cartouches furent mouillés. Au moment où l'ordre fut donné de lever les grappins et de mettre les chaloupes à flot, quelques pierres furent lancées. De Langle y répondit par un coup de fusil tiré en l'air. Ce fut le signal d'une attaque générale de la part des indigènes. Presque tous ceux qui étaient dans la chaloupe furent atteints ; le capitaine lui-même fut renversé et tomba à babord de l'embarcation, où plus de deux cents sauvages fondirent sur lui et le massacrèrent à coups de casse-tête.



MORT DE DE LANGLE

aux îles des Navigateurs

Lapeyrouse eut d'abord le projet d'ordonner une nouvelle expédition, pour venger ses malheureux compagnons; mais envisageant que, si les canots avaient le malheur d'échouer, il n'en reviendrait pas un seul homme, il dut renoncer à ce désir, quoique avec le plus grand regret. Après deux jours d'hésitations, il fallut se résigner à abandonner ces funestes parages, qui reçurent le nom d'*Ile du Massacre.*

Louis XVI n'était plus. A cette époque, une famine d'une rigueur inouïe pesait sur la France. Un convoi de subsistances était impatiemment attendu des Etats-Unis. Aucune des mesures qu'exige la prudence n'avait été négligée pour assurer le succès d'une expédition si précieuse. Une puissante escorte défendait sa marche; une croisière éclairait les parages qu'elle devait parcourir; une division de vaisseaux de ligne couvrait l'atterrage qu'elle devait atteindre. Cependant, le mois de mai s'écoula dans l'attente.

Conformément aux ordres transmis par le Comité révolutionnaire, l'armée se dirigea sur les îles Coves et Flores, dans la mer desquelles l'amiral devait attendre le passage du convoi.

Le 9 prairial (28 mai), vers dix heures de la matinée, les cris : Navires! navires sous le vent! tombèrent des hunes, proférés au même instant par les gabiers de plusieurs vaisseaux.

Les deux armées ne se furent pas plutôt aperçues, que leurs divisions se formèrent en ligne de combat. Villaret, commandant de l'escadre française, n'avait pas cependant l'intention de s'engager avec l'ennemi; ses ordres lui enjoignaient d'éviter tout combat, tant que le convoi ne serait pas en sûreté dans un port de France.

L'armée ennemie se trouvait en ce moment égale, par le nombre de ses vaisseaux, à l'escadre française. Si sa ligne offrait quelque supériorité matérielle, elle ne la devait qu'au nombre des navires à trois ponts qui la bastionnaient de leurs coques élevées.

Notre amiral fit revenir au vent pour prendre la bordée du large, et entraîna, par cette manœuvre, la flotte britannique hors des eaux que devait traverser, avec son convoi, le contre-amiral Vaustabel. Lord Howe, commandant de l'escadre anglaise, loin d'en soupçonner le motif, ne vit, dans ce virement de bord, qu'un indice de timidité et de faiblesse. La vivacité avec laquelle il se porta sur nos vaisseaux donna lieu à un engagement, durant lequel l'armée française, conservant son

ordre de marche, présenta constamment à l'ennemi un front de bataille dont le vaisseau *la Montagne* formait le centre.

Un combat court, mais sanglant, força la flotte britannique d'abandonner le champ de bataille.

Cette affaire coûta deux vaisseaux à l'armée française : *l'Indomptable* et *le Montagnard,* percés à jour et privés complétement de leur mâture, se virent forcés de se diriger sur les côtes de France. Les Anglais avaient bien éprouvé une perte semblable, mais une division de six vaisseaux, qui les avait ralliés sur la fin du combat, avait élevé, par de nouvelles forces, la supériorité matérielle de leur ligne.

Les deux flottes reprirent le soir même leur marche, que Villaret sut, avec habileté, porter de nouveau dans le nord-ouest.

Un voile de brume enveloppa pendant trente-six heures les deux armées ; le 31 mai seulement on put découvrir quelques-uns des vaisseaux anglais.

Les premiers signaux de Villaret transmirent l'ordre de tenir tout disposé pour une action générale.

La flotte anglaise, qui s'était formée en ligne oblique, ne tarda point à s'avancer couverte de toile : les trente-cinq vaisseaux, dont se composait alors cette flotte, présentaient une ligne armée de plus de trois mille canons; huit vaisseaux à trois points, montés par autant d'officiers généraux, en formaient les points les plus formidables.

L'armée française, rangée sur une seule ligne, dans un ordre parfait, ne comptait dans ses rangs que vingt-six vaisseaux.

A peine la première division de l'armée anglaise eut-elle atteint la hauteur de notre arrière-garde, qu'elle passa sous le vent de la queue de notre colonne; son corps de bataille prolongeait notre front du bord opposé. Le combat s'engagea aussitôt avec la plus vive énergie. La flotte française, rangée à portée de pistolet par la flotte britannique, ouvrit sur elle un feu roulant, auquel celle-ci répondit volée par volée. Dès que l'amiral Howe eut atteint avec la tête de son corps de bataille l'extrémité du centre français, il ordonna à tous ses bâtiments de serrer et de combattre les vaisseaux qu'ils avaient par le travers, et il en donna lui-même l'exemple en s'attachant, avec *la Reine-Charlotte*, à l'amiral français.

Le combat, dès le premier choc, fut terrible ; l'attaque et la défense

firent éclater un acharnement où se rallumèrent les haines invétérées des deux peuples.

Attaquée par l'amiral ennemi, *la Montagne* fut d'abord si bien secondée par le feu de ses matelots d'arrière et d'avant, que *la Reine-Charlotte,* malgré les bordées énormes de ses cent vingt canons, fut plusieurs fois obligée de reculer. Mais une fausse manœuvre du *Jacobin* ayant laissé un vide derrière l'amiral français, lord Howe força de voiles et s'y jeta, suivi de plusieurs navires. *La Montagne,* enveloppée alors par six vaisseaux, la moitié à trois ponts, se défend avec un courage inouï, sous les feux qu'ils vomissent sur elle. D'assailli, ce vaisseau devient même plusieurs fois agresseur.

Une fausse embardée portant sur lui *la Reine-Charlotte,* les deux navires se heurtent avec tant de violence, que leur carène se déjoint. Villaret veut tirer parti de cet accident pour s'emparer de l'amiral ennemi. L'abordage est ordonné. Pendant que les chargeurs, profitant du rapprochement des deux navires, se brisent la tête à coups de refouloir par l'embrasure des sabords, on se prépare, dans les hunes et sur les gaillards, à lancer des grappins à l'ennemi; mais lord Howe se hâte d'échapper à cet embrassement de fer, en reculant de plusieurs encâblures.

Chaque instant, dans ce rude combat, enfante un trait d'héroïsme: de Granville, les entrailles emportées par un boulet, expire en criant: *Vive la Nation!* Angot, frappé d'une balle, se fait panser et revient se battre. Cordier se ligature, avec son ceinturon d'épée, le tibia qu'un boulet lui a brisé en esquilles, et reste à son poste. L'amiral Villaret, précipité de son banc de quart, qui vole en éclats sous ses pieds; le député Jean-Bon Saint-André, couvert du sang de deux novices, tués à ses côtés, ne cessent de donner l'exemple du sang-froid et de la bravoure. Tous les matelots tombent au cri de: *Vive la République!*

Enfin l'amiral anglais fait déployer les voiles, et s'éloigne en faisant le signal à sa division de le suivre. Les Français demeurent ainsi maîtres du champ de bataille.

La Montagne n'était pas le seul vaisseau dont la défense opiniâtre eût si glorieusement illustré cette journée. Les autres navires de notre escadre, épars autour de lui, privés presque tous d'une partie de leur mâture, attestaient par leur délâbrement la part énergique qu'ils

avaient prise à cette mémorable affaire. Il en était un cependant dont le nom devait encore briller au milieu de tous. C'était *le Vengeur*.

Attaqué par trois vaisseaux de force supérieure à la sienne, cet intrépide navire avait longtemps riposté à ses ennemis, qui n'avaient pu ni ralentir ni affaiblir ses volées.

Cette résistance ne pouvait qu'avoir un terme prochain. Depuis longtemps déjà, la mer envahissait la cale du *Vengeur,* dont les secousses du combat avaient en plusieurs endroits déjoint les murailles, lorsque l'affaissement du navire offrit à l'eau mille ouvertures par les trous dont les boulets avaient crevassé ses préceintes. Dès lors elle se précipite dans l'intérieur du vaisseau, qui s'enfonce sous son poids; les lames envahissent la batterie, où l'on combat toujours; les canons tirent encore que la mer bat leurs essieux; ce n'est que lorsque les pièces sont complétement noyées que l'entrepont est évacué. Le combat ne cesse point; il se rallume sur le pont avec plus de fureur. Mais la mer, montant toujours, vient leur disputer ce nouveau champ de bataille. Cependant un tronçon de bas-mât se dresse encore et les couleurs nationales y sont clouées. Le vaisseau va disparaître. Tous, combattants, blessés, mourants, se raniment dans cet instant suprême. Les canons à fleur d'eau, tonnent pour la dernière fois; un cri immense s'élève de toutes les parties du tillac : *Vive la République!... Vive la Liberté!... Le Vengeur* coule!... Les cris continuent... Tout a disparu...

Le Terrible, coulant bas comme *le Vengeur,* en foudroyant les ennemis, partage sa catastrophe et sa victoire.

Villaret-Joyeuse avait su éviter si adroitement l'amiral Howe par sa marche vers l'ouest, que le jour même où l'escadre française luttait si héroïquement contre l'armée britannique, la division du contre-amiral Vaustabel et le convoi traversaient les eaux où deux jours auparavant s'étaient mesurées les deux flottes.

Le combat du 25 messidor an III, est encore un des brillants épisodes des guerres maritimes de la République. La relation ci-après de cette affaire est empruntée à une lettre écrite par le brave commandant de la frégate *l'Alsceste,* et que nous a communiquée son fils, M. Hubert, sous-chef de bureau au ministère de la marine :

« Mon cher père, puisque vous n'avez pas reçu ma lettre de Fréjus,

du 28 messidor, je n'en suis fâché qu'à cause d'une lettre du capitaine Hamelin, qu'elle renfermait... Je vous y parlais de blessures qui me faisaient beaucoup souffrir alors ; mais comme elles sont guéries, vous n'en aurez pas le chagrin que cette nouvelle eût pu vous causer dans le temps. Quant au détail de mon affaire, je vais vous le répéter :

« Le 25 messidor, au point du jour, étant nord et sud avec le golfe de Fréjus, nous aperçûmes l'armée anglaise, plus forte que nous de neuf vaisseaux, dont cinq à trois ponts. Les vents étant alors grand frais du nord-ouest, nous étions fort mal en ordre, et les Anglais, se formant en ligne en arrivant, doublement forts du nombre de leurs vaisseaux et de leur position, auraient pu engager une affaire générale que tout concourait à rendre très-désavantageuse à notre armée. Mais les destinées de la République veillaient sur nous, et les Anglais, au lieu de profiter d'un avantage qu'ils ne retrouveront peut-être jamais, ayant viré pour se former en ligne à l'autre bord, notre général profita de cette fausse manœuvre pour former sa ligne par ordre de vitesse, en faisant forcer de voiles à toute l'armée pour aller s'embosser dans le golfe de Fréjus, et soutenir le combat d'une manière moins inégale, s'il prenait fantaisie à l'ennemi de nous y venir attaquer.

« Une partie de cette bonne disposition fut cependant détruite par les vents qui calmaient à mesure que nous approchions la terre, tandis que les Anglais, ayant reviré au même bord que nous, en conservaient davantage, étant plus au large ; de sorte qu'à midi, les vents ayant passé à l'est petit frais, ils ne purent joindre que cinq à six vaisseaux de notre arrière-garde, avec lesquels ils engagèrent le combat sans pouvoir les dépasser.

« Le vaisseau *l'Alcide*, qui se trouvait serre-file, ayant été désemparé après une heure et demie de combat, le général (C.-A. Martin) fit signal à la frégate *la Justice*, de quarante canons de dix-huit, d'aller donner la remorque à ce vaisseau. Comme elle ne prenait probablement pas assez promptement les dispositions nécessaires à cette manœuvre, le général lui réitéra son ordre, et le moment d'après fit le même signal à la frégate *l'Alsceste*, de trente-deux canons de douze.

« Aussitôt je donnai vent devant, et, prolongeant l'armée aux autres amures, je fus passer à portée et demie de fusil sous le beaupré du vaisseau anglais, et, lui lâchant toute ma bordée, je m'approchai de

l'Alcide pour lui donner la remorque, malgré le feu violent des deux vaisseaux à trois ponts et du soixante-quatorze qui me prolongeaient alors de l'avant à l'arrière, et qui tuèrent à mes côtés un de mes officiers, mon capitaine d'armes et deux matelots, et me couvrirent moi-même d'éclats.

« Malgré leur feu, je serais venu cependant à bout de mon opération, si l'incendie, qui se déclara alors à bord de *l'Alcide,* ne m'eût ôté tout espoir de le sauver. N'espérant plus lui-même, il amena, et je repris les amures à tribord pour rejoindre l'escadre française. Malgré le feu non interrompu de cinq vaisseaux dont deux à trois ponts, pendant cinq quarts d'heure, je parvins, quoique fort en désordre, à me mettre hors de leur portée.

« J'eus dans cette affaire dix-huit hommes tués et trente-trois grièvement blessés; quarante-quatre boulets dans le corps de la frégate et sept au-dessous de l'eau; le grand mât percé de trois boulets, le mât d'artimon de deux, plus de trois cents trous dans mes voiles, et mes manœuvres hachées au point d'être obligé de brasser les vergues avec des amures de bonnettes et des drisses de flammes.

« Le vaisseau *l'Alcide,* en sautant, ayant séparé l'avant-garde anglaise, l'escadre française fut mouiller à Fréjus; mais comme il fallait serrer le vent pour y aller, et que cela m'était impossible, je fus de relâche à Nagais, à deux lieues de là, pour me réparer, et le général expédia une autre frégate pour m'y accompagner et me prêter secours.

« Je fus, dans cette affaire, blessé légèrement au bras, à la cuisse et à la jambe gauche; une blessure plus grave à la jambe droite m'a retenu à la chambre ou au lit cinquante-neuf jours. Enfin, elle est guérie; mais il n'en est pas de même de ma redingote, qui est toujours percée de dix-neuf trous; ni de mon porte-voix, qu'un boulet m'a coupé en deux entre les mains. » . . . .

Terminons le présent volume par le récit du désastreux combat d'Aboukir.

La France était maîtresse de la Méditerranée. L'amiral Brueys, avec six vaisseaux de ligne et plusieurs frégates, avait pris possession des îles Ioniennes et des navires vénitiens mouillés à Corfou. Les croiseurs anglais avaient disparu de ces parages, et l'escadre espagnole était bloquée dans Cadix. Mais le pavillon britannique pouvait à chaque in-

stant reparaître dans cette mer, qu'il nous avait momentanément abandonnée.

De grands préparatifs maritimes avaient lieu dans les ports de la République, et le Directoire manifestait de nouvelles exigences. La cour de Naples n'était pas sans inquiétude : elle craignait d'être attaquée simultanément en Sicile et sur le continent. C'est pourquoi elle demandait à l'Angleterre l'envoi d'une flotte dans la Méditerranée. D'un autre côté, l'amiral Jervis était informé que le gouvernement français avait déjà rassemblé une flotte marchande dans les ports de Provence et d'Italie, sous l'escorte des vaisseaux dont on pressait l'armement, et que cette flotte pourrait bientôt porter quarante mille soldats en Sicile ou à Malte, peut-être même jusqu'en Egypte.

Le 2 mai 1798, l'amiral anglais crut devoir placer sous les ordres de Nelson trois vaisseaux, quatre frégates et une corvette, destinés à connaître le but de cet immense armement. Nelson mit à la voile, de Gibraltar, le 8 mai. Le même jour, Bonaparte arrivait à Toulon.

Le 19 au matin, la flotte française, composée de soixante-douze bâtiments de guerre, sous le commandement du vice-amiral Brueys, quittait la rade de Toulon. Le contre-amiral Gantheaume était major général de l'escadre; trois autres contre-amiraux commandaient les divisions de la flotte : Blanquet-Duchayla dirigeait l'avant-garde; Villeneuve, l'arrière-garde, et Decrès conduisait l'escadre légère. Cette flotte s'arrêta devant Gênes, pour y rallier une division de transport. Le 7 juin, l'armée française passait à portée de canon du port de Mazara, en Sicile; le 9, elle reconnaissait les îles de Goze et de Malte, et, deux jours après, le pavillon de la République française avait remplacé sur ces îles la bannière des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Pendant que le général Bonaparte marchait ainsi à la conquête de l'Egypte, Nelson cherchait à connaître la destination de cette flotte, et la route qu'elle avait prise. Le 5 juin, il était à la hauteur de la Corse, quand le brik *la Mutine* lui annonça un renfort de onze vaisseaux que lui amenait le capitaine Troubridge, avec l'ordre de poursuivre l'armée française sur quelque point qu'elle se fût dirigée.

Se flattant d'atteindre notre flotte, Nelson partagea ses forces en trois colonnes d'attaque. Mais la rencontre espérée ne put avoir lieu : le secret de notre expédition en Egypte avait été soigneusement

gardé. Le 17 juin, Nelson apprit, dans la baie de Naples, que notre armée s'était dirigée sur Malte. Ayant passé la place de Messine, il reçut, le 27, par un bâtiment ragusain, la nouvelle que la flotte française venait de quitter Malte, dont elle s'était emparée, et qu'elle avait fait route vent arrière, avec des vents de nord-ouest. L'amiral anglais ne douta plus que l'amiral Brueys ne se fût porté vers l'Egypte. Nelson se couvrit de voiles, gouverna directement sur Alexandrie, et se trouva devant cette ville le 28 juin. On n'y avait encore aperçu aucun vaisseau français. Dans son impatience, il retourna sur ses pas. Pendant que Nelson s'éloignait, notre escadre trouvait la rade d'Alexandrie sans défense, et, le 1er juillet, elle opérait le débarquement de ses troupes sur la plage abandonnée du Marabout.

Informée de l'apparition de Nelson sur la côte, notre escadre le croit parti pour ne plus revenir ; elle est mouillée, depuis le 4 juillet, à Aboukir, et se repose dans une funeste sécurité. Le 1er août, Nelson arrive dans la baie d'Alexandrie. Quelques heures après, il est devant Aboukir.

Notre escadre est mal préparée pour ce retour inattendu. Les chaloupes sont à terre avec une partie des équipages et des troupes, pour renouveler l'approvisionnement d'eau des vaisseaux, et Brueys n'a employé aucune de ses quatre frégates à croiser au large, pour lui signaler l'apparition de l'ennemi. Dans cette fâcheuse situation, on se décide à attendre l'escadre anglaise, et l'on rappelle les chaloupes ; mais l'état de la mer, l'éloignement de la côte et d'autres causes inexplicables, empêchèrent ces embarcations de se rallier à leurs navires. En même temps, l'amiral signale à ses frégates de faire passer une partie de leurs équipages à bord des vaisseaux, pour suppléer à l'absence d'un si grand nombre de combattants.

Il semble impossible que l'armée française ait à redouter un engagement immédiat. Cette incertitude contribue à jeter le trouble dans ses préparatifs de défense. Privés de leurs chaloupes, nos vaisseaux ne peuvent exécuter les ordres de l'amiral. Au milieu de cette confusion, l'escadre anglaise s'avance sous toutes voiles, favorisée par une belle brise de nord-ouest ; elle a bientôt doublé l'île d'Aboukir, et se trouve dans la baie.

En ce moment, Brueys signale à nos vaisseaux d'ouvrir le feu dès que l'ennemi sera à portée. De son côté, Nelson ordonne à ses vaisseaux

de mouiller une ancre de l'arrière, et d'engager ainsi notre escadre bord à bord. Par cette disposition, les vaisseaux anglais doivent faire un meilleur usage de leur artillerie, et prendre aisément les batteries de nos bâtiments en écharpe. Nelson permet à ses vaisseaux de s'avancer de toute leur vitesse ; mais il leur signale de porter leurs efforts sur notre avant-garde.

Le Goliath, passant devant *le Guerrier,* vient mouiller à terre de ce vaisseau. Quatre autres vaisseaux anglais suivent *le Goliath,* et prennent poste successivement par le travers du *Guerrier,* du *Conquérant,* du *Spartiate,* de *l'Aquilon* et du *Peuple souverain*. Nelson, avec son *Vanguard,* mouille le premier en dehors de notre ligne d'embossage. Exposé au feu du *Spartiate,* il éprouve bientôt des pertes considérables, et lui-même est atteint d'un biscaïen à la tête. Deux vaisseaux anglais arrivent à propos pour soutenir *le Vanguard.*

Cinq vaisseaux français supportent en ce moment tout l'effort de huit vaisseaux anglais, tandis que le centre de notre ligne, où le trois ponts *l'Orient,* monté par l'amiral Brueys, s'appuie sur deux vaisseaux de quatre-vingts; le centre n'a point encore eu d'ennemis à combattre. C'est là le point fort de l'armée française.

Le premier vaisseau anglais qui s'aventure sous la volée de *l'Orient* a perdu, en moins d'une heure, deux de ses bas mâts, et a eu deux cents hommes mis hors de combat. Il coupe son câble, et va se réfugier vers le fond de la baie.

En ce moment, accablée par l'ennemi, notre avant-garde a ralenti son feu, et semble à moitié réduite. Cependant, l'avantage est encore de notre côté dans cette partie de la ligne où combattent avec acharnement *l'Orient, le Tonnant* et *le Franklin*. Les ténèbres de la nuit enveloppent les deux armées. *Le Culloden* s'est jeté sur les hauts-fonds de l'île d'Aboukir. Brueys soutient sans s'émouvoir le terrible assaut de trois autres vaisseaux. Il est blessé et refuse de quitter le pont : « Laissez-moi ici, dit-il ; un amiral français doit mourir sur son banc de quart. » Mais un nouveau boulet le coupe presque en deux. En ce moment un terrible incendie se déclare à bord de *l'Orient,* et se propage avec une effrayante rapidité. A dix heures du soir, une explosion ébranle les navires environnants, et les couvre de débris enflammés : *l'Orient* vient de s'engloutir !

La canonnade, un moment suspendue, recommence alors avec plus d'énergie, et c'est *le Franklin* qui en donne le signal. Mais la chance s'est déclarée pour l'ennemi. L'arrière-garde pourrait seule sauver l'armée française; mais elle reste immobile!... Notre avant-garde succombe la première; le centre voit ses vaisseaux dispersés ou écrasés par l'ennemi. L'arrière-garde figure seule encore sur le champ de bataille. Le contre-amiral Villeneuve, qui la commande, sur *le Guillaume-Tell*, appareille, à onze heures du matin, avec les débris de l'armée française. *L'Heureux* et *le Mercure* ont été amarinés par l'ennemi; *le Timoléon* est forcé de faire côte. *Le Guillaume-Tell* et *le Généreux*, accompagnés des frégates *la Diane* et *la Justice*, parviennent seuls à échapper au désastre le plus complet qui ait jamais affligé notre marine.

Sur les treize vaisseaux et les quatre frégates que Nelson avait combattus dans la baie d'Aboukir, onze vaisseaux et deux frégates furent détruits ou capturés. Notre marine ne se releva jamais de ce coup terrible porté à sa considération et à sa puissance.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE TROISIEME.

DE LOUIS XIV A LOUIS XVI.